MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

„BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE“

ET DU

„BULLETIN“

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome III.

(1857 — 1859.)

(Avec 6 Planches lithographiées.)

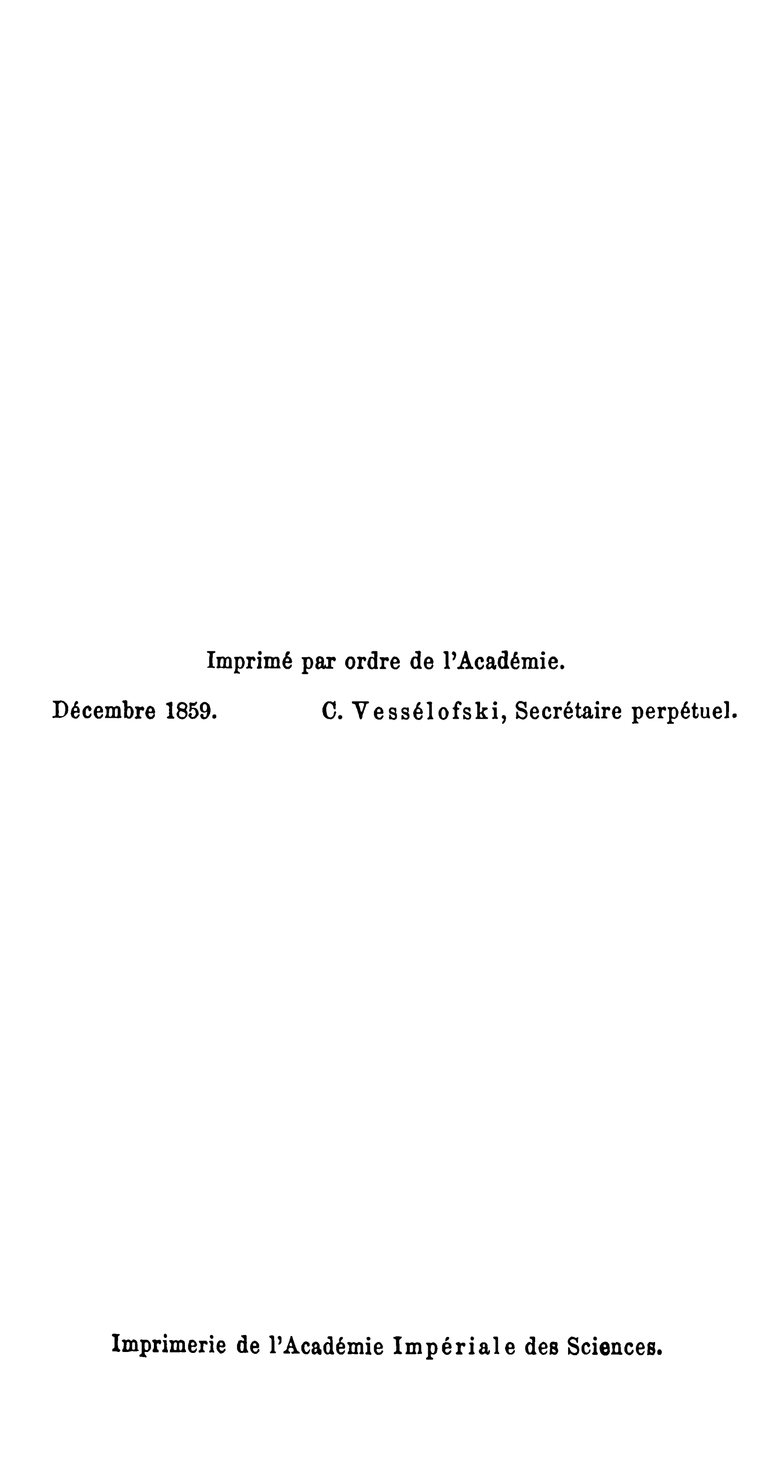


St.-PÉTERSBOURG, 1859.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg	à Riga	à Leipzig
MM. Eggers et Cie,	M. Samuel Schmidt,	M. Léopold Voss.

Prix: 2 Rbl. 65 Kop. arg. = 2 Thlr. 28 Ngr.



Imprimé par ordre de l'Académie.

Décembre 1859. C. Vessélofski, Secrétaire perpétuel.

Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.

CONTENU.

Page.

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome III.

1RE LIVRAISON.

(Avec 4 planches.)



St.-Pétersbourg,
de l'Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.
1857.

Se vend chez MM. *Eggers* et *Comp.*, libraires, Commissionnaires de l'Académie, Perspective de Nevsky, et à Leipzic, chez M. *Léopold Voss.*

Prix: 55 Cop. arg. — 18 Ngr.

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome III.

1re LIVRAISON.

(Avec 4 planches.)



St.-Pétersbourg,
de l'Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.
1857.

Se vend chez MM. *Eggers* et *Comp.*, libraires, Commissionnaires de l'Académie, Perspective de Nevsky, et à Leipzic, chez M. *Léopold Voss.*

Prix: 55 Cop. arg. — 18 Ngr.

CONTENU.

$\frac{1}{13}$ Août 1856.

Notice sur la plus ancienne inscription arménienne connue; par M. BROSSET.

M. le Colonel Bartholomaei, dans son voyage à travers le pachalik de Baïazid, en 1855, a eu l'heureuse chance de recueillir une belle inscription arménienne, objet de cette Notice, sur laquelle il donne les détails suivants:

«Monastère de S.-Jean, dit Sourb-Ohannès.

«Sur l'un des affluents de l'Euphrate, nommé Mourad-Tchaï, à une quinzaine de verstes plus bas que le château-fort de Diadin, est situé, sur la rive gauche, le grand et antique monastère, nommé par les Arméniens Sourb-Ohannès et par les Turks Utch-Kilisseh, les Trois-Eglises[1]). La branche de l'Euphrate sur laquelle se trouve le monastére est en cet endroit si peu large et si peu profonde, que pendant toute l'année, excepté lors de la crue des eaux, on la passe à cheval et même à pied, sans que l'eau atteigne au genou, et nonobstant cela il y a, à quelques centaines de pas du monastère, un beau pont construit en pierres de taille. Ce pont est très haut et assez large; il a été construit, au dire des habitants, par le sultan Amourad, mais aucune inscription n'est restée pour certifier ou démentir cette tradition.

1) On trouve en effet sur les dernières cartes de la Transcaucasie, à la distance indiquée, un lieu nommé Ючь-Килиса, et sur une ancienne carte de Guill. Delille, Uch-Kilissa; plus bas, Surb-Carabiet ou le S.-Esprit (lis. S.-Jean-Baptiste), Pélerinage des Arméniens.

«Dans l'enceinte fortifiée du monastère, il y a une seule église entourée d'édifices petits et mesquins; mais sur les hauts rochers qui la dominent, ainsi que sur la rive droite du Mourad-Tchaï, en face du monastère, on voit encore les ruines de deux églises plus petites et même, à ce qu'il m'a paru, beaucoup moins anciennes que Sourb-Ohannès; mais la présence de ces ruines explique le nom turk de Utch- Kilisseh.

«Sourb-Ohannès apparaît comme une masse informe et noirâtre, mais imposante par ses dimensions. L'architecture en est lourde, massive et écrasée par le haut, dont tous les angles sont très ouverts: elle rappelle, dans l'ensemble de ses lignes, les ruines de Djouari-Patiosani, ancienne église géorgienne, située sur une hauteur en face de Mtzkhétha et non loin de Tiflis.

«Nous fûmes frappés de l'aspect d'antiquité de l'édifice, et les moines, que j'interrogeai, me répondirent qu'il a été construit par S.-Grégoire l'Illuminateur, trois ou quatre ans avant le monastère d'Edchmiadzin. Puis ils nous racontèrent que des païens l'ayant démoli, il fut reconstruit une seconde et dernière fois sous l'empereur romain Eraclé-Thagavor. Le monastère fut pillé par Tamerlan, qui enleva tous les trésors, les images, les reliques, les livres, mais ne fit point démolir l'édifice, qui depuis ce désastre resta inhabité et l'église déserte, jusqu'à la moitié du XVIIe siècle, ou vers 1650 — 1670; alors on répara les constructions dans l'enceinte; de pieuses donation des Arméniens de Baïazid et de Toprah-Kalé ou Alachkerd facilitèrent la réédification du monastère antique, et depuis lors il est devenu le siège d'un évêque, qui relève du patriarche-catholicos d'Edchmiadzin. Nous apprîmes aussi qu'il y a quelques années encore il y avait à Sourb-Ohannès une école ou un séminaire, mais que les autorités turques l'ont aboli, en 1850. Voilà tout ce que j'ai pu recueillir de traditions orales sur le monastère.

«J'ai dû passer plusieurs jours à Sourb-Ohannès, et j'ai pu profiter de mes moments de loisir pour en examiner toutes les inscriptions et les antiquités. A mon grand étonnement, je vis sur quelques pierres des caractères syriaques, mais ces inscriptions ne sont que des fragments mutilés; elles ont été

mises là par hazard et sans intention, car les pierres sur lesquelles elles avaient été gravées sont entrées dans le mur comme matériaux de construction. Si, d'un côté, elles ont moins d'intérêt, en ce que ces pierres tumulaires ne se rapportent pas à l'église où elles figurent, d'un autre côté, elles sont évidemment plus anciennes que l'église elle-même, et elles m'ont paru dignes d'être notées à cause de leur antiquité.

«Une longue inscription arménienne, en caractères réguliers, dont les lettres ont chacune un quart d'archine de haut, occupe une partie du mur latéral, tout le mur de l'autel et passe sur l'autre mur latéral, où elle finit [2]). Cette inscription est en une seule ligne, mais elle a 85 pas de long. Je l'ai copiée avec tout le soin possible, mais malheureusement j'ai dû laisser beaucoup de lacunes, là où les lettres étaient entièrement effacées par le temps.

«Au-dessus des premiers mots de cette inscription on me fit remarquer des lettres numérales, qu'on me dit être la date, et je les copiai; mais je dois avouer ici mes scrupules, car je suis convaincu que ces deux lettres sont apocryphes. Elles sont tracées par une autre main que celle qui a inscrit le reste; elles me paraissent même beaucoup moins anciennes que la grande inscription.

»Près de la porte d'entrée je fus étonné de voir une inscription coufique (?) mais pas trop ancienne, à en juger par les points diacritiques, dont on voit quelques-uns sur les lettres. Cette inscription arabe a dû être tracée sur l'édifice même, car elle occupe une pierre, et quelques lignes passent sur la pierre adjacente. Malheureusement cette inscription arabe sur une église chrétienne est si endommagée qu'on ne pourra rien en tirer, je suppose; mais le fait en lui-même est bien étrange et digne, ce me semble, d'être constaté. Je vis, en outre,

---

2) L'inscription commence donc au S., et par l'E. va gagner le côté septentrional; c'est précisément comme la grande inscription de Samchwildé, recueillie par notre habile antiquaire, et dont l'explication se trouve dans le Bull. hist.-philol. t. X, p. 104. Quant aux parties manquantes de ces deux pièces, je crois que la main de l'homme a plus contribué à leur destruction que celle du temps.

beaucoup de petites inscriptions, plus ou moins grossières, en caractères arméniens, menus et irréguliers. Ce sont des ex-voto, mais il n'y en avait pas de plus anciens que de la fin du XVIIe s. Je les fis lire par un des moines, mais comme elles ne me parurent ni assez anciennes ni assez intéressantes, je ne pris point la peine de les copier. Elles sont éparpillées sur tous les murs de l'église, à hauteur d'appui et jusqu'au sol. On me montra, en outre, quelques autres inscriptions sur des dalles de marbre, dont l'une au-dessus d'une fontaine, l'autre au-dessus d'une porte d'entrée. Elles font foi, qu'en 1760 ou 1780 la fontaine et la porte ont été construites par tel et tel évêque de Sourb-Ohannès. On me fit voir aussi les pierres tumulaires de ces mêmes évêques et de quelques autres moins anciens. Je ne crus par nécessaire de copier des renseignements si modernes et d'un si médiocre intérêt.

«On me fit voir aussi le trésor du monastère, qui occupe un petit garde-meuble, ménagé dans un des angles, derrière le maître-autel. J'y vis des reliquaires, des ciboires, des livres, le tout en vermeil et d'un assez joli travail, et on me lut les inscriptions, qui nomment les donateurs; mais tout cela est du dernier siècle, sauf quelques objets, qui remontent à la fin du XVIIe. Tout ce que je trouvai dans ce trésor me parut bien pauvre, surtout bien moderne, et partant peu digne d'être noté.»

Tels sont les renseignements que nous a obligeamment communiqués M. Bartholomaei, pour nous mettre à même d'apprécier la grande et belle inscription ci-dessus mentionneé, dont la teneur est telle:

ԶԻ
ՔՍԱՆ ԵՒ ՄԻ ԱՄՈՑՆ ԱԾԱՊԱՀ ՀԵՐԱԿ-
ՂԻ ԹԱԳԻԱՒՈՐԻ ՀՐՈՏԻՑ ԱՄՍՈՑՆ [3].... ԵՐ

---

3) Ici sont indiqués de légers restes de lettres comme ՏՆ ou ՏՍ ՐՐ; le sens demanderait quelque chose comme ԱՒՐ «le jour.»

ԵՐԵՍՈՒՆ ԷՐ 4) ԵՍ......... [Հ]ԱՅՐ 5)........
ԿԱՆԵԱՑ ԵՐԷՑ ՀԱՃՈՅԻՒՔ ԱՅ ՀԻՄՆ
ԱՐԿԻ ՍՐԲՈՅ ԵԿԵՂԵՑԻՈՅՍ ԵԻ.......
ՐՈՐԴԻ 6) ԱՄԻՆ ՆՈՅՆ [Հ]ԵՐԱԿՂԻ ԹԱ-

---

4) Ce mot est superflu ici ou avant le mot précédent.

5) Avant et après ce mot, dont les restes sont bien nets, devaient se trouver un nom propre, celui du fondateur. et une partie de ses titres: c'est l'altération de cette partie essentielle de l'inscription, ici, comme dans beaucoup de monuments déjà connus, en Géorgie et en Arménie, qui me fait penser qu'une mauvaise volonté préconçue a présidé à la mutilation de la pierre.

6) Pour remplir la lacune du commencement de ce mot il faut fixer d'abord quelle année du règne d'Héraclius pouvait répondre à celle de l'ère arménienne marquée au-dessus du premier mot de l'inscription, par les lettres numérales ՁԳ 83.

Héraclius ayant été couronné empereur le 7 octobre 610, la 21e année de son règne, mentionnée au commencement de l'inscription, celle où fut posé le fondement de l'église de Sourb-Ohannès, tomba donc en octobre 631.

D'autre part, l'opinion commune fixe le commencement de l'ère arménienne à l'an 552 de J.-C., ce qui donne, pour la 21e année de l'empereur Héraclius, l'année arménienne ՀԹ 79; pour atteindre à ՁԳ 83, il faudra ajouter *quatre ans*, et, pour compléter la lacune qui nous occupe, les lettres [ՔՍԱՆ ՉՈՐ]. Il est vrai que cette lecture, en ne donnant que *sept lettres*, pour répondre aux sept points de la copie, rejette la conjonction ԵՒ *et*, entre les deux mots *vingt-quatrième*, mais tout autre nom de nombre, sans coïncider avec la date 83, laisserait subsister la même difficulté. Car ՔՍԱՆԵՒԵՐԿ... 22e, ՔՍԱՆԵՒԵՐ... 23e, donnent l'un *neuf*, l'autre *huit* lettres: ainsi je m'en tiens à la 24e année, ou 634 — 635.

Je ne crois pas devoir examiner ici à fond la question de la date de la fixation du calendrier arménien, événement sur lequel les auteurs arméniens eux-mêmes ne sont pas d'accord, les uns le mentionnant en 551, d'autres en 552 ou en 553.

Voici pourtant ce que dit à ce sujet Asolic de Taron, historien de la fin du Xe s.

«Ter Nersès fut élu catholicos en la 7e année de Méjej, prince

d'Arménie: il était du village d'Achtarac, dans le canton de Bagrévand, et siégea neuf ans. Dans la 4e année de son patriarcat, la 10e du prince Méjej, il rassembla dans la ville de Dovin un concile, dont les principaux assistants étaient l'évêque Pétros Kertogh, de Siounie, et Nercbapouh, de Taron, qui fixèrent le calendrier arménien, en la 14e année de l'empereur Justinien, fondateur de S. Sophie; dans la 24e année de Khosro Cavat, roi de Perse, celle-même où S. Hizit-Bouzout souffrit le martyre pour le Christ. Depuis cette année et ce temps les Arméniens renoncèrent à la communion des Grecs. C'était alors, pour les Grecs l'an 304 depuis la 5e année de l'empereur Philippe. Le total des années depuis la naissance du Sauveur jusqu'au concile de Dovin et au calendrier arménien est de 553; depuis la prédication de S.-Grégoire, qui fut le commencement de la connaissance de Dieu en Arménie, 252 ans.»

L'année 248, quatrième de l'empereur Philippe, fut remarquable par la célébration des jeux pour la millième année de la fondation de Rome.

Vardan, p. 46, 7, s'exprime ainsi, au XIIIe s.:

«Ter Ghévond fut patriarche pendant 2 ans, puis Ter Nersès pendant un espace de temps pareil... Dans ce temps là mourut S. Hiztbouzt... A S. Nersès succéda Ter Hovhannès, pendant 15 ans; après lui Ter Movsès, 30 ans. Dans la 10e année de son patriarcat, la 30e de Khosrov fils de Cavat, la 13e de Justinien, qui construisit S.-Sophie, furent institués l'ère et le comput arménien, parce qu'à cette époque le cycle de 532 ans était achevé.»

Ciracos, p. 16, 17, 18, au XIIe s.

«Ter Ghévond siégea 2 ans..; après lui, Ter Nersès, 9 ans..; après Nersès le patriarcat échut à Hovhannès, durant 15 ans....; après Hovhannès, à Ter Movsès. Dans la 3e année de son patriarcat, s'accomplit l'an 553 depuis la naissance de J.-C....... Il réunit donc les hommes savants de son temps, parmi lesquels se trouvait Athanas, supérieur du couvent de Sourb-Carapiet, qui arrangèrent le comput arménien et par-là mirent ordre à la Pâque, ainsi qu'aux autres fêtes....»

Pour ne pas allonger mes extraits, je me contente de ce peu de mots; mais Ciracos donne bien d'autres détails.

Mkhithar d'Aïrivank:

«En 553, le 25 mars, se termina le cycle de 200 ans d'André .... Par ordre du patriarche Movsès, Athanase Taronatsi de Glacavank, composa le comput arménien, en 833 de l'ère syrienne, 6289 de l'ère des Hébreux, 6004 de celle des Romains, 96 de celle des Egyptiens, 10 de celle des Ethiopiens,.... des Arabes,.... des

ԳԱԻՈՐԻ ՅԱՄՄԵԱՆ ՆԱԻԱՍԱՐԴԻ [7] . .
ԴՈ............... (ԻՐԱԹ[8]) ԵԴԵԻ ԿԱՏԱՐՈԻՄՆ
ՆՈՅՆ ԳՈՐԾՈՅՍ (ՏԵԴԻՅՍԿՉԵՆ[9])... ԿԱ-

Macédoniens .... Ce comput arménien est mobile ....» Il ajoute beaucoup de détails très curieux sur l'usage du nouveau comput.

Samuel d'Ani, dans sa Chronique, met le commencement de l'ère arménienne en 553.

Suivant Chahkhathounof, dans sa Description d'Edchmiadzin, t. I, p. 181, Nersès II fut catholicos durant 8 ans, 524 — 533, et tint un concile à Dovin; puis Hovhannès II, 533 — 551; puis Movsès II, 551 — 578: en 552, il institua le comput arménien.

Etienne Orbélian, déjà cité par moi en extraits dans le Bulletin scientifique, t. IX, No. 17, assigne également l'année 553 de l'ère chrétienne pour la fixation du comput arménien, et le P. Khatchatour, cité là, explique d'une manière très plausible comment, par défaut de bissextiles, deux années vagues arméniennes se sont rencontrées avec l'année 1320 de J.-C., ce qui fait que maintenant il faut seulement retrancher 551 de l'année courante pour obtenir l'année correspondante arménienne. On peut aussi voir ce qu'a dit le P. Tchamitch, dans sa grande Histoire d'Arménie, t. II, p. 256 et dans la Note sur le chapitre 40 du IIIe livre.

Mais je laisserai ici toutes ces recherches accessoires, quelque intéressantes qu'elles soient, pour deux raisons: 1° Ce n'est pas en passant qu'une pareille question peut être résolue; 2° Un savant français, M. E. Dulaurier, s'occupe depuis plusieurs années de recueillir tous les matériaux concernant la chronologie arménienne, et croit être arrivé à une solution du problème, satisfaisante à tous égards. Son travail ne saurait tarder à paraître.

7) Le 30 du mois de hrotits, le dernier de l'année arménienne, répondait en 631 au 21 mai, et le mois de navasard, 1er de l'année arménienne, en 635, répondait à juin-juillet. Le quantième du mois de navasard me paraît peu important à fixer par une conjecture plus ou moins probable. Toutefois, on verra plus bas que le 1er de navasard était l'époque d'une fête religieuse et d'une foire très fréquentée, dans la contrée où se trouve Sourb-Ohannès: ainsi peut-être faudrait-il lire ici conformément à cette indication.

8, 9) Je ne puis me rendre compte des lettres mises par moi entre (), et dont les restes, à-peine visibles, ne donnent aucune lueur de sens. Quant à ce qui suit, je n'entreprendrais point de le traduire, si les moines n'avaient assuré M. Bartholomaei que le dernier mot,

ՄԱԻ ԱՄԵՆԱՅՆ ԻՐԱԻՔ ՎԱՐԴԱՊԵՏՈՒ-ԹԵԱՄԲ (ԻՍ ԲԵԺԾԵԴԻՈՈ) ԱՂՃԵՑՈՅ.

Je remarque qu'en général toutes les lettres ont une forme parfaitement régulière, sans aucune particularité dans le tracé qui mérite d'être relevée, et que la hauteur de quatre verchoks les rendait très faciles à distinguer pour un antiquaire à l'oeil aussi exercé que M. Bartholomaei: c'est pour cela qu'il ne m'a pas paru nécessaire de donner un fac-similé de sa copie. Les points que j'ai laissés ici dans la mienne répondent à autant de lettres, dont l'absence sur la pierre est signalée dans l'original. Enfin les mots sont sans séparation.

Voici maintenant comme je transcris et comprends l'inscription de Sourb-Ohannès:

ՁԳ

Չքսան և մի ամոյն ստուածապահ Թագաւորի Հե-րակղի, հրոտից ամսոյն.. աւր էր երեսուն, ես..... հայր... վանաց երէց, հաճոյիւք աստուծոյ, հի-մնարկի սրբոյ եկեղեցւոյ. և քսան և չորրորդ ամի նոյն հերակղի Թագաւորի, յամնեան նաւասարդի... դո..... եղև կատարումն նոյն գործոյս տեղխյսվլզեն.... կամաւ ամենայն իրաւք վարդապետութեամբ խրբի-զէղխոո աղձեցոյ։

«En 83 de l'ère arménienne, 635 de J.-C.

«En la 21e année de l'empereur Héraclius, protégé de Dieu, c'était le 30e jour du mois de hrotits, moi le père...., supérieur du couvent de...., avec le bon plaisir de Dieu, j'ai posé le fondement de cette sainte église, et en la 24e année du

---

qui renferme certainement un nom ethnique, comme Aghdjétsi, d'Aghdja, provient du nom d'un pays situé au voisinage du couvent. Soit, mais ce lieu n'est pas autrement connu. Aghdja, s'il existe réellement une telle localité, me paraîtrait être un nom turk, et partant bien moderne pour figurer dans une inscription aussi ancienne que celle-ci.

même empereur Héraclius, le... du mois de navasard, a eu lieu l'achèvement de mon dit oeuvre..... Par la volonté et avec la science accomplie de ..... Aghdjétsi.»

Sans doute, au point de vue philologique, il manque beaucoup de chose à cette interprétation pour être complète, du moins l'essentiel en est parfaitement clair et positif: l'église de Sourb-Ohannès a été fondée et achevée à une époque certaine du règne d'Héraclius, mais sous un supérieur du couvent et par un architecte dont les noms restent inconnus.

L'histoire byzantine et celles de Géorgie et d'Arménie nous apprennent que le prince grec exécuta en Asie ses belles campagnes contre les Perses dans les six années 622 — 628. S'il ne passa pas précisément par la partie de l'Arménie aux sources du Mourad-Tchaï, très probablement quelque détachement de ses troupes dut la traverser en 623, lorsqu'il alla dans l'Atrpatacan et en Albanie. En tout cas le bruit de son nom et de ses victoires remplit ces contrées, comme on peut le voir dans l'Histoire du Bas-Empire par Lebeau, t. XI, l. LVII, sq.; dans l'Histoire ancienne de Géorgie, p. 222 — 225; Addit. et éclairciss. p. 413, 489, et comme on le verra encore mieux dans la traduction russe de l'Histoire de Sébéos, contemporain des faits, auteur dont j'ai donné une ample notice dans le IIIe des Rapports sur mon voyage, p. 49 suiv.

Il me reste maintenant à faire connaître plus amplement le lieu où s'est conservée notre inscription.

Le P. Indjidj, dans son Arménie moderne, en arm. Venise, 1806, p. 116, décrivant le canton de Nahin, pachalik de Baïazid, territoire de Diadin, s'exprime ainsi:

«Iutch-Kilisa. Monastère et grande église sous le nom de S.-Grégoire-l'Illuminateur, bâtie sur une montagne anciennement nommée Npat, au bas de laquelle coule l'Euphrate ou Mourad-Tchaï; ce lieu est à environ 3 heures de Diadin, à trois marches d'Edchmiadzin. Ici réside le chef spirituel de tout le pachalik de Baïazid. L'église, entièrement construite en pierres, est haute et grande; on en attribue la construction à l'empereur Héraclius, bien que S.-Grégoire en ait autrefois fondé une ici, comme on peut le voir dans l'Arménie an-

cienne. Les Turks l'appellent Iutch-Kilisa, d'après Edchmiadzin, qu'ils désignent par le même nom.

«Il y avait autrefois une grande foire ou *Banaïr* auprès du couvent, lorsque la monarchie des Perses subsistait encore; c'est pourquoi les gens du voisinage nommaient ce lieu Chérétil, qui a une telle signification. On y voit encore aujourd'hui des restes de cabarets du chérétil ou lieu de foire. Il y a sur l'Euphrate un grand pont en pierres, d'une seule arche, car le fleuve n'est pas large, et peut en été se traverser à pied. Ici ont été baptisés beaucoup de nos ancêtres, après avoir adopté la foi chrétienne, au temps de la prédication de S. Grégoire.»

Ces notes sur l'état moderne de Sourb-Ohannès confirment plusieurs des indications de M. Bartholomaei et surtout le fait principal mentionné dans notre inscription. J'y joindrai le résumé des recherches du même P. Indjidj, consignées dans son Arménie ancienne, p. 406 sqq.

Notre auteur parle là d'un village de Bagovan, Bagavan ou Bagnats-Avan, «Bourg des Dieux,» dans le canton de Bagrévand, aux sources de l'Euphrate, où, suivant les plus anciennes traditions de l'Arménie, le 1er du mois de navasard, se célébrait une fête en l'honneur d'Armazd-l'Hospitalier. Cette fête avait été instituée par le roi Tigran, en l'honneur du tombeau de son frère Majan, pontife des idoles, qui y avait été enterré. Le village de Bagavan était construit sur le mont Npat, au bas duquel coule l'Euphrate. Là se trouvait une chapelle dédiée à S.-Grégoire-l'Illuminateur, mais qui avait été fondée par lui, et où il avait déposé des reliques de S. Jean et de S. Athénaginé. Par la suite la fête de ces deux saints remplaça celle dont il vient d'être parlé. Au VIIIe s. cette chapelle fut pillée par un ostican ou gouverneur musulman qui, pour s'en approprier les riches ornements, y massacra quarante moines vivant dans le couvent bâti au voisinage. C'est ce monastère, aujourd'hui nommé Iutch-Kilisa, qui est fort révéré des Arméniens, parce que le roi Trdat y fut baptisé dans l'Euphrate avec toute sa suite, et parce qu'il servit de retraite au catholicos S. Sahac, lorsqu'il fut déposé par le roi de Perse Vahram V, en 428.

Je ne pense pas qu'il existe une inscription arménienne plus ancienne que celle-ci, et quoique M. Bartholomaei suppose que la date a été mise postérieurement, cette assertion ne me semble pas susceptible d'être démontrée. J'aimerais mieux admettre que l'inscription elle-même, toute positive qu'elle est, n'est pas contemporaine. Ainsi, jusqu'à preuve du contraire, j'admets que ce précieux monument est du VIIe s. comme les inscriptions de Djouari-Patiosani vis-à-vis de Mtzkhétha; v. à ce sujet mon Ier Rapp. p. 43 et suiv.

(Tiré du *Bull. histor.-philol. T. XIV. No. 8.*)

$\frac{\text{20 Juni}}{\text{2 Juli}}$ 1856.

Ueber eine eigenthümliche Art tibetischer Composita; von A. SCHIEFNER.

In den von mir im Jahre 1851 veröffentlichten tibetischen Studien habe ich (im *Bulletin hist.-phil. T. VIII* Sp. 352 = *Mélanges asiatiques* B. I S. 393) bei Besprechung des sogenannten tibetischen Artikels auf einige Fälle aufmerksam gemacht, in denen das Formwort bei Zusammensetzungen nicht unterdrückt wird. Von den dort angeführten Beispielen haben zwar ལྡུད་མོ་ཁང, Schauspielhaus, und གྲིབ་མ་ཅན, schattig, ihre völlige Richtigkeit; wenn ich aber གོང་མ་སྲེག, Schneehuhn, und བྱ་མ་རྟ, Eilbote, in gleicher Reihe genannt habe, so beruht dies auf einer unrichtigen Auffassung. Vor allen Dingen ist zu berücksichtigen, dass nicht གོང་མ, sondern nur གོང་མོ als Name eines Vogels vorkommt, und ebenso ist das Wort für Vogel nicht བྱ་མ, sondern einfach བྱ oder, mit Hinzufügung des Geschlechts, བྱ་ཕོ, das Vogelmännchen, der Hahn, བྱ་མོ, das Vogelweibchen, die Henne; vgl. Csoma, *Grammar of the tib. lang.* § 72, Schmidt, tib. Gramm. § 58. Wir werden also wohl dem Formwort མ hier eine andere Bedeutung zuer-

kennen müssen, die sich am nächsten denjenigen Fällen anreihen lässt, in denen dasselbe am Ende gewisser Composita erscheint, wie die in den tibetischen Studien a. a. O. Sp. 351 = *Mél. asiat. pag.* 392 angeführten Beispiele རྐང་གཅིག་མ, einfüssig, རྐང་གཉིས་མ, zweifüssig, leicht veranschaulichen. Bleiben wir vor der Hand bei den obigen Fällen stehen, so haben wir in གོང་མ་སྐྱེག, welches dem Sansk. कपिञ्जल, Haselhuhn, entspricht, einen Vogel, der weder གོང་མོ (nach Kowalewski, im mong. Wörterb. S. 821 unter *chalik*) Birkhenne ist noch སྐྱེག་པ (welches dem Sansk. तित्तिर, bei Kowalewski a. a. O. S. 286 dem mong. *itaghu*, Rebhuhn, entspricht), sondern zwischen beiden steht, von diesem und jenem Vogel etwas hat, ohne mit einem derselben identisch zu sein. Sind in diesem Falle mehrere, wesentlichere gemeinsame Merkmale in Betracht gezogen worden, so hat das andere Beispiel བྱ་མ་རྟ das Eigenthümliche, dass, wie es auch schon die Bedeutung «Eilbote» andeutet, nur auf die sowohl dem Vogel (བྱ) als auch dem Rosse (རྟ) eigenthümliche «Geschwindigkeit» Rücksicht genommen worden ist und so der Eilbote ohne Vogel noch Ross zu sein mit beiden ein Merkmal, die Geschwindigkeit, gemein hat. Im Ganzen genommen ist die Zahl solcher in der gegenwärtigen Sprache vorkommender Zusammensetzungen eine sehr beschränkte, aber die wenigen jetzt nachweisbaren Fälle lassen keinen Zweifel übrig an der Richtigkeit der oben ausgesprochenen Auffassungsweise. Interessant ist es, dass mehrere Fälle sich an das Wort བྱ anknüpfen lassen. Voran steht das Wort བྱ་མ་བྱི, das die Begriffe Vogel und Maus (བྱི་བ) nebeneinanderstellt, um verschiedene Arten fliegender Nager zu bezeichnen. Das viersprachige Wörterbuch führt deren drei mit näherer

Bezeichnung an: 1) བྱ་མ་བྱི་ཆེ་བ, ein grösseres fliegendes Eichhörnchen, das die Mongolen als fliegenden Fuchs (*nisku unege*) auffassen; 2) བྱ་མ་བྱི་ཁོག་སྟོང, eine kleinere Art, deren nähere Bezeichnung ཁོག་སྟོང «leerer Zwischenraum» auf ein weiteres Abstehen der beflügelten Füsse schliessen lässt; und 3) བྱ་མ་བྱི་ཆུང, Fledermaus. Ebenfalls noch ins Bereich des Lebenden gehört བྱ་མ་ལེབ, das den Begriff «Brett, Fläche» an den Begriff «Vogel» reiht; das Wort wird gebraucht um den Schmetterling zu bezeichnen, dessen platte Flügel wohl leicht zu solcher Auffassung Anlass geben konnten. In die unbelebte Welt gehört བྱ་མ་བུམ, das die Begriffe «Vogel» und «Gefäss» in Verbindung bringt und einen «Wasserkrug» bedeutet, der wahrscheinlich durch Hals und Schnabel an einen Vogel erinnerte.

Auf ein anderes Gebiet der Zoologie führt uns dagegen die Zusammensetzung སྟག་མ་གཟིག, deren einzelne Glieder སྟག den Tiger, གཟིག den Leopard bezeichnen, beide zusammen སྟག་གཟིག aber, wie ich bereits in der Anmerkung 65 zur tibetischen Lebensbeschreibung *Çâkjamuni's* bemerkt habe, zur Bezeichnung der Perser (oder *Tadshik*) gebraucht werden. Durch das Formwort མ verbunden drücken sie ein katzenartiges Thier aus, das weder Tiger noch Leopard ist und nach Kowalewski a. a. O. S. 1109 unter dem Worte *barschik gurugesun* eine kleine Pantherart sein soll. Betrachten wir fernere Fälle: ཡ་མ་ཟུང, dessen einzelne Bestandtheile ཡ die eine Hälfte eines Paars, ཟུང ein Paar bedeuten, zusammen aber: was weder die Hälfte eines Paars,

noch ein Paar ist, unpaar. Hieran reiht sich ཡ་མ་བརླ, das in seinem letzten Bestandtheil བརླ, Schenkel, einen Gegenstand hat, der paarweise auftritt. Die Bedeutung des allem Anschein nach veralteten Compositums wird in dem *Lishi-gurkhang* durch སྙིང་པོ་མེད། མི་བདེན་པ, marklos (kernlos), unwahr, angegeben, in der tibetischen Uebersetzung des *Amarakosha* entspricht es aber dem sansk. रिक्तक, leer, in welcher Bedeutung es auch die Wörterbücher von Csoma und Schmidt kennen. — ཞི་མ་ཁྲོ «die Gränze zwischen Ruhe und Zorn, ruhiger Unwille» nach Schmidt, Wörterb. S. 489, besteht aus ཞི་བ, Ruhe, und ཁྲོ་བ, Zorn. — མེ་མ་མུར wird bei Kowalewski S. 697 als dem mongolischen ᠨᠤᠷᠮᠠ *nurma* «glühende Asche» entsprechend angeführt, in dem Sanskrit-tibet. Wörterbuche *Mahâvjutpatti* Bl. 118 steht es dem sanskrit. कुकूल (= कुकूट), Feuerbrand, gegenüber und in einem tib.-sanskr. Wörterbuch der Universitäts-Bibliothek No. 25150 wird es durch अग्निवर्णा, feuerfarben, (aber auch «glühend-heiss», siehe Böhtlingk u. Roth u. d. W.) erklärt. So wenig der erste Bestandtheil einer Erklärung bedarf, so schwierig ist མུར zu erklären; sollte es vielleicht eine ähnliche Nebenform zu མུན «Dunkelheit» sein, wie སྦུར zu སྦུན «Hülsen»? Unentschieden muss ich es auch lassen, ob ཉ་མ་སྐིང, das in dem viersprachigen Wörterbuch unter den Fischnamen vorkommt, auf ähnliche Weise seine Erklärung finden könne, da nicht allein ཉ་སྐིང་ཆེན, sondern auch ཉ་པོ་སྐིང་ཆེན und ཉ་མོ་སྐིང་ཆེན verwandte oder ähnlich aussehende Fischarten sein müssen, auf deren genauere Bestimmung einzugehen für einen Nichtzoologen seine misslichen Seiten hat.

Wohl zu beachten ist es, dass sämmtliche aufgeführte Fälle nur dem Nomen angehören; tritt མ dagegen zwischen ein Nomen und Verbum oder zwischen zwei Verba so hat es nur eine rein negirende Bedeutung, z. B. ལྷ་མ་ཡིན, Gott-nicht-sein = sansk. असुर, བག་མ་ཡིན, unzüchtig, སྤྱན་མ་དྲངས, uneingeladen, འདུས་མ་བྱས, nicht zusammengesetzt = असंस्कृत; so auch མགོ་མ་ཤེས, durchaus nicht wissen; s. meine Ergänzungen und Berichtigungen zu Schmidt's Ausgabe des *Dsanglun* S. 66 zu S. 317 Z. 10.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. XIV. No. 8.*)

$\frac{1}{13}$ August 1856.

NOTICE SUR UN DOCUMENT GÉORGIEN DU XVIIe S.; PAR M. BROSSET.

L'événement auquel se rapporte le document géorgien que j'entreprends d'expliquer n'a pas par lui-même une importance majeure: il est simplement mentionné à son tour par les historiens, et l'on en peut voir les circonstances connues dans l'Histoire moderne de la Géorgie. Toutefois l'incertitude chronologique des textes, relevée dans les notes que j'y ai jointes, et l'inventaire authentique de la dot d'une reine de Géorgie, au XVIIe s., sont deux objets qui méritent de fixer pour un moment l'attention du lecteur curieux.

En effet, au sujet du premier, l'Histoire moderne, p. 65, dit que le roi Rostom, ayant été envoyé par le chah, vint à Tiflis en 1634, et p. 69, après l'an 1636, qu'étant devenu veuf il épousa la princesse mingrélienne Mariam. Or une charte persane-géorgienne, que j'ai vue aux Archives du Sénat, à S.-Pétersbourg, datée du mois de rébi-oul-akhir 1042 de l'Hégyre, conséquemment du mois d'octobre 1632, nous apprend «que Rostom-khan a reçu la Géorgie et vient d'y être expédié par Chah-Séfi II.» On trouvera plus de détails à ce sujet dans un grand travail intitulé: Études sur les chartes.

Une autre pièce, se trouvant au Musée asiatique, parmi celles copiées par les soins du prince Dimitri Orbélian en 1848, est datée de l'an 323 du cycle pascal 1635 de J.-C., et donnée par le roi Rostom conjointement avec la reine Mariam. Elle est malheureusement sans date.

Ces documents, que je n'ai étudiés que depuis peu, établissent d'une manière certaine les deux faits relevés plus haut: l'avénement réel, en 1632, de Rostom, fils de Daoud-Khan, frère du roi de Karthli Simon Ier, et son second mariage au moins en 1635. Naturellement l'histoire ne donne aucun détail sur la dot de la reine Mariam, soeur du dadian Léwan II, bien qu'elle nous fasse connaître les circonstances principales de son mariage.

Quant à l'acte dont je m'occupe, et qui renferme la liste de la dot de la reine, il se trouve parmi les papiers de la famille Koboulof, l'une des premières du Cakheth, qui l'a reçu de la reine elle-même, lorsqu'elle faisait restaurer le monastère de Choua-Mtha et assignait ce lieu pour sepulture aux princes Koboulof. Il se trouve maintenant en la possession du colonel-prince David, dont l'ancêtre était mdiwan-beg ou premier secrétaire et juge, au temps du roi Rostom, et avait été envoyé par lui en Mingrélie, pour amener delà en Géorgie sa fiancée. C'est au sotnik prince Soulkhan Barathof, propriétaire de terres dans le gouvernement de Tiflis, que l'Académie est redevable de la communication de ce curieux document, qui nous a été envoyé le 15 décembre 1855, de Qwarel, lieu situé sur la gauche de l'Alazan.

Au point de vue de la langue, cet acte est rédigé en bon géorgien, mais il fourmille de termes appartenant aux langues musulmanes, servant à désigner les étoffes et autres objets, aussi étrangers à la langue géorgienne que les industries dont ils sont le produit; pour nommer ceux-ci, il a bien fallu recourir aux expressions dont on se sert dans les pays d'où ils ont été apportés. Afin de comprendre ces mots et de les rendre en français j'ai fait usage d'abord du Dictionnaire persan-arménien de Douz-Oghlou, imprimé à Constantinople en 1826, mais surtout des communications obligeantes de notre collègue M. Dorn et de M. Tchoubinof. Si, avec ces secours, je n'ai pas réussi à tout expliquer, à tout préciser, les lecteurs voudront bien, je l'espère, me tenir compte de la difficulté d'un pareil travail technique et de celle, en particulier, qu'on éprouve à reconnaître et à faire reconnaître à un tiers, si habile soit-il, les mots musulmans sous leur enveloppe géorgienne.

Voici la traduction fidèle de cette pièce, très propre à donner une haute idée de la richesse des anciens dadians.

Liste de la dot [1]), *remise par Léwan-Dadian au roi Rostom, quand celui-ci épousa la soeur de Léwan.*

NB. Le commencement de cet écrit ne paraît pas, dans l'original, qui est très vieux, et où quelques fins de lignes sont oblitérées.

L'acte commençait, à ce qu'il paraît, par une invocation à la Sainte-Trinité, dont il reste encore cinq lignes, incomplètes pour le sens. Le reste est comme il suit.

«. . . . Avec l'assistance et intercession de la très Sainte Mère de Dieu, notre reine, inviolée, souverainement bénie, pure de toute souillure, Marie toujours vierge, à laquelle le Christ Notre-Seigneur emprunta un corps et participa à notre humanité; par la puissance et assistance du bois de la vie, qui a porté les épaules du Christ, qui est l'arme des croyants, qui couronne par sa force les rois et serviteurs de Dieu; par l'intercession et assistance de tous les saints du ciel;

«Nous, exalté de Dieu, affermi de Dieu, puissant, invincible et jamais vaincu, souverain dadian, seigneur Léwan, mû par l'affection, nous avons fiancé notre désirable et bien-aimée soeur, la dame Mariam, au roi des rois le seigneur Rostom, exalté de Dieu, affermi par le haut souverain [2]), et lui avons fait emporter comme dot, défense et protection, une image de la très Sainte Mère de Dieu, pesante et d'une beau travail. En haut se trouve un gros et précieux rubis balais [3]), plus deux autres beaux rubis, plus petits, et trois autres rubis et vingt-quatre perles solitaires; plus bas, cent trente-sept perles,

---

1) En géorgien, ზითევი, *zithéwi*, en arménien *օժիտ ojit*, en Persan زت.

2) I. E. le roi de Perse.

3) Badakhchani, du nom de la province du Khorasan où se trouve cette sorte de rubis, et dont Balkh est une des principales villes; Dherbelot Bill. or.

vingt-deux turquoises de Nichabour [4]) et encore vingt-huit autres pierres précieuses.

«Et encore une image de la très Sainte-Vierge, avec parement et chaîne d'or, pour suspendre au cou; outre cela une image de S. George, avec parement de métal, deux images de la très Sainte-Vierge, une image des douze fêtes du Seigneur, un Psautier, un Livre d'heures, un exemplaire de l'Akaphiste, un autre livre de prières à la très Sainte-Vierge, et, en fait de livres profanes, un Rostomiani et un Wephkhis-Tqaosani [5]); pour dire la messe, Sérapion Tchidjawadzé, fils de Thawad, avec ses serviteurs.

«Nous avons offert une suivante, une duègne [6]), personne honorable, merveilleusement élevée, avec sa suivante à taille de jonc, allant à cheval; deux autres suivantes, deux msakhours ou serviteurs; une seconde suivante, Kaghaldisa [7]), camérière [8]) de la présence, avec sa suivante; une troisième, Isakhar, avec sa suivante; une quatrième, Tsqnarasakhar [9]); une cinquième, Zilfiqar, avec sa suivante; une sixième, Stsoroupowariséoul [10]); une septième, Mang; une huitième, Iagoundisa [11]); une dixième, *sic*, Sandomisa [12]); une onzième, Gmiriséoul [13]): en tout, douze suivantes à cheval, sept ser-

---

4) Les turquoises se tirent de deux mines, aux environs de Nichabour; l'une à 3 journées de Mechhed, c'est la vieille roche; l'autre à cinq journées delà, c'est la nouvelle et la plus abondante; Tavernier, Voyages, Paris 1679, in-12°. IIe vol. p. 358.

5) Ce sont deux romans, dont le second est connu sous le nom de l'Homme à la peau de tigre, барсова кожа.

6) Mot-à-mot «une nourrice,» нянька, gouvernante.

7) «De papier;» ainsi nommée sans doute à cause de sa souplesse ou de son teint.

8) ფარეში, P. فراش «serviteur de la chambre,» se dit ordinairement des serviteurs mâles; ici ce doit être une «fille d'honneur,» qui donne à laver.

9) «Tu es douce.»

10) «Sans pareille.» Mang «la perle.»

11) «Pierre précieuse, hyacinthe.»

12) «Confidence.»

13) «Chevaleresque.»

vantes à cheval. Comme fourrier, Othar Tchkhéidzé, fils de thawad; un autre fourrier, Ikhtiané Khintcir; pour adjudant ou porteur d'ordres, Phatzia-Bawa, fils d'aznaour; un autre adjudant, Batci Djapharidzé; pour échanson [14]), Kaï-khosro Mikéladzé, fils de thawad; un second échanson, Pataria; un garde-vin, Gagoulia Mouchkwabour; un second garde-vin, Bagouaï Coghochwili; un trésorier, Patiaï Cwartzkhélia; un second trésorier, Tholicaca Mélia; un cuisinier, Thobikhilaï Landchqaphia; un second cuisinier, Khiliaï Kikawa; un page, Gagoulia Babachia; un second page, Badzou Béréjéa; un boulanger [15]), Nana Djgharcawa; un palefrenier [16]), Kighaï Tchabia; un second, Kmikerda Eragia; un troisième, Nasqidaï Gouchmanidzé.

«En effets de couchage, nous avons donné un grand tapis blanc, un lit de plume, en velours vert, un grand matelas pesant, piqué croisé [17]), avec des draps; un autre drap piqué; un oreiller pesant, piqué croisé; un second oreiller de velours, tissu d'or; d'autres coussins, piqués droit [18]); une couverture d'étoffe d'or pur unie [19]); une seconde, tissue d'or; un rideau de devant, de travail grec [20]), à figures.

«En objets du domaine des camérières [21]), nous avons offert une modestie en perles, avec deux mille perles, et huit boutons d'or à jour [22]); un collier de vingt grosses perles et

---

14) Mérikibé, P. مرکاب, de رکاب «coupe.»

15) Khabazi, P. خبّاز.

16) Medjinibé, P. جنیب écurie.

17) ჩალყაფალ; P. چال croisé, کاف fente? Suivant une meilleure indication چارقب est une sorte de vêtement royal chez les Touraniens.

18) ხიალალ, P. خال, «étoffe striée.»

19) Sarasal, P. سراسر.

20) Ouroumouli, d'Ouroum, Grèce, ou d'Ouroumiah.

21) სავარეშო; s'il s'agissait de la toilette d'un homme, j'aurais traduit «du domaine des laquais;» mais déjà on a vu plus haut le mot *pharéchi* appliqué à une femme.

22) Mouchabakh, P. شبك «toile d'araignée, voile, chose à jour.»

de cinq rubis balais [23]); des boucles d'oreilles d'or, avec quatre grosses perles solitaires, quatre turquoises de Nichabour, deux gros pendants de rubis balais et deux hyacinthes précieuses [24]); d'autres boucles d'oreilles d'or plus courtes, avec deux grosses hyacinthes, deux grosses perles solitaires et deux rubis balais; d'autres belles [25]) boucles d'oreilles, courtes, avec quatre grosses perles solitaires, deux turquoises et deux pendants de rubis balais; deux pièces de toupet [26]), en perles; deux diadèmes précieux [27]), ornés de quatre perles solitaires, de quatre gros rubis balais et de cinq turquoises de Nichabour; de diadèmes et de voiles, brodés en fils d'or, lamés de métal [28]), deux neuvaines; une coquille de nacre, avec son broyeur en crystal [29]); un samtol [30]) d'argent, joliment travaillé; un porte-bâtonnets [31]), avec quatre bâtonnets d'argent; un tchoph [32]), une bourse à cheveux [33]); un vase pour le surmé ou antimoine [34]).

---

23) Ici le texte porte ბალანის, que je lis ბალახშანის.

24) Le mot iagoundi, que je traduirai partout de la sorte, a en effet, et dans le géorgien et dans le russe (яхонтъ) une signification vague, bien qu'absolument il signifie une hyacinthe, pierre rouge, mais infiniment moins précieuse que le rubis. Dans l'orient, d'après Tavernier, on appelle *rubis* toutes les pierres de couleur. Le saphir est donc un rubis bleu, l'émeraude un rubis vert....

25) Khasa, P. خاصه, princier, excellent de métal pur.

26) Sakotchré, du géorg. ქოჩორი, toupet; il s'agit d'une petite pièce qui se fixe sur le sommet de la tête.

27) On sait que les Géorgiennes portent sur la tête un ornement dit *thawsakrawi* «diadème.»

28) Mouqaïch, A. مقيّس brodé, lamé.

29) Je suppose qu'il s'agit d'une coquille pour le fard.

30) P. سام fourneau? Cette étymologie ne rend compte que de la première partie du mot.

31) საჩხირე; je suppose qu'il s'agit de l'instrument portant les aiguilles d'argent avec lesquelles se distribue le surmé dans les sourcils et sur les cils, pour les teindre en noir.

32) ჩოფი, P. چوب, verge, bâton?

33) თმის საყოფი peut aussi signifier «un instrument à diviser les cheveux?»

34) C'est avec quoi les dames se teignent les cils et les sourcils; P. سرمه.

«Un miroir monté en or et pierreries [35]), avec quarante-sept hyacinthes et rubis balais; un second miroir magnifique, monté en nacre de perles [36]); un troisième, en niellure [37]); un grand fouet [38]), où se trouvent trois gros rubis balais, vingt-neuf grosses perles, deux gros rubis, quarante hyacinthes, quatre-vingt-dix turquoises de Nichabour; un porte-aigrette [39]) en or, avec une grosse turquoise de Nichabour et dix gros rubis balais; un second porte-aigrette magnifique, en pierreries, en forme de grande feuille, avec quarante hyacinthes et turquoises; une autre aigrette plate, en or, avec huit gros rubis balais, dix turquoises de Nichabour, quinze grosses perles et son aigrette [40]); un cinquième, *sic*, porte-aigrette incliné, composé de huit turquoises de Nichabour, huit perles, quatorze hyacintes vermeilles [41]),. . et six émeraudes; en outre, un sixième porte-aigrette d'or, plus petit, avec une grosse turquoise de Nichabour, huit grosses perles et six émeraudes; un jonc [42]) d'or, formé d'un gros rubis balais, d'onze grosses perles, de vingt turquoises de Nichabour et de six émeraudes; une cassolette à musc, grande et garnie de perles, avec sa chaîne de pierreries; un grand collier [43]) d'or, avec vingt gros rubis balais, trente hyacinthes, dix-sept

---

35) P. مرصع.

36) P. صدفکار.

37) P. سیاه.

38) T. قمچه.

39) Je distingue le საჯიღე du ჯიღა; le 1er est *pour l'aigrette*, le second est *l'aigrette* même.

40) P. زلف aigrette.

41) P. قرمز, cramoisi; après ce mot viennent deux qualifications données à ces pierres, ფრანგ ფასადი phrang phasadi, dont j'ignore la valeur. «Faceté à l'Européenne?»

42) ქინქილი, verge souple, lien. Est-ce une ceinture, un ornement pour les cheveux? Jonc, est le terme français, pour une bague de diamants sertis circulairement; chaînette?

43) P. عنبرچه, proprement, collier d'ambre, boîte à ambre.

turquoises et dix émeraudes; un autre collier, plus petit, avec treize turquoises de Nichabour, neuf hyacinthes et sa chaîne d'or; une boite à blanc [44]), d'argent travaillé [45]); neuf bagues d'or, en hyacinthes et rubis.

«En fait de vêtements, nous avons donné neuf diverses modesties [46]) magnifiques, en chamour [47]), avec leur chaîne en or et bandoulière; une robe en satin blanc européen; une seconde robe, en satin européen bleu-céleste; une troisième, en satin européen violet; une quatrième, en satin européen jaune, avec ses boutons or et pierreries; une sixième, en karqia [48]) tissu d'or, avec les boutons d'or niellé; une septième, en khara [49]) cramoisie, tissue d'or; une huitième, en taffetas [50]) européen blanc; une neuvième, en taffetas européen noir; une ceinture de djigerbad [51]) et un châle; une ceinture brodée, rouge; deux ceintures de dalband [52]), tissues d'or; une pelisse de zibeline noire [53]), en velours [54]) européen cramoisi, piquée en croisé, de fils d'or; une autre pelisse, de marte, en velours blanc européen; une troisième, de marte, en khara tissu d'or; une cinquième, de lièvre, en velours vert européen; une sixième, de marte, en satin européen, couleur de chair; une septième, de marte, en velours européen bleu de ciel; une huitième, de marte, en taffetas blanc européen; une neuvième pelisse, en satin noir; une dixième, en satin violet, avec sa fourrure; une onzième pelisse, de lièvre, en

---

44) საუმარილე, boîte à céruse.

45) საყათა, P. ساخته.

46) საგულე «pour la poitrine,» modestie ou corsage.

47) Objet ou étoffe inconnue.

48) ქარყია; ce mot n'a pu être retrouvé.

49) P. خارا, forte étoffe de soie brillante, moirée.

50) P. كمخا, étoffe de soie, à fleurs.

51) P. جگربند «ce qui lie le foie;» chose longue et souple; شال, châle.

52) დალბანდი, étoffe moelleuse, blanche.

53) Siasamour, P. سیاه سمور.

54) Khawerdi.

velours blanc européen; une robe de marte, en khara tissu d'or; une seconde robe, en taffetas européen bleu de ciel, avec sa fourrure de marte; quatre pièces de boutons en pierreries, pour les pelisses.

«En objets pour la table [55]), nous avons donné un grand tapis en coton; un second moindre [56]), en feutre; un feutre; un matelas [57]) richement piqué en carré [58]), et une couverture pour le matelas; un rideau à mettre par-derrière, en toile d'or unie; un bassin avec aiguière [59]) d'argent; un dessus de table en karqia . . . tissu d'or; un second dessus, en peau parfumée [60]); six grands plats d'argent; un azarphech d'argent; deux superbes plats en porcelaine; deux coupes à pied, en or; un coula d'or [61]), un entonnoir d'or; une écritoire, or et pierreries; une salière en or, une cuillère en or, une soucoupe en or; un grand flacon d'or, à long col [62]); un grand verre à pied, d'argent; une tasse à boire, d'argent; deux flambeaux d'argent, deux petits vases [63]) d'argent; un vase à boire, en forme de vaisseau, d'argent.

«En objets du service de la chambre, nous avons donné une grande aiguière d'argent et sa cuvette; une bonne tente, avec de grands tapis blancs, à haute laine.

---

55) სარიქითო; on a vu plus haut la double signification du persan ركاب et du dérivé géorgien *mérikiphé*, échanson, écuïer: ici le mot géorgien signifie proprement «tenant à la coupe.»

56) Le premier tapis est nommé *orkho*, «pelucheux, à haute laine;» l'autre khalitcha, P. خليجه «tapis ras?»

57) Dochak, P. دوشك.

58) Ici au lieu de ჩალყაფალ on lit ჩარყაფალ, qui se prête à l'étymologie چهاركاف «à quatre pans, en carré;» le sens restant le même qu'avec چال «croisé;» peut-être, «brodé d'arabesques, de fleurs.»

59) P. طشت.

60) Bourghli, بلغارى.

61) Vase à col tordu, dont l'intérieur est divisé en trois conduits, par où le vin sort en faisant *glouglou*.

62) Soura, P. سوراجى.

63) Boutsini «petit vase ou meuble en bois.»

«En fait d'écurie, nous avons donné un bon cheval, avec une selle, or et pierreries, une bride et un poitrail en pierreries, une sangle [64]) piquée en croisé. La selle porte trois cents hyacintes rouges, quatre cents turquoises de Nichabour, grosses et petites; la bride a quarante-cinq pierres et vingt-cinq boucles métalliques; un cheval oulaq [65]), allant à l'amble, avec une autre selle d'or, portant soixante-quatre turquoises et quarante-six gros rubis balais, non compris les petits rubis et hyacinthes, avec sa bride en pierreries, son poitrail et son anneau de mors [66]), et de plus une sangle piquée croisé; une troisième selle, ornée de perles, ainsi que ses accessoires; trois housses riches [67]), tissues d'or; un cheval d'écuyer, avec son harnachement; dix chevaux de suivantes [68]) et de charge, onze chevaux de domestiques.

«Pour le moment, voilà ce que nous donnons. Pour la suite nous mettons à leur [69]) disposition notre tête, notre principauté et nos grands.»

Léwan a signé son nom sur l'original.

—

Comme la reine Mariam fut, ainsi que le dit l'histoire, forcée par le chah de contracter un nouveau mariage avec le roi Chah-Nawaz Ier ou Wakhtang V, en 1658, après la mort de Rostom, et qu'un contemporain, le poète-historien Phéchang nous a tracé le tableau de cet événement, je demande la permission d'insérer ici sa relation. Dans la Notice que j'ai consacrée à Phéchang, Hist. mod. de la Gé. p. 605, j'ai dit que cette dernière est foncièrement inexacte et renferme plu-

---

64) ასალი; Ar. اسار ligament.

65) La diversité des significations du mot الاغ «cheval de poste, de forte taille, de petite taille, âne,» me force à transcrire simplement le mot.

66) Djilaw.

67) Borkalsoun, P پرکسون.

68) Sapharécho, suivant ce que j'ai dit plus haut du mot Pharéchi, signifie «de page» ou «de fille d'honneur.»

69) I. E. à la disposition du roi Rostom.

sieurs graves erreurs. Je n'insisterai donc ici que sur la partie du récit poétique analogue à celle du document qui m'occupe, les présents du roi à sa fiancée, la dot de la reine et le luxe de la fête, tels que la fantaisie du poète les a esquissés. Une autrefois je pourrai raconter, d'après le même auteur, les circonstances plus véridiques d'un mariage conclu vers l'an 1661 entre Léwan III, neveu du grand Léwan et de la reine Mariam, et Thamar, nièce du roi Chah-Nawaz Ier. Ces deux extraits donneront, je le crains, une mince idée du poète, mais du moins ils feront connaître plus intimement sa manière et les moeurs géorgiennes. Je ne crains guère moins de ne pouvoir faire passer exactement dans notre langue et rendre supportables les figures poètiques du style oriental.

«Ici les sages et intelligents vizirs, affligés que le roi soit sans compagne [70]), tiennent conseil et délibèrent.

—

«Jamais, dirent-ils, un roi ne s'étant vu sans reine, il convient que nous cherchions une fille; si quelqu'un de vous en connaît une par renommée, qu'il le dise. On s'enquit de chaque souverain vassal [71]), les vizirs discutèrent et dirent ce qui convenait.

«Ils délibérèrent, sans trouver de fiancée assortie à l'époux. Le roi s'affligeant d'être sans soleil, car il manquait quelque chose à son coeur, «Prince, dirent ses serviteurs, comment te faire hommage d'un objet égal à toi? Patiente un moment et nous trouverons quelque part une Phéri [72]).

---

70) უმეჯუფთოდ, P. جفت «pair, compagnon.»

71) Wakhoucht, dans sa Descript. de la Gé. p. 23, dit en effet que les rois de Géorgie avaient pour règle de n'épouser que des filles de souverains; mais c'est une exagération, car la plupart des reines de ce pays furent des filles de thawads ou d'éristhaws.

72) Le mot géorgien ფერი signifie «couleur, chose,» et est pris évidemment dans ce sens au 2e vers du quatrain. Ici, au contraire, je crois qu'il est la transcription du persan پری «fée, bon génie,» car dans le roman Miriani, il est souvent employé de la sorte; v. Journ. asiat. 1836.

«Ne traitez pas de blasphême ce que je vais dire, reprit l'un deux. J'ai appris que le souverain des Mers, on l'appelle Léwan [73]), possède une charmante fille, telle que personne n'en a eu. Qui osera la demander sera favorisé de Dieu.

«J'ai rencontré quelqu'un qui l'a vue, et dont la langue s'embarrassait à la louer; elle brille, disait-il, et n'en doutez pas, comme un soleil sans égal; la lune dans son plein lui chercherait querelle; une émeraude digne d'elle est attachée sur son sein de crystal.

«Ce soleil, nommé Mariam et brillant comme l'aurore, est paré comme la rose matinale pour le rossignol et communique des teintes de pourpre aux étoiles ses suivantes. Un trône lui convient; il répand des rayons comme l'aurore sur un parterre.»

«Entendant ce discours consolant, «Puisque nous avons trouvé, dirent les vizirs, le baume réparateur des blessures, amenons au roi le soleil qui infuse la vie;» et leur coeur, jusque-là brûlé d'un fer ardent, se calma.

«Envoyons, ajoutèrent-ils, pour demander ce soleil, un exprès chargé, non de paroles amères [74]), mais de l'agréable propos: Donne-nous pour reine ta fille, resplendissante de lumières et seule, dans l'univers, digne d'un grand monarque»

«Après délibération, ils expédièrent un thawad à la parole

---

73) Léwan II, dadian 1611 — 1657, avait une soeur, Mariam, qui épousa d'abord, en 1621, Suimon, fils de Mamia II Gouriel, et lui fut enlevée en 1625, quand Suimon eut fait périr son père; puis, en 1635 le roi Rostom et, en 1658, Chah-Nawaz Ier: Léwan, frère de Mariam, était mort lors de son troisième mariage. Quant au titre de *roi des mers*, il s'explique par la position géographique de la Mingrélie, et est consacré soit par la présence d'un vaisseau sur les armoiries modernes des dadians (Общ. гербовникъ, . . t. VI, No. 2), et sur la tombe de Nina-Dadiane, à S.-Alexandre Nevski, ainsi que par la qualité de Черноморскій князь donnée au petit-neveu de Léwan II, Hist. mod. de la Gé. p. 598, dans un document officiel russe.

74) On trouvera souvent chez notre poète et malheureusement chez des auteurs plus élevés que lui des oppositions de ce genre, amenées pour l'ordinaire par les nécessités de la versification, où elles servent de chevilles.

éloquente, porteur d'un doux message, approprié à la personne: «Prince des mers, dirent-ils, écoutez nos paroles et donnez votre fille [75]) à notre incomparable monarque. Souverain de noble race, vainqueur de ses ennemis, la renommée de la beauté resplendissante l'a vaincu. Vous êtes sa plus chère espérance, vous n'oserez pas la décevoir. Chaque ennemi lui semble un fétu, duquel il ne peut que triompher.»

«Ici le Souverain entend des rapports flatteurs sur la fille de Léwan; on envoie, pour la demander, un didéboul [76]), porteur d'un doux message d'amour.

—

«L'envoyé partit. Sans s'arrêter le moindre moment, il parvint résolûment dans l'Odich, en trois jours et quatre nuits [77]). Le dadian en fut informé à l'heure du réveil et ressentit une joie qu'aucun plaisir n'eût égalé.

«Dès le point du jour, l'envoyé fut mandé, et on lui dit d'exposer tout ce qui lui avait été confié. «Prince, répondit-il, moi votre serviteur et esclave, je suis dépêché vers vous par le monarque universel.

«Voici les paroles, non pas aigres, mais bien douces, que vous transmet [78]) le monarque. Informé que vous avez une fille [79]) brillante comme le jour, il vous la demande pour reine et n'en désire pas d'autres, réclame votre amitié, et veut que dès ce jour vous soyez son frère et parent.

---

75) Ici le poète se sert du mot ასული, signifiant bien fille, issue du père, tandisque précédemment, au second quatrain, il employait le mot ქალი, une demoiselle à marier.

76) C.-à-d. un prince du plus haut rang.

77) De Tiflis à Zougdid, en Mingrélie, la distance est de 346 v. par la route de poste.

78) Dans le langage géorgien, l'inférieur parlant à son supérieur «ose, rappelle, смѣетъ, доложитъ,» le supérieur, au contraire, «ordonne, приказываетъ.» Ces formules sont devenues familières.

79) Ici encore le poète sert du mot ქალი, demoiselle, mais il reste conséquent avec lui-même, lorsqu'il ajoute que le roi de Karthli veut devenir son *frère*.

«Son message, répondit Léwan, est fort bon; sachant qu'il est un grand roi et ne voulant pas d'autre allié, j'agirai en homme sage, qui fait ce qui lui paraît bien. J'ai donné parole d'amitié, emporte-la, avec ce qu'il faut pour le voyage [80]).

«Arrivé prés du roi, le visage content, redisant les louanges du soleil, l'envoyé lui exposa tout ce qui pouvait fortifier son coeur. »On vous donne, dit-il, l'astre objet de vos recherches;» et le roi consolé s'écria: «Mon soleil obscurci a recouvré ses clartés.»

«Prince, lui dit-on, sans vous occuper d'arrangements [81]), commencez plutôt par envoyer les cadeaux de fiançailles, car on attend de vos nouvelles, et tout retard serait inconvenant.— Pierreries et bijoux, ordonna le roi, soient mis en avant pour ce soleil.»

«On prépara un envoi de perles et de rubis, on fit un choix des pierres les plus belles et les plus convenables; voilà un rubis, un bijou [82]), digne d'approcher du soleil; qu'elle le voie, la merveille incomparable, à qui ce rubis est inférieur!

«Pour porter ce bijou, tel que le fils de l'homme n'en a pas vu, on désigna des fianceurs, ainsi qu'il convient à un souverain. Chacun l'admirait, mais le héros ne le voyait pas, le vainqueur des vainqueurs n'appréciait pas le poids de ce trésor.

Au départ le roi, d'un air riant, confie ce message à l'envoyé: «Dis-lui que toute ma vie je serai son tributaire, que nous sommes des amis inséparables, que mon bonheur sera de veiller sur lui, que s'il se présente quelque ennemi je l'en ferai cruellement repentir [83]).

---

80) ბალგა, P. بلك ou برك, feuille, préparatif des choses nécessaires pour le voyage. Peut-être faudrait-il traduire «emporte-la avec la feuille,» contenant ma réponse écrite.

81) I. E. de conditions préliminaires, de discussions relatives au futur mariage.

82) გუარი, P. گوهر ou جوهر; arm. գոհար, գուհար.

83) Je ne suis pas sûr d'avoir saisi le sens de ce quatrain, où la grammaire n'est pas régulièrement observée.

«Ici le puissant monarque envoie un cadeau de fiançailles au dadian Léwan, pour s'attacher la jeune fille au visage semblable à la lune.

—

«Chargés du bijou, digne d'être apprécié par les hommes, deux envoyés, un thawad laïc et un moine, franchirent le Likheth[84]) et s'arrêtèrent à la dernière cime des monts; malgré leur désir d'une entrevue: l'ordre divin les retenait.

«Ils arrivent, ils viennent en ta présence, dit-on au dadian, les exprès du monarque, apportant le cadeau de fiançailles: hyacinthes, émeraudes, rubis taillés en cabochon[85]), perles grosses, qui semblent des oeufs; les petites elles-mêmes ne sont pas sans valeur.»

«On s'apprête de tous côtés, on fait les dispositions convenables, on convoque les didébouls par lettres pressantes. Les dames, les hommes, tout ce qui est fils de seigneur, se munissent d'objets merveilleux, qu'ils emporteront.

«Le dadian dépêche aux fianceurs un thawad, qui s'attache à eux, désigne l'adjudant[86]) chargé de leur service, garde près de lui les gens convenables et écarte les autres. Pour les fianceurs, ils se hâtent et demandent quand ils seront présentés.

Accourus de toutes parts, les thawads remplissent la contrée. Comment louer les dames, égales en attraits? les appartements se couvrent de tapis, se décorent comme des palais; on suspend les tentures de velours[87]), brodées d'or.

---

84) Soit le mont Likh, entre le Karthli et l'Iméreth, soit l'Iméreth même, appelé en Géorgien Likht-Imier, le pays par-delà les monts Likh.

85) შიშხანა, P. ششخانه, tente à toit rond.

86) Mandator. Le dadian Wameq se qualifie lui-même «chef des adjudants,» ce qui était une des grandes dignités de la cour de Géorgie; VIIe Rapp. sur mon Voyage, p. 38; Descript. de la Gé. p. 19, où le mot *mandator* n'est pas exactement rendu. D'autres témoignages attribuent également ce titre aux anciens dadians; VIIe Rapp., p. 43.

87) C'est ainsi que le Dictionnaire géorgien de Soulkhan-Saba explique le mot ოქსინო, *oksino*, dont l'étymologie m'est inconnue.

«Qui n'eût voulu voir la jeune fille, parée suivant son mérite? Les anges eux-mêmes l'admiraient, en disant: «Qu'est-ce que le soleil a produit de mieux qu'elle?» Debout, assis, chacun tressaillait et disait: «C'est assez d'éclat, on n'y peut rien ajouter.»

«Les didébouls, invités à s'asseoir d'un côté, les rangs des jeunes filles, rivalisant d'attraits, s'assirent à part. Pour Mariam, sur son trône, où elle l'emportait sur le soleil et sur la lune, les fianceurs lui offrirent ce dont ils étaient chargés.

«Lorsqu'à son cou de crystal on eut attaché les perles et les diamants, «Quelles pierreries!» s'écrièrent les personnes présentes; «Cela est sans prix, dirent les sages: on n'en saurait faire le compte. Nous devons en acquitter la valeur ou rester sous le poids de la dette.»

«On dressa une réjouissance; ce fut une boisson, un divertissement, des chansons sans fin. Par l'effet de l'ivresse, les hommes s'en-allaient chancelants, de-çà, delà, frappés de vin, en proie à un délire général. Le vin, suivant son habitude, obscurcissait les intelligences.

«Au point du jour les fianceurs, congédiés, gratifiés d'argent et de non peu d'étoffes, exécutèrent leur départ au milieu d'un concert de louanges, et, sans éprouver aucun accident, franchirent leur longue route.

«Arrivés devant le monarque, rayonnant de joie, ils lui rapportent ce qu'ils ont vu, se confondent en éloges, parlent du soleil que leurs yeux ont contemplé à loisir, de la beauté du palais et des appartements, et du trône porté [88]) sur des colonnes d'or.

«Le dadian vous transmet cette parole douce comme le sucre: «Nous sommes amis inséparables.» Il en a pris le ciel à témoin, il a des milliers de fois ordonné de hâter la noce. Sa richesse, enlevée à l'ennemi, est infinie comme la mer.

«Je dois, dit le roi, écarter ces pensées [89]). Hâtons-nous, sans nous arrêter, de gagner ce jardin des roses, car son

---

88) უთქს, mot douteux.

89) I. E. Je ne dois pas penser à la richesse du dadian, car mon coeur est tout entier à l'amour.

amour fait la joie de mon coeur, qu'il domine: c'est là ma vie, tout le reste n'est bon qu'à éloigner [90].»

«Il écrivit partout que l'on fît les apprêts de la noce. «Venez tous, disait-il, je succombe à mes désirs; venez présentement, ne différez pas jusqu'au lendemain, moi-même je pars, pour rejoindre l'objet sans pareil dans la création.

«Habillez-vous, partez, munis de deux mois de vivres, on vous convoque, avec chevaux et armures convenables à des preux, afin, si nous devons franchir au loin des monts et des collines, de châtier des ennemis que nous devons vaincre.» [91])

«Il expédia deux thawads, pour ramener le soleil, et d'innombrables serviteurs, chargés d'apporter les effets. En gens sages et intelligents, ceux-ci, sans aucun retard, partirent légèrement équipés et se mirent en route.»

---

90) Je ferai remarquer ici qu'une des difficultés de la traduction des vers géorgiens, dits *chaïrs*, consiste dans les différents sens que prennent les mots formant la rime, ordinairement composée de plusieurs syllabes. En voici quelques exemples, tirés du fragment qui m'occupe en ce moment. Plus haut, au deuxième 4ain, la rime est formée par le mot ფერი, qui signifie «chose, couleur, fée,» et dont le sens se modifie dans la composition. Au 1er vers, შესაფერი «de couleur assortie, bien assorti;» au 2e vers ფერი «une chose;» au 3e, მოსაფერი «convenable;» au 4e, ფერი «une Phéri.» Plus loin: la rime est formée de მზერა «regarder,» მზე რა «que *fait* le soleil?» ზეზე რა «qui *était* debout;» ამა-ზე რა «qu'*ajouter* à cela?» Ici, c'est le mot უკუსაყრალ qui termine les quatre vers. Au premier, il se décompose ainsi უკუ-საყრალ «à rejeter en arrière:» au 2e, il signifie simplement «en arrière;» au 3e, il conserve sa signification propre «distraction, divertissement;» au 4e, «ce qu'il faut rejeter, mépriser.» En tout cas, il faut étudier l'intention du poète, et l'on n'est pas toujours certain de réussir.

91) Le roi Rostom, second époux de la princesse Mariam, eût pu tenir un pareil langage, puisque le roi d'Iméreth s'opposait à son union à la famille du dadian, et en effet il dut aller chercher sa fiancée les armes à la main, comme le dit l'histoire. Mais rien de semblable n'eut et ne put avoir lieu lors du mariage de Chah-Nawaz 1er, dont il est ici question.

«Ici l'illustre monarque Chah-Nawaz, envoie deux didébouls pour amener l'astre du monde, et se rend lui-même à Ali.

—

«Les paranymphes du grand monarques étant arrivés dans l'Odich, «Ceux que nous attendions sont venus,» rapporta-t-on à Léwan, qui ordonna de leur assigner un logement quelque part, chez des tiers [92]), car nous devons, dit-il, hâter les préparatifs de cette journée.»

«De toutes parts on fit les apprêts de la fête des noces, les grands accoururent en troupes nombreuses, suivis d'une foule de dames, toutes plus belles l'une que l'autre; ce n'étaient que jeux et plaisirs, on n'entendait pas un seul gémissement.

«Le traitement fait aux paranymphes dépassa toutes les bornes: nombreux présents, non sans valeur, mais magnifiques; l'or fut entassé auprès d'eux, en trois fois vingt masses, et la dot égale à la mer apportée au grand jour.

«Pour servir de trône au soleil on façonna un châssis d'or et de pierreries, avec une voute d'or, pour couvrir la tige de l'aloès, et on l'enferma d'une riche étoffe lamée: c'était brillant comme le jour, la nuit ne se montrait plus.

«La dot de la reine ayant été remise, on partit sur-le-champ, sans différer d'une minute, et l'on se mit en route, tant on avait hâte; mais nos yeux virent le soleil assombri [93]) par la séparation.

«Le monarque entra et s'assit, dans sa splendeur, auprès du soleil: «O toi, dit-il, que j'aime plus que mon âme, tu es affligée de la séparation de ton frère; ainsi va le monde quelque route que l'on suive. Ecoute, puisque tu es entrée dans tes domaines, il vaut mieux te livrer au divertissement.»

«Cette nuit, ils invitèrent leurs intimes au repas qui se préparait, et firent venir les musiciennes exécutant des danses. Dans son transport le roi disait: «Y a-t-il rien qui l'emporte

---

92) J'avoue que je ne saisis point le motif de cet ordre.

93) მონავანი, mot douteux. Il vient ensuite un quatrain, que j'ai renoncé à traduire, à cause de l'obscurité du langage.

sur elle?» Et tout entier au plaisir de vivre, il ne détachait pas un moment ses yeux du spectacle.

«Au milieu de ce divertissement sans pareil, la rose prenait les plus vives couleurs, le monde s'embellissait, la rose s'empourprait , les spectateurs ne pouvaient retenir leurs éloges: on comprenaît qu'une fois la rose assortie, il avait retrouvé la raison.

«Aux accords frappés sur la mandoline les voix aigües prennent l'unisson; les mélodies de la guittare, les sons du tambourin, unis à ceux des cymbales, remplissent le palais, les rues et les carrefours; en entendant les harpes harmonieuses on se croit transporté en paradis.

«Ici le monarque sublime vient à Tiflis et célèbre sa noce.»

—

Mais je termine mon extrait, afin de ne pas fatiguer le lecteur.

(Tiré du *Bull. histor.-philol. T. XIV. No. 9.*)

$\frac{3}{15}$ Octobre 1856.

Notice détaillée sur les églises de Sawané et de Manglis; par M. BROSSET.

(Avec deux Planches lithographiées).

Je me propose de consacrer ici une notice détaillée aux deux églises de Sawané, gouvernement de Kouthaïs, canton de Satchkhéré, et de Manglis, gouvernement de Tiflis, canton du même nom. De la première, qui est à-peine connue, je possède des inscriptions fort curieuses, relevées pour la première fois par M. Dimitri Méghwinethkhoutzésof, de Gori, en 1850, puis des fac-similés et des plans détaillés que m'a communiqués en novembre 1853 M. le colonel du génie, aujourd'hui général Khodzko, décoré de S.-Stanislas première classe, pour sa belle conduite le 4 juin 1854, dans une glorieuse rencontre de l'armée russe avec les Turks, au-delà du Tcholokh. Pour l'autre, depuis mes dernières tentatives de déchiffrement, j'ai reçu également, en février 1853, de M. Oumanetz, membre de la Section transcaucasienne de la Société Impériale de Géographie, une collection de plans et d'inscriptions qui me paraissent, ainsi que les précédents, mériter d'être mis sous les yeux des lecteurs, de façon à former deux monographies. C'est pour moi un double plaisir de remercier de leur obligeance les auteurs de ces travaux, dont l'honneur sera pour eux, et de concourir pour ma part à

mettre en lumière, non sans profit, je l'espère, pour la science historique, des matériaux nouveaux en grande partie.

I. Eglise de Sawané.

Le véritable nom du lieu dont je m'occupe est, sur la carte de l'Etat-Major de Tiflis, gravée en 1846, Савани ; dans les inscriptions que je vais examiner, Sawané ; dans la Description de la Géorgie, p. 369, Sawaneth [1]). Naturellement l'orthographe ancienne et lapidaire doit prévaloir, mais celle qu'a suivie le géographe paraît être devenue populaire de son temps. Voici ce qu'il dit de Sawaneth. « Plus haut que Modamnakhé, aussi sur le bord de la Quirila, est l'église de Sawaneth, sans coupole, d'une admirable construction, car elle est tout entière monolithe, avec son iconostase, » ou plutôt, comme il faut lire, sans égard à la grammaire : « car elle est ornée d'un iconostase monolithe [2]) ; » encore cette assertion inexacte sera-t-elle contredite plus bas. Non qu'il y ait toutefois rien d'impossible à ce qu'une chapelle de petite dimension soit formée d'une seule pierre : il y avait de tels sanctuaires dans l'ancienne Egypte, et tous les voyageurs qui, ainsi que moi, ont été à Wardzia, savent qu'il s'y trouve une chambre de bain ou pressoir creusé dans un bloc isolé, de grandeur assez considérable [3]) ; mais ici il s'agit d'un édifice de plus de 7 sajènes sur 3, non compris le porche.

Jusqu'à présent, aucun témoin oculaire n'avait parlé de l'église de Sawaneth, et l'existence n'en était connue que par le seul passage qui vient d'être cité. Voici venir M. Dimitri, de Gori, qui en 1850 a exécuté, sous les auspices du prince-lieutenant du Caucase, plusieurs intéressantes excursions dans un but archéologique.

---

1) ვანი, arm. վանք, signifie une habitation paisible, un couvent delà სავანე *Sawané*, lieu propre pour une telle résidence. *Sawaneth* serait le pays où elle est construite. On se rappelle que l'Annaliste fait dériver de ce dernier mot le nom du Souaneth; Géogr. de la Gé. p. 413.

2) რამეთუ არს მთლად ერთის ქვსა კანკლითურთ.

3) V. Dubois de Monpéreux, Voyage, t. II, p. 315, et Atlas IVe série, pl. 5, 6.

« Le 20 juillet, dit-il, de Satchkhéré je passai la Quirila, et ayant tourné à gauche, vers les sources de cette rivière, je vis au village de Sawané, sur une hauteur, une grande église en pierres de taille, dont l'iconostase, tout découpé [4]), est d'une seule pierre. »

Ce second témoignage, si positif, quoiqu'il restreigne de beaucoup le sens rigoureux des paroles du géographe, me parut pourtant encore très extraordinaire, et je ne pus m'empêcher de me montrer incrédule, quand je rendis compte du voyage de M. Dimitri, dans un Rapport au Prince-Lieutenant, inséré dans le Bulletin hist.-philologique, t. XI, p. 123. Quelque temps après M. le colonel Khodzko, appelé par ses fonctions dans la partie orientale de l'Iméreth, visita la localité et m'envoya d'abord un morceau de l'enduit de l'iconostase; ce débris est d'un plâtre très fin et susceptible de toute espèce de moulure et d'un beau poli, qui lui donnait l'apparence d'une seule masse de pierre Maintenant qu'après bien des années d'existence l'enduit s'est détaché, il est facile de se rendre compte de la tradition qui le transformait en un monolithe compacte.

« L'iconostase, dit M. Khodzko, est construit en pierres de taille, gris calcaire jaune, ainsi que l'église elle-même; il est revêtu de plâtre, sur lequel le sculpteur a incrusté des ornements. Comme les jointures des pierres sont cachées par le stuc, on croit ordinairement que cet iconostase est monolithe. »

Plus tard je reçus de la même main les plans ci-joints, exécutés avec un soin très grand, par le topographe Gérasimof, et qui, par la date certaine de la construction, peuvent donner une idée de l'état de l'art en Géorgie à la fin du Xe siècle. Je remarquerai, en effet, que l'église de Sawané est postérieure de 17 ans à celle de Coumourdo (964), antérieure de 15 ans à celle de Martwil (996), de 21 ans à celle de Tswi-

4) შაბაქა; c'est le même mot arabe que j'ai déjà signalé t. III, p. 21. Il n'indique pas nécessairement que le fond de l'objet dont on parle soit «percé à jour,» mais bien qu'il est «fouillé, réticulé;» v. la figure 2, Pl. II.

moeth (1002), et de 22 ans à celle de Kouthaïs, mais qu'elle n'a pas été bâtie par un souverain, comme le premier et le dernier des édifices ici mentionnés.

Pl. I, N. 6. Plan de l'église, échelle de deux sajènes au pouce, sur lequel :

c), est la porte principale, du côté du sud;

e), porte du côté ouest;

GH), *ca*) deux petites chapelles à-demi ruinées;

L), petit escalier menant au choeur (kliros), ainsi qu'aux portes de l'iconostase;

F, J, *G*, *H*, direction dans laquelle est tracé le dessin Pl. II, N. 1.

e), *a*), *b*), *c*), lieux où se trouvent les inscriptions N. 1, 3, 4, 2 et 5.

Pl. II, N. 1. Vue de l'église, par la façade occidentale;

N. 2. Vue de l'iconostase.

«L'église commence à tomber en ruines, dit M. Khodzko, et 11 pierres détachées de l'édifice gisent sur le sol.»

N'étant point artiste, je livre ces matériaux à l'appréciation des connaisseurs et me contenterai d'insister sur les inscriptions, au nombre de sept, dont cinq copiées d'abord par M. Dimitri, puis par les topographes sous les ordres du colonel Khodzko, avec omission des Nos. 2 et 7, et addition des Nos. 4, 6, et enfin par M. Bartholomaei, qui, avant que j'eusse pu avoir communication du travail des topographes, avait pris la peine de les visiter et de *fac-similer* leurs brouillons. Comme cet habile antiquaire est doué d'un sentiment exquis, ce seront ses copies que je reproduirai, bien sûr qu'il n'y aura rien mis du sien, n'en aura rien retranché.

1° «Sur une pierre, ajoute M. Dimitri, au-dessus de la porte, du côté de l'ouest, on lit cette inscription en caractères khoutzouri, tous dégradés par la vétusté,» et formant deux lignes sémicirculaires. (Pl II, N. 1.)

+ ႱႤႬႭႨ ႠႭႱႭႭႨ ႾႤႩႭႨ ႡႱႨ: ႠႭႱ ႾႸႭႩႬႱႭ-
ႭႨ ႡႱႨ ႢႢႱႨႭႨ [a]) ႧႨႾႨႩႢႡႨ ႾႢ ႱႬႭႨ ႱႡႩႢႬႩႢႨ
ႬႭႩႭ [b]) ႨႠႱႨႸႢႡႢႩႢႬႨႧ
ႡႱႨ : ႨႾႨႱ ႱႩႧႭႨႱႨ : ႨႧႡ ႠႡ : ႢႨ : ႢႨ [c]) ႱႬႭႴႬႧ ႱႬႱႨ
ႾႭႱႨႭႱ ႧႨ ႾႸႭႩႬႭႨ ႾႭႭႨႭႱ ႧႨ ႢႭႱႭႱ [d]) ႧႨ
ႧႢႧႨႱႨ ႾႭႱႨႭႱ

Il est à supposer que tous les mots étaient séparés par des points, bien que ceux-ci ne soient marqués que dans un petit nombre d'endroits. Outre cela je remarque que la plupart des Ⴌ sont écrites Ⴌ.

a) Cette abréviation, si la copie est exacte, ne peut être que celle du nom de saint Estathé ; dans le cas contraire, on pourrait fort bien supposer ႢႢ ႨႱႨႭႨ ou Ⴂ ႨႱႨႭႨ

« de saint George, » ce qui s'accorde avec l'inscription N. 7, où ce dernier saint est invoqué, comme patron de Sawané.

b) Le nom propre de l'architecte est formé de quatre lettres, *LRBI* ou *ZRBI*; M. Dimitri l'a transcrit « Louarsab; » mais je crois que ce nom pouvait à-peine être connu en Géorgie, au Xe siècle, et que celui de *Zourab* ou *Zourabaï* convient mieux.

c) Ici M. Dimitri avait lu et écrit გიორგი და იოანე; en outre M. Bartholomaei, en copiant l'inscription d'après les matériaux du topographe, a écrit ⴂⴈ ⴄⴐ, qui peut se lire très convenablement et doit se traduire « Giorgi éristhaw; » ces deux variantes semblent prouver péremptoirement que le topographe a omis ici quelque chose dans sa copie au net, du reste si lisible, où l'on ne voit pas le groupe ⴂⴈ.

d) Ce nom propre abrégé me paraît ne pouvoir se lire autrement que გეთის-თჳს; il a été oublié par M. Dimitri, ce qui me prive d'un moyen de rectifier la copie, mais le nom de Geth est celui du héros d'un roman connu, Dilar-Geth, et peut être admis comme authentique, bien que peu commun.

En somme, voici la transcription de M Dimitri, où il y a plusieurs omissions, et ma traduction d'après les autres copies:

სახელითა მღვთისათა, მეოხებითა წმინდისა ღვთის მშობლისათა, წმინდისა გიორგისითა, დამაყენა მე სულითა საწყალობელი, ლუარსაბ, ალსაშენებელად წმინდისა ამის საყდრისა. ადიდენ ღმერთ-მან გიორგი და იოანე, სალოცველად სულისა მათისა-თჳს და მშობელთა მათთა-თჳს.

« † Au nom de Dieu, par l'intercession de la Se.-Mère de Dieu et de S. Giorgi! il m'a chargé, moi Zouraba, misérable d'esprit, de bâtir ce saint temple, Dieu exalte l'éristhaw Giorgi! afin que l'on prie pour son âme, pour ses parents, pour Geth et pour sa mère. »

C'est donc, suivant ma lecture, un Giorgi éristhaw, qui a chargé l'architecte Zouraba de la construction de l'église de Sawané: au lieu que, suivant celle de M. Dimitri, deux personnages, Giorgi et Ioané, auraient confié ce soin à un certain

Louarsab ; dans ce cas le verbe « il m'a chargé, » mis au singulier, serait une faute grammaticale.

2° « Sur une pierre du porche se voit l'inscription suivante, en caractères ecclésiastiques, avec abréviations et difficile à lire :

სახელითა მღვთისათა და შეწევნითა სავანისა ႮႰႲ ႮႤႱႠ a) ႸႤႵႮႬႱ ႩႣႬႨ ႤႱႤ ႵႲႰႣႫႤႰ ႨႲႬႱႠ ႭႷ-႓ႭႱ b) ႮႵႢႱ და მისისს მეუღლისა თამარისა შეუნდეს ღთ-მან:

Je remarque que cette inscription n'a été vue et copiée que par M. Dimitri. En outre :

a) M. Dimitri a entremêlé dans sa copie plusieurs groupes de caractères ecclésiastiques qu'il n'avait pas réussi à lire sûrement Ici je crois devoir lire Ⴎ႓ႬႠႮႨႱႠ, qualification qui convient bien à S. Giorgi, déjà nommé dans l'inscription N. 1 ; cf. N. 7 : il semble même qu'on devrait lire ici მთავარ-მოწამისა « du protomartyr. »

b) Ce nom propre est faux, je le sais, mais les lettres de la copie ne fournissent rien de meilleur. Et je traduis :

« ☨ Au nom de Dieu, avec l'assistance du protomartyr de Sawané, ces portes ont été faites. Dieu fasse grâce aux Kawtharadzé Iwané, *ghbogh*, à Mikel et à sa femme Thamar ! »

Quant au nom des Kawtharas-Dzé, j'ajoute qu'il figure encore, N. 928 — 944, parmi ceux des familles nobles reconnues, existant aujourd'hui en Iméreth, et dont la liste a été imprimée.

3° « Dans le même porche, sur une pierre au-dessus de la porte d'une petite chapelle. (Pl. II, N. 5.)

Une main gauche, bénissant :

Ⴁ ႭႰ႓ ႧႠ Ⴗ႓ႤႧ
ႁႮႧ႓ ႭႮႃႰႨႱ Ⴎ႘ႷႤ႓
႘ႁႷႤႤ ႵႠႲႰႃႫႤ ႧႠႲႰ
ႫႤႰႠ ႧႠ ႠႱ႓ႰႠ (sic) ႮႱႰႠ Ⴄ Ⴌ-
ႱႲႤႬႤ ႵႃႱႴႤ ႠႮႨႬ
Ⴄ ႲႠႲ

« S. Seigneur et très Sainte Mère de Dieu, aie pitié de David Kawtharadzé, de ses fils et filles ; Christ, accorde-leur la paix, amen. »

Je ne puis me rendre un compte satisfaisant des quatre lettres isolées, mises au bas, à droite, en guise de signature : GWTCHW, ou GWNW, GWRL ?

4⁰ « Dans le même porche, sur une pierre fort endommagée, au-dessus du No. précédent : » (Pl. II, N. 2.)

Ⴌ : ႶႭ : ႸႤ : ႣႠ : Ⴀ . .
ႠႫႠ : Ⴂ . ႢႢ. . . . . . .
ႣႨႱႠ : ႢႢႨ . . . .
ႸႤ . ႚႡ : Ⴈ : . . . .

Je renonce à traduire ce fragment, dont les fins de lignes sont incomplètes, et qui manque à la copie de M. Dimitri.

5⁰ « A côté d'une fenêtre, sur le mur oriental, par-dehors : » (Pl. II, N. 4.)

✝ ႱႠႾႤႪႨႧႠ ႶႧႨ-
ႱႠჂႧႠ ႫႤ : ႢႢႪ
ႣႠႭႬႤႼႤ : ႣႠ
ႫႨႥႤႚ. ႠႫႨ [a]) : Ⴄ-
ႩႪႤႱႨႱႠ : ႬႾႥ-
Ⴈ [b]) : ႱႥႬႱႠ : ႱႴႪႱႠ
ႧႬႠ : ႣႠႫႨႣႢႤ-
Ⴑ : ႭႣႤႱ ႸႬႡჂ : ႣႠ-
ႥႬႡႤႧ : ႫႸႭႡႧႚ [c]) Ⴔ
ႴႼႧႠ : ႶႬ : ႭႠႪႨႧႠ
ႭႡႤ : ႥႨႬ ႭႵႭႨႭ [d])

a) M. Dimitri a lu et écrit ამის, ainsi que l'exige la grammaire.

b) M. Dimitri a lu ნახევარი : serait-ce ვენახი « une vigne ? »

c) d'ici à la fin M. Dimitri lit : მშობელთა, ფასითა და ყოვლითა ფრით ღმერთ-მან უზედნიერენ უკუნისამდე ვინთ ქორის ეე : ce qui ne donne aucun sens. Je renonce moi-même à déchiffrer cette partie du texte.

d) à la fin sont deux petites lettres qui peuvent être prises pour deux Ⴂ, deux Ⴄ ou deux Ⴈ, ou ႢႨ, et dont le sens m'échappe. Cf. N. 3.

« ✝ Au nom de Dieu, moi Grigol, j'ai écrit *ceci* et donné à cette église une vigne que je possédais, au voisinage du village de Sawané, quand nous avons commencé la construction. Mes parents eux-mêmes . . . . . Giorgi.? »

6⁰ « Près de la porte du sud, dans l'intérieur du porche; inscription omise par M. Dimitri: (Pl. II, N. 3.)

✠ ႸႸ ႩႱႲ-
Ⴌ ႱႪႱႠ
ႢႫႰႱ Ⴛ-
ႤႱႱႠ
ႼႬႱႠ :

« Seigneur, accorde la paix à l'âme de Costantiné Gmiris-Dzé. »

7⁰ « Sur une pierre au-dessus de la porte du porche, du côté du N., inscription que M. Dimitri a seul recueillie et transcrite comme il suit *a*) :

✠ სახელითა მღვთისათა, მე გიორგი იოანე *b*) აღვაშენე წმინდა ესე ეკლესია სავანისა სალოცველად სულისა ცოდვილისა ჩემისა და ძმისა ჩვენისა Ⴟ : Ⴄ : და მშობელთა ჩვენთა-თჳს ႢႳႪႠႦႠႣ *c*) ႣႠ მარიამის-თჳს, და შვილისა ჩვენისა-თჳს გაბრიელის-თჳს და დე-დისა მისისა-თჳს. წმინდაო გიორგი მეოხ ეყავ წინაშე ღვლისა. ამინ: იყვნენ *d*) ქორონიკონი Ⴑ. Ⴀ. ႴႠ ႤႸႤႰႠ *e*), მეფობასა ბაგრატ კურაპალატისასა.

a) Cette inscription se trouve donc dans le porche même, du côté intérieur de la porte d'entrée, conséquemment dans l'ombre, et a pu difficilement être aperçue.

b) C'est évidemment le même nom que M. Dimitri écrivait, dans l'inscription N. 1, გიორგი და იოანე, et que j'ai lu გიორგი ერისთავი.

c) Ce groupe ne peut guère se lire autrement que *Goulazad*, nom propre qui m'est inconnu, mais qui a tout-à-fait une tournure asiatique, comme Goubadès, Goulnar, et Goulbad, dans l'histoire du prince aphkhaz arrêté en

Palestine, du temps de Qélaoun; v. Hist. de Géorgie, p. 596, n. 4.

d) Ce mot doit être lu იყო.

e) Ce groupe se lit : ვითარცა ეშენა.

« Ⴀ Au nom de Dieu, moi Giorgi éristhaw, j'ai construit cette sainte église de Sawané pour prier pour mon âme pécheresse, pour celle de mon frère Kh. é(risthaw?), de nos parents Goulazad et Mariam, de notre fils Gabriel et de sa mère. Saint George, intercède pour lui devant Dieu. Amen. C'était, lors de la construction, l'année pascale 201, sous le règne de Bagrat Couropalate. »

S'il faut donc croire cette importante inscription, ainsi que celle N. 1., un certain Giorgi éristhaw fit construire l'église de Sawané, sous l'invocation de S. George, par un architecte nommé Zouraba, en l'année chrétienne 981, au temps de Bagrat III.

L'histoire ne nous apprend rien, du reste, sur ce Giorgi ni sur ses frères, parents et enfants; l'église de Sawané, à en juger par le plan, n'a rien qui ait pu excéder la fortune d'un particulier, revêtu d'une fonction importante, peut-être éristhaw de l'Argoueth, où se trouve le monument en question, qui ne se distingue pas par la profusion des ornements.

Il paraît que les portes du porche méridional ont été faites sous la direction ou aux frais de la famille Kawtharadzé, N. 2, 3. Quant aux personnages mentionnés dans les inscriptions N. 4, 5, et notamment à ce Costantiné Gmiris-Dzé, du N. 6, je ne les connais point non plus par d'autres témoignages.

En définitive, l'important est la date 201 — 981, qui assigne à l'édifice une antiquité de 875 ans, et en outre, assure la chronologie du règne de Bagrat III, dont l'avénement est fixé par Wakhoucht à l'an 980; Hist. de Gé. p. 292, n. 6.

« A l'intérieur, ajoute en finissant M Dimitri, devant l'iconostase et sur la gauche, est une bâtisse semblable à une tombe, s'élevant d'une archine au-dessus du pavé et couverte d'une dalle de pierres. Les gens du lieu disent qu'ici sont conservées, depuis les temps anciens, par suite des malheurs du pays, les images de l'église. Ils voudraient

bien, mais ils n'osent, soulever la pierre, et n'ont pas voulu m'assister dans le but de m'assurer de la vérité. Je n'ai vu ici rien autre de remarquable. L'église est bâtie simplement, sans coupole, dans une enceinte en ruines.»

(*La fin incessamment.*)

(Tiré du *Bull. histor.-philol. T. XIV. No.* **11.**)

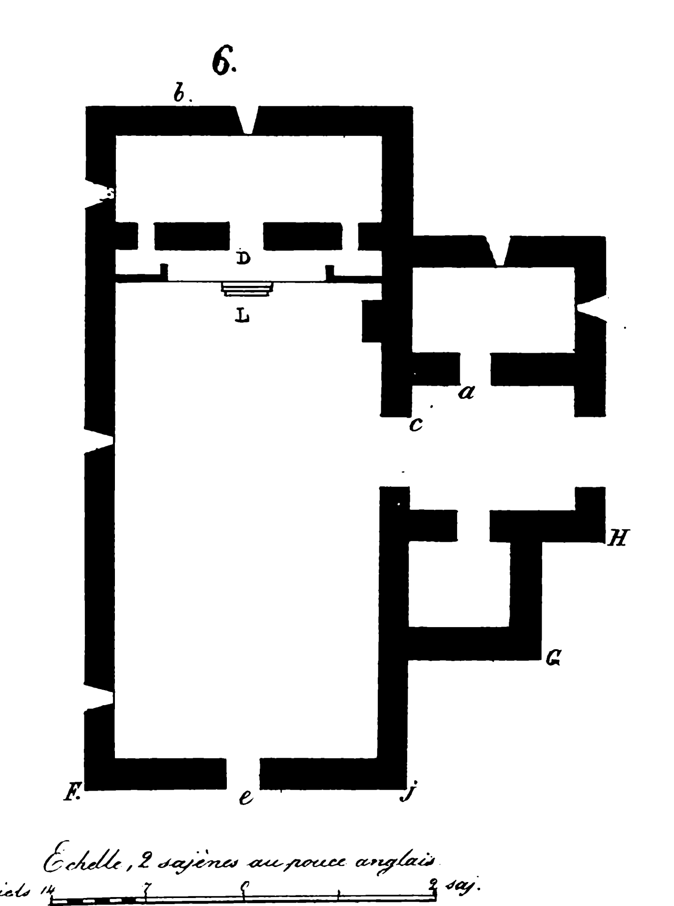
1.

2.

5.

4.

3.



Lith. F. Kellner.

1.

E e f G H

Lith. P. Ивлевa.

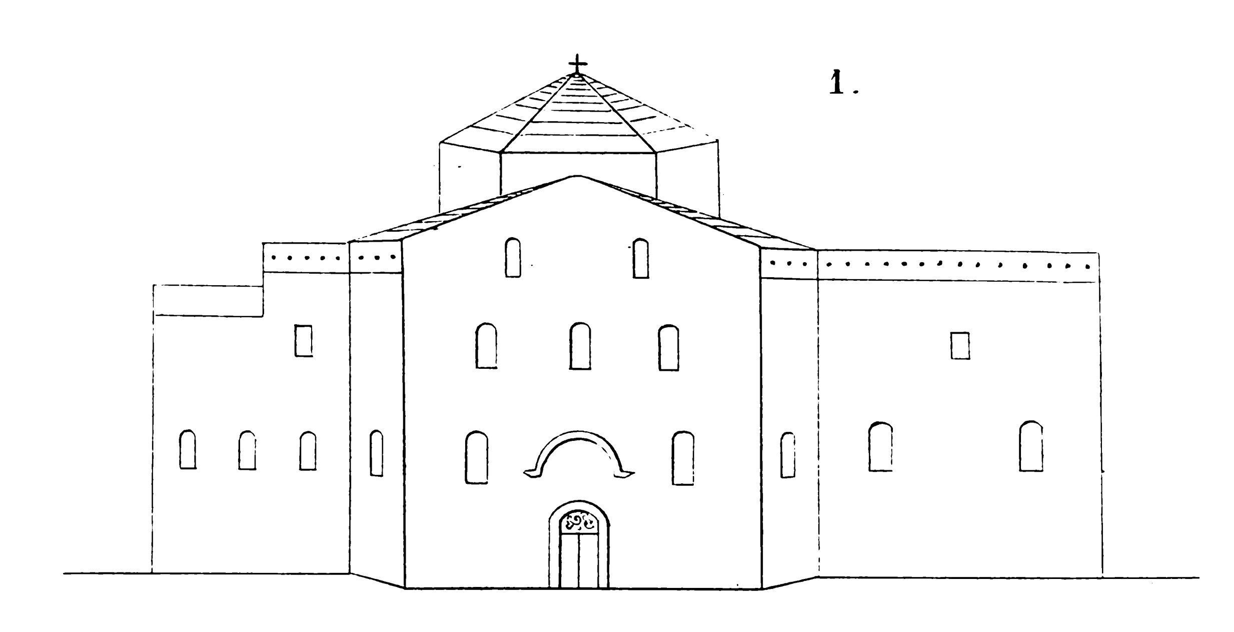
Échelle, 1 sajène au pouce anglais.

archines 3 2 1 0 0 2 4 sajènes

2.

Échelle, 1 archine au pouce anglais.

0 1 2 archines 0 16 verchoks



1.

2.

3.

4.

5.

$\frac{1}{13}$ Août 1856.

NOTICE SUR LA PLUS ANCIENNE INSCRIPTION ARMÉNIENNE CONNUE, v. sup. p. 118 — 125; PAR M. BROSSET.

Appendice (avec une Planche lithographiée).

Dans sa description du couvent de Sourb-Ohannès, sup. t. III, p. 17, M. Bartholomaei parle d'inscriptions non arméniennes qui l'ont frappé et qu'il a recueillies. Quelque altérés que soient par le temps ces textes épigraphiques, on a pensé qu'il serait bon de les fixer par la voie de la lithographie, tels qu'ils se voient sur la planche ci-jointe, N. 3, 4, 5. Le N. 1 est un croquis de la vue du couvent; le N. 2 offre l'inscription, non déchiffrée, d'une pierre tumulaire, vue par notre antiquaire dans un «cimetière près de la grande route entre Khourram-Derreh et Soultanieh, route de Tébriz à Téhéran.» Espérons que ces matériaux ne seront pas sans utilité pour la science.

Je profite de l'occasion pour prier le lecteur de lire ainsi la fin du premier §, p. 130 ci-dessus: «Elle est malheureusement sans *indication de mois et de quantième.*»

(Tiré du *Bullet. histor.-philol. T. XIV. No.* 11.)

$\frac{23 \text{ Januar}}{4 \text{ Februar}}$ 1857.

An die historisch-philologische Classe der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften; von B. DORN.

Ich habe die Ehre der Classe hierbei von Seiten unseres Correspondenten, des wirkl. Staatsrathes Chanykov wiederum eine Anzahl von höchst werthvollen Geschenken für das Asiatische Museum vorzulegen. Da eine nähere Beschreibung derselben von der Hand des gelehrten Darbringers selbst beiliegt, so beschränke ich mich nur auf einige ergänzende Bemerkungen. Die Geschenke sind die folgenden.

I. 418 Münzen und zwar

a) 293 in Kupfer, meist *Arsaciden*, welche folglich an das allgemeine Münzcabinet kommen.

b) 2 *Sassaniden*, eine in Kupfer, die zweite in Silber, von *Schahpur I.*

c) 95 in K. bestehend aus *Atabeken*, *Hulaguiden*, neueren *persischen* und einigen anderen, die noch näherer Untersuchung bedürfen.

d) 21 M. in Silber: *Hulaguiden*, *Dchelairiden* und *neu-persischen*

e) 7 in Gold. An diese schliesst sich würdig die Goldmünze an, welche uns am Ende vorigen Jahres von dem asiatischen Departement des Ministeriums der auswärtigen Angelegenheiten zugekommen ist. Dieselbe ist ein halber Tuman, mit den Inschriften:

I. ناصر الدين شاه قاجار السلطان ابن السلطان   II. ضرب دار السلطنه هرات

also in der eben eingenommenen Stadt *Herat* geprägt.

II. 17 Bruchstücke aus *kufischen* Koranen, und 1 desgl. aus dem «Morgengebet».

III. Ein *arabischer Himmelsglobus* aus dem J. 1057 — 1647. Ich hatte im J. 1841 Gelegenheit ein Astrolabium zu beschreiben *), welches im J. 1031 der H. von dem Lahorischen Astrolabisten *Muhammed Mukim b. Mulla Isa b. Schaich Ilahdad* (oder *Allahdad?*) verfertigt war. Der Verfertiger dieser Himmelskugel Szià - eddin Muhammed b. Kàim Muhammed b. Isa b. Ilahdad ist wohl ein Neffe des erseren da sechs und zwanzig Jahre zwischen der Verfertigung beider Instrumente liegen, und auf ersterem deutlich مقيم, auf letzterem قايم zu lesen ist. Den Namen *Ilahdad* (Allahdad, vergl. خدا داد *Chudadad* und الله وردى *Allahwirdi*) spricht Herr v. Chanykov *el-Heddád* aus. Auf jeden Fall ist diese Darbringung um so werthvoller als es die erste orientaliche Himmelskugel ist, die ihren Weg nach Russland gefunden hat, während andere Länder, Deutschland, England, Italien, Frankreich dergleichen schon besassen. Eine Abbildung halte ich für überflüssig, da sie im Ganzen — sie ist nur kleiner, und das Gestell verschieden — mit der übereinstimmt, welche in den *Transactions of the R. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland* vol. II. so schön abgebildet ist.

IV. Eine *persische Sonnenuhr*. Das Museum besass bisher noch keine. (Vergl. die lithogr. Taf.)

V. Ein Erlass des Sefiden *Schah Husain* vom J. 1113—1701.

VI. Eine photographische Nachbildung der Keilinschrift von *Uschnu*.

VII. Eine illuminirte Darstellung des Einzuges des jetzigen Schahs von Persien in Isfahan im J. 1851.

VIII. Eine kleine Sammlung (بياض) *kurdischer* Gedichte, über welche Herr Lerch einen ausführlicheren Bericht später zu liefern beabsichtigt.

St. Petersburg, den 23. Januar 1857.

---

*) Bull. scientif. T. IX, No. 5.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. XIV. No. 14.*)

$\frac{23 \text{ Janvier}}{4 \text{ Février}}$ 1857.

Lettre de M. KHANYKOV à M. DORN.

(Avec une planche.)

Nihmet-abad, le 4 (16) septembre 1856.

La notice sur le Tabéristan que je Vous ai communiquée il y a de cela quelque temps, est tirée d'un ouvrage persan intitulé *Reaz-oussiahé* رياض السّياحة et a pour auteur un certain *Zeïn el abédin de Chirwan* زين العابدين شيروانى. Cet ouvrage se trouve dans la collection de manuscrits orientaux, offerts au Musée asiatique par la veuve du colonel *Abbas Kouli Khan de Kouba* [No. 609[c])]. Dans plusieurs endroits de cet ouvrage, dont je possède le premier volume, probablement écrit de la main de l'auteur, il donne des détails sur sa vie, même au commencement de l'ouvrage il y a un long passage qu'on peut considérer comme son autobiographie. Ayant fait il y a de cela quelques années une analyse détaillée du 1er volume de cet ouvrage pour la section caucasienne de la société géographique, je me fais un agréable devoir de Vous communiquer quelques renseignements sur la vie de l'auteur, puisés en grande partie dans son ouvrage et vérifiés ici d'après les indications de quelques *moullahs* qui connaissaient personnellement cet homme remarquable.

C'est à *Chémakha* le 15 chaaban de l'an 1194 d. l'H. (1780 A. D.) que *Zeïn el abédin*, fils d'*Iskender le Chirwani* vint au monde, ou comme il le dit lui même plus pompeusement:

از بیدای عدم بفضای وجود قدم نهادم واز عالم راحت وسرور بدار محنت وغرور افتادم «je passai des déserts de la nonexistence dans les espaces de la vie, et échangeai un état de tranquillité et de calme, contre celui des mécomptes et des tribulations.»

Sa patrie présentait alors un triste spectacle. *Feth A'ly Khan de Kouba* la ravageait très souvent au nord, et tous les malfaiteurs de la Perse, dégoutés par la sévérité et la main de fer d'*Agha Mouhammed Khan* qui commençait alors à établir son influence dans la Perse septentrionale, considéraient le sud du khanat de *Chirwan* comme un théatre de déprédations faciles, lucratives et parfaitement assurées contre toute punition légale. L'ombre du pouvoir, partagé par le khan de *Chirwan*, *Mouhammed Saïd* avec son frère *Aghassi-Khan*, non-seulement ne pouvait garantir les habitants de l'injustice des beks et des oppressions de tout genre, mais agravait encore la tristesse de leur position, donc il n'y a rien d'étonnant que le père de notre auteur, musulman zélé, ait prit la résolution d'abandonner pour toujours sa patrie et de se transférer avec toute sa famille à *Kerbéla*, pour y consacrer sa vie au recueillement et au jeûne. *Kerbéla*, jusqu'à présent même, est un des centres du fanatisme musulman, mais à l'époque où notre auteur y vint, les circonstances particulières dans lesquelles le clergé persan s'est trouvé sous Nadir-Chah et quelque temps après sa mort, ont puissamment contribué à y développer ce défaut. L'indifférence de Nadir en matière de religion, dont il faisait parade, son inclination politique pour les sunnites, qu'il paya de sa vie, réussirent à mettre le fanatisme, pour ainsi dire, hors de mode à l'armée et à la cour, mais il n'était pas au pouvoir du chah de l'étouffer dans le peuple et surtout parmi le clergé. Tous les membres influents de ce dernier se retiraient à *Kerbéla*, et y entretenaient dans les mosquées et dans les écoles un zèle effréné pour le rite chiite. C'est dans ce milieu que notre auteur a reçu sa première éducation. Jusqu'à sa douzième année il étudia les humanités علوم رسميه

et les sciences dites arabes علوم عربيّه, guidé par son père et par d'autres savants ; mais comme il le dit lui-même, il ne puisa dans ces études que la triste conviction « que ce n'était « qu'une perte de temps. Je dépensais inutilement une époque « précieuse de la vie, sans gagner aucune information sur l'ex- « istence primitive, et sans avoir eu le moindre indice de la « vie future, je parvins ainsi à l'âge de 17 ans ; ceci me plon- « gea dans un océan de doutes, et je me lançai dans les re- « cherches. »

چون از تحصیل بجز تعطیل اوقات حاصل نگشت وعمر گرانمایه بیهوده وعبث درگذشت نه از عالم مبدء خبری ونه از جهان معاد اثری گردید وسنین عمر بهفده رسید در بحر حیرت افتادم وقدم در جستجو نهادم

Une nuit son esprit fut vivement frappé par le sens du *hadith* : من عرف نفسه فقد عرف ربّه «Tout homme qui concevra son âme, concevra le Seigneur,» et il commença à chercher les moyens de parvenir au premier but indiqué par la tradition. Un de ses amis, le voyant fortement préoccupé et ayant appris le sujet de ses méditations, lui conseilla de ne pas se fier à ses propres forces, mais de recourir à l'aide d'un guide spirituel, et c'est d'après ce conseil que *Zeïn el abédin* se fit à tour de rôle *muride* de plusieurs professeurs. Mais dans les cours qu'ils professaient, il ne trouva pas non plus la solution de ce qu'il cherchait. Voilà comme il résume l'impression que lui firent ces stériles études :

علمای صورت بینان وظاهر جویان که از عالم معنی بیخبر بودند تردّد نمودم جدّ وجهد بسیار کردم ومراسم تفحّص وتجسّس بجا آوردم بجز حیرت نیفزود وبغیر از شبهه روی

ننمود چون بعاقبت امر نظر کردم دیدم که هر فرقه بر اعتقاد
خود اعتماد کرده بر امضای مشتهای طبع خویش مقصور شده
اند وموافق مطلوب خود دلیلی احداث نموده اند بر وفق کمان
خود نشانی میدهند از منزل خویش انّ الظنّ لا یغنی من
الحقّ شیئًا کرده بر ظنون خویش کرفتار آمده یقین پنداشته
اند وقومی دل بر ورق الخیال داده چون جان نکاه داشته
اند لیس الخبر کالمعاینة

« Dans les savants j'ai trouvé des gens qui ne sont que « des conteurs et qui ne cherchent que l'extérieur, sans au- « cune science de la véritable signification des choses. Je me « suis donné bien de peines, j'ai beaucoup marché dans la voie « des questions et des recherches, mais je n'ai rencontré que « l'indécision et le doute. Enfin quand j'ai pu approfondir la « question, j'ai gagné la conviction que toute école se base « exclusivement sur les convictions qui lui sont propres, « qu'elles sont toutes immuablement emprisonnées dans les dé- « ductions de leur propre esprit, qu'ils se créent des démon- « strations conformes aux désirs de leurs coeurs, et qu'ils ex- « pliquent tout conformément à ce qui leur parait probable, « chaque école d'après son point de vue. Ils oublient le pas- « sage du Qoran (Soureh X, vers 37), *la probabilité ne tient au- « cunement lieu de la vérité* [1]), ils confondent le probable et le

1) M. Kazimirsky traduit cette phrase par «mais l'opinion ne tient aucunement lieu de la vérité» ce qui ne présente pas un sens bien clair. M. Ullmann, comme toujours, a mieux saisi le sens de ce verset, il le traduit par «Doch die Meisten von ihnen folgen nur einer vorgefassten Meinung; *aber eine blosse Meinung ist keineswegs noch Wahrheit.*» Le Qamous décide, selon moi, cette question d'une manière bien satisfaisante, car il dit: اَلظَّنُّ اَلتَّرَدُّدُ اَلرَّاجِحُ بَيْنَ طَرَفِي

« certain. et tranquillisent leurs coeurs par de vaines chimères « qu'ils choient comme leurs âmes. La narration ne rempla- « cera jamais la la vision. »

Ayant ainsi changé de maîtres à plusieurs reprises, il résolut de chercher au loin, ce qu'il ne pouvait trouver chez lui, se rendit à *Baghdad* et de là partit pour son long voyage. Il visita en premier lieu l'*Irak Adjémi*, d'où il pénétra dans le *Ghilan*, et y resta assez longtemps. Enfin il le quitta, comme il le dit lui même از قلّت یاران وکثرت باران تر آمده بر آمدم « à cause de la fréquence des pluies et de la rareté d'amis, » et revit sa patrie le *Chirwan*. Puis à travers le *Moughan*, *l'Aderbeidjan*, et le *Tabéristan*, il passa dans le *Khorassan*, où il visita le tombeau de l'*Imam Riza* et les tombeaux des autres saints révérés par les chiites. De là il se rendit à *Kaboul* par la route si peu connue du *Kouhistan* et du *Zaboulistan*. A *Kaboul* ayant fait la connaissance du célèbre mourchide *Hassan A'ly Chah*, il devint son disciple et passa avec lui à *Péchawour*. Là mourut son maître, en 1216 de l'H. (1801 A. D.), et pour distraire le chagrin que lui avait causé cette perte, il se décida à voyager dans l'*Inde*. Il ne précise pas le temps qu'il y resta, se bornant à dire qu'il y resta longtemps, ce qui devient très probable si l'on fait attention à l'étude des pays qu'il y visita. Il dit avoir été au *Pendjab*, à *Delhi*, à *Oude*, à *Allah-abad*, au *Bengale*, dans le *Gudjérat*, le *Dakkan*, entreprit de longues excursions dans les îles de l'Océan indien, dans le *Soudan*, à *Matchin* (Canton) et dans le *Bénadi-*

الاعتقاد الغیر الجازم c.-à-d. *Zenn* est ce qui est le plus probable entre deux convictions (croyances) dont aucune n'est certaine. En persan ce mot est employé dans le sens de supposition, d'idée propre à quelqu'un, de son opinion particulière, ainsi nous lisons dans Methnawi:

هرکسی از ظنّ خود شد یار من * وز درون من نجست اسرار من c.-à-d. « Tout homme est devenu mon ami d'après ce que je lui semblais être * Et n'alla pas chercher dans son intérieur mes secrèts. »

ran; enfin, à travers le *Sind* et le *Moultan*, il pénétra dans le *Kachemir.* Sur cette dernière route il rencontra, comme il dit, «de hautes montagnes difficiles à gravir, des forêts vierges et des chemins impraticables qui entravaient considérablement le voyage». Ayant examiné le *Kachemir* en détail, il passa dans le *Tokharistan* par *Mouzzaffer-abad* et *Kaboul*, visita le *Touran*, le *Turkistan* et les montagnes du *Badakhchan*, sans indiquer avec plus de précision les différents endroits de ces provinces qu'il parcourut, et revint enfin dans le *Fars*, à travers le *Khorassan* et l'*Irak.* Ce long voyage ne le satisfit pas; car à-peine de retour, nous le voyons artir pour le *Hedjaz* et *Jathroub* (Médine), se gardant bien de prendre le chemin direct Par *Darab*, *Hourmouz*, *Oumman*, le *Hadramout* et la côte du *Iémen*, il passa en *Abyssinie;* de là ayant repassé le golf arabique, il visita la *Mecque* et *Médine*, d'où par le *Sa'ide* il passa en *Egypte.* Après y avoir fait la connaissance de tous les savants remarquables et des cheikhs les plus renommés, il visita la *Syrie* et la *Palestine.* A *Jérusalem*, dit-il, «j'ai eu le bonheur de baiser la terre du grand parmi les prophètes et du grand de la religion» il y fit dans la mosquée *Aqsa* un *namaz* à deux *raquiats*, alla prier avec ferveur sur le *Sinaï,* puis ayant visité la *Grande-Arménie*, l'*Asie-Mineure*, le *Karaman*, la *Grèce*, *Constantinople. Aïdine*, les pays occidentaux, les îles de la Méditerranée, l'empire du *Maroc*, il revint dans l'*Aderbeidjan* à travers le *Diarbekr* et la *Petite-Arménie*, d'où il se rendit à *Téhéran.*

Assez bien reçu au commencement dans la capitale, il fut noirci par ses envieux aux yeux de *Feth A'ly Chah*, et fut très content quand le roi permit à son serf, comme il s'intitule humblement, de quitter sain et sauf la capitale. Il s'empressa de profiter de cette bienveillante permission, et par la voie de *Hamadan*, se rendit à *Chiraz.* Y étant resté peu de temps, il alla à *Kirman;* mais là, comme dans la capitale, on lui opposa le gouverneur de la ville qui l'offensa, comme il dit, sans préciser en quoi consistait cette offense, et l'obligea à revenir encore une fois à *Chiraz* en 1236 de l'H. (1820 A. D.), où il résolut de se fixer, et où il prit une femme. Mais le sort

en décida autrement. Les moudjtéhids de Chiraz, n'approuvant pas ses opinions en théologie, lancèrent contre lui un fétwa qui le déclarait infidèle, ce qui l'obligea de s'enfuir de la capitale du sud de la Perse et de se réfugier en premier lieu à Iezd, d'où, après quelque temps, il passa à Isphahan. Là il apprit que 56 jours après que ses ennemis l'eurent obligé de quitter *Chiraz*, la population de cette ville fut décimée par la peste ou par le choléra, qui en quelques jours enleva plus de 8000 hommes. Croyant que ce malheur public l'avait fait assez oublier, pour qu'il pût risquer de reparaître à *Chiraz* sans danger, il s'y rendit pour y prendre sa femme, avec laquelle il alla enfin se fixer, en 1237 de l'H. (1821 A. D.), dans un petit bourg du district d'*Isphahan*, *Qoumichéh*, où il est mort il y a de cela une quinzaine d'années.

Ses malheurs et l'inimitié de ses semblables aigrirent l'esprit et le coeur de Zeïn el abédin, et il termine son autobiographie que je viens de résumer, par un passage plein d'amertume, où, contrairement à la manière orientale, il ne cache pas le fond de sa pensée sous un fatras de fleurs de rhétorique, mais parle au lecteur avec la rude franchise d'un homme persécuté et dégouté du monde. Voilà ce passage ·

واکنون از قیل وقال عالم وعالمیان بر کنارم غرض آنکه
مدّت بیست وپنج سال در اقالیم سبعه کردیده وزحمات
کوناکون ومشقات از حدّ افزون کشیده با اولیای هر مذهب
وفقرای هر ملّت وعلمای هر فرقه وعقلای هر زمره وعظمای
هر مملکت وفهمای هر ولایت مجالست نمودم در هر طریقی
صاحب تحقیقی ودر هر دینی صاحب یقینی ودر هر مکانی اهل
عرفانی ودر هر خانقاهی دل آکاهی وهر اقلیمی حکیمی وهر دیاری
شهریاری بود طریق مصاحبت پیمودم هرکسی را بچیزی

مفتون وهر شخصي بخيالي مرهون مشاهده نمودم عالم بعلم خود
در بند وحكيم بحكمت خود خورسند عاقل بگفتار خود مغرور
وجاهل بكردار خود مسرور عابد بعبادت خود پابست وزاهد
از زهد خود سرمست سلطان بسلطنت خود درناز وگدا بمسكنت
خود دمساز هر يكي بهوائی دل داده ودر پی تمنائی افتاده
جهانرا ديدم سرائی بی بود ونمودی بی وجود نه عزتش را
اعتباري ونه ذلتش را مداري در شهدش زهري مضمر
ودر لطفش قهری مستر لاجرم ازين گيرودار رسته ورشتهٔ
تعلقات گسسته بمضمون مثل اهل بيتی كمثل سفينة نوح من
ركب فيها نجی ومن تخلف عنها فقد غرق اكنون درسفينهٔ اهل
بيت نشست شريعت نبوي وطريقت رضوي ومذهب جعفري
دارم ومحبت سلسلهٔ عليهٔ عاليه نعمة اللاهيه را بر دل وجان
مينگارم بيت خلاص حافظ ازآن زلف تابدار مباد * كه بستگان
كمند تو رستگارانند

« Maintenant, loin des vanités et des tribulations de ce monde « et de ses habitants, je n'ai qu'un désir (de conserver pour « la postérité) ce que j'ai recueilli durant mes pérégrinations « de 25 ans, dans les sept climats. J'ai enduré beaucoup de « peines dans ces voyages. J'ai conversé avec les saints de « toutes les religions et avec les pauvres de toutes les croyan- « ces, avec les savants de toutes les sectes, avec les gens d'es- « prit de toutes les classes de la société, avec les grands de

« tous les états et avec les possesseurs de l'entendement de
« tous les pays. Sur toutes les voies où il y avait des posses-
« seurs de vérités, dans chaque religion où il y avait des pos-
« sesseurs du certain, en tout lieu où il y avait des hommes
« savants, dans chaque *khanaka* (maison des soufis) où il y
« avait des gens éveillés, dans chaque zone de la terre qui a
« son gouverneur, dans chaque état qui avait son souverain,
« j'ai tâché de m'en rapprocher, et je n'ai pas dédaigné non
« plus d'examiner tout homme qui était épris de quelque idée,
« ou qui était amoureux de quelque fantaisie. Le savant porte
« les chaînes de sa science, l'artiste se réjouit de son art,
« l'homme d'esprit est fier de ses paroles, l'homme stupide
« est toujours content de tout ce qu'il fait, le dévot est lié par
« sa dévotion, l'hermite est enivré par son isolement, le sul-
« tan est aveuglé par son pouvoir, même le pauvre bâtit sa
« maison sur ses manques, bref chacun est entraîné par une
« chimère et poursuit un désir.

« J'ai vu le monde et il m'a apparu comme un temple d'im-
« possibilités, comme une vision sans essence. Ni la grandeur
« n'y est éternelle, ni l'humiliation n'y est stable, ses douceurs
« sont empoisonnées, ses caresses cachent la méchanceté Par
« suite de cela, ayant échappé à toutes ces tribulations, ayant
« rompu les liens qui m'attachaient au monde, conformément
« au *hadith:* mes proches sont semblables à l'arche de Noé,
« tout homme qui y entre est sauvé, mais celui qui ne suit
« pas le conseil du prophète sera noyé; je me tiens tranquille
« dans l'arche, je professe la loi du Prophète d'après le rite
« des Imams *Riza* et *Djafar*, et de coeur et d'âme je suis dé-
« voué aux convictions des sectateurs élevés de *Nímet Oullah.*
« Vers. *Hafiz* ne pourra jamais se soustraire à l'ensorcelle-
« ment de ces boucles qui frisent ∴ Car ce ne sont que tes
« captifs qui jouissent de la liberté. »

L'étendue des voyages de *Zeïn el abédin*, le but spécial
qu'il poursuivait, c.-à-d. l'étude des différentes sectes de l'is-
lamisme, l'aptitude qu'il possédait pour ce genre de recher-
ches, inaccessibles à un voyageur européen, et auxquelles il
était si bien préparé pa ses études à *Kerbéla*, la franchise
qu'il met à dévoiler les secrets de ces différentes ramifications

de l'islamisme, le soin qu'il apporte de donner presque partout l'histoire succinte des villes qu'il décrit, la facilité qu'il avait de consulter très souvent des documents historiques et des sources littéraires qui nous sont inconnus, me font croire que cet ouvrage mérite à un haut degré l'attention des orientalistes, et si personne ne se décide à entreprendre la traduction complète de ce volumineux voyage, il serait bien désirable que les parties qui traitent de véritables *terrae incognitae*, telles que le *Kouhistan*, le *Zaboulistan*, une grande partie du *Khorassan*, la Transoxiane, l'intérieur de l'*Arabie*, le *Soudan* et l'*Abyssinie*, trouvassent bientôt un interprète studieux, et il peut être sûr que son travail méritera le suffrage de tous ceux qui s'intéressent aux sciences. J'aurais certes entrepris moi-même ce travail intéressant, j'ai déjà fait une série d'extraits du premier volume; mais je ne possède que ce premier volume seul, qui contient une introduction, un aperçu général de la *Perse*, et les descriptions spéciales de l'*Aderbeidjan*, de la *Petite-Arménie*, du *Chirwan*, du *Moughan*, du *Talych*, du *Khorassan*, qu'il étend jusqu'à *Bamian* et à *Hérat*, le *Zaboulistan*, le *Tabaristan*, le *Kirman*, l'*Irak Adjami* et l'*Irak A'rabi*, le *Ghilan*, le *Kourdistan* et le *Fars*, le tout écrit sur 490 pages, format petit in-folio, d'une écriture serrée, 23 lignes sur chaque page.

Je profite de cette occasion, Monsieur, pour Vous transmettre quelques objets que je Vous prie de vouloir bien offrir en mon nom au Musée asiatique.

I. 418 médailles et une tête de flèche [2]); 386 médailles sont en bronze, 25 en argent et 7 en or Du nombre des premières, 283 sont pour la plupart arsacides, 1 sassanide, et ont été déterrées avec la tête de flèche à *Hamadan*, et 96 sont musulmanes. Je n'ai pas eu le loisir d'examiner en détail toutes les pièces de cette petite collection, mais je crois de mon devoir de signaler à Votre attention quelques-unes que j'ai pu étudier.

No. 1. Arg. Mon. de *Souleïman Khan*, en tout semblable à *b* II, p. 104 des Nov. Suppl. de Frähn, mais frappée en 743. Il est à remarquer qu'elle est argentée, ce qui prouve

2) Cette tête de flèche ne se trouve pas parmi les objets envoyés. (D.)

que les désordres qui ont suivi la mort d'*Abou Saïd Khan* ont réduit le trésor public en Perse à un triste état et ont forcé le gouvernement de recourir au billonnage.

No. 2. Arg. Mon. du Djélairide *Ahmed Khan*. Le Musée possède déjà des monnaies de ce prince qui a eu un règne si agité, des monnaies frappées à *Tébriz*, *Ardébil* et *Khoï*, et décrites sub nn⁰ 7—12 des Nov. Suppl. p. 107—108, mais celle-ci a été frappée à *Baghdad*, où ce prince a fui après la perte de sa cause dans l'*Aderbeidjan*.

No. I. Or. Mon. de *Khokand*, de *Khodaïar Khan*, frappée à Khokand en 1272.

No. II. Or. Dinar abbasside de l'an 172, au bas duquel on lit *Moussa*, qui est sans contredit le fils d'*Issa* préfet de l'Egypte.

No III. Or. Trois monnaies persanes nouvelles, chacune de la valeur d'un Kéran et demi.

a) Face : السّلطان ابن السّلطان ناصر الدّين شاه قاجار

Revers : ضرب دار السّلطانه اصفهان, sans date.

b) Face : comme la précédente.

Revers : ضرب دار العبادة يزد

c) En tout semblable au ducat décrit dans ma lettre du 5 (17) décembre[3]) 1855, mais de la même valeur que les précédentes.

Ces trois monnaies ont été frappées en petit nombre, et on les rencontre rarement dans la circulation.

No. IV. Or. Mon. du *Seldjoukide iranien Sultan Toghroul*, que j'ai tout lieu de supposer inédite, et qui me paraît remarquable comme commémoration d'un fait très grave dans l'histoire du khalifat de *Baghdad*, de la visite armée faite par ce prince seldjoukide au khalife *Qaïm bi amr illah*, dans sa capitale, où il est resté depuis 447, jusqu'à 449 de l'H. (Voyez Weil, Gesch. der Chal. T. III, p. 94—99.)

3) Bull. hist.-phil. T. XIII, No. 11. Mélanges asiat. T. II, p. 505. (D.)

Face :

لا اله الا

الله وحده

لا شريك له

القايم بامر الله

امير المؤمنين

Cette légende cernée d'un cercle est entourée de deux lignes d'inscription: la première, intérieure, porte : بسم الله ضرب هذ الدينار مدينة السلام سنة ثمان واربعين واربعماية. La ligne extérieure contient les versets 3 et 4 de la XXXe soureh, depuis le mot لله jusqu'à بنصر الله. De trois côtés de la légende du milieu on voit trois mots que je lis : هذا اَعْمَلِّ للدَّجة c'est-à-dire, *ceci a cours dans le commerce* [? D.]. Nous savons que déjà le 22 de ramadhan de l'année 447, le nom de *Toghroul* a été associé à celui du khalife dans le *Khoutbeh*, dans toutes les mosquées de *Baghdad*; néanmoins ce prince a crû prudent de prévenir directement les habitants de la capitale de la légalité de la monnaie qu'il venait de frapper.

Le revers porte :

لله

محمّد رسول الله

صلّى الله عليه وسلّم

السّلطان الأعظم

شاهانشاه

طغرل بيك

Autour de cette inscription on lit: مُحَمَّد رسول الله اَرْسَلَهُ بِالْهُدى وَدِينِ الحَقِّ لِيُظْهِرَهُ عَلَى الدِّينِ كُلِّه وَلَوْ كَرِهَ المُشْرِكُونْ qui est le 33e verset du Chap. IX du *Qoran*, sauf les mots مُحَمَّد رَسُولُ اللهِ qui ne se trouvent pas dans ce verset du *Qoran*, et qui furent ajoutés par les *Oumêiades*. L'on voit ainsi que

ce *dinar* ressemble beaucoup à celui que le Musée possède déjà, frappé à *Nichabour* en 449 de l'H., décrit dans la Rec. p. 604, avec cette différence que, probablement pour témoigner son respect au khalife, *Toghroul* s'est contenté du titre de roi des rois, sans y ajouter l'épithète الأجل qu'on lit sur l'autre; par contre le هذا أعلى للرّجة [? D.] ne se trouve pas sur la monnaie de *Nichabour*.

No. V. Or. Dinar très commun de *Moutawwakil a'la Allah*, mais je ne puis y lire que l'année 225 (!!) [4]) qui serait bien difficile à expliquer, car ce khalife n'est monté sur le trône qu'en 232 de l'Hedjire.

Avant de passer à d'autres sujets, permettez de Vous signaler une particularité bien remarquable de *Hamadan*, au point de vue numismatique. Je crois que nulle part au monde on ne déterre tant de médailles anciennes que dans cette ville, et surtout dans le ravin dit ravin de *Mourad Bek*, qui entre dans la ville au sud-ouest. La richesse du sol en toute sorte de restes metalliques de l'antiquité y est telle qu'il y a à *Hamadan* une classe nombreuse de pauvres gens, dont tout le gagne-pain consiste dans le lavage de la terre prise dans ce ravin. Ils pratiquent leur métier tout aussi régulièrement que les laveurs d'or de la Sibérie et de la Californie. L'année 1852, retenu à *Hamadan* assez longtemps par suite des désordres qui ont éclaté dans beaucoup d'endroits de la *Perse* après la tentative des *Babis* d'assassiner le roi, j'ai souvent assisté à ces lavages numismatiques, et j'ai été stupéfait de le masse de métal travaillé qu'on recueillit dans très peu de temps. Le plus souvent ce sont de ces petits cuivres arsacides dont je Vous transmets quelques centaines, mais on y trouve aussi mêlées à ceux-là des monnaies abbassides, en or et en argent, des cuivres de l'époque musulmane et de petites idoles. C'est un fait tellement singulier que même, aidé par le souvenir des nombreuses révolutions dont *Hamadan* a été le théâtre, je n'ose formuler aucune hypothèse qui puisse servir à l'expliquer.

---

4) Je crois qu'on y lit plutôt l'année 235. (D.)

II. 18 échantillons d'écriture koufique, dont 5 sont des fac-similés et les 13 restants des feuillets authentiques. Je les ai numérotés au fur et à mesure de leur acquisition et non d'après leur ancienneté probable.

Nos. 1 et 2. Fac-simile du titre et de la 1re page d'un Qoran conservé à *Ardébil*, dans la mosquée de *Cheikh Séfi Eddin*, offert à cette mosquée par *Chah Abbas* le grand. Ce manuscrit est soi-disant de l'écriture d'*Aly*, gendre du prophète, on lit même à la tête du Qoran كتبه علي ابن ابي طالب; la seconde page (n° 2) est le commencement du chapitre LXV, jusqu'à la moitié du 1er verset, mais ce qui mérite d'être remarqué, c'est que dans le titre de la soureh il est dit que ce chapitre contient 11 aiehs, tandis que maintenant on le subdivise toujours en 12.

Nos. 3 et 4. Titre et troisième page d'un Qoran conservé dans le même endroit, offert, comme le précédent, par *Chah Abbas*. Le titre porte كتبه وذهبه علي ابن ابي طالب سبع هجرية c.-à-d. écrit et doré par *A'ly fils d'Abi Talib*, an sept de l'Hedjire. La troisième page est le chapitre LXVII, depuis le dernier mot du 1er verset, قدير، jusqu'au commencement du verset. L'écriture de ce manuscrit est fort belle, et les points rouges, qui tiennent lieu d'irabs dans les manuscrits koufiques, sont remplacés ici par deux traits ||. Les originaux dont ces 4 numéros sont des fac-similés sont écrit sur un beau parchemin, admirablement bien préparé, mais je crois inutile de dire que malgré l'auguste affirmation de *Chah Abbas*, apposée à ces deux manuscrits et constatant leur authenticité, c'est évidemment une contrefaçon assez moderne. D'après le caractère des lettres, je crois que l'artiste qui les a tracées a étudié l'écriture koufique sur les derniers échantillons de cette écriture; mais tout habile qu'il fût en calligraphie, il n'était pas très versé dans le *chariat* d'après le rite des sectateurs d'*Aly*, car justement chez eux il est expressément défendu d'orner le *Qoran* par la dorure.

No. 5. Fac-similé d'une page d'un Qoran koufique, dont il ne reste qu'une cinquantaine de feuillets conservés dans la mosquée du *Cheikh Chèhab Eddine*, à *Aher*, dans le *Qaradagh* C'est le Ch. III, depuis la moitié du verset 153 jusqu'au commencement du verset 158. La séparation des versets y est indiquée par trois traits inclinés III. Des points rouges, parfaitement semblables les uns aux autres, tiennent lieu d'irabs, et ils ne diffèrent que par la place qu'ils occupent au dessus, à côté, ou au-dessous de la lettre dont ils déterminent la vocalisation La première position correspond au *fatkha*, la seconde au *zammeh* et la troisième au *kessra;* le *tenwin* est représenté par deux points, comme dans le mot بصير, dans la 15e ligne.

No. 6. Dix lignes du milieu de ce que les Chiites appellent دعاى صباح, prière du matin, et aussi دعاى مفتاح الجنّام ou clef de l'exaucement de la prière. Ils attribuent la composition de cette prière à *A'ly*, chez lequel, d'après la tradition, on l'a trouvée écrite de sa propre main; on prétend que le gendre du prophète la récitait chaque matin. Elle a été traduite en persan par un sunnite l'*Emir Kémal Eddin Meïbodi*, connu aussi sous le nom de *Qazi Iezdi*, car il occupa ce poste sous les Séffévides et termina misérablement ses jours, aveuglé par ordre du roi. Je transcris ces deux pages ainsi :

اَللّٰهمَّ مِنْ اَفْضَلِ خلعِ الهِدَايَةِ والصَّلاحِ وَاَغرِسِ اَللّٰهمَّ
لعَظَمَتِكَ فِي شِرْبِ جَنّانِي يَنَابِيعَ الْخُشوعِ وَاَجْرِ اَللّٰهمَّ لِهَيْبَتِكَ
مِنْ اٰماقِي زَفَرَاتِ الدُّموعِ وَاَدِّبِ اَللّٰهمَّ نَزَقَ الْخُرقِ مِنّي بِاَزِمَّةِ
الْقُنوعِ اِلٰهِي اِنْ لَمْ تَبْتَدِئْنِي الرَّحمَةُ مِنْكَ بِحُسنِ

Pour compléter le sens de ce passage, il faut ajouter au commencement وَالْبِسِ et à la fin التَّوفِيقِ , et je le traduis ainsi :

« Oh Dieu ! couvre moi des meilleurs vêtements de l'in-
« dication de la vraie route et du bien, permets par ta gran-
« deur que mon coeur s'abreuve des sources de l'humilité;
« fais couler, par ton élévation, des coins de mes yeux, des
« ruisseaux de larmes; mets, o mon Dieu, à mes défauts qui
« se cabrent le frein de la modestie. Dieu ! ce n'est que par
« ta bonté que je puis obtenir l'exaucement de mes désirs. »

Les particularités de l'ortographe de ce passage, qui d'après toute probabilité a été transcrit dans le VIe siècle de l'Hédjire, consistent en ce que les *élifs* sont omis dans plusieurs mots, tels que : ينابيع et زفرات, dans d'autres le *kessra* est remplacé par le ى, comme dans les mots نزق et خرق, et les *techdids* des lettres qui suivent immédiatement l'article sont désignés par un trait rouge, liant l'*élif* et le *lam* de l'article, comme dans le mot الصّلاح.

No. 7. Chap. VI du *Qoran*, depuis la moitié du verset 139 jusqu'au mot والزّرع du verset 142.

No. 8. Chap. LXIV, verset 4 jusqu'au mot فذاقوا.

No. 9. Chap. X, depuis le verset 100 jusqu'au mot فضل du verset 3 du Chap. IX.

No. 10. Chap LVI, depuis le verset 32 jusqu'aux mots الماء الذّى du verset 67.

No. 11. Chap. XXXVI, depuis le mot بربّكم du verset 24, jusqu'à la fin du verset 34.

No. 13. Chap. XLVIII, depuis la fin du verset 18 jusqu'au verset 20.

No. 14. Ibid., depuis la fin du verset 18 jusqu'à la fin du verset 20.

No. 15. Ibid., depuis la fin du verset 8 jusqu'à la fin du verset 11.

No. 16. Les Chap. XXV, XXVI, XXVII et XXVIII, depuis le mot رِقل du verset 42 jusqu'au verset 43 du Chap. XXVIII.

L'écriture est très soignée et selon toute apparence est de la fin du VIe ou du commencement du VIIe siècle de l'Hédjire, c.-à-d. de l'époque où l'on commençait déjà à abandonner l'écriture koufique, et où les points diacritiques paraissent assez généralement dans les manuscrits.

No. 17. Chap. XLVIII, depuis le mot السّوء du verset 6 jusqu'au mot بِاللّهِ du verset 9.

No. 18. Chap VI, depuis le mot لا اقول du verset 51 jusqu'aux mots تَطْرُدِ الّذين du verset 52. En déchiffrant ce feuillet, comme tous les autres, à l'aide de l'excellente concordance du *Qoran* de Flügel, j'ai trouvé que l'illustre orientaliste a omis le mot تَطْرُدِ, ayant mentionné à la page 115 toutes les autres formes de la racine طَرَدَ qui se trouvent dans le *Qoran*.

J'observerai à cette occasion que la disparition des *Qorans* et d'autres manuscrits koufiques doit être attribuée en grande partie à la coutume superstitieuse qu'ont les musulmans actuels, de supposer une influence toute particulière aux manuscrits de ce genre; ils les placent comme talismans sur la poitrine des gens gravement malades, et quand cela ne les sauve pas, les enterrent avec ces morceaux de parchemin: voilà pourquoi on les recherche, et l'on dépèce des *Qorans* entiers pour les vendre par feuillets.

III. Une sphère céleste; le nom de l'artiste qui l'a faite se lit dans l'inscription suivante: اين صنعت ضياء الدّين محمّد ابن قايم محمّد بن عيسى ابن الهدّاد اسطرلابى همايونى لاهورى فى سنة هجرى ١٠٥٧ c.-à-d. «Travail de *Zia' Eddin Mouhammed*, fils de *Qaïm Mouhammed*, fils d'*Issa*, fils de *Heddad*, astrolabiste impérial de Lahor, dans l'année de l'Hédjire 1057 (1647 A. D.).» Dans cette année régnait à Lahor le père du fameux *Aurengzib*, *Djihan Chah;* elle tombe dans l'époque des premièrs établissements des Anglais dans les Indes,

donc elle correspond à l'époque la plus brillante des souverains mongols dans l'*Indoustan*. Après la savante description que Vous avez donnée d'une sphère semblable, mais couverte d'inscriptions koufiques, conservée à la Société asiatique de Londres[5]), il serait superflu de décrire celle-ci, aussi me bornerai-je à l'observation suivante.

Dans nos catalogues d'étoiles il y a une quantité de mots barbares, évidemment d'origine arabe, mais aussi évidemment mutilés par une transcription vicieuse, et il me semble qu'il serait bon de se décider ou à les abandonner tout à fait ou à les revoir sur les originaux[6]), pour ne pas conserver quelque chose d'évidemment inexact, qui ne dit rien ni à un Européen ni à un savant de l'Orient. Pour ne pas chercher trop loin des exemples, je me bornerai à observer que les étoiles λ et μ de la grande Ourse portent le nom de *Tania* (Voyez Astr. pop. d'Arago. p 338), qui est évidemment le الفقرة الثّانية des Arabes, et qui en arabe a un sens précis, car ces étoiles se trouvent sur la 2e patte de l'ours, tandis qu'en français cela ne dit absolument rien. De même ξ est intitulée *Alola* c.-à-d. الفقرة الأولى, qui était le nom d'une étoile de la première patte de l'animal; le ζ est nommé *Talita*, ce qui est الفقرة الثّالثة des Arabes; β ou *Mérak* est bien transcrite, car les Arabes la nommaient مَراقّ c.-à-d. taille, endroit où le corps se rétrécit; α, que nous appelons *Dubbeh*, ne portait pas ce nom chez les Arabes, puisque *Dubbeh* est le nom de toute la constellation. Les quatre étoile α, β, γ et δ, disposées en trapèze, portaient dans l'astronomie arabe le nom de النّعش, à cause de la ressemblance de l'espace qu'ils circonscrivent à un brancard, dont les orientaux se servent pour porter les morts au cimetière, tandis que les trois premières étoiles de la queue de l'ours, étaient désignées par le mot البَنات, filles pleureuses

5) Cf. mon Rapport ci-dessus p. 219. (D.)

6) Cf. Ideler, Untersuchungen über den Ursprung u. die Bedeutung der Sternnamen. Berlin, 1809. (D.)

qui tournent autour du brancard, et les transcripteurs européens en firent le *Benetnasch*, nom qu'ils ont improprement appliqué à l'étoile η; γ porte chez nous le nom étrange de *Phegda*, qui est une mauvaise transcription de فَخِذ c.-à-d. cuisse, terme que les Arabes appliquaient à la même étoile qui se trouve sur la cuisse de l'animal; le δ ou *Megrez* est une transcription correcte de مَغْرِز c.-à-d. racine de la queue. *Ackair* est une transcription incorrecte de l'القائد des Arabes, que M. Johnson place à tort dans la constellation de la petite Ourse (lesser bear). Enfin ε de cette constellation, appelée chez nous *Alioth*, est évidemment une mauvaise transcription de العناق, mot transformé par quelque copiste illettré en العيات. Dans le *Qamous* cette étoile est mentionnée ainsi : اَلْعَنَاقُ اَلْوُسْطَى مِنْ بَنَاتِ النَّعْشِ c.-à-d. l'*Tnaq*, le milieu des filles du brancard.

En comparant ceci à la manière peu cérémonieuse dont les Arabes traitaient les noms grecs des constellations, on serait tenté de croire que les astronomes européens de l'époque de la renaissance, par esprit de représailles, ont voulu leur rendre la pareille, en estropiant leurs noms d'étoiles. Je possède un *tahrir* arabe de l'*Almageste*, qui commence par les mots : بسْمِ اللّٰه الرّحمن الرّحيم وبه نستعين احمد اللّٰه مَبْدِءَ كلّ مَبْدءٍ وغاية كلّ غايةٍ ومفيض كلّ خيرٍ وولىّ كلّ هدايةٍ وارجو حسن توفيقه في كلّ بداية ونهايةٍ واصلّى على عباده المخصوصين بالعناية والدّراية سيّما محمّد واٰله الموسومين بالنّبوّة والولاية et où j'ai trouvé une table très étendue des étoiles connues des Arabes, j'y puiserai quelques exemples de ces transcriptions : ainsi *Bootes* devient *Bewawitis* بَواوطس, *Lyra* devient

Loura اللّورا, *Phoenices* devient *Aphnoukhis* افنوخس, *Cetus* est transformé en *Qeïtas* قيطس, *Orion* en *Ourioun* اوريون, *Procyon* en *Berouqoun* بروقون, *Argonavis* en *Irghous* ايرغوس, *Hydra* en *Adres* ادرس, *Centaurus* en *Quantouris* قنطورس etc. La chose la plus étrange est que la plupart de ces constellations avaient des noms anciens, arabes ou persans, mais les astronomes orientaux ne manquaient jamais de donner avant les autres les transcriptions travesties, dans le genre de celles que nous venons de citer.

IV. Un cadran solaire persan [7]). C'est une tablette quadrangulaire en bronze, coupée au milieu par une ligne droite qui porte l'inscription خط ظهر, ligne méridienne. Cette ligne passe par un poinçon mouvant qu'on pouvait redresser, et qui servait de style, puisqu'elle traverse le centre d'une petite boîte circulaire qui contient une aiguille aimantée, ayant la forme d'un oiseau à ailes déployés, qu'on nomme مرغك. Cette ligne est coupée sous un angle droit par une autre, dont les deux bouts portent les inscriptions, l'un مغرب et l'autre مشرق, Occident et Orient. A droite du style, dans l'angle du cadre qui circonscrit le style et la boussole, on voit un quart de cercle divisé en 18 parties égales, de 5 en 5 degrés; chacune de ces divisions est subdivisée en 5 autres parties, dont chacune représente un degré. Une aiguille mouvante peut parcourir toutes les divisions de ce cadran et sert à indiquer la véritable direction de la *quibleh*, déterminée par les انحرافات ou angles formés par les lignes qui réunissent le temple de la Mecque avec différents points donnés et par les méridiens de ces points. Ces angles pour divers lieux sont consignés dans la table qui forme le cadre extérieur du cadran. Elle est ainsi qu'il suit :

---

7) Cf. la Pl. lithogr. (D.)

Koufeh	12° 31′		Astrabad	38° 48′
Hilleh	17 1		Semnan	34 7
Bassreh	37 19		Damghan	38 5
Kerbéla	12 5		Sebzéwar	44 8
Baghdad	12 45		Nichabour	46 26
Surra min raa	12 56		Toun	50 24
Kirmanchah	23 6		Tebbès	52 15/55
Hamadan	22 16/58		Tourchiz	48 51
Chiraz	53 20		Qaïn	50 5
Iezd	48 37		Touss	45 6
Isphahan	40/28 5 (?)		Tébriz	15 40
Kachan	34 34		Maragha	16 17
Qoum	31 34		Nakhitchéwan	18 15
Saweh	29 18		Eriwan	16 20
Téhéran	37 26		Ardébil	17 53
Qazwin	25 34		Chirwan	20 9
Lahidjan	33 5			

En sus de cèla le cadran solaire est traversé par 14 lignes divergentes, pour indiquer les heures du jour, qui se comptent, comme l'on sait, du lever au coucher du soleil. Au-dessus de la table des *inhirafs* on lit un quatrain, dont chaque vers occupe le centre d'une des lignes du cadre. Il est comme il suit :

خواهی بهر دیار شود قبله اشکار * خطّ جنوب تابع مرغك

بده قرار * مدّ الف اکر بکذاری بدان بلد * آن رو بقبله

است تو ساکن بدان دیار

c.-à-d. « Si tu veux trouver la qibleh dans tout pays, Tu « n'as qu'à faire coïncider la ligne du midi avec le petit oi- « seau. Si tu tournes l'autre bout de la droite vers ce pays, « Ceci est la direction de la *qibleh*, ce pays étant ta demeure. » Ce quatrain résout la question bien simplement, car il conseille de se tourner vers le sud pour trouver la direction de la *quibleh*.

V. Une charte authentique du malheureux Séfévide Chah Husseïn, donnée en 1113 de l'H. (1701 A. D.). Comme elle

est écrite en تعلیق très enchevêtré, genre d'écriture qui s'est conservé dans les chancelleries des Séfévides jusqu'au temps de Nadir, et qu'elles ont hérité des *mirzas* de la dynastie mongole, je commence par la transcrire :

بسم الله الرّحمن الرّحیم

یا محمّد یا علی

الله العلی الله الکبیر

محمّد علی

اسد الله حسن حسین علی

محمّد جعفر موسیٰ علی

محمّد علی حسن محمّد

ابو المظفّر شاه سلطان حسین الحسینیّ الموسویّ الصفویّ

بهادر خان بنده شاه ولایت حسین سنه ۱۱۱۳

حسبی الله جانب هرکه باعلی نه نکوست * هرکه کو باش من ندارم دوست * هرکه چون خاك نیست بر در او * کر فرشته است خاك بر سر او

چون درین ولا امارت وحکومت پناه نظاما للامارة والحکومة بایندر سلطان حاکم قراجه داغ بعرض رسانید که مبلغ شش تومان وسه هزار ونود وشش دینار ونیم از بابت مالوجهات

ووجوهات محال مذکوره ضمن دزمار بازاء خدمات وجانسپاریها
بالیاس خلیفه عمّ والد امارت پناه مشار الیه بعد از فوت
او بشمس الدّین خلیفه ولد او شفقت شده بود که در اسفار
سانحه موازی هفت نفر مرد مکمّل ومسلّح حاضر سازد وبعد
از فوت شمس الدّین خلیفه چون وارثی ازو نمانده بوده
وباوالد امارت پناه مومی الیه بنی عمّ بوده اند سیورغال
مزبور بدستور شمس الدّین خلیفه بوالد امارت پناه مزبور
شفقت شده بوده ودر ایّام حیات والد امارت پناه مشار الیه
الیاس خلیفه نامی بخلاف عرض نموده بود که ولد شمس الدّین
خلیفه است وسیورغال مزبور از والد مشار الیه قطع ودر وجه
الیاس خلیفه مزبور مقرّر وبعد از فوت او ببرهان الدّین
خلیفه ولد او شفقت شده بوده والحال مشار الیه بتصدق فرق
مبارك شده است واز او وارثی نمانده واستدعا نمود که
سیورغال مزبور در وجه نجابت ورفعت ومعالی پناه سراجا محمد
قاسم بیك ولد او عنایت شود بنا بر شفقت بیغایت شاهانه درباره
مشار الیه از ابتداء سه ماه ونیم ییلان ئیل وجهیرا که
بسیورغال مرحوم محمود سلطان والد امارت پناه مزبور مقرّر
بوده واز او قطع وبسیورغال الیاس خلیفه وبعد از او در وجه

برهان الدّين خليفه مقرّر شده بوده وبلا عقب فوت شده
بدستور مرحوم محمود سلطان والياس خليفه وبرهان الدّين
خليفه حسب الظّهر بسيورغال نجابت پناه مزبور شفقت ومرحمت
فرموديم كه مرد سفركش مقرّرى سيورغال مزبور را بدستور
صاحبان سيورغال سابقه در اسفار سانحه بجار وبساق شاهى
حاضر سازد كدخدايان ورعاياى محال مزبوره رفعت ومعالى
پناه مزبور را صاحب سيورغال خود دانسته سال بسال
مالوجهات ووجوهات وحقوق ديوانى خود را بدستورى كه
بصاحبان سيورغال سابق مهم سازى مينموده اند واصل مشار
اليه ساخته چيزى قاصر ومنكسر نسازند حكّام وعمال الكاء مزبور
بخلانى وحساب دخل در سيورغال مشار اليه ننموده قلم وقدم
كوتاه وكشيده دارند وبعلّت اخراجات وعوارضات مسدود
الأبواب بمراسم ورسم كه بوده باشد مزاحمت مجال دعاياى
محال سيورغال مشار اليه نرسانند وهر ساله حكم مجدد طلب
ندارند نشان ذيشان لأزال نافذًا فى الأماكن والازمان
بتوقيع وقيع منيع همايون اعلى مزيّن ومحلّى كردد اعتبار واعتماد
نمايند تحريرًا فى شهر ذى الحجه الحرام سنة ماة وثلاث عشر

بعد الالف من الهجرة النبوية على هاجرها الف السلام والتحية
بدار السلطنة اصفهان حيث من طوارق الحدثان

Au-dessus du *toughra* on a tracé en lettres dorées: «Au nom de Dieu clément et miséricordieux,» et à l'encre bleue «O Mouhammed! O A'ly.» A l'angle droit du cadre carré qui entoure le *toughra* on lit: «Dieu le grand» et au-dessous «Mouhammed;» à l'angle gauche «Dieu l'élevé» et au-dessous «Al'y.» Le *toughra* est une inscription bicolore; à l'encre rouge on a tracé: «Le père du victorieux Chah Sultan *Husseïn*,» et à l'encre bleue «Bahadour Khan, descendant de *Husseïn*, de *Moussa* et de *Seffi.*» Dans les carrés formés par l'intersection des traits horizontaux des *yeis* à l'encre bleue et des traits verticaux des *élifs* à l'encre rouge on lit: *Lion de Dieu*, *Hassan*, *Husseïn*, *A'ly*, *Mouhammed*, *Dja'far*, *Moussa*, *A'ly*, *Mouhammed*, *A'ly*, *Husseïn* et *Mouhammed.* Le bas est occupé par une inscription à l'encre rouge, dans laquelle je n'ai pu déchiffrer que le mot «Emir».

Cachet du Chah. En tête du cachet on lit: «Dieu est mon contentement;» dans l'intérieur: «Le serf d'*A'ly*, *Husseïn*, en 1112. Autour du cachet on lit le quatrain suivant: «Tout homme qui n'est pas attaché à *A'ly*, Il a beau être qui il veut, je ne suis pas son ami. Tout être qui n'est pas comme de la poussière à sa porte, Même s'il est un ange, que la cendre tombe sur sa tête».

Charte. Le protecteur du pouvoir et du gouvernement, l'ordre du pouvoir et du gouvernement, *Bayandour Sultan*, gouverneur du *Qaradagh*, porta dans le temps présent, à notre connaissance, que la somme de six tomans trois mille quatre-vingt et seize dinars et demi, qui fait partie des impôts et redevances du district *** de la susdite province, a été accordée à *Ilias Khalifeh*, oncle du protecteur du pouvoir susmentionné, et aprés sa mort à *Chams Eddin Khalifeh*. en retour de leurs services et de leur attachement cordial, à condition de fournir pour les campagnes à venir un contingent de sept individus. Or, comme après la mort de

Chams Eddin Khalifeh, il n'est resté aucun héritier, et comme il était le cousin du protecteur du pouvoir susnommé, nous accordâmes le *siourghal* en question au père du protecteur du pouvoir susmentionné, aux mêmes conditions qu'il était accordé à *Chams Eddin Khalifeh.* Mais comme encore du vivant du père du protecteur susmentionné, un certain *Ilias Khalifeh* nous fit un faux rapport, qu'il était le père de *Chams Eddin Khalifeh*, le susdit *siourghal* a été ôté, sur la foi de cette assertion, au père du susdit protecteur du pouvoir et a été affermi à *Ilias Khalifeh*, et après sa mort, fut accordé à son fils *Bourhan Eddin Khalifeh.* Maintenant que le susnommé est mort sans héritiers, le susdit protecteur du pouvoir nous supplia d'accorder le *siourghal* en question à son propre fils, le protecteur de la noblesse, de l'élévation et de la grandeur, *Séradjan Mouhammed Kassim Bek.* Par la bonté sans bornes du Chah, la valeur du *siourghal* qui était en possession du défunt *Mahmoud Sultan*, père du protecteur du pouvoir susmentionné, et qui lui étant ôté a été donnée en *siourghal* à *Ilias Khalifeh* et à *Bourhan eddine Khalifeh*, mort sans héritiers, a été accordée et manifestement donnée en *siourghal* au susmentionné protecteur de la noblesse, aux mêmes conditions qu'à *Mahmoud Sultan*, à *Ilias Khalifeh* et à *Bourhan eddine Khalifeh*, c'est à dire, qu'il ait à se conformer à l'ordre établi pour les anciens possesseurs de ce *siourghal* et envoyer dans les armées du Chah pour les campagnes à venir, au premier appel, les miliciens alloués au dit *siourghal.* Par suite de cela les chefs des villages et les villagois du dit district, doivent considérer le susnommé protecteur de l'élévation et de la grandeur comme propriétaire du *siourghal* en question, et doivent lui payer annuellement tous les impôts, les redevances et les droits de la couronne, dont ils sont passibles, tout comme ils le faisaient du temps des anciens possesseurs de ce *siourghal*, sans défalcation, ni suppression aucune. Les gouverneurs et les employés dans le dit district ne doivent pas s'inmiscer, contrairement à l'ordre et au droit, dans *** (probablement la question) du dit *siourghal*, ils doivent retenir leurs plumes, mesurer leurs pas et se souvenir que pour les impôts

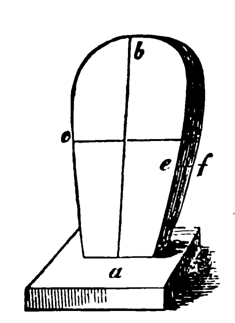
tant ordinaires qu'extraordinaires les portes du dit *siourghal* sont fermées et sous aucun titre, comme sous aucun prétexte, ils n'ont le droit de molester les travailleurs de l'arrondissement du dit *siourghal*, ni d'exiger annuellement le renouvellement de cet ordre. Et comme la présente décoration du décoré a cours en tout temps et tout lieu, et qu'elle est ornée et décorée du chiffre royal, on doit la respecter et s'y conformer. Emis dans le mois zilhidjé de l'an 1113 de l'Hedjire du prophète mille fois béni, dans la capitale Isphahan, qu'elle soit éloignée des malheurs.»

Ce document établit d'une manière très précise la signification du mot سیورغال et le caractère de cette possession territoriale qui existe jusqu'à présent en *Perse* sous le nom de تیول, par suite de cela il me semble que la traduction d'après Johnson (Dict. p. 729) par «a fief, a feudal tenure Charity lands» n'est pas exacte, non seulement à cause de ce que le fief restait toujours dans la même famille, et se transmettait par héritage, mais encore à cause de ce que le seigneur, d'après le droit féodal, est seigneur dans tout le ressort, sur tête et cou, vent et prairies, il pouvait se livrer chez lui à toutes sortes de caprices, tels que p. ex. faire battre l'eau pendant la nuit pour faire taire les grenouilles etc., ce qui est bien loin des libertés que peut se permettre en *Perse* le détenteur d'un *siourghal*, qui risquerait d'être abandonné sur-le-champ par les habitants du canton, dont le revenu lui est accordé comme équivalent d'appointements en espèces, au moindre signe d'oppression; car, si l'on veut à toute force comparer ces habitants à une classe régie par le droit féodal, on ne pourrait les assimiler qu'aux habitants des ci-devant fiefs du soleil. Ainsi il serait plus juste de traduire cette expression par «terre à rente,» sans y mêler aucune idée de féodalité, qui n'a jamais existée en Orient.

VI. Une photographie de l'inscription cunéiforme d'*Ouchnou*, connue sous le nom d'inscription de *Kellac hinec*.-à-d. poteau bleu. Ce monument a été décrit en premier lieu par le colonel Rawlinson dans le Xe vol. du Journal of the R. G. Society, mais le premier voyageur européen qui

l'ait visité, est le malheureux Schultz. Ritter en donne aussi la description d'après Rawlinson, dans le IXe vol. de son Erdkunde p. 1023. Le colonel a visité ce monument à une époque de l'année assez avancée, où le rude climat du col élevé de 12000 pieds a., où se trouve cette pierre, ne lui a pas permis de l'examiner assez longtemps: c'est seulement à cause de cela, que je prends la liberté de complèter la description de mon illustre devancier par quelques mots, que j'ai notés le 11 (23) juin 1852 dans mon journal de voyage, presque au pied du monument en question. «Ce jour j'ai quitté «*Ouchnou* à $11^h 45'$, accompagné de tous les membres présents «des familles de *Samed* et *Ghafour* khans *Zarza,* qui prétendent «que cette riche vallée a été donnée à leurs ancêtres par le «khalif *O'mar.* D'*Ouchnou* nous nous dirigeâmes par une bonne «route, bordée de deux côtés par des champs cultivés, sur le «village *Singhan*, incorrectement nommé par MM. Monteith «et Rawlinson, *Serghan.* Le temps était très beau, et les «Kourdes qui nous accompagnaient, grands et petits, nobles «et serviteurs, ne pouvaient résister au plaisir de montrer «leur agilité à cheval, et se livraient pendant tout le temps «que nous étions dans la plaine, au jeu du *djiride* et au simu-«lacre de combat à la lance. Nous passâmes *Singhan* à $12^h 30'$ «et nous nous dirigeâmes vers le profond ravin qui sert de lit «à l'impétueux *Gadertchai*, qui nous séparait du village de «*Khei.* A $12^h 50'$ nous passâmes ce torrent à gué, conduits «par deux Kourdes de *Rawendouz* qui venaient seulement de «le traverser, ce qui était fort heureux, car pendant la crue «des eaux les gués du *Gader* changent très souvent de place. «D'ici, à proprement parler, commence la montée. Nous at-«teignîmes *Khei* en 20 minutes; jadis c'était une petite forte-«resse comme le *Kal'ai Sefide*, *Bimzourt* et tant d'autres de «cette belliqueuse vallée, mais maintenant ses fortifications «tombaient en ruines. De *Khei* nous avions devant nous une «vue très étendue sur la vallée d'*Ouchnou*, qui se déroulait à «nos pieds dans toute son attrayante fraîcheur. Le bourg «d'*Ouchnou*, *Singhan*, *Mamdan-Kalassi* fortin de *Ghafour-Khan*, «*Kal'ai Sefide* fortin de *Latyf-Khan*, la modeste église nesto-«rienne, construite sur le tombeau d'un certain *Cheikh Ibra-*

«*him*, d'après la tradition, 376 ans avant *Mouhammed*, et une «quantité d'autres villages entourés de jardins et de champs «cultivés, se voyaient comme sur une carte en relief. *Khei* se «trouve à l'endroit où une large gorge, engendrée près du col, «débouche dans la vallée, et c'est le long de cette gorge que «se dirige la grande route de *Rawendouz*, qui passe près du «monument *Kellachine*. Au fond de cette gorge serpentait un «ruisseau, formé par la fonte des neiges du col et des cimes «qui l'entourent, et formait une série de cascades écumantes. «Presque sous la neige que nous avions devant nous, l'on «apercevait une raie noire, formée par les tentes des Kourdes «de *Rawendouz*, où nous nous proposions de passer la nuit, «mais qui nous refusèrent l'hospitalité à la grande rage de «tous les *Zarza* qui jurèrent de venger cet affront. C'est en «suivant tantôt le bord droit, tantôt le bord gauche de ce «ruisseau, que nous arrivâmes au col à $3^h\,50'$ après une rude «montée de $2^h\,40'$ et après avoir traversé un vaste champ de «neige. Le monument se trouve quelques pas au-dessous du «point culminant du col, il consiste en une dalle de granit de «la forme suivante. La base qui se rétrécit, s'enfonce dans un «piédestal taillé de la même pierre. Les «deux côtés de la dalle portent une longue «inscription cunéiforme, qui, malgré la du-«reté de la pierre, grâce à l'inclémence du «climat, a été considérablement détério-«rée. La hauteur de la dalle *ab*, est de 70,1 «pouces anglais, sa largeur *cd* de 30,6 p. «a., et son épaisseur *ef* de 4,2 p. a. Le «piédestal s'est déjà profondement affaissé, «mais sa surface supérieure est visible et «présente un carré de 48.9 p. a.» L'inscription de la face occidentale de la dalle, celle qui regarde la route, est beaucoup mieux conservée que celle de la face opposée, mais tout de même dans plusieurs endroits elle est très peu distincte. Les caractères de la face occidentale sont à moitié effacés, ceci explique pourquoi les empreintes faites sur papier par moi, puis par le colonel Williams (maintenant Sir W. F. Williams Baronet of Kars C. B.) qui a visité ce monument quel-



ques semaines après moi, ont si mal réussi. En 1855 j'ai fait mouler ce monument en plâtre, et la photographie que j'ai l'honneur de Vous transmettre, a été prise par feu M. Robert Cormick, sur des plaques coulées dans ce moule. Le No. 2 est la continuation du No. 1, et tous les deux appartiennent à la face orientale; le No. 3 reproduit ce qui reste de l'inscription de la face orientale du monument. Avec une forte loupe on parvient à voir assez distinctement les groupes des caractères cunéiformes, et peut être pourra-t-on ainsi reproduire en grand et déchiffrer quelque chose de cette inscription, qui avec celle de *Kellisipan*, découverte un peu au-dessous de *Kellachine* par M. Lobdell, celles de *Van* et celle de *Tach tepeh*, sur les bords du Djaghatou, forment la limite septentrionale de l'écriture cunéiforme.

VII. Un album représentant l'entrée du Chah actuel à *Isphahan* (mai ou avril 1851) accompagné de son ci-devant 1er ministre feu *Mirza Taghi Khan.* Je me permets d'offrir cet échantillon d'aquarelle persane au Musée, à cause de l'exactitude avec laquelle le peintre a reproduit les costumes et l'ordre dans lequel ces entrées se font. Le cortège est ouvert par l'artillerie sur chameau, les *zenbourektchis* زنبورکچی; puis vient la musique royale, le *naqareh khaneh* نقاره خانه puis un officier de l'artillerie regulière et quelques artilleurs précédant et suivant un canon béni توپ مبارک qui porte par anticipation prophétique l'inscription suivante:

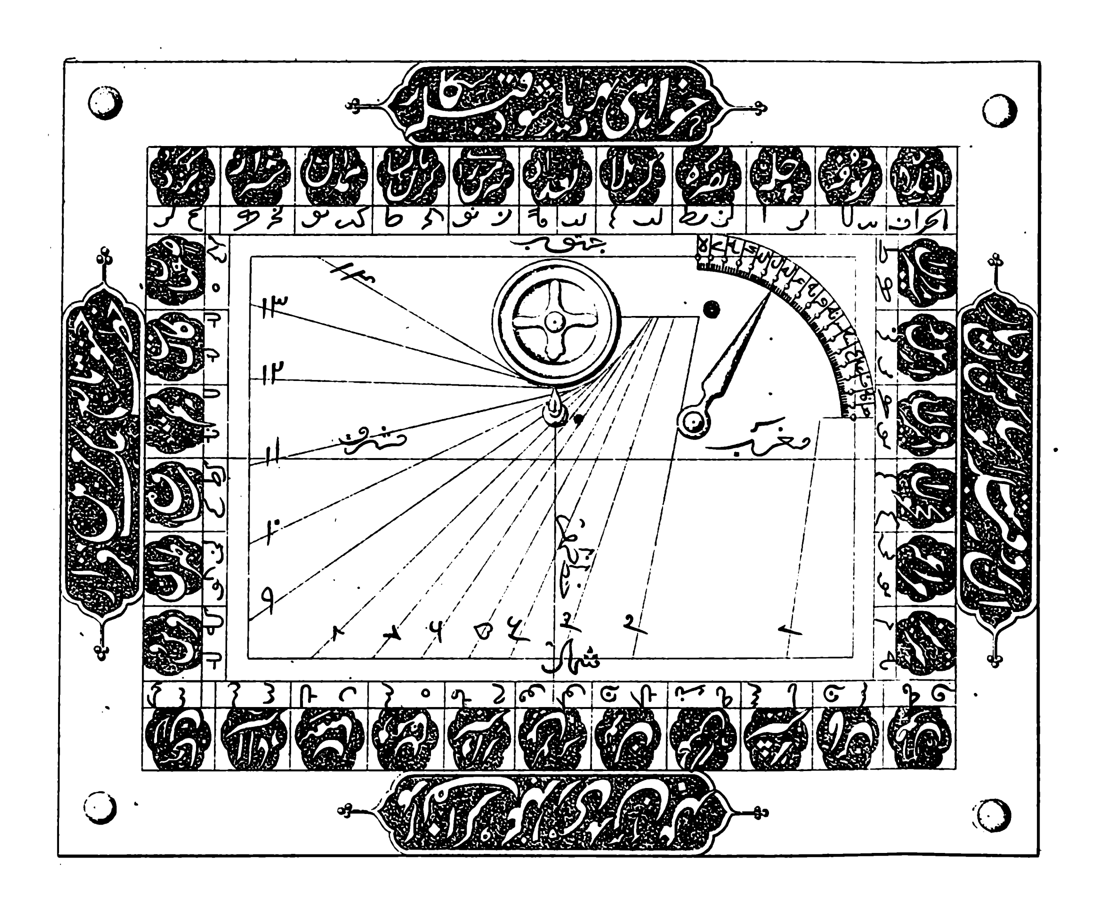
این توپ بود که در هرات ده شب وروز از در کردن
وانیفتاد تا اینکه هرات را گرفت عمل طهران السّلطان بن
السّلطان ناصر الدّین قاجار

c.-à-d. «C'était ce canon qui pendant dix jours et dix nuits «était constamment en action devant *Hérat* jusqu'à ce qu'il «eût réduit cette ville. Fait à *Téhéran.* Sultan fils de Sul-«tan *Nassir eddin Qadjar.*» Le canon est suivi par la calèche du Chah کالسکه مبارک avec deux bougies allumées en plein

jour et au milieu de globes en cristal nommés *mardengui* مردنکی. Cet équipage est suivi par le tambour royal et deux compagnies de *Sarbazes*, avec leurs drapeaux surmontés de la main d'*Aly*. Les chevaux de main یدك sont précédés de l'exécuteur des hautes oeuvres میر غضب monté sur un mulet chargé du *felekeh* فلکه et de bâtons, le bourreau porte sous son bras gauche un large cimeterre. Enfin viennent les *férrachs* فرّاش armés de bâtons, les *nassaqtchis* coiffés de turbans en châles de *Kachemir* نسقچی, les *toufengdars* تفنکدار, les coureurs شاطر, quelques grands de l'état et le *Chah* lui même. Le roi est suivi de très-près par l'émir *Mirza Taghi Khan*, par une escorte des dignitaires de la cour, dont le dernier est le ci-devant précepteur du Chah, feu Hadji moullah *Mahmoud Tebrizi*. Chaque tableau de ce panorama est encadré dans les vers suivants, espèce de pacotille poétique:

پادشاها دولتت پاینده باد * آفتاب حشمتت تابنده باد *
هم بکام دوستانت باد شهد * دشمنت را سر زتن برکنده باد *
شکر ایزد که شاهرا کردید * بخت فرخنده عاقبت محمود *
یعنی از برج سلطنت ماهی * کشت طالع بطالع مسعود * کز
جمالش روان شاه وسپاه * چون مه عید میشود خوشنود *
شاها بقای عمر تو بادا هزار سال * اقبال در رکاب تو بادا
هزار سال * سالی هزار ماه ومهی صد هزار روز * روزی
هزار ساعت وساعت هزار سال

c.-à-d. «O Roi, puisse ta prospérité être éternelle, que le «soleil de ta grandeur soit toujours rayonnant, que tes amis «aient toujours le palais sucré, que tes ennemis soient dé«capités. Gloire à Dieu parce qu'il accorda au Chah une for-



«tune propice, une fin louée, c'est à dire qu'il créa une lune «dans la constellation de la souveraineté, dont l'accension «est une accension heureuse, et qu'à cause de sa perfection «les âmes du Chah et du soldat sont gaies comme le mois «des fêtes. O Roi, que le reste de tes jours soit mille ans, «que la prospérité accompagne ton étrier pendant 1000 ans, «que chaque année soit de mille mois, chaque mois de 1000 «jours, chaque jour de 1000 heures, et chaque heure de «1000 ans.»

On voit que le poëte anonyme étant à court d'invention, ne s'est pas fait scrupule d'emprunter la fin de son allocution rimée à Unsuri.

VIII. Un recueil de poésies kourdes, que M. Lerch saura beaucoup mieux décrire que je ne puis le faire.

(Tiré du *Bull. hist.-phil. T. XIV. No.* 16.)

$\frac{6}{28}$ Février 1857.

Lettres sur la numismatique géorgienne; par M. le colonel BARTHOLOMÆI.

Tiflis, 12 janvier 1857.

Monsieur,

Pour tâcher de justifier la nomination que vous me faites espérer, je commence par vous communiquer quelques nouvelles concernant la numismatique géorgienne. Il y a un peu plus de deux ans, un paysan, en labourant la terre à Dighom, village situé à sept ou huit verstes au N. de Tiflis et appartenant à la famille du prince Bagration-Moukhranski, a déterré un pot de terre avec 474 monnaies en cuivre. J'avais déjà appris le fait avant mon départ pour S. Pétersbourg; à-présent j'ai pu, grâce à l'obligeance du prince, examiner toutes ces monnaies, et voici ce que j'y ai trouvé:

1) 67 monnaies du roi Giorgi III, père de la reine Thamar; parmi ces monnaies il n'y en avait qu'une seule avec le type du roi assis, tenant un oiseau sur le poing, et la légende arabe où il est nommé Giorgi, fils de Dimitri. Les autres 66 pièces sont toutes de module varié et avec des ornements pentagones. D'un côté on voit la lettre Ⴂ G dans un cercle; au milieu, et entre les fleurons du pentagone ou de la rosace, qui entoure le cercle, sont disposés les noms et titres suivants: كيوركى ملك الملوك حسام المسيح. Si je ne me trompe, personne jusqu'à-présent n'avait encore fait mention de cette légende, sur cette variété de monnaies de Giorgi III. Au revers

est un astre pentagone, au centre et dans les enroulements sont disposés les mots: المقتفى لامر الله امير المومنين; le supplément au nom du khaliphe Moktafi, *Liamr*, n'avait pas encore été aperçu, et à-présent il ne reste plus l'ombre du doute sur le nom du khaliphe [1]). Ici je m'arrêterai pour faire une petite digression sur les monnaies de Giorgi III.

Ce roi a régné une trentaine d'années, sa fille Thamar presque autant, et le petit trésor de Dighom ayant été enfoui, comme on le verra plus bas, bientôt après la mort de cette reine, doit-on supposer avec quelque probabilité que parmi les monnaies courantes, en 1212 et 1215, il y avait plus de pièces des premiers commencements de Giorgi que de la fin de son règne? Je crois que c'est au moins peu probable. Or il en résulterait que les monnaies de Giorgi avec le buste du roi et sans nom de khaliphe seraient les plus anciennes de ce règne, et que jusqu'à la fin du règne de Giorgi, c. à-d jusqu'en 1184; on aurait frappé des monnaies au nom d'un khaliphe mort depuis longtemps, sans songer à y mettre, depuis la mort de Moktafi, les noms de ses successeurs, Al-Mostandjed-Billah, Al-Mostadhi-Billah, et enfin El-Naser-Lidin-Allah, tous contemporains de Giorgi III Il devient évident pour moi que le nom du khaliphe n'était plus qu'une simple forme d'usage ou un hommage aux croyances des musulmans, comme vous l'avez démontré dans votre Revue de numismatique géorgienne, p. 59, 60; mais continuons notre sujet.

Monnaies de Thamar.

2) Dans la trouvaille de Dighom il y a 204 monnaies de cette reine, dont 39 de grand module, 79 de module moyen, et 86 de très petit. Les deux dernières variétés ne présentent pas de date, car le peu d'étendue de leur flan n'a pas permis à la légende circulaire géorgienne d'y trouver place. Sur les 39 pièces de grand module, quelques-unes présentent des dates, mais ces dates ne sont que de deux années, et nommément de l'an 407 — 1187 et 430 — 1210: la dernière est la

1) Les empreintes jointes au texte, ici et plus haut, en justifient pleinement la lecture. Br.

plus fréquente. Je vous en envoie un très bel exemplaire, que je me suis procuré au bazar de Tiflis bientôt après mon arrivée ici. J'ai été surpris de ne pas trouver parmi les monnaies de Dighom la pièce si commune portant la date 420—1200 et les monogrammes de Thamar et de David. Cette monnaie, à en juger par ce qu'on en trouve à-présent, devait être très répandue alors, et cependant il n'y en avait pas un seul exemplaire, de même qu'il n'y avait qu'une seule pièce de la variété ႧႰ d'un côté et ႣႨ de l'autre; mais cette monnaie est assez rare, et elle pouvait être peu commune même lorsqu'elle avait cours.

Ne pourrait-on pas admettre la supposition, que la monnaie avec la date 420 — 1200, dont j'ai fait mention plus haut, étant d'un autre module et d'une autre forme que les pièces irrégulières de Thamar, des années 407—1187, et 430—1210, cette monnaie avait peut-être cours à un taux plus élevé que sa valeur intrinsèque, et que des *thésauriseurs* tels que celui qui a enfoui le petit capital trouvé à Dighom préféraient prendre alors les monnaies de forme irrégulière, que l'on recevait sans doute la balance à la main, comme une marchandise. Je fournirai même à l'appui de cette conjecture un argument pris sur les monnaies elles-mêmes. Il me semble que les contremarques avec la lettre Ⴃ, d'autres avec les lettres ნ დ, enchevêtrées en monogramme, contremarques que j'ai trouvées sur beaucoup de monnaies portant la date 430 — 1200, et qui ont été enfouies bientôt après leur émission, ces contremarques, dis-je, placées sur les monnaies irrégulières de l'époque, destinées à en régulariser le cours, et comme une protestation du gouvernement contre l'usage invétéré de peser la monnaie, doivent être l'abréviation du mot დანგი *dangi;* car il ne peut pas être question de David sur des monnaies frappées en 1210 et enfouies vers 1215.

Monnaies de Giorgi IV Lacha.

3) Parmi les monnaies de Dighom il y a 170 pièces de ce roi, dont 23 de grand module, 53 de module moyen, et 94 de petit. Ce n'est que sur les grandes pièces que l'on retrouve, par fragments, les légendes circulaires, tant géorgienne que

persane! Vous voyez qu'il y a du nouveau concernant ces monnaies, et je dois cette découverte au grand nombre de pièces que j'ai été à même d'examiner à la fois. La légende géorgienne ne nous apprend rien de nouveau, et elle est la même que celle de la reine Thamar portant la date 430—1200, sur tous tous les exemplaires sur lesquels la date est visible: j'en conclus que ces monnaies de Giorgi ont été toutes frappées, comme vous l'avez déjà deviné, du vivant et sous le règne même de Thamar, en 1210. Sa mère l'avait associé, vers la fin de son règne, à l'autorité souveraine; ceci est clair par les médailles[2]). Mais que dirait le prince Barataïef, s'il pouvait voir la confirmation de votre leçon de la légende géorgienne circulaire par une traduction exacte *en persan?* Sur les monnaies mêmes de Giorgi-Lacha, j'ai eu le bonheur de déchiffrer ce qui suit:

بنام خدای پاك این سیم جایزه امر بتاریخ جهار صد و سی سال

"Au nom de Dieu saint, a été ordonné de circuler cet argent, «en l'année 420.»[3])

Je vous envoie des empreintes du type, en vous priant de soumettre à M. Dorn mon explication, qui, j'ose l'espérer, recevra son approbation. Il y a un fait assez étrange, le mot سیم *argent*, sur une monnaie en cuivre; mais n'est-ce pas une traduction de ვეცხლი, qui peut aussi être pris dans le sens d'*argent?*[4])

Dorénavant, à l'aide de la légende persane, on aura encore un nouveau moyen de déchiffrer la date des monnaies de Giorgi, lorsque dans la légende géorgienne cette date ne sera pas visible; mais pouvait-on aussi s'attendre à trouver en per-

---

2) L'Hist. de Gé. p. 481, dit positivement que Thamar s'était associé son fils. Br.

3) Les facsimilés joints à l'explication la rendent vraisemblable. Br.

4) ვეცხლი signifie proprement «argent *métal;*» si on le trouve sur des monnaies géorgiennes en cuivre, comme celles-ci, c'est évidemment ou parce que le coin était destiné à des monnaies d'argent. ou parce que ce mot s'employait, comme encore aujourd'hui ფული, pour signifier toute espèce de monnaie. Br.

san la date du cycle pascal géorgien, au lieu d'une année de l'Hégyre? Ce sont des faits aussi nouveaux qu'inattendus, et vous voyez, Monsieur, que votre leçon, la seule admissible, est enfin confirmée d'une manière irrécusable. J'arrive aussi à la conclusion que les monnaies de Giorgi-Lacha portant au revers le mot énigmatique ႱႠႼႠႢႠႩႴႭႨႱႠ [5]) sont les seules que Giorgi ait fait frapper pendant la durée de son règne après la mort de sa mère Thamar; car si ces monnaies avaient été émises avant cela, on en aurait trouvé dans le petit trésor de Dighom.

Monnaies étrangères.

4) 33 pièces de différents princes musulmans font partie de cette trouvaille, et je vous signalerai, dans le nombre, un Seldjoukide assez rare, avec la légende: السلطان القاهر سليمان بن قلج ارسلان, monnaie de l'an 595 H.—1198. «Le sultan Qaher-Soliman, fils de Qilidj-Arslan.» Mais la plupart sont des atabeks de l'Aderbidjan. Je vous en signalerai une de Mohammed, avec le nom du khaliphe Al-Mostadhi-biamr-Allah et de l'atabek Abou-Bekr, avec la légende:

au revers:

جهان پهلوان اتابك اعظم ابوبكر محمد
الناصر لدين الله امير المومنين

»L'atabek auguste Djihan-Pehlouwan Abou-Bekr Mohammed. «Naser-lidin-Allah, émir des vrais croyants.»
Ce dernier khaliphe a régné dans les dernières années de Giorgi III et pendant une grande partie du règne de Thamar:

---

5) Il s'agit de la monnaie géorgienne, la première de toutes publiée en Europe, qui est fort lisible lettre à lettre, mais dont la légende n'est pas encore suffisamment expliquée. Je la lis maintenant, mais non avec toute certitude pour les deux derniers mots გიორგი მეფის თამარის ძისასა, ჯავახთ უფლისა «Du roi Giorgi, fils de Thamar, seigneur du Djawakheth.» V. Hist. de la Géorgie. Addit. p. 375 pourquoi je regarde comme *possible* cette lecture, faisant allusion à la possession du Djawakheth par Giorgi-Lacha. Br.

les monnaies en question avaient donc cours à cette époque en Géorgie.

Il y a aussi quelques pièces que je ne saurais déterminer: on voit d'un côté le nom du khaliphe Al-Mostandjed-Billah, et au revers: الملك مظفّر بن محمد «le roi victorieux «fils de Mohammed.» Ces monnaies ont la date 558, 559.

N'ayant pas trouvé une seule monnaie postérieure à l'an 1210, je suis arrivé à la conclusion que les 474 pièces de Dighom ont été enfouies peu de temps après cette date, entre les années 1212—1215 de J. C. Les huit monnaies ci-jointes ont été trouvées par moi au Bazar de Tiflis.

No. 1. Monnaie de Giorgi III, assis les jambes croisées, tenant un oiseau, à gauche.

No. 2. De Thamar, avec la date 430—1210, ci-dessus mentionnée.

No. 3 et 4. Deux bons exemplaires de la pièce de Giorgi-Lacha où est mentionné le Djawakheth.

No. 5. De Rousoudan, avec la date 447—1227, trouvée à Qars durant le dernier blocus, dans une fouille faite pour les fortifications extérieures de la place. En 1848 on en trouva plus de 500 dans un poste russe sur le Kouban, qui furent apportées à Tiflis.

No. 6. De David, fils de Giorgi-Lacha, avec le roi à cheval, sans date. Cette monnaie ne se trouve pas dans l'ouvrage du prince Barataïef et est assez rare.

No. 7. De David, fils de Rousoudan, avec la date 650 de l'Hégyre — 1252.

No. 8. Belle monnaie d'argent de David VI, fils de Dimitri-le-Dévoué, frappée sous Ghazan-Khan en 696 H.—1296, présentant au revers un Ⴆ avec une croix dans la panse, et à gauche le monogramme ႻႼ «roi.»

Ces pièces, excepté les Nos. 6 et 7, sont de beaux exemplaires. Je reparlerai plus bas du No. 8 en particulier.

—

Tiflis, 15 janvier 1857.

Monsieur,

J'avais déjà terminé, cacheté et remis ma lettre du 12, lorsqu'on m'apporta encore, mais cette fois du bazar de Tiflis, un sac contenant 183 monnaies géorgiennes, toutes des mêmes règnes que celles de Dighom: seulement cette fois je n'ai pu apprendre d'où l'Arménien possesseur de ces monnaies les avait obtenues. Il n'y a cependant nul doute que ce ne soit aussi une trouvaille; car jamais il ne m'était arrivé, depuis sept ans que j'habite ce pays, de voir une pareille pacotille de monnaies, toutes exclusivement géorgiennes. Cette fois j'ai pu choisir et acquérir quelques pièces mieux conservées que les autres, ou celles qui m'ont paru les plus dignes d'être notées. J'ai pris douze monnaies, que je vous envoie:

No. 1. Pièce que je crois être de Dimitri Ier, quoiqu'on n'y voie pas le nom du khaliphe; mais elle ressemble tellement aux monnaies de ce prince, que je crois pouvoir la lui attribuer aussi. On voit près du Ⴃ géorgien le mot الملك, en caractères koufiques du VIIe siècle de l'Hégyre, et au revers paraît le nom محمود, aussi en caractères koufiques très anciens. Je ne sais de quel Mahmoud il y est question, mais la monnaie est inédite.

No. 2 et 3 sont deux types inédits de Giorgi III. Le Ⴂ n'est pas dans une rosace pentagone, formée d'enroulements; cette fois la lettre géorgienne est placée dans un parallélogramme long, formé de plusieurs traits parallèles; mais dans ces traits on voit quelques interruptions et quelques noeuds, qui me font soupçonner aussi une légende koufique, illisible sur ces deux exemplaires ci-joints, vu le peu d'étendue du flan, où le coin n'a pas porté en plein. Dans l'ensemble du dessin de ces ornements arabes, je trouve beaucoup d'analogie de forme avec les légendes koufiques de la première moitié du XIIe siècle, comme les inscriptions d'Ani, par exemple. Je suppose qu'on doit trouver sur des exemplaires plus complets les mots كيوركى ملك حسام المسيح; au revers est le type ordinaire des monnaies de ce roi, avec le nom du khaliphe El-Moktafi-liamr-Allah.

№ 4, 5, 6 Monnaies déjà connues de Giorgi III. Les légendes arabes peuvent être lues en en réunissant les fragments épars sur les divers exemplaires

No. 7. Monnaie que je suppose être de Giorgi III et de sa fille Thamar, et non pas de Giorgi-Lacha avec sa mère. Il me semble que le style du dessin est plus ancien, et la forme de la lettre Ⴂ se rapproche plus de celle de Giorgi III que de l'initiale de son petit-fils. Autour du nom de Thamar il y a quelques lettres, qui peuvent amplifier, sinon compléter le fragment de légende publié par vous, p. 67 et 68 de la Revue de numismatique géorgienne.

No. 8 et 9 Beaux exemplaires des monnaies de Thamar avec la date 407 — 1187. Je ferai observer ici que cette date est celle que l'on rencontre le plus souvent sur les monnaies de Thamar, sans compter la date 420 — 1200, avec le nom de David adjoint à celui de la reine. Quant à l'année 404 — 1184, sur un exemplaire du prince Barataïef, cette monnaie est peut-être unique, mais en tout cas d'une rareté capitale.

No. 10 et 11. Monnaies de Thamar avec la date 430 — 1210. Je ferai observer ici que cette date se rencontre aussi fréquemment que l'an 407 — 1187. Quant aux années intermédiaires, je n'en ai jamais trouvé. Il est pourtant étrange que pour un règne de près de 30 ans, dont les monnaies sont très fréquentes, on ne trouve presque exclusivement que trois dates: 407, 4-0 et 430. On pourrait conclure, que les coins ayant été gravées pour une année, ces coins étaient employés plusieurs années de suite, sans s'inquiéter des anachronismes. De plus, comme le monnayage était probablement affermé à des artisans, moyennant une paie au gouvernement, on peut aussi conclure que les contremarques Ⴃ. ღნ enchevêtrés, étaient frappées sur la monnaie aussitôt après son émission, pour la légalisation, et que cela se faisait par des employés du gouvernement. Ces contremarques devaient indiquer le mot *dang*, comme vous l'avez déjà expliqué.

—

Tiflis, 12 février 1857.

Monsieur,

Je vous envoie ci-jointe une empreinte de la monnaie bien connue de Dimitri-le-Dévoué. Mais comme la légende circulaire est plus complète sur ces deux exemplaires [6]) qu'elle n'avait paru jusqu'ici, j'espère que vous viendrez à bout, malgré les abréviations, d'en tirer quelque chose. . . . [7])

Comme vous le savez déjà par mes précédentes lettres, le hazard ayant fait passer par mes mains plus de 600 monnaies géorgiennes, cela a fait que je crois pouvoir vous donner quelques résultats concernant surtout les monnaies incertaines publiées par le prince Barataïef «Разрядъ II, карт. I.» Ces monnaies d'argent me semblent toutes être bien plus modernes que ne l'avait cru le prince Barataïef. Les types et les légendes de ces monnaies décèlent une extrême inhabileté des graveurs, les types manquent de relief, les caractères sont mal tracés et dispersés en désordre. Je crois qu'on ne doit pas songer à les classer aux règnes dont on a déjà des monnaies en cuivre exécutées avec infiniment plus d'art, p. ex. sous Giorgi III; car comment admettrait-on que sous le même règne on ait employé des graveurs plus habiles pour les coins destinés au cuivre que pour ceux qui devaient frapper de l'argent?

De plus, en admettant ma conjecture relativement à l'époque plus récente de ces monnaies d'argent, on sera aussi à même de s'expliquer pourquoi le règne splendide de Thamar ne nous a point laissé d'autres monnaies que des pièces de cuivre; car si, avant son règne, on ne frappait en Géorgie que du cuivre, il est assez naturel qu'elle ait continué aussi le même système de monnayage. Mais si, au contraire, on avait déjà fait usage de la monnaie d'argent frappée sous son père Giorgi et sous son aïeul David-le-Réparateur, com-

---

6) Appartenant à la collection de M. de Saint-Thomas, à Tiflis. Br.

7) Sur cette empreinte, qui est très belle, on voit, au centre, la singulière figure que les numismates désignent provisoirement sous le nom d'*arbalète;* autour, en commençant à droite de la pointe de cette figure, on croit voir ⴃⴌ: ⴕⴑⴡⴂ: ⴕⴌ: ⴌⴑⴂ: ⴑⴄⴌ: ⴁⴂ:

ment s'expliquerait-on que sous un règne si brillant, à une époque de grandeur et de richesse en Géorgie, on eût tout-à-coup cessé d'émettre de l'argent monnayé pour ne frapper que du cuivre[8])? Mais ce qui, selon moi, doit être un argument encore plus convainquant pour rapporter les monnaies en question à des époques plus récentes, c'est la comparaison de leur type avec les monnaies dont elles ont été copiées, et qui actuellement sont déterminées d'une manière selon moi incontestable. Ainsi la monnaie que le prince Barataïef avait attribuée à Giorgi III[9]), n'est qu'une copie grossière des aspres comnénats ou blancs d'argent de Trébisonde, de Jean IV Comnène. Voyez, dans l'excellent ouvrage de M. F. de Pfaffenhoffen, Paris, 1847, Pl. III, fig. 28, 29, 30; Pl. IV, fig. 31—40: ces pièces sont de 1446—1457; or comme, sur leur copie géorgienne, on voit distinctement le nom de Giorgi, à mon avis ce ne peut-être que Giorgi VIII, régnant 1447—1469. Les deux monnaies que le prince Barataïef attribue à David-le-Réparateur n'ont conservé dans leur légende aucun nom royal, ainsi que vous l'avez constaté dans votre Revue de la numismatique géorgienne; mais sur un exemplaire appartenant à M. de Reichel, tout pareil aux monnaies en question, vous avez trouvé l'abréviation ordinaire de Giorgi, ႢႨ, p. 48—53. Je crois qu'il faut considérer toutes les pièces dont il s'agit, comme des Giorgi, puisque sur les quatre exemplaires connus trois ne présentent aucun nom royal, mais un seul, en tout pareil aux autres, offre le nom de Giorgi. Comme ces pièces d'argent sont d'un

---

8) On se rappelle qu'il n'existe pas, dans les collections, une seule monnaie d'argent du règne de Thamar. Br.

9) Il s'agit ici de monnaies au type de S. Eugène, sur l'une desquelles *on peut voir* deux lettres géorgiennes ႢႨ Giorgi, les autres presque parfaitement semblables aux monnaies de même type attribuées à Manuel Comnène, de Constantinople; de Saulcy, Monn. Byz. Pl. XXVIII, No. 4. Je crois qu'il est très utile d'admettre, comme renseignements, les réflexions pleines de sagacité de notre savant correspondant, mais il ne me semble pas que la démonstration soit déjà complète de sa part. Br.

style barbare, comme le type n'en a aucun relief, et que les caractères en sont mal tracés, il est impossible de leur assigner une époque ancienne, c.-à-d. antérieure à la reine Thamar. Il faut donc chercher parmi les Giorgi postérieurs, dont on n'a point de monnaies; et ne pourrait-on les attribuer à Giorgi-le-Brillant, au XIVe siècle [10])? Le type de la Vierge, grossièrement représenté, a bien plus d'analogie avec les monnaies du XIVe siècle. Reste encore la monnaie d'argent avec la double effigie en pied et les initiales Ⴃჰ. Je ferai observer, que le type byzantin de cette monnaie a été évidemment copié sur les monnaies des empereurs de Constantinople, du XIVe siècle. Cela se voit à tous les détails du type barbare et grossier; mais il ressemble surtout à la monnaie d'Andronic Paléologue, le Vieux, avec Andronic-le-Jeune, 1325—1328, Pl. XXXII, fig. 6 de l'ouvrage de Saulcy sur la numismatique byzantine. Il faudrait donc chercher parmi les rois de Géorgie postérieurs à Giorgi-le-Brillant, auquel de ces princes la monnaie en question peut convenir. Est-ce à un Michel, marié à une D..., ou un David et Marie? En tout cas, ce n'est pas moi qui prendrai sur moi de décider la question.

Enfin si mes conjectures relatives à l'époque qu'on doit assigner aux monnaies d'argent que le prince Barataïef avait placées en tête des Bagratides du moyen-âge, si mes conjectures pouvaient être admises, on aurait le tableau suivant pour les métaux employés au monnayage en Géorgie, aux XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles.

Type sassanide, argent.

Lacune de plusieurs siècles.

Dimitri I,
Giorgi III,
Thamar,
Giorgi IV, } cuivre.

10) Giorgi VII aurait-il pris le titre de «roi des Aphkhaz et des Karles, des Raniens et des..., et César?» voilà où est la difficulté. Br.

Rousoudan, David IV, David V, Dimitri II,	argent et cuivre.
Giorgi-le Brillant, David ou Michel, Giorgi VIII	argent.

Mais je dois finir ma lettre....

J. de Bartholomaei,
correspondant de l'Académie.

NB. Quoique je ne partage point toutes les opinions émises par M. Bartholomaei dans les précédentes lettres, et surtout dans celles-ci, pourtant je ne puis m'empêcher d'y reconnaître beaucoup de sagacité et une initiative originale, attestant une grande connaissance du sujet, une généralité de coup-d'oeil, rare chez les numismates spécialistes. D'ailleurs, j'y entrevois le germe de futures découvertes, qui peut-être changeront la face des choses en ce qui concerne la numismatique géorgienne, soit pour l'attribution des monnaies, soit pour combler une partie de la lacune entre les XIVe et XVIIIe siècles. Je regrette de ne pas joindre ici les facsimilés ou empreintes des monnaies sassanides persanes et de celles des Khosroïdes géorgiens qui s'en rapprochent par le style; mais les amateurs en trouveront de bons dessins dans le grand ouvrage du prince Barataïef, dans ceux de Longérier et surtout de Mordtmann, dont les recherches ont donné à la numismatique sassanide un degré de précision et d'exactitude incontestable, que l'on ne pouvait prévoir il y a dix ans. Br.

—

Tiflis, 25 février 1857.

§. 1.

Notice concernant les monnaies géorgiennes au type sassanide.

Il y a dix ans que j'ai cherché, en comparant les types de ces monnaies aux types des monnaies sassanides, à leur as-

signer une époque plus vraisemblable qu'elle n'avait été déterminée par le prince Barataïef. — Mais alors j'ai aussi cru pouvoir même expliquer le sens des monogrammes géorgiens de ces monnaies; ces explications, surtout celle du monogramme *Djo*, par *Djawakheth*, m'ont attiré des reproches bien mérités, je l'avoue, et il y a longtemps que je regarde moi-même mon explication comme inadmissible. Il me semble aussi que dans le monogramme *Djo* il est difficile de reconnaître l'abréviation du nom *Djouancher;* car nous trouvons pour d'autres noms géorgiens connus, p. ex. Thamar, Davith, Rousoudan, des abréviations autrement formées. On a Th. r., D. th., R. s. n ; mais non pas Tha., Da., Rou. etc.; on devrait donc s'attendre à trouver sur une monnaie, si elle était de Djouancher, la contraction Dj. r.[11]). En examinant aussi la question à un autre point de vue, si effectivement sous Djouancher, en 718 — 786 de J.-C., on avait jugé nécessaire en Géorgie de frapper de la monnaie au type sassanide, on n'aurait pas manqué, en gravant les coins, de copier les types de la monnaie courante à cette époque; mais cette monnaie consistait alors en dirhems des chefs arabes de la Perse, qui avaient adopté le type de Khosroès II Parviz. Voyez Makrizi, et les exemplaires de ces monnaies au Musée de l'Académie. Il y avait aussi à cette époque des monnaies au même type de Khosroès II, avec les noms en pehlewi de Abdourrahman Moavia 662 — 680 de J.-C., Sélim bin Ziad 680 — 685, Abdoullah bin Zobeïr 683 — 692, Oumeï bin Abdoullah 696, Mohollab bin Ebousofra 685 — 701, Abdoulmélik bin Mervan 705, Hidjadj bin Ioussouf 697 — 714 de J.-C. et d'autres encore, qu'il serait trop long d'examiner. Il est à observer que si on avait effectivement frappé en Géorgie des dirhems au type sassanide sous le règne de Djouancher cela ne pouvait être qu'antérieurement à l'an 85 de l'Hégyre (704 de J.-C.); car déjà de cette année il existe un dirhem tout-à-fait arabe koufique, sans type sassanide, frappé à Tiflis même et du vi-

11) Comme le nom de Djouancher est très peu commun, les copistes n'ont pas senti le besoin de l'abréger, et s'ils le faisaient, ce serait tout au plus en supprimant les voyelles *ou* et *e*. Br.

vant de Djouancher. Voyez l'ouvrage du prince Barataïef разр. I, стр. 66, monnaie déterminée par feu M. Fraehn [12]). Après l'émission de cette monnaie arabe, on ne serait pas revenu à un type ancien, tel que le type sassanide. Mais comme toutes les monnaies que je viens d'énumérer ne présentent aucune ressemblance quant au type avec la pièce géorgienne No. 2 (au monogramme Dj. o.), qui en outre porte la légende *Hormouzd afzoud*, légende appartenant exclusivement à Hormizdas IV, père de Khosrou-Parviz, comme le certifiera M. Dorn, si vous vous adressez à ce savant connaisseur en numatique sassanide, — il me semble impossible d'admettre que sous Djouancher c.-à-d. 128 ans après la mort d'Hormisdas IV, les monétaires géorgiens ayent pris de vieilles monnaies déjà hors de cours pour en copier le type et la légende sur de nouveaux coins géorgiens. [13])

Il reste aussi à décider, auquel des deux Stéphanos appartiennent les dirhems géorgiens No. 3 et 5.

Stéphanos II a régné en Géorgie de 639 à 667. Si à son époque on avait jugé nécessaire de frapper des monnaies au

---

12) Ce dirhem ommiade existe en effet dans la collection du prince Barataïef, mais je crois qu'il ne faut pas tirer delà une si rigoureuse conséquence. Car 1) l'année 85 H. — 704 ne tombe point sous le règne de Djouancher, et 2) une induction conjecturale ne pourrait prévaloir contre un fait contraire, si ce fait était démontré. Or il n'est pas encore prouvé que les monnaies géorgiennes à lettres *DJO* ne sont pas du long règne de Djouancher. Br.

13) Des empreintes jointes à cette lettre offrent deux séries de cinq monnaies chacune, dont No. 1, avec lettres ႢႬ *GN*; No. 2, avec lettres ႿႭ *DJO*; No. 3, sans lettres géorgiennes, mais avec la face et le nom d'Ormizdas IV (?), plus la croix sur un pyrée au revers; No. 4, avec lettres ႱႲႴႱ *STPHS*, Stéphanos, et le nom d'Ormizdas IV, plus la croix sur un pyrée, au revers. Ces quatre «copiées sur des monnaies de la 7e et de la 12e année d'Ormizdas IV, ou 586 et 591 de J.-C.,» notées A, B; C, une pièce de la 1re année de Vahraran VI; No. 5, avec le nom seul ႱႲႤႴႠႬႭႱ Stéphanos, «copiée sur des dirhems de la 1re et de la 2de année de Khosro II Parviz, 591, 592 de J.-C.,» et notées D, E. Ces indications serviront de moyen de renvoi, dans le cours de la présente Notice. Br.

type sassanide, on n'aurait pas manqué d'imiter le type de celles qui devaient être le plus répandues, de celles qui étaient la monnaie courante de ce temps. Nous savons, et par le témoignage de Makrizi, et par les monnaies qui sont parvenues jusqu'à nous, que les premiers conquérants arabes en Perse ont imité exactement le type de Khosrou II Parviz; or en Géorgie, à l'époque de Stéphanos II, c'est aussi la monnaie du même roi sassanide qui, après un règne de 38 ans, a laissé une telle masse de monnaie courante, qu'elle est encore commune de nos jours, qui aurait été toujours le prototype de la monnaie de Stéphanos II; mais le No. 4, avec la légende Hormouzd afzoud (en pehlevi), et le type plus ressemblant à celui des dirhems d'Hormisdas IV qu'aux monnaies de Khosrou-Parviz, me fait pencher en faveur de l'attribution des monnaies géorgiennes de Stéphanos à Stéphanos I; car de son temps, et surtout au commencement de son règne, 600 de J.-C., les dirhems d'Hormisdas IV devaient être plus répandus que ceux de Khosrou II Parviz, et la pièce No. 4 a été copiée des premières[14]). Cette pièce est unique tandisque la monnaie No. 5 est beaucoup moins rare et évidemment copiée des dirhems de Khosrou-Parviz, bien que la légende pehlevie ait été remplacée par le nom de Stéphanos en géorgien, ce qui peut aussi expliquer la possibilité d'un anachronisme, tel que le montre la légende pehlevie de la monnaie de Stéphanos No. 4. Cette légende pehlevie n'était d'aucune importance aux yeux des Géorgiens, car elle a pu même être entièrement abolie peu d'années après.

Le règne éphémère de Behram-Tchoubin, Vahrahran VI, n'a laissé aucune trace dans la numismatique géorgienne, ce qui s'explique facilement par le peu de monnaies qu'il a eu le

---

14) Cette conclusion est contraire à toutes les idées reçues, d'un consentement presque unanime, par les personnes qui se sont occupées du sujet en question; car chacun a trouvé jusqu'ici des probabilités pour que des monnaies khosroïdes de Géorgie aient été frappées par le prince khosroïde Stéphanos II, et non par le Bagratide Stéphanos I. Toutefois l'opinion de M. Bartholomaei est tellement motivée qu'on ne peut lui refuser la faculté de se produire. Br.

temps de faire frapper, ces monnaies sont d'une extrême rareté, et elles n'ont pas été assez répandues en Géorgie pour qu'on les ait copiées, ainsi qu'on a fait des dirhems d'Hormisdas IV et de Khosrou-Parviz.

Enfin je dois dire que si l'explication des monogrammes géorgiens présente encore une énigme, dont la solution ne pourra être incontestable que lorsqu'on aura découvert de nouvelles variantes de ces monogrammes; d'un autre côté, le classement chronologique des monnaies géorgiennes au type sassanide me semble assez certain, en tenant compte de la conformité des types avec ceux des monnaies sassanides, monnaies qui depuis quelques années. grâce aux savants travaux de MM. Olshausen, Dorn et Mordtmann, ont acquis un tel degré de certitude quant à leur attribution, qu'il n'y a plus l'ombre de doute sur les souverains auxquels elles appartiennent. Je reste dans la conviction que les monnaies géorgiennes au type sassanide doivent toutes avoir été frappées entre les années 580 — 619 de J.-C. et dans l'ordre suivant:

Les Nos. 1 et 2. Contemporaines d'Hormisdas IV, 580 — 591 de J.-C.

Le No. 3 après la mort de ce roi, sous Khosroès II Parviz, 591 — 595.

Le No. 4 idem, mais sous Stéphanos I, 600 de J.-C.

Le No. 5 idem, 600 — 619 de J.-C.

§. 2.

Tableau de la rareté comparative des différentes variétés de monnaies géorgiennes du moyen-âge.

a) Types sassanides.

1. Légende pehlevie, avec le nom du roi Hormisdas, monogramme géorgien Ⴂ Ⴌ. Æ 8 mod . . . . R. 9.
2. Même légende pehlevie, monogramme géorgien ႼႭ. Æ 8. . . . . R. 10.
3. Même légende pehlevie, sans monogramme géorgien, mais une croix sur le pyrée. Æ 8. . . . . R. 10.
4. Même légende pehlevie, 4 lettres géorgiennes du nom de Stéphanos, réparties sur la marge de la monnaie. Æ 8. . . . . R. 10.

5. Sans légende pehlevie; buste de Stéphanos, avec son nom en caractères géorgiens. Æ 8 . . . . R. 9.

b) Monnaies du XIIe siècle, bilingues, arabes et géorgiennes.

Dimitri I.

6. Légende arabe الملك الملوك; au milieu, Ճ, pour Dimitri. R. Légende arabe : . . . المقتفى. Æ 4. . . . . . . R. 8.
7. Même légende et monogramme. R. Légende arabe, avec محمود. Æ 4. . . . . R. 9.

c) Giorgi III, fils de Dimitri.

8. Le roi assis, de face, les jambes croisées, à la manière orientale, et tenant un oiseau au poing. R. légende arabe koufique avec le nom de Giorgi, fils de Dimitri, et tous ses titres. Æ 7. (mon. ronde). . . . . R. 6.
9. Rosace pentagone, ayant au centre un Ⴂ et autour la légende koufique avec le nom et les titres du roi Giorgi. R. Rosace pentagone; autour, la légende arabe koufique: المقتفى لامر الله امير المومنين.

   NB. Ces légendes ne sont jamais complètes.

   Æ 8 (forme irrégulière). . . . . R. 7.
10. Rosace pareille, mais sans légende autour; au milieu la lettre géorgienne Ⴂ. R. Rosace pareille, mais la légende arabe très incomplète. Æ 4. (forme irrég.). . . . . R. 3.
11. Encadrement en parallélogramme très orné, et sur plusieurs lignes; au centre, un Ⴂ. R. Rosace pentagone, avec المقتفى لامر الله امير المومنين; légende incomplète. Æ 7. (forme irrég.). . . . . R. 8.

d) Thamar, fille de Giorgi.

12. Chiffre de la reine, en caractères vulgaires entortillés; autour, légende khoutzouri contenant la date ႷႣ (1184). Æ 7. (forme irrég.). . . . . R. 10.
13. Même chiffre et même légende circulaire, mais avec la date ႷႦ (1187). R. Légende arabe, avec les noms et titres de la reine, et sur la marge une formule arabe. Æ 8. (forme irrég.). . . . . R. 8.
14. Chiffre de Thamar, ႧႰ, et chiffre de David, son époux,

ႧႰ; date ႳႩ (1200) R. Légende arabe, avec le nom de Thamar. Æ 7. (mon. ronde). . . . . R. 5.

15. Pareille aux Nos. 12 et 13, mais avec la date ႳႪ (12.0). Æ 8. (forme irrég.). . . . . R. 8.
16. Pareille à la précédente, mais la légende circulaire moins complète encore et sans date. Æ 8. (forme irrég.). R 2.
17. Même type. mais dont le milieu seulement a pu trouver place sur le flan, très petit. Æ 2 ou 3, ou 4. . . . R 1.
18. Chiffre khoutzouri de la reine Thamar, ႧႰ; autour, une légende khoutzouri, encore non déterminée. R Chiffre khoutzouri d'un Giorgi ႢႨ, entouré d'une légende khoutzouri, encore à déchiffrer. Æ 7. (mon. ronde.) R. 6.

NB. C'est la seule variété connue de la monnaie de Thamar qui ne soit pas bilingue.

e) Giorgi IV, fils de Thamar, XIIIe siècle.

19. Nom abrégé du roi et de sa mère; autour, une légende khoutzouri, avec la date ႳႪ (1210). R. Légende arabe, avec les mêmes noms, mais accompagnés de titres. Sur la marge, légende persane, avec la même date 430 (1210). Æ très grand module et de forme irrégulière, l'empreinte est frappée 3 ou 4 fois sur le flan.

NB. Ces pièces monstrueuses sont très rares (?). R 10.

20. Pareille à la précédente, mais moins grande et avec deux empreintes seulement. Æ grand module, oblongue. R. 8.
21. Même type, mais avec une seule empreinte; légendes incomplètes, mais la date ႳႪ visible. Æ 8. (f. irrég.) R. 8.
22. Même type, mais la date n'est pas visible. Æ 8. (forme irrégulière.) . . . . R. 4.
23. Même type, mais les légendes circulaires manquent entièrement. Æ 4. (forme irrég.). . . . . R. 2.
24. Même type, mais très incomplet, à cause du manque de place sur le flan. Æ 2 ou 3 (irrég.) . . . . R. 1.
25. Légende khoutzouri occupant tout le champ de la monnaie, en quatre lignes. R. Légende arabe, disposée de même et sans date. Æ 8. (mon. ronde.) . . . . . . R. 7.

NB. Pour tout ce règne il n'y a qu'une seule date (1210); ne serait-ce pas celle de l'avénement?

26. Légende khoutzouri, courte et irrégulière, sur deux lignes dans un cercle. Ꭿ 4 de très bas titre. . . . . R. ?

f) **Rousoudan, fille de Thamar.**

27. La lettre R ⴐ, entourée d'une légende khoutzouri, courte et assez mal tracée. R. Légende khoutzouri, dispersée sur tout le champ de la monnaie. Ꭿ 4, de très bas titre. . . . . R. ?

NB. Ces deux variétés de monnaies en alliage me semblent être les premiers essais de monnaie en argent tentés en Géorgie, sous les Bagratides.

28. Chiffre khoutzouri de la reine; autour, la date ⴓⴋⴆ (1227). R. Légende arabe sur quatre lignes, occupant le champ. Æ 8. (mon. ronde.) . . . . R. 2.

29. Pareille à la précédente, mais la date illisible. Æ 8. (mon. ronde.) . . . . R. 1.

NB. Sous le règne de Rousoudan et sous les règnes suivants on n'a plus frappé de monnaie de forme irrégulière.

30. Effigie du Sauveur; sur la marge, légende circulaire khoutzouri, avec la date ⴓⴌ (1230). R. Monogramme de Rousoudan en lettres khoutzouri; autour, sur la marge, légende arabe avec le nom de la reine. Ꭿ 6. (jolie monnaie.) . . . . R. 3.

NB. Pour tout ce règne il n'y a que deux dates.

g) **David IV, fils de Rousoudan.**

31. Chiffre de David, ⴃⴇ, au milieu d'une légende persane, disposée sur plusieures lignes. R. Légende arabe, avec la date 642 H. (1244). Æ 5. . . . . R. 6.

32. Même chiffre de David, au milieu d'une légende persane. R. Légende arabe, avec la date 645 H. (1247). Æ 5. R. 6.

33. Même chiffre et mêmes légendes, mais avec la date 650 H. (1252). Æ 5. . . . . R. 6.

h) **David V, fils de Giorgi IV.**

34. Le roi à cheval, dans le champ: le monogramme ⴃ et la date ⴓⴢⴆ (1247). R. Légende persane, en quatre lignes, occupant le champ. Ꭿ 4. . . . . R. 8.

35. Même type, mais sans date géorgienne. R. Légende arabe, avec la date 650 H. (1252). Æ 5. . . . . R. 8.
36. Type et légende semblables, mais avec la date 652 H. (1254). Æ 5. R. 8.
37. Pareille aux précédentes, mais avec la date 654 H. (1256). Æ 5. . . . . R. 8.

i) Dimitri II, le Dévoué.

38. Chiffre géorgien du roi, Ⴃ Ⴈ, entouré d'une légende géorgienne khoutzouri, dans des ornements. R. Figure ressemblant à une arbalète, entourée de quelques lettres géorgiennes. Æ 7. . . . . R. 7.
39. Légende arabe, avec la date 679 H. (1280). R. Légende mongole, sur plusieures lignes, dans le champ. Ꝛ 5. R. 6.
40. Pareille à la précédente, mais avec la date 680 H. (1281). Ꝛ 5. . . . . R. 6.
41. Pareille aux précédentes, mais avec la date 681 H. (1282). Ꝛ 5. . . . . R. 6.
42. Pareille aux précédentes, maïs avec la date 683 H. (1284). Ꝛ 5. . . . . R. 6.
43. Pareille aux précédentes, mais avec la date 685 H. (1286). Ꝛ 5. . . . . R. 6.
44. Autre semblable, date 690 H. (1291). Ꝛ 5. . . . R. 6.

j) David IV, fils de Dimitri II.

45. Légende arabe. à la fin de laquelle est placé le monogramme géorgien ႧႴ et un D Ⴃ avec une croix dans la panse. R. Légende arabe, sans date. Ꝛ 4. . . . R. 9.
46. Pareille à la précédente, mais avec la date 696 H. (1297). Ꝛ 5. . . . . R. 10.
    NB. Ce dernier exemplaire est celui que je viens d'envoyer pour l'Ermitage.

k) Giorgi VII le Brillant. (XIVe siècle.)

47. Buste de la S. Vierge, entouré d'une légende khoutzouri. R. Légende khoutzouri, occupant le champ et la marge circulaire [15]). Ꝛ 6. . . . . R. 9.
    NB. Il existe plusieures variétés de cette rare monnaie.

---

15) Jusqu'ici nous avions cru tous que cette monnaie, portant la lé-

l) Giorgi VII ou Giorgi VIII.

48. Tête de roi, de profil. R. Sanglier courant. Æ 4. R 10.
49. Tête de roi, vue de face R. ႢႨ. ႫႴႢ Æ 3. R. 10.
50. Pareille à la précédente, mais Æ 2.[16]) . . . . . . R. 10.

m) Rois incertains, du XIVe siècle.

51. Deux personnages debout et les lettres ႡႫႴ.—ႫႫႴ. Æ 6. . . . . R. 10.

n) Giorgi VIII, XVe siècle.

52. Roi debout; à côté, ႫႴ. R. Saint debout; à côté ႢႨ. Æ 6. . . . . R. 10.

M. Pfaffenhoffen dit dans son ouvrage, à-propos des pièces de Trébizonde qui ont évidemment servi de prototype au No. 52, v. p. 102 de l'ouvrage: «Jean IV» de 1446 à 1457. Les monnaies de ce prince, d'un style très barbare, sont des preuves parlantes de la décadence de l'empire. Ont-elles été toutes frappées à Trébizonde? J'en doute: plusieurs me paraissent même avoir été frappées hors de l'empire, par des graveurs inhabiles, ignorant la langue et cherchant seulement à imiter les pièces qu'ils avaient sous les yeux. Peut-être Jean, qui avait été associé à l'empire avant sa révolte contre son père et avant son exil, fit-il frapper monnaie, en son nom, en *Ibérie* où il s'était réfugié; peut-être en fit-il frapper en Crimée etc.»[17])

---

gende «Giorgi, roi des Aphkhaz et des Karthles, et César,» appartient à Giorgi I; les savants apprécieront les con idérations techniques sur lesquelles s'appuie M. Bartholomaei. Br.

16) J'ai toujours regardé comme de Giorgi incertains ces monnaies, où rien ne se voit de caractéristique. Le prince Barataïef, au contraire, et M. V. Langlois les attribuaient à Giorgi I et II. Br.

17) Il y a grand dissentiment entre les numismates sur l'époque où ont été frappées ces monnaies; je remarque seulement que le saint Eugène qui y est représenté, et qui cause tout le doute, est parfaitement semblable à celui qui se voit sur des monnaies byzantines du XIIe siècle, attribuées par M. de Saulcy à Manuel Comnène, de Constantinople: c'est ce motif qui m'empêche de me rendre aux conclusions rigoureuses que l'on veut tirer des caractères extérieurs des monnaies. Les anachronismes sont fréquents, pour des causes connues

Plus haut M. Pfaffenhoffen, dans ses extraits de la Chronique de Michaël Panarétos, p. 62, s'énonce ainsi sur le même empereur Jean IV, dit Kalo-Ioannès, de Trebisonde. 1446—1457. «Pour éviter la colère paternelle, Kalo-Ioannès prit la fuite et se réfugia à la cour du roi de Tiflis, qui, dans l'espoir de temps meilleurs, lui donna sa fille en mariage.»

Ne serait-il pas naturel d'admettre qu'à une époque voisine de celle dont il s'agit, un roi de Géorgie, Giorgi VIII, ait frappé monnaie en imitant le type de celle de Trébisonde, du même Kalo-Ioannès Jean IV Comnène?

§. 3.

Note explicative pour le Tableau de la rareté etc.

N'ayant pas décrit en détail les pièces qui sont indiquées dans le Tableau, je joins l'indication de celles des pièces qui ne se trouvent pas dans l'ouvrage du prince Barataïef, ou dont je puis encore signaler d'autres exemplaires.

No. 1. Plusieurs exemplaires dans le cabinet du prince B. et un exemplaire dans ma suite.

No. 2. Un exemplaire unique dans ma suite, le même qui appartenait au prince Gagarin.

No. 4. Un exemplaire unique dans le cabinet du prince B.

No. 5. Plusieurs exemplaires dans le cabinet du prince B. et un exemplaire dans ma suite.

No. 6. Cabinet du prince B. et autres.

No. 7. Envoyée par moi pour l'Ermitage[18]). Variété inédite.

No. 8. Plusieurs exemplaires dans le cabinet du prince B., ainsi que dans d'autres collections.

No. 9. Parmi mes derniers envois pour l'Ermitage. Variété inédite.

No. 10. Dans tous les collections.

---

ou non connues, sur les dirhems des khaliphes et des Samanides: c'est ce que savent les numismates. Pourquoi ne trouverait-on pas de pareilles erreurs sur les monnaies géorgiennes? Br.

18) La collection de l'Ermitage s'est en effet enrichie, par un envoi récent dû à l'auteur de ces lettres, de 20 monnaies géorgiennes, servant de preuves justificatives à plusieurs de ses opinions Br.

No. 11. Parmi mes derniers envois pour l'Ermitage. Variété encore inédite.

No. 12. Exemplaire unique du cabinet du prince B. NB. Le 'Ⴇ ne serait-il pas peut-être un Ⴊ ou un 'Ⴊ mal vu ou mal couservé? dans ce cas la pièce serait beaucoup moins rare.

No. 13. Cabinet du prince B. et autres collections.

No. 14. Dans presque toutes les collections.

No. 15. Au Musée de l'Académie et dans d'autres cabinets.

No. 16. Dans toutes les collections.

No. 17. Commune partout.

No. 18. Cabinet du prince B. et aussi dans d'autres collections plusieurs exemplaires.

No. 19. Un exemplaire dans le cabinet du prince B. et le second appartenant à Mme. la Princesse Bagration Moukhransky.

No. 20. Cabinet du prince B. et aussi dans d'autres collections.

No. 21. Cabinet du prince B., également dans d'autres collections et parmi mon envoi pour l'Ermitage.

No. 22. Dans toutes les collections.

NB. Si la médaille du cabinet du Duc de Blacas présente la date 'ႪႠ c.-à-d. Ⴓ'ႪႠ (1211) comme vous l'avez signalée p. 69 de votre Revue, cette médaille est *unique*, et il est extraordinaire que parmi les centaines de monnaies de Giorgi IV, que j'ai eu l'occasion d'examiner, cette date ne se soit point rencontrée.

No. 23. Dans tous les cabinets plusieurs exemplaires.

No. 24. Commune partout.

No. 25. Cabinet du prince B. 3 ex. et, parmi celles que je viens d'offrir pour l'Ermitage, 2 ex.

No. 26. Au Musée de l'Académie un grand nombre d'exemplaires, mais dans aucun autre cabinet il n'y en a pas un seul.

No. 27. Une masse au Musée de l'Académie, mais excepté cela nulle part.

No. 28. Très répandue dans les cabinets.

No. 29. Commune partout.

No. 30. Dans tous les cabinets plusieurs exemplaires.
No. 31.
No. 32. } Dans plusieurs cabinets.
No. 33.
No. 34. Cabinet du prince B. et aussi dans d'autres collections.
No 35.
No. 36. } Dans plusieurs collections.
No. 37.
No. 38. Cabinet du prince B. plusieurs ex. et aussi dans la collection de M. de Saint-Thomas à Tiflis.
No. 39.
No 40.
No. 41.
No. 42. } Dans plusieurs collections.
No 43.
No. 44.
No. 45. Cabinet du prince B. un ex. et un autre au cabinet de l'université de Göttingen.
No. 46. Envoyée par moi pour l'Ermitage.
No. 47. Cabinet du prince B. 2 ex., cabinet de feu M. Reichel 1 ex., dans d'autres collections il en existe encore 2 ex.
No. 48.
No. 49. } Uniques, cabinet du prince B.
No. 50.
No. 51. Cabinet du prince B. 2 ex.
No. 52. Même cabinet, 1 ex. unique.

Pour l'estimation du degré de la rareté relative des monnaies géorgiennes j'ai suivi le système de M. de Saulcy; voyez son bel ouvrage sur la numismatique byzantine. Seulement, en adoptant les dix degrés de rareté, je n'ai pas employé le signe *C* (commune); car parmi les monnaies géorgiennes il n'existe pas de variétés aussi communes que le sont quelques monnaies du Bas-Empire, p. ex. les pièces attribuées à Jean Zimiscès et d'autres. Lorsque j'ai employé le signe R. 10, il désigne des monnaies uniques ou celles dont on ne connait pas plus de deux exemplaires.

On a lieu d'espérer, que lorsque toute la série des mon-

naies connues de la Géorgie aura été publiée, avec l'indication du degré de la rareté relative des variétés, nous verrons paraître des pièces encore inédites qui, se trouvant dans différents cabinets, n'ont pas fixé l'attention de leurs possesseurs autant qu'elles peuvent le mériter par leur rareté ou leur nouveauté.

Il est très étrange que pour les règnes de Thamar, Giorgi IV et Rousoudan, laps de plus de 50 ans, pendant lesquels on mettait la date sur la monnaie, et dont on possède des centaines d'exemplaires, on ne connaisse encore que seulement 7 dates différentes, dont même 2, celles de ႳႩ (Thamar) et ႳႪႤ (Giorgi IV) ne sont pas très certaines. [19])

19) Depuis la publication de ma Revue de Numismatique géorgienne, Compte Rendu des prix Démidof ponr 1846 et tirage à part, il n'a été imprimé, hormis les précédentes lettres, que deux travaux sur le même sujet: Numismatique de la Géorgie au moyen âge, dans les derniers Nos. de la Revue archéologique pour 1851, par M. V. Langlois, réimprimée in-4°. Paris 1852, avec cinq belles planches, contenant 51 monnaies. Un Appendice, relatif à une trouvaille récente; Revue archéol. 1856, p. 717—722, avec une belle planche et 12 monnaies. J'avais rédigé une récension de ces articles, dont le dernier offre, à ce qu'il me semble, de fortes inexactitudes, relatives au roi Bagrat III; mais quand les lettres de M. Bartholomaei me sont parvenues, je me suis résolu à laisser les questions se mûrir, avant d'ajouter mes conjectures à celles qui commencent à se faire jour dans le champ de la science. Br.

(Tiré du *Bull. hist.-phil. T. XIV. No.* 18.)

$\frac{22 \text{ Mai}}{3 \text{ Juni}}$ 1857.

Ueber einige Muschel-Talismane. Von B. DORN.

1) Hr. Akademiker v. Baer hat von seiner letzten Reise einen Muschel-Talisman aus Astrachan mitgebracht, welcher sonst dem gleicht, welcher sich im Asiatischen Museum befindet (vergl. das *Asiat. Museum* etc. S. 136, No. 20), aber eine vollständigere arabische Inschrift enthält. Dieselbe ist wie auf den meisten derartigen Gegenständen nur mit Mühe zu lesen, und in der zweiten Reihe zum Theil mit einem, wie es scheint, ausgebrochenen Stücke der Muschel verloren gegangen. Ich habe sie indessen aus dem handschriftlichen Nachlasse Frähn's, welcher vor vielen Jahren eine ähnliche Muschel mit deutlicherer Inschrift in den Händen hatte, ergänzen können. Sie lautet wie folgt: ذكر (??) اللهم انك تعلم سرى وعلانيتى فاقبل معذرتى || [وتعلم حاجتى من سؤلى] فاعطنى ما فى نفسى || فاغفرذنوبى فانه لا [يغفر الذنوب الا || انت يا ارحم الراحمين]

Gebet??. O mein Gott! Du kennst mein Geheimniss und mein Offenbares: drum nimm meine Entschuldigung an. || [Du kennst meine Noth in dem was ich bitte,] drum gieb mir was mir am Herzen liegt, || drum verzeihe meine Sünden, denn nicht [verzeiht die Sünden ausser || Dir, o Erbarmendster der Erbarmenden!]

Ich nehme diese Gelegenheit wahr, um noch zwei andere dergleichen Muscheln zu erwähnen, die so eben aus

dem Zoologischen Museum der Akademie in das Asiatische übergegangen sind.

2) Die eine kleinere enthält blos die zwei ersten Zeilen der obigen Inschrift in deutlicheren Zügen: (انك) اللهم تعلم سرى وعلانيه || تى فاقبل معذرتى o mein Gott! Du kennst etc.

3) Die Inschrift der grösseren Muschel dagegen ist wiederum nur schwer zu lesen. Sie ist aus Coran II, 256 entnommen, und man sollte nach dem بسم الله الرحمن الرحيم die Worte لا اله الا هو الحى القيوم erwarten, wie Frähn (*opusc. msc.*) sie auf ähnlichen Gegenständen gefunden hat. Aber das lässt sich doch nicht herauslesen und ich stimme dem Lehrer der arabischen Sprache an der hiesigen Universität, Ahmed ibn Husain el-Mekky bei, welcher die Worte باب السلوة يشربون liest, die sich dann ohne Zweifel auf Cor. LXXXV, 5 beziehen: ان الابرار يشربون من كاس كان مزاجها كافورا

Die Inschrift wird also vollständig so lauten: بسم الله الرحمن الرحيم باب السلوة يشربون || لا تاخذه سنة ولا نوم له ما فى السموات || السموات (sic iter.) وما فى الارض من ذا الذى || اعوذ بالله من الشيطان الرجيم

Man sieht der Coranvers hört in der Mitte bei ذا الذى auf und es folgt ein: ich nehme meine Zuflucht zu Gott vor dem mit Steinen vertriebenen Satan.

Die Inschrift in der kleinen Runde in der Mitte ist so verwischt, dass sich nur einzelne Buchstaben erkennen lassen.

Die innere Oberfläche der drei Muscheln ist endlich mit den gewöhnlichen mystischen Ziffern bedeckt, welche die erklären mögen, welche sich in die Wissenschaft, genannt العلم الروحانى, versenkt haben.

(Aus dem *Bull. hist.-philol. No. XIV. No. 19.*)

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome III.

2me LIVRAISON.



St.-Pétersbourg,
de l'Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.
1858.

En vente chez MM. *Eggers* et *Comp.*, libraires, Commissionnaires de l'Académie, Perspective de Nevsky, et à Leipzic, chez M. *Léopold Voss.*

Prix: 40 Cop. arg. — 14 Ngr.

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome III.

2me LIVRAISON.



St.-Pétersbourg,
de l'Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.
1858.

En vente chez MM. *Eggers* et *Comp.*, libraires, Commissionnaires de l'Académie, Perspective de Nevsky, et à Leipzic, chez M. *Léopold Voss.*

Prix: 40 Cop. arg. — 14 Ngr.

CONTENU.

$\frac{5}{17}$ Juni 1857.

Bericht über: «Notice sur la littérature et les tribus kourdes, tirée des documents kourdes recueillis et traduits par A. Jaba, Consul de Russie a Erzèroum»; von P. LERCH.

Die von Hrn. Shaba eingesandte Abhandlung[1]) über kurdische Literatur und Stämme umfasst 52 Seiten fol. Sie besteht aus Mittheilungen im Kurmāṅḓi-Dialecte[2]) über 8 kurdische Dichter und über Kurden-Stämme um und in Bayazid, in dem Quellgebiet des Euphrat, um die südlichen und östlichen Ufer des Wan-Sees, in Hekkari, um Ḓezira, Muš und Bitlis, mit Angabe der Anzahl ihrer Familien in runden Zahlen. Den Schluss bildet ein Verzeichniss von kurdischen Personennamen. Diese Mittheilungen hat der geehrte Consul mit einer Transscription in lateinische Lettern nach französischem Lautwerthe, so wie mit einigen einleitenden Bemerkungen über die kurdischen Stämme versehen. Am Ende (S. 51. 52) sind zwei Noten über die Dužik-Stämme und über die Yeziden angefügt.

---

1) Ueber eine frühere Sendung des Hrn. Consuls in Erzerum wird der Leser in der ersten Abtheilung meiner Forschungen über die Kurden Mittheilungen finden. (Sieh auch Изслѣдованія о Курдахъ, кн. II, S. 3 u. 35.)

2) Die kurdischen Wörter sind nach dem linguistischen Alphabete (Standard Alphabet; s. meine Forschungen. Abtheil. I, p. XXII. oder Изслѣдованія, кн. II, S. 23) transscribirt. — Der Name des geehrten Einsenders wird polnisch Żaba, russ. Жаба geschrieben.

Was die literärischen Nachrichten (S. 1—12) anbetrifft, so bestehen dieselben in biographischen Notizen über Dichter, welche in der Kurmåńḏi-Sprache (به زمانی کورمانجی be zimāni kurmåńḏi) geschrieben haben, und in der Aufzählung der von ihnen hinterlassenen Werke. Es wäre wünschenswerth von Hrn. Žaba Näheres über die Quellen zu erfahren, aus denen er seine Nachrichten sowohl über die kurdische Literatur als über die Stämme geschöpft hat. Die hier angeführten Dichter gehören den 5., 6., 8., 9., 11. und 12. Jahrhunderten d. Fl. an und waren aus Hekkari, Buhtan, Miks (Gegend im Süden des Wan-Sees) und Bayazid gebürtig. Da alle diese Dichter im Kurmåńḏi-Dialect gedichtet haben sollen, so würde dadurch die von mir in meinem Reiseberichte ausgesprochene Vermuthung (s. Bulletin T. XIII. u. Mél. as. T. II. S. 642 — 648) über die Verbreitung des genannten Dialects eine neue Stütze erhalten.

Ich will hier Einiges über Scheich Achmed, mit dem Beinamen Mela'i Ḏizri, mittheilen. Er soll um das Jahr 540 der Flucht, zur Zeit des Emir Umad-eddin von Ḏezira, gelebt haben. Im Tarikh-el Akrad habe ich den Namen dieses Fürsten nicht gefunden. Es ist möglich, dass die in jener Chronik angeführten Fürsten von Ḏezira später gelebt haben, denn es fehlen bei ihnen die chronologischen Angaben. Scheich Achmed hat mehrere Gazelen auf die Schwester des Emir Umad-eddin, die er in platonischer Liebe verehrt haben soll, gedichtet. Ausserdem soll er ein Divantsche (دیوانچه), in elegantem Stil, das bei den Kurden sehr geschätzt ist, verfasst haben. Er starb im J. 556 zu Ḏezira, wo sein Grab ein Wallfahrtsort wurde — Dass die von Hrn. Shaba mitgetheilten Nachrichten über die Kurmåńḏi-Literatur nicht anders als höchst willkommen sein können, braucht kaum besonders von mir betont zu werden[3]. — Der arabische

3) Vgl. auch A. Chodzko im Journal asiatique, Ve Série, T. IX. p. 298 u. 355. In meinem unter der Presse befindlichen Werke werde ich Gelegenheit haben, auf die hier veröffentlichten dankenswerthen

Historiker Ibn-el-Athîr erwähnt in seiner Chronik, unter dem Jahre 528 = 1133, eines kurdischen Gelehrten, von dem er historische Data entlehnt habe. Dies Zeugniss Ibn-el-Athîrs, zusammengestellt mit andern Nachrichten, die in meinen Изслѣд. кн. I. S 32 angeführt sind, berechtigt zur Vermuthung, dass es auch historische Werke in kurdischer Sprache gegeben habe.

Sonstige Nachrichten über kurdisches Schriftthum haben wir durch den Missionär Hörnle und den verstorbenen Professor Dittel erhalten. Die aus dem Kurdenlande vom Missionär Hörnle mitgebrachten kurdischen Texte sind grösstentheils Uebersetzungen aus dem Persischen, dazu aus der neuesten Zeit und in einer Sprache (Dialect Gurān) abgefasst, die unter den in Persien lebenden Kurden gebräuchlich ist und von dem, wie es scheint, einzig auf türkischem Gebiet gesprochenen Kurmāṅḍi sehr abweichen soll[4]. Auch in Dittel's Nachlass finde ich 10 kurdische Dichter genannt, welche in der Gegend von Kirmanschah und in Luristan gelebt haben sollen; sie gehören aber auch der neueren Zeit an und reichen nicht über das Zeitalter Nadirschah's hinaus.

Was die französische Uebersetzung anbetrifft, mit welcher Hr. Shaba die von ihm gesammelten Nachrichten begleitet, so ist diese gewiss gelungen zu nennen. Seine Transcriptionsweise lässt aber Einiges zu wünschen übrig, nämlich in Bezug auf Länge und Kürze der Vokale. Es kommen wohl Kürzezeichen über den Vokalen vor, wie z. B. über e und i; doch ist es wahrscheinlich, dass diese ĕ und ĭ unbestimmtes e und i vertreten, welche bei Lepsius durch die Zeichen e̥ und i̥ ausgedrückt werden. Am Ende der Wörter ist e bei Hrn. Shaba stets mit einem Acut versehen, analog der französischen Aussprache.

Das auch vorkommende Längezeichen, wenn es vor ei-

Studien über das Kurdische des Herausgebers der «Popular Poetry of Persia» wiederholt zurückzukommen. Nachschrift vom 8. Aug.

4) S. Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes Bd. III S. 15 u. flg.

nem Kürzezeichen steht, dient ihm wahrscheinlich zur Bezeichnung der Trennung der Vokale in der Aussprache, z. B. ēŏu = e'u. In andern, sehr häufigen Fällen könnte das Längezeichen vor einem Kürzezeichen auch anzeigen, dass zwei auf einander folgende Vokale diphthongisch auszusprechen seien, z. B. qāŏuli = qauli (قولى), mēŏuzoun = meuzun (موزون), begāy̆r = beγair (بغير), pēy̆da = peida (پيدا). Das Längezeichen wird von Hrn. Shaba noch anders verwandt, so über einem y nebst folgendem Vokal: in diesem Falle soll es anzeigen, dass das y wie das deutsche j auszusprechen sei; z. bouȳé = buye, ȳekidá = yekida.

Manches Wort wird auf zweierlei Weise transscribirt. Auch das mouillirte k bezeichnet Hr. Shaba verschieden, je nachdem es im Anlaut und Inlaut, oder im Auslaut der Wörter steht. Im Anlaut und Inlaut steht ki, im Auslaut ist dem k ein russisches ь angefügt.

Die von Hrn. Shaba gegebenen Noten über die Dužik (in meinem Berichte Tužik) und Yeziden enthalten einige Beiträge zur Kenntniss über die Verbreitung des Heidenthums unter den Kurden. Die Dužik bewohnen nach Hrn. Shaba die Dersem-Berge zwischen Erzingān, Xarput und Arabkir, welche Angabe mit der auf Kiepert's Karte stimmt. Sie sollen sich in mehrere Tribus (طايفه) spalten, unter welchen die bekanntesten: die Belabanli (vgl. Brant im Journ. of the Geogr. Soc. vol. VI. S. 201) بلابانلى, Qureiši قوريشى, und Gulabi كولابى (in meinem Bericht Gulābi).

Bis jetzt ist es der Pforte noch nicht gelungen, die Tužik, welche 30 — 40,000 kampffähiger Männer zählen sollen, zu unterwerfen. Von den andern Kurden sollen sie Kizilbaš genannt werden und eine besondere Secte bilden. Auch sagt man ihnen nach, dass sie in Betreff des weiblichen Geschlechts Communisten seien und Ali für ihren Gott ausgeben. Wir hätten es hier also mit einer ähnlichen Sekte, wie

die in meinem Reiseberichte erwähnten Lichtauslöscher, zu thun, welche auch Kizilbaš genannt werden und ganz in der Nähe der Tužik leben. — In der Note über die Yeziden erfahren wir, dass bei ihnen den Verstorbenen ein Stück Brod, einige Geldstücke und ein Stock in den Sarg mitgegeben werden. Mit dieser Mitgift soll es folgende Bewandtniss haben. Auch nach der Vorstellung der Yeziden wird der Eingang zum Paradiese von zwei Engeln Munkir منكر und Nekir نكير bewacht. Vor diesen hat die Seele des Verstorbenen sich einem Verhör zu unterwerfen, ehe sie in's Paradies eingelassen wird. Wird sie von den beiden Engeln für unwürdig befunden, so sollen ihr das Brod und das Geld als Mittel zur Bestechung dienen. Wenn diese aber keinen Erfolg hat, so bleibt als letztes Mittel zum Eingang in's Paradies der Stock, mit welchem auf die beiden Engel losgeschlagen wird. — Ich erinnere mich nicht, Aehnliches bei Layard oder bei andern Berichterstattern über die Yeziden gelesen zu haben.

Es dürfte wohl wünschenswerth sein, dass die von Hrn. Shaba eingesandte Abhandlung gedruckt werde. Ich nehme mir die Freiheit, der geehrten Classe gegenüber die Erklärung zu machen, dass ich die Leitung des Drucks gern übernehmen würde, wenn es mir gestattet würde, Hrn. Shaba eine Transscription des kurdischen Textes im linguistischen Alphabet von Lepsius vorzuschlagen und mich mit ihm über dieselbe zu verständigen. Ich bin dann auch bereit, das von ihm gelieferte Stämmeverzeichniss mit einigen Anmerkungen zu versehen, welche die neuen Data in demselben hervorheben und überhaupt das ganze Verhältniss dieser statistischen Nachrichten zu den bisher gedruckten anschaulich machen dürften.

St. Petersburg, den 3. Juni 1857.

(Aus dem *Bull. hist.-philol. No. XIV. No. 22.*)

$\frac{8}{20}$ Mai 1857.

LETTRE DE M. KHANYKOV À M. DORN.

Tébriz, 8 (20) avril 1857.

Monsieur,

Conformément à Votre désir, je me fais un agréable devoir de Vous communiquer les détails historiques sur les *Chirwanchahs* que j'ai recueillis dans les oeuvres de *Khaqani*.

Les poètes panégyristes, الشّعرآء الرّاحون assez communs dans toutes les littératures orientales, abondent surtout dans la littérature persane. Les petites cours qui se sont formées dans le *Khorassan*, dans l'*Arran* et dans le *Chirwan*, pendant le VIme siècle de l'hégyre, comptaient par dixaines de ces loueurs à gages qui exploitaient la vanité des *Seldjoukides*, des *Atabeks de l'Aderbeidjan* et des *Chirwanchahs*. Protecteurs capricieux et critiques indulgents, ces princes peu lettrés n'y regardaient pas de trop près; pour la plupart du temps, le poète avait la liberté de dire tout ce qui lui passait par la tête, pourvu qu'à la fin du *qassideh* ou du *térdjibend*, il fît mention de son Mécène, et ces petites concessions, faites à la vanité des protecteurs, suffisaient pour entretenir leurs largesses, et pour autoriser le poète à placer hardiment à la tête de son ode: *Ode à la louange d'un tel.* Cette liberté, tout en ouvrant un vaste champ à l'imagination des poètes, ne manquait pas d'être nuisible aux détails historiques qu'on serait tenté de chercher dans cette masse de panégyriques rimés que nous ont laissés: *Nizami*, *Khaqani*, *Anwéri*, *Watwat* etc.; car il était beaucoup plus facile d'ajuster un madrigal

quelconque à une pièce toute faite, que de mettre en vers les hauts faits des princes loués. C'est pour cela que, le plus souvent, dans les longues pièces de vers adressées à un souverain d'autant plus intéressant qu'il a laissé moins de traces dans les annales de l'Orient, on ne trouve que son nom dans le titre de la pièce, et une mention plus ou moins directe de sa personne, dans un ou deux vers de la fin. Khaqani, peut-être plus que les autres, brille par cette sobriété de faits et de dates, ce qui est d'autant plus à regretter que, mort très âgé, il a visité une grande partie du Khalifat oriental, et il s'est trouvé en rapports intimes avec beaucoup de personnages marquants du XIIme siècle, époque, sur laquelle, souvent, les détails les plus essentiels nous font défaut dans les annales du temps. Tout de même, ayant dernièrement étudié ses oeuvres complètes, pour une notice sur sa vie et ses écrits que je me propose de publier bientôt, j'ai eu l'occasion de remarquer quelques faits concernant *Khaqani* lui-même et concernant le règne d'*Akhistan*, fils de *Manoutchehr*, qui me paraissent être nouveaux, et qui à ce titre ne sont pas dénués d'un certain intérêt. Pour ne pas interrompre l'exposé des détails peu nombreux et mal ordonnés qu'on recueille par-ci par-là dans les vers de *Khaqani*, je ne citerai ces derniers que dans les notes. N'ayant pas sous la main Votre histoire des *Chirwanchahs*, je risque de mentionner quelques faits connus, mais dans ce cas même, il n'est pas mal de les voir corroborés par le témoignage d'un contemporain.

Avant d'aborder l'histoire des deux *Chirwanchahs*, contemporains et protecteurs de *Khaqani*, je crois devoir établir quelques faits relatifs à sa propre vie, qui nous seront utiles dans la suite. Une adoration sans bornes pour sa propre personne, qui perce chez le poète du *Chirwan*, à chaque trait de plume, fait que nous trouvons dans ses écrits, des indications précieuses sur les événements principaux de sa vie, mais peu de dates. Seulement, dans la louange d'*Ispahan*, il dit avec la modestie qui le caractérise quand il parle de lui-même que: «L'an 500 ne produisit pas un sans-pareil comme moi [1]». Nous trouvons dans cette même *qassideh*

qu'en 551 il a été à *Mossoul* [2], en allant à la *Mecque*, et dans une ode intitulée: *Qassideh composée à l'occasion de l'opposition du Chah Akhistan à mon voyage dans le Hedjaz*, nous lisons:

«Si cette année le Chah m'empêche d'aller à la *Kaabah*,
«le regret (que j'en éprouverai) me mettra le feu au
«coeur;
«Mais si le bonheur me conduit encore une fois à la
«porte de la *Kaabah*, et que je puisse avoir l'occasion
«de remplir pour la seconde fois *l'ihram du hadj* et
«*l'ihram de l'úmreh*,
«Je m'acquitterai à la porte de la *Kaabah* de mes de-
«voirs de trente ans [3].

Si nous ne savions pas, par une allusion qu'il fait dans une autre pièce de vers, qu'auparavant il avait déjà visité la Mecque, à ce qu'il paraît en compagnie de son oncle, le passage cité mettrait ce premier pélerinage hors de doute, mais il indique en sus qu'il s'est écoulé trente ans entre ces deux voyages, or comme le second pélerinage eut lieu en 551, le premier a dû avoir lieu en 520 ou 521 de l'hégyre. D'après *Dowlet-Chah*, *Khaqani* est mort à *Tébriz* en 582, et il y fut enterré dans le *Sourkhab*, un des quartiers de cette ville, ainsi nommé jusqu'à présent; mais comme *Khaqani* décrit la mort d'*Akhistan*, qui vivait encore en 583, et comme il ne s'est pas expatrié immédiatement après la mort de son ancien protecteur, je crois que l'an 590, assigné comme date de sa mort par *Hadji Zein-el-Abédin* de *Chiruan*, dans une courte notice sur le poète son compatriote, inserée dans le *Riazous-siahet*, est plus probable. L'auteur des *Nafahat*, d'après la même autorité, recule sa mort à l'an 595. [4]

Né avec le VIme siècle de l'hégyre, protegé par le chef des poètes de la cour de *Manoutchehr*, *Aboul-Oula* de *Guendjèh*, *Khaqani* ne faisait que commencer sa carrière poétique sous le règne du chef de la dynastie des *Chirwanchahs*: voilà pourquoi dans ses nombreux panégyriques et élégies, adressées au chef de *Derbend*, aux *Chirwanchahs*, aux *Ispehbeds*, au *Kharezm-Chah*, aux *Atabeks*, aux *Sultans Seldjoukides*, aux *Khalifes*, aux savants et aux poètes ses contemporains, nous

trouvons à peine deux pièces, assez longues il est vrai, en l'honneur de *Manoutchehr;* encore dans ces deux *qassideh*s, je n'ai pu trouver que deux indications historiques. l'une, que ce prince avait apaisé un soulèvement des *Qiftchaqs*, tribu turque qui occupait la partie septentrionale du *Talych,* ou peut-être de leurs compatriotes, établis en Géorgie par le roi *David II* le Réparateur, et l'autre qu'il a régné trente ans. Par rapport à ce dernier fait, il dit dans l'élégie sur la mort de ce prince:

«O Chah! pourquoi abandonnas-tu le trône et le dia-«dème? * Pourquoi abandonnas-tu trente ans de règne «et la souveraineté du monde? (5)

Pour le règne d'*Akhistan*, ou d'*Akhtisan* [*Akhsitan?* D.], comme ce nom se trouve le plus souvent écrit dans les oeuvres de *Khaqani*, nous trouvons chez lui un peu plus de détails: voilà ce que j'ai pu en extraire.

Akhistan, dont le *laqab* était *Abou-Ishaq Ibrahim*, et dont les titres étaient: *Djelal-Eddin, Nassr-Eddin* et *Fakhr-Eddin,* naquit la même année que *Khaqani*, l'an 500 de l'H. (1106 A. D.) (6). Monté sur le trône après les 30 ans de règne de son père, il fixa sa capitale à *Bakou,* qu'il s'appliqua à embellir (7), tandis que *Chémakha*, la capitale du *Chirwan* proprement dit, était en possession des *Atabeks de l'Aderbeidjan,* et *Kyzyl-Arslan*, fils d'*Ildiguiz*, s'étant mis en rapports hostiles avec les *Sldjoukides*, et craignant de rester à *Nakhitchéwan*, où il leur était plus facile de l'atteindre, s'était retiré à *Chémakha* (8). *Akhistan* avait pour épouse une princesse de sang royal, nommée *Saffetouddine*, petite fille de *Feridoun* et fille de *Féribourz* (9), dont il a eu deux enfants, morts en bas âge, un fils, *Azdeddine Féribourz*, et une fille, *Aldjik* (10); *Khaqani* leur adresse une courte élégie collective. Sous le règne d'*Akhistan,* les Russes firent une incursion dans les principautés de la côte occidentale et méridionale de la mer Caspienne, et réussirent même à s'établir pour quelque temps à *Chémakha*; mais leur flotte, composée de 72 vaisseaux, étant dispersée près de l'île de *Sari* ou de *Narguen*, ils furent victorieusement expulsés par le *Chirwanchah.*

Le poète ne dit rien sur le nombre des Russes qui ont pris part à cette expédition; mais si l'on prend en considération qu'ils ont envahi le terrain qui sépare la côte de la Caspienne de *Lembéran*, on peut croire qu'ils étaient assez nombreux[11]. Il mena une guerre heureuse avec les montagnards du *Caucase*[12], et même il prit part directement, ou indirectement, par l'envoi de troupes, ce qui n'est pas clairement indiqué, aux guerres des *Seldjoukides* dans l'*Iraq* et à leurs guerres avec les croisés [13]. Enfin il périt d'une mort violente, et c'est son oncle maternel, ou son frère aîné (??), qui resta après lui le chef de la famille.[14]

Le manque absolu de dates ne permet pas de classer ces événements d'après l'ordre chronologique, et vu le peu de données en général que nous possédons sur la dynastie des *Chirwanchahs*, sauvée de l'oubli par Vos savantes recherches, on ne peut pas y suppléer même au moyen des synchronismes: donc il ne reste qu'à tâcher de renfermer ces événements dans une période de temps plus ou moins déterminée.

Il est très probable qu'en 500 de l'H., *Manoutchehr* régnait déjà; car non seulement *Khaqani* nomme *Akhistan*, chah fils de roi [15], mais, comme nous l'avons dit, il a fait son premier pélerinage en compagnie de son oncle, *Mirza Kafi*, mort âgé de 40 ans, quand le poète en avait 25 [16]. Cet oncle, né en 485 et mort en 524, a eu une grande influence sur la jeunesse du poète, et il l'a gardé près de lui jusqu'à sa mort, de manière que la liaison intime de *Khaqani*, avec *Aboul Oula* qui lui donna sa fille en mariage et lui procura le titre de *Khaqani*[17], du *Khaqan Manoutchehr*, et non d'*Akhistan*, ne put avoir lieu qu'en 525 de l'H. ou après, quoique il n'y ait pas de doute que le poète de *Guendjèh* avait fait sa connaissance bien avant; car autrement il serait impossible d'expliquer les bruits scandaleux répandus sur leurs rapports, bruits dont *Aboul Oula* parle lui-même dans son épigramme sur *Khaqani*. En rapprochant de ces faits l'indication sur la durée du règne de *Manoutchehr*, nous sommes obligés de placer le commencement de son règne

dans les 5 dernières années du Vme siècle de l'hégyre et sa fin entre 525 et 530 de l'H.

Or, Monsieur, Vous voudrez bien Vous rappeler que le 19 (31) mai de l'année 1853, j'ai eu l'honneur d'envoyer au Musée asiatique, par l'entremise de feu M. Fuss, une pierre que j'avais trouvée à *Bouzownan*, village de la presqu'île de *Bakou*; elle portait une inscription en deux lignes, dont le commencement manque. Voici la copie de cette légende:

.......عالم ملك الأسلام شروانشاه اخستان بن منوچهر

.......در بتاريخ سنة ثلاث وثمانين وخمساية هجريّة

c.-à-d. «....... monde, roi de l'Islam, *Chirwanchah Akhistan*, fils de *Manoutchehr* ..... dans l'anné 583 de l'hégyre.» Ainsi *Akhistan* est mort après cette année, mais avant *Khaqani*, qui a écrit une élégie sur sa mort: donc la fin du règne de ce prince doit être placée entre 583 et 590 de l'H. L'histoire lapidaire des *Chirwanchahs*, tracée sur les rares monuments de cette dynastie, nous fournit un fait qui vient tant soit peu à l'appui de ce que *Khaqani* nous rapporte sur l'héritier d'*Akhistan*. Dans le village *Merdékan*, de la presqu'-île susmentionnée, il y a une tour où l'on voit scellée une énorme dalle d'une pierre spongieuse, qui porte l'inscription suivante, estampée en 1852 par M. Riess, et dont je Vous transmets ici-près sub N° 18, la copie exactement réduite. J'ai pu y déchiffrer les mots suivants:

هذه (sic) بناء القلعة فى ايّام الملك المعظّم...لم للعا..

المويّد المظفّر المنصور....فخر الدّنيا والدّين....اد بن

منوچهر والمسلمين ناصر كرشا سب صاحب سپا.....سفهسلار .

اجلّ العالم المؤيّد الموقّر......للدّولة والدّين....اسحق

بن كاكا...لى ادام اللّه تاييده تاريخ سنة ستّماية المرداد ماه

c.-à-d. «Ceci est la fondation de la forteresse, dans le temps du grand roi .... l'aidé, le victorieux, le conquérant .....gloire du monde et de la réligion ..... (*Ferroukhz*)*ad* fils de *Manoutchehr* Nassir Guerchassib, possesseur des troupes ..... sipehsalar, le grand, le savant, l'aidé, le solide ..... pour l'état et la religion ..... *Ishak fils de Kaka* ...... que Dieu éternise à jamais son aide! Dans le mois *merdad* de l'an 600»

Je me suis permis de compléter le زاد restant du nom du roi par: فرّخ en me guidant par la légende de monnaie décrite chez Frähn, *Opusc. post. P. pr. p.* 404, qui porte d'un côté: الملك المعظّم كرشاسب بن فرّخ زاد بن منوچهر et de l'autre: النّاصر لدين الله امير المؤمنين, et comme ce Khalif a régné depuis 575 jusqu'à 622 de l'H., il a été contemporain des *Chirwanchahs Akhistan*, *Ferroukhzad* et *Guerchassib*. Ainsi, d'après cette inscription, en 600 de l'H., le trône des *Chirwanchahs* était occupé par un frère d'*Akhistan*; mais il est difficile de supposer que ce soit le frère aîné, dont parle *Khaqani*, car il aurait dû avoir au moins 101 ans en 600 de l'H. Dans tous les cas, *Khaqani* et l'inscription s'accordent sur un point, c'est qu'*Akhistan* n'a pas eu pour héritier un fils. Maintenant, pour accorder l'indication de l'inscription et le témoignage de *Khaqani*, il faut admettre l'un des deux, ou que *Khaqani* aura qualifié de نيا un frère puîné d'*Akhistan*, à cause de ce que le mot برادر n'allait pas à la mesure du vers, ou bien qu'entre *Akhistan* et *Ferroukhzad*, il y avait encore un règne, très-court, celui de ce frère aîné ou de cet oncle maternel d'*Akhistan*, mentionné par *Khaqani*.

L'expédition des Russes dans le *Chirwan*, dont parle notre auteur, tombe entre les années 530 et 590 de l'H., ou entre 1135 et 1193 A. D. et correspond, dans l'histoire de Russie, aux règnes des 15 Grand-Ducs. Le nombre même de ces souverains rend témoignage du désordre qui régnait alors en Russie, de manière qu'il n'est pas étonnant qu'un évé-

nement qui a fait tant de bruit dans les états des *Chirwan-chahs* n'ait pas laissé de traces dans nos annales, dumoins *Karamzin* ne dit pas un mot de cette expédition lointaine. Ce silence des analistes, si en effet ils se taisent à ce sujet, fait que je n'ai pas de moyens de vérifier ici, me ferait supposer que les *Russes* n'ont pris part à cette incursion que comme alliés des *Khazars*, et que ce n'était pas une entreprise gouvernementale, mais plutôt une tentative hardie de ces transfuges de la *Russie* qui habitaient entre le *Don* et le *Wolga*, et que nos annales mentionnent pour la première fois en 1147, sous le nom de *Brodniki*, ou vagabonds.

Malgré l'exiguité de ces résultats, je fais tout mon possible pour me procurer le diwan de *Féléki*, qui existe, mais qui est très-rare, et j'espère y trouver quelques détails sur les *Chirwanchahs*, oubliés ou omis par *Khaqani*.

Notes.

(1) Voilà le texte de ce vers, le 6me *missrá* de la fin de l'ode à la louange d'*Ispahan*.

پانصد هجرت چو من نزاد یگانه

La même date est mentionnée dans la *qassideh* adressée au *Qaissar* de *Roum*, 31me et 32me vers à partir du commencement:

چومن نَاوردْ پانصد سال هجرت * دروغی نیست ها برْهانِ من ها

c.-à-d. «L'an 500 de l'hégyre ne produisit pas mon égal * Je ne ments pas, la preuve en est là.» Pour le soulèvement des *Qiftchaqs*, voilà ce que nous lisons dans la qassideh à la louange de *Manoutchehr:*

زبسکه ریخت ازین پیش خون قفچاقان

بهندوی کهری چون پرند چین براق

عجب مدار که از روح نامیه زین پس

بجای سبزه زگل بردمد سر قفچاق

c.-à-d. «A cause de ce qu'avant cela il versa le sang des *Qiftchaks* par son sabre indien damassé, lançant des éclairs comme une étoffe de soie de Chine.—Tu ne dois pas t'étonner si après cela, par sa force créatrice, la terre produit, au lieu d'herbes, des têtes de *Qiftchaks.*»

(2) Ibid. 77 et 78 vers, à partir du com.:

در سنه ث ن ا بحضرت موصل * راندم ث ن ا ثنای صفاهان

c.-à-d. «Dans l'année *Tha, noun, alif* (551), sur le seuil de Moussoul * J'ai proféré 551 louanges d'Ispahan.

(3) Ces vers, qui sont les 48me, 47me, 46me, 45 et 44me avant la fin de la *qassideh* nommée, sont ainsi:

امسال اکر زکعبه مرا باز داشت شاه

زین حسرت آتشی بسویدا بر آورم

کر بخت باز بر در کعبه رسانَدَمْ

کاحرام حجّ وعمره مثنّا بر آورم

سی ساله فرض بر در کعبه کنم قضا

(4) Voilà le passage de *Hadji Zein-el-Abedin*, où j'ai puisé ces dates:

وفات آنحکیم الهی فی شهور سنه پانصد ونود اتّفاق افتاده

وصاحب نفحات پانصد ونود وپنج قرار داده مدفنش مقبرهٔ

سرخاب تبریز است

(5) Ces vers sont les deux premiers *missrá* de la 5me section de l'élégie sur la mort de *Manoutchehr:*

شاها سریر وتاج شهان چون کذاشتی

سی ساله مُلْك ومِلْك جهان چون کذاشتی

(6) Les deux derniers vers du *terdjibend* en l'honneur d'*Akhistan*, dont la rime est ای and le rédif رويتو, nous lisons:

پانصد هجرت از جهان هیچ خلف چو نزاد

از خلفای سلطنت تا خلفای راستین

c.-à-d. «L'an 500 de l'H. il n'est point né dans le monde un enfant comme lui * Depuis les héritiers de la souveraineté, jusqu'aux *Khalifes* véritables.»

(7) Dans la *qassideh* en l'honneur d'*Akhistan*, dont la rime est ران را, qui est écrite dans la mesure dite «modulation sextuple, هزج مسدّس, et dont le commencement a été traduit par M. de Hammer dans le Gesch. der schönen Redekünste Persiens, p. 127, nous lisons (1er *matlá*, vers 8 et 7 avant la fin):

باکو بدعای خیرش امروز * ماند بسطام وخاورانرا

c.-à-d. «*Bakou*, par l'effet de ces bonnes prières * Ressemble maintenant à *Bastam* et à *Khawéran*.

(8) Dans la *qassideh* rédigée en l'honneur de l'*Atabek Kyzyl-Arslan*, dans la mesure dite *moutaqaribi salim* c.-à-d. de 4 *fáouloun* متقارب سالم, et dont la rime est ان et le *rédif* نماید, nous lisons dans le 30me *ferd*, à partir du commencement du 2e *matlá*:

ز کل شکّر عفو اخلاق خوبش * شماخی نظیر سپاهان نماید

c.-à-d. «Par la douceur de sa bienfaisance (ou bien, clémence), et par la bonté de son caractère * *Chemakha* deviendra semblable à *Ispahan*.

(9) Dans la qassideh intitulée: «*A la louange de la grande reine Saffetouddin, Banou du Chah Akhtisan, où on la prie d'obtenir un permis de voyage pour le poète*», dont la rime est ا et le *rédif* دیلم, nous lisons dans les *ferds* 19, 20 et 21:

میوهٔ شاخ فریبرز ملك * هم بباغ ملك آبا دیده ام

کوهر کان فریدون شهید * بر فراز تاج دارا دیده ام

عصمة الدّین صفوة الأسلامرا * افتخار دین ودنیا دیده ام

c.-à.-d. «Fruit de la branche du Roi *Féribourz* * Je t'ai vu «dans le jardin de la souveraineté de tes pères * Perle de «la mine de *Féridoun* le martyr * Je t'ai vue au haut du «diadème de *Darius* * Pudeur de la religion, pureté de l'Islam * «Je t'ai vue, gloire de la religion et du monde.» Il est très probable que ce *Féridoun*, que *Khaqani* nomme *martyr*, est le même qui, d'après les annales géorgiennes, fut tué au mois de novembre de l'année 1120 A. D, 514 de l'H. (voyez Brosset Hist. de la Géorgie 1re Part. p. 364). J'observerai à l'occasion de ceci qu'il me semble impossible d'admettre, que le *Chirwanchah Aghsartan* qui épousa la fille du Roi David II, *Thamar*, avant 1116 A. D. i. e. 510 de l'H., soit le prince *Akhistan* (ibid. note 2 p. 360), car en 1116 même, ce prince avait tout au plus 11 ans.

(10) Cette élégie porte le titre: این مرثیه را بر بدیهه کفته در حال بیماری که بکنجه اش باز آوردند در وفات امیر عضد الدّین فریبرز وخاتون الجیك که فرزندان پادشاه وقت بودند c.-à-d. «Cette élégie impromptu, fut composée par le poète ramené malade à *Guendjèt*, sur la mort de l'émir *Azod-Eddine Féribourz* et de la *Khatoun Aldjik*, tous les deux enfants du Chah du temps. «La rime de cette élégie est ا et le *rédif* en est چه خواستی. Dans le 4me *térdjibend*, 13me *ferd*, nous lisons:

ای اژدها اکرنه چو ضحّاك خون خوری

از طفل پادشاه جم آسا چه خواستی

c.-à-d. «Oh dragon, si tu n'étais pas buveur de sang comme *Zohhak* * Que voulais-tu de ces petits enfants d'un roi semblable à *Djémchid?*.» Dans toute cette pièce *Khaqani* ne nomme nulle part *Akhistan;* mais comme il n'accordait qu'a lui le titre de «*Chah de l'époque*,» je n'ai pas hésité d'admettre que *Féribourz* et *Aldjik*, étaient ses enfants.

(11) La victoire remportée par *Akhistan* sur les *Russes* paraît être son plus beau titre de gloire, aussi *Khaqani* ne manque pas de parler assez souvent de ce haut fait. Ainsi dans le 2e *matlá* de la *qassideh* citée dans la note (7), il dit dans les vers 37, 38 etc., à partir du commencement:

فتح تو بجنك لشكر روس * تاريخ شد آسمان فرانرا

رایات تو رٌوس را علی رٌوس * صرصر شده ساق ضمیران را

پیکانِ شهاب رنكِ چون آب * آتش زده دیو لشکرانرا

در زهرهٔ روس رانده زهراب * کانداخته یَغْلُغِ پَران را

یك سهم تو خضر وار بشکافت * هفتاد دو کشتی ابترانرا

مِقراضهٔ بندکان چو مِقراض * آوداج بریده مُنکِرانرا

بس دوخته سکزنت چو سوزن * در زهره جکر مُبَتّرانرا

اقبالِ تو کابِ خضر خورداست * دل داده نهنك خنجرانرا

وزبس که ززخم برلب بحر * خون رفت بریده حنجرانرا

هم برلب بحر بحر کردار * خون حوضکه آمد اشقرانرا

تا تر گشت اژدهای موسی * بنمود مَجوس مَخْبَرانرا

در رٌوم زاژدهای تیرت * زهرست نواله قیصرانرا

c.-à-d. «La victoire que tu remportas sur les guerriers *Russes*, devint une ère pour les élevés comme le ciel (c.-à-d. pour les rois). Tes étendards, d'après (le dire) des témoins [1]) produisaient sur les *Russes* l'effet de l'aquilon sur les tiges de la plante *Zeiméran*. Les pointes (de tes flèches) couleur de flamme (envahissantes), comme l'eau, versaient le feu parmi les armées des *divs*. Tu trempas (les flèches) dans le fiel des *Russes*, en leur décochant le javelot muni de plumet (tes flèches), trempé dans l'eau empoisonnée. Une de tes flèches, semblable au prophète *Khizr*, rompit les soixante douze vaisseaux [2]) de ces stupides infidèles. Les flèches bifurquées de tes serviteurs, coupaient comme des ciseaux les veines jugulaires des renieurs de la religion. Tes javelots courts cousaient, à l'instar des aiguilles, leurs vésicules à leurs poumons. Ta fortune, abreuvée à la source de *Khizr*, donna du coeur aux (porteurs) des poignards semblables aux crocodiles. Par suite des blessures portées sur les bords de la mer, le sang jaillissait des gorges coupées, et il se forma, sur les bords mêmes de la mer, une mare de sang de ces blondins roux, (mare) semblable à une mer, quand ton carquois montra ses dragons de *Moïse*, à ceux qui, après tout examen, sont des adorateurs du feu [3]). A *Roum* même les dragons de tes flèches, empoisonnèrent les aliments du *Qaissar*.»

Dans une *qassideh*, composée à la louange d'*Akhistan*, à l'oc-

1) Le على رؤس du second *ferd* est expliqué dans le commentaire par: على رؤس الأشهاد.

2) Allusion au verset 70 du Ch. XVIII du Qoran. *Methnawi* fait aussi allusion à cela dans les vers connus:

آن پسررا كش خضر ببريد خلق * سرّ آنرا در نيابد عام خلق

در درون بحر كشتى را شكست * صد درستى شكست خضر هست

3) Allusion à la coutume des anciens Russes, de brûler leurs morts. Voyez l'article روس chez *Yaqout* et *Frähn: Ibn-Foszlan*.

casion d'une fête, sur la rime ان, et dont le *rédif* est انكيخته nous lisons:

هُود همّت شهریاری نوح دعوت خسروی

صرصر از خزران وطوفان از آلان انكيخته

هیبتِ او مالك آیین وزبانی خاصیت

دوزخ از دربند وویل از شابِران انكيخته

كشته شروان خیروان لا بل شَرَفْوان از قیاس

صورت بغداد ومصر از خیزوان انكيخته

هم خلیفهٔ مصر وبغداد است وهم فیض كفش

دجله از سعد آن نیل از كردمان انكيخته

لشكر ش دیدی شبخون برده بر دیوان روس

از كمینِ غَرْش شیر سیستان انكيخته

جو شش كوسش كه ناله چون كوزن از پوست كرك

حیض خر كوش از تن شیر ژیان انكيخته

شَبْروی كرده كلنك آسا همه شاهین دلان

چون قَطا سیمرغرا از آشیان انكيخته

رانده تا داما ن شب چون شب زمه بر جیب چرخ

جادو آسا یكقواره از كتان انكيخته

صبحكه چون صبح شمشیر آخته بر كافران

تا بشمشیر از همه (هوا) کرد هوان انگیخته

زهره چون بهرام چو بین پارهٔ چو بین بزیر

آهنین تن باره چون باد خزان انگیخته

هر یکی اسفندیاری در دزِ رویینِ درع

از سر دریا غبار هفتخوان انگیخته

بر کشیده تیغ اسد چون آفتاب اندر اسد

در تموز از آه خصمان مهرکان انگیخته

بر دل کافر چو انکور ابله وزخونشان

می زخُضْرم کون سر تیغ یمان انگیخته

بر سر دریا زنیلین تیغ کانِ رُویناس

تا جزیره رویناس ولنبران انگیخته

در جزیره رانده یکدریا زخون روسیان

موج از آن دریای خون کوه کلان انگیخته

کشتی از بس زار کشته کِشْت زاری کشته لعل

سر دروده وز تن آوازْ الأمان انگیخته

کُشْته یك نیم وکریزان خسته نیمی رفته باز

مرکشتان تبها زجان ناتوان انگیخته

تا بدیكِ مغز خود خود را مُزَوَّرْها پزند

از سرشك تَرز رشك رايكان انگيخته

رايت شاه اختسان كه انّا فتحنا فالِ اوست

در جهان آوازهٔ شادی رسان انگيخته

از سر كفّار روس انگيخته كردی چنانكه

از سَرانِ رُومْ شاه الب ارسلان انگيخته

يكدوروز اين سكدلان انگيخته در شيروان

شورشی كارْزَنْگ در مازندران انگيخته

سهنشاه انگيخته امروز در در بند وروس

شورشی كان سك دلان از شيروان انگيخته

c.-à-d. «Souverain au zèle de *Houd* et à l'éloquence de *Nouh*, tu visitas comme une tempête les *Khazars*, et comme un déluge les *Allans*. Tu es craint comme *Malik* (trésorier de l'enfer), et (pour les ennemis) tu as un caractère de *Zabani* (officier de l'enfer); tu fis de *Derbend* un enfer, et tu fis pousser des lamentations à *Chabran* [4]). (Grace à toi) le *Chirwan* (i. e. possesseur du lion), si l'on y pense, est devenu *Kheirawan* (i. e. possesseur de la bonté), non, peut-être même, est il devenu *Cherefwan* (i. e. possesseur de la noblesse); tu fis le *Khizwan* (i. e. le *Chirwan*) semblable à *Baghdad* et au *Caire*. En même temps il est le *Khalif* du *Caire* et de *Baghdad*, et par la largesse de sa main, l'*Euphrate* passe par *Sáadoun* et le *Nil* par *Gerdaman* [5]). Tu as

4) *Chabran*, jadis une forteresse celèbre, maintenant un tas de ruines, dans le district de *Qoubbeh*.

5) *Saádoun*, maintenant nommé *Siadan*, bourg du district de *Qoubbeh*, non loin des ruines de *Chabran*. *Gerdaman*, canton traversé par le *Girdamantchaï*, dans le gouvernement de *Chémakha*.

vu ses soldats faisant une attaque nocturne contre les *divs Russes*, (quand) de l'embuscade de sa colère il lança le lion de *Sistan* (i. e. *Roustem*). Le roulement de ces tambours, dont le son ressemblait au cris poussés par la gazelle à la vue d'une peau de loup, donna des règles de lièvre aux lions enragés (i. e. aux Russes) [6]). Tous ces coeurs d'éperviers marchèrent la nuit comme des grues, et comme des *Qata*, expulsèrent les *Simourgles* de leurs nids. Ils les poursuivirent jusqu'à la fin de la nuit, comme la nuit (poursuit) la nouvelle lune dans le collet du ciel (i. e. au haut du ciel), et (toi) à l'instar des sorciers (tu) préparas un lam-

---

6) Beaucoup de personnes m'ont assuré ici qu'un tambourin tendu de peau de mouton n'émet pas de son, étant frappé en présence d'un tambourin tendu de peau de loup; de même les orientaux sont persuadés, ce qui est aussi plus probable, que la gazelle ne peut voir une peau de loup, sans pousser des cris de frayeur. Qant aux règles du lièvre, voilà ce qu'en dit l'*Imam Damiri* auteur du *Heiatoul heiwani-l-Kubra:*

والأرنب تنام مفتوحة العين فربّما جائها القنّاص فوجدها القنّاص كذلك فيظنّها مستيقظة ويقال انها اذا رات البحر ماتت ولذلك لا يوجد بالسّاحل وهذا لا يصحّ عندى وتزعم العرب فى اكاذيبها ان الجنّ تهرب منها لموضع حيضها والذى يحيض من الحيوان اربعة المراة والضّبع والخفّاش والأرنب ويقال ان الكلبة تحيض

c.-à-d. «Le lièvre dort les yeux ouverts, très souvent le chasseur s'approche de lui et, le voyant ainsi, le croit éveillé. On dit que le lièvre meurt dès qu'il a vu la mer, et que c'est à cause de cela qu'on ne le trouve pas au bord de la mer; mais ceci, d'après moi, n'est pas exact. Les Arabes, entre autres mensonges, admettent que les *Djins* fuient le lièvre, à cause de ce qu'il a des règles. Quatre sortes d'animaux ont des règles: la femme, la hyène, la chauve-souris et le lièvre. On dit aussi que la chienne a des règles.»

beau de toile de lin (pour leur jeter le sort) [7]). Le matin, tu dégaînas ton glaive[8]), et tu (le tournas) contre les infidèles, jusqu'à ce que le glaive les couvrit tous de la poussière de l'ignominie. (La planète) Mercure ayant sous lui comme *Bahram Tchoubin* une peau tendue sur du bois (i. e. un tambourin), ton cheval s'élança comme le vent d'automne [9]). Chacun (de tes soldats) dans sa forteresse de cotte de mailles de bronze était comme un *Isfendiar* [10]), ils firent sur la mer des dévastations semblables à ceux du *Heft-Khan* [11]). Le lion dégaîna son glaive, comme le soleil dans la constellation du Lion, mais les soupirs poussés par les ennemis, changèrent le coeur de l'été en premier mois de l'automne. Le coeur des infidèles fut grêlé de petites-véroles grosses comme des grains de raisin, et le sabre du *Yémen*, de couleur de raisin vert, fit de leur sang du vin. Le sabre de couleur bleue étendit sur la mer une couche de garance (mot p. mot mine de gar.) jusqu'à l'île *Rouinas* et jusqu'à *Lembéran* [12]). Sur l'île il fit du sang des *Russes* une mer, et la vague de cette mer ressemblait à une haute montagne;

---

7) D'après le commentaire: les lambeaux de toile de lin servent dans les sorcelleries pour jeter un sort à quelqu'un, on les découpait en croissant.

8) C'est-à-dire, qu'au lever du soleil, on dirait que l'aurore dégaîne son glaive, métaphore qui dans les pays chauds ne manque pas de justesse.

9) Ce vers, qui paraît si embrouillé dans la forme de l'original, veut simplement dire que Mercure, protecteur des musiciens, se fit tambour dans l'armée d'*Akhistan*, dont le cheval etc.

10) *Isfendiar*, fils de *Guechtassib*, tué par *Roustem*, prit de force les sept endroits forts du *Mazandéran* dits: *Heft-Khan*.

11) Mot pour mot: ils soulevèrent sur la mer la bannière du *Heft-Khan*.

12) L'île *Rouinas* est ou l'île *Narguen*, ou l'île de *Sari*, mais comme la dernière surtout est apte à la culture de la garance, je crois qu'il s'agit ici de *Sari*, d'autant plus que c'est la seule île de cette côte où il y ait des sources d'eau douce, et qui pouvait servir de station à la flottille russe. *Lembéran* est un grand village sur la route directe de *Chémakha* à *Choucha*, à une 15ne de verstes du *Kour*.

elle dispersa les vaisseaux, et l'on dirait qu'on y avait semé des rubis; on moissona les têtes, et les corps criaient *aman.* La moitié fut tuée, l'autre moitié défaite, s'enfuit, et la mort chassa la chaleur de leurs âmes impuissantes. Afin qu'ils puissent se préparer dans leurs crânes une tisane, l'eau de leurs larmes leur fournit *gratis* le jus d'épine-vinette [13]). Les étendards du Chah qui portent les mots *Inna fatahná* (Qor. Sour. XLVIII vers. 1), répandirent dans le monde une nouvelle, créatrice de la joie. Il jeta tout autant de poussière sur la tête des *Russes* infidèles, qu'*Alb-Arslan* en jeta sur la tête des habitants de *Roum.* Un ou deux jours, ces *coeurs de chiens* (i. e. sauvages, furieux, féroces) réussirent à commettre dans le *Chirwan* des désordres semblables à ceux d'*Arjeng* dans le *Mazandéran;* (mais) la terreur répandue maintenant par le chah à *Derbend* et en *Russie,* y produisit une commotion pareille à celle que ces coeurs de chiens firent ressentir au *Chirwan.*»

Il revient encore une fois sur ce haut-fait d'*Akhistan* dans une ode, dite *éidiyeh,* dont la rime est ا et le *rédif* آميخته, nous y lisons:

رُوس وخزران بگريزند كه در بحر خزر
فيض از ان كفّ جواهر حَشَرْ آميخته اند

c.-à-d. «Les *Russes* et les *Khazars* fuient, car la mer des *Khazars* ✶ Éprouva les bienfaits de sa main pleine de perles.» Pour conclure ces citations, j'observerai que ces deux vers, qui me paraissent être bien moins embrouillés que beaucoup d'autres du même poète, n'ont pas fait le même effet sur un commentateur de *Khaqani*, dont le commentaire se trouve copié sur les marges du manuscrit qui m'a servi pour ce travail; voici ce qu'il dit par rapport à ces vers:

---

13) Ingrédient de la tisane, ou d'une potion calmante, dont *Haqani* fait souvent mention.

فیض ریختن آبی حشر لشکر واز کف جواهر حشر کف
دست ممدوح مراد است باعتبار تیغ کوهر دار که در مصاف
در کف دست او میباشد یعنی روس وخزران در کریختند
از اجهة که در دریای روس وخزران کف دست ممدوح
بتیغ کوهر دار چندان خون دشمنان بریخت که آب در دریا
سرخ شد وخلق هر دو ولایت از ترس کریختند

c.-à-d. «*Feiz* répandre l'eau, *Hecher*, soldats, troupes, et par l'expression *Kefi dast djawahir hacher*, on fait allusion à la main de l'objet de la louange, par considération du glaive *Geuherdar* damassé, qui était dans sa main pendant le combat, c'est-à-dire: Les *Russes* et les *Khazars* sont en fuite, car le bras du loué a versé tant de sang des ennemis dans la mer des *Russes* et des *Khazars*, que l'eau en est devenue rouge, et les habitants de ces deux états ont pris la fuite.» Moi je crois que le verbe qui termine le 2e *missrá* devrait être mis au singulier et rapporté à la mer, comme je l'ai traduit, et que *Khaqani*, pour conserver son *rédif*, l'a mis au pluriel et avait embrouillé par cela le sens; des licences pareilles se rencontrent chez lui très souvent.

(12) Outre les vers déjà cités, où l'on parle d'*Allans*, dans la *qassideh* mentionnée dans la note (7), nous lisons:

باکو ببقاش باج خواهد * خزران وری وزره کرانرا

c.-à-d. «*Bakou*, à cause de son existence, exige le tribut des *Khazars*, de *Rei* et des *Zirihguérans* (i. e. des *Qoubetchis*).» Plus loin, dans la même *qassideh*, nous lisons:

شمشیرش از اسمان مدد یافت * فتح دربند وشابران را

c.-à-d. «Son sabre a été secouru par le ciel, pour la réduction de *Derbend* et de *Chabran*.» Je ne puis m'empêcher de remarquer ici que ces deux vers ont été traduits par M de Hammer loc. cit. p. 128 par: Sein Degen ertheilt Hülfe dem Himmel, Um Festungen zu erobern damit. Non-seulement il fait dire à *Khaqani* dans le premier vers une chose impie, mais l'interêt des indications géographiques du poète disparaît sous le substantif insignifiant de «*Festungen*».

[13] Dans une longue *qassideh* à la louange d'*Akhistan*, dont la rime est ا et le *rédif* داشته, nous lisons:

از فتح اَرّان نامْ را زیور زده ایّام را

فتح عِراق وشام را وقتی مسمّا داشته

c. à-d. «Par sa conquête de l'*Arran*, il fit de son nom un ornement du temps, et un jour il se fit un nom par ses victoires dans l'*Iraq* et en *Syrie*.

[14] Dans l'élégie sur la mort d'*Akhistan*, dans l'endroit où ce *terdjibend* passe de la rime ای et du *rédif* او آمد à la rime امش, par deux *missrá*, dont la rime est ان ن, *Khaqani* dit:

امام شرع وسلطان طریقت ناصر الدّین آن

که تا رایات او آمد نکون شد چتر بیدینان

ابو اسحق ابراهیم کاندر جیب انعامش

بیکذرّه نمی ارزد سپهر وهفت اجرامش

اکر دجّال شکلی سنك زد بر کعبهٔ جاهش

هم اکنون زِافت کردون بکردد نقش ایّامش

دریغا کعبه خرم که اکنون جای ماتم شد

که از فرّ چنین صدری فراق افتاد فرجامش

نیایش از زبان حال هر صبح این همی کوید

کسی کان آبِ ماکَم کرد کُمْ باد از جهان نامش

c.-à-d. «Imam de la loi, sultan du *tariqat*, *Nassir-Eddin!* celui qui renversa les parapluies des impies dès qu'apparurent ses étendards. *Abou-Ishaq Ibrahim* dans la bourse des cadeaux du quel ni le ciel ni ses sept corps ne valent un atome de poussière. Quoique l'homme à la forme de *Dédjal* ait lancé une pierre à la *Kaabah* de sa grandeur, (il n'en profitera pas) car, par l'influence du ciel, actuellement, son état va empirer (m. p. m. le coin de son temps changera). Helas! la *Kaabah* de la joie devint maintenant un endroit de condoléance, parce que toute la gloire de ce grand, ne l'a pas empêché de partir à la fin de ses jours. Son frère aîné (?) par sa contenance (semble) dire chaque matin: que le nom de l'homme qui abaissa notre honneur [14]), disparaisse de ce monde.»

(15) Dans le troisième *matlá* d'une *qassideh* à la louange d'*Akhistan*, dont la rime est ار et le *rédif* امده, *Khaqani* dit:

تریاك یا چهر ملك پور منوچهر ملك

باطاعن مهر ملك طاعون شزاوار امده

c.-à-d. «Fils du Roi *Manoutchehr*, la figure d'un roi est comme la *thériaque* (i. e. antidote): peste soit donc de celui qui se moque de la bienveillance du roi.»

(16) Dans le *Touhfet oul Iraqeïn*, dans une pièce de vers

---

14) Ici اب est employé comme une abréviation du mot ابرو.

intitulée: *A la louange de son oncle*, le 6me et le 7me *ferd* avant la fin sont ainsi:

چون پای دلم بکنج درکوفت * سالم در بیست وپنج درکوفت

زین کلبه بکلبهٔ بقا رفت * زان عالم بود باز جا رفت

c.-à-d. «Quand mon coeur perça du pied le trésor, mon âge enfonça la porte de 25 ans. De cette habitation il passa au gîte éternel; il était de l'autre monde, et il y retourna.» Dans le 4me *ferd*, de la fin, il dit:

آنجاش نکاح بست حورا * چل سال عزب نشسته اینجا

c.-à-d. «Là il épousa une *houri*, étant resté ici quarante ans celibataire.»

(17) Dans l'épigramme d'*Aboul Oula* sur *Khaqani* nous lisons:

تو ای افضل الدّین اکر راست پرسی

بجان عزیزت که از تو نشادم

درودکر پسر بود نامت بشروان

بخاقانیت بر لقب من نهادم

c.-à-d. «Oh Afzal Eddin! si tu me demandes la vérité * Par ton âme élevée je ne suis pas content de toi. Dans le *Chirwan* tu étais connu comme fils de menuisier * Moi, je t'ai donné le surnom de Khaqani etc.» Quant au fait que c'est de *Manoutchehr* et non de son fils *Akhistan* qu'il reçut le titre de *Khaqani*, il est prouvé non-seulement par le témoignage unanime de toutes les histoires de la littérature persane, ce qui serait de peu de valeur, vu l'habitude des historiens orientaux de se copier l'un l'autre, mais surtout parce qu'*Akhistan* portait le titre de *Chah*, et non celui de *Khaqan*.



(Tiré du *Bull. histor.-philol. T. XIV. No.* 23. 24.)

$\frac{5}{17}$ Juin 1857.

Extrait d'une lettre de M. BARTHOLOMÆI à M. Dorn[1]), datée de Lenkoran, 12 mai 1857, contenant des observations numismatiques concernant les règnes de Kovad et de Khosrou I.

Voici, Monsieur, mes observations numismatiques, concernant les règnes de Kovad et de Khosrou I; elles vous avaient déjà été communiquées dans mes lettres précédentes, mais seulement en partie et d'une manière trop succincte; à présent je crois devoir vous les présenter en entier, en y ajoutant encore de nouveaux détails et quelques nouvelles données numismatiques sur ces deux règnes.

Toutes les monnaies de Kovad appartenant à la première partie de son règne, c.-à-d. avant l'usurpation de Zamasp, se distinguent de toutes celles qui ont été frappées depuis le second avènement de Kovad, en ce qu'elles n'ont pas sur la marge de l'avers les trois croissants avec des étoiles: une autre particularité du type de ces monnaies, plus anciennes, c'est que les bouts du diadême ne sont point relevés, de chaque côté de la tiare, jusqu'à déborder sur la marge de la monnaie Le revers, tout aussi barbare, ne se distingue en rien quant au type, mais sur les monnaies de

---

1) Je me borne à présent à communiquer ces observations intéressantes, basées sur la riche collection du savant auteur, sans aucune remarque de ma part; mais j'y reviendrai dans un article sur le même sujet qui paraîtra sous peu dans ce journal. D.

la première époque, on y lit encore le nom du roi; tandis que sur les monnaies postérieures à l'interrègne de Zamasp, le nom royal du revers a été remplacé par des dates.

Je ferai observer ici, que les monnaies publiées dans l'ouvrage de M. Mordtmann No. 183 et 184, ne sont ni de l'année 11 ni de l'année 12, comme ce savant les a déterminées, mais que, puisque les croissants et les étoiles manquent sur la marge de l'avers, ces deux monnaies doivent évidemment appartenir à la première partie du règne de Kovad; la légende du revers, qui est certainement [Pahlavi], a paru à M. Mordtmann une fois [Pahlavi] et une autre fois [Pahlavi].

M. Mordtmann attribue le No. 185 à la douzième année de Kovad, mais cette fois, la détermination n'a pas été plus heureuse, car l'auteur dit lui-même que le type du revers est entouré d'une cannelure (doppelte Perleneinfassung); ceci rend évident que la monnaie ne peut-être ni de la 12me ni même de la 22me année, puisque cette modification du type a été introduite plus tard. Je crois que la date lue par M. Mordtmann [Pahlavi] doit-être [Pahlavi] (32). Il résulte donc que M. Mordtmann n'a pas, parmi plus de 2000 monnaies Sassanides qu'il avait a sa disposition, en publiant son ouvrage, trouvé de dirhems de Kovad avec les dates 11 et 12. Ce fait, bien qu'il ne soit qu'une donnée négative, est néanmoins acquis pour la chronologie du règne de Kovad.

Mais je reprends mes observations générales.

Les monnaies de la seconde partie du règne de Kovad présentent trois variétés chronologiques.

1° Celles qui ont été frappées après l'expulsion de Zamasp, jusqu'à la 16me année du règne de Kovad, en comptant tout, et son premier règne et l'interrègne de Zamasp Ces monnaies, dont l'émission n'a duré que très peu d'années, ont conservé sur l'avers la même légende que les premiers dirhems de Kovad, c.-à-d. le nom du roi seulement, sans aucune formule quelconque: le nom est tracé devant le visage, il remonte vers la tiare et se lit de bas en haut. Le type diffère pourtant déjà des premières monnaies de Kovad, car les

bouts du diadème coupent le grènetis en remontant jusque sur la marge, sur laquelle sont aussi, des deux cotés et en bas les croissants avec leurs étoiles, type qui n'a plus changé jusqu'à la fin du règne.

2⁰ Les monnaies frappées depuis l'année 16, jusqu'à l'année 32 inclusivement ; elles embrassent un laps de 17 ans et se distinguent de la variété précédente seulement par la légende de la face [2]) ; cette légende est plus étendue, car le nom royal est suivi d'une *formule* qui n'avait pas encore été employée, mais qui se maintint, pendant des siècles depuis lors, sur la monnaie au type sassanide. Sur les monnaies de Kovad la formule ıµɑɯ, suit le nom royal, la légende est ıµɑɯɒɹɹϩ, cette légende commence près du devant de la tiare et finit près de l'épaule du roi. Le revers ne diffère en rien des monnaies qui ont été émises avant l'année 16 du règne de Kovad.

3⁰ Les dernières monnaies de ce règne, frappées depuis l'an 32 jusqu'à l'année 41, se distinguent de toutes les autres seulement par le revers, dont la marge n'est plus unie et garnie d'une seule bordure en grènetis, mais elle est toute cannelée — ce que M. Mordtmann a designé par «eine doppelte Perleneinfassung.»

Veuillez vérifier ces observations concernant les changements de légende et de type de la monnaie de Kovad : je n'ai pu baser mes observations que sur ma suite et sur quelques exemplaires isolés que j'ai vus ailleurs ; mais vous, Monsieur, qui avez à présent à votre disposition une telle profusion de monnaies sassanides, Vous êtes bien plus à même de tirer au clair cette question, qui ne peut-être traitée de question oiseuse ou trop minutieuse, puisqu'elle peut aboutir à faciliter et à simplifier beaucoup le classement des monnaies de ce règne, lorsque même les légendes pehlevies ne sont pas parfaitement nettes et lisibles et laissent

2) Encore une petite remarque — les monnaies de Kovad, jusqu'à la date 19, n'ont qu'une seule étoile derrière le buste du roi ; depuis la date 20 — 41 il y a toujours deux étoiles, dont une derrière et l'autre devant le buste du roi.

des doutes sur les nombres décimaux [illegible], [illegible], [illegible] et [illegible]. Veuillez remarquer, je vous prie, que le nombre 20, [illegible], lorsqu'il suit une unité quelconque sur les monnaies de Kovad, est très rarement tracé jusqu'à la dernière lettre [illegible]: si c'était le cas, il ne serait pas difficile de le distinguer du nombre 30 [illegible], mais malheureusement on trouve presque toujours, la place ayant manqué jusqu'à la bordure de la monnaie [illegible] pour 20 et [illegible] pour 30; la différence de ces deux mots se réduit uniquement au premier signe. Si, comme je crois en être sûr, on n'a pas frappé de monnaies avec les cannelures au revers avant l'année 32 ou 33, et, depuis ces années, au contraire si toutes les monnaies ont ce signe distinctif, jusqu'à la 41me et dernière année de règne, il sera facile de reconnaître, au premier coup-d'oeil, les dates 23, 24, 25, 26, 27, 28 et 29, des dates 33, 34, 35, 36, 37, 38 et 39. *Les cannelures* du revers serviraient d'indice pour aider à reconnaître les dates douteuses.

M. Mordtmann, n'ayant pas fait cette observation, n'a paru attacher aucune importance à ce détail du type, et s'est souvent dispensé de l'indiquer dans la description de ses pièces, aussi se trouve-t-il, que dans son ouvrage il n'a publié que deux pièces entre les années 19 et 30, nommément les Nos. 190 et 193 (les Nos. 191 et 192 étant sans dates); or pour un laps de 10 ans c'est bien peu, lorsqu'on trouve dans le même ouvrage, pour les 10 années suivantes du même règne, plus de 20 monnaies; je suis convaincu, que parmi les monnaies classées par M. Mordtmann aux années 33 — 39 il y en a plusieurs qui sont des années 23 — 29, et c'est justement de ces années qu'il ne publie pas une seule pièce dans son ouvrage, où il a décrit de si riches collections sassanides.

En signalant des inexactitudes du bel ouvrage de M. Mordtmann, je dois aussi faire mes aveux sur les erreurs où je suis tombé moi-même en voulant, il y a plus de 10 ans, déterminer les plus anciennes dates du règne de Kovad

dans une des séances de la Société d'Archéologie et de Numismatique de St.-Pétersbourg, dont le protocole a été publié.

Je croyais alors posséder dans ma suite une monnaie de Kovad, avec la date 11; mais depuis, j'ai acquis la conviction que cette pièce est de la 13me année. Pour ceux qui ont déchiffré des dates pehlevies sur les monnaies sassanides, une pareille méprise ne paraîtra pas étonnante, car il existe une très grande ressemblance entre les caractères [illegible] ده یازج onze, et [illegible] ده سیزج treize. Néanmoins l'erreur que j'ai propagée n'en est pas moins fâcheuse, car elle a pu contribuer à en propager d'autres plus graves encore: ainsi a-t-on cherché, après moi, des monnaies avec la date 12, à laquelle ont dû se prêter des monnaies sans date, où le nom de Kovad [illegible] a été pris pour [illegible] etc.

Les plus anciennes dates du règne de Kovad sont de l'année 13: j'en possède deux exemplaires. Quant aux prétendues dates de la 11me et de la 12me année, je n'en ai trouvé nulle part. Ici je dois faire observer encore, que la monnaie publiée par M. Mordtmann No. 186, et qu'il attribue à l'année 13, est probablement de la 33me année, car le revers est indiqué «wie auf No. 185:» il y a donc évidemment une bordure cannelée — eine doppelte Perleneinfassung — qu'on ne trouve pas même encore sur les monnaies de l'an 23; M. Mordtmann a donc pris cette fois [illegible] pour [illegible].

De l'examen attentif et scrupuleux des monnaies de Kovad et de Zamasp, il résulte pour moi la conviction que le calcul chronologique de ces règnes doit être établi de la manière suivante. Premier avènement de Kovad, 491 de J. C., règne de 9 ans — 500 de J. C.; usurpation de Zamasp, 500 de J. C., interrègne de 3 ans — 503 de J. C.; deuxième avènement de Kovad, 503 de J. C., règne de 28 ans — 531 de J. C. Mon calcul étant basé seulement sur les données numismatiques, de nouvelles découvertes de dates *extrêmes* pour ces règnes pourraient le modifier, mais il serait inconséquent d'accepter, comme témoignages dignes de quelque attention, des médailles aussi mal conservées que l'exemplaire No. 181 Pl.

VIII fig. 22 de l'ouvrage de M. Mordtmann; car cette monnaie, qui est selon moi de Zamasp, est trouée justement à l'endroit de la date. M. Mordtmann voit le nombre 6, et cela peut être tout aussi bien les nombres 1, 2 ou 3, à volonté : une autre circonstance assez grave doit inspirer encore de la méfiance pour cette prétendue date, c'est qu'on n'a pas encore trouvé de pareilles monnaies avec les années 4 ou 5, tandis que celles qui sont marquées des années 1, 2, 3 sont assez fréquentes; or pour franchir deux années et établir un nouveau fait chronologique si important, il faut attendre quelque pièce plus digne de foi que l'exemplaire troué produit par M. Mordtmann.

Je passe à l'examen des monnaies de Khosrou 1er, Nouschirvan.

Le nombre des monnaies de ce souverain dans ma suite sassanide ne s'élève pas au delà de 106 pièces, auxquelles j'ai dû restreindre mes observations: il sera curieux de savoir, si d'après les grandes collections que vous explorez à-présent, mes remarques seront confirmées, ou bien si vos recherches produiront des résultats qui devront en modifier quelques-unes du moins.

Le nom du roi Khosrou-Nouschirvan est inscrit de quatre manières différentes sur mes monnaies, mais ce qui est très remarquable, c'est que les différentes orthographes du nom ne tiennent nullement aux localités de l'émission de la monnaie — mais seulement aux différentes époques du règne. Les variétés sont:

1° [illegible] en persan اوسرودی, ceci est la forme la plus ancienne, elle a été constamment employée pendant les trois premières années du règne, puis pendant la quatrième et la cinquième année, son dernier terme; mais elle n'est plus exclusivement employée, car on voit aussi paraître la forme suivante.

2° [illegible] خوسرودی. Cette forme ne commence que dans les années 4 et 5, et ce qui est étrange, c'est que le nom est inscrit de bas en haut, usage qui avait été abandonné depuis une 30ne d'années, et qui n'a plus été repris ni sous ce règne ni sous les règnes suivants. La forme

[Pahlavi] paraît assez souvent sur les monnaies de l'an 6, et à de rares intervalles encore quelquefois avec les dates 12, 13, 21, 32, 43; mais alors toujours le nom est inscrit dans la direction ordinaire, de haut en bas.

3° [Pahlavi] اوسروی. Cette forme paraît avoir été très peu usitée, car je ne l'ai trouvée que sur mes 3 monnaies de l'an 7.

4° [Pahlavi] خوسروی forme ordinaire, qui commence à l'année 6 et se maintient presque exclusivement jusqu'à la fin du règne; elle ne varie pas non plus sous le règne de Khosrou II, Parviz. Nous observerons ici que M. Mordtmann, qui a si laborieusement analysé l'orthographe du nom de Khosrouï, a omis de faire mention des variétés d'orthographe du nom sur les monnaies, en indiquant partout cette seule forme, lorsqu'elle n'était même pas encore en usage, p. ex. aux années 2, 3, 4 et 5, cette dernière dans le Supplément p. 184.

Les monnaies de Khosrou I présentent encore une particularité et la voici: à la même époque ou le nom royal s'écrivait de tant de manières différentes, justement pendant les années 1, 2, 3, 4 et 5 de son règne, le type du revers avait un caractère tout-à-fait extraordinaire, c'était comme une réminiscence grossière de l'ancien type du revers de Sapor I: les gardiens du pyrée tiennent chacun une lance sur laquelle ils sont appuyés, l'autre main est placée sur le pommeau de leur épée, qui reste dans son fourreau pendue à la ceinture. Dans ma suite une seule monnaie de l'an 5, et qui doit avoir été frappée à la fin de ladite année, ne présente plus ce type, mais elle produit, pour la première fois, le pyrée gardé par deux personnages portant des habits serrés à la taille, et qui descendent jusqu'aux genoux, chacun tient son épée nue, la pointe posée à terre à ses pieds, et les mains appuyées sur la garde: ce type n'a plus varié depuis la 6me année de ce règne et s'est maintenu sans changements pendant plus d'un siècle, longtemps même après la chute de la dynastie sassanide. Ce type, assez supportablement gravé sous Khosrou I, n'a pas de ressemblance avec le type du revers des monnaies de Kovad, où

les gardiens du pyrée ont l'air d'être placés sur des échasses et n'ont pas figure humaine. Nonobstant cela M. Mordtmann a prétendu, que le revers de toutes les monnaies de Khosrou I est le même que celui des monnaies de Kovad. Je vous signalerai encore que les monnaies du règne de Khosrou I montrent une certaine décadence graduelle: ainsi les dirhems avec les dates de 20 à 30 sont un peu mieux gravés que ceux des années 30 — 40; enfin les dernières monnaies, avec les dates 40 — 48, sont encore plus rudes et plus grossièrement traitées par les graveurs. Les dates sont plus distinctement tracées que sur les monnaies de Kovad, et on ne pourrait plus confondre les nombres 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29 avec 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38 et 39; car le nombre 20, lors même qu'il est précédé d'une unité, est cependant inscrit jusqu'à la dernière lettre [Pahlavi], tandis que le nombre 30 a presque toujours cette forme [Pahlavi] ou même la forme plus contractée [Pahlavi]. Concernant les dates en général on peut faire l'observation suivante. — Sous le règne de Kovad les *abréviations*, pour les mots persans indiquant les nombres au-dessus de 13, étaient plus en usage que sous le règne de Khosrou I, et sous Khosrou II on ne trouve presque plus d'abréviations, l'orthographe est moins variée et se maintient la même sous les Khalifes et sous les Ispehbeds du Taberistan.

Le tableau avec les légendes en caractères pehlevis copiées d'après les monnaies mêmes, que M. Mordtmann a placées dans son ouvrage, est excellent, mais j'ajouterai encore une 20ne de variétés de ces légendes pour les nombres 1 — 48, qui concernent les monnaies proprement sassanides, variétés que j'ai trouvées dans ma suite seulement. Sur des monnaies de Kovad j'ai la date [Pahlavi] چهرده. M. Mordtmann, en publiant parmi les monnaies du même roi des pièces de l'année 34, dont le nombre unitaire 4 est abrégé de la même manière, le transcrit en caractères hébreux צהל tschehel, v. No. 204 et 205 — je crois qu'un mot persan peut être transcrit en persan mieux qu'en hébreu, et que la lettre finale ne doit point subir de changement phonétique, parce que la voyelle

qui devrait la précéder a été omise; ce changement de l'*r* en *l* est d'autant moins naturel que cela aboutit à un contre-sens, à un nombre tout à fait déplacé — 40 et 10. Le pehlevi doit donc, à mon avis, rester un *r* pour le mot جهر 4, et la même lettre doit se prononcer *l* lorsque le mot est employé pour 40 جهل: Mais je me borne à vous soumettre ces conjectures, sur lesquelles vous êtes bien plus à même que moi de prononcer en connaissance de cause.

Sous Kovad, je trouve la date que je ne puis lire que شجده 16, car la 1re lettre est un ش, c'est une autre forme pour ششده. M. Mordtmann donne au nombre 11, یاجده une forme qui ressemble beaucoup à la précédente, mais je trouve le nombre 11 sur beaucoup de monnaies de ma suite de Khosrou I et II, et d'Hormisdas IV, toujours ainsi: , même souvent , le *iod* tout-à-fait détaché de l'*alif*: ceci au reste se voit bien sur des monnaies de Khosrou II.

Kovad — 18 خشده, contraction de .

دوجویست 22, pour .

pour — 29.

31. pour 40.

pour 41. — Le nombre 3, lorsqu'il précède un nombre décimal, est quelquefois facile à confondre avec le nombre 1, mais les deux premiers traits ont une courbe parallèle, et c'est ce qu'il faut bien observer pour ne pas se tromper, ainsi on trouve 13, 23, 33.

Les nombres sur les monnaies de Khosrou I présentent les particularités suivantes:

pour چهار 4, exemple unique.

5 est aussi une variété que je ne trouve pas chez M., mais qui se rencontre , quelquefois employée pour 6. Le 5 rappelle la forme pour .

11. 14. 16, comme sous Kovad. Schedjdeh pour scheschdeh a peut-être été employé comme un mot moins dur.

21, 23, چهرویست,

33. Sous Hormisdas IV je produirai la date huit [illegible]; cette forme ne se trouve pas dans le tableau de l'ouvrage de M. Mordtmann; quant au nombre 10, je l'ai sur plusieurs exemplaires [illegible]; ici la 2de lettre et un כ et non pas un ש; le cas se rencontre trop souvent pour qu'on puisse l'attribuer à une faute de graveur, mais je ne puis que vous indiquer le fait, sans prendre sur moi d'expliquer l'emploi de la forme *asra* pour la forme sémitique ordinaire aschra.

Sous Khosrou II, j'ai la date *deux* d'une forme paléographique assez curieuse, [illegible]. Mais j'ai omis de vous reparler encore de la pièce la plus intéressante que je possède de ce règne, c'est celle avec la date I. Cette monnaie ne laisse aucun doute, sur la date qui est très claire [illegible]; en outre le type, bien qu'au premier coup-d'oeil on reconnaisse aussitôt le dirhem bien connu de Khosrou-Parviz, dirhem si reconnaissable et si monotone dans nos collections — ici le type diffère un peu des 37 années suivantes, en ce qu'il n'y a pas encore d'ailes à la tiare du roi, et que derrière la tête, il n'y a que le mot [illegible], sans le monogramme que M. Mordtmann a expliqué par سیم — Ce monogramme ne commence donc à figurer constamment sur la monnaie sassanide, que depuis la 2me année du règne de Khosrou II, car sous l'usurpateur Bahram-Tchoubin on ne le voit pas encore. M. Mordtmann a cru trouver le monogramme en question déjà sur la monnaie d'Hormisdas IV de l'année 13. Le fait serait bien curieux à constater et surtout *la date* — mais j'ai déjà signalé tant de méprises de dates, que sans une empreinte ou un dessin fidèle de la monnaie décrite p. 110 No. 450, il est permis d'avoir des doutes, tant sur la date 13, qui est probablement un [illegible] 11, que sur le monogramme, qui est peut-être un fragment du mot [illegible], car ce mot n'est pas indiqué dans la description de la monnaie, et on le trouve cependant toujours annexé au monogramme en question. Il serait désirable pour l'éclaircissement du fait chronologique, que la monnaie de M. S. Alischan fût encore examinée avec attention.

Pour en revenir aux monnaies de Khosrou II, je vous indiquerai seulement encore une pièce de l'an 35, où on lit distinctement [illegible] پنج وسی; le *vav* ne peut avoir été intercalé par hazard, et c'est le seul exemple que je connaisse de cette forme de date en pehlevi.

In artistischer Beziehung — au point de vue des modifications du type de la monnaie Sassanide en général, je suis de l'avis de M. Mordtmann, que depuis Ardeschir I l'art a décliné constamment, mais je ne puis admettre que la barbarie ait atteint à son apogée sous Firouz, dont on a encore des monnaies relativement passables — Selon moi l'apogée de la barbarie du type de la monnaie doit être rapporté au règne d'Hormisdas IV, et il faut convenir que ses monnaies sont affreuses: aussi rien ne pouvant rester stationnaire, et comme on ne pouvait plus reculer sous ce rapport, nécessairement ses successeurs ont dû avancer. — Les rares monnaies d'argent de Varahran IV sont presque aussi barbares que celles d'Hormisdas, mais ma pièce unique en or de ce roi est beaucoup mieux traitée; enfin sous Khosrou II et déjà dans la première année de son règne, une réforme a eu lieu évidemment, tant pour le caractère général du type que pour la régularité des légendes; le type s'est aplati, le dessin en est sec et minutieux dans les détails, mais l'ensemble de l'aspect des monnaies de Khosrou II présente quelque chose de régulier, grâce peut-être aux doubles et triples bordures faites au compas, qui entourent le type de la face et du revers — tous ces détails se sont maintenus exactement, sous les Arabes en Perse, et sous les Ispehbeds dans la Tabéristan. Même les beaux dirhems koufiques des Omiyades ont emprunté aux monnaies de Khosrou II les bordures circulaires doubles et triples, parfaitement régulières.

(Tiré du *Bullet. histor.-philol. T. XIV. No.* 24.)

$\frac{7}{19}$ Août 1857.

Extraits des lettres de M. BARTHOLOMÆI à M. DORN; datées de Lenkoran, 30 juin et 6 juillet et de Tiflis, 11 août 1857, de même d'une lettre de M. KHANYKOV, datée de Tébriz, 5 (17) juin 1857.

Lenkoran, 30 juin 1857.

A mon avis l'objection de M. Khanykov [1]) est très sérieuse et mérite d'être bien pesée; car ce qu'il dit au sujet des signes monétaires, comme aussi toutes ses observations en

---

1) Cette objection, contenue dans une lettre adressée à moi et datée de Tébriz, 5 (17) juin 1857, est la suivante:

«Est-on bien en droit de voir dans la partie non déchiffrée de la légende des monnaies Sassanides une abréviation des noms de villes où la monnaie a été frappée? M. de Sacy est parvenu le premier à lire sur ces monnaies les noms de rois (non abrégés); M. Olshausen a eu le bonheur de découvrir les années du règne (aussi non abrégées): donc il était tout naturel de chercher quelque part le nom de l'endroit où la monnaie a été frappée; mais en toute rigueur il faudrait chercher ce nom aussi non abrégé, car il est fort étrange qu'une coutume si extraordinaire se soit établie, c.-à-d. que l'on écrive en toutes lettres des dates et des noms aussi connus des contemporains que les dates des années où ils vivaient eux-mêmes et les noms des rois qui les gouvernaient, et que l'on se soit plu à leur imposer un casse-tête en exprimant en abréviations les noms des villes beaucoup moins connus que le reste. Mais qu'est-ce que cela peut être? La grande variété de ces signes ne permet pas d'y voir l'indication du poids du métal pur, car le poids des médailles sassanides est peu — variable en général. Cette même variété nous empêche d'y

général, est dicté par une grande prudence jointe à beaucoup de sagacité. Je vous avoue que ma foi en lui est très grande, et je balance fort entre deux conclusions. Sont-ce

---

voir les noms des mois persans, qui sont au nombre de 12; l'absence de toute périodicité dans la suite de ces signes, pour les différentes années consécutives des différents règnes, empêche d'accepter l'idée si naturelle de M. S. de Sacy, d'y chercher l'indication d'une ère spéciale. Enfin dans les 50 signes divers que j'ai devant moi, et qui se rencontrent sur les monnaies depuis Firouz et Kobad jusqu'à Iezdedjird, dans la collection de M. Bartholomaei, nous voyons que la combinaison de deux caractères prédomine, un seul ne se trouve jamais, et ces caractères ne dépassent pas quatre: donc si cela était un système de numération quelconque, il devrait dépasser les milliers, jamais s'abaisser au-dessous de dix et contenir peu de centaines, ce qui constituerait un système de numération tellement extraordinaire, que certainement la mention en serait conservée quelque part. Mais si ce ne sont pas des noms de villes, si ce ne sont pas des nombres, ce ne peuvent être que les abréviations des noms des monnayeurs ou des signes monétaires; reste à prouver que du temps des Sassanides on avait l'habitude de se servir de pareils signes. Pour le moment je ne puis vous citer qu'un seul fait à l'appui d'une pareille coutume, quoique je n'attache pas moi-même un grand poids à cette preuve, et je sais, que pour établir cette supposition sur une base plus solide, il faudrait chercher des preuves numismatiques ou littéraires. Par le Voyage de Sir Ker Porter vous connaissez sans doute qu'à Kengawer, ville distante de 5 jours de marche de Kirmanchah, il y a une grande construction du temps des Sassanides; cette construction n'a jamais été achevée, et les matériaux qui devaient servir à des travaux ultérieurs, tels que d'énormes blocs de pierres, sont encore à la place où ils avaient été déposés par les fournisseurs. J'ai visité cet édifice le 1 (13) août 1852, et je n'ai rien à ajouter à la description fournie par mes prédécesseurs, si non que différents groupes de pierres portent différentes marques, telles que [signe], [signe], [signe], [signe], [signe], mais sur un groupe on voit clairement [signe]; ces signes sont grossièrement taillés sur les pierres et ne peuvent être évidemment que les marques par lesquelles les différents fournisseurs distinguaient leurs fournitures respectives. Il est très probable, que m'étant peu occupé du sujet, je laisse passer quelque considération majeure qui a pu porter les numismates à chercher dans ces signes des noms de villes, mais je dois vous avouer que les raisonnements de M. Mordtmann à ce sujet me paraissent très peu concluants, et surtout laissent un trop vaste champ à l'arbitraire; car si un signe comme [signe] peut être ex-

des abréviations de noms de villes ou des signes monétaires gravés sur les coins, confiés à des employés de la monnaie, qui devenaient responsables du poids et du titre de la monnaie? Observez, je vous prie, quand ces signes ont commencé à paraître sans interruption — après le règne de Sapor II; c'est justement sous ce long règne que la monnaie sassanide a été le plus négligée et pour l'unité de module et pour la pureté du métal. Ne serait-il pas naturel d'admettre, que justement alors on se soit aperçu du déclin de la drachme, et que pour lui rendre son crédit ébranlé, on ait eu recours à une mesure qui rendait responsables les monnayeurs? Ainsi on aurait p. ex. pour Sapor III, Varahran IV etc., l'abréviation du nom du monnayeur au-dessous du nom du roi: tel monnayeur de Sapor, de Varahran, etc.

Plus tard lorsque depuis Zamasp on mit les dates, la vérification devint encore plus facile. Remarquez aussi que depuis cette époque le titre de la monnaie ne s'altéra presque plus, et que pour chaque règne, quelque long qu'il soit, on remarque une grande uniformité de module, de métal et de type, depuis le commencement jusqu'à la fin.

Mais remontez à quelques siècles plus haut, et voyez les Arsacides, il y avait eu aussi des signes, noms de villes?[2]) ou monétaires? très variés; cela dura jusqu'au règne de Phrahatès IV; alors il n'y en avait plus que peu de variétés, puis sous les rois postérieurs à notre ère il n'y eut *qu'un seul signe* pendant 20 ans; c'est justement l'époque de la dégradation toujours croissante du titre de la monnaie arsacide; or, je conclus, que personne ne devenant res-

---

pliqué par Kerman, Kermanchah, Kerend, etc., il est tout aussi significatif pour moi que s'il ne disait rien du tout. Je vous prie de ne pas me refuser quelques éclaircissements sur ce sujet etc.»

Je n'ai pas manqué de satisfaire au désir de M. Khanykov; mais la question étant d'une nature sérieuse et de grande importance pour la numismatique sassanide, je préfère énoncer mon opinion sur les doutes émis par MM. Khanykov et Bartholomaei dans une discussion particulière. (D.)

2) Pour les Arsacides c'étaient probablement des noms de villes, p. ex. Tigranocerta etc.

ponsable de l'émission des pièces, l'abus s'introduisit et augmenta de plus en plus. Aussi l'exemple du discrédit de la drachme arsacide aura profité aux Sassanides, qui ont fini par où leurs devanciers avaient commencé.

N'est-il pas étrange aussi, que l'orthographe du nom de Khosrou Ier ait varié d'après les années (au commencement de son règne), et seulement d'après les années si la monnaie était émise dans toutes les extrémités de l'empire à la fois? mais que l'orthographe n'ait pas varié conformément aux localités où la prononciation pouvait du moins motiver ces variétés d'orthographe?

Si au contraire il n'y avait qu'un ou deux grands ateliers monétaires, où plusieurs employés surveillaient la qualité et la quantité du métal, puis répondaient du numéraire en y mettant leurs monogrammes, cela s'expliquerait plus facilement.

Je ne suis pas à même dans ce moment, n'ayant aucun livre de numismatique arabe, de vérifier dans combien d'endroits différents on frappait des dirhems koufiques omiyades en Perse en une même année. Cela pourrait aussi être pris en considération; puisqu'on se demande, en trouvant 15 ou 20 indications monétaires différentes sur les dirhems de la même année des derniers Sassanides, s'il est possible qu'ils eussent eu des ateliers monétaires en tant d'endroits différents, pour frapper de l'argent, et des employés assez probes partout, pour surveiller cette émission. Enfin c'est encore une question qui demande à être bien approfondie.

En attendant on peut, je crois, se borner à employer le terme général de *signes monétaires* au lieu d'*indications locales*, comme je le disais encore dans les dernières lettres que je vous ai adressées.

Les signes monétaires ne peuvent être que des noms abrégés soit de provinces, soit de villes, soit d'individus; or, dans les deux premiers cas, il faudrait nécessairement admettre que toutes les variétés d'indications monétaires désignent autant d'ateliers monétaires différents. Dans le troisième cas, c.-à-d si ce sont des noms d'employés ou d'ouvriers monétaires, il n'est pas nécessaire d'admettre que

toutes les pièces aient été frappées dans un seul hôtel de monnaie, mais peut-être dans plusieurs, sans que le nom des villes soit indiqué, puisque le nom du monnayeur, déjà connu du gouvernement, suffisait pour le contrôle.

En admettant qu'une ville ait eu son hôtel de monnaie pour frapper des dirhems d'argent, il est tout naturel que du moins pendant la durée d'un règne ou deux, si non d'avantage, elle ait conservé ce droit; et ainsi il faudrait s'attendre à trouver les mêmes signes monétaires consécutifs, pendant des 100, des 50 années au moins. Mais en admettant que nous n'ayons pas toutes les variétés de dirhems, on peut ne pas regarder à de petites lacunes de 2 ou 3 ans, pourvu que la filiation du signe monétaire se retrouve dans le courant de ces longs périodes de temps.

Si au contraire ce sont des abréviations de noms d'employés ou d'artisans monétaires (quant aux graveurs de coin il ne faut pas y songer, ils ne répondent pas du métal), ces hommes ont pu exercer leurs fonctions beaucoup moins de temps, et cela devait varier de 5 à 30 ans. Quelquefois cependant la fonction peut avoir passé au fils avec le même cachet (muhr), mais alors cela irait pour le maximum à 50 ans consécutifs, et encore ce serait bien rare.

Donc si vous passez en revue toute la masse de monnaies que vous avez à votre disposition, y compris environ 300 avec indications monétaires de ma suite, si vous faites aussi un choix parmi les 640 pièces de cette catégorie que donne M. Mordtmann — un choix de celles qui peuvent servir comme indications chronologiques, il en faudra malheureusement retrancher:

1° Son Jezdedjird Ier, son Djamasp, son Azermiducht, qui sont des fantaisies de l'auteur.

2° Tous ses Kobad (39 pièces), car toutes les dates y sont confondues.

3° Pour les autres règnes il faut encore retrancher toutes les dates où il y a les nombres un, trois et six, c.-à-d. 11, 13, 16, 21, 23, 26, 31, 33, 36, etc., puisque M. Mordtmann ne distingue pas ces nombres et les prend très souvent les uns pour les autres.

4° Parmi les indications monétaires qui sont produites dans l'ouvrage en question, il faut aussi soigneusement éviter celles où il y a un *a*, un *sch*, un *s*, un *t* ou un *d*, car ces lettres sont très souvent confondues par l'auteur. [3])

Ainsi je suppose que parmi les 640 Nos. de M. Mordtmann vous pourrez en choisir environ la moitié qui soit digne de toute confiance. Vous aurez ainsi, avec les pièces des cabinets de Russie, je suppose au moins un millier de pièces avec dates et indications monétaires, tout cela pour les 130 ans jusqu'à la fin de Khosrou II, donc près de 8 pièces par année, l'une portant l'autre. La vérification pourra se faire sur une échelle assez considérable, pour aboutir à une conclusion presque certaine, si ces signes sont des indications géographiques, ou bien simplement des signes de monnayeurs, c.-à-d. des noms d'individus. — Il n'est pas impossible du reste, qu'à la distance d'un siècle même, un ou deux de ces noms se soient retrouvés par hazard, mais en tout cas l'apparition non interrompue n'en pouvait pas être aussi stable et aussi permanente, que pour des noms soit de villes soit de provinces.

Depuis ma dernière lettre, j'ai plus attentivement regardé les empreintes que M. Mordtmann a données dans son ouvrage; je ne saurais assez admirer un procédé qui donne le moyen de vérifier l'exactitude des explications. Cette fois c'est la légende de la pièce Pl. VII, fig. 16, qui m'a fait prendre la loupe.

La légende de l'avers est très incertaine, et il n'y a que des vestiges de lettres, dont cependant une ressemble à un *d* ([Pahlavi]), mais la courbe inférieure se prolonge beaucoup trop au-dessous de la ligne pour qu'on puisse supposer qu'il fût suivi d'un *k* ([Pahlavi]), avec lequel on l'aurait réuni, comme c'était l'usage à cette époque dans le nom d'Jzdedjird. En tout

---

3) [Pahlavi] est selon lui Nichahp, [Pahlavi] est tantôt Baba tantôt Besa etc.; [Pahlavi] est aussi Nahdj, Nakhitchevan. Selon M. Mordtmann le [Pahlavi] est aussi tantôt un *t*, tantôt un *d* etc. etc.

cas il faudrait un spécimen plus net pour attribuer une monnaie à un roi dont la royauté même est si contestable.

Pour débrouiller ce que M. Mordtmann a cru lire sur le revers, il faut retourner le livre, le haut en bas et alors on trouve ce qui suit, entre la figure debout et le pyrée [illegible] et je vous défie, Monsieur, d'y trouver le nom Jezdekerti, même avec la meilleure volonté du monde. Le premier groupe seulement peut être pris pour Jez., puis vient une lettre qui serait un *l* ou un *r*, mais cela le serait seulement sous les derniers Sassanides, au VIIe siècle de J.-C.; quant à l'époque dont il s'agit, ce signe ne peut être considéré que comme une lettre incertaine; le groupe suivant ressemble tant au premier groupe, qu'on pourrait le prendre aussi pour Jez. Mais si M. Mordtmann y trouve *k*, *r*, c'est que probablement il y retrouve le même groupe de lettres que j'avais déjà reconnu il y a une dizaine d'années sur ma monnaie d'Jezdedjird III; ainsi l'auteur ignore encore que les caractères pehlevis ont subi des modifications entre le IVe et le VIIe siècle. Enfin je crois, comme je l'ai déjà dit, que la pièce n'est qu'une imitation barbare d'une monnaie de la dernière époque de Sapor II, faite en mauvais métal dans la Transoxiane, mais j'ajouterai que le mot pris par M. Mordtmann pour le nom Jezdekerti, peut avoir été copié, par des graveurs ignorant le pehlevi, d'une pièce beaucoup plus moderne, nommément de Zamasp, peut-être, et de la 3e année de son règne, car ce mot ressemble extrêmement au [illegible] de Zamasp, s'il était possible d'admettre, que dans des contrées éloignées comme celles dont il s'agit, on ait eu sous les yeux, en même temps, deux pièces sassanides qui sont séparées par plus d'un siècle de distance. — J'avance cette hypothèse très hardie, mais je ne prétends nullement vouloir la soutenir.

L'exemple donné par M. Mordtmann m'a rendu tellement téméraire, que je prendrai la hardiesse de vous soumettre encore la détermination suivante.

—

Une drachme de Sassan.

A. ᴊᴜᴨ (groupe de lettres peblevies, dont la dernière seulement est un élif, les deux précédentes sont incertaines). Buste royal, diadème et barbe tournés à gauche, la tête est couverte d'une tiare assez basse, entourée d'une double bordure extérieure de perles; elle a des fanons et une pointe qui descend sur la nuque. Le cou du roi est orné d'un collier de perles fermé par une agrafe. Le tout est entouré d'une bordure de grosses perles formant le grénetis.

R. ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΜΕΓΑΣ ΣΑ (?) ΑΝΙΣ et trois petites lettres (ΑΡΤ?). Figure d'un roi, avec la même tiare ronde, assis sur un siége et tourné à droite, tenant un arc à la main ; dans le champ une imitation incomplète du monogramme Ā. Æ. du même titre et du même module que les drachmes des derniers Arsacides Cette monnaie ne peut être que d'un de ces petits rois ou satrapes subordonnés aux Arsacides, et nommément dans l'Iran, puisque les caractères peblevis le prouvent évidemment. — Mais la drachme même peut-elle avoir été frappée du consentement et avec la permission du roi des rois? Il est permis d'en douter, puisque le type du revers est affecté seulement et exclusivement à la dynastie arsacide. Aurait-on aussi permis à un roi vassal de prendre le titre de grand roi? ceci est aussi douteux: du reste le revers n'est qu'imité de celui des Arsacides, puisque le personnage assis a une tiare ronde, et que ce n'est pas la tiare pointue d'Arsace Ier.

Tout cela ne ferait-il pas supposer, qu'un satrape de l'Iran se serait insurgé, du temps des derniers Arsacides, se serait proclamé grand-roi de l'Iran, et aurait fait frapper monnaie à son effigie? — mais qu'on l'aurait rappelé à l'ordre après avoir réprimé la révolte, et que tout cela aurait été tellement éphémère, que l'histoire n'en a rien mentionné?

Nous avons été étonnés vous et moi, Monsieur, de trouver en 1847 le nom et le portrait de Babek, au revers d'une monnaie d'Ardéchir, mais ce portrait est, sans aucun doute, posthume, puisque la monnaie est du fils de Babek. On n'a point de monnaies de Babek lui-même, qui était un

assez petit personnage et n'a pas même laissé son nom à la dynastie.

Je vous prie de comparer le dessin de l'effigie de ma drachme, avec le portrait de Babek, et vous serez frappé de la ressemblance non pas des portraits, mais des tiares: vous retrouverez sur les deux la même bordure extérieure en double rangée de perles, le même fanon; vous trouverez aussi le même collier qui n'est pas en spirale (comme aux derniers Arsacides); les grosses lettres pehlevies isolées se retrouvent également sur les deux monnaies, et même le grénetis de perles distancées, qui entoure le type, a une similitude frappante.

Si on admettait la supposition, un peu hardie, j'en conviens, que Sassan ait été un satrape de l'Iran, qu'il ait le premier secoué le joug, et que lorsque plus tard Ardéchir a réussi à renverser la dynastie arsacide, on ait imposé à la nouvelle dynastie le nom de Sassanides, en mémoire du premier moteur de l'émancipation du joug parthe — on pourrait dans ce cas se rendre compte, et de la similitude des accessoires du portrait de Babek et des autres analogies de la plus ancienne monnaie du règne d'Ardéchir avec ma drachme problématique.

Quant à la légende de ma pièce, le titre de grand-roi est indubitable, mais au nom ΣΑΣΑΝΙΣ que je suppose par conjecture, il manque le Σ du milieu; cette lettre, se trouvant à l'angle du carré, n'a pas trouvé place sur le flan, on ne voit qu'un seul trait horizontal, qui pourrait être, soit la barre inférieure, soit le trait dorsal de la lettre en question, selon la direction qu'on supposerait à cette lettre incertaine [4]).

Dans tous les cas je crois qu'une drachme à légende grecque, lisible en partie et insolite, avec des lettres pehlevies sur l'avers, est un fait tellement neuf dans la numismatique, et tellement curieux, que ma pièce mériterait d'être gravée

4) Les trois petites lettres incertaines peuvent être lues ΑΡΤ, et si ce n'était trop hardi, on pourrait voir le nom ΑΡΤΑΞΑΡ? peut-être le père de Sassan, représenté assis.

peut-être, mais je vous prie dans tous les cas, de vouloir bien publier ce que j'ai avancé relativement à cette drachme bilingue et incertaine. Je crois pourtant devoir passer de l'incertain au certain, et en quittant l'époque où se perd l'origine des Sassanides, je puis vous communiquer, que pendant ce dernier temps, je me suis encore procuré trois monnaies de la même source maritime, dont je vous avais déjà parlé dans les précédentes lettres.

1° Kovad; sur l'avers une seule étoile derrière le buste, pas d'étoile devant; [illegible] et le signe monétaire [illegible].

2° Idem, mais le buste entre deux étoiles et le revers avec la double bordure [illegible] et le signe monétaire [illegible].

3° Khosrou Ier, très barbare; la légende, devant l'effigie, remonte de bas en haut [illegible], le revers ordinaire porte la date [illegible] et le signe monétaire [illegible].

Ces deux monnaies n'ont rien de remarquable, mais les deux premières viennent confirmer ce que je vous avais soumis relativement aux indices du type de Kovad, en rapport avec les séries de dates de ce règne, et la monnaie de Khosrou de l'an 6, avec une autre indication monétaire que les autres de la même année, a cependant la même particularité du côté de l'avers que deux d'entre elles. Ceci semble toujours plaider contre la valeur géographique des signes monétaires, et si un heureux hazard vous faisait rencontrer, parmi le grand nombre de pièces, deux monnaies d'une même année, quelle qu'elle soit, mais dont l'avers serait d'un seul coin — l'énigme serait résolue, car un même coin n'aurait pu se trouver dans deux villes différentes en une même année.

—

Lenkoran, 6 juillet 1857.

Dans ma dernière lettre je vous ai soumis, Monsieur, mes conjectures sur les différents moyens qui me paraissent le plus propres à être employés pour tirer au clair la question des signes monétaires. Pour moi je dois vous avouer,

que plus je l'examine, plus je me sens convaincu que cela ne peut être que des noms d'hommes et nommément de monnayeurs responsables devant le gouvernement de la qualité et de la quantité du métal de la monnaie.

Je dois vous avouer aussi que je suis porté à croire que cette invention n'a pas pris racine tout d'un coup; que si elle a été adoptée, comme je pense, sous Varahran IV, elle a été abandonnée sous Jezdedjird Ier, pour n'être reprise encore que par Varahran V, mais depuis le commencement du règne de ce prince jusqu'à la fin seulement. Puis pendant le règne d'Iezdedjerd II on a encore fort souvent omis de placer les noms des monnayeurs; et enfin depuis le règne de Firouz (458 de J.-C.) les signes monétaires ont reparu en définitive pour ne plus être ni omis ni abandonnés, jusqu'à la fin de la dynastie. On peut donc considérer les 50 années qui précédèrent la date de l'avénement de Firouz comme une époque de changements dans les institutions concernant la monnaie sassanide, et les 200 ans qui suivirent son avénement comme l'époque de la stabilité de cette monnaie.

Lorsqu'on parcourt des yeux, dans une grande collection sassanide, les monnaies des derniers 200 ans, on est frappé de voir une uniformité de types, de modules et d'aspect général dans les pièces de chaque règne, qui se ressemblent entre elles comme des soldats d'un même régiment, et cela justement à une époque où les signes monétaires sont le plus variés. Si ces signes désignaient autant d'ateliers monétaires, dispersés dans toute l'étendue de la monarchie, ne serait-il pas aussi tout naturel de retrouver, indépendamment des signes monétaires qui ne consistent qu'en deux ou trois lettres, aussi quelque provincialisme dans l'exécution du type ou de la légende, quelque différence de module, d'épaisseur, tenant à des conditions particulières à quelques ateliers monétaires. — Il n'en est rien cependant, et j'ai beau regarder les rangées de monnaies des règnes de Firouz et de ses successeurs, aucune différence dans l'exécution des portraits ou des ornements ne s'adapte aux signes monétaires, tandis que tous les changements, soit dans les détails du type,

soit dans la manière d'orthographier les légendes, ainsi que je vous l'ai dit il y a longtemps, se rapportent aux années de l'émission des monnaies qui ont des dates.

Si l'on parcourt la suite des monnaies depuis l'avénement de Firouz jusqu'à Zamasp, c.-à-d. jusqu'à l'introduction des dates pendant tout ce laps d'une 40ne d'années, on trouve invariablement au revers, à gauche, le nom du roi [illegible], [illegible], [illegible], et à droite un signe monétaire qui ne consiste qu'en deux lettres seulement, jamais plus. On peut bien se demander pourquoi l'on aurait cherché à réduire les noms de villes ou de provinces à ce mode d'abréviation extrême, car il n'y aurait aucune inconvenance à placer le nom de la province ou de la ville en regard du nom du souverain. Si au contraire il s'agissait de placer à côté du nom royal le nom du monétaire, cela expliquerait l'abréviation, suffisante pour reconnaître l'individu, mais qui n'avait rien de choquant pour les égards dûs au roi.

Quelque temps plus tard encore, lorsque déjà les noms royaux aux revers étaient remplacés par des dates, on voit encore toujours deux lettres seulement comme signes monétaires; ainsi dans ma suite je ne trouve, pour les 24 ans qui suivirent l'avénement de Zamasp, qu'une seule fois, à la 18e année de Kovad, le signe [illegible] (en trois lettres) puis, le plus ancien signe polygramme [illegible] paraît chez moi à la 33e année du règne de Kovad; on le voit encore deux années consécutives, et il ne reparaît plus du tout. Il y a aussi quelques autres signes qui ont 4 ou 5 lettres, mais ils n'ont été mis sur la monnaie que vers la fin du règne de Kovad et plus tard, et par conséquent jamais à l'époque où le nom royal était placé en regard des signes monétaires.

Je dois encore signaler à votre attention les circonstances suivantes. Il y a des dates qui doivent particulièrement être observées, nommément la 15e et la 16e année du règne de Kovad; dans ma suite je trouve, pour la première fois, le mot [illegible] à la 16e année; il serait curieux de constater si effectivement il n'y a pas d'exemples, que déjà à la 15e année ce mot ait paru, ou qu'à la 16e année on ait

encore placé le nom du roi sans cet accessoire. 2° Dans ma suite je trouve une seule étoile derrière le buste seulement jusqu'à la 20e année inclusivement (la 21e année me manque), mais depuis la 22e année il y a toujours deux étoiles, une devant, l'autre derrière — il serait nécessaire aussi de constater par l'examen de plusieurs exemples si, nonobstant les différents signes monétaires, il y a aussi une pareille précision dans ce détail du type, qui ne pouvait être considéré comme une chose digne d'attirer l'attention des contemporains, mais qui pourrait peut-être mener à une conclusion relativement à la centralisation ou à la décentralisation du monnayage de cette époque. 3° Encore pour le règne de Kovad il y a les dates 32 et 33 à observer, nommément si le double grénetis du revers, qui paraît chez moi seulement depuis la 2de de ces dates, ne se trouve pas aussi sur des pièces de la 32e année, ou s'il manque à des monnaies de la 33e année. 4° Enfin sur les monnaies de Khosrou Ier, de la 5e année de son règne, je possède les deux variétés de types du revers, et voici comment: quatre exemplaires ont au revers l'ancien type avec les lances; ils portent les signes monétaires [illegible], [illegible], [illegible], [illegible], et deux pièces avec la même date ont comme signes monétaires les monogrammes [illegible] et [illegible] et présentent le nouveau type du revers, les gardiens appuyés sur leurs épées. Toutes les monnaies antérieures à l'an 5 ont l'ancien revers, et toutes celles qui suivent cette date ont le nouveau, c.-à-d. avec les gardiens du feu appuyés sur leurs épées, les deux mains réunies sur le pommeau. Il est aussi à remarquer que mes deux pièces de la 5e année au nouveau revers se distinguent par une netteté de gravure, pour l'effigie comme pour le revers, bien supérieure aux précédentes et même aux suivantes du même règne.

Il serait très important de vérifier si dans les grandes suites de monnaies sassanides du Musée de l'Académie de l'Institut oriental et de l'Université de Kazan[5]), la même particularité se montrera dans les monnaies des 4e, 5e et 6e

5) Actuellement de St.-Pétersbourg (D.).

années du règne de Khosrou Ier, si c'est effectivement sous la 5e année de ce règne que le changement du type du revers a eu lieu, et quels sont les signes monétaires de la même année qui ont pris l'initiative du changement de type; car il est évident que les monnaies de provinces éloignées ont dû se conformer dans les détails de types à celles qui ont été frappées dans la résidence royale, et puisque un des personnages à côté du pyrée est le roi lui-même, on ne pouvait pas le représenter, tantôt avec une lance, tantôt avec une épée à la main, par un simple caprice du graveur. L'ordre de cette réforme du type a dû, je suppose, nécessairement émaner du roi lui même, et voilà pourquoi je considère cette vérification du type de la 5e année du règne de Khosrou Ier comme la plus importante pour nous démontrer ce que signifient les monogrammes monétaires.[6])

L'augmentation assez considérable de ma suite sassanide que je dois à la mer Caspienne, m'a d'autant plus réjoui qu'elle porte sur presque toute la première moitié du laps de temps compris entre l'avénement de Zamasp et la mort de Khosrou II, car je considère les monnaies de ces premiers 65 ans comme infiniment plus rares que celles des dernières 65 années L'expérience de vingt ans de pratique, en formant ma suite sassanide, m'a démontré qu'il est plus facile de se procurer 100 pièces des 14 dernières années de Khosrou-Nouchirvan, avec les inévitables Hormisdas IV et Khosrou-Parviz, qu'une vingtaine de monnaies des 65 années qui suivirent l'avénement de Zamasp. Vous trouverez donc dans mon catalogue 168 pièces se rapportant à cette époque, tandis que dans l'ouvrage de M. Mordtmann, qui réunit les extraits des Catalogues des Musées Impérial de Vienne, Royal de Berlin, ainsi que de quatorze cabinets appartenant à des particuliers, il n'y a malheureusement en tout qu'une centaine de monnaies de cette époque, qui est si importante pour la vérification des signes monétaires. M. Mordtmann, de son côté, produit du reste au jour environ 500 pièces des derniers 65 ans de l'émission des mon-

6) Voy. le Postscriptum.

naies avec les dates consécutives, c.-à-d. depuis la seconde moitié du règne de Khosrou-Nouchirvan jusqu'à la mort de Khosrou-Parviz. Toute cette masse de pièces est d'une monotonie et d'une uniformité d'aspect telle, que l'on doit se demander involontairement, s'il est possible que des monnaies si identiques eussent été frappées dans tant d'ateliers différents. On répondra peut-être en produisant l'exemple des dirhems omiyades et abbassides des premiers siècles de l'Hégyre, qui ne diffèrent entre eux que par les noms de villes; mais ces monnaies sont sans types, les graveurs orientaux sont excellents copistes, et les formules koufiques une fois adoptées, elles étaient religieusement reproduites partout.

Il ne pouvait pas en être de même des monnaies sassanides, qui ont des types, et lorsque à chaque avénement il y avait un nouveau portrait, une couronne d'une forme nouvelle à représenter, il est impossible que, dans de pareilles circonstances, le plus ou le moins d'habileté des graveurs de province ne se soit trahi dans l'exécution des nouveaux coins; mais comme je l'ai déjà dit, rien dans les détails du type ne semble être en rapport avec les différentes variétés de signes monétaires, et ces signes me semblent être des noms de monnayeurs responsables de la qualité intrinséque des pièces. J. de Bartholomaei.

P. S. Si les changements de type ont eu lieu pendant une année quelconque, de sorte qu'on trouve en une année le type ancien et le nouveau, il sera naturel de s'attendre à trouver avec le nouveau type des signes correspondant à des villes importantes ou à la résidence même, et en général même, s'il y a une précision telle que les changements se soient faits d'une année à l'autre, sans que l'ancien type reparaisse encore deux ou trois ans après — on pourra positivement conclure, que les monnaies étaient frappées dans un ou deux grands ateliers monétaires seulement; car si le monnayage avait été réparti dans beaucoup de villes ou de provinces, il serait impossible d'admettre qu'on ait mis partout un empressement égal à faire des modifica-

tions dans le type, et les villes comme les provinces les plus éloignées de la résidence auraient été de deux ou de trois ans en retard, sans s'apercevoir d'une étoile de plus ou d'une bordure de moins sur la monnaie des autres provinces plus voisines de la métropole.

Dans ma suite, du reste, je ne vois pas de ces retards qui puissent faire songer à reconnaître dans les signes monétaires des indications géographiques, et je les considère comme des noms abrégés de monnayeurs.

—

Tiflis, 11 août 1857.

— — Les noms de villes évidemment ne me paraissent pas être des noms de villes, pas même ꡗꡢꡃ, qui m'en avait suggéré la première idée. Toute reflexion faite, je vous prie aussi d'exclure ce que je vous avais dit sur la probabilité de la longueur de la durée des signes comme noms d'artisans, car en Asie les maîtrises, hamkar همکار, passent de père en fils avec les surnoms, de générations en générations, très souvent pendant plus d'un siècle; mais il est très peu probable que le nombre d'ateliers monétaires ait pu être aussi considérable, et qu'étant dispersé sur tout le grand territoire de la Perse d'alors, il y ait pourtant eu une telle regularité, une telle spontanéité dans les plus petits chagements du type, et que pas une des villes éloignées ne soit restée en retard pour ces changements minimes, p. ex. une étoile de plus ou de moins, une bordure ajoutée etc., comme le montrent les monnaies de Kovad. Je crois donc fermement qu'il y avait en tout un ou deux grands ateliers, et que les signes appartiennent aux maîtres, *oustad*, de chaque enclume sur laquelle on frappait monnaie. — — J'ai encore reflèchi au mot ꡗꡢꡃ et voici ce que je conclus. — Puisque ce mot paraît pour la première fois à la 16me année du règne de Kovad, c.-à-d. trois ans seulement après son second avénement, lorsque le trône lui avait été arraché par violence et occupé par Zamasp son frère — je crois que ce voeu de multiplicité concerne directement les années de règne, et cela est d'autant plus naturel que

ces années avaient alors commencé à être indiquées sur la monnaie seulement depuis 6 ans : c'était donc bien nouveau, et cela a suggéré l'idée, en marquant les dates du règne, de formuler aussi le voeu que ce règne se prolonge et que ces dates se multiplient à l'infini — plus tard, du temps des musulmans, la même formule paraît en arabe, خلد الله ملكه: ainsi il ne peut pas être question de la multiplication de l'argent سیم افزود comme on l'a prétendu à tort. Mais le même voeu de longévité et de bonheur ou de grandeur pour le monarque, ainsi que vous l'a suggéré votre interprétation du سیم de M. Mordtmann, est d'accord avec cette idée, et comme le monogramme commence à la 2me année de Khosrou-Parviz c.-à-d. aussitôt après l'expulsion de l'usurpateur Behram-Tchoubine, il est aussi bien plus naturel de prêter un sens politique que commercial ou financier à ce monogramme. On faisait des voeux pour la longévité et pour la prospérité du monarque légitime après l'expulsion de l'usurpateur [7]).

---

7) Je regarde cette question comme décidée. [Pahlavi], comme je l'ai dit ailleurs, doit être lu گدمن افزود, et rendu par (*splendor, felicitas*) *majestas augeatur*. (D.)

(Tiré du *Bull. hist.-phil. T. XIV. No.* 24.)

$\frac{18}{30}$ September 1857.

Bericht über die vom Hrn. Gardeoberst v. Bartholomäi dem Asiatischen Museum verehrten Münzen. Von B. DORN.

Unser correspondirendes Mitglied, Hr. Gardeoberst v. Bartholomäi, hat mir für das Asiatische Museum zehn Silber-Münzen übersandt, die mit um so grösserem Dank entgegengenommen werden müssen, als sie sämmtlich dem genannten Museum entweder in ihrer ursprünglichen oder jetzigen Gestaltung noch abgingen. Dazu kommt, dass die meisten und namentlich No. 2—10, zu den grössten Seltenheiten gehören. Ich lasse hier die von dem verehrten Geber und mir verfasste Beschreibung der Münzen folgen.

A. *Timuriden.*

Schahroch.

1) I.	II.
ضرب	لا — —
السلطان	الله محمد
كاشان	رسول الله
— رخ بهادر	

M. 4. Chalifen.

Die Wörter الله الا sind durch eine Contremarque verloren gegangen, welche deutlich عدليه / علی میرزا giebt. Dieser *Aly Mirsa* kann kein anderer sein, als der Sohn und Nachfolger des Kara-Kojunlu Dschehanschah, welcher

in den J. 871 — 873 = 1466 — 1468, etwa anderthalb Jahre, regierte, und in diese Zeit muss also die Ueberprägung fallen.

Ulugh Beg (+ 853 = 1449).

2) RRR. I. السلطان الاعظم
الغ بيك لو(كوركان ?)
خله الله ملكه وسلطانه

II. Symb. sunn.

M. 4 Chalifen (nur عثمان ist deutlich).

Eine Münze von *Ulugh Beg* besass das Museum noch nicht; selbst in Fraehn's *Collectaneis* ist keine dergleichen erwähnt, und Hr. v. Bartholomäi versichert, dass es die einzige derartige Münze sei, die er in dem Kaukasus seit acht Jahren aufgefunden. Mit Ausnahme des Wortes لو? nach dem Namen des Prägherrn ist die Münze gut erhalten.

Baber.

3) RR. I. In einem Viereck:

سلطان
بابر oder بابه ?
بهادر

M. 12 Imame, von denen nur noch موسى und مهدى erkennbar sind. Die Contremarque enthält:

محمود
عدليه
٨٨٥ (?)

Dieser *Mahmud* war Baber's Sohn, und sein Vorkommen auf der Münze scheint unbestreitbar zu beweisen, dass die Münze von *Baber b. Baisoncor* herrührt.

II. Symb. sunn. M. 4 Chalifen.

Vergl. *Nova Supplem.* p. 332 u. 403.

Abu Saïd.

4) RR.

كوركان
ابو سعيد
سلطان — —

Diese Inschrift hat die frühere gänzlich verschwinden lassen; auf der Rückseite liest man das Sunnitische Symbol und in einem kleinen Viereck ضرب كاشان. Es scheint eine Münze Schahroch's oder Dschehanschah's gewesen zu sein. S. *Bull. hist.-phil. IV*, *No.* 10 p. 154; Soret, *Lettres XII. p.* 28

B. *Kara - Kojunlu.*

Pir Budak und Schah Jusuf Nujan.

5) RR. I. Von der ganzen Inschrift ist nur noch — بو (بو(طاق) (بو(داق) oder (يوسف) zu erkennen.

II. Contremarque:

عدليه
جهانشاه
ضرب تبريز
٨٦٨

Also geprägt in *Tebris* a. 868 = 1463.

Dschehanschah.

6) RR. I. السلطان / جها(نشاه). Die Ueberprägung giebt deutlich: كوركان / ابو سعيد; vergl. No. 4. Auf II. lässt sich blos ضرب (تبريز ?) mit Sicherheit lesen.

7) RR. I.

ضرب
السلطان العادل
ابو المظفر جهانشاه
خلد الله ملكه وسلطانه

II. Im Viereck: كاشان.

M. Symb. sunn.

Hr. v. Bartholomäi bemerkt, dass von solchen Münzen, aber ohne den Beinamen ابو المظفر und mit dem Prägort لاهيجان eine bedeutende Menge im Umlauf ist.

(خلد الله)

8) Auf I. ist blos der Name ملكه جهانشاه ganz deutlich und unzweifelhaft. Ob in den übrigen Buchstaben بتوفيق الله oder sonst etwas liegt, wage ich bei der durch eine Ueberprägung entstandenen Unordnung nicht zu entscheiden. — Ob da السلن, السلطان bedeutet?

II. Symb. sunn. In einem kleinen Viereck: ضرب تبريز.

M. 4 Chalifen.

9) RR. I. Von der ursprünglichen Inschrift besteht blos noch خلد الله. Die Contremarque giebt deutlich عدليه علی ميرزا v. No. 1.

II. لا اله الا — — — الله. In einer herzförmigen Contremarque جهانشاه السلطان. M. ابو بكر, das Uebrige vermischt. ٨٦٨?

10) RR. I. Ausser der Contremarque عدليه سلطان علی auch auf II. Alles verwischt. Auch diese Münze ist also von Dschehanschah's Sohne, *Hasan Aly Sultan*, überprägt; vergl. No. 1.

St. Petersburg, den 15. September 1857.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. XIV. No. 23. 24.*)

$\frac{4}{16}$ September 1857.

Nachweisung einer buddhistischen Recension und mongolischen Bearbeitung der indischen Sammlung von Erzählungen, welche unter dem Namen *Vetâlapancavinçati*, d. i. «Die fünfundzwanzig Erzählungen eines Dämons», bekannt sind. Zugleich einige Bemerkungen über das indische Original der zum Kreise der «Sieben weisen Meister» gehörigen Schriften. Von THEODOR BENFEY, Professor in Göttingen.

Beschäftigt mit Untersuchungen über die ursprüngliche Gestalt des Pantschatantra, die Quellen desselben und die Verbreitung der darin enthaltenen Erzählungen — deren Resultate ich theils in einer Einleitung zu meiner nächstens erscheinenden Uebersetzung dieses Werkes, theils in später zu veröffentlichenden Anhängen mittheilen werde — wurde mein Blick nach und nach auf das gesammte Gebiet der indischen Märchen- und Fabelwelt geleitet. Die anerkannt hohe Bedeutung des Buddhismus für die Entwickelung des gesammten indischen Lebens und seiner Litteratur bestimmte mich hierbei vorzugsweise meine Aufmerksamkeit auf dessen Erzeugnisse zu richten, wobei ich — da von den Originalen erst so wenig veröffentlicht ist — natürlich fast nur auf die Uebersetzungen und Bearbeitungen angewiesen war, welche sie bei den Völkern gefunden haben, die sich zum Buddhismus bekennen. Von der mannigfachen Ausbeute, welche mir diese

Durchmusterung gewährt hat, wage ich in nachfolgenden Zeilen der hohen Akademie ein Resultat vorzulegen, nicht bloss desshalb, weil es mir in der That das Interesse Derselben zu verdienen scheint, sondern vorzugsweise, weil es wissenschaftliche Erfolge nach einer Richtung hin in Aussicht stellt, welche auf eine gründliche und erspriessliche Weise zu verfolgen in der jetzigen Zeit wohl nur einige Mitglieder Ihrer hochgeehrten Gesellschaft die Kenntnisse und Hülfsmittel besitzen.

Hr. Professor Brockhaus hat im Jahre 1853 begonnen, eine höchst interessante Vergleichung der Recension der *Vetâlapancavinçati*, welche dem *Çivadâsa* zugeschrieben wird, und erst zu einem geringen Theil veröffentlicht ist (nämlich Einleitung und die ersten fünf Erzählungen von Lassen in seiner Anthologie, die sechste von Höfer in seinem Sanskrit-Lesebuch) mit derjenigen anzustellen, welche sich in Somadeva's *Kathâ-sarit-sâgara* findet (Berichte der königlich-sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften: philologisch-historische Classe 1853 S. 181 — 206). Er spricht hier (S. 183) die Ansicht aus, dass die Redaction, von welcher Lassen den Anfang herausgegeben hat, die älteste sei; über die Zeit derselben wagt er keine Bestimmung, sondern bemerkt nur, dass sie jünger als *Vikramâditya* (den er der Ueberlieferung gemäss um das erste Jahrhundert unserer Zeitrechnung setzt) und wahrscheinlich älter als Somadeva (im 12ten Jahrhundert nach Christus) sei. Die Bearbeitung dieses Werkes, auf welche ich mir jetzt Ihre Aufmerksamkeit zu ziehen erlaube, war ihm entgangen.

Benjamin Bergmann hat in seinem verdienstvollen und höchst interessanten Werke «Nomadische Streifereien unter den Kalmüken in den Jahren 1802 und 1803. Riga 1804. 4 Bände.» Band I S. 247 — 351 die Uebersetzung von 13 mongolischen Erzählungen veröffentlicht, welche ein zusammenhängendes, durch eine Ramenerzählung verbundenes Werk bilden und den Titel *Ssiddi-kür* führen. Jeder, welcher die Vetalapantschavinsati kennt, wird diese Sammlung unmittelbar als eine Bearbeitung derselben oder, um mich sogleich bestimmter auszudrücken, eines beiden zu Grunde liegenden

Werkes wieder erkennen. Da ich jedoch diese Kenntniss — bei der Seltenheit und theilweisen Fremdsprachigkeit der Werke, welche sich auf die Vetalapantschavinsati beziehen — nicht durchweg voraussetzen kann, so muss ich mir gestatten, die bemerkte wesentliche Identität zu beweisen, welches mit wenigen Worten wird geschehen können.

In den bekannten sanskritischen und den sich daran schliessenden Bearbeitungen fordert ein *Yogin*, d. i. «ein Weiser und Zaubrer» *Çânticîla* mit Namen einen König (bei *Çivadâsa* und in den daraus geflossenen modernen Bearbeitungen *Vikramâditya* genannt, bei *Somadeva: Trivikramasena*) auf, einen Leichnam, welcher an einem *Çinçipa*-Baum hängt, von einer Leichenstatt zu holen, wobei ihm zugleich (in *Çivadâsa's* Recension) bemerkt wird, dass, wenn er unterweges spreche, der Leichnam an seine Stelle zurückkehren werde. Der König holt ihn, aber während er ihn trägt sagt der in der Leiche hausende *Vetâla*, nach welchem diese Erzählungen im Sanskrit benannt sind, er wolle ihm zum Zeitvertreib eine Geschichte erzählen und schliesst diese mit der Frage: «wer von den in ihr vorkommenden Personen unrecht gehandelt habe», indem er zugleich drohend hinfügt, dass wenn er — obgleich es wissend — nicht antworte, ihm das Herz (bei *Somadeva:* der Kopf) auseinanderplatzen und er so umkommen solle. So bedroht antwortet der König und der Leichnam kehrt zu seiner früheren Stelle zurück. Auf diese Weise muss ihn der König 25 mal holen, bis er nach der 25sten Erzählung, der tamulischen Darstellung gemäss, keine Antwort weiss, nach der in der *Vrajabhâshâ* einfach schweigt, worauf der Ramen abgeschlossen wird. Ganz eben so fordert im *Ssiddi-Kür* ein *Baktschi* (welches dem sanskritischen Worte *bhikshu* entspricht, das bekanntlich die Hauptbezeichnung der buddhistischen Mönche ist), über dessen Namen ich weiterhin sprechen werde, einen Chanssohn auf, einen *Ssiddi-kür* zu holen, welcher im kühlen Todtenhain (Bergmann I, 254) neben einem *Amiri*-Baum (wohl sanskritisch *âmra* «Mango») weilt, und wenn er ihn auf dem Rücken hat «zu wandeln, ohne zu sprechen». Der Chanssohn folgt der Aufforderung und holt ihn, aber während er ihn auf dem Rücken hat, sagt der *Ssiddi-kür:*

«Weil uns der weite Weg lästig wird, so erzähle mir entweder oder ich erzähle dir eine Sage». Eingedenk der Warnung schweigt der Chanssohn; da beginnt der *Ssiddi-kür* eine Geschichte, an deren Ende der Chanssohn, von seinem Gefühl überwältigt, eine Bemerkung ausstösst, worauf der *Ssidi-kür* zu seinem Platz zurückstürmt. So geht es hier 13 mal.

In dem hier aus dem Ramen mitgetheilten findet sich kaum eine andre wesentliche Differenz, als die der Namen des bösen Geistes, im Sanskrit *Vetâla*, im Mongolischen *Ssiddi-kür*. Der mongolische Name ist eine hybride Zusammensetzung aus dem sanskritischen *siddhi* «Zauber» und mongolischen *kür* «Leichnam», eig. , burjät. *kur*, und entspricht dem Sinne nach der in den buddhistischen Schriften erscheinenden sanskritischen Zusammensetzung *vetâlasiddhi* «Vetalazauber». Dieser wird nämlich an einem Leichnam vorgenommen und von Hrn. Prof. Wassiljew in seinem Werke über den Buddhismus S. 196 beschrieben [1]. Die Bezeichnung des *vetâla* durch

1) In dem Werke des Prof. Wassiljew über den Buddhismus, seine Dogmen, Geschichte und Litteratur (Буддизмъ, его догматы, исторія и литература) St. Petersb. 1857 S. 196 heisst es: «Die sogenannte *Vetâlasiddhi* wird an einem Leichnam vorgenommen, der nach einer besondern Beschreibung ausgewählt werden, keine Mängel haben und frisch sein muss. Auf einer dazu geeigneten Stelle werden Zauberkreise (*Mandala*) gezogen und mit Gefässen versehen. In diese trägt ein Gehülfe den Leichnam, der zuvor gereinigt, gewaschen und in die besten Gewänder gekleidet werden muss. Darauf beginnt das Lesen der Zauberformeln, von denen einige die *Siddhi* gewähren, andere die Einwirkungen der *Nâga's* und *Prêta's* fern halten. Erhebt sich während der Zeit der Leichnam, nimmt man aber schlechte Anzeichen wahr, so waltet ein Hinderniss von Seiten der Dämonen ob. Dann wirft man bei dem Lesen gewisser Zauberformeln dem Leichnam mit Asche gemischte Senfkörner ins Gesicht. Dadurch wird die Einwirkung der Dämonen beseitigt und der Leichnam legt sich nieder. Sind aber keine schlechten Anzeichen da, so ist der Leichnam durch die Kraft der Zauberformeln erhoben und der Erfolg sicher. Dann muss man seine Wünsche aussprechen. Will man z. B. verborgene Schätze sehen oder in Indra's Höhle eingehen, um wunderwirkende Arzenei zu holen, so wird dies alles gewährt.» So weit Wassiljew. In Betreff des Gebrauchs der Senfkörner ist die Stelle in Somadeva's *Kathâ-*

siddhi-kür erklärt sich dadurch, dass die *Vetâla's* diese eigenthümliche Art von Dämonen, welche ihren Aufenthalt in Leichen nehmen, nach indischem Gespensterglauben von den Zaubrern, die sich ihrer zu bemächtigen wussten, als Mittel gebraucht werden, theils um übermenschliche Handlungen zu vollziehen, insbesondere um sich von ihnen in die den Menschen unzugänglichen Regionen, z. B. durch die Luft (*Somadeva Kathâ-sarit-sâgara* XVIII, 156. 177—79), in die Unterwelt (*Sinhâsana Dvâtrinçat* 17te Geschichte in der von Garcin de Tassy in seiner *Histoire de la littérature Hindoui et Hindoustani* II, 273 ff. gegebnen Analyse) tragen zu lassen, theils um sich die acht grossen *siddhi's* «Zauberkräfte», welche im *Vetâlap* bei Lassen S. 3, 18 aufgezählt werden, anzueignen.

Während der Ramen in diesen wesentlichen Punkten in der sanskritischen und mongolischen Bearbeitung übereinstimmt differirt er in andern minder wesentlichen, was natürlich bei dem geographischen und chronologischen Abstand beider niemand in Verwunderung setzen wird. Aehnlich ist es auch mit den Erzählungen selbst. Eine derselben, die 10te der mongolischen Bearbeitung, stimmt fast ganz mit der 2ten Abtheilung der 3ten des *Çivadâsa* und *Somadeva;* die 1ste der mongolischen stimmt mit den Hauptzügen der 5ten des *Çivadâsa* und *Somadeva;* eine Variante derselben bietet die 6te mongolische; die 2te mongolische ist verwandt mit der 15ten der *vraja*-Uebersetzung (der 19ten in der Tamulischen Bearbeitung); die andern mongolischen haben keine Analoga in der sanskritischen Recension und den daraus geflossenen Bearbeitungen, wohl aber theilweis in andern indischen Märchen und Erzählungen. Ich muss mich enthalten, auf diese Erzählungen hier näher einzugehen, da dieses auf eine erspriessliche Weise nur im Zusammenhange mit den verwandten, insbesondre auch den europäischen, geschehen kann, deren Gestalt mehrfach vorwaltend eben durch sie mit der indischen Urform vermittelt wird. Damit werde ich mich in einem der Anhänge zu meiner Uebersetzung des Pantschatan-

---

sarit-sâgara (*Vidûshaka* 86. 87. in Böhtlingk's Chrestomathie), und *Çukasaptati* 18 in Galanos Uebersetzung zu beachten.

tra beschäftigen. — Für den hier zu führenden Beweis: dass ein und dasselbe Werk in letzter Instanz der *Vetâlapancavinçati* und dem *Ssiddi-kür* zu Grunde liege, scheint es mir genügend, wenn ich mich auf die Vergleichung der zuerst erwähnten Erzählung beschränke. Da die sanskritische Bearbeitung derselben, wie sie bei Lassen vorliegt, von Brockhaus in seiner erwähnten Abhandlung übersetzt ist, die des Somadeva dagegen noch nicht und in einigen Zügen der mongolischen Darstellung näher steht, so theile ich hier zunächst eine Uebertragung von letzterer mit, und werde darauf die mongolische Bearbeitung folgen lassen. Die durch den Druck hervorgehobenen Stellen enthalten besonders beachtenswerthe Uebereinstimmungen in einzelnen Nebenzügen. Der Originaltext ist von Brockhaus a. a. O. S. 202 bekannt gemacht. Ich übersetze ihn folgendermaassen:

«Es giebt eine Stadt mit Namen *Harshavatî*, und da war ein vornehmer Mann, mit Namen *Dharmadatta*, ein Kaufmann, Besitzer von vielen Millionen. Dieser hatte eine Tochter, *Vasudattâ* mit Namen, welche alle andren Mädchen an Schönheit übertraf und dem Kaufmann lieber war, als sein Leben. Diese — der Frauen schönste, wie ein Rebhuhn anzusehen — ward einem ihr gleichen gegeben, einem an Gut und Jugendschönheit reichen, wie Ambrosia strahlenden, braven Kaufmannssohn, mit Namen *Samudradatta*, welcher in der von den Arya geliebten Stadt *Tâmralipti* wohnte. Einst, als ihr Mann sich in seinem Lande befand, sah diese Kaufmannstochter, welche sich im Hause ihres Vaters aufhielt, irgend einen Mann aus der Ferne. Da dieser ein schöner Jüngling war, so liess die leichtsinnige, bethört vom Liebesgott, ihn heimlich von einer Freundin sich zuführen, und umarmte ihn als ihren geheimen Buhlen. Von da an erfreute sie sich mit ihm im Verborgenen Nacht für Nacht und ihr Herz war einzig an ihn gefesselt. Eines Tages aber kam ihr junger Gatte aus seinem Heimathlande heran, gleichsam eine verkörperte Freude ihrer Eltern. Der Tag wurde festlich begangen, und sie, mit Schmuck versehen, von der Mutter in der Nacht zu ihm geschickt, aber, obgleich auf seinem Lager ruhend, umarmte sie den Gatten nicht, und als er sie bat, stellte sie sich — da ihr Sinn nur

auf den anderen gerichtet war — schlafend; vom Trunk berauscht und vom Wege ermattet, fiel er darauf in Schlaf. Darauf, als alle Leute, von Essen und Trinken voll, eingeschlafen waren, stahl sich ein Dieb in das Schlafzimmer, nachdem er ein Loch in die Mauer gemacht hatte. Zur selben Zeit erhob sich die Kaufmannstochter, ohne diesen zu erblicken und ging heimlich heraus, da sie mit ihrem Buhlen eine Zusammenkunft verabredet hatte. Als der Dieb, dessen Verlangen dadurch vereitelt ward, dieses sah, überlegte er «mit eben den Kleinodien bedeckt, um derentwillen ich hier ins Haus gedrungen, geht sie in tiefer Nacht hinaus; da muss ich doch wenigstens sehen, wohin sie geht!» Nachdem er so überlegt, ging er hinaus und folgte der Kaufmannstochter *Vasudattá*, sie sorgfältig im Auge behaltend, ohne von ihr gesehen zu werden. Diese aber, mit Blumen und ähnlichem in der Hand, begleitet von einer vertrauten Freundin, ging und trat ausserhalb des Hauses in einen Garten, welcher nicht sehr weit entfernt war. Da aber erblickte sie ihren Buhlen an einem Baum hängend, mit einem Strick um den Hals und todt; denn die Wächter der Stadt hatten ihn, als er, in Folge der Uebereinkunft mit seiner Geliebten in der Nacht herangegangen kam, für einen Dieb gehalten, gefangen und aufgehängt. Darauf erschrak sie, ihre Sinne verwirrten sich, «weh! ich bin vernichtet!» rufend, sank die Arme zu Boden und klagte und weinte. Sie nahm ihren todten Buhlen vom Baum herab, setzte sich nieder und schmückte ihn mit Salben und Blumen. Indem sie nun sein Gesicht aufhob und, obgleich voll Schmerz, küsste, da fuhr plötzlich ein Vetala in ihren leblosen Buhlen und dieser biss ihr mit den Zähnen die Nase ab. Dadurch erschreckt, fuhr sie vor Schmerz zwar zurück, aber, da sie sich verwundet fühlte, dachte sie «sollte er wohl noch leben» und trat wieder hinzu und betrachtete ihn; da sie ihn aber — weil der Vetala wieder herausgefahren war — ohne Bewegung und ganz todt sah, gerieth sie in Angst und Verzweiflung und ging weinend langsam davon. Alles dieses sah der Dieb, welcher im Verborgenen stand und dachte «was hat da dieses schlechte Weib gethan!? Ha! Jammer! schrecklich

ist jetzt das Herz der Frauen, nicht die Schlange [2])! es ist einem unergründlichen versteckten Brunnen gleich, alsdann voll von den Höllen der Unterwelt. Was mag sie wohl nun beginnen?» Nachdem er so überlegt, folgte er ihr aus Neugier nochmals von ferne nach.

Sie nun ging und, nachdem sie in ihr Haus, wo ihr Mann noch schlief, getreten war, fing sie laut an zu schreien und rief folgendermaassen: «Kommt zu Hülfe! Dieser Bösewicht, der unter der Gestalt meines Mannes mein Feind ist, hat mir, ohne dass ich etwas verschuldet habe, die Nase abgeschnitten.» Als sie ihr wiederholtes Schreien hörten, erwachten alle und sprangen vor Schrecken auf: Mann, Diener und Vater. Als der Vater herbeigeeilt, sie mit halbabgeschnittener Nase erblickte, ward er erzürnt, nannte ihren Mann einen Verbrecher gegen seine Gattin und liess ihn binden. Er aber, obgleich er gebunden ward, war stumm wie ein Fisch und sprach kein Wort. Nachdem Schwiegervater und alle wach waren und dieses hörten, der Dieb alsdann, der ebenfalls zugehört, sich rasch entfernt hatte, und die Nacht nach und nach in Lärm verlaufen war, wurde dieser Kaufmannssohn von dem Kaufmann, seinem Schwiegervater, sammt der Gattin mit der abgeschnittenen Nase vor den König geführt und nachdem der König erklärt hatte «er ist ein Verbrecher gegen seine eigne Frau» verurtheilte er den Kaufmannssohn — ohne Rücksicht auf seine Vertheidigung — zum Tode. Als er nun unter Trommelschlag zum Richtplatz geführt ward, trat der Dieb heran und sagte zu des Königs Dienstmannen «dieser ist unschuldig und darf nicht getödtet werden; ich weiss wie es zuging; führt mich vor den König, damit ich ihm alles sage!» Nachdem er so gesprochen, wurde er vor den König geführt, und, nach zugesicherter [3]) Straflosigkeit, erzählte der Dieb sämmtliche Vorgänge der Nacht von Anfang an. Dann sprach er: «Wenn Majestät meiner Rede keinen Glauben schenkt, dann möge sie sogleich die Nase im Munde des

---

2) In dem Texte ist das Ausrufungszeichen hinter *striṇâm* zu streichen.

3) Sollte nicht *kṛitâbhayaḥ* zu schreiben sein?

Leichnams suchen lassen». Nachdem der König diess gehört, entsandte er Diener, um nachzusehen, und, sobald diese die Wahrheit erkannt, sprach er den Kaufmannssohn frei von der Todesstrafe, verbannte das schlechte Weib, nachdem er ihr noch die Ohren hatte abschneiden lassen, aus dem Lande, strafte den Schwiegervater um sein ganzes Vermögen, und machte den Dieb, der sich seine Zufriedenheit erworben hatte, zum Oberaufseher der Stadt».

Zur Vergleichung setze ich die mongolische Darstellung, da sie nur kurz ist, vollständig hieher (Bergmann I, 328 — 331).

«Früh vorher lebten in dem Reiche Odmilsong zwei Brüder. Beide heiratheten. Der ältere Bruder und dessen Frau waren aber beide karg und missgünstig. Der jüngere Bruder war anders gesinnt. Einst stellte der ältere Bruder, als er eben viel Schätze zusammengehäuft hatte, ein grosses Gastmahl an und lud eine Menge Leute dazu. Der jüngere Bruder dachte aber bei sich. «Obgleich mein älterer Bruder sonst recht gut gegen mich gehandelt hat, so mögte er doch wol jetzt, da er so viele Leute einladet, auch mich und meine Frau einladen». So dachte er zwar, wurde aber doch nicht eingeladen. «Er hat mich gestern nicht eingeladen, aber wird es wol morgen thun.» So dachte er und wurde doch nicht eingeladen. «Vielleicht», dachte er, «ruft mich der Bruder morgen zum Branntweintrinken.» Weil er aber auch dazu nicht eingeladen wurde, so grämte er sich sehr. «Diese Nacht», sprach er bei sich, «wenn sich meines Bruders Frau betrunken hat, geh ich und stehle etwas im Hause.» Als er sich darauf zur Nachtzeit in die Geldkammer des Bruders geschlichen, legte sich des Bruders Frau neben ihren Mann, stand aber darauf wieder auf und ging in die Küche, kochte Fleisch und süsse Speisen und ging damit zur Thür hinaus. Der Versteckte wagte es noch nicht zu stehlen, sondern sprach bei sich selbst: «Ehe ich etwas stehle, will ich erst zusehen, was diese noch angiebt». Nach diesen Worten ging er, und folgte der Frau auf einen Berg, wo die Todten hingelegt wurden. Oben lag auf einem grünen Hügel ein künstlich gearbeiteter Deckel über einem todten Menschen. Dieser Mensch

war ehemals der Liebhaber der Frau gewesen. Aus Liebe schützte sie ihn noch jetzt gegen Vögel und Füchse. Schon von Ferne rief sie den Todten beim Namen und, als sie ihn erreicht, schlang sie den Arm um dessen Nacken, aber der jüngere Bruder war nahe, und sah alles dies an. Die Frau reichte dem Todten die Speisen und weil des Todten Zähne nicht aufgingen, öffnete sie diese mit einer Zange von Erz und schob das Essen mit der Zunge, zerkaut, in den Mund. Plötzlich prallte aber die Zange von den Zähnen des Todten zurück und zwickte von der Nase der Frau die Spitze ab. Zugleich klappten die Zähne des Todten zusammen und bissen von der Zunge der Frau die Spitze ab. Die Frau nahm nun die Schale mit den Speisen und ging nach Hause zurück. Der jüngere Bruder ging der Frau wieder nach und versteckte sich in der Geldkammer. Die Frau legte sich auf das Bett des Mannes. Der Mann fing an sich zu regen, als die Frau auf einmal ausrief: «O weh! o weh! hat es wol solche Männer gegeben?» Der Mann fragte: «Nun, was giebt es denn?» Die Frau versetzte: «Die Spitze von meiner Zunge, die Spitze von meiner Nase ist abgebissen. Was fängt ein Weib an, ohne diese zwei Dinge? Morgen soll der Chan alles erfahren.» So sprach sie und der jüngere Bruder entfernte sich ohne zu stehlen. Am folgenden Morgen begab sich die Frau zum Chan und berichtete also: «Mein Mann beging diese Nacht eine sehr ungeziemende That. Was für eine Strafe aber über ihn verhängt werden soll, will ich selber mit ansehen.» Der Mann sprach wol: «Von dem allen weiss ich nichts.» Weil aber die Rede der Frau gegründet zu sein schien und der Mann sich nicht rechtfertigen konnte, so sprach der Chan: «Wegen seiner ungeziemenden That verbrenne man diesen Mann!» Der jüngere Bruder vernahm, was mit dem älteren geschah und ging ihn zu sehen. Nachdem der jüngere Bruder alles erfahren, begab er sich zum Chan und sprach diese Worte: «Um das ungerechte Verfahren zu fühlen, lasst rufen die Frau und den Mann: ich will die Sache erklären.» Als beide gekommen waren, da erzählte der jüngere Bruder den Vorfall mit dem Todten und als der Chan noch nicht glauben wollte, sprach jener: «In dem Munde

des Todten blieb die Zungenspitze der Frau und in der Zange von Erz die blutige Spitze der Nase. Sendet hin, um sie zu sehen.» So sprach er und Leute wurden gesandt und die Aussage fand sich bestätigt. Der Chan sprach hierauf: «Weil sich die Sache also verhält, so lege man die Frau auf den Scheiterhaufen und verbrenne sie.» Die Frau ward aufgelegt und verbrannt.»

So sehr die mongolische Darstellung von der des Somadeva im Einzelnen abweicht, so ist sie doch in allen wesentlichen Momenten identisch. Es ist nicht nöthig für unsern Zweck und würde mich hier zu weit von ihm abführen, wenn ich versuchen wollte genauer zu unterscheiden, was in diesen Abweichungen der speciellen indischen Recension angehören möge, auf welcher die mongolische Bearbeitung beruht, und was durch Einfluss mongolischer Anschauungen umgewandelt ist. Ich begnüge mich in Bezug hierauf, so wie auf das Verhältniss dieser beiden Bearbeitungen zu den übrigen Fassungen dieser so unendlich weit verbreiteten Erzählung, auf meine Einleitung zum Pantschatantra zu verweisen und erlaube mir hier nur die allgemeine Bemerkung, dass sich schon bei dieser mongolischen Darstellung zeigt, was sich bei allen, jetzt fast über den ganzen Erdboden verbreiteten, ursprünglich indischen, Märchen und Erzählungen ergeben wird, dass nämlich ihr Kern stets derselbe — der ursprünglich indische — bleibt, die Hülle dagegen sich nach den ethischen Bedürfnissen und socialen Anschauungen der Völker, zu denen sie gedrungen sind, mannigfach umgewandelt hat. Denn wie sie von einem Volksleben ausgegangen sind, so sind sie auch allenthalben, wohin sie gelangten, wieder in das Volksleben eingedrungen.

Bei der wesentlichen Identität des Ramens und mehrerer der von ihm umspannten Geschichten kann kein Zweifel darüber bestehen, dass wir im *Ssiddi-kür* eine mongolische Bearbeitung einer alten Recension desselben Werkes besitzen, welches im Sanskrit den Namen *Vetâlapancavinçati* führt. Es entsteht jetzt die Frage: wie verhält sich jene zu diesem?

Da indisches Leben und indische Litteratur vermittelst des Buddhismus zu den Mongolen gelangt ist, so liegt schon darum die Vermuthung nahe, dass auch jene Recension als ein

Glied der buddhistischen Litteratur zu ihnen kam, dass wir in ihr ein buddhistisches Werk zu vermuthen berechtigt sind. Diese Vermuthung wird aber zu vollständiger Gewissheit erhoben durch den Namen desjenigen, welcher in der mongolischen Bearbeitung die Stelle des im Sanskrit erscheinenden Zauberers *Çântiçîla* vertritt. Der hier den Chanssohn entsendende, auch als zweiter der Lehrer im Eingangssegen angerufene (S. 249) wird nämlich *Nangasuna Baktschi* genannt (S. 252) und ist kein anderer als der berühmte buddhistische Heilige *Nâgasena* (vergl. über ihn *Burnouf*, *Introd. à l'hist. du Bouddhisme*, I., S. 70, *Spence Hardy*, *a Manual of Budhism*, S. 364 ff. und sonst, und fast alle Schriftsteller, welche über Buddhismus geschrieben haben); er führt, wie schon oben bemerkt, die solenne Bezeichnung der buddhistischen Asketen, sanskritisch *bhikshu* «Bettler». In eigenthümlich zufälliger Weise wird im Laufe meiner Studien meine Aufmerksamkeit jetzt zum drittenmal auf diese Persönlichkeit gerichtet, und ich darf wohl sagen, dass, wenn die Todten dankbar wären, ich ein gewisses Anrecht auf die Dankbarkeit dieses Heiligen beanspruchen dürfte. In meinem Artikel «Indien» (in «Ersch und Gruber» Encyclop. der Wissensch. und Künste, Sect. II, Bd. XVII, S. 85, vergl. Burnouf a. a. O. 570 n.) bemerkte ich 1840, dass dieser *Nâgasena* mit *Nâgârdschuna* identisch sei. Später (1842) machte ich darauf aufmerksam, dass der König, welchen *Nâgasena* nach buddhistischen Berichten bekehrt haben sollte, kein andrer als der berühmte griechisch-indische König *Menander* sei (Berliner Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik 1842, S. 876), eine Bemerkung, welcher Spiegel und Weber ihre Beistimmung gegeben haben; und auch dieser Aufsatz wird dazu beitragen, die Bedeutung dieses buddhistischen Heiligen in ein höheres Licht zu setzen. Im Eingangssegen des *Ssiddi-kür* wird seine Zaubermacht dadurch angedeutet, dass er «der Ergründer verborgener Gedanken» genannt wird. Im Kampf des Zauberschülers mit den Zaubermeistern — einem der am weitesten verbreiteten Märchen, worüber ich mich bei Behandlung dieser Erzählungen ausführlicher aussprechen werde — welcher hier einen Theil des Rahmens bildet, flüchtet sich der Chanssohn, welcher den

Zauberschüler vorstellt, in Gestalt einer Taube in *Nágasena's* Busen — so dass letzterer hier die Stelle einnimmt, welche in der buddhistischen Legende (aus der sich jener Kampf hervorgebildet hat) sonst dem *Gautama* Buddha selbst in einer seiner früheren Existenzen als *Çivi* zugewiesen wird (vergl. *Hiouen-Thsang, Mémoires sur les contrées occidentales etc. par M. Stanislas Julien, T. I, p.* 137, *Dsanglun*, oder der Weise und der Thor, von I. J. Schmidt, Uebersetz. S. 17, 18 und alles hieher gehörige in meiner Einleitung zum Pantschatantra). Sonst wird seine übermenschliche Macht im *Ssiddi kür* nur durch die Rettung des Zauberschülers vermittelst der zauberhaft wirkenden Kraft der Kugeln seines Rosenkranzes angedeutet; allein sie liegt ausserdem auch darin ausgesprochen, dass der Chanssohn durch seine Anweisungen befähigt wird, sich des *Ssiddi-kür* 13 Mal zu bemächtigen, und nach buddhistischem Glauben besitzt er sie theils in seiner Eigenschaft als *Bodhisatva* (Burnouf a. a. O. p. 570), theils als Incarnation des *Deva Mahásena* (*Spence Hardy, Manual of Budhism, p.* 514). Allein zum besonderen Repräsentanten der Zauberkraft[4]) eignete er sich vorwaltend durch die ihm zugeschriebene litterarische Thätigkeit. Unter seinem anderen Namen *Nâgârdschuna* wird er nämlich als Stifter der philosophischen Schule der *Madhyamika's* bezeichnet; seine Schriften

4) In einer aus chinesischer Quelle von Wassiljew in seinem oben angeführten Werke S. 212 ff. mitgetheilten Biographie *Nâgârdschuna's* heisst es unter anderm, dass er auf seinen Wanderungen durch verschiedene Reiche ausser andern Wissenschaften auch die der geheimen Zaubermittel erlernte, worauf er sich mit drei ausgezeichneten Männern zusammenthat, und nachdem er das Mittel sich unsichtbar zu machen gefunden hatte, schlich er mit ihnen in den königlichen Palast, wo er die Frauen zu entehren begann. Man entdeckte ihre Anwesenheit an ihren Spuren, die drei Gefährten *Nâgârdschuna's* wurden niedergehauen, er aber rettete sich durch die Flucht, nachdem er zuvor das Gelübde gethan hatte in den geistlichen Stand zu treten. Als sich einstmal ein Brahmane mit ihm in einen Wettkampf einliess und einen Teich hervorzauberte, in dessen Mitte ein tausendblättriger Lotos stand, liess *Nâgârdschuna* einen Elephanten entstehen, der diesen Teich verschüttete.

gehören zu der Gattung der *Tantra's* und enthalten vorwaltend Zauberformeln und ähnliches; vergl. Burnouf a. a. O. p. 557. *Mais parmi les auteurs d'ouvrages relatifs aux pratiques des Tantras, il n'en est pas de plus célèbre que Nâgârdjuna . . . Je trouve . . . . un livre de cet écrivain célèbre qui est intitulé Pañtchakrama . . . . c'est un traité rédigé d'après les principes du Yoga-tantra et qui est exclusivement consacré à l'exposition des principales pratiques de l'école Tantrika. On y apprend à tracer des figures magiques nommées Maṇḍalas . . . . L'auteur y relève l'importance de maximes comme . . . .; et c'est cette maxime même qu'on doit prononcer quand on a tracé le diagramme dit de la vérité. Chacun de ces anagrammes, celui du soleil, par exemple, et des autres divinités, a sa formule philosophique correspondante...* So ist er einer der bedeutendsten, gewiss vielmehr der bedeutendste Repräsentant des Zauberwesens, welches im Lauf der Zeit zu einer der Hauptentstellungen des Buddhismus geworden ist Sein Ruhm als Weiser in diesem Sinn, Herrscher über übermenschliche Kräfte, drang daher auch in die brahmanische Litteratur. Denn es ist nach dem bisherigen wohl nicht dem geringsten Zweifel zu unterwerfen, dass der *Çrîsiddhanâgârjuna* «der heilige vollkommne *Nâgârdschuna*», welchem in einem berliner Manuscript (bei Weber, Die Sanscrit-Handschriften der Königl. Biblioth. in Berlin nr. 904) ein Werk über Zauberei *kakshyapuṭa* «die Achselhöhle» — es lässt sich wohl noch nicht entscheiden, ob mit Recht oder Unrecht — zugeschrieben wird, kein andrer sein soll, als eben der buddhistische Heilige, welchen wir als den Zaubrer im *Ssiddikür* kennen gelernt haben. Die Bezeichnung *siddha* «der Vollkommene» steht hier wohl noch im ächt buddhistischen Sinn, wonach (vergl. *Hardy*, *Manual of Budhism.*, 37) der *Siddha* ein Mensch ist, welcher durch die Hülfe von Kräutern und andern medicinischen Substanzen und Vorbereitungen Wunder vollbringen kann. Dass unser *Nâgârdschuna* in der erwähnten Handschrift wirklich gemeint sei, dafür spricht auch die Stelle, welche Weber aus p. 140 derselben anführt, wo es heisst: *siddhayogam idam khyâtam purâ nâgârjunoditam*, diess *siddhayoga* «des Meisters Zaubermacht» genannte (Werk) ist vor Alters von *Nâgârdschuna* ausgegan-

gen[5]). In einem andern Manuscript (nr. 905) *yogamâlâ* «Zauberkreis» von einem unbekannten Verfasser tritt *Nâgârdschuna* noch stärker als der bedeutendste Repräsentant der Magie hervor; denn das Werk rühmt von sich «*atra çâstre çrî-Nâgârjunâcâryeṇa sarvê 'py anubhûtâ yogâ uktâ*(ḥ)» in diesem Lehrbuch sind sämmtliche Zauberpraktiken, deren sich der heilige Meister *Nâgârdschuna* bedient hat, mitgetheilt». — Wie eng Medicin und Aberglaube, insbesondere in niederen Culturzuständen zusammenhängen, ist allgemein bekannt und so greifen denn auch die Zauberwerke der Inder in das Bereich der Medicin hinüber und umgekehrt ihre medicinischen Werke in das der Zauberei. Es ist daher natürlich, dass wir den grossen *siddha-Nâgârjuna* auch als Autorität in medicinischen Werken finden (in den Manuscripten nr. 940, 941 und 974 der Berliner Bibliothek in Weber's angeführtem Werk und in dem von Wilson gegebnen Auszuge aus Csoma's *Analysis of the Kah-gyur* im 1sten Bande des *Asiatic Journal of Bengal* (1832 Sept. p. 388), wo *Nâgârdschuna* als ein «im Süden Indiens berühmter Urheber von Werken über alchymistische Medicin» genannt wird).

Nachdem wir nun eine buddhistische Recension eines mit der *Vetâlapancavinçati* wesentlich identischen Werkes als Grundlage der mongolischen Bearbeitung erkannt haben, entsteht jetzt die Frage, ob wir sie oder die Recensionen des *Çivadâsa* und *Somadeva*, welche wir zusammengefasst die brahmanische nennen mögen[6]), für die ältere zu halten haben.

In meinem schon erwähnten Artikel «Indien» habe ich die Ansicht ausgesprochen, dass die ganze brahmanische Litteratur — mit Ausnahme der Veden — erst in gewissem Sinn nachbuddhistisch und wesentlich eine Folge des Kampfes gegen den Buddhismus ist (vergl. «Indien» a. a. O S. 75, 246,

---

5) Das *neutrum* durch Einfluss der aus dem Sanskrit entwickelten Volkssprachen (vergl. z. B. *Haughton Bengali Grammar*, 67) Mscpt. 966 hat richtig das *masculinum*.

6) Uebrigens erinnert in diesen der Namen des *Jogin Çântiçila* noch an buddhistische Entstehung. Denn *çânta çânti* kömmt vorwaltend in buddhistischen Namen vor.

277). Ich glaube, dass diese Ansicht sich jetzt nach fast 18 Jahren, in denen sich die Hülfsmittel zur Erkenntniss der buddhistischen im Verhältniss zu der brahmanischen Entwickelung so sehr gemehrt haben, noch viel entschiedener und bestimmter aussprechen lässt; doch würde eine Ausführung derselben einen bedeutenden Umfang in Anspruch nehmen, und für unsre specielle Frage würde auch ihr vollständiger Beweis noch keinesweges ganz entscheidend sein. Denn wenn sich dadurch auch im Allgemeinen bei Werken, welche sich in der buddhistischen und brahmanischen Litteratur zugleich finden, die Wahrscheinlichkeit der Priorität für die buddhistische Recension ergäbe, so würde diese allgemeine Wahrscheinlichkeit doch für einen einzelnen Fall — zumal da die Brahmanen und Buddhisten über 1000 Jahre friedlich neben und unter einander gelebt haben — sehr wenig entscheiden. Mehr schon — doch auch keinesweges ganz entscheidend — spricht der Umstand dafür, dass grade die Märchen, Erzählungen und Fabeln, welche sich im Indischen finden, schon bei unsrer verhältnissmässig noch so geringen Bekanntschaft mit der buddhistischen Litteratur, sich zu einem so grossen Theil als aus dieser hervorgegangen nachweisen lassen, dass man nicht zu viel wagt, wenn man die Hypothese aufstellt, dass sie erst von den Buddhisten in die indische Litteratur eingeführt sind. Schon eine genauere Betrachtung der bis jetzt bekannt gewordenen Märchen des *Somadeva* wird bei Vergleichung mit den buddhistischen Legenden, welche Burnouf, Schmidt u. a. theils aus der Original- theils aus der Uebersetzung-Litteratur der Buddhisten bekannt gemacht haben, eine Masse von buddhistischen Zügen erkennen lassen, welche *Somadeva* in seiner Darstellung, vielleicht wider Willen, bewahrt hat, und in meiner Einleitung zum Pantschatantra, so wie in den Anhängen dazu werde ich für eine nicht unbeträchtliche Anzahl von Erzählungen und Märchen buddhistische Quellen nachweisen. Diese Hypothese als richtig vorausgesetzt, würde natürlich, wenn eine Erzählungssammlung, wie die hier besprochene, in buddhistischer und brahmanischer Recension vorliegt, jene das Vorurtheil der Priorität für sich haben; doch würde auch

diess Vorurtheil nicht für alle einzelnen Fälle auf gleiche Weise gültig sein. und wir werden dessbalb gut thun, uns umzusehen, ob Momente in den beiden Sammlungen selbst liegen, welche über die Priorität der buddhistischen vor der brahmanischen zu entscheiden geeignet sind. Ein derartiges ist zunächst die geringere Anzahl der Geschichten in der mongolischen Bearbeitung Denn es ist natürlich und gewöhnlich, dass derartige Sammlungen durch Aufnahme neuer Geschichten immer mehr anwachsen — und ich werde diess z. B. so wohl in Bezug auf das Pantschatantra als auch auf den Kreis des Sindbad oder der «Sieben weisen Meister» nachzuweisen fähig sein, — so dass also, bei der Existenz von zwei Recensionen, diejenige welche die geringere Anzahl von Erzählungen enthält, schon dadurch ein Anrecht auf die Priorität hat. Ein zweites Moment bildet die religieuse Haltung des Ramens in der mongolischen Bearbeitung. Denn es wird sich bei genauerer Durchforschung der indischen Märchen und Erzählungen ergeben, dass sie vorwaltend auf religieusen Legenden und Anschauungen beruhen, so dass eine Recension, in welcher das religieuse Element hervortritt, die Wahrscheinlichkeit hat älter zu sein, als die, in welcher es nicht erscheint. Der Zauberlehrling wird hier, indem er, wie schon bemerkt, als Taube in Nagasena's Busen fliegt, gerettet; es kommen aber die sieben Zaubermeister um, und die Aufgabe den *Ssiddi-kür* zu holen, muss jener als Busse für das vergossene Blut vollbringen. In der brahmanischen Darstellung dagegen soll der König den *Vetâla* für einen Zaubrer holen, welcher sich durch einen Zauber die acht grossen Zauberkräfte verschaffen will. Der Abschluss des Ramens in *Çivadâsa*'s und *Somadeva*'s Darstellung ist noch nicht veröffentlicht. Er wird aber schwerlich von dem in der *Vraja*-Uebersetzung und der tamulischen Bearbeitung bedeutend abweichen. Nachdem der König hier auf die der 25sten Erzählung angeschlossne Frage nicht geantwortet hat, theilt ihm der Vetala mit, dass der Zaubrer, der ihn abgeschickt, ihn selbst verderben wolle; er räth ihm, ihm zuvorzukommen und giebt ihm Anweisung, wie er ihn tödten könne. Der König folgt diesem Rath, worauf ihn der Vetala mit einem Blumenregen bestreut. Indra und

die übrigen Götter erscheinen und jener gewährt dem König die Gnade, dass sein Ruhm ewig in der Welt dauern solle. Zugleich unterwerfen sich ihm zwei Genien, welche sich anheischig machen, auf seinen Ruf augenblicklich zu erscheinen und seine Befehle zu vollziehen. Vor diesem Ramen hat der buddhistische zugleich den Vorzug der grössern Einfachheit, welche ihm unzweifelhaft ebenfalls einen Anspruch auf die Priorität giebt. Diese Einfachheit zeigt sich auch in den übrigen Theilen des Ramens, wo der brahmanische im Gegensatz dazu ein ausgeklügeltes, berechnetes Raffinement zeigt, welches wohl als ein entschiedenes Zeichen eines späteren Strebens nach besserer oder stärkerer Motivirung angesehen werden darf. Statt der Todesdrohung, wodurch der König genöthigt wird zu sprechen, statt der Räthselfragen, die ihm zur Entscheidung vorgelegt werden, statt des Nichtwissens oder Schweigens am Ende der 25sten Erzählung, wodurch hier der Abschluss des Ramens zu Stande kommt, bricht in der mongolischen Darstellung der Chanssohn jedesmal am Ende der Geschichte sein Schweigen von selbst, auf echt menschliche Weise, bloss überwältigt von dem Eindruck, den die Geschichte auf ihn macht, indem er ihn in einem kurzen Urtheil oder in einem Ausruf ausspricht.

Am entscheidendsten aber für die Priorität der buddhistischen Recension spricht der Umstand, dass Somadeva's Darstellung Spuren zeigt, dass sie auf der buddhistischen Recension beruht. Der Zaubrer wird hier grade wie *Nâgasena*, der mongolischen Bearbeitung zufolge, stets als *bhikshu* bezeichnet, ausgenommen an einer Stelle, wo er sogar die fast noch mehr den Buddhisten eigenthümliche Bezeichnung *çramaṇa* «der Dulder» führt (*vs.* 19 bei Brockhaus S. 188). Wir können hieraus zugleich folgern, dass die Recension des Somadeva älter ist, als diejenige des *Çivadâsa*, deren Anfang Lassen publicirt hat. Hier heisst er *yogin* und *digambara*; letzteres ist bekanntlich eine Bezeichnung, welche bei den Dschaina's für ihre Asketen gebräuchlich ist; diese nehmen aber auch *Vicramâditya* für sich in Anspruch (*Wilson*, *Sanscrit Dictionary*, *Pref. XIII*); beides spricht vielleicht dafür, dass an die Stelle der buddhistischen Recension zunächst eine im

Sinn der Dschaina's trat, was ich jedoch hier nicht weiter verfolgen kann.

So viel über den *Ssiddi-kür*. Allein die Resultate, zu denen die Betrachtung desselben uns führte, können nicht umhin, die Frage anzuregen, ob nicht auch in der sonstigen mongolischen, sowie in den Litteraturen der übrigen buddhistischen Völker, in denen man bis jetzt fast nur Uebersetzungen von religieusen Werken der Inder erwartet, sich vielleicht noch indische Werke aus andern Gebieten des Geistes entdecken lassen. Von diesem Gesichtspunkt aus verstatte ich mir noch einige Bemerkungen an diesen Aufsatz zu knüpfen.

Es ist bekannt, dass *Masudi* († 956 nach Chr.) ein arabisches كتاب السندباد *Kitab es Sindbâd* «Buch des Sindbad» erwähnt (bei *Gildemeister*, *Scriptorum Arabum de rebb. Ind. loc. p* 12); ich transscribire *Sindbâd*, weil diese Aussprache der weiterhin zu gebenden Etymologie am getreusten entspricht. Dieses Werk ist, der von ihm gegebenen Beschreibung gemäss, wesentlich identisch zunächst mit dem kleinen Sindbad, welchen Hr. Prof. Herm. Brockhaus in *Nachshebi's* († 1329) *Tûtî-nâmeh* (der persischen Bearbeitung der sanskritischen Sammlung von Erzählungen, welche *çukasaptati* «die siebenzig Erzählungen eines Papagay» heisst) entdeckte und 1845 in einer leider überaus seltenen Schrift (*Nachshebi's* Sieben weise Meister. Leipzig 1845) persisch und deutsch herausgegeben hat; ferner mit dem persischen *Sindibâd-nâmah*, welchen Forbes Falconer im brittischen Museum entdeckt und in einer Analyse im *Asiatic Journal* (1841, Vol. 35, p. 169 ff. Vol. 36, p. 4 ff. und 99 ff.) bekannt gemacht hat; weiter dann mit der arabischen Bearbeitung, welche sich unter dem Titel «die sieben Veziere» in einigen Handschriften der «Tausend und eine Nacht» findet und von der zwei Recensionen, eine von Scott (*Tales, Anecdotes und Letters. Shrewsbury* 1801, *S.* 38), die andre von Habicht (in der Breslauer Uebersetzung der «Tausend und eine Nacht» XV, 147) übersetzt sind; ausserdem mit der hebräischen Bearbeitung, welche den Namen *Sandabar* führt und dem griechischen *Syntipas* und endlich dem Kreis europäischer Schriften, welche sich an die «Sieben weisen Meister» lehnen (vergl. Keller, *Li Romans*

des Sept Sages, Einleitung, und desselben *Dyocletianus* Einleitung und andere). Masudi (a. a. O.) setzt die Abfassung des Buchs des Sindbad unter den indischen König *Kûrush*, womit er natürlich, analog seinen Angaben über die Abfassung des *Kalîla* und *Dimna* (bei Gildemeister a. a. O. p. 10), sagen will, dass das Werk in Indien geschrieben sei. *Mohammed Ibn-el-Neddim-el-Werrak* spricht sich in seinem *Fihrist* zwar nicht mit Entschiedenheit für die Abstammung desselben aus Indien aus, doch hält auch er sie für das wahrscheinlichste (Wiener Jahrbücher Bd. 90, S. 49, 51). Das Original hat sich in der indischen Litteratur bis jetzt noch nicht finden lassen und die Hoffnung, welche sich in Folge der erwähnten Brockhaus'schen Entdeckung 1845 fassen liess, dass es vielleicht in der *çukasaptati*, dem indischen Original des *Tûtî-nâmeh*, enthalten sein werde, hat sich seit der Zeit wohl entschieden als trügerisch erwiesen. Denn im Jahre 1851 ist die griechische von Galanos abgefasste Uebersetzung der sanskritischen *çukasaptati* erschienen; diese enthält zwar erst 60 Nächte — mit Ausnahme der 33sten — so dass noch 11 unbekannt sind, aber unter jenen erscheint keine Ramenerzählung, welche derjenigen entspricht, die bei *Nachshebi* (in der 8ten Nacht) den Sindbad bildet, und dass sie auch in den noch fehlenden nicht vorkommen wird, wird so gut als gewiss dadurch, dass alle Einzelerzählungen, welche bei Nachschebi in diesen Ramen verwebt sind, mit Ausnahme einer (mit einer andern verbundenen) unter jenen 59 übersetzten erscheinen[7]), so dass als sicher anzunehmen ist, dass sie nicht nochmals vorkommen werden, also das sanskritische Original des Sindbad wenigstens in der Recension, nach welcher Galanos übersetzt hat, nicht mehr erwartet werden darf. Ich erlaube mir hier sogleich zu bemerken, dass es sich ähnlich mit fast allen Erzählungen verhält, welche sich in den zum Kreise des Sind-

7) Da Brockhaus *Nachshebi* so selten ist, so erlaube ich mir die Correspondenzen hier zu bemerken. *Nachsh.* 1 = *çukas.* 26. — 2 = 1. — 3 = 22. — 4, enthält zwei Geschichten; *a* ist = *çuk.* 11; *b* fehlt in *çuk.*, erscheint in den «Vierzig Vezieren übersetzt von Behrnauer, S. 241.» — 5 = *çuk.* 15, aber nur dem 1sten Theil. — 6 = 32. Mehr Geschichten enthält dieser kleine *Sindbad* nicht.

bad gehörigen Schriften vorfinden. Auch sie lassen sich fast ohne Ausnahme in indischen Werken — speciell in den verschiedenen Recensionen des Pantschatantra, der *çukasaptati* und der *vetâlapancavinçati* nachweisen, und dadurch erklärt sich auch vielleicht theilweis der Verlust des sanskritischen Originals des Sindbad. Da nämlich sowohl die Einzelerzählungen als die Ramenerzählung desselben in andre indische Werke übergegangen waren, oder sich in ihnen fanden, so musste das Werk selbst an Interesse verlieren und desshalb u zselten abgeschrieben werden, um auf unsre Zeit zu gelangen. Noch einen anderen Grund werde ich weiterhin vermuthen. Denn dass das Original wirklich aus Indien stamme, ist schon nach Masudi's Angabe vernünftigerweise kaum zu bezweifeln. Er stand der Zeit, wo es in die arabische Litteratur überging, gewiss nahe genug um eine sichere Basis für seine Angabe zu haben. Denn die Angabe des Verfassers des *Modjemel-altewarikh* und des *Hamza Isfahani*, welche Loiseleur Deslongchamps in seinem *Essai sur les fables indiennes, p.* 81, *n.* 1 erwähnt und zu einem falschen Schluss benutzt, der gemäss der Sindbad unter den Arsaciden (von etwa 256 vor bis 223 nach Chr.) abgefasst wäre, beruht auf weiter nichts als einer Zusammenzählung der Jahre, welche bei Masudi und dessen Quellen den indischen Königen von *Fûr*, dem Zeitgenossen Alexander des Grossen, an bis zu *Kûrush*, unter welchen der Sindbad gesetzt ward, beigelegt wurden (nämlich: *Fûr* 140 Jahre, *Dabshilîm* 120 [nach andern anders], *Balhit* 80, nach andern 130, dann *Kûrush*, so dass man von *Fûr* bis auf diesen 340 oder 390 Jahre erhielt und damit etwa in die Mitte der Dynastie der Arsaciden gelangte); sie hat also eben so wenig Werth, als diese Zahlangaben. Ausser Masudi's bestimmter Angabe sprechen auch noch folgende Gründe für die Abstammung des Sindbad aus Indien. Zunächst ist schon an und für sich kaum einem Zweifel zu unterwerfen, dass Masudi, welcher noch vor dem Einfall der Ghazneviden in Indien, mit welchem die eigentliche Bekanntschaft der Araber mit Indien erst beginnt, starb, oder wenn er in seiner Angabe über das Buch des Sindbad einem Vorgänger folgte, dieser seinen König *Kûrush* keiner andern Quelle entnahm, als

dem Buche Sindbad selbst. Ganz eben so haben die Araber den indischen König *Dabshilîm*, welchen sie zum Nachfolger des *Porus* machen und von dem keine indische Schrift etwas weiss, einzig dem *Kalîla* und *Dimna* entnommen. Diese Annahme liesse sich zwar aus dem Grunde bekämpfen, dass Mahmud dem Ghazneviden im Jahre 1025 in *Sumnâth* zwei Abkömmlinge von *Dabshilîm* nachgewiesen werden (*Mirchondi Historia Gasnevidarum, ed. Wilken, p.* 81, *Ferishta*, ins Englische übersetzt von Briggs, I, 76); allein wer die Verhältnisse genauer prüft, wird sicherlich zu der Ueberzeugung gelangen, dass die schlauen Inder, sobald sie in Erfahrung gebracht hatten, dass Mahmud sich durch seine Umgebung habe bestimmen lassen, die Herrschaft über das eben eroberte Gebiet einem einheimischen Fürsten zu übergeben, nichts eiligeres zu thun hatten, als ihre Candidaten dadurch zu empfehlen, dass sie angaben, sie stammten von dem bei den Arabern aus dem *Kalîla* und *Dimna* allbekannten *Dabshilîm* ab. Dass aber der König im Sindbad in der That *Kûrush* hiess, zeigt schon zunächst die griechische Bearbeitung desselben (der *Syntipas*), in welcher er Κῦρος genannt wird. Dieser wird zwar in der Vorrede des griechischen Bearbeiters als König von Persien bezeichnet, nicht aber im Werke selbst, wo sein Reich nicht genannt wird. Diese Auslassung ist eigentlich ganz dem Charakter dieses Werkes zuwider; denn obgleich manche der zu ihrem Kreise gehörigen Schriften keinen Namen des Königs nennen, so bezeichnen doch alle ein Reich desselben. Als solches wird aber in der hebräischen Bearbeitung, welche der griechischen wohl kaum an Alter nachstehen dürfte, so wie bei *Nachshebi* ausdrücklich Indien genannt und, da dieses mit Masudi's Angabe übereinstimmt, so haben wir es wohl auch als die Angabe des Originals anzusehen. Der griechische Bearbeiter hat in Rücksicht darauf, dass ein persischer Kyros ein allbekannter, ein indischer *Kûrush* aber ein völlig unbekannter Namen war, den König in der Vorrede zu einem Perser gemacht, ohne jedoch zu wagen, diese willkührliche Umänderung auch in das Werk selbst zu übertragen. Gegen die Annahme, dass *Kûrush* der Name des Königs im Roman war, würde mir der Umstand, dass dieser

in der hebräischen Bearbeitung ביכר genannt wird, welches in dem Harley'schen Manuscript des brittischen Museums nr. 5449 *Baïber* transcribirt wird (*G. Ellis*, *Specimens of early english metrical romances. London* 1811, *III*, 6, abgedruckt bei Keller, *Li Romans des Sept Sages*. Einleit. IV), selbst dann nicht zu entscheiden scheinen, wenn diese Schreibart ganz sicher wäre. Allein ich zweifle sehr, dass diess letztere anzunehmen ist. So wie der jetzige Titel der hebräischen Bearbeitung, welcher mit auslautendem ר *Resh* statt ד *Daleth* geschrieben wird, eine Corruption ist, welche augenscheinlich erst durch einen hebräischen Copisten entstand, welcher das *Daleth* verlas und ein *Resh* an seine Stelle setzte — so dass es wohl an der Zeit wäre, diese Bearbeitung nicht mehr *Sandabár*, oder ähnlich mit *r*, zu nennen, sondern *Sindbad* mit *d*, und סנדבאד zu schreiben[8]) — eben so scheint mir ביכר nur durch die so leichte Verwechslung von ב *Beth* und כ *Kaph* entstanden zu sein, so dass die ältere Leseart כיכר, zu lesen *kaï kur*, war, worin *kaï* der persische Königstitel ist, welcher, wenn das Werk zunächst aus dem Indischen in das Persische übergegangen war (vgl. *Syntipas* versificirten Prolog), von da in die arabische Uebersetzung gelangt ist, aus welcher die hebräische Bearbeitung hervorging; *kur* ist vielleicht ebenfalls eine erst von einem nachlässigen Abschreiber herrührende Corruption für einen vollständigeren Reflex von *Kûrush*.

Hat aber Masudi den Namen *Kûrush* erst aus dem Roman selbst, so hat er eben daher auch die Charakteristik, welche er von ihm giebt. So wie aber der Name *Kûrush* an den berühmten indischen König *Kuru* erinnert, welcher, als

8) Das pariser Mscpt. hat an den von Silvestre de Sacy Not. et Extr. IX, 416, 417 mitgetheilten Stellen סנדבר; der Druck (ebds. 417) סנדבאר und ebenso das Manuscript der hebräischen Uebersetzung des *Kalîla* und *Dimna* (ebds. 424). Setzt man hier statt des auslautenden ר *Resh* ד *Daleth*, so hat man genau dieselbe Schreibweise wie im arabischen سندباد und darf sie demnach als die einzig richtige ansehen, welche erst durch irgend einen hebräischen Copisten corrumpirt ist. Der Titel des Drucks hat nach Silv. de Sacy a. a. O. 415 סנדאבאר; mir ist der Druck nicht zugänglich.

Stammvater der Kuruiden und Panduiden, an der Spitze der indischen Heldensage steht, so auch diese Charakteristik, zumal wenn man noch die entsprechenden Stellen in der hebräischen, der poëtischen persischen und der arabischen Bearbeitung vergleicht, an indische Mittheilungen über *Kuru*. Masudi sagt nämlich, nach Gildemeister's Uebersetzung p. 12: *Eum sequutus est Kúrush, qui, dum Indis novas observantias injunxit, quales tempori convenire et ab ejus aetatis hominibus perferri posse viderentur, a doctrina majorum deflexit.* In der hebräischen Bearbeitung heisst es von ihm (nach Sengelmann's Uebersetzung, deren Titel ist «Das Buch von den Sieben weisen Meistern aus dem Hebräischen und Griechischen... übersetzt. Halle 1842, S. 30»): «ein Philosoph von den Weisen Indiens; den liebten die Bewohner des Landes sehr; denn er war ein Kriegsheld und gross an Rath und That; er übte Gerechtigkeit vor allem und war gross als Weiser»; im *Sindibád-námah* (*Asiatic Journ.* 1841, *Vol.* 35. *p.* 172): *He was distinguished above all monarchs for his virtue, his clemency and justice;* in den «Sieben Vezieren» bei Scott (p. 38): *a powerful and mighty sultaun who was a wise sovereing, just to his subjects and bountiful to his dependants and beloved by his whole empire.* Damit vergleiche man z. B. *Mahâbhârata* I, 94 vs. 3738, 39 (T I, p. 137), wo es von *Kuru* heisst: «diesen erwählten alle Unterthanen, weil er des Gesetzes kundig war» und «er, der grosse Büsser machte durch seine Busse *Kurukshetra* heilig» (vergl. *Vishnu-Puráṇa*, p. 455 und überhaupt die Heiligkeit der *Kuru*'s, als deren *Eponymos* er eigentlich erscheint, vergl. Böhtlingk-Roth, Sanskrit-Wörterbuch u. d. W. *kuru*). Eine Besonderheit werde ich weiterhin berücksichtigen.

Erinnert diesemnach Namen und Charakter des Königs im Sindbad an Analogieen in der sanskritischen Litteratur — welche zu Masudi's Zeit viel zu unbekannt war, als dass sie ein andres Volk zu selbstständigen Erfindungen hätte benutzen können — so spricht schon diess mit grösster Wahrscheinlichkeit für die Existenz eines indischen Originals des Sindbad. Es sprechen aber ferner noch zwei Gründe dafür, von denen ich einen jedoch nur andeuten kann, da seine Ausführung hier zu vielen Raum einnehmen würde, und ich an einer

andern Stelle darauf werde zurückkommen müssen. Ich habe schon bemerkt, dass fast sämmtliche Parthieen des zum Sindbad gehörigen Schriften-Kreises in indischen Werken wiederkehren; von einigen von diesen lässt es sich nun höchst wahrscheinlich machen, dass sie nicht aus diesen indischen Werken in jenen Schriftenkreis gelangt sind, sondern aus dem indischen Original von letzterem in jene Werke. Ich hebe hier nur ein Beispiel der Art hervor. Die Einleitung, welche sich in den sanskritischen Handschriften des Pantschatantra und in der Kosegarten'schen Ausgabe findet, und im Wesentlichen sowohl mit der in der Dubois'schen Uebersetzung stimmt, welche auf dekhanischen Bearbeitungen beruht, als mit der im *Hitopadesa*, welcher zum grössten Theil aus dem Pantschatantra hervorgegangen ist, harmonirt auf eine so auffallende Weise mit einem Hauptheil der Ramenerzählung der zum Sindbad-Kreise gehörigen Schriften, dass man schwerlich umhin kann, die eine Darstellung für Entlehnung zu halten. In der hebräischen Bearbeitung übergiebt der König seinen Sohn in seinem 7ten Jahre dem Sindbad und dieser bleibt bei ihm 12 Jahre und 6 Monate (Sengelmann, S. 33). Diese 12 Jahre erinnern an die, welche nach der Einleitung zum Pantschatantra zur Erlernung der Grammatik, oder überhaupt nach indischer Ansicht zum Elementarunterricht (vergl. *Somadeva Kathâ-sarit-sâgara*, *VI*, 144, Uebersetzung S. 23) nothwendig sind, wie denn sonst auch die Zahl 12 als Epoche in indischen Darstellungen oft wiederkehrt (z. B. 12 Jahre Hungersnoth sehr oft; 12 Jahre sucht *Milinda*, so wird der griechisch-indische König *Menander* genannt, nach einem Weisen, der ihn in religieusen Dingen belehre, *Hardy Manual of Budhism*, *p.* 513). — Nachdem diese 12 Jahre fruchtlos verstrichen sind, macht sich Sindbad — grade wie Vischnusarman in der Einleitung zum Pantschatantra — anheischig, den Prinzen binnen sechs Monaten so zu unterrichten, »dass kein Weiserer im ganzen Land erfunden werden sollte« (hebräische Bearb. bei Sengelmann, p. 34, fast ganz eben so *Syntipas* ebds. 79, *Nachshebi* bei Brockhaus 1, *Sindibad-námah* in *As. Journ.* 1841, *Vol.* 35 p. 177); ganz eben so im *Pancatantra* bei Kosegarten p. 5, bei Dubois p. 13 und im

Hitopadesa bei Max Müller, S. 8. Man vergleiche auch *Somadeva's Kathâ-sarit-sâgara*, *VI*, 144, Uebersetzung S. 23, wo ähnlich wie in der *Historia Septem Sapientum Romae* (*ed. sine loco et anno Bl.* 2, *a*) der erste Lehrer 6 Jahre zum Unterricht verlangt, der letzte aber ebenfalls nur 6 Monate (in der *Historia S. S.* ein Jahr). Aehnlich ferner wie bei Dubois (S. 13) die übrigen Brahmanen durch *Vishnuçarman's* Unterfangen erzürnt werden, so auch die übrigen Weisen in der hebräischen Bearbeitung durch das des Sindbad (bei Sengelmann, S. 34); und nah anklingend an Pantschatantra (bei Kosegarten, S. 6): «und darum lass den heutigen Tag niederschreiben: wenn ich binnen sechs Monat nicht bewirke, dass dein Sohn in der Lebensweisheit alle andern übertrifft, dann möge Gott mir die Götterstrasse nicht zeigen», heisst es in der hebräischen Bearbeitung (S. 36); «Und es wurde niedergeschrieben Jahr und Monat und Tag und Stunde, da er ihm seinen Sohn übergab», und ähnlich im Syntipas (S. 80): «Und nachdem dieses zwischen beiden verhandelt war, setzte der Weise dem Kyrus eine bekräftigte Urkunde auf, in welcher aufgezeichnet war, dass nach sechs Monden und sechs Stunden der Sohn vollständig unterwiesen dem Könige von ihm solle übergeben werden; würde er aber nach der verabredeten Frist den Sohn des Königs nicht als weisen Mann übergeben, so sei Syntipas des Todes Strafe verfallen.»

Von der Einleitung des Pantschatantra, welche sich so übereinstimmend mit den zum Sindbad-Kreise gehörigen Schriften zeigt, hat die arabische Bearbeitung, welche auf der zu *Khosru-Nushirvan's* Zeit gefertigten Pehlewi-Uebersetzung beruht, keine Spur, so dass dadurch höchst wahrscheinlich wird, dass sie erst nach dieser Zeit aus dem indischen Original des Sindbad in das Pantschatantra hinübergenommen sei. Aber selbst wenn man diess nicht zugeben will, so deuten doch die für die Unterrichtszeit als echt indische nachgewiesenen Zahlen von 12 Jahren einerseits und 6 Monaten andrerseits mit fast unbezweifelbarer Entschiedenheit auf ein indisches Original des Sindbad hin.

Endlich ist auch der Namen des Weisen — *Sindbad* — ein Indischer und, wie wir sogleich sehen werden, ein sehr be-

deutungsvoller. Diesen nennt Masudi als Verfasser des Buchs selbst, worin er ohne Zweifel, wie nach oben. auch in den übrigen Angaben, dem Buche selbst folgt. Aehnlich wie der weise Lehrer im Pantschatantra, Vischnusarman, zugleich als dessen Verfasser bezeichnet wird, so war diess auch in derjenigen Abfassung des Sindbad der Fall, aus welcher Masudi seine Nachrichten schöpfte, wie wir diess mit Sicherheit aus der Analyse des *Sindibâd-Nâmah* schliessen dürfen, in welchem es heisst (*Asiatic Journ.* 1841 *Vol.* 35, *S.* 174): «*The learned master of whom this tale remains as a memorial* (*says the writer of the poem*) *proceeds thus.*» Das Wort *Sindbâd* ist eine, im Verhältniss zu den sonstigen starken Entstellungen sanskritischer Wörter bei den muhammedanischen Schriftstellern, sehr geringe Veränderung des sanskritischen Wortes *siddhapati*. Sie besteht wesentlich nur in der Einschiebung des *n*, welche auf ganz analoge Weise in arabisch *sindhind* für sanskritisch *siddhânta*, in arabisch *sindhistân* für sanskritisch *siddhistâna* (s. Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, XI, 326, 327), und ähnlich in فنزة *Funzah*, aus sanskritisch *pûjanî* (zu sprechen *pûdshanî*) im *Kalîla* und *Dimna* erscheint (*édition de Silv. de Sacy*, *p.* 228; ich verweise auf meine angekündigte Einleitung zum Pantschatantra). Was die Bedeutung betrifft, so heisst *siddhapati* «Herr der *Siddha*'s» (der Vollkommnen, Weisen. Zaubrer, wie oben schon bemerkt) und steht in Uebereinstimmung mit der hebräischen Bearbeitung, wo *Sindbad* (bei Sengelm. 33) «Haupt der Weisen» genannt wird. Dieser Namen oder vielmehr ursprünglich Beinamen (wie das synonyme *siddheçvara* in der *Mackenzie Collection II,* 28 als Beinamen des *Râvana* erscheint), welcher erst in der arabischen oder einer ihr vorhergegangenen fremden Bearbeitung des sanskritischen Originals zum Eigennamen geworden ist, erinnert unwillkührlich an den oben gewissermaassen als *siddha* κατ᾽ ἐξοχήν kennen gelernten *Nâgârdschuna* oder *Nâgasena* und nöthigt uns die Frage aufzuwerfen: ob er vielleicht, wie er der Weise und Zaubrer in der buddhistischen Recension der *Vetâlapantschavinçati* ist, so auch der Weise im sanskritischen Original des *Sindbad* war? Zur Beantwortung und, wie mir scheint, Bejahung derselben

verhilft uns folgende Stelle. Wo Masudi von *Kûrush* und dem Buch des *Sindbad* spricht, fährt er unmittelbar hinter den Worten *is est liber*, *cui titulus Sindabâdi* in der Gildemeister'schen Uebersetzung folgendermaassen weiter fort: *Ejusdem regis tempore compositus est liber magnus de cognitione morborum aegritudinum et remediorum et de herbarum forma, qualitate, utilitate et damnis.* Das Wort, welches Gildemeister *compositus est* übersetzt, enthält ein anknüpfendes و zu Anfang und lautet mit diesem وعمل, welches eben so gut heissen kann: *et composuit*; ausserdem fehlen in der Handschrift, welche unter dem Namen *Ismael Schahinschah* bekannt, eigentlich aber eine vatikanische Handschrift des *Abulfeda* mit Zusätzen ist (s. Silvestre de Sacy in Pococke *Spec. hist. Arabb. ed. White*, *Oxon.* 1806 *p.* 419), die Worte, welche Gildemeister *ejusdem regis tempore* übersetzt hat, so dass unter diesen beiden Voraussetzungen die Uebersetzung lauten würde: *et composuit librum magnum* (diese Nomina natürlich im Accusativ) *de cognitione* u. s. w., und der Sinn also wäre, dass Sindbad, welcher vorher als Verfasser des Sindbad bezeichnet war, nun auch als Verfasser eines grossen medicinischen Werkes aufgeführt würde. Ich habe mich niemals ernsthaft genug mit Arabischer Philologie beschäftigt, um mir eine Entscheidung darüber anmassen zu dürfen, ob jene, in dem erwähnten — sehr guten — Manuscript ausgelassenen Worte hier mit Unrecht fehlen, oder in anderen Handschriften mit Unrecht zugesetzt sind, nehme aber keinen Anstand die Ueberzeugung auszusprechen, dass, wie man sich auch darüber entscheiden möge, auf jeden Fall Masudi niemand anders als Sindbad selbst als Verfasser dieses medicinischen Werkes habe bezeichnen wollen oder können, man also auch bei Bewahrung jener in diesem Fall eigentlich überflüssigen Worte übersetzen müsse: *et composuit librum magnum de* . . . Denn wenn er seine Kenntniss von *Kûrush* nur aus dem Buch des *Sindbad* selbst schöpfte — wie oben gewiss mit Recht angenommen ist — so ist auch diese Mittheilung über das medicinische Werk nur daraus hervorgegangen; hier sollte sie aber gewiss nur dazu dienen die Weisheit des *Siddhapati*, ähnlich wie in allen zu diesem Kreise gehörigen Schriften, zu verherr-

lichen. So mochte denn von ihm ausgesagt werden, oder — bei der naiven Angabe, dass er selbst der Verfasser sei — er selbst von *Siddhapati* aussagen, dass er der Verfasser eines grossen medicinischen Werkes sei. Auf wen passt aber ein solcher doppelter Ruhm mehr, als auf den *Çrîsiddha-Nâgârjuna*, auf den «heiligen *Siddha*» d. h. wie oben bemerkt «den durch Hülfe von Kräutern und anderen medicinischen Substanzen und Vorbereitungen Wunder verrichtenden» (*Spence Hardy*, *Manual of Buddhism*, *p*. 37), im Süden von Indien als Urheber der alchimistischen Medicin berühmten (*Troyer Râdschataranginî II*, 426, aus *Asiatic Journal of Bengal* 1832 *Sept. p*. 388), noch in der brahmanischen Litteratur als Autorität in der Medicin geltenden (vergl. oben) *Nâgârdschuna* oder *Nâgasena*, welcher auch als weiser Wunderthäter in der buddhistischen Recension der *Vetâlapancavinçati* nachgewiesen ist? Ist diese Annahme richtig, so folgt daraus, dass auch das Original des Sindbad zur buddhistischen Litteratur gehörte, und dafür spricht auch vielleicht noch die eigenthümliche, schon oben mitgetheilte, Angabe Masudi's über *Kûrush*, welche Gildemeister übersetzt hat: *a doctrina majorum deflexit* und Silvestre de Sacy (*Not. et Extr. IX*, 404): *il abandonna la religion de ceux qui l'avaient précédé;* da nämlich die buddhistischen Darstellungen so überaus oft von Bekehrungen zum Buddhismus berichten, so ist es gar nicht unwahrscheinlich, dass auch im buddhistischen Original des Sindbad von *Kuru* erzählt ward, dass er das Brahmathum verlassen und zum Buddhismus übergetreten sei. Diese Mittheilung wird in der arabischen Bearbeitung, welche Masudi oder seiner Quelle vorlag, noch ziemlich bestimmt hervorgetreten sein; in den weiteren uns bekannten ist sie natürlich verschwunden, da sie nur für Buddhisten von Interesse sein konnte. War das Original des Sindbad buddhistisch, so mochte auch dieser Umstand zum Verlust desselben in Indien beitragen. Denn der blinde Hass der Brahmanen sowohl, als auch der Dschainas, gegen die Buddhisten wüthete gegen ihre Werke eben so sehr, als gegen ihre Lehre und Bekenner (vergl. *Wilson Sanscrit Dictionary* 1*st Ed. Preface XV*). Derselbe Umstand fordert aber auch zur Frage und Untersuchung auf, ob

sich irgend eine Uebersetzung oder Bearbeitung desselben, ähnlich wie der mongolische *Ssiddi-kür*, bei einem der vielen Völker erhalten hat, zu welchen der Buddhismus gedrungen ist[9]). Ich erlaube mir in dieser Beziehung schliesslich auf ein eigenthümliches Zusammentreffen aufmerksam zu machen, aus dem ich jedoch, ehe die Quelle der darin als mongolisch bezeichneten Fassung einer indischen Erzählung nachgewiesen ist, keinen Schluss zu ziehen wage.

In allen zum Kreise des Sindbad, oder — wie wir ihn wohl unbedenklich jetzt nennen dürfen — des *Siddhapati*, gehörigen Schriften, ausgenommen *Nachshebi*'s «VIIIte Nacht des *Tûtî-nâmeh*», und «die Sieben Veziere», findet sich die berühmte Geschichte vom Hund (statt dessen der *Sindibad-nâmeh* eine Katze hat) und der Schlange (hebräische Bearbeitung bei Sengelmann 52, *Syntipas* ebds. 115; *Sindibâd-nâmeh* in *Asiatic Journ. Vol.* 36, *p.* 13. Leroux de Lincy: *Roman des Sept Sages*, *p.* 17 (hinter Loiseleur Deslongchamps schon erwähntem *Essai sur les fables indiennes*), *Dolopathos* bei Édélestand du Méril: *Poésies inédites du moyen âge. Par.* 1854 *p.* 240 *n.*; Keller, *Li Romans des Sept Sages* LXXVII und *Dyocletianus* Einleitung 53), und hat sich von da aus auch sonst verbreitet (vergl. Le Grand d'Aussy, *Fabliaux et Contes éd.* 1779 *II*, *p.* 303 und Dunlop, Geschichte der Prosadichtungen (aus dem Englischen) übersetzt von F. Liebrecht S. 198 u. a.). Dieselbe Geschichte erscheint bekanntlich auch im Pantschatantra als 2te des 5ten Buches, so jedoch dass hier ein Ichneumon die Stelle des Hundes (bezüglich der Katze) vertritt. Ob sie schon in dem indischen Original des Sindbad existirte, oder in den Kreis desselben erst vermittelst der arabischen Bearbeitung des Pantschatantra kam, ist natürlich fraglich, und die letztere Annahme wird sogar die wahrscheinlichere, 1° dadurch dass diese Erzählung, wie bemerkt, bei *Nachshebi* und in den «Sieben Vezieren» fehlt und 2° da-

---

9) Ich muss hiezu bemerken, dass es im Mongolischen eine Bearbeitung des *Vikramakaritra* unter dem Namen *Ardshi Bordshi cha ghanu toghodshi* «Geschichte des Königs *Ardshi Bordshi* (*Bhogarâgâ*) giebt, über die ich bald mehr mitzutheilen hoffe. Schiefner.

durch, dass wenn man annehmen wollte, dass sie erst aus dem indischen Original des Sindbad in den Pantschatantra gekommen wäre, das 5te Buch desselben, wie sich in der Einleitung zum Pantschatantra zeigen wird, gewissermaassen aufhören würde zu existiren; denn diese Geschichte bildet den Ausgangspunkt desselben, an welchen sich die übrigen Parthieen erst nach und nach anschlossen Diese Geschichte erscheint nun auch in einem mongolischen Werk[10]), und zwar in den wesentlichen Momenten mit jenen Formen so weit übereinstimmend, dass man die Identität erkennt, in unwesentlichen aber so weit abweichend, dass man sieht, dass sie aus keiner der bekannten Darstellungen entlehnt ist. Von diesen letzteren beschränke ich mich darauf zwei mit der mongolischen zu vergleichen, und zwar die hebräische Bearbeitung des Sindbad und die im Pantschatantra; zu letzterer werde ich die Hauptzüge der arabischen Bearbeitung (im *Kalila* und *Dimna*) fügen, damit man erkenne, dass dieses im Orient so verbreitete und einflussreiche Werk die mongolische Erzählung nicht veranlasst haben konnte.

In der hebräischen Bearbeitung (bei Sengelmann S. 52) lautet sie folgendermaassen:

---

10) Sie ward vom Herrn von Weseloff als Probe des *Ụligerụn dalai* dem Verfasser der Nomadischen Streifereien Benjamin Bergmann mitgetheilt, und als ich das Obige schrieb, war mir noch nicht bekannt, dass hier ein Irrthum walten muss. Jenes Werk ist nämlich die mongolische Uebersetzung des tibetischen *Dsanglun* und enthält zwar einige Abweichungen vom tibetischen Original, so wie auch zwei Erzählungen, die dort fehlen, allein Hr. Akademiker Schiefner versichert mich, dass die zu besprechende Erzählung nicht darin vorkomme. Ob vielleicht ausser den von Schmidt und Schiefner benutzten Exemplaren noch eine Recension existiren könne, welcher sie Weseloff entnahm, wage ich nicht zu entscheiden. Jedoch scheint kaum bezweifelt werden zu können, dass sie einer mongolischen Quelle entnommen ist. Denn wenn sich auch Weseloff oder Bergmann in dem speciellen Werk irrten, aus dem sie stammen sollte, so ist doch schwerlich anzunehmen, dass sie sich auch in dem Litteraturkreis geirrt hätten. Doch bescheide ich mich gern auch diess bis zur Auffindung der Quelle, aus der Weseloff das Märchen geschöpft hat, unentschieden dahin gestellt sein zu lassen.

«Es war ein Waffenträger eines Königs, der wohnte in seinem Hause und sein Sohn, ein kleines Kind, lag in seinem Hause. Es war aber kein Mensch im Hause, so dass das Kind allein zurück blieb nebst einem sehr schönen Hunde: der Hund aber lag zur Seite des Kindes. Von ungefähr kam eine Schlange herzu; da lief der Hund hin und tödtete sie und ging dann hinaus seinem Herrn entgegen. Da aber sein Mund voll Blut war und sein Herr ihn sah, gerieth derselbe in Angst; denn er dachte, dass er seinen Sohn getödtet habe Er zog sein Schwerdt und tödtete ihn. Als er nun nach Hause kam, siehe, da lag sein Sohn da und die Schlange todt an seiner Seite. Jetzt erkannte er, dass er ohne Grund den Hund getödtet hatte; es reute ihn, aber es half ihm nicht.»

Im Pantschatantra (*ed. Koseg. p* 238) lautet sie nach meiner nächstens erscheinenden Uebersetzung folgendermaassen:

«In einem grossen Orte lebte ein Brahmane, Namens Devasarman; dessen Frau gebar einen Sohn und dann ein Ichneumon[11]. Sie aber, voll Liebe zu ihren Kindern, pflegte auch das Ichneumon, wie einen Sohn, indem sie ihm die Brust gab, es mit Salben einrieb und so weiter. Da sie jedoch dachte «es könnte wegen der Bosheit seiner Gattung ihrem Sohn vielleicht ein Uebel zufügen», traute sie ihm[12] nicht. Sagt man ja doch mit Recht:

17. Selbst ein ungebildeter, schlechter, missgestalteter, thörichter, sündiger Sohn vermag Freude zu bringen seiner Eltern Herz.

18. Freilich sagen die Leut' also: «Sandelsalbe ist kühlig traun»; doch eines Sohnes Umarmung übertrifft Sandelsalbe weit.

19. Nicht Verbindung mit Herzfreunden, mit einem guten Vater nicht, begehrt der Mensch in dem Maasse, wie mit einem selbst schlechten Sohn.

Nachdem sie nun einst den Knaben hübsch aufs Bette gelegt hatte, nahm sie den Wasserkübel und sagte zu ihrem

11) Man corrigire im Koseg. Text सुषुवे, wie auch die Hamburger Handschriften haben.

12) Man corrigire ebds. श्वसिति, wie auch die Hamb. I. hat.

Mann «Hör, Meister! ich geh zum Teich, um Wasser zu holen. Du musst den Sohn hier vor dem Ichneumon bewachen.» Nachdem sie sich entfernt hatte, ging auch der Brahmane irgend wohin, um Almosen zu sammeln, so dass das Haus leer ward. Mittlerweile kroch eine schwarze Schlange aus einem Loch und ging durch des Schicksals Willen auf das Lager des Knaben zu. Da ging aber das Ichneumon auf diesen seinen natürlichen Feind los, fiel ihn, aus Furcht, dass er seinen Bruder tödten möchte, auf seinem Wege an, begann einen Kampf mit der bösen Schlange, zerriss sie in Stücke und warf sie weit weg. Darauf ging es stolz auf seine Tapferkeit, das Gesicht mit Blut bedeckt, um seine That zu verkünden, der Mutter entgegen. Die Mutter aber, als sie es mit blutbenetztem Gesicht und sehr aufgeregt herankommen sah, fürchtete im Herzen: «dieser Bösewicht hat unzweifelhaft meinen Sohn gefressen» und warf, ohne aus Zorn weiter zu prüfen, den Kübel voll Wasser auf dasselbe. Wie sie nun, ohne sich um dieses zu bekümmern, in das Haus tritt, so liegt der Knabe eben so noch schlafend und neben dem Bette erblickt sie eine grosse schwarze Schlange in Stücke zerrissen. Da wurde ihr Herz über die unbedachte Ermordung des verdienstvollen Sohnes ergriffen und sie schlug sich an den Kopf, die Brust und sonstige Körpertheile[13]). Als nun während dieses Vorgangs auch der Brahmane, nachdem er Geschenke erhalten, irgendwoher von seinem Herumschweifen heim kehrte, sieh da! so jammerte die Brahmanin, überwältigt von Gram über ihren Sohn: «O! o! du Habsüchtiger! Weil du von Habsucht überwältigt, nicht gethan hast, was ich dich hiess, so geniesse nun als Frucht deines eignen Sündenbaums den Schmerz über den Tod deines Sohnes!»

In der arabischen Bearbeitung (s. das Buch des Weisne in .... Erzählungen des .... Philosophen *Bidpai.* Aus dem Arabischen von Philipp Wolff II, 1 ff.) ist ausser minder bedeutenden Abweichungen die wunderbare Geburt des Ichneumon ausgelassen und an dessen Stelle ein Wiesel als Wächter des Kindes getreten, welches der Vater (wie es als

---

13) Man verbinde im Koseg. Text °स्थलादिताड°.

Erinnerung an die alte Darstellung a. a. O. S. 5 heisst) «von Klein auf auferzogen und wie sein Kind liebte». Dadurch ist der märchenhafte Klang, den die Erzählung noch im Pantschatantra hat, aufgehoben, sie ist schon ganz anekdotenhaft geworden, wie diess noch mehr in den Sindbadschriften der Fall ist, so dass *Kalîla* und *Dimna* von dieser Seite her in der That die Brücke zwischen der indischen Darstellung und der in den Sindbadschriften bildet.

Ein theilweis viel alterthümlicheres Gepräge, als selbst die Darstellung im Pantschatantra trägt dagegen die mongolische. Sie findet sich bei Bergmann I, S. 103 und lautet folgendermaassen:

«Eine Frau die mehrere Kinder zur Welt gebracht hatte, war immer so unglücklich gewesen, dieselben bald nach der Geburt einzubüssen. Als sie sich wieder in dem Zustande befand in Kurzem Mutter zu werden, trat ein Iltis zu ihr und sprach: «wenn du mich in Dienste nehmen willst, so sollst du künftig deine Kinder nicht mehr verlieren, wie dies bisher geschehen ist. Die Mutter, die auf die magischen Kräfte des sprechenden Iltis rechnete, nahm das Anerbieten an. Nachdem sie bald darauf einen Sohn geboren hatte, ging sie nach Wasser hinaus[14]. Als sie weggegangen war, nahte sich eine grosse Schlange dem Kinde, aber der Iltis wirft sich auf die Schlange, zerreisst sie, läuft der Frau, die mit den Wassereimern zurück kehrt, entgegen und hüpft voll Freude um sie herum. Diese hatte aber kaum die blutige Schnauze des Iltis gesehen, als sie das Trageholz ergriff und damit den vermeintlichen Mörder tödtete. Sie tritt in die Hütte, sieht die getödtete Schlange, sieht ihr lächelndes Kind, und ihre Besorgniss verwandelt sich in einen neuen Kummer, den sie vergebens über den erlegten Iltis ausweint.»

---

14) Vergl. im Arabischen, wo sie wenige Tage nach der Geburt hingeht um sich zu baden, und während dess die Schlange kommt. Danach scheint diese auf einer sanskritischen Recension zu beruhen, welche sich der mongolischen Darstellung mehr näherte, als unser Text des Pantschatantra.

(Aus dem *Bull. hist.-philol. No. XIV. No. 1. 2.*)

$\frac{27\ \text{November}}{8\ \text{December}}$ 1857.

Ueber die unter dem Namen «*Geschichte des Ardshi Bordshi Chan*» bekannte mongolische Märchensammlung. Von A. SCHIEFNER.

Ich komme einem neulich gegebenen Versprechen *) nach, wenn ich über eine kleine mongolische Märchensammlung, die unter dem Namen *Geschichte des Ardshi Bordshi Chan* bekannt ist, einige Nachrichten gebe. Aus dem Titel schon ersieht man mit Leichtigkeit, dass unter *Ardshi Bordshi* kein anderer als der gefeierte *Bhog'a Râg'â* zu verstehen sei. Es liegt mir eine Handschrift vor, für deren Vollständigkeit ich nicht einstehen kann; es wäre jedoch möglich, dass die Sammlung, die immerhin früher grösser gewesen sein mag, auf ein bedeutend kleineres Maass beschränkt worden sei. Wir haben es nämlich mit einer mongolischen Bearbeitung oder vielmehr Umgestaltung der an den Thron *Vikramâditja's* geknüpften Sagen und Märchen zu thun. Sind mir in diesem Augenblick auch nur Roth's *Extrait du Vikrama-Charitram* (im *Journal Asiatique* 1845 *Sept. — Octobre p.* 278) und Garcin de Tassy's Auszüge aus dem *Singhaçan Battici* in seiner *Histoire de la littérature hindoui et hindoustani T. II p.* 273 zur Hand, so genügt eine Vergleichung mit diesen beiden indischen Recensionen schon, um erkennen zu lassen, einen wie eigenthümlichen Weg die mongolische Bearbeitung eingeschlagen hat. Sie ruht namentlich auf buddhi-

---

*) s. Bull. hist.-phil. T. XV. No. 3 p. 22 Anmerk. 9 = Mél. a. T. III. p. 199

stischem Grunde, der in der Einrahmung der Märchen wie in verschiedenen kleineren Zügen deutlich hervortritt.

Knaben aus der Residenz des Königs *Bhog'a* hüten Kälber auf einem Hügel und wählen an jedem Tage denjenigen, der die andern im Wettlauf überholt, zu ihrem König. Der jedesmalige König ist von solcher Majestät erfüllt, dass die Vorübergehenden ihm unwillkürlich huldigen müssen und sich seinem Urtheil unterwerfen. So hatte ein Mann, der in die Fremde gereist war, durch einen andern seiner Frau einen Edelstein zugesandt, der Ueberbringer aber denselben unterschlagen. Als der Absender des Edelsteins zurückkehrt und den unehrlichen Mann verklagt, besticht dieser zwei Beamte des Königs *Bhog'a*, die bei der Uebergabe des Edelsteins an die Frau zugegen gewesen zu sein bezeugen, worauf der König zu Gunsten des Schuldigen entscheidet. Als die Betheiligten sammt den beiden Beamten auf dem Rückwege aus dem Palast des Königs vor dem Hügel vorüberkommen, hält sie der Knabe, der an dem Tage zum König erwählt war, an und zum Behuf nochmaliger Entscheidung giebt er jedem der vier Männer einen Klumpen Thon, damit jeder besonders die Gestalt des Edelsteins angebe. Während der Absender und Ueberbringer beide eine und dieselbe Gestalt formen, bekommt der Thon in der Hand des einen Beamten die Gestalt eines Pferdekopfs und in der Hand des andern die Gestalt eines Schaafkopfs. Die Beamten gestehen, falsches Zeugniss abgelegt zu haben, entschuldigen sich aber damit, dass der Ueberbringer, dem der Name *Dsug* gegeben wird, ihnen gedroht habe, er wolle, im Fall sie sich ihm nicht willfährig zeigten, sich das Lebeu nehmen. Der Knabe sendet die Schuldigen mit einem vorwurfsvollen Schreiben an den König. Dieser hatte noch ein anderes Mal Gelegenheit die Klugheit des Wahlkönigs zu bewundern. Es kehrte nach zwei Jahren der Sohn einer Familie aus dem Kriege heim. Als die Eltern ein Freudenmahl anrichten, erscheint ein Mann, der von dem ächten Sohne durchaus nicht zu unterscheiden war. Sogar das Ross, der Sattel, der Köcher und selbst die Aussprache beider waren sich ganz gleich. Da die Eltern keinen Rath wussten, wandten sie sich an

den König *Bhoga*. Dieser fragte beide über die Vorfahren aus. Während der ächte Sohn nur von den Grosseltern wusste, konnte der unächte, der eine Verkörperung eines bösen Dämons (*Schimnus*) war, eine ganze Reihe von Vorfahren und die zu ihrer Zeit stattgefundenen Begebenheiten aufzählen, so dass der König zu Gunsten des unächten Sohnes entschied und diesem Hab und Gut sammt Frau und Kindern des ächten zu Theil wurden. Als beide an dem Hügel vorüberkommen, hält sie der Knabe, der an dem Tage König war, an. Er fällt das Urtheil also: Der ächte Sohn würde in einem bei ihm stehenden Opfergefäss Platz haben, der unächte nicht. Dem Dämon war es ein leichtes in das Gefäss zu kriechen, in das der ächte Sohn nicht einmal seinen Finger stecken konnte. Kaum war aber der Dämon im Gefäss, so verstopfte der Knabenkönig die Oeffnung und versiegelte sie mit dem *Vagra*. Dann sandte er das Gefäss an den König *Bhoga*, der es sammt dem Inhalt den Flammen übergab.

«Wäre es ein und derselbe Knabe, der eine solche Klugheit entfaltet, so wäre es ein *Bodhisattwa*», sprach der König, «da es aber an jedem Tage ein anderer ist, so muss die Ursache im Hügel liegen; vielleicht ist der Gipfel des Hügels der Sitz von *Bodhisattwa's* gewesen, die den belebten Wesen die Lehre vorgetragen haben oder es befindet sich im Innern eine Kostbarkeit, die dem Menschen Verstand verleiht.» Als er den Hügel öffnen lässt, kommt ein goldner Thron zum Vorschein, auf dessen 32 Stufen 32 Holzfiguren (eigentlich Holzmenschen) stehen. Voll Freude lässt er den Thron in seine Residenz schaffen und wählt einen glücklichen Tag aus, an welchem er im Beisein der ganzen Geistlichkeit unter den Tönen von Cymbeln, Pauken, Streichinstrumenten und Flöten sich anschickt den Thron zu besteigen. Da zieht ihn eine der Figuren von hinten am Saume des Gewandes, eine zweite stösst ihn vor die Brust, eine dritte lacht ihn aus und eine vierte redet ihn an. Dies sei der Thron *Indra's* (*Chormusda's*), der dann an *Vikramâditja* (*Bikarmadsadi*) gekommen sei. Könne König *Bhoga* sich diesem gleichstellen, so möge er den Thron besteigen.

Als der König sich vor dem Throne verneigt und seine Knie beugt, erzählt eine Figur die Geburt *Vikramâditja's*.

Sein Vater *Gandharba* (oder wie es in der mongolischen Transcription lautet *Gandirva*) heirathet des Königs *Galindari* (*Kalindra?*) Tochter *Udshesguleng Ghoa* (*Sundarî?* oder *K'ârumatî?*). Als die Ehe kinderlos bleibt, nimmt der König auf den Rath seiner Gemahlin die Tochter eines Unterthans zur zweiten Frau, welche ihm alsbald einen Sohn gebährt. Als sie dadurch die Zuneigung des Königs gewinnt, härmt sich die erste Gemahlin ab und begiebt sich zu einem Einsiedler, der ihr eine Handvoll Erde giebt, die sie in einer Porcellanschaale in Rüböl kochen und zu sich nehmen soll. Sie thut, wie der Einsiedler sie geheissen, nimmt die in Gerstenmehl verwandelte Erde zu sich, worauf eine Sclavin den Rest der Schaale ausleert. Die Königin kommt, nachdem die Monate abgelaufen sind, mit einem Sohn nieder, bei dessen Geburt sich wunderbare Zeichen kundgeben, der Vogel *Kalavinka* sich hören lässt und ein Blumenregen auf die Erde herabfällt. Der Einsiedler über die Bedeutung dieser Zeichen befragt, antwortet, dass der Neugeborene wenn er herangewachsen, 1500 Wagen voll Salz zu seiner Nahrung nöthig haben werde. Der König hält den Knaben für eine Incorporation eines bösen Dämons und das Volk theilt seine Meinung, da ein einzelner eine solche Menge Salz verbrauchen sollte. Der König befiehlt den Knaben in einem öden Walde auszusetzen. Zwei Beamte bringen das Kind in ein Dickicht. Der Knabe bittet sie dem Vater Folgendes zu melden. Er handle nicht recht gegen ihn. Die Pfauen seien bei der Geburt blau befiedert und erst wenn sie herangewachsen, würden sie golden. Auch die Papageien bekämen erst, wenn sie herangewachsen, Sprache und Einsicht. So könne man es einem Kinde noch nicht ansehen, was es als Erwachsener leisten würde. Würde er, herangewachsen, als Herr des Himmels wie der Erde und der vier Welttheile die Götter und die Gesammtheit der *Bodhisattwa's* der vier Welttheile zu einem grossen Religionsmahle einladen, so würden kaum 10.000 Wagen Salz, geschweige denn 1500 ausrei-

chen. Als diese Botschaft dem König hinterbracht wird, empfindet er Reue und macht sich auf um selbst seinen Sohn, in dem er einen *Bodhisattwa* erkennt, zu holen. Endlich findet er das Kindlein in einer Felsenhöhle unter der Obhut von acht *Nâgarâǵâ's*, die ihn in Myrobalanen- und Lotosblätter wickeln und mit Honig füttern. Er bringt den Knaben nach Hause und nennt ihn *Vikramâditja*. «Bist du, o König *Bhoǵa*, diesem Helden *Vikramâditja*, der schon als Kind so weise war und dem der Vater solche Ehrfurcht bezeugte, gleich, so setze dich auf den Thron, wo nicht, so unterlass es.» Also endigte diese Figur ihre Erzählung und schon schickt sich der König nochmals an den Thron zu besteigen, als eine andere Figur ihn anredet und ihn auffordert zuvor die Thaten des herangewachsenen *Vikramâditja* zu hören.

Vikramâditja's Vater *Gandharba* liess, als er gegen die Dämonen (*Schimnus*) in den Krieg ziehen musste, seinen irdischen Leib bei der Statue eines Gottes zurück und flog mit seiner göttergleichen Seele empor. Die jüngere Gemahlin trat zur ältern und machte ihr den Vorschlag den zurückgebliebenen Leichnam zu verbrennen, damit der König, wenn er zurückkehre, gezwungen wäre in seiner schönen Lichtgestalt bei ihnen zu verbleiben. Die ältere Gemahlin verweist ihr dieses thörichte Beginnen, die jüngere bringt es aber dennoch in Ausführung. Als der Leichnam auf einem Haufen von Sandelholz verbrannt wird, kehrt der König vom Himmel heim und muss, da er seinen Leib nicht vorfindet, ins *Nirvâṇa* eingehen. Zuvor bedauert er sein Volk, da sieben Tage nach seinem Hingang ein Heer von Dämonen erscheinen und einen Metallhagel herabsenden würde. Er räth deshalb vor Ablauf der sieben Tage auf Rettung bedacht zu sein. Die ältere Gemahlin findet es, trotz der allgemeinen Niedergeschlagenheit und Trauer um den hingegangenen König, räthlich seiner Weisung nachzukommen. Mit dem Sohne und fünf Sclavinnen macht sie sich auf den Weg. Unterwegs kommt die Sclavin, welche den Bodensatz der von dem Einsiedler angeordneten Speise genossen hat, mit einem Knaben nieder, der auf Ausspruch der Königin

in einer Wolfshöhle zurückgelassen wird. Die Königin findet aber ein Unterkommen in der Residenz des *Mahârâǵa Kuṭsuṇ tschidaktschi* (*Çaka?*). Dort wuchs der Königssohn *Vikramâditja* heran und lernte Weisheit von den Weisen, Stehlen von den Dieben und Handel von den Kaufleuten.

Den in der Wolfshöhle zurückgelassenen Sohn der Sclavin fanden eines Tags 500 Kaufleute, die des Weges zogen, mit jungen Wölfen spielend. Der Knabe hält sich für einen Wolfssohn, folgt der Aufforderung des Kaufmanns *Garbishin* (*Garbhasena?*) nicht gleich und erklärt, dass die Wölfe ihm nachkommen würden. Als die Kaufleute in die Nähe von *Kuṭsuṇ tschidaktschi's* Residenz kommen und sich auf die Nacht an einem Flussbusen niederlassen, heulen Wölfe. Der Knabe *Schalû*, welches Wort, wie das Märchen bemerkt, in Indien einen Wolf bezeichnet, erkennt die Stimme seiner vermeintlichen Eltern. Sie beschwerten sich, dass er, den sie, nachdem fünf bis sechs Frauen ihn in Stich gelassen, aufzogen hätten, sie so undankbar verliesse. In dieser Nacht würde ein Regen fallen und der Fluss austreten, weshalb die Kaufleute gut thäten die Stelle, die sie eingenommen hätten, zu verlassen; auch lauere ihm ein Dieb auf. Als *Vikramâditja*, der auf der Lauer lag, hörte, wie *Schalû* den Kaufleuten das von den Wölfen Kundgegebene mittheilte, erkannte er, dass *Schalû* kein gewöhnlicher Mensch sei. Es geschah aber wie die Wölfe gemeldet hatten, es fiel ein starker Regen, der Fluss trat aus und die Kaufleute, die sich auf einen Berg gerettet hatten, beschenkten ihren Retter reichlich. In der nächsten Nacht schlugen die Kaufleute ihr Lager wiederum an einem Flussbusen auf und wiederum heulten die beiden Wölfe. Sie meldeten dem *Schalû*, dass sie ihm, der sie so undankbar verlassen, nicht mehr nachkommen würden. In dieser Nacht würde ein Leichnam stromabwärts geschwommen kommen, in dessen rechter Lende sich der Edelstein *Tschintâmaṇi* befände. Wer sich in den Besitz dieses Edelstein setzte, würde Herrscher der vier Welttheile werden. Auch lauere ein Dieb. Als *Schalû* die Worte der Wölfe meldete, hörte *Vikramâditja*, der auf der

Lauer lag, alles, fing den Leichnam ein wenig oberhalb der Lagerstelle der Kaufleute auf und schnitt den *Tschintâmaṇi* aus der rechten Lende desselben. Auch beschloss er sich in den Besitz des *Schalû* zu setzen, da dieser kein gewöhnlicher Mensch sei. Dazu braucht er folgende List. Er erschien mit verschiedenen Leinwand- und Tuchballen bei den Kaufleuten, mit denen er nicht Handels eins ward, aber während eines absichtlich erhobenen Streits Gelegenheit fand einige mit seinem Merk versehene Ballen unter die Waaren der Kaufleute zu schieben. Hierauf verklagte er diese als Diebe beim Könige, der eine Untersuchung anordnete, in deren Folge die Kaufleute in Gefahr waren ihr Leben einzubüssen. Um ihr Leben zu erhalten mussten sie dem *Vikramâditja* den von ihm verlangten *Schalû* ausliefern. Als *Vikramâditja* mit dem Knaben bei der Mutter ankommt, wird er als Sohn der Sclavin erkannt.

Vikramâditja will jetzt das Reich seines Vaters besuchen, von welchem Vorhaben ihn die Mutter vergeblich abzuhalten bemüht ist. Nach dem Hinscheiden *Gandharbas* hatte sich König *Galischin* (*Kalisena?*) aufgemacht um seine Hauptstadt in Besitz zu nehmen, fand sie aber bereits im Besitz eines Dämons, der ihn zum Vasallen machte und ihm als Tribut auferlegte ihm täglich 100 Mann mit einem Grossen an der Spize zu liefern. *Vikramâditja* fand in einem Hause eine Mutter mit zerkratztem Gesicht, zerrauften Haaren und Asche und Erde kauend auf dem Boden liegen und erfuhr, dass nachdem der ältere Sohn bereits geliefert worden sei, sie nun auch den jüngern hergeben müsse. Er erbietet sich statt seiner einzutreten und erhält auch die Erlaubniss des Königs. Im Palast sieht er den Löwenthron seines Vaters wieder und jammert über seinen Hingang, da durch denselben so viele Hunderte dem Dämon zur Speise geworden seien. Auf *Vikramâditja's* Geheiss lässt der König hundert Gefässe mit Branntwein in seine Nähe stellen, dem Heere des Dämons aber vierhundert Gefässe vorsetzen Als das Heer sich berauscht hat und hingesunken ist, haut *Vikramâditja* es nieder. Da erscheint der Dämonenkönig selbst. *Vikramâditja* bittet ihn die hundert Gefässe zu leeren. Leert er sie alle, so will *Vikrâmâditja* sich

besiegt erklären, im Gegenfalle solle der Dämon ihm unterthan werden. Als der Dämon berauscht daliegt, will *Vikramâditja* ihn nicht tödten, sondern wartet zuvor sein Erwachen ab. Als er ihn in zwei Hälften spaltet, stehen zwei Männer vor ihm, als er diese spaltet, entstehen vier und dann acht. Da nimmt *Vikramâditja* die Gestalt von acht Löwen an und verschlingt die acht Dämonen. Während er die Feinde tödtet, sinken Berge ein und werden eben, Ebenen erheben sich und das Wasser tritt aus seinen Schranken. Als *Vikramâditja* so dem Volke die Ruhe wiedergegeben hat, huldigt es ihm mit dem König an der Spitze.

Wiederum wollte König *Bhoǵa* auf dem Thron Platz nehmen, doch sprach die Holzfigur wie oben und erzählte folgende That *Vikramâditja's*.

Als in einem Reiche ein König ohne Nachkommenschaft gestorben war, wählte man einen Jüngling aus dem Volke zum König; dieser starb aber schon in der ersten Nacht und so ging es mit allen seinen Nachfolgern. *Vikramâditja* begiebt sich mit *Schalû* in Bettlergestalt in das Land und beide erbieten sich an Stelle eines Jünglings, dessen Eltern über das auf ihn gefallene Loos in Verzweiflung waren, den Thron zu besteigen, da es den Bettlern ehrenvoll sei auch nur einen Tag König zu sein, selbst wenn sie gleich darauf sterben müssten. Drei hohe Beamte des Reichs, welche darüber zu bestimmen haben, gestatten diesen Wunsch. Als das Volk am andern Morgen erscheint, um die Leichname der beiden Bettler in Empfang zu nehmen, findet es beide lebend. *Vikramâditja* hatte nämlich, als er auf dem Thron Platz genommen hatte, durch Vertiefung des Geistes erkannt, dass die Ursache des Todes aller Vorgänger die gewesen sei, dass sie die im erloschenen Königshause üblichen Opfer an die Herrn des Himmels, der Erde und des Wassers unterlassen hatten. Dadurch dass er den Göttern diese Opfer darbrachte, blieb er nicht allein am Leben, sondern wurde auch von den Göttern reichlich beschenkt. Von den drei Grossen des Reichs und dem Volke gepriesen, befestigte er dieses in dem Glauben an die drei Kostbarkeiten, hiess sämmtliche Geistlichkeit zusammenrufen und wies ihr Wohnsitze an.

Als König *Vikramâditja* so in Ruhe regierte, geschah es, dass ein Beamter wegen eines Vergehens aus dem Reiche verbannt wurde. Dieser Beamte pflegte an drei Tagen des Monats die von dem *Çikshâpada* vorgeschriebenen Fasten zu beobachten und nach beendigtem Fasten Speise zu sich zu nehmen. Einst hatte er aus den Ueberresten von Mehl und Oel vier kleine Opferlämpchen gebildet, die er auf einen Stein, statt auf einen Altar hinstellte. Da er nun sehr hungerte und nichts zu essen hatte, wollte er eins der Opferlämpchen verzehren, dies verbarg sich hinter einem andern, ein drittes machte es eben so. Als er nun alle vier auf einmal verzehren wollte, stürzte er kopfüber in eine Felsenspalte herab. Am Eingange der Schlucht standen zwei steinerne Hammel, die ihm erzählten, dass in der Schlucht die *Ḍâkinî Tegrijin Naran* (Göttersonne *Devasûrjâ?*) wohne. Wer es vermöchte sie zweimal zum Sprechen zu bringen, dem würde sie als Gattin zu Theil werden. Fünfhundert Königssöhne, die es vergeblich versucht hätten, seien in einer Felsenkammer eingeschlossen. Zu gleicher Zeit packen ihn die Hammel mit ihren Hörnern und schleudern ihn in die Luft, worauf er auf die Brust *Vikramâditja's* herabfällt und diesem über die Ursache seiner unfreiwilligen Rückkehr Auskunft giebt. *Vikramâditja* begiebt sich mit *Schalû* und drei klugen Beamten nach dem Aufenthalt der *Ḍâkinî*. Seine vier Begleiter müssen die Gestalt von vier leblosen Dingen annehmen; sie verwandeln sich in einen Rosenkranz, einen Altar, einen Opferkrug und eine Lampe. Auf Geheiss des Königs müssen sie, obwohl unbelebt, ihm auf seine Fragen unpassende Antworten geben und so die *Ḍâkinî* nöthigen das Schweigen zu brechen. *Vikramâditja* erzählt zuerst von vier Hirtenknaben, die an einer Stelle, die zwischen ihren vier Dörfern lag, auf einer Wiese einander erwarteten. Der Knabe, der zuerst kam, formte aus Baumzweigen eine Jungfrau, der zweite gab ihr Farbe, der dritte charakteristische Züge, der vierte hauchte ihr eine Seele ein. Nun stritten die Knaben um die Jungfrau. Wem soll sie zu Theil werden? Da die *Ḍâkinî* schweigt, antworten Altar und Rosenkranz: «Demjenigen, der

den Anfang gemacht hat». Da kann sich die *Dâkinî* nicht halten und nachdem sie dem Altar und Rosenkranz ihre Dummheit verwiesen hat, spricht sie: «Wer den Anfang machte, das ist der Vater, wer der Jungfrau Farbe gab, das ist die Mutter, wer ihr charakteristische Züge gab, das ist der Lama, wer ihr die Seele einhauchte, das ist der Mann. Diesem gehört sie.» Als darauf das Opfergefäss und die Lampe nichts erzählen können, fährt der König fort und erzählt von einem Manne und einer Frau, die in den Wald gingen, wo sie von einem Felsen her eine angenehme Stimme hören. Die Frau ist begierig mit dem Manne, der diese schöne Stimme hat, zusammenzutreffen. Als sie auf dem Wege einen wasserreichen Brunnen erblickt, bittet sie ihren Mann, ihr einen Trunk zu holen. Als der Mann sich an den Brunnen legt, ergreift sie ihn an den Beinen und stürzt ihn in den Brunnen. Der angenehmen Stimme nachgehend findet sie einen Mann in seinen Wunden liegen und wehklagen. Es war das Echo, das die Klagen in der Ferne so schön klingen liess. War dieses Weib gut oder war es schlecht? Als die Lampe es lobt, bricht die *Dâkinî* zum zweiten Male ihr Schweigen. Hierdurch ward die *Dâkinî Vikramâditja's* Gattin. Mit ihr und seinen vier Gefährten kehrte er heim, nachdem er zuvor die fünfhundert Königssöhne aus ihrer Haft befreit hatte.

Als darauf von den 71 Gattinnen des Königs *Bhog'a* die vornehmste den Thron besteigen will, hält eine Holzfigur sie zurück und frägt, ob sie sich mit *Vikramâditja's* Gemahlin *Tsetsek Budsiktchi* (*Puschpanatî?*) messen könne und erzählt ihr die Geschichte eines Papageien. Vor Zeiten war die Tochter eines Königs krank und das einzige Mittel war Gehirn von Vögeln. Es wird einem Vogelfänger befohlen 71 Gehirne zu schaffen. Dieser stellt Schlingen an einen Baum, auf welchem 71 Papageien zu übernachten pflegten. Unter diesen 71 Papageien war aber ein sehr weiser, welcher die Gefahr merkt und die andern überredet ihr Nachtlager auf einem Felsen zu nehmen. Aber auch dorthin kam ihnen der Vogelfänger nach. Der mehrmalige Rath des weisen Papageien auch diesen Fels zu verlassen wird von den übrigen nicht angenommen und so

gerathen sie sämmtlich in die Schlingen des Vogelfängers. Nun räth ihnen der weise Papagei sich am Morgen todt zu stellen. Der Vogelfänger wäre gezwungen sie einzeln vom Felsen herabzuwerfen; hätte er alle 71 heruntergeworfen, so so sollten sie alle auffliegen und würden so dem Tode entgehen. Es geschieht wie er gerathen Als aber bereits 70 Papageien herabgeworfen waren, fiel dem Vogelfänger der Schleifstein aus dem Gürtel. Die Papageien, die der Ansicht waren, es sei der 71ste Papagei der herabfalle, flogen sämmtlich auf und so kam es, dass gerade der weise Papagei allein in der Gewalt des Vogelfängers zurückblieb. Dieser will ihn aus Rache kochen. Der Papagei räth ihm vielmehr, damit er selbst der Strafe entgehe, ihn einem reichen Manne um 100 Pala's zu verkaufen; so würde er für 71 Pala's 71 Papageien kaufen können und noch 29 nachbehalten. So ward der weise Papagei an einen reichen Mann verkauft, der ihn bei allen Geschäften benutzte. Als der weise Mann eines Tags eine Reise von 71 Tagen machen musste, bat er den Papagei darauf Acht zu haben, dass seine nach andern Männern lüsterne Frau nicht seine Habe verthue. Als die Frau nach Abreise des Mannes geschmückt von Hause gehen will, sucht der Papagei sie zurück zu halten Als sie unwillig wird, bittet er sie zuvor eine Erzählung anzuhören.

Vor Zeiten hatte der König *Ilaghuksan* (*G'ajanta?*) eine Tochter *Naran Gerel* (*Sûrjaprabhâ?*); wer sie erblickte, dem wurden die Augen ausgestochen, wer in den Palast kam, dem wurden die Beine zerschlagen; also war der Wille des Königs. Als die Tochter es durchsetzte, dass sie eines Tages durch die Stadt fahren durfte, mussten alle Männer sich in ihren Häusern versteckt halten. Nur der Beamte *Saran* (*K'andra?*) blickt neugierig von dem Söller seines Hauses. Die Königstochter macht mit den Händen und Fingern verschiedene Zeichen, die er missversteht, aber seine Frau richtig deutet. Als er sich zum Stelldichein im Garten des Königs einfindet, wird er sammt der Königstochter ergriffen und in einen Kerker gesperrt. Vermittelst eines Edelsteins, den die kluge Frau dem Manne mitgegeben hatte, gelang es diese von der Gefahr zu benachrichtigen Sie dringt als Almosenspenderin in den

Kerker zu dem Manne und giebt ihre Kopfbedeckung der Königstochter, die so glücklich entkommt, während die Frau bei ihrem Manne zurückbleibt. Dem Ehepaar kann man nichts anhaben. Der Dienstmann, der das Liebespaar ertappt hat, dringt aber darauf, dass die Königstochter einen Reinigungs-Eid über Gerstenkörnern leiste. Die Königstochter verlangt, dass dies öffentlich geschehe. An dem festgesetzten Tage erscheint auch unter dem versammelten Volke der Beamte *Saran*, den seine Frau zuvor schwarz angestrichen hatte, ein Auge zuschliessend, auf einem Fusse hinkend, blödsinnig lachend und mit einem Baum statt eines Stabs. Während Alle diesem Scheusal ausweichen, dringt er bis zur Königstochter vor, die über den Gerstenkörnern den Eid leistet, dass sie nur diesen Mann liebe. Da die Gerstenkörner unbeweglich bleiben, werden ihre Worte als wahr erkannt. «Bist du», fuhr der Papagei fort, «deinem Manne so ergeben, wie die Frau des Beamten *Saran*, so gehe von Hause, wo nicht, so unterlasse es.» Die Frau des reichen Mannes blieb zu Hause.

«Ist deine Gemahlin, König *Bhog'a*, der Gemahlin *Vikramâditja's* gleich, ist sie der Frau dieses Beamten gleich, so mag sie sich vor dem Thron verneigen, wo nicht, so unterlasse sie es.» So endete die Erzählung der Holzfigur.

Ich muss es mit der Märchenlitteratur vertrauteren Forschern überlassen, in der hier mitgetheilten Märchensammlung anderswoher schon Bekanntes nachzuweisen oder auf eigenthümliche Umgestaltung bekannter Stoffe aufmerksam zu machen. Wir finden ausser dem oben schon hervorgehobenen buddhistischen Element auch so manches, was uns nicht in Zweifel lassen kann, dass die Umgestaltung zum Theil unter einem Hirtenvolk stattgefunden hat. Keine Spur ist von der Eselsgestalt, in welcher der *Gandharba* nach dem *Vikramôpâkhjâna* (Wilford, *Essay on Vicramaditya and Salivahana* in *Asiatic Researches Vol. IX. S.* 147 *f.*, vgl. auch Lassen, Indische Alterth. II, 801 f) bei Tage bei der Königstochter weilt und welche von der Königin bei Nacht verbrannt wird. Ueberhaupt scheint die Aehnlichkeit der beiden Wörter *gandharba* und *gadarbha* (Esel) in der indischen Recension ihre Rolle zu spielen. Aehnlich möchte ich den Ur-

sprung der Wolfsgeschichte deuten. Es scheint mir der Name *Vikrama* durch seine Aehnlichkeit mit *vṛka*, Wolf, einen Anhalt geboten zu haben. Während sonst *Vikramâditja's* Halbbruder *Bhartṛhari* heisst, ist hier ein *Schalû* oder wie er mongolisch geschrieben wird [illegible] zu finden. Sollte *Vikramâditja's* Zeitgenosse *Çâlivahana* da hinter stecken? denn es dürfte schwer halten der Angabe des Märchens, dass in Indien ein Wolf *schalû* heisse, Glauben zu schenken. Erhalten sich auch bei Fortpflanzung und Umgestaltung von Märchen die Namen der Hauptpersonen, so finden wir dieselben doch gewöhnlich in traumähnlicher Buntscheckigkeit durcheinandergeworfen. Entnahmen die Mongolen diese Sammlung einer tibetischen Quelle, so konnten sie nicht umhin die tibetischen Namen ins Mongolische zu übersetzen oder sogar den Versuch wagen ihnen wiederum indische Form zu geben. Wie wenig solche Versuche glücken, ersieht man aus den von mir in der vierten und fünften Anmerkung zur tibetischen Lebensbeschreibung *Çâkjamuni's* beigebrachten Beispielen. Es ist deshalb schwer zu ermitteln, ob Namen wie *Kalîndra*, *Kalisena*, *Garbhasena*, welche ich hinter *Galindari*, *Galishin* und *Garbashin* vermuthe, in einer indischen Recension zu finden gewesen seien. Auch kann ich auf die von mir in Vorschlag gebrachten Zurückübersetzungen *Sundarî* oder *K'ârumatî*, *Devasûrjâ*, *Pushpanaṭî*, *G'ajanta*, *Sûrjaprabhâ* und *K'andra* gar kein Gewicht legen. Weshalb ich hinter dem mongolischen Namen *Kutsun tschidaktshi* (eig. Kraftvermögen) das Sanskritwort *Çaka* vermuthe, erklärt sich leicht durch die Beziehung *Vikramâditja's* zur *Çâka*-Aera; s. Lassen a. a. O. S. 761.

Ausser der vielfachen Umgestaltung verschiedener Märchenbestandtheile, die sich an den Thron *Vikramâditja's* knüpfen, wird die merkwürdige Anknüpfung an *Çukasaptati* nicht ohne Interesse sein. Merkwürdig ist namentlich die Zähigkeit, mit der die Zahl 71 festgehalten wird, da sie nicht allein den Papageien zuertheilt wird, sondern auch den Frauen des Königs *Bhog'a* und den Tagereisen des reichen Mannes. An den Namen der persischen Sammlung *Tuti-Nameh* anknüpfend darf ich nicht unerwähnt lassen, dass der Papagei im Mongo-

lischen, das auch sonst noch manches iranische Wort aufgenommen hat, den persischen Namen ᠲᠣᠲᠢ *toti* = طوطو hat. Die mir während des Drucks dieses Aufsatzes zukommende deutsche Uebersetzung der türkischen Bearbeitung des *Tuti-Nameh* Leipzig 1858) veranlasst mich die Stellen hervorzuheben, in denen dieses Werk zu der hier besprochenen Märchensammlung in gewisse Beziehung tritt. In der Erzählung des achten Abends: «Geschichte des Königs und des arzneikundigen Papageien» finden wir Anklänge an den Fang der 70 Papageien und deren Rettung (B I S. 136 folg.), in der Erzählung des neunten Abends: «Geschichte der hölzernen Jungfrau und ihrer Liebhaber» (B. I S. 151 ff.) erkennen wir die Geschichte der vier Hirtenknaben wieder, an deren Stelle hier ein Zimmermann, ein Goldschmied, ein Schneider und ein Mönch getreten sind. Die Geschichten des zehnten Abends haben es beide mit dem König *Behwâdj* zu thun, in dessen aufopferungsvollem Auftreten wir sogleich *Vikramâditja* erkennen, obwohl der Name fast bis zur Unkenntlichkeit verunstaltet ist. Der König schenkt dem *Abul-Medjd* nicht nur eine Elephantenlast Goldes (B. I S. 173), sondern ist auch nah daran seinen Kopf für ihn herzugeben. In der zweiten Erzählung ist der Freund des Königs *Behwâdj* Namens *Azim* in ähnlicher Lage wie der verbannte Beamte *Vikramâditja's*, während der König wiederum einen glänzenden Beweis seiner Selbstaufopferung giebt, indem er sich in einen Kessel mit Oel stürzt (B. I S. 185). An die zweite Erzählung der Einleitung vorliegender Sammlung von dem ächten und unächten Sohn erinnert uns die Geschichte des Jünglings, der sich dem *Mansûr* gleich machen wollte (B. II S. 15). In der Geschichte der klugen *Zarîfa* und ihres bösen Bruders B. II S. 50 finden wir statt des einfachen Mittels, das *Gandharba's* Gattin von dem Einsiedler erhielt, um der Kinderlosigkeit abzuhelfen, ein complicirteres, ein mit Pfaugalle zerstampftes Opiat. Dagegen wird der in der Erzählung des 21sten Abends von dem Schädel, durch den 80 Menschen das Leben verloren, vorkommende *Ibn el Ghaib*, der gleich *Schalû* die Sprache der wilden Thiere und Vögel kennt, von einer Jungfrau geboren, die von dem Staube eines zermalmten Schädels etwas zu sich

genommen hat (B. II S. 87). Andere kleinere Aehnlichkeiten übergebe ich. Das Angeführte dürfte genügen bei einer Vergleichung erkennen zu lassen wie sich dieselben Märchenstoffe je nach den socialen und klimatischen Verhältnissen der einzelnen Nationen verschieden acclimatisiren und anspinnen. Dass aber auch anderswoher Stammendes miteingeflochten wird, darf nicht Wunder nehmen. So erinnert die Rolle, die die Wölfe spielen, an die Stammsagen der Mongolen von der Herkunft ihrer Fürsten; s. I. J. **Schmidt**, Forschungen im Gebiete der Bildungsgeschichte der Völker Mittelasiens S. 13 u. 70.

Rectifications.

Mélanges T. III. p. 147 l. 31 lisez [illegible].
» » » » 148 » 17 » Varahran VI.
» » » » 151 » 23 » 200 ans.
» » » » 154 3) » [illegible].
» » » » 155 » 22 » Transoxane.
» » » » — » 27 » [illegible].
» » » » 156 » 4 » diadèmé et barbu tourné.
» » » » 158 » 13 » [illegible].
» » » » — » 17 » *deux*. del.
» » » » 162 » 29 » cette première époque.

(Aus dem *Bull. hist.-philol. No. XV. No. 5.*)

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome III.

3me LIVRAISON.



St.-Pétersbourg,
de l'Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.
1858.

Se vend chez les commissionnaires de l'Académie: M. *Eggers* et Comp., à St.-Pétersbourg, *Samuel Schmidt*, à Riga, et *Léopold Voss*, à Leipzig.

Prix: 45 Cop. arg. — 15 Ngr.

GATALOCUE

des livres publiés en langues étrangères par l'Académie Impériale des sciences de St.-Pétersbourg et en vente chez ses commissionnaires. St.-Pétersbourg 1854. 66 pag. in-8°.

SUPPLÉMENT

au Catalogue des livres de l'Académie Impériale des sciences de St.-Pétersbourg publié en 1854. St.-Pétersbourg 1856. 10 pag. in-8e.

КАТАЛОГЪ

русскихъ книгъ изданныхъ Императорскою Академіею Наукъ и находящихся въ продажѣ у ея коммиссіонеровъ. Изданіе 1857 года. 72 стр. in-8°.

Ces catalogues se distribuent gratis chez les commissionnaires de l'Académie Impériale de sciences.

S'adresser, pour l'achat des livres publiés en langues étrangères par l'Académie Impériale, à ses commissionnaires: Eggers et Comp., à St-Pétersbourg, Samuel Schmidt, à Riga, et Léopold Voss, à Leipzig.

КАТАЛОГЪ

книгамъ изданнымъ Императорскою Академіею Наукъ на иностранныхъ языкахъ. 1854.

ПРИБАВЛЕНІЕ

къ Каталогу изданному въ 1854 году. 1856.

CATALOGUE

des livres publiés en langue russe par l'Académie Impériale des sciences de St.-Pétersbourg. 1857.

Эти каталоги раздаются у коммиссіонеровъ Императорской Академіи Наукъ.

Русскія изданія Академіи продаются у ея коммиссіонеровъ: И. Глазунова, въ С. Петербургѣ и въ Москвѣ, Еггерса и Комп., въ С. Петербургѣ, П. Должикова, въ Кіевѣ, Энфiаджянца и Комп., въ Тифлисѣ и Сам. Шмидта, въ Ригѣ. Книги, неимѣющіяся у коммиссіонеровъ на лицѣ, могутъ быть чрезъ нихъ же выписываемы.

MÉMOIRES

de l'Académie Impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. Sixième Série.
Sciences politiques, histoire et philologie.

Prix de chaque tome: 5 roubl. 80 cop. arg. = 6 Thlr. 13 Ngr.

TOME I. 1832. II et 577 pag. in-4°. Avec trois planches.

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome III.

3me LIVRAISON.



St.-Pétersbourg,
de l'Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.
1858.

Se vend chez les commissionnaires de l'Académie: M. *Eggers* et Comp., à St.-Pétersbourg, *Samuel Schmidt*, à Riga, et *Léopold Voss*, à Leipzig.

Prix: 45 Cop. arg. — 15 Ngr.

CONTENU.

$\frac{2}{14}$ October 1857.

BERICHT AN DIE HISTORISCH-PHILOLOGISCHE CLASSE ÜBER DAS WERK: «*Le Caucase et ses alentours d'après Yakout par M. Khanykow*»; VON B. DORN.

Es war im J. 1840 als ich meine «Beiträge zur Geschichte der Kaukasischen Länder und Völker aus morgenländischen Quellen» begann. Fünf Abhandlungen, die letzte *Geographica Caucasia*, liegen gedruckt vor; die sechste, Abdu'l-*Latif Efendi's* kurze Geschichte der Chane von Scheki, welche ich am 10. Nov. 1854 der Classe vorstellte, wird in Kurzem im vierten Bande der «Muhammedanischen Quellen zur Geschichte der südlichen Küstenländer des kaspischen Meeres» erscheinen. Es blieb mir aber zur Vervollständigung der *Geographica Caucasia* fürs Erste noch die Herausgabe der den Kaukasus betreffenden Artikel aus Jakut's grossem geographischen Wörterbuche (معجم البلدان) übrig. Ich hatte dieselbe bisher verschoben, weil die der Akademie gehörige Handschrift des berühmten Geographen so fehlerhaft ist, dass aus ihr allein entnommene Texte kaum zum Druck geeignet sein dürften. Zwar hätte ich mir durch die Güte des Hrn. Wirkl. Staatsrathes Chanykov jene Artikel aus der bekannten Mosuler Handschrift abgeschrieben oder verglichen verschaffen können, aber ich hatte unterdessen die Geschichte Tabaristan's, Masanderan's und Gilan's zu meiner Hauptbeschäftigung gemacht und schon durch seine Vermittelung die darauf bezüglichen Artikel aus der erwähnten Handschrift in sauberer Abschrift erhalten. Die Beschäftigung mit dem neuen

Gegenstande zwang mich die Mittheilung jener Auszüge über den Kaukasus der Zukunft anheim zu stellen.

Es war mir daher um so erfreulicher, als mich Hr. v. Chanykov vor einiger Zeit benachrichtigte, dass er die den Kaukasus betreffenden Artikel aus Jakut nach der Mosuler Handschrift selbst zu bearbeiten und herauszugeben beabsichtige. Er hat seinen Vorsatz hinsichtlich der Bearbeitung schon ausgeführt. Ich habe die Ehre der Classe hierbei seine Arbeit: *Le Caucase et ses alentours d'après Yakout*, die eine werthvolle Fortsetzung und Vervollständigung der von mir herausgegebenen «Beiträge» bildet, mit dem Antrage vorzulegen, dieselbe in die *Mémoires des savants étrangers* aufzunehmen. Sie enthält im Text mit französischer Uebersetzung und Anmerkungen, von welchen ich besonders die über die Pehlewy-Sprache, welche er mit dem *Aseriye* آذرية zusammenstellt, hervorhebe, folgende Artikel: *Arran*, *Âserbaidschan*, *Bab-el-abwab* (Derbend), *Bahr-el-Chasar* (Kaspisches Meer), *Bahr-el-Rum* (Mittelländisches Meer), *Buhairet-el-Chuârism* (Ural-See), *Berdaa*, *Turk*, *Tiflis*, *Dschursan*, *Derbend*, *Serir*, *Saklab*, *Siah-Kuh*, *Schamachi*, *Schamchor*, *Tabasseran*, *Filan*, *Kabalah*.

Diese Auszüge aus einem der gewichtigsten arabischen Geographen des 13ten Jahrh. — Jakut starb A. D. 1229 — selbst solche, die das schon aus Masudy und Anderen Bekannte entweder zum Theil oder ganz wiederholen, und also gerade keine neuen Aufschlüsse und Belehrungen enthalten, können nicht anders als mit Dank entgegen genommen werden. Sie geben uns Nachrichten, welche sich von späteren Schriftstellern ab- oder nachgeschrieben, oft verkürzt und unvollständig darstellen, in ihrer ursprünglichen Gestaltung und sie werden — was besondere Beachtung verdient — uns mitgetheilt von einem Gelehrten, dem es bei seinem mehrjährigen Aufenthalte in dem Kaukasus und den angränzenden Ländern vergönnt war, die meisten der beschriebenen Oertlichkeiten selbst zu sehen und die Richtigkeit der Angaben des arabischen Geographen an Ort und Stelle zu prüfen, der also mehr als sonst Jemand den Beruf hatte, eine solche Ar-

beit zu unternehmen. Die Abhandlung stellt sich dem auch bei der Akademie herausgegebenen *Derbendnameh* erläuternd und ergänzend zur Seite. Sollte die Akademie nicht auch hoffen können, dass sich auch ein Bearbeiter von Ady Güsel's († 1847 oder 1848) Geschichte von *Karabagh* finden werde, welches Werk das asiatische Museum — *s. Bull. hist. phil. T. XIII S.* 141—142 — als ein Geschenk des geehrten Bearbeiters der in diesen Zeilen besprochenen Abhandlung besitzt?

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. XV. No. 9.*)

$\frac{13}{25}$ Novembre 1857.

DESCRIPTION D'UNE TROUVAILLE DE 200 DIRHEMS KOUFIQUES, FAITE AUX ENVIRONS DE TIFLIS, EN 1857; PAR M. BARTHOLOMÆI.

Khalifes Abbassides. Soffarides. Samanides. Sadjide. Emir el-Oméra. Bouweihides.

1) Motamed-al'Allah a. 270.
Marge: ....سنة سبعين ومايتين
Avers, champ: en bas, la formule ابو داود? Abou-Daoud.
Revers, champ: en haut, la formule لله; dessous, المعتمد على الله.

Le nom de la ville est effacé, mais par la longueur de l'espace qu'il occupait on peut supposer que c'était مدينة السلام Bagdad; ce dirhem est de petit module et assez épais.

2) Du même khalife, avec le nom d'El Mofavvedh-ila-Allah; Mossoul, 271.
M. . . . بالموصل سنة احدى وسبعين ومايتين
Av. ch. sous la formule: المفوض الى الله
Rev. ch.. . . . . المعتمد على الله

⊙ع⊙

Ce dirhem est beaucoup plus grand et plus mince que le précédent.

3) El Mothaded-Billah; Bagdad, a. 285.
Av. m. بمدينة السلام سنة خمس وثمانين ومايتين

Rev. ch. . . . . المعتضد بالله

En haut: لله.

4) Du même khalife, mais en 286, à Sermenray.
Av. m. بسر من راى سنة ست وثمانين ومايتين
Rev. ch. . . . . المعتضد بالله

5) Du même, même année, à Bagdad (مدينة السلام).

6) Du même, de l'an 28 (?) . . à Mouhammedié (Rey).
Av. m.. . بمحمدية سنة . . . . ثمانين ومايتين
Rev. ch. . . . المعتضد بالله ; en haut: له

7) Du khalife El Moktefi-Billah. Dirhem frappé à Bagdad, en 290.
Av. m. . بمدينة السلام سنة تسعين ومايتين
Rev. ch. . . . . المكتفى بالله

8) Du même, mais à Mossoul? et en 292.
Av. m.. ......ل سنة اثنين وتسعين ومايتين

9) Dirhem de l'émir Soffaride Tahir, fils de Mouhammed (fils de Léis), frappé à Fars en 292; au revers, le nom de Moktéfi-Billah.
Av. m.. بفارس سنة اثنين وتسعين ومايتين
Ch. . . . . طاهر بن محمد
Rev. ch. . . . . المكتفى بالله

10) Abbasside, El Moktéfi-Billah, Bagdad, a. 293.
Av. m. بمدينة السلام سنة ثلث وتسعين ومايتين
Rev. ch. . . . . المكتفى بالله

11) Du même et de la même année, mais le nom de la localité m'est inconnu; on voit بالرافعه ? [1])

12) Du même, mais à Bagdad, en 294.
Av. m. بمدينة السلام سنة اربع وتسعين ومايتين

---

1) C'est la ville de Rafiqeh. *Br.*

13) Du même, mais frappé à Tiflis.

Av. m. بتفلس سنة اربع وتسعين ومايتين (sic)

NB. Le nom de Tiflis est d'une forme irrégulière, mais dont on a déjà eu un analogue; v. Rec. pag. 635; sur trois exemplaires que je possède la voyelle manque également.

14) Du même, mais à Bagdad, en 295.

Av. m. بمدينة السلام سنة خمس وتسعين ومايتين

15) Du même, mais à Rass-el-Aïn? en 29 . . (?).

Av. m. براس العين سنة.... وتسعين ومايتين

Rev. ch . . . . . . المكتفي بالله

16) Dirhem du khalife El Moktédir-Billah, conjointement avec son fils Aboul-Abbas: frappé à Bagdad, en 298

Av. m. بمدينة السلام سنة ثمان وتسعين ومايتين

Ch. . . . . . ابو العباس بن امير المومنين

Rev. ch. . - . . . . المقتدر بالله

17) Des mêmes personnages, même date, mais à Mossoul بالموصل.

18) Des mêmes, mais en 299, à Bagdad.

Av. m. بمدينة السلام سنة تسع وتسعين ومايتين

Ch. . . . . . ابو العباس بن امير المومنين

Rec. 20** — *318. NB. Dans la description de cette pièce il n'est point fait mention d'Aboul-Abbas, pas plus que dans celle de l'an 397 l. c., mais dans les Nov. suppl. de M. Dorn, p. 25, le dirhem de l'an 297 porte les deux noms. Je crois donc que c'est en l'année 297 qu'a eu lieu l'association d'Aboul-Abbas sur la monnaie, et que la pièce *318 doit aussi avoir sur l'avers le nom d'Aboul-Abbas, puisqu'elle est d'une époque postérieure [2]).

2) La pièce en question n'a pas le nom d'Aboul-Abbas. [*D.*]

19) Des mêmes, mais à Tuster min El Ahvaz? même année.
Av. m. بتستر من الاهواز سنة تسع وتسعين ومايتين

20) Des mêmes, à Bagdad, en 300.
Av. m. . . . . بمدينة السلام سنة ثلثماية

21) Des mêmes et de la même année, mais dans une localité à-peine déchiffrable [3]).
Av. m. . . . بمرحواد سنة ثلثماية . . . . . . ?

22) Dirhem samanide, d'Ahmed, fils d'Ismaïl? frappé dans une localité qui me semble incertaine, en 300 et avec le nom du khalife El Moktédir.
Av. m. . . . . . نعمار سنة ثلثماية ?
Ch.. (sic) (اسمايل) احمد بن , vel (الخليل)?
Rev. ch. . . . . . . المقتدر بالله

23) Khalife abbasside El Moktédir-Billah et son fils Aboul-Abbas; dirhem frappé dans une localité incertaine, en 302.
Av. m. . . . سنة اثنين وثلثماية ....
Ch. . . . . ابو العباس بن امير المومنين
Rev. ch. . . . . . . المقتدر بالله

24) Des mêmes, mais à Schiraz, en 304.
Av. m. . . . بشيراز سنة اربع وثلثماية

25) Comme le No. 24, mais frappé dans une autre localité, dont on ne distingue que با..ل ? p. e. Mossoul.

26) Des mêmes et de la même année, mais frappé à Nicibin, بنصيـ.. le reste effacé.

27) Des mêmes, mais à Bagdad, en 305.
Av. m. . بمدينة السلام سنة خمس وثلثماية

28) Des mêmes, et de la même ville, mais en 306.
Av. m. . بمدينة السلام سنة ست وثلثماية

---

3) Est ce que cette localité ne serait pas سوق الاهواز? [D.].

Ch. . . . . ابو العباس بن امير المومنين

Rev. ch. المقتدر بالله et dessous, le signe analogue à عم.

29) Des mêmes, mais à Koufa, en 307.
Av. m. . . . بالكوفة سنة سبع وثلثماية

30) Des mêmes, mais à Nicibin, de la même année
Av. m. . . . بنيصيبين سنة سبع وثلثماية

NB. Probablement la voyelle superflue provient de l'ignorance du graveur.

31) Des mêmes, et de la même année, à Bagdad
Av. m. . . بمدينة السلام سنة سبع وثلثماية

32) Des mêmes, et de la même année, à Mossoul.
Av. m. . . . . بالموصل سنة سبع وثلثماية

33) Des mêmes, et de la même année, à Ahvaz.
Av. m. . . . بالاهواز سنة سبع وثلثماية
Ch. . . . . ابو العباس بن امير المومنين
Rev. ch. المقتدر بالله, et dessous عسربر ?

34) Des mêmes, en 308, à Bagdad.
Av. ch. . بمدينة السلام سنة ثمان وثلثماية

35) Des mêmes personnages, mais de l'an 309, à Arradjan.
Av. m. . . . بارجان سنة تسع وثلثماية

36) Des mêmes et de la même année, mais frappé à Bassra?
بالبصرة ?

37) Des mêmes et de la même ville, mais en 310.
Av. m . . . بال..ره سنة عشره وثلثماية

38) Des mêmes et de la même année, à Mossoul بالموصل.

39) Dirhem samanide de Nasr, fils d'Ahmed, avec le nom de El Moktédir-Billah, frappé à Samarcande, en 310. Cette pièce a déjà été publiée dans la Recensio pag. 85 No. 209, mais notre exemplaire est remarquable par la netteté et la forme archaïque des caractères,

qui sont aussi beaux que ceux des dirhems ommiades du 1er siècle de l'Hégire.

40) El Moktédir-Billah et Aboul-Abbas, en 313, frappé à Bagdad.
Av. m. بمدينة السلام سنة ثلث عشرة وثلثماية

41) Des mêmes et de la même année, à Nicibin.
Av. m... بنصيبين سنة ثلث عشرة وثلثماية

42) Des mêmes et de la même année, frappé à Mossoul بالموصل

43) Dirhem d'un personnage qui m'est entièrement inconnu, de même que la localité; le revers porte le nom de Moktédir-Billah, et la date est 313. Cette monnaie est d'une fabrique assez grossière.
Av. m. ......سنة ثلث عشرة وثلثماية
Ch. ...... عبد الحلم بن ابرهيم
Rev. ch. ...... المقتدر بالله

44) El Moktédir-Billah et Aboul-Abbas, en 314. Dirhem frappé à Nicibin.
Av. m. . بنصبين سنة اربع عشرة وثلثماية

45) Dirhem pareil au No. 44, mais sous le nom du khalife, un groupe formé de trois points.

46) Dirhem samanide de Nasr, fils d'Ahmed, frappé à Samarcande, سمرقند, en 315. Frähn, Recensio p. 86. No. 218

47) De la même année, mais frappé à Schasch.
Av. m. . بالشاش سنة خمس عشره وثلثماية
Rev. ch. . . المقتدر بالله نصر بن احمد

48) El Moktédir-Billah et Aboul-Abbas, Bagdad, 315. Rec. p. 21** No. *324.

49) Des mêmes personnages, Bagdad, 316.
Av. m. بمدينة السلام سنة ست عشره وثلثماية

50) Dirhem frappé à Mouhammedié (Rey) par Mouhammed, fils d'Aly, en 316; au revers sont les noms du khalife El Moktédir-Billah et de l'émir samanide Nasr fils Ahmed.

Av. m. . بالمحمدية سنة ست عشرة وثلثماية

Ch. . . . . محمد بن على

Rev. ch. . . المقتدر بالله نصر بن احمد

51) El Moktédir-Billah et Aboul-Abbas, à Bagdad, en 317. Frähn, Recensio p. 21** No. 325.

52) Des mêmes personnages, même date, à Sermenray.

Av. m. بسر من راى سنة سبع عشرة وثلثماية

53) Des mêmes, à Bagdad, en 318.

Av. m. بمدينة السلام سنة ثمان عشرة وثلثماية

54) Des mêmes, mais à Antioche? Antakiéh, frappé en 318.

Av. m. . بانطاكيه سنة ثمان عشرة وثلثماية

Ch. . . . . ابو العباس بن امير المومنين

Rev. ch. . . . . . . المقتدر بالله

55) Des mêmes, mais à Bagdad, en 319. Suppl. ad Recens. ed Dorn., p 232 No. 325 d.

56) Des mêmes, mais à Ahvaz, en 319.

Av. m. . بالاهواز سنة تسع عشرة وثلثمايه

57) Dirhem samanide, de Nasr, fils d'Ahmed, frappé à Schasch, même année; Recensio p. 88 No. 224.

58) Autre semblable, mais de l'an 320, à Samarcande; Recensio p. 567, No. 224 a.

59) Autre de la même année, mais frappé à Schasch; Recensio p. 567, No. 224 b.

60) Dirhem frappé à Ardébil, en 320, avec les noms du khalife El Moktédir-Billah, de son fils Aboul-Abbas et d'un troisième personnage, leur vassal? dont le nom m'est inconnu.

Av m. . . باردبيل سنة عشرين وثلثماية

Ch. . . . . ابو العباس بن امير المومنين

Rev. ch. . . . . { المقتدر بالله / ⁴)معاح الموسع / مولى امير المومنين }

L'avant-dernière ligne est pour moi tout-à-fait inintelligible, mais je l'ai transcrite telle qu'elle est sur la monnaie.

61) Dirhem du khalife El Kaher-Billah, à Bagdad, frappé dans la même année (320) que la monnaie de son prédécesseur.

Av. m. . وثلثماية سنة عشرين السلام......

Rev. ch. . . . . القاهر بالله

NB. Sur ce dirhem, qui est du commencement du règne de Kaher, on ne voit pas encore le nom de son fils Aboul-Kassem, qui sur les monnaies suivantes est constamment associé au nom du khalife son père.

62) Dirhem du khalife El Kaher-Billah et de son fils Aboul-Kassem, Bagdad, 321.

Av. m. بمدينة السلام سنة احدى وعشرين وثلثماية

Ch. . . . . . . ابو القاسم بن امير المومنين

Rev. ch. . . . . القاهر بالله

63) Dirhem des mêmes personnages, mais frappé à Sermenray, dans l'année 321. Recensio p. 23** No. *330.

64) Des mêmes, mais frappé à Mossoul, la même année.

Av. m. بالمو... سنة احدى وعشرين وثلثماية

65) El Kaher-Billah et Aboul-Kassem, Bagdad, 322.

NB. Ce dirhem et les deux suivants sont d'une très belle conservation et ne laissent aucun doute

---

4) Je lis مفلح اليوسفى, v. Freytag, Locmani fabulae, p. ٣٠, et Weil, Gesch. d. Ch. p. 625 et 638. On peut donc mettre cette monnaie parmi celles de la dynastie des Sadjides. [*D.*]

sur le fait, que le règne de ce khalife s'est prolongé pendant une partie de la 322me année de l'Hégire, ce qui empêche d'admettre que son successeur El Radhi-Billah ait régné depuis l'an 321; v. Lettre de M. F. Soret, 1856 p. 21 No. 27.

Av. m. بمدينة السلام سنة اثنين وعشرين وثلثماية

Ch. . . . . . . ابو القاسم بن امير المومنين

Rev. dans le champ:
لله
محمد رسول الله
لله القاهر بالله
المنعم من اعدا [5]
الله لدين الله

66) Des mêmes et de la même anné, frappée à Mossoul.

Av. m. بالموصل سنة اثنين وعشرين وثلثماية

Ch. . . . . ابو القاسم بن امير المومنين

Rev. dans le champ:
لله
محمد رسول الله
لله القاهر بالله
المنعم من اعدا
الله لدين الله

---

5) Nous trouvons dans la partie inédite de *Quinque Centuriae* de M. Fraehn (1839) la remarque suivante: «Hic etiam facere non possum quin observem, memoriae proditum esse, hunc chalifam a. 321, magnatibus nonnullis a quibus insidias metuerat, de medio remotis, novum praeter القاهر بالله s. *victor cum Deo*, sibi adscivisse titulum: المنتقم من اعدا الله لدين الله *religionem divinam a Dei hostibus vindicans*, eoque in signandâ pecuniâ aureâ atque argenteâ usum esse. v. *Tarich Salihy* et *Ainy*, ex *Tarich el-Askalany*. Quales numi nondum inventi sunt». Dans la suite cependant M. Fraehn en eut deux pièces en main, savoir du Cabinet du feu prince Barataïev (1842) et de *l'Ermitage Impérial*, frappées بمدينة السلام et بتستر من الاهواز en 322. v. *Chalifae* IX. Numismat. msc. cf. Soret, lettre à M. Stickel, p. 20.

67) Des mêmes et de la même année, frappé à Sermenray.
Av. m. بسر من راى سنة اثنين وعشرين وثلثماية
Ch. . . . . ابو القاسم بن امير المومنين

Rev. dans le champ:
لله
محمد رسول الله
لله القاهر بالله
المنعم من اعدا
الله لدين الله

68) Dirhem du khalife El Radhi-Billah, de l'an 322, frappé à Bagdad.
Av. m. بمدينة السلام سنة اثنين وعشرين وثلثماية
Rev. ch.. . . . . الراضى بالله

69) Du même et de la même année, mais frappé à Koufa.
Av. m. بالكوفة سنة اثنين وعشرين وثلثماية

70) Du même, mais de l'an 323, à Bagdad. Rec. p. 23** No. 331.

71) De la même année, mais dans une localité douteuse: بالرحله (بارجان) ?

72) Du même khalife, à Mossoul, en 323.
Av. m. . بالموصل سنة ثلث وعشرين وثلثماية

73) Du même et de la même année, frappé à Sermenray.
Av. m. بسر من راى سنة ثلث وعشرين وثلثماية

74) Du même et de la même année, mais la localité est douteuse, on pourait lire Amid.
Av. m. . . بامد ثلث وعشرين وثلثماية

Sur ce dirhem, le mot سنة a été omis par le graveur, et on remarque dans le champ du revers, au-dessus et au-dessous de la formule deux groupes de points ∴ — ∴

75) Dirhem du même khalife et de la même année, mais frappé à Rass-el-Aïn; localité incertaine, mentionnée dans la Recensio p. 22**.

Av. m. براس العين سنة ثلث وعشرين وثلثماية

76) Du même, frappé à Bagdad, en 324.
Av. m. بمدينة السلام سنة اربع وعشرين وثلثماية
Rev. ch. . الراضى بالله , et dessous, la lettre د.

77) Du même khalife et de la même année, mais d'une localité incertaine; les caractères de ce dirhem sont d'une forme particulière, mais assez grossiers.

78) Du même, même année, mais à Mossoul بالموصل.

79) Du même, mais frappé à Bagdad, en 325.
Av. m. بمدينة السلام سنة خمس وعشرين وثلثماية
NB. Au revers, sous le nom du khalife, la lettre د, comme au No. 77.

80) Du même, mais à Vasit, même année. Lettre de M. F. Soret, 1856 p. 21 No. 28.

81) Du même personnage, mais de l'an 326, à Bagdad.
Av. m. بمدينه السلام سنة ست وعشرين وثلثماية

82) Du même khalife et de la même année, à Vasit.
Av. m. . بواسط سنة ست وعشرين وثلثماية

83) Du khalife El Radhi-Billah et d'Aboul-Fadhl, son fils; frappé à Bagdad, en 327.
Av. m. بمدينة السلام سنة سبع وعشرين وثلثماية
Ch. . . . . . ابو الفضل بن امير المومنين
Rev. ch. . . . . الراضى بالله

84) Des mêmes personnages, mais à Mossoul, même année.
Av. m. . بالموصل سنة سبع وعشرين وثلثماية

85) Dirhem du khalife El Radhi-Billah et de son fils Aboul-Fadhl, frappé à Sermenray, même date.
Av. m بسرمن راى سنة سبع وعشرين وثلثماية

86) Des mêmes, mais frappé à Bagdad, en 328.
Av. m. بمدينة السلام سنة ثمان وعشرين وثلثماية

87) Des mêmes, mais à Basra; même date.

Av. m. . بالبصرة سنة ثمان وعشرين وثلثماية

Ch. . . . . ابو الفضل بن امير المومنين

Rev. ch. . . . . . . الراضى بالله

88) Dirhem du khalife El Radhi-Billah et d'Aboul-Kassim, fils de l'émir des croyants (El Kaher-Billah), localité incertaine; en 322 ou en 328?

Av. m. . . . . . ربعه سنة . . . . ن وعشرين وثلثماية

Ch. . . . . ابو القاسم بن امير المومنين

Rev. ch. . . . . الراضى بالله

Ce dirhem, très remarquable, est malheureusement dans un état de conservation qui laisse des doutes sur la localité et sur la date de son émission. Le nom, en partie effacé, pouvait faire songer à افريقيه (Kaïrovan), si toutefois l'autorité des khalifes s'étendait jusque-là à l'époque en question. Quant à la date, il ne reste du nombre unitaire que la dernière lettre, d'après laquelle on ne peut hésiter, du reste, qu'entre les nombres 2 et 8. La première serait celle de l'avénement de Radhi-Billah et la seconde celle de sa mort. Il me paraît plus probable que Radhi se soit associé dès son avénement le fils de son prédécesseur (en 322), mais que dans le courant de la même année cet héritier présomptif ait été écarté du droit de partager les honneurs monétaires avec le khalife, ainsi que le prouvent les dirhems No. 68, 69 et 70. Quant à la date 328, elle me semble moins probable, puisque Aboul-Kassim n'hérita point de Radhi et ne parvint à régner qu'en 333, sous le nom de El Mostekfi-Billah. Ce dirhem, ainsi que le No. 87, sont bien inférieurs, pour la netteté du type, aux monnaies qu'on frappait à Bagdad à la même époque; les caractères en sont grêles et de formes moins régulières; tout cela dénote quelque localité éloignée du siège du khalifat, et il est

possible que la réunion des noms ne soit dûe qu'à une méprise d'un graveur maladroit.

89) Dirhem frappé à Bagdad, en 329, sous le khalife El Mottéki-Lillah, avec le nom de son vassal Aboul-Housseïn.

Av. m. بمدينة السلام سنة تسع وعشرين وثلثماية

Ch. . ابو الحسين بحكم مولى امير المومنين

Rev. ch. . . . . المتقى لله

90) Des mêmes personnages et de la même année, mais frappé à Mossoul.

Av. m. . بالموصل سنة تسع وعشرين وثلثماية

91) Des mêmes et de la même année, frappé à Vasit.

Av. m. . بواسط سنة تسع وعشر. . . . .

Ch. . . ابو الحسين بحكم مولى امير المومنين

Rev. ch. . . . . المتقى لله

92) Des mêmes et de la même année, frappé à Nicibin.

Av. m. . . . . .صبين سنة تسع وعشرين وثلثماية

93) Dirhem frappé à Tuster min El-Ahvaz, en 329, sous le khalifat de Mottéki-Lillah, mais avec les noms de deux personnages qui me sont inconnus: l'un est Ahmed, fils de Mino [6]) . .? l'autre Aly, fils de [Bouweih].

Av. m. بتستر الاهواز سنة تسع وعشرين وثلثماية

Ch. . . . . احمد بن منو. . . .

Rev. dans le champ:
- . . . .مطه له (pour لله signe ordinaire)
- محمد
- رسول
- الله
- المتقى لله
- على بن بو. . .

6) Je crois qu'il faut lire بويه c.-à-d. *Ahmed b. Buweih.* L'institut des langues orientales du ministère des affaires étrangère possède une monnaie semblable de l'année 332. Fraehn. msc. inéd. [*D.*]

Le nom de la même localité se trouve encore sur des dirhems abbassides, Rec. p. 21** et 22**, et aussi sur des monnaies des Idrissides, l. c.

94) Du khalife El Mottéki-Lillah et de son fils Abou-Mansour à Bagdad, en 329.

Av. m. بمدينة السلام سنة تسع وعشرين وثلثماية

Ch. . . . . ابو منصور بن امير المومنين

Rev. ch. . . . . . . المتقى لله

95) Des mêmes, à Sermenray, de la même date.

Av. m. بسرمن راى سنة تسع وعشرين وثلثماية

96) Dirhem du khalife El Mottéki-Lillah, avec son nom tout seul, Mossoul, en 330.

Av. m.. . . ل سنة ثلثين وثلثماية . . . . .

Rev. ch. . . . . المتقى لله

Sur deux exemplaires de ce dirhem on ne voit que la dernière lettre du nom de la localité, mais ce nom était si court que je ne doute pas que ce ne soit Mossoul; la fabrique même de ces dirhems est identique avec celle de la ville mentionnée.

97) Dirhem du même khalife, avec le nom de son fils Abou-Mansour, frappé à Bagdad, en 330.

Av. m.. . بمدينة السلام سنة ثلثين وثلثماية

Ch. . . . . ابو منصور بن امير المومنين

Rev. ch. . . . . . . المتقى لله

98) Des mêmes personnages, même date, à Sermenray.

Av. m. . بسرمن راى سنة ثلثين وثلثماية

99) Des mêmes et de la même année à Basra.

Av. m. . . صره سنة ثلثين وثلثماية . . . .

Hamdanides.

100) Dirhem frappé à Mossoul, dans la même année, mais avec les noms réunis du khalife El Mottéki-Lillah, de son fils Abou-Mansour et de Housseïn, fils d'Abdoullah, leur vassal?

Av. m. . . . الموصل سنة ثلثين وثلثماية

Ch. . . ناصر الدولة الحسين بن عبد الله

Rev. dans le champ: { المتقى لله / ابو منصور بن امير المومنين

101) Dirhem frappé à Bagdad, en 330, avec les noms du khalife El Mottéki-Lillah, de son fils Abou-Mansour et d'Abou-Mouhammed, leur vassal, adjoint au gouvernement.

Av. m. . بمدينة السلام سنة ثلثين وثلثماية

Ch. . . . . { ابو منصور بن / امير المومنين

Rev. ch.. . . . . { المتقى لله / ناصر الدولة / ابو محمد

102) Du même khalife, de son fils et de deux personnages: Abou-Mouhammed, adjoint au gouvernement, et Aboul Housseïn, glaive de l'état, frappé à Mossoul, en 330.

Av. m. . . . بالموصل سنة ثلثين وثلثماية

Dans le champ: { ابو منصور بن / امير المومنين / سيف الدولة / ابو الحسين

Revers, dans le champ: { المتقى لله / ناصر الدولة / ابو محمد

103) Dirhem des mêmes quatre personnages et de la même année, mais frappé à Nicibin.

Av. m. . . بنصيبين سنة ثلثين وثلثمايه

NB. Les légendes du champ, comme au No. 102.

104) Des mêmes quatre personnages, mais frappé à Basra, en 330.

Av. m . . لبصره سنة ثلثين وثلثماية ..

105) Dirhem du khalife El Mottéki-Lillah, avec son nom seul, frappé à Arminiéh, en 331.

Av. m. بارمينيه سنة احدى وثلثين وثلثماية

Rev. ch. . . . . . . المتقى لله

La simplicité de la formule de cette monnaie est d'un contraste frappant avec les autres dirhems contemporains.

106) Du même khalife, mais avec les noms de son fils, Abou-Mansour, d'Abou-Mouhammed et d'Aboul-Housseïn, à Bagdad, même année.

Av. m. بمدينة السلام سنة احدى وثلثين وثلثماية

Dans le champ:
لا اله الا الله
وحده لا شريك له
ابو منصور بن
امير المومنين
سيف الدولة
ابو الحسين

Revers, dans le champ:
لله
محمد
رسول الله
المتقى لله
ناصر الدولة
ابو محمد

107) Des mêmes personnages; dirhem dont la date est entièrement effacée, mais frappé à Nicibin بنصيبين. La longueur de l'espace qu'occupait la date m'a fait attribuer ce dirhem à l'an 331 plutôt qu'à l'année 330. Quant aux légendes, elles sont absolument les mêmes que sur nos Nos. 102 et 106.

108) Des mêmes personnages, mais frappé à Mossoul, la même année.

Av. m. بالموصل سنة احدى وثلثين وثلثماية

Dans le champ:

لا اله الا الله
وحده لا شريك له
ابو منصور بن
امير المومنين
سيف الدولة
ابو الحسين

Revers, dans le champ:

لله
محمد رسول الله
صلى الله عليه
المتقى لله
ناصر الدولة
ابو محمد

Depuis cette époque la formule pieuse, dans le champ du revers, s'était accrûe des mots صلى الله عليه, qui se voient aussi sur les monnaies des années 332 etc.

109) Dirhem des mêmes personnages et de la même année 331, frappé à Bagdad. Cette monnaie ne diffère du No. 106 que par la légende du champ du revers, où la formule pieuse est comme au No. 108.

110) Dirhem frappé à Djéziret? en 332. Les légendes dans les champs sont les mêmes que sur le No. 108, seulement au revers, sous la 6me ligne, on voit encore le (signe)? حا.

Av. m. بالجزيرة سنة اثنين وثلثين وثلثماية

111) Des mêmes personnages et de la même année, mais frappé à Mossoul; du nom de la localité on ne voit que la fin ......ل سنة اثنين وثلثين وثلثماية

112) Dirhem frappé à Mossoul, en 334, sous le khalifat d'El Mostekfi-Billah et avec les noms d'Abou-(Mouhammed)? et d'Aboul-Housseïn, ses vassaux?

Av. m. بالموصل سنة اربع...........

Dans le champ:
لا اله الا الله
وحده لا شريك له
سيف الدولة
ابو الحسين

Revers, dans le champ:
الله
محمد رسول الله
صلى الله عليه وسـ.... (on peut supposer à la fin لم)
المستكفى بالله الـ.... (on peut supposer à la fin ليفة)
ناصر الدولة ابو م... (on peut supposer à la fin حمد)

Malheureusement, la légende de ce remarquable dirhem n'est pas complète. Quant à la date, puisque le nombre unitaire اربع 4 est très distinct, il me paraît qu'on peut hardiment suppléer les dixaines et les centaines. Ne serait ce pas le dernier dirhem abbasside du IVme siècle de l'Hégire, qu'on connaisse, jusqu'à présent?

(Aus dem *Bull. histor.-philol. T. XV. No.* 10.)

$\frac{13}{25}$ November 1857.

Verzeichniss der vom Hrn. Gardeoberst v. Bartholomäi dem asiatischen Museum verehrten und am 13. Novbr. der histor.-philol. Classe vorgelegten Münzen. Von B. DORN.

Abbasiden.

Muktefi Billah.

1. Medinet-el-Salam 293. No. 10 *).
2. Tiflis 294. No. 13.
3. Wasit 294.

Muktedir Billah.

4. Medinet-el-Salam 305. No. 27.
5. Ibid. 306 (7?). No. 28 (29).
6. Mausil 313. No. 42.
7. — 8. Medinet-el-Salam 317. No. 51.
9 Ibid. 318. No. 53.
10. — 11. Ibid. 319. No. 55.

Radhi-Billah.

12. Medinet-el-Salam 322. No. 68.
13. Ibid. 323. No. 70.
14. Ib. Arradschan (?) 323. No. 71.

---

*) Die NN^o beziehen sich auf den vorhergehenden Aufsatz des Hrn. v. Bartholomäi.

15. Sermenra 323.
16. — 17. Medinet-el-Salam 324. No 76.
18. Ibid. 325. No. 79.
19. Wafit 326. No. 82.
20. Medinet-el-Salam 327. No. 83.
21. Sermenra 327. No. 20.
22. — 23. Medinet-el-Salam 328. No. 85.

Mutteki lillah.

24. — 25. Medinet-el-Salam 329. No. 89.
26. — 27. Maufil 329. No. 90.
28 Medinet-el-Salam 329. No. 94.
29. Medinet-el-Salam 330. No. 97.

Hamdaniden.

Nâfir - eddaula.

30. — 31. Maufil 330. No. 100
32. Medinet-el-Salam 330. No. 101.

Nâfir - eddaula und Saif - eddaula.

33. Medinet-el-Salam 331. No. 109.

(Aus dem *Bull. histor.-philol. T. XV. No.* 10.)

$\frac{8}{20}$ Januar 1858.

Bericht über: «Resumé de l'ouvrage kourde d'Ahmed Effendi Khani, fait et traduit par A. Jaba»; von P. Lerch.

In der «Notice sur la littérature et les tribus kourdes» des Hrn. Consuls Shaba, über welche ich am 5 (17) Juni vorigen Jahres der Classe zu berichten die Ehre hatte, ist unter den acht Biographien kurdischer Dichter auch die eines gewissen Aȟméd Xāni (احمد خانی) mitgetheilt. Es heisst von ihm dort: Aȟméd Xāni ist aus dem Stamme H'eǩāri (حکاری) vom Tribus der Xāniyān Er kam nach Bayazid im Jahre 1000 der Fl. (1591—2), wo er im Kurmāndi-Idiom ein Werk, genannt Mem u Zin, und ein kurmāndi-arabisches Wörterbuch (کتبك لغت به کرماجی وعربی), genannt Neu-behār (نو بهار[1]), d. i. Erstling des Frühlings, verfasst hat. Die Jugend Kurdistan's liest diese Bücher, wenn die Lectüre des Korans beendigt ist. Auch hat Aȟméd Xāni in seiner Muttersprache, so wie in arabischer, persischer und türkischer Sprache kleinere Gedichte geschrieben, und soll in den Wissenschaften sehr bewandert gewesen sein; man giebt ihm auch den Vorzug vor allen vaterländischen Dichtern. Er soll im Jahre 1063 der Fl. (1652 — 53) gestorben sein,

1) Wahrscheinlich ist dies dasselbe kurdisch-arabische Glossar, dessen Mittheilung Hr. Gosche in Berlin mir durch Hrn. Academiker Dorn in freundliche Aussicht gestellt hat.

nachdem er in Bayazid eine Moschee erbaut hatte, die seinen Namen trägt und in der er auch begraben ist.

Von dem erwähnten Werke Mem u Zin [2]) giebt uns Hr. Shaba jetzt einen Auszug in Prosa, in kurdischer Sprache. Diesem Auszug fügt er eine Transscription, eine französische Uebersetzung, Worterklärungen und kurdische Conjugationsparadigmen hinzu. Vorangeschickt ist als Einleitung eine Notiz über kurdische Dialecte. Das ganze vorliegende Manuscript umfasst 94 SS. in-fol.

Ich erlaube mir, der geehrten Classe in Folgendem über den Inhalt dieser Sendung des Hrn. Consuls, welche einen neuen Beweis von seinem Eifer für die Wissenschaft giebt, Bericht zu erstatten.

Die Einleitung beginnt damit, dass gesagt wird, die kurdische Sprache theile sich in vier Dialecte: 1) den Dialect Revendi (زمانی روندی), 2) den Dialect Hekāri (زمانی حکاری), 3) den Dialect Sōri (زمانی صوری), 4) den Dialect Xoromeki (زمانی خورومکی). Darauf wird die Verbreitung jedes einzelnen dieser Dialecte angegeben. Aus dieser Angabe, welche ich gleich wiederholen werde, sieht man aber deutlich, dass die aufgezählten Dialecte lange nicht das ganze Gebiet kurdischer Zunge decken. Auch hat es Hr. Shaba für jetzt noch unterlassen, uns über die Quelle zu unterrichten,

2) Hr. *Alex. Chodzko* spricht in seinen Études sur la langue kourde auch von dem Verfasser dieses Werkes; s. Journal asiat. V[e] Série T. IX, S. 298, wo es heisst: «On m'avait promis de me faire avoir le مجموعه, ou recueil de poésies kourdes, écrites par un poëte indigène, du XVI siècle, contemporain du poëte persan Djami. Son تخلّص est دابل Dabel, et son véritable nom شيخ احمدی Chéikh Ahmedi. Né en Mésopotamie, جزيره, il est l'auteur, entre autres ouvrages, du poëme érotique, intitulé مم وزين Mem et Zine, noms de deux personnages dont les amours jouissent de la même vogue chez les Kourdes, que les amours de Leili et de Medjnoun chez les Arabes, ou de Ferhad et de Chirine chez les Persans.»

aus der er die hier gegebenen Mittheilungen geschöpft hat. Wahrscheinlich gründen sie sich auf die Aussagen eines kurdischen Individuums. Wie wenig aber auf Dialecteintheilungen einer Sprache, die nicht auf linguistischen Untersuchungen beruhen, zu geben sei, braucht kaum bemerkt zu werden. Das Verzeichniss kurdischer Dialecte, welches der verstorbene Hammer aus Evlia's Reisebeschreibung uns in den Fundgruben des Orients (Bd. IV, S. 246) mitgetheilt hat, die Aufzählung kurdischer Dialecte vom Missionär Hörnle (Baseler Missions-Magazin, Jahrgang 1836, S 403 u. flg.) haben der Wissenschaft keinen andern Nutzen gebracht, als dieselbe auf die Spaltung kurdischer Zunge in mehrere Mundarten aufmerksam zu machen. Daher ist es sehr wünschenswerth, dass Hr. Shaba, wie er auch die Absicht hat, uns eine Wörtersammlung mittheile, welche die einzelnen Dialecte, von denen er in seiner Einleitung spricht, characterisirt. Ich kann dabei nicht den Wunsch unterdrücken, der geehrte Consul möchte sich auch kurze Textproben von den einzelnen Mundarten verschaffen. Wenn es auch nur einfache Sätze und Redensarten wären, so wären dieselben doch schon sehr willkommen, da sie eine Einsicht in die Verschiedenheit grammatischer Formen, welche zwischen den genannten Dialecten gewiss besteht, gestatten würden.

Der Dialect Revendi soll in den Provinzen Erzerûm, Musch, Bitlis, Bayazid, Kars, Erivan, ferner um Choi, Urmia und Maku, der Hekâri-Dialect in den Provinzen Hekâri, Buhtan, Diarbekir[3]) und Behdinan oder Amadia[4]) und von dem Stamme Herki[5]) geredet werden. Den Sōri-Dialect

3) Die von mir gesammelten Kurmândji-Texte stammen grösstentheils vom Kurden Hussein, welcher aus der nächsten Umgebung von Diarbekir gebürtig war; m. s. Bull. hist.-phil. T. XIV S. 82, 91; Mélanges asiat. T. II, S. 629, 641 sq., Forschungen über die Kurden, Abthl. I, S. XIII, XX sq.; Изслѣдов. о Курдахъ кн. II, 11, 21.

4) Die Mundart von Amadia ist es bekanntlich, welche Pater Garzoni seinem Buche über die kurdische Sprache zu Grunde gelegt hat.

5) Ueber diesen Stamm vergleiche man: *Layard* Discoveries S. 220,

reden die Stämme Bilbas, Bebe, Mukri, Zerze, Chosnau[6]), ferner die Kurden in Suleimaniya[7]), Kerkuk, bis in die Nähe von Bagdad. Der Xoromeki genannte Dialect soll von den in Dersem wohnenden Dužik geredet werden.

Der Name Xoromeki tritt mir hier zum ersten Male entgegen. Nach den von mir bei den kriegsgefangenen Kurden eingezogenen Nachrichten reden die Dužik oder Tužik[8]) das Zazá-Idiom. Es könnte also unter der Mundart Xoromeki das so genannte Zazá[9]) zu verstehen sein. Uebrigens ist nicht zu übersehen, dass die das Zazá redenden Kurden auch des Kurmāňḏi mächtig zu sein pflegen, wie ich in meinem Reiseberichte angeführt habe.

372, 378, 379, *Perkins* im Journal of the American Oriental Soc. II, 96, 98, *Fraser* Travels in Koordistan I, 63, *Ritter* Erdkunde, Th. IX, S. 940; bei *Ainsworth* Travels and researches in Asia Minor, Mesopotamia etc. heisst dieser Stamm Kerki.

6) Bei *Rich* Narrative I, 101, 150 heisst der hier Chosnau genannte Stamm *Khoshnav*, bei *Wagner* Reisen in Persien und im Lande der Kurden, II, 227 sq. *Khosnaf;* cf. *Ritter* Erdkunde Th. IX, 538, 617, 634, 686.

7) Die oben Anmerkung 2) erwähnten Études sur la langue kourde behandeln die Mundart eines aus Suleimaniya gebürtigen vornehmen Kurden.

8) Hr. Shaba bemerkt über diesen Namen, dužik bedeute in kurdischer Sprache so viel als «montagne à pic».

9) Man sehe über die Verbreitung dieses Idioms meinen Reisebericht im Bull. hist.-phil. T. XIV S. 91, Mél. asiat. T. II, S. 642, Forschung. üb. d. Kurden, Abth. I, S. XXI, Изслѣд. кн. II. 21. *Rich*, Narrative I, S. 376, sagt von dem Gebirge zwischen Diarbekir, Palu und Musch: «The Koords who inhabit all that part are called Zaza, which seems to be a nickname, and means stuttering, mouthing, or speaking unintelligibily». Vielleicht hat der Name Zaza einen Zusammenhang mit dem arabisch-persischen تاتا (tâtâ), welches Vullers in seinem Wörterbuch durch «haesitantia linguae» übersetzt. Man könnte auch einen Zusammenhang mit dem Volksnamen Tâdschik vermuthen, von welchem Vullers die Formen تاجك, تاجيك, تازك, تازيك, تاژيك anführt. *Grimm* führt Gesch. d. d. Sprache S. 809 ein nnl. *tateren* für «stottern» und nach *Graff* die Eigennamen *Zazo*, *Zazil* an, welche einen Schwatzhaften bezeichnen.

Der Name Xoromeki scheint eine besondere Beachtung zu verdienen. Professor Chwolsohn hat in seinen Ssabiern, Bd. II, S. 697 zuerst darauf aufmerksam gemacht, dass die arabischen Historiker unter الجرامقة die alten Assyrier verstehen. So sagt Abulfaraḏ gerade zu: الجرامقة وهم قوم بالموصل اصل هم من الفرس, d. i. «el-Ḏerāmiqah ist ein Volk in Mausil, welches von den Persern herstammt». Stellt man diese Aussage des Geschichtschreibers der Dynastien mit denen anderer arabischer Historiker, welche von Chwolsohn mitgetheilt sind, zusammen, so möchte man den Schluss ziehen, bei den Arabern habe sich eine Kunde davon erhalten, dass ein Theil der Bevölkerung des alten Assyriens nicht aus Semiten, sondern aus Irâniern bestand. Dass in dem Namen جرامقة (Ḏerāmiqah) die anlautende palatale Media der eine iranische gutturale Media vertretende arabische Laut sei, ist wol nicht zu verkennen. Bei den Syrern kommt derselbe Name, ebenfalls für einen in Assyrien lebenden Stamm, in der Form Garmaqoyē (s. Chwolsohn a. a. O. S. 698) vor, also mit anlautendem Guttural. Sehen wir uns weiter um. Auch Ptolemaeus kennt schon, wie der eben genannte Forscher anführt, in Assyrien lebende Γαραμαῖοι. Aber im Westen und Osten von Assyrien haben sich auf iranischem Boden Orts- und Volksnamen erhalten, welche mit den angeführten Eigennamen in historischem Zusammenhange zu stehen scheinen. Die bei Chwolsohn angeführten Namen (Wādi Ḏarmaq, Ḏarmaq, Ḏarmaqān und Šarmāqān) lassen sich noch durch folgende vermehren: Ṯērmuk (bei Ritter und auf Kiepert's Karte: Tschermuk), Ortschaft im NW. von Diarbekir und Sandschakat vom früheren Paschalik Diarbekir, Garmūš (anf Kiepert's Karte: Garmûsch), Ortschaft und Gebirge östlich von Urfa; ferner wird bei Cl. Ptolemaeus am obern Lauf des Euphrat ein Cholmadara, so wie in der Tab. Peuting. ein Charmodara (s. Ritter Erdkunde Th. X S. 831, 884, 885) erwähnt. —

Fassen wir jetzt den Namen Xoromeki näher in's Auge. Durch seine Endung giebt er sich als ein Wort mit doppelter Suffixbildung zu erkennen, 1) *k*, 2) *i*. Die Endung *ki* ist in kurdischen Stämmenamen nicht selten, m. vgl. Dudeki (s. m. Изслѣд. кн. I, S. 70), Ḏerki (ibid. S. 71), Sipki oder Sipoki, Hamki (S. 72), Šemoki (S. 77), Šinki (S. 82), Šekaki (S. 84), Biziki, Rādiki (S. 90) und die oben erwähnten Herki. Ob die Annahme einer Verwandtschaft zwischen den Namen جرامقة (جال), Garmaqoye, Γαραμαῖοι, Ṯermuq, Ṯermuq, Garmūš, Xoromeki —, wenn man جرمه, Garma, Γαραμά, Ṯermu, Garmū, Xorome als Vertreter des Stammes eines ihnen allen zu Grunde liegenden Wortes annimmt, zulässig sei, und ob auch etwa der Name Kurmāṅḏ mit den angeführten Namen in Zusammenhange stehe, mag hier unentschieden bleiben. Denn die Vermuthung, welche in den Kurmāṅḏi Kurdenmänner sehen will, sagt mir wenig zu, da die Form Kurdmanḏ, welche Klaproth[10]) Asia polyglotta, S. 75 anführt, von keinem Reisenden und in keiner historischen Quelle bestätigt wird und mir daher zweifelhaft erscheint. Bei Semsât soll, wie mir kriegsgefangene Kurden in Roslawl' mittheilten, ein Kurdenstamm Kurmansí leben. Dieser Name führt mich auf die Vermuthung, ob nicht in dem Namen Kurmāṅḏ die Endung āṅḏ für eine dem altbactrischen anç (im Huzvâresch ־ن, s. Spiegel Grammatik der Huzvâreschsprache S. 129) verwandtes Suffix stehe Spiegel führt einen mit anç gebildeten Eigennamen an. Die Länge in āṅḏ könnte durch das Zusammentreten mit einem zum Stamme gehörigen *a* entstanden sein. Das auslautende ḏ würde dann den Wechsel zwischen einem Palatalen und Sibilanten zur Voraussetzung haben müssen. Ein solcher Wechsel ist innerhalb der iranischen Sprachen nicht ohne Beispiel. Man vergleiche im Pârsi

---

10) Cf. Zeitschr. f. d. Kunde des Morgenlandes, Bd. III. S. 7. Auch ist mir das von Klaproth angeführte mano für «Mann» in keinem kurdischen Dialecte entgegengetreten.

[illegible] = اځ *ich* mit dem altbactrischen [illegible], kurdischen ẹz, armenischen [illegible], afghanischen زه, ferner Pârsi [illegible] und [illegible], [illegible] und neupers. زن u. s. w. (s. Spiegel Pârsigrammatik § 19, Anmerk. 4); eben so afghanisch, نُوَنځ, pl. نمانځ *Gebet* (s. Raverty Grammar of the Pukhto, Calcutta 1855, S. 23) mit Zazá: nemā̆ḏ (m. s. meine Forschungen Abth. I, S. 51, Z. 4 im Text), kurm. nemẹ̄ž, neupers.: نَماز, welche alle einem altbactrischen [illegible] (s. Vendidad Farg. II, 35; cf. Brockhaus Glossar s. v. nemañh) entsprechen Eben so die Kurmā́ṅḏi-Formen derẹ̄ž, derẹ̄́ḏ für neupers. دراز. Zuletzt bemerke ich noch, dass ich im Kurdischen n vor Palatalen eben so wie auch vor Gutturalen meist guttural ausgesprochen gehört habe, daher schreibe ich ṅ in Kurmā́ṅḏ wie in pẹṅḏ.

Der Name, der sich in: الجرامقة, Xoromeki, Kurmā́ṅḏ erhalten, könnte also in früher Zeit einen bedeutenden iranischen (Kurden-) Stamm bezeichnet haben. Eine allseitige Untersuchung über die Bildung kurdischer Orts- und Stämmenamen würde uns gewiss mehr in den Stand setzen, die Bildung dieser Volksnamen aufzuklären. Für jetzt ist eine solche Untersuchung in der wünschenswerthen Ausdehnung noch nicht möglich, da die meisten Namen kurdischer Ortschaften und Stämme uns noch nicht in genauer Transscription, wie sie im Munde der Kurden selbst lauten, vorliegen [11]). Uebrigens wäre die angedeutete Untersuchung mit Berücksichtigung der Orts- und Volksnamen anderer iranischer Völker anzustellen.

Nach dieser kurzen Abschweifung kehre ich nun zum Ge-

---

11) So lässt sich bei vielen kurdischen Orts- und Stämmenamen leicht nachweisen, dass sie von den Reisenden aus dem Munde von Türken und Arabern oder Persern, mehr oder weniger entstellt, aufgezeichnet sind. Dazu kommt noch die unbefriedigende Transscriptionsweise vieler Reisenden.

genstande meines Berichtes zurück. Der Inhalt des Gedichts von Aĥméd Xâni ist folgender.

Im 7. Jahrhundert der Fl. kam der Stamm Xaled nach Ḑezīre جزيره [12]), wo er sich niederliess. Der Fürst dieses Stammes, einer der mächtigsten unter den damaligen Kurmâńḑi-Stämmen, war Zein-ed-din (زين الدين). Er hatte zwei Schwestern: Siti (ستى) und Zin (زين). Zu derselben Zeit lebte in Ḑezīre ein Pehlevan (پهلوان), Namens Iskender, welcher drei Söhne, ausgestattet mit Tapferkeit und physischer Kraft, hatte. Dieselben standen im Dienste des Mīr Zein-ed-din, doch nur der älteste von ihnen, Taḑdin (تاجدين), stand in besonderer Gunst bei demselben. Damals herrschte noch der alte Brauch, dass alljährlich, namentlich um das Neujahr (نو روز), ein öffentlicher Spaziergang ausserhalb der Stadtmauen Statt fand. Alle Einwohner der Stadt, Arm und Reich, Klein und Gross, Männer und Frauen, betheiligten sich an diesem Volksfeste. Obgleich es zu jener

---

12) Im 4ten Capitel des II. Buches der Kurdenchronik (Handschrift des Asiat. Mus. der Kais. Akad. d. Wiss. No. 576, S. 84) wird angegeben, dass die kurdischen Herrscher von Djezîra aus dem Geschlechte der Omejjaden, von einem gewissen خالد بن وليد, stammen, was augenscheinlich die nationale Eitelkeit befriedigen soll. Der erste Fürst in Djerîra soll سليمان بن خالد gewesen sein. Seine Söhne waren: 1) مير حاجى بدر, 2) مير عبد العزيز, 3) مير ابدال. Das sagen alle drei mir vorliegenden Handschriften. Hr. *Barb* in seiner Geschichtlichen Skizze der kurdischen Fürstengeschlechter (s. Sitzungsberichte der philos.-historischen Classe der (Wiener) Akademie Bd. XXII, S. 9) nennt sie die Söhne des Chaled ben Welid. — Interessant ist was Scheref Chan über die ersten kurdischen Herrscher von Djezîra bemerkt, nämlich dass ihre Lebensweise eine Zeit die der Yeziden gewesen sei (ومدتى روش واداب ايشان بسلوك طايفه شوميه يزيديه بوده), später aber wären sie Sunniten geworden. Der Reisende *Dupré*, welcher im ersten Jahrzehnd unsers Jahrhunderts Djezîra besuchte, sagt (s. Voyage en Perse, fait en traversant la Natoli et Mésopotamie, Paris 1819 (2 voll. 8°) T. I, S. 94, 95), von diesem Orte: «Djezire .... gouverné par un bey yezidi indépendant.»

Zeit schon Sitte war, dass die Frauen sich verschleierten, so legten sie doch an diesem Tage den Schleier ab, und freier Verkehr war ihnen mit den Männern gestattet [13]). Auch durfte an diesem Tage die Jugend beider Geschlechter ihren Herzen freien Lauf geben, und die Bande der Liebe, welche dieses Fest knüpfte, hatten die Billigung der Eltern zu erwarten und wurden durch die Ehe befestigt, wenn nicht Ungleichheit der Stände ein Hinderniss entgegenstellte. Ein solches Neujahrsfest wurde auch in der Zeit, in die unsere Erzählung fällt, gefeiert. Es wurde vom Fürsten Zein-ed-din selbst eröffnet. Auch Tad̮din hatte sich mit seinem Busenfreunde Meṁ (مم, für Memo, Diminutiv von محمّد), dem Sohne eines Schreibers (دبير زاده) eingefunden. Beide in weiblicher Kleidung, mischten sie sich, für Frauen geltend, unter die Menge. Die Schwestern des Fürsten waren dagegen in männlicher Verkleidung erschienen und nahmen am Ballspiel (كو وكاشو ليزتين gu ve kāšu leiztin, d. i. Ball und Schlägel spielen) Theil. Während dieses Spieles nâherten sich Mem und Tad̮din den beiden Mädchen. Hier erwachte die Liebe in den Herzen der beiden Paare. Die Mädchen, mehr ihrer Gefühle Meister als die Jünglinge, wissen ihre Ringe, welche sie tragen, an die Finger der Jünglinge und deren Ringe an die eigenen Finger zu stecken. Siti hatte die Ringe mit Tad̮din, Zin mit Mem gewechselt. Als beide Paare, ohne von einander zu wissen wer sie seien, nach Hause gekehrt waren, verzehrte sie erst recht das Feuer der in ihnen erwachten Leidenschaft. Zin und Siti hatten eine erfahrene Amme. Diese lieh ihren Beistand den liebeskranken Mädchen, welche ihr die Ringe Mem's und Tad̮din's geben. Mit denselben begiebt sich die Amme zu einem Wahrsager, dem sie die ganze Lage der Dinge mittheilt. Seine Kunst giebt ihm die

---

13) An diesem Tage scheint eine altiranische Sitte über das Gesetz des Koran triumphirt zu haben.

Mittel an die Hand zu erfahren, dass Siti den Tad̮din, den Sohn eines Edlen, und Zin Mem, den Sohn eines Schreibers, liebe. Er giebt daher der Amme den Rath, sich, als Arzt verkleidet, zu den beiden ebenfalls liebeskranken Jünglingen zu begeben. Die Amme befolgt seinen Rath und klärt Mem und Tad̮din über die Personen der von ihnen geliebten Mädchen auf.

Tad̮din, als Jüngling von edler Geburt, sah bald seine Neigung vom Glücke gekrönt, denn er heirathete die geliebte Siti. Mem, der Schreibersohn, aber wagte nicht um die Hand der Zin bei ihrem fürstlichen Bruder anzuhalten. Obgleich er seine Neigung in sich verschloss, so war sie doch nicht dem Thürsteher (دركهوانك dergehevanik) des Zein-ed-din, einem gewissen Bekir verborgen geblieben. Bekir, ein böser Intrigant, verleumdete die beiden Liebenden bei seinem Herrn.

Eines Tages zog dieser auf die Jagd. Mem und Zin trafen sich unterdessen, ohne sich zu suchen, im Garten des Fürsten, aus dem sie sich in den Empfangsaal des Palastes begaben. Hier werden sie am Abend von der rückkehrenden Jagdgesellschaft überrascht. Mem verhüllt seine Geliebte unter seinem Mantel und nimmt mit ihr in einer Ecke des Saales zwischen zwei Kissen Platz. Der mit seinem ganzen Gefolge eintretende Fürst grüsst ihn, Mem aber bleibt unbeweglich sitzen und entschuldigt seine Unhöflichkeit, indem er ein heftiges Fieber vorschützt. Die Lage Mem's wird noch kritischer. Der Fürst beschliesst nämlich, die Nacht mit seinem Gefolge in dem Saale zuzubringen Mem's Freund Tad̮din, der sich auch in der Gesellschaft befindet und in dem Versunkensein Mem's einen wichtigen Grund vermuthet, nähert sich ihm. Da zeigt ihm Mem zwei Locken seiner Geliebten, die er unter dem Aermel seines Mantels hervorzieht. Tad̮din versteht sogleich die grosse Verlegenheit seines Freundes, verlässt daher, ohne zu säumen, die Gesell-

schaft, eilt in sein Haus, lässt seine Frau Siti dasselbe mit ihrem Kinde verlassen, und steckt sein Haus in Brand. Die Folge davon ist, dass Zein-ed-din den Saal mit seinem Gefolge verlässt und zum Brande eilt. Mem und Zin können jetzt ohne Schande von einander scheiden.

Das Opfer, das Taḏdin seinem Freunde gebracht, blieb aber dem bösen Bekir kein Geheimniss. Er hinterbrachte es dem Fürsten, welcher, obgleich er in Zorn gerieth, doch sichere Beweise von der Liebe seiner Schwester und Mem's verlangte. Bekir wusste Rath zu schaffen. Er rieth dem Mir ein Mittel an, durch welches Mem sein Geheimniss selbst verrathen sollte. Dieser wurde also eines Tages von Zein-ed-din zum Schachspiel eingeladen. Der Fürst traf mit ihm die Abmachung, wenn Mem verliere, so habe er dem Fürsten jede Frage, welche dieser an ihn stellen würde, zu beantworten [14]). Mem verlor drei Partien. Der Fürst sagte daher zu ihm: «laut unserer Abmachung, sage mir wer die Geliebte deines Herzens ist, damit ich sie dir zur Frau gebe». In diesem Augenblicke traten Taḏdin und seine beiden Brüder, alle drei bewaffnet, in den Saal. Mem zögerte mit seiner Antwort. Als der schlaue Bekir Solches sah, rief er aus: «o mein Fürst, ich kenne die Person, welche von Mem geliebt wird; es ist eine Negertochter mit hässlichen Lippen». Bei diesen Worten verlor Mem seine Kaltblütigkeit, beschrieb mit glühenden Farben seine Geliebte und endigte damit, dass er sie nannte. Der Fürst befahl ihn in Ketten zu legen, Taḏdin und seine Brüder aber riefen: «so lange wir leben, soll Niemand ihn berühren». Da erhob sich Zein-ed-din selbst, band sein Taschentuch um den Hals Mem's und schickte ihn dann in's Gefängniss. Dieser Schritt lähmte die Kühnheit der drei Brüder, welche, aus Ehrfurcht vor der fürst-

---

14) Diese Art zu spielen wird im kurdischen Original بلانى دلخواز belāni dilxaz genannt, was Hr. Shaba «l'enjeu mental» übersetzt.

lichen Würde, sich ruhig zurückzogen und von nun an den Hof mieden.

Mem schmachtete im Gefängnisse, bis er in Folge seiner Kerkerleiden dem Tode nahe war. Der schlaue Bekir, als er darüber Gewissheit erhalten hatte, sprach, aus Furcht, dass Taḏdin an ihm den Untergang des Freundes rächen könnte, zum Fürsten folgendermaassen: «Ich habe Mem im Gefängnisse besucht und mich überzeugt, dass er am Rande des Grabes steht, dem er nicht lange mehr entgehen kann. Sein Tod im Gefängnisse könnte Taḏdin und dessen Anhang zu Unruhen, die Eurer Hoheit schaden würden, veranlassen. Im ganzen Lande Buhtán könnte dann eine ernste Spaltung eintreten». Diese Vorstellungen erregten natürlich im Fürsten Besorgnisse. Er fragte daher Bekir um Rath, was zu thun sei. Dieser rieth ihm, mit Ṭaḏdin und dessen Brüdern sich auszusöhnen, ihnen Ehrenkleider zu geben, und ihnen zu sagen, dass er das an Mem begangene Unrecht bedaure und jetzt entschlossen sei, demselben seine Schwester zur Frau zu geben. Zein-ed-din, diesem Rathe folgend, liess seine Schwester Mem im Gefängnisse besuchen, um ihn aus demselben zur Hochzeit zu führen. Als Zin ihren Geliebten im Gefängnisse umarmte, gab Mem seinen Geiṣt auf. Sein Tod erregte allgemeine Theilnahme bei der Bevölkerung von Ḏezīra. Der Bösewicht Bekir aber entging seinem wohlverdienten Lohne nicht. Während des Leichenbegängnisses Mem's traf es sich, dass Taḏdin auf ihn stiess und ihn mit seinem Dolche tödtete. — Nach der Leichenfeier, an welcher nicht nur der Fürst und seine Schwester, sondern auch die ersten Würdenträger, so wie auch die ganze Bevölkerung von Ḏezīra sich betheiligten, zeigte Zin ihrem Bruder an, dass sie den Tod des Geliebten nicht überleben werde. «Jetzt, wo ich in's Grab steige», sprach sie, «nimm, o Bruder, die heilige Versicherung entgegen, dass unsere Liebe rein von aller Sinnlichkeit geblieben. Uns kann kein Vorwurf gemacht werden. Eure Hoheit hat an Mem das grösste Unrecht began-

gen. Schenket mir Eure Gnade und gewährt mir drei Bitten. Erstens, am Tage meines Todes ordnet ein Fest an, wie ihr es bei der Vermählung meiner Schwester Siti gegeben habt; lasset die ganze Bevölkerung daran Theil nehmen. Meine zweite Bitte ist, dass alle Einwohner der Stadt meine Leiche zum Grabe geleiten; die dritte, dass mein Grab neben dem Grabe Mem's, des unschuldigen Opfers der Gewalt, gegraben werde. In dem Augenblicke, wo meine Hülle versenkt wird, spreche Eure Hoheit mit lauter Stimme die Worte: ««Mit voller Bereitwilligkeit gebe ich Zin dem Mem»». Darauf betet für mich.» Andern Tages schied Zin aus diesem Leben. Die Ehrenbezeugungen, welche sie verlangt hatte, wurden ihr zu Theil.

Diese Legende, heisst es am Schlusse des Gedichtes, hat sich erhalten und ist in ganz Kurdistan bekannt. Es geht die Sage, dass auf den Gräbern des besungenen Liebespaares zwei Rosensträucher wuchsen, deren Zweige sich in einander verschlangen [15]). Noch heute (wahrscheinlich zu Lebzeiten des Dichters) sind diese beiden Gräber ein Wallfahrtsort.

Wir sehen, dass Aĥmêd Xâni in seinem Gedichte einen nationalen Stoff besungen hat. Die Behandlung desselben, wie sie in dem von Hrn. Shaba besorgten Auszuge uns entgegentritt, lässt wünschen, dass das ganze Gedicht veröffentlicht werde. Der geehrte Consul schreibt in seinem letzten Briefe an Hrn. Akademiker Dorn, dass der Auszug nach zwei in seinem Besitze befindlichen Handschriften gemacht sei. Vielleicht ist er geneigt dieselben der Akademie für das Asiatische Museum zu überlassen. Wir würden dann ein über zwei Jahrhunderte altes Denkmal kurdischer Literatur vor uns haben, aus dem sich vielleicht Manches zur Aufhellung der Ge-

---

15) In Afghanistan hörte Elphinstone eine Liebeslegende, an deren Schluss es heisst, dass auf den Gräbern des unglücklichen Liebespaares zwei Weinstöcke wuchsen, die sich ebenfalls mit ihren Aesten umschlangen. Diese Züge der Sage erinnern uns an einen ähnlichen Zug in der Sage von Tristan und Isolde.

schichte der kurdischen Sprache gewinnen liesse. Es ist daher zu bedauern, dass Hr. Shaba nichts darüber mitgetheilt hat, wie sich der kurdische Text des Auszuges zu dem des Originals verhalte.

Was die Art und Weise anbetrifft, wie Hr. Shaba das Kurdische transcribirt, so habe ich mich darüber bereits in meinem Bericht über die zweite Sendung desselben und ausserdem in einem Privatschreiben ausgesprochen. Auch diesmal kann ich mich nicht vollkommen mit der Zweckmässigkeit der von ihm beobachteten Nachschreibung des Kurdischen einverstanden erklären. Die Gründe, welche mich zu dieser Erklärung veranlassen, habe ich in dem beiliegenden Excursus näher auseinandergesetzt, welchen ich, wenn die Classe es genehmigt, Hrn. Shaba zustellen werde.

(Aus dem *Bull. hist.-philol. No. XV. No. 11.*)

$\frac{8}{20}$ Januar 1858.

Bericht über die von Hrn. Weljaminov-Sernov beabsichtigte Herausgabe des Abdullah-nameh; von B. DORN.

In Folge des Auftrages der Classe vom 13. November 1857 habe ich die Ehre zu berichten, dass mir das Anerbieten des Hrn. Weljaminov-Sernov, den Text und eine russische Bearbeitung des für die Geschichte von Buchara höchst wichtigen *Abdullah-nameh* bei der Akademie herauszugeben, als eine sehr erwünschte Gelegenheit für dieselbe erscheint, ihr Streben, die morgenländische Wissenschaft nach allen Seiten hin zu fördern, durch die Annahme des gemachten Vorschlages aufs Neue zu bethätigen. Die Geschichte Mittelasiens und namentlich der für Russland so wichtigen Chanate von Buchara. Chiwa und Chokand hat hier zu Lande, von wo aus sie vor andern Ländern gründlich bearbeitet werden kann, schon allzu lange eines Bearbeiters entbehrt, der sie zum Gegenstande andauernder Forschungen zu machen sich entschlossen hätte. Ein solcher bietet sich, jetzt in dem genannten Orientalisten dar. Sowohl die wenngleich kurze Bekanntschaft mit ihm selbst als seine Druckschriften haben in mir die Ueberzeugung hervorgebracht, dass er der in Rede stehenden Arbeit vollkommen gewachsen ist. Wir würden überdies in ihm noch einen zuverlässigen Herausgeber des *Scherefnameh* oder der Kurden-Chronik gewinnen, deren in Persien selbst zum Druck vorbereiteten Text ihm der wirkl. Staatsrath Chanykov in diesen Tagen zu diesem Zwecke zu übersenden versprochen hat Hr. Lerch, den die Herausgabe

seiner eigenen und der von Hrn. Shaba schon eingesandten und noch in Aussicht gestellten Materialien für die kurdische Sprache noch lange beschäftigen dürfte, würde doch fürs Erste noch nicht an die Herausgabe der genannten Geschichte denken können. Indem ich daher den Vorschlag des Hrn. Weljaminov der Classe auf das Wärmste empfehle, schlage ich vor, statt aller weiteren Auseinandersetzung von meiner Seite über die Wichtigkeit der Unternehmung, seinen eigenen darüber eingereichten Bericht in dem Bulletin abdrucken zu lassen. Ich will nur noch hinzufügen, dass er auch schon begonnen hat, aus dem bekannten geographischen Lexicon Jakut's (معجم البلدان) die Mittelasien betreffenden Artikel auszuziehen, um sie in der Folge in Text und Uebersetzung herauszugeben.

St. Petersburg, den 6. Januar 1858.

(Aus dem *Bullet. hist.-phil. T. XV. No.* 11.)

$\frac{8}{20}$ Janvier 1858.

Rapport sur le projet de publier le texte et une traduction de l'Abdoullah-Nameh; par VÉLIAMINOV-ZERNOV.

L'Asie centrale offre sans aucun doute un intérêt immense pour la Russie, proche voisine de cette région et maitresse absolue d'une de ses parties (des hordes Kazakes et Kirghizes).

De tout temps Boukhara formait l'état le plus important de ces contrées, le centre de leur civilisation, que les descendants de Tchingiz et de Timour se disputaient l'épée à la main. Jusqu'à présent les Tatares qui habitent la Russie, les Kirghizes et les autres peuples de l'Asie centrale portent une vénération particulière à la ville de Boukhara, la qualifiant des noms pompeux de شريف et de فاخره. Le khan même s'arroge le titre de امير المومنين (chef des croyants).

Malgré toute l'importance de ce pays, son histoire et sa géographie nous sont presque inconnues. Plus nous approchons des temps modernes, plus cette lacune demande à être remplie. A part les données récentes, rassemblées par les soins des voyageurs qui ont visité Boukhara, tels que MM. Burnes, de Khanykov etc., nous ne savons presque rien de ce qui concerne le khanat depuis l'époque de l'illustre Sheïbani, fondateur de la dynastie des Uzbeks. Les auteurs orientaux pour la plupart ne traitent de ce sujet qu'en passant. D'après les données qu'on y trouve, D'her-

belot et Deguignes n'ont pu recueillir qu'un petit nombre d'indications vagues et contradictoires. En 1821, M. le baron de Meyendorff, attaché à la mission Impériale de Russie, qui fut envoyé à Boukhara, apporta à St.-Pétersbourg un manuscrit persan, intitulé تذكره مقيم خانى et composé par Mouhammed Youssouf el Mounschi, fils de Khodja Béka. Ce manuscrit contenait l'histoire de Boukhara depuis la conquête de Sheïbani-Khan, jusqu'à l'an 1117 de l'hégire (1706 — 1707). M. Senkovsky, en 1824, en publia un extrait détaillé, accompagné de notes sous le titre de: Supplément à l'histoire générale des Huns, des Turks et des Mongols. L'oeuvre du savant orientaliste est sans contredit l'ouvrage le plus complet sur cette matière. Cependant il est bien loin de remplir tout le vide. La faute en est à Mouhammed Youssouf, qui n'a décrit que la suite des évènements principaux. Le manque de détails est particulièrement grand dans la première partie qui traite, de la dynastie Sheïbanide, depuis son commencement, jusqu'à la fin tragique du dernier prince de cette famille, Abdoul-Moumin. Cette partie embrasse l'époque la plus intéressante Abdoullah-Khan, fils d'Iskender, y joue le principal rôle. Jamais, si ce n'est du temps de Timour, Boukhara n'a été si puissante et si dangereuse pour ses voisins que pendant le règne d'Abdoullah. Ce prince superbe, sage administrateur et brave général, sut, par son génie et par ses hauts faits d'armes, réunir les Uzbeks en un seul corps et fonder un vaste empire. La Perse vit tomber les principales villes du Khorassan dans les mains de ce terrible chef. Un détachement de ses troupes pénétra même jusqu'à Tébriz. La Perse, poussée à bout, se sentit enfin obligée de conclure le plus promptement possible la paix avec tous ses ennemis, rien que pour se défendre contre les invasions des Uzbeks. La mort seule mit un terme aux conquêtes d'Abdoullah. Un règne si brillant mériterait bien certainement une histoire complète et suivie. Le تذكره مقيم خانى tout au contraire ne présente qu'un raccourci, pauvre de faits et embrouillé. Comme preuve

je vais citer les paroles de M. Senkovsky: «Le règne d'Ab-«doullah, fils d'Iskender, est celui où l'on remarque le plus «de confusion dans la narration et le moins d'exactitude dans «les dates. J'ai été obligé d'en confronter tous les passages, «qui, d'après la manière dont ils sont distribués, semblent «se contredire les uns les autres, pour retrouver l'enchaî-«nement des faits....... Ce chapitre présente aussi quel-«ques lacunes, qui rendent cette confusion encore plus em-«barrassante» (Suppl. p. 88 note 17).

La nécessité d'avoir une histoire complète d'Abdoullah Khan avait fixé déjà l'attention de feu M. Fraehn, qui plaça au nombre des ouvrages mentionnés dans ses «Indications «bibliographiques, relatives pour la plupart à la littérature «historico-géographique des Arabes, des Persans et des «Turks» l'histoire des khans Shaïbanides et principalement d'Abdoullah-Khan, par le moulla Tenesch Boukhâry (عبد اللّه نامه وقيل صحيفه شاهى تاليف ملاّ تنش بخارىّ) (Indic. p. 77 — 78 No. 16).

Un heureux hasard m'a aidé à acquérir pendant mon séjour à Orenbourg le manuscrit dont parle M. Fraehn. Il y a deux ans j'ai eu l'honneur de présenter à l'Académie Impériale, dans une lettre adressée à feu M. Fuss, une courte notice de cet ouvrage. Pour en prouver toute l'importance, j'essaierai maintenant d'ajouter quelques notions nouvelles.

L'Abdoullah-Nameh se divise en une Introduction, deux parties, et une conclusion.

L'Introduction, composée en partie d'après Raschid-ed-Din, contient la généalogie d'Abdoullah, à commencer par Noë. En outre l'auteur y fait un exposé de la vie de Khodja-Djouïbari, célèbre santon, contemporain d'Abdoullah, et dont la gloire restera à jamais unie à celle de ce prince. En suite de cet exposé, il entre dans beaucoup de détails curieux sur l'histoire de la religion musulmane dans l'Asie centrale, qui nous est complètement inconnue.

La *première* et la *seconde* parties sont exclusivement consacrées à retracer les hauts faits du règne d'Abdoullah. Ces

deux parties, qui forment plus des trois quarts de l'ouvrage, sont du plus grand intérêt L'auteur explique une à une les actions du prince, jusqu'aux moindres particularités de sa vie. Nous voyons Abdoullah, de faible sultan qu'il était au commencement de sa carrière, devenir le plus puissant seigneur des Uzbeks. Il s'immisce dans toutes les affaires du Mavéroennahr, livre des batailles, prend Samarcand, Taschkend, Balkh et Boukhara, place nominalement sur le trône des Uzbeks son père Iskender, dont il se déclare le vassal, et donne le gouvernement de Balkh à son fils Abdoul-Moumin. A la mort d'Iskender, arrivée en l'an 990 de l'hégire, Abdoullah entre de fait en possession du khanat universel (خانيت العجم), frappe monnaie et ordonne de proclamer son nom dans les prières publiques. C'est alors qu'ont lieu ses plus grands exploits. Il agit en maître absolu, marche de conquête en conquête, finit par amener ses armées victorieuses dans la Perse et envahit la ville de Hérat. Ces brillantes actions sont racontées par l'auteur d'une manière claire et nette. Pour fournir une histoire tellement suivie, Tenesch avait d'excellents moyens. Il était un de ces poètes panégyristes qui de tout temps s'attachaient à la cour des princes de l'Asie. En qualité de poète, il accompagnait souvent son souverain dans les expéditions. Il n'avait donc qu'à décrire les choses qu'il voyait de ses propres yeux. En outre Tenesch était bien vu non seulement du monarque, mais aussi du premier ministre Koulbaba Koukeltasch, sous le patronage duquel il commença même à composer son ouvrage.

Les deux parties de l'Abdoullah-Nameh, dont je viens de donner une idée, sont remarquables encore sous bien des rapports En décrivant les différentes guerres et racontant pas à pas, jour par jour, la marche des armées, l'auteur donne presque involontairement une masse de notions géographiques, qu'on ne trouve nulle part. Il joint à cela des aperçus historiques sur les villes conquises, tant soit peu importantes. Des pages entières sont consacrées aux santons qui ont vécu de son temps. Les principaux conseillers

et généraux d'Abdoullah ont parfois leur histoire. Les changements faits dans l'administration, les ordres émanés du souverain pour la construction des mosquées, des palais et des écoles, les relations avec les pays étrangers, — ne sont nullement oubliés. Dans le courant de la narration, on voit souvent apparaitre sur la scène Mouschfki, le célèbre poète qui fait la gloire de Boukhara, et dont nous ne connaissons que le nom L'auteur cite des odes de Mouschfki en assez grand nombre. Ce qui prouve surtont le talent de Tenesch, — c'est l'attention qu'il porte à insérer dans son ouvrage beaucoup d'évènements, rien que pour faciliter l'intelligence de ce qu'il décrit. Deux faits, consignés dans l'Abdoullah-Nâmeh, me semblent devoir être mentionnés ici. Le *premier* est une ambassade en Russie, qui a eu lieu environ l'année 991 (1482 — 83). «A cette époque, écrit Tenesch, un exprès arriva de Kharezm et apprit au prince, que l'ambassadeur qu'il avait envoyé à Moscou pour chercher des faucons, des cottes de mailles et des cuirasses en grande quantité, n'était pas loin, mais que, craignant les embarras que pouvaient lui causer les sultans de Kharezm, il priait le souverain, de lui donner quelqu'un pour le reconduire.» (وهم دراین
ایّام کس از جانب خوارزم آمده بعز عرض رسانید که ایلچی
که آنحضرت بمسکا وجهت شنقار وزره وجوشن بسیار فرستاده
بود نزدیک رسیده است توهم آن دارد که مبادا سلاطین
خوارزمی دست اندازی کنند التماسی دارد که کس رفته
اورا از ولایت خوارزم گذراند). Aucun de nos historiens ne parle de cette ambassade. Le *second* fait est l'apparition d une comète en l'année 662 (1263). Tenesch la décrit de la manière suivante: «On dit que dans l'année 662, le 28 du mois de ramazan, une comète apparut à l'orient, à l'endroit du crépuscule du matin; le soleil se trouvait alors dans le milieu de la constellation du lion, pendant cette nuit il y avait une éclipse de la lune par la terre; la comète était aussi grande que la tête d'un homme; il semblait qu'une

fumée sortait d'elle et brûlait tout en montant, et que le feu se répandait de tous côtés. Cette comète passa par le Thibet, les pays orientaux, le Turkestan, la Chine, le Kaschgar, le Ferghaneh, le Maveroennahr et le Khorassan. Chaque nuit elle devenait plus petite et disparut au sud dans la direction de la Mecque. Elle fut visible jusqu'au 22 de zil hidjé, c.-à d. pendant 85 jours. (کویند در تاریخ اثنا وستین
وستمایه در بیست وهشتم رمضان ذو ذوابه پدید آمد در
جانب شرق از مطلع هنکام صبح وآفتاب در اواسط اسد بود
ودر ان شب کسوف بود در تحت الارض وبزرکی او جون
سر آدمی بود وچنان مینمود که ازوی دودی سر بالا رفته
میسوزد وآتش بر اطراف کسترده ومتلاشی میشود وآن
بر زمین تبت وبلاد مشرق وترکستان وچین وکاشغر
وفرغانه وماورا النهر وخراسان کذشت وهر شب خرد تر
مینمود ودر طرف جنوب قبله غایب شد تا بیست ودوم ذی
الحجه که مدت مکث او هشتاد وپنج شبانه روز بود روشن)

La *conclusion* de l'Abdoullah-Nameh n'est qu'un panégyrique du prince et de ses principaux vizirs, écrit d'un style recherché et brillant.

Ayant en mes mains un ouvrage d'une si grande importance, je me fis un devoir d'en commencer un extrait détaillé. Il me semblait superflu de traduire mot pour mot, puisque l'Abdoullah-Nameh contient beaucoup de phrases ampoulées dans le goût oriental, qui n'auraient fait qu'embrouiller les lecteurs.

Je viens de terminer complètement l'extrait, et je travaille maintenant aux notes explicatives.

J'ose me flatter de l'espoir que l'Académie Impériale voudra bien donner quelque attention a mon travail, et daignera prendre l'édition du texte de l'Abdoullah-Nameh sous ses auspices.

(Tiré du *Bull. hist.-phil. T. XV. No.* 11.)

26 Février / 10 Mars 1858.

Notice sur un manuscrit géorgien de la Bibliothèque Impériale publique, provenant de M. Tischendorf; par M. BROSSET.

Le manuscrit on plutôt les fragments géorgiens appartenant à la Bibliothèque Impériale publique et provenant de M. Tischendorf, consistent en 109 feuillets d'un livre dont 26 cahiers, au moins, devaient en avoir 208. Ils se décomposent ainsi qu'il suit.

I.

Dix-sept feuillets de parchemin, format petit in-8°, tous de la même main, d'une écriture très grossière, khoutzouri ou ecclésiastique, fort altérés par le temps et par l'usage, et dont le déchiffrement est souvent encore rendu difficile parce que le trait noir est recouvert d'une encre rouge, ou vice-versâ. C'étaient deux cahiers, dont les signatures initiales Ⴀ et Ⴁ, 1 et 2 se retrouvent [1]). Le dernier feuillet, couvert de mauvais dessins en couleur, ne se rattache aux précédents que par le format et par l'apparence extérieure.

Sur la 1re page on lit cet index du contenu. «Sont écrits dans ce saint livre les dix chapitres suivants:

1) Dans les manuscrits géorgiens les cahiers sont de huit demi-feuillets et pour cela nommés რვეული; le russe тетрадь, 4 feuilles, en est l'équivalant. En outre les cahiers sont marqués de la même lettre numérale, en haut de la 1re et en bas de la dernière ou 16e page.

«1) Ordre du canon;»
i. e. ordre des lectures à faire dans l'église. Le clergé catholique-romain a aussi son *ordo*, qui est un livre analogue à celui-ci.

«2) Les Epîtres catholiques des saints apôtres, en entier.
«S. Paul, trois ouvrages;

«3) et *Extraits* [2]) de touts les écrits des apôtres, chapitre par chapitre, en entier;

«4) et les Actes des SS. apôtres, par chapitres, en entier;

«5) et de même des saintes Epîtres catholiques, en entier;

«6) et le saint Evangile du *Talent*, en entier; après quoi il en vient d'autres, en entier;

«7) et les Evangiles de l'aurore et de midi, pour les saints dimanches, sur les huit tons, en entier;

«8) et les Instructions de S. Pimen, 165 chapitres, en entier;

«9) et une Semaine, en entier (la semaine sainte?);

«10) et les Lettres de notre saint Arséni, en entier; et priez pour . . . . .» [3])

Une autre main a ajouté, au revers:

«Et l'Instruction de S. Abraham, moine, sur le jeûne;
«et l'Instruction de S. Stéphané, le Lépreux [4]), de S.-Saba, sur la prière et sur la veillée de nuit;
«et de S. Théodoré, moine, sur la prière.»

Au feuillet suivant:

«Cette disposition et arrangement, d'après le canon des saints, des lectures et des Evangiles, pour les fêtes de l'année qui est écrit dans ce livre, et tous les autres réglements, apprenez-les, d'après les conciles et canons; et recommandez-nous dans vos saintes prières.»

Plusieurs des pièces ici énumérées vont se retrouver dans les sections suivantes de cette notice et doivent, conséquemment, avoir fait partie d'un même volume, comme au reste

2) Il y a ici un mot qui n'est pas sûrement déchiffré.
3) Plusieurs mots non déchiffrés.
4) მძოვარი.

le format, l'écriture et la série des signatures le prouvent surabondamment.

II.

Vingt-quatre feuillets, d'une écriture khoutzouri épaisse et peu élégante, mais bien lisible, sont des fragments d'un Evangéliaire et Epistolaire divisés autrefois en lectures. On y voit les signatures finales Ⴅ 6, Ⴆ 7, Ⴇ 9; initiales, Ⴆ 7 [5]), Ⴈ 10, ႨႡ 12, qui montrent que l'on ne possède qu'une petite partie de l'ouvrage, car il faudrait 40 feuillets. Sur ceux-ci on lit les titres suivants:

1) Fragment de S. Matthieu, pour le Samedi-Saint.
2) Fin de l'Epître de S. Jude.
3) Fragment de S. Jean, pour le lavement des pieds, le Jeudi-Saint.
4), 5) Commencement et fin de l'Epître de S. Paul aux Romains.
6) Commencement de l'Epître de S. Paul aux Thessaloniciens.
7) Commencement de l'Epître de S. Jacques.

Quant aux autres, ce sont des suites d'Evangiles, parmi lesquels se trouve la parabole *des Talents* distribués par un maître à ses serviteurs, et d'Epîtres.

L'orthographe de ces fragments est très archaïque. On voit უკუეთუ pour უკეთუ, თქუმული pour თქმული, ჳ pour ვ, ႭჃ pour Ⴍ, et ვ pour უ, même entre deux consonnes, p. e. ႢႾႴႷႬႣႢႱ, ce qui est la plus ancienne orthographe. Ceci s'applique à tous les fragments géorgiens dont nous nous occupons ici.

III.

1) Dix-huit feuillets, dont un seul porte la signature finale ႨႥ 16, fragments relatifs à la Laure de S.-Saba.

a) Entretiens de S. Ioseb, d'Emetsia ou Hémèse, un grand ermite de la Laure de S.-Saba, avec le P. Pimen.

---

5) Le Ⴆ 7 a été repassé à l'encre et est devenu Ⴊ 30, numéro impossible à cette place, eu égard au contenu.

b) Instructions de S. Stéphané, le Lépreux, de S.-Saba, qui marchait sur la mer.
c) Discours de S. Abraham, moine.

La Laure ou assemblage de cellules isolées, de S.-Saba, fut fondée en 478, par ce saint lui-même, au bord du torrent de Cédron, à quelque 20 verstes de Jérusalem.

Je crois que S. Pimen est celui que les hagiographes géorgiens qualifient *Salos*, «le Simple,» d'un mot de la basse grécité. Un S. Andria Salos est aussi connu des auteurs géorgiens.

2) Treize feuillets d'une autre main, souvent élégante, mais très fine et très effacée, sans aucune signature, que l'initiale ႩႡ 21.

Ce sont des indications liturgiques; prières, extraits, se rapportant à un livre dit ჟამნი, Heures, Horae, chez les prêtres catholiques-romains.

Au revers d'un de ces feuillets on lit la curieuse note suivante:

«Ce saint livre-mémento იადგარი [6]), a été écrit achevé et relié, dans le désert de Jérusalem, à la grande Laure de S.-Saba, par le pécheur Ioané, au temps du béni patriarche Ioané, en l'année géorgienne depuis la création du monde ႨႼႥႡ 6561; c'était ႰႮႤ 185 du cycle pascal.» [7])

Or au patriarche de Jérusalem Christophe ou Christodoulos 1er, qui siégeait en 937, mais dont l'année de la mort est inconnue, succéda Jean VI, qui fut brûlé vif par les musulmans, en 969 de J. C.: c'est donc entre ces deux dates que tombe notre manuscrit, et si, comme je le crois,

6) Mot emprunté au persan یادگار, souvenir.

7) C'est donc, après l'Evangéliaire de Djroudch, en Iméreth, écrit en 936 de l'ère chrétienne, le second en ancienneté des manuscrits géorgiens datés. Toutefois on verra plus bas, dans le texte même du traité du calendrier, qu'il a été écrit une année plus tôt, à savoir en 964 de l'ère chrétienne: la contradiction entre les deux passages n'est qu'apparente, le traité étant antérieur d'une année au mémento tracé par Ioané.

il faut compter le cycle pascal tout-à-fait à la manière géorgienne, comme le 13e cycle commença en 780, en ajoutant à ce nombre 185. on obtient la date 965 de J. C. pour l'époque où fut écrit ce mémento. Toutefois l'année mondaine indiquée donne un résultat entièrement nouveau, *s'il n'y a erreur;* car en retranchant 965 de 6561, ou a 5596 pour date mondaine de la naissance de J.-C., tandis que, d'après ce que l'on sait positivement d'ailleurs, il faudrait lire ici 6569 pour date du manuscrit et conséquemment 5604 pour date initiale de l'ère chrétienne *d'après les Géorgiens.*

D'ailleurs je dois dire que l'auteur de ce mémento se contredit nettement en donnant ici, comme se correspondant, les deux nombres 6561 — 185 et plus bas 6552 — 169, puisqu'il y a neuf ans d'intervalle entre les deux années mondaines et seize entre les deux dates cycliques Une explication de cette différence peut se trouver dans ces mots inscrits sur la marge de la page où est la note que j'examine: დედად გამოვიღე სხვს დაწერილი. «J'ai pris pour original un autre manuscrit [8]);» d'où il résulte que notre Ioané, tout en transcrivant son original, qui devait nécessairement porter d'autres dates, n'a pas su les réduire convenablement, pour son époque.

Plus loin, un grossier portrait colorié de «S. Gabriel archange.»

Plus loin, portrait dans les mêmes conditions d'art, de «S. Saba,» à droite duquel il est écrit: «Christ, aie pitié de Ioané; amen!»

Dans le cours de ces notes on retrouve souvent le nom de S. Saba, puis celui de S. Jean Climax, de S. Siméon, d'Antioche, mis au commencement de quelques prières.

Suivent neuf feuillets contenant, outre des indications

---

8) Ces mots pourraient bien s'entendre en ce sens que Ioané, prenant un ancien original, y a fait les grattages et opérations nécessaires pour l'accommoder à son époque. En effet tout le texte primitif est en lettres capitales khoutzouri, et tout ce qui est de la main de Ioané en minuscules.

analogues aux précédentes et de la même main, des prières d'une main toute différente, en lettres capitales khoutzouri, d'une forme curieuse et très nettes, mais dont rien ne détermine l'époque.

IV.

La partie la plus intéressante des nouvelles àcquisitions de la Bibliothèque Impériale publique est sans contredit le calendrier pascal dont il me reste à parler. Ce sont:

1) Cinq feuillets, dont un porte la signature finale ႩႢ. 23, conséquemment incomplet.
2) Vingt-trois feuillets, formant: 1° un cahier de 7 feuillets, dont le premier seul manque, et le dernier porte la signature ႩႣ 24; 2° deux cahiers, notés au commencement et à la fin ႩႤ 25, ႩႥ 26. Quoiqu'il paraisse manquer ici un feuillet, je ne me suis pas aperçu que le sens fût interrompu.

Ici l'écriture, en lettres capitales khoutzouri, est d'une netteté remarquable et l'orthographe tout archaïque comme celle des fragments précédents. Du reste, par le format, par la qualité du parchemin, par les signatures et par le genre d'écriture, ce calendrier fait suite aux treize feuillets décrits § III 2) et conséquemment doit aussi provenir de la Laure de S.-Saba, comme le prouveront encore plusieurs des détails où je vais entrer.

On trouve d'abord 10 pages de solutions aux questions les plus ordinaires de chronologie technique; par exemple, la manière de trouver l'année mondaine, l'année du cycle, la Pâque et toute sorte de calculs relatifs aux fêtes. Ces solutions sont commodes, intelligibles, et ne manquent pas d'intérêt pour l'époque où elles ont été écrites, qui est indiquée dès le commencement, en ces termes:

«De la connaissance et des notions exactes qui nous ont été données par les maîtres, sur la recherche des temps et des années [9]), du terminal, de la bissextile, de l'épacte de la lune et des cinq épagomènes. [10])

---

9) Entre lignes, ajouté: «des mois et des jours,»

10) Ajouté: «et de . . . . .» un mot indéchiffrable.

«Voici comme on connaît les années écoulées depuis le commencement: jusqu'au crucifîment de N.-S. J.-C., *les années*, *suivant la manière de Jérusalem*, sont 5534 ႼႴႪႣ; depuis le crucifîment, jusqu'à ce jour 930 ႸႪ.»

Donc, en tout 6564. Cette indication est identique à quatre ans près à la date rectifiée, assignée plus haut (§ III 2) à un mémento, par le copiste Ioané. Une petite note ajoutée ici porte encore: «C'était l'année cyclique de la sainte Pâque, 57; or, suivant la manière géorgienne, le crucifîment eut lieu en 5534; depuis le crucifîment jusqu'à ce jour il y a 1024 ans; c'est l'année cyclique 169.»

Ici je ne puis différer de faire une remarque qui s'applique à tout ce traité du calendrier. Le texte primitif des solutions et les tableaux d'années, dont j'aurai à parler tout-à-l'heure, ont subi un remaniement, consistant souvent en de simples additions entre lignes ou sur les marges, qu'il est aisé de distinguer, par la différence des écritures et par la position de ces notes; mais en plusieurs endroits le texte et les chiffres ont été lavés, grattés, remplacés par d'autres chiffres et par d'autres mots, opérations qui ne permettent pas toujours de savoir ce qui était là autrefois. Or les mots que j'ai soulignés ci-dessus ont été écrits dans une place rendue nette par le grattage, et je crois d'autant moins que les nombres 5534, *à la manière de Jérusalem* იერუსალი-მელად, et 1024 *à la manière géorgienne* ქართულად, soient les chiffres anciens, que la note fait ici double emploi et tautologie, et que plus bas on verra une rédaction plus exacte du même énoncé.

Evidemment notre copiste se trompe en ajoutant des années à l'ère chrétienne, *à la manière géorgienne*, au lieu de les ajouter à l'ère mondaine. Puis il se contredit, en donnant ici 1024 et plus bas 1019, et l'année cyclique 169 ou 949 de J.-C, au lieu de 184 — 964, nécessaire pour la concordance du cycle et de l'ère chrétienne.

Plus loin, notre computiste s'exprime ainsi: «Si vous cherchez l'année du monde, prenez 532, multipliez par 12 et ajoutez l'année du cycle: par-là vous aurez l'année du monde.»

Ici la même main, que nous aurons souvent à signaler, ajoute entre lignes: «Prenez 532 six fois, et ces six fois 532 donnent 6384 ႾႲႮႣ.» Il est évident que l'auteur de cette malencontreuse addition est dans l'erreur, puisque ce sont 12 cycles de 532 ans qui donnent juste la somme de 6384. En tout cas, la solution inscrite dans le texte même est postérieure à l'an 780, où commença pour les Géorgiens le 13e cycle pascal.

Voici, du reste, les conclusions complètes de notre computiste:

«Manière de connaître les années depuis le commencement du monde:

«Jusqu'à la venue de J.-C, 5516 ႿႴႨႥ ans.»

Ce nombre ne peut être accepté comme rigoureusement exact; car d'abord toutes les années qui vont être énumérées jusqu'à J.-C. ne forment un total que de 5500 ans, ce qui nous amène à l'ère mondaine de Jules-Africain, adoptée plus tard par les Alexandrins, d'où elle a pris le nom d'ère mondaine d'Alexandrie. Or Jules-Africain lui-même, qui a achevé son histoire en 221 de J.-C., avait déjà fait à ses supputations un retranchement de 15 années, pour obtenir ce nombre rond de 5500 du monde, comme date initiale de l'ère chrétienne; v. Art de vérifier les dates. Ce que notre copiste appelle *la manière de Jérusalem* სახითა იერუსალიმისათა, n'est donc que l'ère d'Alexandrie, différant de 104 ans de l'ère géorgienne, 5604, et le chiffre de 5516 a été laissé ici par inadvertance; mais ces 16 années superflues reparaîtront plusieurs fois, pour nous embarrasser.

«Premières générations depuis Adam: Noé fut le 10e patriarche. Années depuis Adam jusqu'au déluge, 2242 ႺႱ-ႫႡ;

«de Noé jusqu'à Abraham, 10 générations et 950 ႸႬ ans;

«d'Abraham à la sortie d'Egypte des enfants d'Israel, 6 générations et 430 ႳႪ ans;

«de la sortie d'Epypte des Israélites jusqu'à la mort de David, 8 générations et 750 ႶႬ ans;

«de Salomon à la captivité 14 générations et 540 ႴႫ ans;

«de la captivité jusqu'au Christ 14 générations et 588 ans, ႴႮႡ.»

Tous ces nombres réunis forment, ainsi que je l'ai dit, 5500 ans, et non 5516.

«De la nativité de J.-C., 35 rois grecs jusqu'à Constantin;

«jusqu'à l'invention de la croix vénérable et vivifiante 326 ႲႩႥ ans.»

Que le chiffre des dixaines Ⴉ 20 y ait été ou non, primitivement, il est tracé en noir entre les centaines et unités en rouge, et plus petit que les autres, mais nécessaire pour l'exactitude.

«De Constantin à Héraclius, 28 rois et 285 ႱႮႤ ans.»

Les deux nombres réunis 326 et 285 donnent exactement l'année 611, date de l'avénement d'Héraclius.

«Après Héraclius s'établit la monarchie des Sarrasins; et il y a 240 ႱႫ années des Sarrasins jusqu'au règne de Djafar Moutwakil, *et* 28 de leurs rois jusqu'à présent.»

Ici il y a un grattage, tombant sur les deux derniers mots ႥႤ ႠႵႠႫႭႫႣႤ, «jusqu'à présent,» et les mots soulignés ႣႠ ႩႡ «et 28» ont été rajoutés, mais ne changent rien à l'ancienne rédaction, encore visible.

L'année 240 de l'Hégire repond exactement au 1er juin 854, et le khalife Moutawakkel, arrivé au trône en 232 H. — août 847, mourut en 267 H. — décembre 861: ainsi la date de l'Hégire donnée par le manuscrit manque d'exactitude. Quant au nombre de khalifes indiqué, je n'entrerai à ce sujet dans aucun détail, afin d'éviter des longueurs inutiles.

Pourquoi ce temps d'arrêt à l'avénement de Moutawakkel? ne serait-ce pas que le manuscrit qui a servi d'original ne s'étendait que jusque-là?

«Et les années des Sarrasins jusqu'à présent, 318 ႲႨႡ.»

Non-seulement le chiffre de Moutawakkel n'est pas exact,

si c'est celui de son avénement, mais celui de 318 de l'Hégire, donné comme date du manuscrit, ne saurait en aucune façon être admis; car cette dernière année de l'Hégire commença le 2 février 930 de J.-C., et nous allons voir que le manuscrit ne peut avoir été copié en cette année. En effet, si l'Ascension tombe en 5534, en ajoutant 930 à ce nombre on obtient 6464. d'où retirant 5500 on aura la véritable date, 964 de l'ère chrétienne, qui demande 355 de l'Hégire. [11])

Si l'on veut regarder le chiffre 240 comme exprimant un nombre d'années chrétiennes écoulées depuis le commencement des Sarrasins jusqu'à une date du règne de Moutawakkel, on arrive à 862 de J.-C., qui peut être exact, d'après ce que j'ai dit de la mort de ce khalife en 861; mais le chiffre de 318, entendu dans ce sens, ne mènerait toujours qu'à 940, tandis qu'il nous faut 964.

«Il y a donc depuis Adam jusqu'à l'Ascension de N.-S. J.-C. 5534 ႽႴႪႣ ans.»

Ce nombre est sur une place grattée, où rien ne reste de l'ancienne écriture, qu'il soit possible de distinguer.

«Et depuis cela jusqu'au jour d'aujourd'hui, comme comptent ceux de Jérusalem, d'après le comput du soleil, 930 ႸႪ ans.»

Ce nombre est sur un grattage, ainsi que le suivant, et laisse quelque doute.

«Et comme comptent les Géorgiens, 1019 ႹႨႧ ans.»

Pourquoi les Géorgiens compteraient 1019 ans depuis l'Ascension (plus haut on a vu 1024), i. e. 111 ans de plus que les Alexandrins depuis l'Ascension jusqu'à la date du manuscrit, c'est ce qu'on ne peut expliquer; c'est un fait que rien ne prouve, dans les livres connus d'histoire géorgienne, sur les monuments et partout où il est question de dates chronologiques.

11) Cf. sup. note 7.

Ce qu'on sait, au contraire, par un certain nombre de dates bien positives, tirées des livres et copiées sur les édifices, c'est que le calcul des cycles pascaux avant l'ère chrétienne a forcé les Géorgiens d'ajouter 96 ans à la date mondaine de la naissance de J.-C., qu'ils placent en 5604; depuis lors leurs années chrétiennes sont les mêmes que celles de tous les peuples: aussi ne peut-on se rendre compte de l'addition faite plus haut à notre manuscrit, ni de celle qui va être mentionnée.

«Et en somme, d'après le comput géorgien, 6552 ႾႴႬႡ ans, mais suivant le comput de ceux de Jérusalem, 6441 ႾႣႫႠ ans.»

Les deux totaux donnés par notre écrivain ne sont pas entièrement satisfaisants; car 5534 et 930, pour Jérusalem, donnent 6464 ans, et non 6441, et pour les Géorgiens, avec 112 de plus, ce serait 6576, non 6552. Quant au cycle, ce devrait être, pour les Géorgiens 184 — on a vu plus haut 185 pour date d'une addition, — et non 169; toujours 15 ans de différence! En tout cas, la date très précise de cette portion du manuscrit se trouvant exprimée par la somme de 34 ans jusqu'au crucifiment ou à l'Ascension, et 930 depuis, est clairement l'an 964 de J.-C.

Ici est ajoutée une note, de la même main signalée déjà plus haut «Ceci a été écrit dans l'année 57 de la sainte Pâque, dans le Koroniconi ou année pascale des Géorgiens 169, les Géorgiens comptent 112 ans plus tôt le commencement du Koroniconi, d'après l'enseignement de quelqu'un.»

Il est démontré, au contraire, par les Annales, par tous les manuscrits et par tous les monuments connus, que le 13e cycle pascal géorgien a commencé en 780. Ainsi l'an 169 nous mènerait à 949, date de 15 ans en arrière sur celle de 964, assignée plus haut.

Du reste, si ceux de Jérusalem comptaient alors 57 du cycle pascal, cela est peu important et prouverait seulement qu'ils avaient commencé leur cycle en 907, ce que l'on ne sait pas positivement d'ailleurs.

Quant aux mots «d'après l'enseignement de quelqu'un,»

ils se rattachent à ce que le même écrivain a dit, à la suite de cette note chronologique que j'ai traduite (§ III 2): «Ce livre a été écrit pour notre instruction et enseignement, afin que nous cherchions et examinions en détail ce qui y a été tracé par des savants, pour que nous trouvions un guide qui nous fît comprendre ce qui y est écrit.» Mais si c'est Ioané lui-même qui a imaginé les grattages, les surcharges, les additions qui nous causent tant d'incertitudes, il est permis de dire, ou qu'il ne connaissait pas parfaitement son sujet, ou que la matière n'était pas encore éclaircie, à Jérusalem, à la satisfaction générale. Car, pour la Géorgie:

1) L'Evangéliaire bien connu de Djroudch, en Iméreth, a été copié en 6540 ႾႴႫ du monde, 256 ႱႬႥ du cycle, qui donnent suivant le calcul géorgien 936 de J.-C.;

2) l'église de Coumourdo, au pays d'Akhal-Tzikhé, porte la date pascale 184 ႰႮႣ, soit 964 de J.-C.; et

3) celle de Martwil, une date de 6600 ႾႵ, 216 ႱႨႥ du cycle, indications, qui donnent 5604 pour date géorgienne de la naissance de J.-C et 996 de l'ère chrétienne: ainsi, sans aucun doute possible, au Xe siècle on comptait les années du monde et celles du cycle, en Géorgie, autrement qu'à la Laure de S.-Saba. On pourrait citer bien d'autres faits analogues.

Sur un feuillet suivant, du cahier ႩႤ 25, on lit ce titre: ႱႼႠႥႪႠჂ ႫႠႰႢႨႱႠჂ : ႩႤႰႤႧႥႤႱႨ; «Enseignement du produit; réduplication.» მარგისაჲ, avec signe d'abréviation sur გ : მარგი utile, intérêt, produit d'une multiplication?

C'est une table de multiplication, commençant à 2 fois 10 font 20, et finissant à 16 fois 900 font 10000 1400 ჵჩუ (sic, lis. ჵწუ 14400). Evidemment l'écrivain a eu une distraction en traçant Ⴙ 1000 au lieu de Ⴜ 4000. Ces réduplications se continuent sur un autre feuillet et sont suivies d'une page où le soleil est représenté par une tête portant le mot მზე, et la lune par une figure analogue, avec

son nom მთვარე, chacune placée au milieu de cercles concentriques, dont les 28 et 19 rayons renferment des chiffres adaptés aux cycles solaire et lunaire.

Après cette Introduction, dont il me reste peu de chose à dire, suivent 14 feuillets ou 28 pages, qui ont été dérangées, mais qu'il est facile de rétablir en leur vraie place et contenant, chacune pour 19 ans, toutes les indications de bissextile, de lettre dominicale; du commencement du Carême, des terminaux (ключъ границъ), de la date de Pâques et de l'épacte. Comme les 28 cycles lunaires donnent précisément 532 ans, il résulte de là que notre manuscrit offre les phases d'un cycle pascal complet.

Je me suis convaincu par un examen attentif, qu'il ne portait primitivement que les indications dont je viens de parler; depuis, une autre main, que je crois être celle de notre Ioané, a ajouté sur la marge, à gauche, les années de l'ère mondaine géorgienne, — précédant de 112 ans, suivant le copiste, celle de Jérusalem, — depuis l'année [12]) 6500 ჺჶ, et celles du cycle pascal géorgien y correspondant, depuis l'an 116 (lis. 118); à droite, les années de l'ère mondaine grecque, i. e. de Jérusalem ou d'Alexandrie, et celles du cycle pascal, de ce système, depuis 1, ainsi que l'indiction.

Par les erreurs et contradictions contenues dans les chiffres, on voit que l'auteur de ces malheureuses additions n'était pas bien au courant, ou que la doctrine des cycles n'était pas fixée encore à S.-Saba. Si je devais relever ici en détail tout ce qu'il y a dans ce travail d'inexact et d'incomplet, je devrais aussi fatiguer l'attention du lecteur par des bagatelles, inintelligibles sans une série de tableaux et de supputations.

A la fin du 28e cycle lunaire, au bas de la page, on lit deux notes, provenant de celui ou plutôt de ceux qui ont cru devoir retravailler notre manuscrit.

---

12) Il y avait eu une tentative pour commencer dès l'an 6315, mais elle n'a pas été suivie.

1) « Fin du cycle pascal complet, d'après le calcul géorgien, de 532 ans, suivant la manière géorgienne.» *Sic.*

2) Note tracée sur une ancienne écriture géorgienne, lavée et indéchiffrable. « Ce cycle a été écrit à la manière de Jérusalem, par le très pécheur Ioané. En tête (i e. à gauche) sont les nombres géorgiens; à la fin (i. e. à droite), ceux de Jérusalem. Toi, comprends cela, suis le calcul que tu voudras et prie.»

Ces deux notes ne font point partie du texte primitif.

A la suite des tableaux cycliques, viennent quatre pages d'indications d'épactes, de réguliers du soleil, et autres calculs de chronologie technique, qui ne me paraissent pas d'une très grande valeur.

Je reviens maintenant aux deux dernières pages de l'Introduction et aux cinq feuillets non analysés de la partie chronologique du manuscrit.

Ici le rédacteur primitif intitule ses observations: «*Calendrier* composé par le prophète Ezra.»

Le mot souligné, en lettres géorgiennes კალანდაჲ *Calundaï*, est d'origine latine et paraît avoir eu cours, pour signifier un traité relatif au calendrier; il m'était jusqu'à-présent inconnu.

En voici les deux premiers §:

«1) Si janvier commence par un dimanche, l'hiver sera humide, l'été sec, les fruits abondants, la vendange petite, beaucoup de miel, l'automne venteux, les vivres bons.

«2) S'il commence par un lundi, l'hiver sera chaud, l'été et le printemps bon, de très grandes pluies, de terribles mouvements dans l'air, l'automne sec, les fruits abondants, peu de miel, maladies fréquentes, morts des pauvres et des animaux multipliées.»

Et ainsi de suite jusqu'au samedi.

De même aussi cinq feuillets de même format, mais d'une tout autre écriture, dont l'un porte la signature finale 23, ႩႢ , renferment toute sorte de choses plus ou moins sé-

rieuses: des pensées religieuses, «le sort jeté par les apôtres» pour savoir qui trahirait J.-C.; des prédictions faites d'après l'observation de l'état de l'atmosphère à certains jours; un calendrier *Calanda*, également du prophète Ezra, avec prédictions pour chaque jour de la lune, enfin la manière de jeter le sort, au moyen de dés (?) მარგალი, après avoir passé trois jours en prières.

A part la circonstance, que ces sottises se trouvent dans un livre pieux, on sait que les Géorgiens ne sont pas moins curieux de telles bagatelles que les occidentaux de leurs almanachs de Liége, avec prédictions de Matthieu Länsberg. On connaît en géorgien déjà 3 ou 4 pièces de ce genre qui ont été copiées dans un manuscrit du Tariel, de la grande Bibliothèque de Paris, et dans un recueil de sujets en grande partie religieux, du même dépôt; enfin le calendrier russe du Caucase, pour 1857, en a fait connaître une autre.

Quant au traité du cycle, dans la forme où nous le voyons ici, il en existe un de ce genre dans un manuscrit de Mtzkhétha, de l'an du monde 6837 suivant les Géorgiens, 6741 suivant les Grecs, 453 du 13e cycle, conséquemment de l'an 1233 de J. C. [13]) Là le cycle est précédé d'un traité complet de chronologie technique, n'ayant, que je sache, aucun analogue en grec, mais très difficile à comprendre. Auprès de plusieurs années sont indiqués des événements de l'histoire de Géorgie, du XIIIe au XVIIe s. Or ce traité, primitivement rédigé en vers iambiques par Jean Chawthel, poète contemporain de Thamar, nous apprend que les Géorgiens avaient en effet reçu de Syrie la connaissance du cycle pascal et le nommaient «Cycle syrien,» et qu'ils ajoutaient 96 ans à l'ère mondaine grecque avant J.-C. Quant à l'ère chrétienne, elle n'y est pas même mentionnée.

Enfin un fait nous donnera la clé de plusieurs questions soulevées par l'examen du manuscrit de la Bibliothèque Impériale publique, c'est qu'à la grande Bibliothèque de Paris il existe une énorme liturgie géorgienne, écrite sur parchemin, malheureusement sans date, où il est dit positivement,

---

13) v. Bulletin hist. phil. t. I, p. 233.

à plusieurs reprises, que l'ordre des lectures et des fêtes y est indiqué conformément aux usages de l'église de Jérusalem; or ce manuscrit ne peut être que du Xe ou du XIe s., à peu près contemporain de celui qui nous occupe pour le moment.

J'ai réservé pour la fin de cette notice un feuillet isolé, appartenant au même manuscrit et portant en marge un N. Ⴗ Ⴃ 24, que je ne crois pas être la signature. D'un côté sont des indications de calendrier, de l'autre et d'une autre main, très grossière, un «Eloge de la langue géorgienne,» que je ne me flatte pas d'avoir partout compris ni de rendre parfaitement intelligible.

Voici comme s'exprime l'auteur:

«La langue géorgienne est ensevelie jusqu'au jour de la seconde venue *du Sauveur* [14]) en témoignage, afin que Dieu exalte toute langue avec celle-ci. Cette langue dort donc jusqu'à aujourd'hui. Dans l'Evangile on l'appelle Lazare. c'est une nouvelle Nino et la reine Iréné qui l'ont restaurée, et qui sont deux soeurs, comme Marie et Marthe

«Comme toute espèce de mystère y est enseveli, c'est pour cela qu'*il* [15]) a parlé d'amitié. Le prophète David a dit: «Mort depuis quatre jours,» parce que 1000 ans sont comme un jour.

«Dans l'Evangile géorgien, au livre de S. Matthieu, il est écrit quelle lettre *numérale* il faut [16]), et il est dit «en tout 4000 . . . , [17]) «ce qui fait quatre jours; et «Un mort de 4 jours,» parce que celui qui est enterré comme lui reçoit le baptême avec la mort et par elle.

«Cette langue est belle et bénie au nom du Seigneur; humble, en attendant avec foi sa seconde venue; marquée du signe de 80 et 14 ans, par-dessus toutes les autres langues, depuis la venue de J.-C. jusqu'à ce jour. Pourquoi

---

14) Au lieu du mot souligné, il est dit: de *sa* seconde venue.

15) L'Evangéliste, apparemment, qui parle de l'amitié de J.-C. pour Lazare.

16) Les chiffres géorgiens sont les lettres de l'alphabet.

17) ოთხი ათასი მარაგი: le dernier mot m'est inconnu.

cela est écrit, je vous ai exposé comme témoin ces 100 ans de l'alphabet. Priez; amen.»

Qui potest capere capiat! L'auteur inconnu de cette comparaison de la langue géorgienne à Lazare, mort depuis quatre jours, doit avoir écrit dans un moment malheureux pour sa nation; mais dans quel temps? Qui sont cette *nouvelle Nino* et cette *reine Iréné* qui avaient transformé la langue géorgienne? Pas une seule reine de ce nom n'est mentionnée dans l'histoire; seulement M. Platon Iosélian a trouvé quelque part que l'épouse du roi David II, le Réparateur, était grecque et portait un tel nom; mais il n'a pas fait connaître ses sources.

Les documents des archives russes parlent aussi d'une princesse Iréne, fille de l'empereur grec Constantin, qui vint épouser «David, roi d'Iméreth,» mais l'année n'étant pas indiquée, il est impossible de tirer parti de cette indication.[18])

En résumé, les feuillets géorgiens dont nous avons présenté l'analyse proviennent d'un manuscrit de la Laure de S.-Saba, dont une partie contient des matières diverses, théologiques et liturgiques, sans qu'il soit possible d'en fixer la date; l'autre, en lettres capitales ecclésiastiques géorgiennes, renferme un traité de calendrier et un cycle pascal, écrits certainement en 964 de J.-C., et retravaillées en 965. L'ère mondaine, d'Alexandrie, des Grecs ou de Jérusalem, y domine dans les calculs, qui ont été refaits à la manière géorgienne, de telle sorte pourtant, qu'ils ne coïncident, ni pour l'année de la naissance de J.-C., ni pour celle de l'ère chrétienne, et du 13e cycle pascal, avec ce que l'on sait d'ailleurs pour cette époque même, de la chronologie adoptée en Géorgie. Le moine Ioané, auteur de ces nouvelles déterminations, ne paraît pas mériter grande confiance, mais le fait est par-là même bien curieux, se rapportant au Xe s. de notre ère.

---

18) v. Bullet. hist. philol. t. III, N. 12, 13, p. 185.

(Tiré du *Bull. hist.-phil. T. XV. No.* 12.)

$\frac{\text{26 Februar}}{\text{10 März}}$ 1858.

An- und Auslaut bedingen sich gegenseitig; von A. SCHIEFNER.

Dass An- und Auslaut gegen einander nicht ganz gleichgültig sind, hat man auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen mehrfach wahrzunehmen Gelegenheit gehabt. Ich erinnere hier nur daran, dass das Griechische keine Wurzel aufzuweisen hat, die einen aspirirten Consonanten im Anlaut hätte, wenn sie mit einem solchen auslautet. Hieran schliesst sich die von Agathon Benary in seiner Römischen Lautlehre S. 195 ff. zuerst beobachtete Erscheinung, dass die Verschiebung einer ursprünglich aspirirten Media zur aspirirten Tenuis im Auslaut einer Wurzel im Griechischen in der Regel auch die Verschiebung einer Media zur Tenuis im Anlaut der Wurzel veranlasse; s. Bopp, Vergleichendes Accentuationssystem S. 223, Anm. 19 und Vergleichende Grammatik, zweite Auflage, § 104[a] S. 181 folg. Ob man das Verhältniss des consonantischen An- und Auslauts auf andern Sprachgebieten einer Beobachtung unterworfen hat, ist mir unbekannt; es scheint jedoch in dieser Beziehung noch nicht viel geschehen zu sein. Um so mehr halte ich es für meine Pflicht, eine von mir wahrgenommene interessante Erscheinung mitzutheilen

In dem von mir herausgegebenen Werke Castrén's, «Versuch einer koibalischen und karagassischen Sprachlehre», schliesst § 24 mit den Worten: «Dagegen wechselt b sowohl in einer und derselben Mundart als auch in

verschiedenen oft mit m; z. B. bû, dieser. Gen. mûneŋ; bes wir. Nom. Sing. min». Der handschriftliche Entwurf Castrén's bietet jedoch folgende Fassung: «Dagegen geht b oft in m über, wenn der nächstfolgende Vocal ein n (m, ŋ) hinter sich hat; z. B. bû dieser, Gen. mûneŋ, bes, wir, Nom. Sing. min. Uebrigens wechseln oft b und m in verschiedenen Mundarten.» Hieraus ist man zu der Annahme berechtigt, dass Castrén das anlautende b der angeführten Beispiele für den ursprünglichen Laut angesehen habe. Zu dieser Ansicht konnte er aber gar leicht kommen, wenn er von der jetzt im Osmanli gewöhnlichen Gestalt der genannten Pronomina ausging. Hier finden wir sowohl bei بن, bän, ich, Plur. بز, biz wir, als bei بو, bû dieser, Genitiv بونك bûnuŋ das anlautende b in allen Beugefällen beibehalten Eine solche Ansicht hat auch Kasem Beg. der in seiner türkisch-tatarischen Gramm. § 164 von dem Pronomen بو bemerkt, dass dasselbe in allen tatarischen Mundarten grossen Theils sein ب in م in allen Beugefällen ausser dem Nominativ des Singulars verwandele. Aus derselben Grammatik § 157 erfahren wir aber auch, dass das Pronomen der ersten Person in einigen tatarischen Mundarten من sei, das die nördlichen Tataren *min*, die Aderbidschaner aber *men* aussprechen, während die Dschagataier بن (*bin*) schreiben. Wir sehen also aus diesen Beispielen, dass das Osmanli und Dschagataische zu den übrigen tatarischen Mundarten in einen scharfen Gegensatz treten. Wir finden nämlich, dass das Osmanli ein *b* im Anlaut duldet, wenn die erste Silbe des Worts auf *n* auslautet. Sehen wir von Fremdwörtern wie بنك Sclave, بنقه Galeerenbank u. s. w. ab, so hat das Osmanli بنك, bänäk, Fleck, بنمك, binmäk, besteigen, بيك, biŋ, tausend u. a. m., wofür die sibirischen Mundarten مينك, miŋ Geburtsfleck (jakutisch мäң), منامن, minämän (jakut мінäбін) besteigen, منك, miŋ, tausend, u. s. w. darbieten. Ausserdem giebt es noch mehrere Wörter, in welchen statt des im Osmanli erhaltenen *n* in den tatarischen Mundarten ein *j* zu finden ist; z. B بوينوز, *boinuz*, Horn, tat. ميوز, *mijuz*,

بینی, *beini* Gehirn, tat. میه, *mijä* u. s. w. *). — Eine solche Erscheinung ist dem Jakutischen durchaus fremd. Es lässt sich in demselben kein einziges Wort nachweisen, dessen erste Silbe vor einem auslautenden н oder dem aus demselben entstandenen nasalen ј oder ҥ (= ŋ) ein б im Anlaut duldete. Fällt aber das auslautende н oder der ihm verwandte Laut ab, so tritt б an Stelle des anlautenden м hervor. Das Pronomen der ersten Person lautet demnach im Singular мин, im Plural біçirі und das Demonstrativpronomen nur im Casus indefinitus бу, wogegen der Stamm in sämmtlichen andern Beugefällen ман ist; s. Böhtlingk, Jakutische Sprachlehre § 434. An das Jakutische schliessen sich das Koibalische und Karagassische an, welche beide im Singular des Pronomens der ersten Person das *m* beibehalten und nur den Plural mit anlautendem *b* bilden, so wie auch das Demonstrativpronomen in beiden Sprachen nur in den Beugefällen, die nicht auf *n* auslauten, mit *b* anlautet. Interessant ist es, dass in Betreff des Pronomens der ersten Person dieselbe Erscheinung uns auch im Mongolischen und Tungusischen entgegentritt. Sämmtliche Mundarten dieser Sprachen haben zwar im Nominativ des Singulars die Form *bi*, in den übrigen Beugefällen tritt aber *min* als Stamm auf. So namentlich im Tungusischen wie im Mandshu, so auch im Burjätischen. Die mongolische Schriftsprache bietet diesen Stamm nur im Genitiv *minu* dar, während derselbe in den übrigen Beugefällen fernern Veränderungen unterworfen wird. So hat auch der Plural nur im Nominativ ein *b* im Anlaut, nämlich im Tungusischen *bụ*, im Mandshu *be* und im Burjätischen *bide*, während die andern Beugefälle im Tungusischen vom Stamme

*) Ich glaube nicht zu irren, wenn ich das Wort منویش, menewiš, purpurn, das im Osmanli auch بنویش, benewiš gesprochen wird, auf das lateinische *minius*, *miniaceus*, zinnoberroth (poln. *miniowy*), zurückführe. Umgekehrt wird بنفشه, benefše, Veilchen, gewöhnlich menekše ausgesprochen, wie denn auch Forskål Flor. p. XXXIII μενέξε aus Constantinopel darbietet; s. Pott in der Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes Bd. VII S. 123.

mun, im Mandshu von *men* und im Burjätischen von *man* gebildet werden.

Untersuchen wir, von dieser einzelnen Erscheinung absehend, den Sprachschatz des Tungusischen und Mandshu genauer, so entdecken wir freilich manche Wörter, welche ein anlautendes *b* mit nachfolgendem *n* darbieten. Dagegen scheint das Mongolische eine solche Verbindung in einheimischen Wörtern nicht zu lieben, obwohl es sowohl von Indien und Tibet als von China her manches Fremdwort mit solcher Lautverbindung überkommen hat. Im Burjätischen finden wir zwar bânam, seine Nothdurft verrichten, bônam, festbinden, bûnam, herabsteigen; diese Formen sind aber, wie schon der lange Vocal erkennen lässt, durch Contraction aus baganam, bogonam und bugunam entstanden. So sehen wir auch im Koibalischen bûn, heute, das aber aus der Zusammenziehung zweier Wörter, bû, dieser, und kün, Tag, entstanden ist. Sonst schliessen sich das Koibalische und Karagassische dem Jakutischen aufs Engste an.

Ein noch grösseres Interesse muss uns diese merkwürdige Erscheinung einflössen, wenn sie nicht allein bei mehr oder minder verwandten Völkern vorkommt, sondern sich auch bei Völkern nachweisen lässt, bei denen sie erst durch einen innigen Verkehr mit den Tataren im südlichsten Theil des jenisseischen Gouvernements aufgekommen ist, namentlich bei den Kotten, deren Sprache sich als eine mit dem Jenissei-Ostjakischen verwandte ausweist, und bei den Kamassinzen, welche samojedischen Stammes sind. In der baldigst erscheinenden jenissei-ostjakischen und kottischen Sprachlehre Castrén's heisst es § 30: «ein anlautendes b geht in m über, wenn die Silbe mit n auslautet; z. B. battaŋ, legen, Prät. mântaŋ, bapukŋ, finden, Prät. mâmpukŋ (eig. mânpukŋ).» Dahin gehören ferner batiaŋ, klopfen, Prät. manatiaŋ, bapi, es reift, Prät. manapi. Ausser diesen Beispielen liessen sich noch mehrere anführen, aus denen ersichtlich ist, dass das anlautende m, dem das Jenissei-Ostjakische abhold zu sein scheint, im Kottischen erst in späterer Zeit entstanden ist; z. B. mintu,

er selbst, wofür das Jenissei-Ostjakisch bienddu darbietet, mon, nicht, dem im Jenissei-Ostjakischen bèн entspricht u. s. w.

Der tatarische Einfluss, welchem das Kamassinsche in vielen andern Punkten unterworfen gewesen ist, offenbart sich auch darin, dass diese samojedische Sprache bei nachfolgendem *n* kein *b* im Anlaut der Wörter duldet, sondern in den Fällen, wo die Schwestersprachen *j*, *w*, *b* u. s. w. im Anlaut darbieten, ein *m* eintreten lässt; z. B.:

	Jurakisch	Tawgy	Jeniss.	Ostj. Sam.	Kam.
Wurzel	wâna	bântu	baddo	konз	muna
Hund	wueno	bâŋ	bû'	kanak	men
Riemen	jinea	bene	bine	ûne	minä
Vielfrass	jigнei; wegнe	bintisi	biggoddi	üŋunde	müŋni

u. s. w.

So lässt es sich wohl auch erklären, weshalb aus dem mongolischen ᠠᠯᠪᠠᠨ, *alban*, im Kamassinschen *alman* geworden ist.

Bei dieser Gelegenheit sei es mir erlaubt auch auf den Nasal der labialen Reihe aufmerksam zu machen. Das Karagassische hat das auch im Burjätischen vorkommende *laba* statt *lama* (tib. བླ་མ), Geistlicher, beibehalten, während das Sojotische, dem wie den übrigen verwandten Mundarten des *l* im Anlaut fremd ist, dafür *nama* braucht. Die Kandakowsche Mundart geht noch einen Schritt weiter, indem sie *mumurka* Ei, *mumak* Märchen, *mumurt* Traubenkirsche, statt der mit n oder н anlautenden Formen der verwandten Mundarten darbietet; vgl. das Vorwort zur koibalischen und karagassischen Sprachlehre S. IX folg.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. XV. No. 12.*)

$\frac{11}{23}$ December 1857.

Noch einige Worte über ein auf Pehlewy-Münzen vorkommendes sogenanntes Münzzeichen oder Monogramm: ꝺ. Von B. Dorn.

Auf den iranischen Sasaniden-Münzen kommt von *Chosrau II.* an — nach Hrn. Dr. Mordtmann findet es sich schon auf einer Münze von *Hormisdas IV.* s. Zeitschr. d. D m. Ges. VIII, S. 110 No. 450 — ein Wort vor, welches sich auch auf den Ispehbeden Tabaristan's und den von den arabischen Statthaltern in diesem Lande und sonst geprägten Münzen forterhalten hat. Die besten Nachbildungen dieses Wortes finden sich bei Mordtmann a. a. O. Taf IX, No. 28 und 32 — 35: Olshausen, Die Pehlewi-Legenden etc. Taf. No. 1 u. 3; Thomas, Journ. of the R. A. S. T. XII, 2, S. 287, No. 1; S. 329, No. 70, u. T. XIII, 2, S. 408, No. 1; Marsden, Pl. XXIX, No. DXXXIII — DXLII; Tychsen, Comment. Soc. Gott. III, T. X, Tab V, No. 7; Niebuhr, Beschr. von Arab. Taf. XII, No. 22 u s. w., und in unserer akademischen Druckerei: ꝺ. Dagegen kann von den Sondernachbildungen Mordtmann's blos die in der Zeitschr. Bd. IV S. 95, Z. 4 v. u. gegebene links stehende in Betracht kommen, die rechts stehende ist mir nie so vorgekommen; der sonst annehmbaren Nachbildung Bd. VIII, Taf. II, No. 19 links fehlt gerade am Ende der entscheidende Buchstabe ı (*n*), der auf keiner von mir und Hrn. M. gesehenen Münze fehlt; die in Bd. XII, S. 32 mitgetheilte ist ganz verfehlt (vgl. Bd. VIII, Taf. IX, No. 28 u. 32 — 35) und findet sich allenfalls nur ähnlich auf indischen Sasaniden. Wenn Thomas a. a. O. XII, 2, S. 287

sagt: «The monogram — appears under so many varieties of form, that it is difficult to select a single example as a test of the whole», so versteht es sich, wie ich glaube, von selbst, dass die Form als die ursprüngliche anzunehmen ist, welche als die erste erscheint, und das ist die auf den Münzen von *Chosrau II.*, welche sich nicht nur auf denen seiner Nachfolger, sondern auch auf denen der Ispehbede fast ganz unverändert erhalten hat. Sie findet sich in den angeführten Schriften. Dieses Wort ist lange Zeit hindurch eine wahre *crux interpretum* gewesen Man hat es Chiffer (Krafft, Wien. Jahrb Bd. 106 S. 11), Münzzeichen oder Monogramm genannt. Tornberg (Numi Cufici Reg. Numoph. Holm. S. 121, No. 5) scheint es für eine blosse Verzierung zu halten. Olshausen, der, soviel ich mich erinnere, ihm zuerst nähere Beachtung schenkte, sagt (1843) in seinem bereits erwähnten Werke S. 26: «Die Züge, die auf allen Münzen Tapûristans über dem Worte *afzûd* dem Rande nahe stehen bilden allem Anschein nach ein aus pehlewischen Characteren zusammengesetztes Münzzeichen, zu dessen Erklärung ich Nichts zu sagen weiss.» Mordtmann erklärt es (1849) Zeitschr. Bd. IV, S. 95 und (1854) ebenda Bd. VIII, S. 110 für سیم *Silber*. Thomas nennt es (1850 und 1852) a. a. O. XII, 2, S. 287 etc. und XIII, 2, S. 408 monogram und meint, es könne بسمج, امج oder möglicher Weise (possibly) یدمن etc gelesen werden. Hätte er bei letzterem Worte die beiden Punkte unter ي, darüber gesetzt (ڌ oder ۮ), so hätte er das einzig Richtige, d. i گدمن gehabt.

Im Jahre 18..3 schlug ich versuchsweise die Wörter آمَن oder آمر *abundantia* vor, indem ich hinzufügte, dass es mir noch lieber wäre, wenn das in Frage stehende Wort die Bedeutung von *Glück*, *Heil* oder eine ähnliche erlaubte, oder امن *securitas* etc. als damals gebräuchlich nachgewiesen werden könnte. Ich glaubte, dass man auch allenfalls eher als an سیم *Silber*, an سلم *pax*, *prosperitas*, oder Pehl. *schum* = درود *das Lob Gottes* u. s. w. oder شمند = بهبودی, oder

جعيت وسامان وآرام = شمول denken könnte, da zu افزود *afzuđ*[1]) durchaus eine Beigabe mit ähnlicher Bedeutung erforderlich sei; ich erinnerte dabei an die ABVNDANTIA, VBERTAS, TRANQVILLITAS AVG. der römischen Münzen. Bull. hist. phil. T. XI, S. 232 u. 234. Mélanges asiat T. II, S. 258 — 9 u. 262. Ich hätte namentlich noch FELICITAS und SALVS beifügen sollen. Denn FELICITAS, SALVS sind eben die Worte, welche nahezu dem كرمن. und auch, wenngleich nur theilweise, dem سلام auf muhammedanischen Münzen nach Fraehn's Erklärung entsprechen. Hr. Hofr. Dr. Stickel, nennt diese Erklärung Fraehn's eine «irrthümliche» (Zeitsch. d. D. m. G. IX, S. 608), durch welche wahrscheinlich auch Olshausen bewogen worden sei, das افزود der Pehlewi Münzen als eine Segensformel *augeatur!* zu erklären, während es doch «als Particip. mit abgeworfenem ە von افزودن, also *adauctum*, dem arab. وافر entsprechend, auf Vollwichtigkeit der Münze» gehe. Was ich von dieser Erklärung des افزود halte, darüber habe ich mich kurz aber offen ausgesprochen im *Bullet.* T. XIII, No. 22, S. 347—348; Mélanges asiat. T. II, S. 610. Ob Fraehn, wenn er noch lebte, jetzt seinen ihm von den Jenaer Gelehrten zugeschriebenen Irrthum aufgeben würde — Olshausen thut das gewiss nicht — weiss ich nicht, denn es war schon im J. 1839 als er in seinen *Quinque Centuriae — part. alter. sect. I,* so der Herausgabe harren, bei Gelegenheit der Erklärung des بخ (i. e. بخ لك) durch *macte esto!* welche er aber durchaus

---

1) Ich schreibe افزود. Das د ist = ט oder ת. In alten Handschriften wird das immer beobachtet. z. B. بود = *fuit;* استراباد *Asterabađ;* سپهبد = *spates*, so in dem Namen *Parthamaspates* = *Parthama-spates*. Hr. Dr. Mordtmann theilt *Partha-maspates* ab, Bd. XII, S. 5. Die gelehrte Erörterung des Hrn. Prof. Dr. Vullers in seiner Gramm. S. 31 — 34 hat die Frage hinsichtlich des د noch nicht erschöpft. Vergl. kurdisch: أفرمۆت = فرمود, فرمود u. s. w.

nicht als ganz gesichert annahm, Folgendes hinzufügte: «Cui sententiae variarum salutandi faustaque precandi formularum in numis usus favet, veluti سلام *salutem! salve!* (Rec. p. 22 23. 16*. 27*), مبارك *bene tibi sit! o te felicem!* (Rec. p. 9*. 10*. 18*); باليمن والسعادة والنصر والظفر *cum prosperitate et felicitate et victoria et triumpho* (Hallenb. NN. OO. 1, p. 222 etc. ubi بالثمر *pro* باليمن); العز الدايم والشرف القايم *gloria mansura et nobilitas constans* (Rec. p. 192 cf. 617); قوتلوغ بولسون *quod felix sit!* (Rec. p. 403. 404); عاقبت خير باد *eventus felix sit* (in numis Chiwensibus recentioris memoriae).» Ob er späterhin der in Rede stehenden Erklärung des بخ wirklich beigetreten ist, kann ich nicht sagen. Da sich auf einer hier in St. Petersburg befindlichen Ispehbedmünze ohne Namen, am Rande, von 𐭠𐭯𐭣 *afid*, الحمد لله etc. durch ✿ getrennt, links ein doppeltes بخ بخ findet, welches eben nur die arabische Uebersetzung des *afid* zu sein scheint, wie auf einer andern dergleichen Münze *Omar-el-Ala's* Namen am gewöhnlichen Orte in *Pehlewy-* und am Rande in *arabischer* Schrift erscheint, so möchte Hrn. Hofr. Stickel's Erklärung des بخ doch nicht so ganz gewiss sein (vergl. Mélanges asiat. T. II, S. 256). Ich wenigstens möchte ihr keine ungehinderte Annahme in der ganzen Gelehrtenwelt zusichern. Oder will Hr. Hofr. St. die Bedeutung des *afid*, wornach dasselbe auch شگفت وعجب وتعجب ausdrückt, jener von الحمد لله vorziehen und in *afid* auch ein Währungszeichen suchen? (vergl. Mélanges asiat. a. a. O.) Auf keinen Fall, so glaube ich, kann die Untersuchung über بخ als geschlossen angesehen werden. Es lässt sich noch Manches gegen und für die verschiedenen Erklärungsweisen anführen, namentlich muss die Geschichte noch mehr zu Rathe gezogen werden als bisher geschehen ist. Wir finden also das گرمن افزود der Pehlewy-Münzen — selbst mit Beiseitelassung des بخ — wie ich schon früher einmal bemerkt habe, dem Sinne nach auch auf muhammedanischen. — Fraehn war überhaupt sehr nach-

sichtig gegen andere Gelehrte und nur selten und ungern mochte er sie eines Irrthumes zeihen. Wenn er daher die Bemerkungen des Hrn. Hofr. Stickel, dessen Leistungen auf dem Gebiete der muhammedanischen Münzkunde er in vollem Maasse anerkannte, zu der in der *Zeitschr.* Bd. XI, S. 449, No. 12 angeführten Münze gelesen hätte, so würde er sich wahrscheinlich begnügt haben, dem طارة und der «Wiederholung des Prägeortes auf derselben Stelle» ein paar Fragezeichen nachzusetzen und einfach zu sagen: leg. I. بمدينة ابر شهر, II. A. supra نيسابور, infra نصر بن سعد. Eben solche Fragezeichen würde er dem باصبهان (S. 454), ولا مرو (S. 455), u. أرونز (ibid.) beigegeben haben. Wirklich neue Entdeckungen, mochten sie an der Newa oder der Saale oder dem Bosporus gemacht sein, nahm er immer bis zum letzten Augenblicke seines Lebens mit jugendlicher Frische entgegen, selbst wenn sie ihm einen wirklichen Irrthum nachgewiesen hätten. Eben so war er es, der die Mittheilung der orientalischen Handschriften des asiatischen Museums der Akademie auch an ausländische Gelehrte erwirkte, und seitdem ist die Akademie soviel mir bekannt ist, nur mit zwei Ausnahmen, wo sie eine wichtige arabische und persische Handschrift aus mehreren Gründen nicht entbehren konnte, in dieser Hinsicht den derartigen Wünschen ausländischer Orientalisten mit einer so seltenen Bereitwilligkeit entgegengekommen, dass die im XI. Bande der *Zeitschr* der Deutschen morgenl. Gesellschaft S. 623 befindliche Andeutung, als ob die Handschriften von St. Petersburg «kaum zugänglich» seien, sich auf keine Weise auf die Handschriften des asiatischen Museums der Akademie beziehen kann, es müssten denn ganz besondere Umstände gerade in dem in Rede stehenden Falle auf der andern Seite obgewaltet haben, die mir und der Akademie unbekannt geblieben sind [2]).

2) Ich freue mich nachträglich bemerken zu können, dass nach einem Briefe des Hrn. Verfassers des Jahresberichtes vom 22. (10.) December 1857 meine zuletzt ausgesprochene Vermuthung die richtige ist, und er eben nur solche uns hier unbekannte Umstände hat andeuten wollen.

Die Erklärung des Wortes [illegible] durch سیم *Silber*, welche noch neuerlich Hr. Hofr. Stickel namentlich gegen mich in Schutz genommen (Zeitschr. Bd. IX, S. 609) und welche auch sonst noch Eingang gefunden hat, vgl. [Spiegel, Gramm. d. Huzvâresch-Sprache S. 181] Nesselmann, die orient. Münzen d. akad. Münzkabin. in Königsb. S. 6 u. s. w., wurde von Thomas (a. a. O. Vol. XIII, 2, S. 408) nicht angenommen: «Apart from the deficiency of the requisite letters in the original, I note the serious objection to the rendering proposed, in the fact that the monogram in question is used on the copper coinage»; von Hn. v. Bartholomäi unzulässig gefunden, von mir von Anfang an aus paläographischen Gründen und des unpassenden Sinnes wegen unbedingt und auf das Entschiedenste verworfen. [illegible] könnte höchstens und sehr gezwungen nur سیمو oder سیمن gelesen werden. Die am nächsten liegende Bedeutung *argentum augeatur* war dem Sinne, eine andere vorgeschlagene *argentum auctum* der Sprachlehre nach ganz unzulässig Hr. Dr. Mordtmaun selbst hat jetzt seine frühere Erklärung aufgegeben.

Nach allen diesen Erklärungsversuchen schien fürs Erste keine Hoffnung auf eine glückliche Lösung des Räthsels da zu sein, als ich das Wort in Wahl's Geschichte der morgenländischen Sprachen Taf. V unter den *Exempla Tachygraph.* zweites Wort rechts, fand und es sogleich als das so lange unentzifferte gebliebene Monogramm erkannte. Wahl umschreibt es da durch *ghedeman*, im Buche selbst S. 236 durch *guedeman Glanz*, *Licht*. Bei Anquetil *guedeman*, *nour* (نور), *éclat*, *lumière* Im *Burhân-i-Kâti'* wird گدمن durch روشنائی معنوی erklärt; vgl. בג רושאן; auf den Münzen. Ich konnte es daher kaum anders als durch *lux* in höherem Sinne übertragen, vergl. Georges, Lat.-Deutsch. Hd.-W. 10te Aufl. s. v. *lux* II, 3) u. 4); bezeichnender und treffender wäre fürs Erste vielleicht *splendor* gewesen. Allein ich hing mit Liebe am Lichte, denn das lang gewünschte Licht war in der That für mich aufgegangen. Es bedurfte nur noch der weiteren Bestätigung. Und diese ist uns durch Hrn. Prof. Spiegel zu Theil

geworden. Nach seiner Grammatik der Huzvâresch-Sprache S. 30 u. 181 bedeutet das Wort *Glück, Majestät*, also gerade das, was ich schon früher gesucht hatte; s Bullet. a. a. O. u. Bartholomäi ibid. XIV, S. 389; Mélang. asiat. T. III, S. 164, und ich stehe ferner nicht mehr an, es durch (*splendor, felicitas*) *majestas* wiederzugeben. Nicht nur die vor Allem und einzig passende Bedeutung des Wortes, sondern ebenso die Orthographie desselben in Pehlewy - Buchstaben lassen für mich auch nicht den mindesten Zweifel an der richtigen Lesung des Monogrammes. Man zeige dasselbe, so wie es wirklich auf Pehlewy-Münzen vorkommt, nur nicht nach Hrn. Dr. Mordtmann's Sondernachbildungen — sondern nach den in Bd. VIII, Taf. IX, No. 28, 32—35, in den Schriften von Olshausen und Thomas befindlichen und nach unserer Nachbildung [Pehlewi] zusammen mit den bei Wahl ([Pehlewi]) u. Spiegel ([Pehlewi]) gegebenen Gestaltungen irgend Jemand ohne vorgefasste Meinung, und er wird ohne Weiteres die unbestreitbare Gesammtähnlichkeit, ja Gleichheit derselben erkennen. Dass das Wort die bei Wahl dem [Pehlewi] ([Pehlewi]) übergesetzten zwei Punkte nicht hat, bedarf eben so wenig einer weiteren Erörterung, als dass das Schluss-*n* gewöhnlich etwas rechts eingebogen ist, während es auf nicht wenigen mir vorliegenden Münzen gerade herunter geht, ganz so wie bei Spiegel. Ich kann also die etwas ungewöhnliche Form des *n* in dem tachygraphischen [Pehlewi] nicht als einen Beweis gegen meine Lesung ansehen. Man könnte ohne Weiteres die eben angeführten verschiedenen Gestaltungen aus den Schriften und von den Münzen mit einander vertauschen, und der Unterschied würde nicht grösser sein als zwischen **Glanz**, Glanz, Glanz.

Indessen hat Hr. Dr. Mordtmann in seiner «Erklärung der Münzen mit Pehlewi-Legenden» Zeitschr. T. XII, von der mir durch seine freundliche Gefälligkeit ein besonderer Abdruck bis S. 48 schon jetzt (November 1857) zugekommen ist, meine Erklärung zurückgewiesen und sie aus mehreren Gründen nicht zulässig gefunden. Er spricht sich darüber S. 32 — 33 aus. Da es sich hier um die Wissenschaft handelt, welche allein wir beide im Auge haben, so schien es mir Pflicht, sei-

sen Einwänden meine Entgegnungen gegenüber zu stellen. Also zur Sache.

Und zuerst muss ich die auf S. 32 u. 34 befindliche Nachbildung des in Rede stehenden Wortes auf das Entschiedenste verwerfen. Sie muss, wie schon oben bemerkt, irgend einer indischen Sasaniden-Münze entnommen sein; auf den iranischen Münzen findet sie sich nicht. So wie sie dort erscheint, kann sie blos dazu dienen, solche, die nicht Gelegenheit haben, sie mit den Münzen selbst zu vergleichen, irre zu leiten und von dem richtigen Wege abzuführen. Käme sie wirklich so vor, so würde ich wohl nie versucht worden sein, aus ihr گلمن heraus zu lesen, aber auch eben so wenig سیم oder یزدان. Warum hat Hr. M. nicht auf die schon angeführte Tafel IX seines eigenen Werkes verwiesen, aus welcher jeder, der diese Zeilen liest, sich von der Richtigkeit meines Tadels überzeugen kann? Ferner hätte Hr. M. hinsichtlich der Erklärung des Wortes durch سیم schon im VIII. Bd. d. Z. an dem Umstande Anstoss nehmen können, welcher ihn jetzt mitbewegt, dieselbe aufzugeben. Nicht nur wusste er schon damals aus Thomas, dass das fragliche Wort auf Kupfermünzen, copper coinage, vorkommt, vergl. a. a. O. S. 182; es konnte und musste ihm auch die derartige *goldene* Statthaltermünze wohl bekannt sein. Er hat sie sogar angeführt S. 177, No. 904, Z. 8: «Rollin, Longpér. XII, 5». Denn diese Münze ist nicht, wie man aus der Anführung schliessen sollte, eine silberne (Æ); sie ist von reinem *Gold*, wie sie schon Longpérier a. a. O. angegeben hat. Wolle Niemand glauben, dass der französische Gelehrte einen Irrthum hinsichtlich des Metalles begangen haben könnte, den Hr. M. stillschweigend wieder gut zu machen gesucht hätte. Dieselbe Münze Rollin befindet sich dermalen im Besitze des Hrn. v. Bartholomäi, der sie mit Recht als eine der werthvollsten Zierden seiner Sammlung ansieht. Und sie ist es eben, auf die ich mich stützte, wenn ich in einem frühern Aufsatze gesagt habe, dass ﻪﻠ sich auch auf einer tabaristanischen *Gold*münze befinde; vergl. Bullet. T. XIII, S. 348; Mélanges asiat. T. II, S. 610. Offenbar hätte also Hr. Mordtmann das eben so gut thun

können als ich. Ich kannte nur eine Kupfermünze mehr als er. An *Gold* waren wir beide gleich reich.

Hr. Mordtmann kann sich «nicht entschliessen, das Monogramm *gedmin* zu lesen, und zwar aus paläographischen und grammatischen Gründen» S. 32. Die ersteren S 33 unter 1 — 2 angeführten Gründe sind für mich von gar keinem Gewicht, weil sie durchaus unhaltbar sind und sich blos auf M.'s Eigenansichten stützen. Er glaubt, dass das erste Zeichen nicht der Guttural sei, weil der Buchstabe ﺭ sich nicht mit dem folgenden Buchstaben verbinde. Die aus seiner Schrift T. VIII, Taf. IV. No. 64 — 71 angeführten Beispiele — und ich zweifele nicht, dass die Lesung wirklich richtig sei — beweisen nur, dass der Guttural auf den ihm gerade damals vorliegenden und auch auf andern derartigen Chalifenmünzen, die nicht in Tabaristan geprägt sind, in dem angeführten Worte nicht mit den folgenden Buchstaben verbunden worden ist, also, wie ich meine, dass man den Guttural verbinden konnte oder nicht. Aber das in Rede stehende Zeichen ⟨Zeichen⟩ kommt ja auch auf Pehlewy-Münzen mit unverbundem ﺭ (⟨Zeichen⟩) vor; vgl. Olshausen Taf. I, No. 1 u. Thomas a. a. O. Hr. Mordtmann weiss das recht gut, und wenn es ihm entfallen sein sollte, so durfte er ja nur die genannten Schriften und die ihm zu Gebote stehenden Münzen einsehen. Er weiss, dass die meisten unserer Leser dasselbe thun und sich davon überzeugen können, dass der erste Buchstabe wirklich bisweilen nicht verbunden ist — aber er lässt das unerwähnt, selbst auf die Gefahr der so leicht sich aufdrängenden, mir natürlich fernen Vermuthung hin, dass er diesen Umstand absichtlich nicht anführe. Oder will er gar behaupten, dass das fragliche Wort auf den Münzen, wo der erste Buchstabe ⟨Zeichen⟩ nicht verbunden ist, nun ein anderes sei als das, wo er verbunden ist? Da er das nicht behauptet, so nimmt er doch wohl an, dass der Buchstabe überall verbunden ist. Dem ist aber einmal nicht also. Aber wollen wir annehmen dass es so sei. Sollte Wahl's und vor Allem Spiegel's Schrift, welcher S. 30 die Ligaturen anführt, wo ⟨Zeichen⟩ mit dem folgenden Buchstaben verbunden wird, wirklich nur der

späteren Zeit angehören? Aber wie will Hr. M. beweisen, dass solche Ligaturen auf den Münzen von Chosrau II. nicht vorkommen können? Er kann das nun und nimmermehr. Und wenn er das erste Zeichen doch als ج zulässig findet, z. B. in *Jezdan*, warum nicht auch als گ, da ja beide Buchstaben ganz gleich sind und daher z. B. bei Thomas durch zwei Punkte oben oder unten unterschieden werden, die aber auf Münzen nicht vorkommen? Deshalb findet auch bei Spiegel a. a. O. letzte Zeile in den Worten גרמן und ירמן auch nicht der geringste Unterschied Statt. Freilich liest er S. 12, No. 32 auf einer Münze von *Dschamasp*, der doch lange vor *Chosrau II.* gelebt hat, זאם, welches aber auf den mir vorliegenden Exemplaren, so wie auf dem seinigen, (s Taf. No. 13) geschrieben ist und nicht anders als گام gelesen werden kann, sofern das arab. ج fast ohne Ausnahme im Persischen گ voraussetzt [3]). Da ist doch der Guttural ﺝ

3) Im Bullet. T. XII, No. 6, S. 83, No. 43 — 45; Mélanges asiat. T. II, S. 389 habe ich gesagt: «Drei Münzen, die Hr. Mordtmann S. 76 — 77 als von *Palasch* oder vielleicht von *Kobad* geprägt ansieht. Hr. v. Bartholomäi schreibt sie dem Dschamasp zu. In der That lautet die Inschrift vorn nicht, wie Hr. Mordtmann liesst, *aum*, *Dam* oder *Jam*, sondern كام *kâm* oder گام *gâm*, nach Hrn. v. Bartholomäi جام oder ژام. Letzteres liest man auf einem Exemplare ganz deutlich.» Jetzt zweifele ich, wie oben angegeben, nicht mehr daran, dass überall wirklich nur گام *gâm* gelesen werden muss. Dass auch Hr. M. den *Dschamasp*, den ich nebst Hrn. v. Bartholomäi schon seit Jahren als Münzherrn aufgeführt habe, jetzt als solchen anerkennt, kann nur erfreulich sein. Aber fast unerfreulich ist das *ajoki*, *jaoki* u. s. w.; vergl. Bullet. T. XII, S. 83; Mélang. asiat. T. II, S. 389, so wie dass Hr. Mordtmann nicht für solche, die sich nicht näher mit der Sasaniden-Münzkunde zu beschäftigen Gelegenheit haben, die Bemerkung hinzugefügt hat, dass er über das, was er Bd. VIII, S. 183 über die *Palasch*-Münzen gesagt hat, nunmehr «das Schreibrohr der Verbesserung laufen» lasse, weil die da angeführten Münzen sämmtlich dem *Gamasp* (Dschamasp) angehören. Er las da, wie eben angegeben, nach der Umschreibung des Hrn. Thomas *jam* oder *dam*. Warum hat er gerade die

auch verbunden. Ueberdies nimmt ja Hr. M. S. 3 — 4 auf einer Münze von *Hormisdas IV.* der bekanntlich ebenfalls noch vor Chosrau II lebte und regierte, doch auch einen Schriftcharakter an, «der sonst erst auf den Chalifen- und Ispehbeden-Münzen vorkommt».

Der zweite Einwand, dass der Uebergang der Form ȝ (*d*) in ر unter Chosrau II. noch nicht Statt gefunden habe, bezieht sich wahrscheinlich auf die Zahl zehn, die von 11 — 19 ȝس geschrieben wird. Ob aus dieser Schreibweise nun wirklich mit Gewissheit das gefolgert werden kann, was Hr. M. daraus folgern will, mögen Andere entscheiden. Ich für meinen Theil bin der Meinung, dass die (tachygraphische) Form des گرمن, die von Anfang, d. i. von Chosrau II. an bis zu Ende, im Ganzen immer dieselbe blieb und die auch auf den genannten Münzen aus den Jahren 11 — 19 nun einmal unläugbar da ist, gerade das Gegentheil beweise von dem, was Hr. M. beweisen will. Und wie? Wo soll denn das ȝ (*d*) des *Jezdan*, welches Hr M. doch für zulässig halten möchte, wenn nur das *a* da wäre, stecken? Ist da etwas von ȝ zu sehen, welches unter Chosrau II. allein im Gebrauche gewesen sein soll? Hr. M. hätte bei dem ersten Gedanken an *Jezdan* selbst sagen sollen: mag *j*, *z*, *d*, *a* und *n* immerhin da sein, da das ȝ nicht so erscheint wie auf den Münzen aus den Jahren 11 — 19 (d. i. in den Zahlwörtern), so kann es nicht in Betracht kommen. Denn Hr. M. wird doch nicht die Form des ر für ȝ zu *Chosrau II.* Zeit, wenn es seine eigene Meinung gilt, zulassen, wenn sie aber für die meinige in Anspruch ge-

---

Möglichkeit einer dritten Lesung übergangen, welche das Rechte giebt: *gam?* Selbst Thomas (XIII, 2) bezeichnet in seinem Alphabet S. 381 (Buchstabe 13), ڗ = گ, *G.* Das ist das ڗ des گرمن. Was hat ر = گ Hrn. M. zu Leide gethan, dass er es so gar nicht zulassen, nicht beachten will, da es doch gern bereit ist, die einzige in seinem auf Taf. V, Bd. VIII gegebenen Alphabete bestehende Lücke auszufüllen, und von dem höheren vierten Platze, den er ihm unter ق *k* angewiesen hat, herunter zu steigen und sich auf den niederen sechsten, noch leeren Platz neben ع گ zu stellen?

nommen wird, zurückweisen wollen. Er sagt Bd. VIII, S. 9, 3) «völlige Uebereinstimmung mit dem Pehlvi-Alphabet der heutigen Parsen unter Chusrav II. noch nicht ganz sicher, namentlich in den ersten Regierungsjahren»; auf Taf. V dritte Periode ist aber doch d = ر nicht 3; jetzt sagt er S. 33 (XII): «Der Uebergang der Form 3 (*d*) in ر hatte unter Chusrav II. noch nicht Statt gefunden.» Die erste Annahme ist auch in Spiegel's H. Grammatik (S. 167, 3) übergegangen. Indessen glaube ich doch zu errathen, warum gerade bei den Zahlwörtern das 3 beibehalten wurde. Es war deutlich und liess keinen Zweifel an der Lesung, während ein verbundenes *d* (ر) auf mehrerlei Weise, z. B. *dech*, *jech*, *gech* hätte gelesen werden können. Dass man solche Ungewissheiten bei Zahlen hat vermeiden wollen — ist das nicht natürlich?

Was das unter No. 3, stehende, fast wie ein äthiopisches ⲫ aussehende Zeichen sein soll — weiss ich nicht. Es muss da irgend ein Schaitan oder gar der alte masanderanische Div dem Künstler oder Setzer einen argen Streich gespielt haben; auf den Tausenden von mir und Hrn. M. gesehener iranischen Pehlewy-Münzen kommt so ein Unding nicht vor. So wie es jetzt dasteht, scheint es eine Art Rebus zu sein, dessen Auflösung etwa folgende wäre: ein willkührlich angenommenes Rund nebst einem senkrechten Striche in der Mitte ist nicht *mn*. Das behauptet aber auch Niemand. Bitten wir aber die Münzen selbst und sogar blos die in der Mordtm. Abhandl. Bd. VIII, T. IX, No. 28, 32 — 35 (oberstes Wort hinter dem Kopfe) nachgebildeten um einen ähnlichen Rebus, so würden sie ihn unter der Form ტ geben und mit «der Zunge des zeitweiligen Zustandes» (بزبان حال) so erklären: «das auf uns vorkommende längliche Rund ⱷ (*m*) nebst dem am Ende angehängten senkrechten Striche ı (*n*), der aber gewöhnlich ein wenig rechts eingebogen ist, wie man a. a. O. ersehen kann (auch aus ტ), ist nichts anderes als *mn*, wie Hr. M es selbst zugiebt in dem Worte טמנא *tomena* (8), wo ungeachtet seiner Angabe des Gegentheils die Ligatur *mn* doch dieselbe ist, wie in dem von

ihm Bd. VIII, Taf II, No. 19 und Taf. III, No. 8 angegebenen Worte, nur dass an ersterer Stelle der auf uns nie fehlende Endstrich ٤ fehlt»; vergl. Bullet. hist.-phil. T. XII, No. 6, S. 89; Melang asiat. T. II, S. 397. Hr M. kann sich leicht überzeugen, er weiss es sogar, dass das Alles sich wirklich so verhält — jeder, der diese Zeilen liest, ersieht es aus den angeführten Nachbildungen Taf. IX und doch hat Hr. M. auch in der vorliegenden Abhandlung verabsäumt, nachträglich zu sagen, dass der Endbuchstabe a. a. O. Taf. II, No. 19, welchen er jetzt S. 3. als den gewöhnlichen Finalstrich bezeichnet, aber bei Jesdan S. 33 doch für *n* nimmt, wirklich nur durch die Schuld des Lithographen (?) vermisst wird; ja er giebt sogar eine andere Nachbildung, die noch weniger annehmbar ist, als die eben gerügte.

Nun zu den grammatischen Gründen.

«4) afzu und afzud (afzut) sind nicht identisch» u. s. w. Es is wahr, dass auf den Münzen von *Kobad*, *Chosrau I.* und *Hormisdas IV.* *afzu* vorkommt, wie Hr. M. nunmehr richtig bemerkt. In der ersten Abhandlung (Bd. VIII) ist angegeben, dass auf den Münzen von *Chosrau I.*, *Hormisdas IV.* und *Bahram VI.* *afzud* stehe. s. S 85, No. 222; S. 101, No. 363; S. 110, No. 451. Doch das sind Unachtsamkeiten, wie sie auch Andere, mich nicht ausgenommen, beschlichen haben und die bei der ersten Schwierigkeit des Gegenstandes wohl zu entschuldigen sind Die Uebersetzung durch Cavades etc. *augeatur* unterliegt keinem Zweifel. Auf den Münzen von *Chosrau II.* und seinen islamitischen Nachfolgern soll es dagegen heissen: (Monogramm d. i. ﷲ) afzud Chusrui u. s. w. und solches bedeuten: Monogramma (Deus) augeat Chosroem u. s. w. Aber erstens liest ja Hr. M. wie Rechtens da, wo dem Königsnamen ein *afzu* beigegeben ist, diesen Namen zuerst: *Chosrui afzu;* jetzt, wo ﷲ hinzukommt, kehrt er die Sache um und liest ihn zuletzt. Der gesegnete (مبارك) Königsname, der seinen Platz blos dem, oder einem يزدان einräumen könnte (welchen aber Hr. M. doch nur hypothetisch annimmt), und ohne Zweifel gleich nach ihm zu stehen beanspruchen würde, muss sich bequemen am Ende zu stehen.

Ob ein sasanidischer Schehinschah, wenn ein Münzmeister so etwas versucht hätte, zur Warnung für andere Menschenkinder (بواسطهٔ عبرت ابنای روزگار) und eine angemessene Strafe verhängend, den Stempel nicht anstatt der Münze, dem Neuerer hätte auf- oder einprägen lassen, mag dahingestellt bleiben. So etwas hätte aber kein Münzmeister auch nur versucht Aber ich will den doch vielleicht so verwegenen Münzmeister retten. Er wusste wohl, dass man vor Allem den Namen des Prägherrn ausspricht und dann den pflichtschuldigen Wunsch oder Gebetausspruch دعا گوئی etc. folgen lässt, dass also weder der Schehinschah selbst, noch irgend einer seiner *iranischen* Unterthanen lesen würde [Pahlavi] افزود خسرو, sondern خسرو u. افزود [Pahlavi], der allerhöchste (همایون) Name also immer der erste oder wenigstens gesondert für sich allein auszusprechende (مستقل) bleibt. Wie etwa Aniraner lasen — davon konnte die Schuld doch nicht dem Münzmeister aufgebürdet werden. Es wurde auch wahrscheinlich gar nicht beachtet. Und zweitens steht ja immer [Pahlavi] [Pahlavi] hinter dem Kopfe und ganz getrennt von dem Königsnamen, der vorn steht, und kann also mit ihm nicht wohl zusammen gelesen werden. Sollte er aber dennoch mit ihm zusammen gelesen und so übersetzt werden müssen, wie Hr. Mordtmann es thut, so hätte die saubere Industrie sich dieser Partie nicht erst jetzt (vergl. S. 1, Anmerk. 2) bemächtigt, sie hätte schon seit Langem gearbeitet und alle derartigen Münzen wären wahrscheinlich nicht aus asiatischen, sondern aus europäischen Werkstätten hervorgegangen, weil wirkliche Iraner unmöglich so ganz unzulässige Inschriften zugelassen haben würden, wie Hr. Mordtmann sie annimmt. Man könnte ja, z. B. *ad libitum* construiren: *monogramma* (Nominat.) *augeat Chosroem*, oder *monogramma* (Accusat.) *augeat Chosroes*. Letztere Construction gäbe etwa den Sinn: Chosroes sei allezeit Mehrer (des Reichs?). Aber wie dann, wenn das Monogramm Nominativ und kein Königsname da ist? Und wie in aller Welt auf den Münzen, wo vor dem Kopfe der Name des arabischen Statthalters in *arabischer*, und hinter dem Kopfe

[Pehlevi] in Pehlewy-Schrift steht? also: سعيد || [Pehlevi] هانى, مقاتل. Ist da die Wunschformel *pehlewy*, der Name *arabisch*, die Wortzusammenstellung eine *hibrida*, etwa wie: (*monogramma*) *augeat* || Saïd(en), Mukatil(en), Hani('n); oder: (Das Monogramm) lasse blühen || *Saïd*(*um*), *Mukatil*(*um*), *Hani*(*um*)? Oder wenn früher die Eigennamen Accusative waren (*Deus augeat Abdallam*) u. s. w. S. 33, sind sie dann Nominative, wenn sie im arabischen Gewande erscheinen? Aber in diesem Falle müsste ja wieder das Monogramm Accusativ werden: *monogramma* (Accus.) *augeat Saïd*(*us*) Oder sollen diese Namen gar iranisirte Accusative sein? Sollte auch nur einer dieser stolzen Emire damit einverstanden sein, von seinem gewohnten Stande des رفع, wo er so lange فاعل gewesen war, nun zu dem des نصب herabzusteigen und مفعول به zu werden? Doch würden wir nöthigen Falls auf solche Bedenklichkeiten nicht Rücksicht nehmen, wenn nur ein Grund dazu da wäre; aber es ist auch nicht der allergeringste vorhanden. Schon diese grammatischen Rücksichten sind für mich entscheidend. Aber wollen wir einmal hiervon abstehen, die eben genannten *arabischen* Namen als nicht mitsprechend ansehen, und die M.'sche Erklärung als grammatisch zulässig annehmen, sofern weder das Huzvâresch noch das Parsi den Accusativ vom Nominativ zu unterscheiden pflegt (s. Spiegel's Gramm.), und natürlich die damaligen Iraner schon *ex usu* die rechten Casus ausfanden. Wollen wir voraussetzen, dass wirklich يزدان oder ein gleichbedeutendes Wort dastehe, denn einen *Chosroes* kann wohl blos ein *Deus* schirmen und gedeihen lassen. Dieser Deus, der unter *Chosrau II* zuerst auf Münzen erscheint, war zweifellos kein anderer als der Parsengott und es ist natürlich, dass die *Chosroen* und *tabaristanischen* Fürsten seinem Schutze gern empfohlen sein wollten. Dass aber ein *Muawija I.*, der sich auf seinen Pehlewy-Münzen «Fürst der Gläubigen nennt» (vergl. M. VIII, S. 156, No. 786 und Spiegel S. 182), ein *Heddschadsch b. Jusuf* und Andere, die ihre Münzen mit لله العزة, بسم الله, لا حكم الا لله, الحمد لله u. s. w., ja dem Parsengott zum Hohn mit dem ganzen sunnitischen Glaubenssymbol (vergl. M. No. 851) versehen liessen, zuge-

geben haben sollten, dass sie zum Aerger und Gräuel aller Musulmanen und zum Triumphe der Heiden auf den Münzen unter den Schutz des hinter dem Kopfe und in demselben Kreise mit ihrem eigenen Namen genannten Parsengottes, sei er nun Jesdan oder anders genannt, gestellt würden, während ihr eigener *Allah* zusammen mit dem Propheten, der jenen Parsengott mit Feuer und Schwert verfolgte, mit einem Platze auf dem Rande zufrieden sein musste, wo sie beide aus jenem schützenden Kreise ausgeschlossen waren und von den Ungläubigen so gar leicht weggeschnitten werden konnten, während der Parsengott unversehrt dablieb — *credat* etc. Dass يزدان auch noch bis auf die neueste Zeit von muhammedanischen Schriftstellern in der Bedeutung von Deus (الله) ohne Anstoss gebraucht wird, ändert nichts in der Sache.

Hier möchte ich noch eine Frage thun, die sich mir eben bei der Durchsicht der M.'schen Abhandlung Bd. VIII aufdrängt. Die S. 149, No. 748 angeführte Münze hat *Chosrui afzud*. Auf den arabischen Statthalter-Münzen tritt bekanntlich an die Stelle des *Chosrui* der Name des Statthalters und dann von ihm getrennt und dem *afzud* zugegeben: [Pehlevi]. Wie kommt es, dass Hr. M. bei der Münze No. 763 und folgenden sagt: «A. wie No. 748». Sollten alle diese Münzen wirklich anstatt des [Pehlevi], *Chosrui* haben und also darin auf eine unbegreifliche Weise von den ähnlichen in Russland befindlichen Münzen abweichen? Sonderbar genug führt auch Thomas XII, 2, S. 314, No. 46 — 50 Münzen von Heddschadsch an, die auf *Obv. Left. afzud* haben sollen; auf den mir vorliegenden Exemplaren steht [Pehlevi] [Pehlevi]. Hatte er vielleicht — ich finde es wenigstens in diesem Augenblicke nicht — vorher irgendwo gesagt, dass fortan alle derartigen Münzen auch das [Pehlevi] haben? Aber wozu dann noch افزود anführen, da [Pehlevi] nie ohne dieses Wort vorkommt und vorkommen kann? Zwar führt Hr. M. eine Münze von *Hormisdas IV*. an (B. VIII, S. 110, No. 450), wo [Pehlevi] doch ohne افزود stehen soll. Aber diese Münze scheint eine so ungewöhnliche zu sein, dass ich, ohne eine ganz genaue Nachbildung von ihr zu besitzen, aus den bei M. angegebenen Inschriften keinen Schluss zu fassen wage.

Ich läugne ferner die verschiedene Bedeutung von *afzu* und *afzud* (ich lese *afzuweð*), wornach ersteres *augeatur*, letzteres *augeat* heissen soll ganz und gar. Ich behaupte, dass der Ausspruch Hrn M.'s: «so wie afzu zweifellos augeatur heisst und nicht anders heissen kann, eben so zweifellos ist afzud eine active Form» jeglichen haltbaren Grundes entbehrt und sich wiederum blos auf Hrn. Mordtm.'s Eigenansicht stützt. Ich gehe weiter und behaupte gerade im Gegentheil, dass viel eher *afzuð augeatur* oder *crescat* bedeuten könne; man vergleiche nur Redensarten wie: شراب افسنطين افزود *potus absinthio auctus* (freilich kommt auch افزود in der Bedeutung *auxit* vor) u. s. w. Richtig ist nur, dass *afzu* in dem vorliegenden Falle nichts anderes heissen kann als *augeatur* oder *crescat*. Aus welchem Grunde das frühere mit dem Königsnamen verbundene *afzu* ohne ɒ (ð) erscheint, wage ich nicht zu entscheiden, erinnere aber, dass auf den Münzen von *Chosrau I.* und *Hormisdas IV* hinter dem Kopfe und da, wo *augeatur* mit dem Königsnamen zusammen, z. B. bei *Kobad*, eine Zeile bildet, es sich so hart an den Rand drängt, dass für ɒ kaum noch Platz da war. Freilich steht später auf demselben engen Raume doch *afzuð*, aber wie es mir vorkommt, mit kleineren Buchstaben. Oder war *afzû* oder *afzúi* wirklich eine ältere besonders für sich bestehende Form? denn da auf einigen Münzen *afzûi* [Pahlavi] vorkommt, so wäre jedenfalls Platz für ɒ gewesen. Vgl die kurdische Form فرمو = فرمود u. s. w., *afghan.* ور *wô* = بود; اجاوو = اجاوود *er warf* u. s w. Wie will endlich Hr. M. die Münzen No. 747 bis 762 u. a. erklären, auf denen doch «*Jezdegird*, *Chusrui afzud*» und zwar von beiden Seiten des Bildnisses vorkommt, etwa *Jezdegirð*, *Chosrui augeat* — aber was? und wiederum S. 151, No 758 افزو خسروی *Chosrui augeatur?* Soll da etwa auch wieder ein unschuldiger Stempelschneider die Schuld tragen? Die mir in diesem Augenblicke vorliegende Chalifenmünze hat links: افزود (گلمن) [Pahlavi], rechts: خسروی.

Das Vorkommen von *afzu* und *gadmin afzuweð* auf den Münzen erkläre ich mir so.

Als *Kobad* nach seiner Verjagung wieder auf den Thron kam, setzte man (auf seinen Befehl?) seinem Namen auf den Münzen ein *afzu*, d. i. *crescat, floreat augeatur* nach, und sprach auf diese Weise den schnell und sicher in alle Lande gehenden Wunsch aus, dass er hinführo glücklich und lange regieren möge: بدعا گوئی دوام دولت ابد مقرون مواظبت نمودند vergl. دام ملکه u خلّد الله ملکه auf muhammedanischen Münzen, s. Bartholomäi, Bullet. T. XII, S. 389. Mélang. asiat. T. III, S. 164 — 5. Noch passender lassen sich wohl die Ausdrücke: زِیدَ اجْلَالُهُ. زِیدَ قَدْرُهُ vergleichen; vergl. die Anm. Dieses *afzu* wurde natürlich dann auch unter seinen nächsten Nachfolgern beibehalten, nur mit dem Unterschiede, dass es bei *Chosrau I.* und *Hormisdas IV.* hinter den Kopf kam. Unter *Chosrau II.* (nach M. Bd. VIII, S. 110, No 450 schon unter *Hormusd IV.*, während doch sein Nachfolger *Bahram VI.* sich wieder an die einfachere Form gehalten haben soll — vergl. No. 451) brachte man die allgemeine Formel (*splendor*, *felicitas*) *majestas*, *augeatur* [4]) hinter dem Bildniss an, während der

4) Vergl. hierzu Spiegel, Indische Studien T. III, S. 412, Anm.: «qarenô heisst daher Glanz, wie schon Burnouf angenommen hat, in engerer Bedeutung dann Majestät. Kavâem qarenô ist daher die königliche Majestät, die als ein Körper, als ein Lichtglanz gedacht wird; als Yima sich zum Bösen neigt, verlässt sie ihn in Gestalt eines Vogels; die Folge davon ist, dass er der Herrschaft beraubt wird». Dem qarenô entspricht dann das persiche خوره, خره, welches wiederum = گرمن ist, wie Spiegel ferner nachweist. Also گرمن افزود möge die königl. Majestät (nie sich verringern oder gar weichen u. s w., sondern immer) zunehmen! Welch schönerer, treffenderer Wunsch (دعاگوئی) konnte wohl angebracht werden! Finden wir nicht auf Münzen nach dem Namen des Prägherrn ein عز نصره. اعزه الله, اعز الله نصره, ابقاه الله u. s. w.? In Vullers, Lex. c. v. خره finden wir folgende Erklärung aus dem *Burhân-i-Kâti'*: *spec.* lumen [نور] divinum, mentem humanam illuminans, per quod alii aliis dominantur et praesunt, per quod artes et artificia discere possunt et per quod regibus magnis et iustis vis propria tribuitur, quod etiam *spec.* کیا خره «lumen regum» dicitur. Das letz-

Königsname vorn oder rechts blieb [5]). Auf den tabaristanischen Münzen ohne Namen des Prägherrn — es war wahrscheinlich gerade kein arabischer Statthalter da und der Ispehbed wagte

---

tere Licht gehört also den *Chosroen*, *Ispehbeden* und *Chalifen*. Wenn wir Münzerklärer nur unter denen sind, von denen a. a. O. S. 399 (ed. Calcutt.) gesagt wird: وبعضی بوسیلهٔ آن نور قادر شوند بر صنعتها وحرفتها, dann können wir mit dieser لمعه uns wohl begnügen, selbst wenn sie uns als گلمن. geboten werden sollte. Sie drängt sich uns sogar bisweilen auf, ohne dass wir uns dessen deutlich bewusst sind, so z. B. hätte sonderbarer Weise Hr. Dr. Mordtmann fast auch einmal auf der Rückseite einer Münze ein Pehlewy-Wort angenommen, welches dem Zendworte qarenağh (Glanz) = گلمن. entspricht, s. Bd. VIII, S. 60, No. 115. — In einem eben am 23. Jan. (4. Febr.) erhaltenen Briefe vom 9. Jan. schreibt mir Hr. Dr. Mordtmann, dass es weniger die paläographischen und grammatischen Gründe seien, die ihn von der Annahme meiner Erklärung abhielten, als sein numismatisches Gefühl, welches sich sträube, eine solche Legende wie *lux augeatur* auf einer Münze anzunehmen. Ich habe dieses Gefühl, wie man sich leicht aus früheren Bemerkungen von mir überzeugen kann, wenn auch vielleicht nicht in so vollem Maasse bis dahin mit ihm getheilt, wo ich die von Hrn. Prof. Spiegel gegebenen Erörterungen der Wörter گلمن., qarenô und خوره gelesen hatte. Da verschwand jede fernere Bedenklichkeit. Und da Hrn. Dr. M.'s paläogr. u. gramm. Bedenken einmal gedruckt sind, so blieb mir doch nichts übrig, als auch meine Antwort drucken zu lassen. Auf jeden Fall wird die Frage dadurch zur endlichen Entscheidung kommen.

5) Chosrau II. (Parwis) scheint überhaupt für solche Dinge eine Vorliebe gehabt zu haben. Er hatte, wie Masudy berichtet, neun Siegelringe, welche sich auf die Staatsverwaltung bezogen (تسعة خواتم تدور في امر الملك). Der erste z. B. mit einem Rubin (ياقوت احمر), der das Bildniss des Königs und herum dessen Titel (صفة) enthielt, diente zum Siegeln der Sendschreiben und Gerichtsurkunden (رسائل وسجلات); der dritte mit einem Onyx (جزع), auf dem ein laufendes Pferd eingegraben war, zum Siegeln der Depeschen; der fünfte, mit dem kostbarsten Rubin (ياقوت بهرمان), hatte die Inschrift: وخرم (خره) حره d. i. بهجة وسعادة *Fröhlichkeit und*

den seinigen nicht zu setzen — liess man den frommen allgemeinen Wunsch fortbestehen. Er bezog sich ja überhaupt auf die königliche oder Reichsmajestät. Der Ispehbed konnte ihn daher auf sich und sein Reich beziehen, oder im Nothfall eben so gut behaupten, dass er seinem arabischen Oberherrn gelte, und da kein Name genannt war, so musste auch dieser sich beruhigen. Und eben da kein Name da war, setzte man گدمن *majestas* hinter das Bildniss und افزود vor dasselbe. Wollte man da mit Hrn. M. übersetzen: (Monogramma) *augeat*, so ist die nächste Frage: *was* soll das Monogramm gedeihen lassen, das dazwischen liegende Bildniss, oder gar dessen leibliche Vertreter, den ungenannten Statthalter oder Ispehbed und dessen Staat? Nach meiner Erklärung soll das Monogramm, d. i. *majestas* (*regia*, گدمن, خره, *qarenô*), blühen, und das ist auch ohne Namen leicht verständlich und natürlich. Hr. v. Bartholomäi bezieht es mehr auf die Lebensdauer und die Regierungsjahre: طوّل اللّٰه تعالی عمره; زندگانی خداوند دراز باد; vergl. a. a. O. S. 389 u. s. w. Nach Hrn. Mordtmann's Annahme soll das Monogramm ein für alle Zeiten unbestimmbares x blühen oder gedeihen lassen; das ist unverständlich und unnatürlich. Aus dem Allen geht hervor, dass ich auch dem Ausspruch: یزدان biete eine «vollkommene Uebereinstimmung der Bedeutung mit dem Zusammenhang» nicht nur nicht beipflichten kann, sondern gerade das Gegentheil behaupten muss. Es scheint mir ein sonderbarer, ja fast verhängnissvoller Umstand zu sein, dass das früher vermeintlich gute, jetzt unbrauchbare Silber nun gar zu einem Jesdan oder dergleichen umgeschmolzen werden soll, dieser Jesdan aber zum Voraus sicher, dass er vor dem wahren höheren Lichte (گدمن) nicht bestehen kann, alles Bestreben ihn doch unter irgend einer Form her-

Glückseligkeit. Mit ihm wurden die Juwelen-, Schatz- und Kleider-Kammern versiegelt. Wäre es nun wunderbar, wenn *Chosrau II.* auch auf seinen Münzen eine passende Inschrift angebracht hätte? Welche Inschrift konnte aber passender sein, als dass die königl. Majestät immer blühen und zunehmen möge (گدمن افزذ)?

auszubringen, selbst zu nichte macht. In dieser Hinsicht sind alle Bemühungen der paläographischen und grammatischen Alchemie umsonst. Und selbst wenn sie mit Beihülfe einer Wundertinctur einen scheinbaren Erfolg erzwingen sollten, würden doch der «Probiermeister» (عیار گیر) oder «Erklärer» (شارح) ein unabweisbares *veto* einzulegen nicht unterlassen. Kurz dafür, dass Hr. Dr. Mordtmann nachzuweisen sucht und mit so seltener Bestimmtheit behauptet, dass ich in einem aus vier Buchstaben bestehenden Worte 1) den ersten und 2) zweiten irrig für گ u. د genommen, da sie doch damals noch gar nicht in der von mir vorausgesetzten Gestaltung gebraucht wurden; 3) den dritten und 4) vierten gar in einem Undinge (!) gesucht; 5) den von ihm allein so zweifellos erkannten Unterschied der Bedeutung von *afzu* und *afzud* nicht geahnt und 6) ein Wort (گدمن) vorgeschlagen habe, welches ausserdem, dass es überhaupt nicht so gelesen werden könne, sich eben so wenig zur Bestimmung des x der zu lösenden numismatischen Gleichung eigne, als *sim*, *argentum*, d. h. ganz und gar nicht, erlaube ich mir nach dem bekannten: *hanc veniam* etc. die harmlose Bemerkung, dass von diesen Fetwa's aus *Rûm* kein einziges im *Iraner*-Lande Nachachtung finden wird. Wenigstens die *Iraner* werden mir, so hoffe ich, in dem vorliegenden Falle kein *si tacuisses* zurufen wollen. Hr. Dr. Mordtmann, der doch sonst in seinen Untersuchungen Licht erstrebt, sucht freilich mit Recht seiner eigenen Ueberzeugung folgend, dieses Licht, welches nach langer Dunkelkeit aufgegangen ist, auszulöschen. Es wird scheinen so lange Pehlewy-Numismatik besteht Er hat es mit einem dichten Nebelkreis umzogen und fast unsichtbar gemacht. Es wird den Nebelkreis siegreich durchbrechen und mit desto reinerem, dann nicht mehr blendendem Glanze leuchten. Der Ausspruch des Verses (آیه کریمه)

يُرِيدُونَ أَنْ يُطْفِئُوا نُورَ اللَّهِ بِأَفْوَاهِهِمْ وَيَأْبَى اللَّهُ إِلَّا أَنْ يُتِمَّ نُورَهُ wird zur Wirklichkeit kommen. Denn das Wort گدمن

ist meiner Ueberzeugung nach das einzige, welches allen paläographischen und grammatischen Anforderungen entspricht, alle Erklärungsschwierigkeiten mit einem Male entfernt — welches man herzaubern möchte, wenn es nicht schon da wäre[6]). Ich gebe die Ehre der ersten Enträthselung

6) So eben erhalte ich einen Brief von Hrn. v. Bartholomäi vom 8. (20.) Jan. d. J., in welchem folgende Stelle vorkommt: «Je crois que votre interprétation etc. du monogramme ne peut être contestée; je parle ici de l'explication du monogramme گلمن; elle se trouve aussi confirmée et par l'épithète ﺠﯨﯨ des monnaies des Sasanides et peut-être aussi par le surnom beaucoup plus ancien de Darius Codoman, car ceci doit être considéré comme identique avec گلمن et ﺠﯨﯨ.» Welches neue Licht geht uns da wieder auf! — Codoman lasse ich unberührt. — Hr. Dr. Mordtmann führt Bd. VIII, S. 70, No. 157, S. 73, No. 162 u. s. w. Münzen von *Jesdegird III.* und *Pirus* an, die anstatt כז : מזדיסן : כדי מזדיסן haben. Er liest קדי und vergleicht dazu das pers. کت und کته (nach dem Burhân-i-Kâtiʿ: گت) «gross». Ich glaube, man muss כדי oder גדי, گدی, ﺣﻆ (vgl. ﺣﻆ fortunatus) lesen; s. Spieg., Ind. Stud. Bd. III, S. 412, dasselbe als das Adjectivum neben گلمن ansehen und *augustus*, *majestate praeditus* übersetzen. Es kommt aber auch schon früher auf den Rückseiten der Münzen in verschiedenen Stellungen zum Feueraltar vor, und könnte da ein Beiname des Königes oder vielleicht des heiligen Feuers *Athûn* (= آذر) sein. Denn ich nebst Hrn. v. Bartholomäi — er schreibt mir in einem Briefe aus Lenkoran den 25. Mai 1857: «Je n'ai pas le temps cette fois d'entrer dans de trop détails, mais j'espère prouver que l'Assyrie [Pehlevi] Athouria de M. Mordtmann n'a jamais été mentionnée sur les monnaies sasanides — stelle die Erklärung des von Hrn. Dr. Mordtmann auf Taf. IV, No. 1 gegebenen Wortes (oder Wörter) durch *Athuria*, *Assyrien* der Erklärung der Münze, welche Hr. M. Bahram III. zuschreibt, welche aber *Hormisdas I.* angehört (vergl. Taf. VI, No. 8, wo schon ein gutes Vergrösserungsglas alles thut), wie ebenfalls Hr. v. Bartholomäi, der diese Entdeckung gemacht hat, nächstens darthun wird; denen *Maspai*, *Schatburmatan*, weiland *sim*, tabaristanischen Statthalter *Zeid* (S. 178; cf. Bull. T. X, S. 228; Mélang. asiat. T. II, S. 252) u. s. w. zur Seite. Ist es wahrscheinlich, dass auf einer Münze zwei Prägorte neben einander vereinigt seien, die nicht einmal immer zu einem Lande gehö-

dem verdienten Wahl, ohne ihn würde ich sie wahrscheinlich Hrn. Prof. Spiegel geben müssen, in dessen H. Gram-

---

ren, etwa wie man bisweilen auf Büchertiteln unten, Leipzig und Frankfurt, Stuttgart und Tübingen u. s. w. zusammengestellt sieht? z. B. No. 102 *Assyrien* und *Hormuzd*, warum nicht *Herat?* (vergl. No. 133); 114. *Assyrien* und *Kirman;* 134. *Assyrien* und *Baba* (*Ctesiphon*); 143. *Athuria* (Assyrien) und *Ath* (wiederum *Assyrien*); 144. *Assyrien* und *Himmel* As(man) — warum nicht *Isfahan?* (vergl. No. 149). Dass auf der von mir oben angeführten muhammed. Münze zwei verschiedene Prägeörter, *Nischapur* und *Abraschehr* vorzukommen scheinen, aber auch nur scheinen, kann natürlich nicht als ein Beweis gegen meine Bedenken angeführt werden. Nein, *athi*, *athû*, *athûn* u. s. w. (vergl. *Athûnpâighân*, d. i. *Âserbâidschân*), haben hier eine ganz andere Bedeutung, eben so wie auf der Münze No. 100 weder *paiti*, *der Herr*, (vergl. *Athûnpâd* = آدرباد Bullet. T. XII, S. 88; Mélanges asiat. T. II, S. 396, wo ich auch schon im J. 1834 in [Pahlavi] *Arm*(enien) vermuthet habe, wie Hr. M. jetzt auch annimmt, S. 2, 74) noch פאחלים pahalum, *ausgezeichnet* u. s. w. zu suchen ist. Einer der berühmtesten arabischen Geschichtschreiber giebt uns in dieser Hinsicht schätzbare Andeutungen. Doch über diese Rück- oder Kehrseiten ein anderes Mal. Jetzt theile ich, dem Wunsche des Hrn. v. Bartholomäi gemäss, einige von ihm selbst nicht verschuldete Kehrseiten, d. i. Druckfehler mit, die sich in seine an mich gerichtete, im Bullet. T. XIV, S. 371 folg. und Mélang. asiat. T. III, S. 138 folg. abgedruckte Briefe eingeschlichen haben, und die er gerade für die Leser der Sonderabdrücke, welchen vielleicht das Bulletin selbst oder die Mélanges asiatiques nicht zugänglich sind, verbessert wünscht.

Bull. S.		Z.	Mél.		Z.	lies:
Bull. S.	377	Z. 38.	Mél.	147	Z. 31	lies: [Pahlavi].
»	» 378	» 9.	»	148	» 17	» Varahran VI.
»	» 380	» 19.	»	151	» 25	» 200 ans.
»	» 381	» ult.	»	154	3)	» [Pahlavi].
»	» 382	» penult.	»	155	» 22	» Transoxane.
»	» 383	» 5.	»	—	» 27	» [Pahlavi].
»	» —	» 17.	»	156	» 4	» diadème et barbu tourné.
»	» 384	» 44.	»	158	» 13	» [Pahlavi].
»	» —	» 48.	»	—	» 17	» ces monnaies.
»	» 387	» antep.	»	162	» 29	» cette première époque.

Der oben genannte *Zeid* ist übrigens nicht der einzige tabaristanische Statthalter, der blos von Europäern sein Bestallungsschreiben erhalten, und ihnen Leben und Dasein zu verdanken hat. In *el-Makin*

matik ich das in Rede stehende Wort zum zweiten Mal so geschrieben fand, wie es auf den meisten Münzen vorkommt.

Und für Alles, was ich in den obigen Bemerkungen gesagt habe, nehme ich die Münzen selbst zu Schiedsrichtern, und zwar nicht etwa allein die Münzen, welche sich hier zu Lande befinden und mir zugänglich sind aber nicht Hrn. Mordtmann; nein, eben so und wenn er es wünscht, sogar ausschliesslich seine eigenen Münzen und die der Sammlungen, zu denen ihm und nicht mir der Zutritt offen steht. Meine einzige Bedingung bei einer solchen Uebereinkunft ist nur die, dass jede von ihnen entnommene Ab- und Nachbildung ganz treu und nicht, ohne Zweifel blos durch die Schuld ungeschickter Künstler, so verunstaltet sei, wie das in seiner ursprünglichen Gestalt nicht ungefällige که . گرمن und das Unding (D. Selbst die gelehrte Welt kann mit Recht verlangen, dass sie nicht durch solche Verunstaltungen irre geführt und vielleicht für immer vom rechten Pfade, der sonst offen und klar darliegt, abgeführt werde. Ich spreche solches im Namen der Wissenschaft und für sie nehme ich eben so ein افزود . گدمن *gadmin afzuwed*, *majestas augeatur* in Anspruch, wie die *Iraner* einst es für ihren Chosroes oder die دولت ge-

S. 192 lesen wir: Fuerat autem in Tabaristana Muttahar Ataas etc. und darnach in Diez, Buch des Kabus, S. 37: «ja, Elmacin will noch im Jahre 322 einen Statthalter des Chalifen mit Namen Mutahhar in Tabaristan suchen». Es wird aber da von *Merdawidsch* gesagt, er habe sich in Tabaristan festgesetzt مُظْهِراً طاعة عامل الخليفة بخراسان *Gehorsam bezeigend gegen den Verweser des Chalifen in Chorasan.* Gedruckt ist freilich مطهر اطاعة. Ferner soll nach Diez a. a. O. auch *Maziar* Statthalter des Chalifen Mutasim in Tabaristan gewesen sein. Aber der Gewährsmann des Hrn. v. Diez, *Abu-l-Faradsch*, histor. dynast. S. 254, nennt ihn ausdrücklich اصبهبد, *Isbehbed.* Könnte man es den *Tabaristanern* verargen, wenn sie gegen «fränkische» Bücher ein Vorurtheil hegten, da sie ihnen solche Statthalter oder gar Oberherren andichten, welche es nie gewesen sind, ja nie gelebt haben, während wiederum wirkliche Oberherren zu Statthaltern erniedrigt werden, wie *Maziar?* Die unrichtige Auffassung der angeführten Stellen aus *el-Makin* und *Abu-l-Faradsch* hat schon Fraehn in seinem Exemplare des «Buch des Kabus» angemerkt.

than haben. Möge sie immer گدمن افزود *gadmin afzûd*, *majestate adaucta* sein Sollte daneben Jemand wünschen, dass sie nebst ihren Jüngern auch سیم افزود *argento aucta* «mit reichlichem Silber ausgestattet» sein möchte — nun so werden weder ich, noch wer meine Erklärung des گدمن annimmt, etwas Erhebliches dagegen einwenden wollen. Und sollte Hr. Dr Mordtmann oder Hr. Hofr Stickel, gegen die ich mich um so freimüthiger ausgesprochen habe, je mehr ich ihre grossen Verdienste um die asiatische Münzkunde schätze, das Gesagte wirklich widerlegen, so werde ich solches nach dem Ausspruche خير الخطا خطا التوابين mit Dank entgegennehmen. Ich habe die vorliegenden Bemerkungen nicht sowohl geschrieben, um meinen eigenen Ansichten, die ja jetzt der gelehrten Welt zur Prüfung und vielleicht Widerlegung vorliegen, Geltung zu verschaffen, sondern um zu verhindern, dass nicht unhaltbare paläographische, grammatische und andere Annahmen lavaartig in andere Schriften übergehen, namentlich wenn solche Annahmen in einem Zweige der Wissenschaft aufgestellt werden, welcher nur Wenigen eine gründliche Prüfung erlaubt. Wie will Jemand, dem nicht eine Sammlung von Pehlewy-Münzen oder wenigstens von ganz getreuen Abbildungen derselben zur Hand ist, entscheiden, welches die rechte Ansicht sei? Das *jurare in verba magistri* ist hier mit ganz besonderer Vorsicht anzuwenden. Und je nachsichtiger die, welche sich mit diesem Zweige der asiatischen Münzkunde beschäftigen, gegen einander sein müssen, um so vorsichtiger müssen sie selbst zu Werke gehen, wenn sie nicht gegen die gute Sache selbst Misstrauen erwecken wollen. De Sacy, Fraehn und Olshausen sind die Leitsterne, die uns vorleuchten müssen, und wenn solche Augen, deren Blick unstät und unsicher geworden ist durch das Hinschauen auf grell glänzende Irrlichter, sich wieder jenen so unerschütterlich ruhig strahlenden Leuchten zuwenden, werden sie bald ihre vorige Sehkraft nicht nur wieder erhalten, sondern sie von Tag zu Tag im Zunehmen fühlen. Soll ich ein *credere experto* hinzufügen? Ohne Weiteres.

7. (19.) November 1857.

Die obigen Bemerkungen waren, mit Ausnahme einiger späteren Zusätze, niedergeschrieben, als ich auch den Schluss des Mordtmann'schen Aufsatzes S 49 — 56 erhielt. Derselbe führt S. 54, No 308 eine Münze aus dem Jahre 87 an, «deren Schrift in jeder Beziehung deutlich und schön ist» und auf welcher er *Schatburmatan* liest. «Der Name des Münzherrn sieht in arabischer Schrift so aus · شتبورمتن, so dass also die erste Hälfte desselben nur durch die diakritischen Punkte von den beiden in Raudhet ül Ahbab vorkommenden Formen [سنباد und سنبار] abweicht». So sagt Hr. Mordtmann, indem er freilich nicht mit Bestimmtheit, sondern nur versuchsweise den Namen mit dem des bekannten Magiers *Senbad* zusammenstellt. dessen Geschichte er noch hinzufügt. Sollte es wirklich denkbar sein, dass diese arabischen diakritischen Punkte auch auf die Pehlewy-Inschrift eingewirkt, d. i. dass die tabaristanischen Stempelschneider das ursprünglich arabisch geschriebene Wort falsch gelesen und geschnitten haben könnten? Aber Senbar ist ja nur ein blosser reiner Schreib- oder Druckfehler. Sollte Senbad ferner, der ja doch zur Zeit seiner Auflehnung und seines zeitweiligen Erfolges dem Herrscher von Tabaristan 600,000 Dirhem zum Aufbewahren gegeben (S. 56), in dessen Staaten, die er nicht besass, Geld geprägt haben? Endlich spielte ja Senbad, dessen Geschichte oft erzählt wird und sonst nicht unbekannt ist, z. B. Weil Bd. II, S. 34; Price, Orient. Hist. T. II, S. 12 u. 13; Krafft, Wien. Jahrb. Bd 106, AZ-Bl. S. 6 u. A. seine Rolle erst im J. 137 d. H. Das Alles ist genug, um ihn gleich von Anbeginn an von solchen tabaristanischen Ispehbed-Münzen zu verbannen. Und wie soll man die Aussage Hrn. M.'s S. 54 auffassen. dass die ihm bekannten Geschichtsquellen zwischen Ferhan (lies· Ferchan فرخان) und Churschid keinen Beherrscher von Tabaristan anführen, weshalb er zur Erklärung dieser Münze nichts beizubringen wisse, eine Aussage, die ihn bewogen hat, seine Zuflucht anstatt zu einem «europäischen Weisen» (دانشمند فرنگی) z. B. im Frankenlande und namentlich zu Erlangen — wenn ihm andere nicht zugänglich oder erreichbar waren — zu einem chorasanischen Magier zu nehmen? Dieser Magier hat sich wirklich als

einen solchen erwiesen. Er hat, um wenigsten eine kurze Zeit als Präg- und folglich Oberherr von Tabaristan in «fränkischen» Büchern aufzutreten, Hrn. Dr. Mordtmann nach dem Ausspruche قُنْيانًا vergessen lassen, dass er im Bd. VIII, S. 178 sich des Weiteren auf Spiegel's Auszüge aus *Ibn Isfendiar's* Geschichte von Tabaristan (Zeitschr. Bd. IV, S. 62 — 71) beruft, und diesen vierten Band also besessen hat und wahrscheinlich noch besitzt. Da gerade ist S. 66 viel oder wenigstens genug von einem zwischen *Ferchan* und *Churschid* regierenden Isfehbed *Dâsmihir* die Rede. Wer war denn nun der eigentliche Prägherr unserer Münze? Wir finden also bei Spiegel a. a. O., ferner bei Krafft a. a. O. S. 6, 13 u. 17; Chondemir, die Geschichte Tabaristan's u. s. w. S. 71 und 133; Sehir-eddin S. 46 u. 319 und Hamsa Isfahany ed. Gottwaldt, latein. Uebers. S. 187 als dritten Dabwaihiden und Sohn Ferchan's einen Ispehbed, der verschieden زار مهر, دار مهر, داز مهر, داذ مهر u. داذ برز مهر (l. *Dâđbursmihir*) genannt wird und dessen Regierungszeit gerade in die Jahre 73—90 fällt. Die nähere Bestimmung wird man in der hoffentlich nächstens erscheinenden Uebersetzung des Sehir-eddin'schen Werkes finden. Nun liegt mir eben eine von Hrn. v. Bartholomäi dem asiat. Museum geschenkte ähnliche Münze aus dem Jahre 86 vor. Den Namen, welchen, wie erwähnt, Hr. Mordtmann *Schatburmatan* liest, lese ich, nach dem am Rande stehenden zuerst ausgesprochenen 3ɑɯ (الحمد لله), ohne Anstoss ɪɪɒᵼ ᵭ ɹɹ ɒᵼ مذون بورج داذ[7]) *Dâđ bûrdsch mađûn*,

7) Ich finde jetzt das erste Wort داد auch bei Spiegel H. Gr. S. 30, Z. 4 v. u. ‏ואת‏ ‏דאת‏. Auf unserer Münze gleicht das đ nicht dem ‏פ‏ bei Spiegel, sondern mehr unserem ɒ, aber ohne die Verlängerungen des senkrechten Striches links (ɒ), die aber im zweiten ɒ in *mađûn* da sind und schliesst sich sowohl in *dâđ* als *mađûn* dem vorhergehenden Buchstaben eng an, wie solches bei der trefflichen M.'schen Nachbildung No. 20, auf welche ich gern verweise, der Fall ist. Auch der Doppelbuchstabe رج, welchen Hr. M. auf seiner Münze allerdings für ein einfaches *r*, oder allenfalls auch *l* nehmen konnte, wird da nicht vermisst, S. 31, Z. 8 u. 9. Auf unserer Münze fehlt nur

d. i aus dem Pehlewy, welches die Sprache der Münze ist und nicht *Parsi*, wie man nach Hrn. Mordtmann's Aeusserungen Bd. VIII, S. 10 zu glauben versucht sein dürfte, ins Persische übertragen داد بُرز مهر *Dāδ burs-mihir* und setze die Münze zwischen die Münzen *Ferchan's* und *Churschid's*. Wir haben auf diese Weise auf ein Mal zwei bisher ungekannte Münzdenkmale eines zum ersten Mal auf Münzen erscheinenden Ispehbeds aus den Jahren 86 und 87 gewonnen; wir haben zwei nicht genug zu schätzende sichere Zeitangaben mehr — wir wissen nun, wie der betreffende Name in Tabaristan einzig und allein richtig geschrieben und gesprochen wurde und auch in neueren persischen Werken geschrieben und gesprochen werden muss. Wir können diese Münzen als wahre Kleinodien betrachten, die

---

die kleine Rundung des ة (ه). Dass aber der scheinbar einfache Buchstabe kein blosses *r* (ر) sei, konnte man auf dieser Münze aus der Vergleichung mit dem *r* (ل) in *Tapûristân* ersehen, wo natürlich der aufwärts gehende, oben rechts umgebogene Strich fehlt. Wenn ferner Hr. M. die ersten Zeichen [illegible] = دا für ش *sch* hält, so hat er sich darin annähernd an das von ihm selbst B. VIII, Taf. V aufgestellte Alphabet gehalten, wo aber doch das Zeichen von dem auf der Münze befindlichen abweicht, welches man nicht anders lesen kann als *ja*, *ga* oder *da*, wie Hr. M. (aber gerade mit Ausnahme des allein richtigen *ga*) es selbst gethan hat; vergl. Bd. VIII, S. 183. Aus diesem Grunde möchte ich auch das Wort Taf. 19, welches Hr. M. S. 53, No. 304 [illegible]? liest, vorläufig lieber entweder [illegible] آین بند *âyîn-benδ* lesen und die Münze als eine Festmunze ansehen, wie sie noch heutigen Tages im Morgenlande bei vielen Gelegenheiten, z. B. am neuen Jahre (نوروزی) u. s. w. geschlagen werden; vergl. auch Vullers. Lex. s. v. آیین بند; oder عدوبند *a'dubenδ*, *ligator hostium*, *victor*, welches ebenfalls einen guten Sinn gäbe; füge aber für beides ein *si quid novisti rectius* hinzu. Endlich ist der erste Buchstabe in گلمن (د) nicht verbunden, also ein گ, wie Hr. M. es wünscht, die übrigen Zeichen د (*d*) und [illegible] (*mn*) sind so deutlich und klar, dass schon diese einzige Münze zur Sicherstellung des گلمن genügt.

selbst ein Magier mit allen seinen Künsten uns nicht mehr aus den Händen zaubern soll.

Und sollten Hrn. Dr. Mordtmann — und ich wünsche das von Herzen — in Zukunft noch andere in Tabaristan geprägte Münzen mit sonst weniger bekannten Eigennamen in die Hände fallen, so mag er sich getrost an *Sehir-eddin* wenden. Derselbe hat auch gedruckt seinen Weg schon so weit nach Asien hinein zurückgefunden, dass er sich gewiss nicht weigern würde, auch an den Ufern des Bosporus zu weilen. Seine einfache, treuherzige Redseligkeit gewährt mit seltenen Ausnahmen fast immer die Belehrung, welche man eben über das genannte Land und dessen ehemalige Oberherren wünscht. Wenn er etwas nicht weiss, so gesteht er es freimüthig; wessen er aber gewiss ist, das lässt er sich durch keine Einwände oder Aussagen Anderer abstreiten. Er wusste die Feder eben so gut zu führen als den Säbel. Mit Eindringlingen, selbst wenn sie Magier waren wie Senbad, machte er wenig Federlesens (vergl. S. 47); die rechtmässigen Herrscher, wie *Dadbursmihir* fanden in ihm einen treuen Anhänger. Er theilt ihre Geschichte, so gut sie ihm bekannt war, gewissenhaft mit. Und wo er oder seine Abschreiber namentlich hinsichtlich der Eigennamen in Zweifel oder Ungewissheit waren, da helfen nicht selten die unten stehenden Anmerkungen aus. So steht z. B. im Texte داذ مهر, unten aber findet sich auch als andere Lesart aus *Hamsa Isfahany* داذ برز مهر *Dâdbursmihir*, d. i. der Name, welcher sich auf der Münze in der Pehlewy-Form *Dâđbûrdschmađûn* zeigt. Sobald das Prägejahr der in Rede stehenden Münze bestimmt war, konnte man nur diesen Ispehbed auf ihr suchen; die Schriftzüge mochten sein wie sie wollten, man musste sie so lesen wie ich sie gelesen habe.

Was ich endlich zu den S. 4—5 angeführten *Masmai* oder *Maspai*-Münzen sagen soll, weiss ich in der That nicht. Da das darüber Gesagte Solche, denen die von mir und Hrn. v. Bartholomäi im J. 1848 gegebene Erklärung einer derartigen Münze, welche durch eine vortrefflich gelungene Nachbildung auch der Prüfung Anderer zugänglich gemacht ist (Bull. T. V, S. 227 u. T. XI, S. 229—330; Mélanges asiat.

T. II, S. 253), nicht zur Hand ist, diese Erklärung für aufgehoben und unzulässig anzusehen bewegen könnte, so will ich bemerken, dass jene Münze für uns doch so lange ein Denkmal *Artaschetr's* und *Papek's* bleibt, bis uns einmal andere und so gute Exemplare wie Hrn. Dr. Mordtmann in die Hände fallen, die uns vielleicht eines Besseren belehren und unsere Erklärung aufzugeben veranlassen. Es ist Schade, dass Hr. Mordtmann nicht die Münzen hat ganz abbilden lassen, was er vielleicht bei Gelegenheit noch nachträglich thun wird. Der Abdruck in Bd. VIII, Taf. V, No. 1 ist wenigstens in meinem Exemplare sehr undeutlich.

Andere minder wesentliche, aber doch vielleicht nicht zu verschmähende Bemerkungen, z. B. über ריו, welches Hr. Dr. M. *Raju* = *Raj* liest, während letzteres auch רזו *Razu* (S. 24, No. 128 und S. 43, No. 270) und ראי S. 37, No. 227 geschrieben worden sein soll, ich aber für ريو اردشير = سوق الاهواز nehme (Bull. T. XII, S. 84, Mél. asiat. T. II, S. 391), u. s. w., ein anderes Mal.

(Aus dem *Bull. hist.-phil T. XV. No.* 13. 14.

$\frac{\text{26 Februar}}{\text{10 März}}$ 1858.

Beiträge zur Erklärung der Persischen Keilinschriften; von F. BOLLENSEN.

I.

Bei der grossen Wichtigkeit der Altpersischen Sprache für vergleichende Philologie überhaupt und für Iranische insbesondere mag es mir vergönnt sein zur Deutung der in den Keilinschriften uns aufbewahrten geringen Ueberreste dieser Sprache auch ein Scherflein beizutragen.

Jeder mit diesen Studien Vertraute weiss, dass selbst die ausgezeichnete Arbeit Oppert's im *Journ. Asiat. T. XVII — XIX* noch ein weites Feld zu fernern Forschungen übrig lässt: denn weder die Texte der Inschriften, noch ihre Deutung genügen überall den Anforderungen der Kritik. Grosse Hülfe darf man von der baldigen Entzifferung der Inschriften zweiter und dritter Gattung erwarten. Mittlerweile hat Oppert die Assyrische Uebersetzung der Inschriften von Wan (K.) und Naks'i-Rustam (NR.) in der Zeitschrift der DMG. Bd. X und XI veröffentlicht und dadurch den Leser in den Stand gesetzt sich ein Urtheil über den Werth dieser Uebersetzungen zu bilden. Wenn alle andern den vorliegenden an Treue und Genauigkeit gleich kommen, so haben wir damit ein schönes Mittel gewonnen den Persischen Urtext zu beglaubigen, Lücken auszufüllen, falsche Lesarten zu verbessern und die Erklärung wesentlich zu fördern. Nur waltet dabei der schlimme Umstand ob, dass «die Sprache der gebotenen Uebersetzungen weder hebräisch, noch aramäisch, noch arabisch, sondern eine neue semitische Sprache ist mit sonst

unbekannten Wurzeln«. Oppert nennt sie Assyrisch. Bei so bewandten Umständen sind wir dem genannten Gelehrten für die beigegebene wörtliche lateinische Uebersetzung der Inschrift von Wan zu hohem Danke verpflichtet. Wir fordern denselben hiemit auf dasselbe Verfahren in allen übrigen Fällen zu beobachten, da wir an der assyrischen Uebersetzung der Grabinschrift des Darius sehr schlimme Erfahrungen gemacht haben.

Bevor wir jedoch zur Betrachtung der Inschriften selbst übergehen, halten wir es für angemessen dem Leser unsere Ansicht über Altpersische Schrift und Sprache kurz darzulegen.

Das Altpersische überbietet an alterthümlicher Einfachheit seine Baktrische wie seine Indische Schwester. Während die Sprache der Veden uns im Gewande des spätern Sandhi entgegentritt, während seine alten einfachen Lautgesetze spätern Theorien haben weichen müssen, bietet uns das Altpersische das Schauspiel einer Abgeschlossenheit dar, wie sie nimmermehr einer Sprache im lebendigen Flusse des Lebens zukommen kann. Während das Send seine angeborenen Laute in das Gewand fremder widerstrebender Zeichen kleidet, während es in weiterer Fortentwickelung sich immer mehr dem Urstamme entfremdet, neuere Wandlungen ins alte Stammbuch einträgt, verschmäht das Altpersische das fremde Gewand. Laut und Zeichen entsprechen sich bis auf wenige Ausnahmen, nirgends gewahren wir Spuren einer wirklichen Fortbildung und was man dafür gehalten hat, ist im Grunde Rückbildung. Woher auch diese alte Lautschrift stammen mag, wir dürfen sie sein eigen nennen. Ihre Alterthümlichkeit steht im grellen Widerspruche mit der späten Zeit der Achaemeniden. Denn sie ist theilweise noch Silbenschrift und wenn auch fast durchgängig der dem Consonanten inhärirende Vocal hinzugefügt wird, so weisen doch die verschiedenen Formen desselben Consonanten, je nachdem er sich mit diesem oder jenem Vocal verbindet, klar und deutlich auf ursprüngliche Silbenschrift hin. Zieht man noch den Charakter dieser einfachen, nur aus geraden Strichen zusammengesetzten Schrift in Betracht, so müssen wir ihr ein

Alter zugestehen, das weit über das der Achaemeniden hinaufreicht. Sie hätte demnach bis auf die Achaemeniden schon eine lange Zeit zu Mittheilungen im gemeinen Leben verwandt sein müssen und sollte dessenungeachtet ihre geradlinigen, steifen, nur lose an einander gereihten Züge bewahrt haben? Dies widerspricht aller sonstigen Erfahrung: denn mit der Verwendung der Schrift zu Mittheilungen im gewöhnlichen Verkehr werden die steilen Linien schräg, die Ecken rund und die nur lose an einander gereihten Schriftzüge verschlingen sich zu einem Schriftbündel. Darum kann die Keilschrift nicht die Currentschrift sein, deren man sich zur Zeit der Achaemeniden allgemein im engern Persien bediente. Nirgends treffen wir auch nur die leiseste historische Andeutung über ihre Verwendung im politischen Verkehr oder im Geschäftsleben, sie tritt uns nur auf Denkmälern entgegen. Woher nun dies Ansehen der Ehrwürdigkeit, in dem sie als bevorzugte Monumentalschrift der Achaemeniden stehen musste? Ihre Brauchbarkeit zu solchem Zwecke reicht nicht hin uns diese Bevorzugung zu erklären. Aber wir begreifen diese, wenn in ihr die ältesten Religionsurkunden und Gesetze aufgezeichnet waren, wenn sie als Weihschrift Tempel und Heiligthümer zierte. Was von der Schrift, das gilt auch von der Sprache. Zur Zeit der Achaemeniden ist die Altpersische Sprache schon historisch todt d. h. keine Volkssprache mehr: aber sie lebt noch fort als Dolmetscherin des Masdajasnischen Gesetzes, ihre Töne hallen noch wieder in den Tempeln aus dem Munde der Priester, sie spricht noch zu Mit- und Nachwelt in Inschriften auf Denkmälern, sie meldet noch den spätesten Geschlechtern die Thaten und Schicksale der Nachkommen des Achaemenes. Damit steht im besten Einklange die alterthümliche Lautung der Sprache selbst. Die drei Urvocale *a*, *i*, *u* herrschen in ihr vor, sie kennt noch nicht die getrübten Diphthonge *e* und *o*, unterscheidet noch nicht Länge und Kürze der Vocale. Eben so einfach ist ihre Consonanz: sie hat nur zwei aspirirte Laute (*k̒* und *t̒*), zwei Nasale (*m* und *n*), die Silbe ist noch wenig complicirt d. h. der Vocal erscheint noch nicht stark mit Consonanten belastet, kurz die Lautverhältnisse des Altpersischen sind reiner und ursprüng-

licher als die der Sprache der Veden. Und diese Sprache sollte noch im Munde des Volkes gelebt haben zu einer Zeit, wo das Sanskrit bereits ausgestorben, wo die Religion des Sendvolkes schon zu ihren jüngsten Phasen gelangt war? Dazu kommt, dass der Zustand der Sprache der Inschriften selbst, wie wir meinen, der ausgesprochenen Ansicht das Wort redet. Die Fehler gegen Orthographie und Grammatik lassen sich nur genügend erklären, wenn die Altpersische Sprache von den Magiern erlernt werden musste, etwa wie der Priester der Griechischen Kirche sich durch Studium erst das Altslawische aneignet. Je tiefer dies Studium sank, desto häufiger wurden die Sünden gegen die Grammatik und mit dem Verfall der Altpersischen Religion verfiel auch die Kenntniss ihrer Trägerin, so dass nun Formen der spätern Sprache in die alte heilige Sprache eindrangen, diese sich überhaupt gefallen lassen musste nach jener gemodelt zu werden. Wir kommen damit zu dem Endergebniss, dass zur Zeit der Achaemeniden in der alten Persis eine jüngere Sprache herrschte, zu deren schriftlicher Darstellung man sich eines semitischen Alphabets bediente.

Um möglichen Missverständnissen vorzubeugen, bedarf unsere ausgesprochene Ansicht noch einer kleinen Ergänzung. Wir fürchten nämlich dahin missverstanden zu werden, als ob wir unter Ἀσσύρια γράμματα der Griechischen Historiker wol ein semitisches Alphabet, aber nicht eine semitische Sprache verständen oder darin gar Persische Keilschrift witterten. Prüfen wir die Stellen selbst. Arrian sagt ausdrücklich am Ende seiner Beschreibung des Grabdenkmals des Cyrus Anab. VI, 29, 8: ἐπεγέγραπτο δὲ ὁ τάφος Περσικοῖς γράμμασι· καὶ ἐδήλου Περσιστὶ τάδε· ὦ ἄνθρωπε, ἐγὼ Κῦρός εἰμι ὁ Καμβύσου ὁ τὴν ἀρχὴν Πέρσαις καταστησάμενος καὶ τῆς Ἀσίας βασιλεύσας. Μὴ οὖν φθονήσῃς μοι τοῦ μνήματος.

Zwar ist uns vorstehende Inschrift im Originale nicht erhalten, doch trägt die griechische Uebersetzung ein so treues Gepräge des Achaemenidischen Lapidarstils an sich, dass man allen Grund hat an ihre Aechtheit zu glauben. Sie war in

Persischer Schrift und Persischer Sprache abgefasst d. h. wie die übrigen Achaemenideninschriften in Altpersischer Sprache und Keilschrift. Ein Zweifel kann hier nicht obwalten und sonst kehrt der Ausdruck nicht wieder.

Als Darius auf seinem Zuge gegen die nördlichen Skythen an den Bosporus gelangte, stellte er an demselben zwei Säulen von weissem Steine auf und versah die eine mit Assyrischer, die andere mit Hellenischer Schrift — nach Herod. IV, 87: Θεησάμενος (ὁ Δαρεῖος) τὸν Βόσπορον στήλας ἔστησε δύο ἐπ' αὐτῷ λίϑου λευκοῦ, ἐνταμὼν γράμματα ἐς μὲν τὴν Ἀσσύρια, ἐς δὲ τὴν Ἑλληνικά. Darius trägt der Oertlichkeit Rechnung, er will den Griechen verständlich sein. Es hätte sie aber wenig gefördert, wäre die Inschrift wol mit Griechischer Schrift, aber nicht zugleich in Griechischer Sprache abgefasst worden. Darum glaube ich, dass auch Ἀσσύρια γράμματα Assyrische Schrift und Sprache zugleich bezeichnet. Dies wird ausser Zweifel gesetzt durch die Briefe des Themistokles und den Bericht des Thucydides. Themist. Epp. XXI heisst es: τῶν κρητήρων — — καὶ τῶν ϑυμιατήρων τῶν χρυσῶν, ἐφ' οἷς ἐπιγέγραπται τὰ Ἀσσύρια τὰ παλαιὰ γράμματα, οὐχ ἃ Δαρεῖος, ὁ πατὴρ Ξέρξου, Πέρσαις ἔναγχος ἔγραψεν. Die Stelle verdient unsere aufmerksame Beachtuug: sie belehrt uns nicht nur im allgemeinen dass die Gefässe mit Assyrischer Schrift versehen waren, sondern der Brief bestimmt sie noch auf zwiefache Weise. einmal nennt er sie alt und dann unterscheidet er sie noch von derjenigen, die Darius für die Perser vor nicht langer Zeit hatte eingraben lassen. Mithin setzt er diese Assyrische Schrift einer neuern entgegen, sie ist also nicht mehr im Gebrauch und da wir wissen, dass Darius für seine Perser Inschriften in der Keilschrift erster Gattung oder den Περσικοῖς γράμμασι Arrian's eingraben liess, so wird die Schrift vermuthlich eine Keilschrift zweiter Gattung und die Sprache die Assyrische gewesen sein. Ob das Assyrische der Inschriften zugleich ein älterer Dialekt ist oder ob es die damalige Volkssprache bezeichne, bleibt zweifelhaft.

In ihren diplomatischen Beziehungen zu den Griechen bedienten sich die Achaemeniden der Assyrischen Sprache und Schrift. So schickte Artaxerxes den Artaphernes mit Briefschaften in Assyrischer Sprache an die Lacedämonier. Artaphernes gerieth in die Gefangenschaft der Athener, die dessen Briefschaften aus dem Assyrischen übersetzen lassen mussten, um sie zu verstehen. οἱ Ἀθηναῖοι τὰς μὲν ἐπιστολὰς μεταγραψάμενοι (Schol. μεθερμηνεύσαντες) ἐκ τῶν Ἀσσυρίων γραμμάτων ἀνέγνωσαν Thuc. 4, 50.

Nach dieser vorläufigen Erörterung wenden wir uns den Inschriften selber zu und beginnen mit der Inschrift von Wan (K.), um das technische Verfahren bei Verfertigung von Inschriften einer Prüfung zu unterziehen. In dieser Beziehung schöpfen wir die beste Belehrung aus dem letzten Paragraph vorgenannter Inschrift. Leider hat derselbe eine starke Verstümmelung erlitten und wir müssen versuchen diese Lücke auszufüllen. Zu diesem Behuf setze ich den letzten Paragraph der Inschrift in der Gestalt her, wie ihn Lassen (Zeitschr. d. DMG. Bd. 6 S. 148) überliefert. Er lautet wie folgt:

[Old Persian cuneiform text with lacunae]

Ťátij kśajárśá kśájaťija: Dárajavuś kśájaťija hja maná pitá hauv vaśná Auramaṣdáha vasija tja nibam akunauś utá ima stánam hauv nijaśtája kantanaij janaij — ipim naij — (i)piśtám — — — uś pasá — — — — nijaśtá(jam) — — — — — — — — — — ipiśt —

«Der König Xerxes thut kund: König Darius, mein Vater, hat manch schönes Werk geschaffen» *utá stánam hauv nijaśtája kantanaij* «und er liess diesen Felsen behauen.»

Das allgemeine *stánam* Ort bezeichnet hier den Felsen, an dessen Wand die Inschrift angebracht ist. Wenn *nijaśtája* wirklich von *nij* + *stá* hergeleitet werden muss, so kann es doch wenigstens nicht *erigere* bedeuten, das wäre sansk. *utťápayati* — aber einen Felsen errichtet man nicht! Die Assyrische Uebersetzung giebt es hier wie hernach schlechtweg durch *jussum facere* «befehlen» wieder und da das Wort nur in unserer Inschrift vorkommt, so müssen wir uns damit begnügen. Von *nijaśtáya* ist der Infinitiv *kantanaiy* abhängig und dessen Object *stánam. kan* skr. खन् Neupers. کندن «graben» bezieht sich auf's Abmeisseln oder Behauen des Felsens, auf die Herrichtung der Schrifttafel (*tabula rasa*). Wir begegnen noch zweimal derselben Wurzel mit dem Präfix *vi* Beh. I, 64 *vijaka* er zerstörte und mit *ni* Beh. IV, 80. Statt des frühern *ha-ťuv* liest Rawlinson an letzterem Orte nun *nikatuv*, weiss aber nichts damit anzufangen. Es ist einfach *nikantuv* 3. sgl. Imperat. von *nikan* im Send [Avestan script] vergraben, trop. zerstören, vernichten [Old Persian cuneiform] «*Auramaṣda* zerstöre»

Unsere obige Auffassung der Phrase stimmt wörtlich zu der Assyrischen Uebersetzung «*etiam hunc montem* (vielmehr *hoc saxum*) *jussum fecit ad faciendam tabulam*» (כסש).

𐎹.𐎴.𐎡.𐎹 *janaij* zerlege man in *ja* + *naij*. Die doppelte Negation *neque neque* fordert der Sinn. Das übrigbleibende *ja* macht aber Schwierigkeit. Oppert fasst es als Nominativ = sansk. *jas:* man liesse sich zur Noth das relative Adjectiv gefallen, wenn es nur nicht auf sonst unerhörte Weise mit *naij* proclitisch verbunden wäre. Muss man aber einmal den Querkeil ergänzen, so bietet sich viel passender *tja* «weil». Doch vermag ich nicht einzusehen, wie das Auge zu der Auslassung verleitet worden. Ein derartiges Versehen kann aber leicht geschehen, wenn mit demselben Buchstaben das eine Wort schliesst und das folgende damit anhebt. Ich bin daher geneigt 𐎴 zu verdoppeln, sie aber beide durch den Querkeil zu trennen: ich lese 𐎹.𐎴.𐏐.𐎴.𐎡.𐎹 *jana naij* und nehme an, dass *jana* gebildet wie *ana*, *anijana* d. h. der Instrumental vom Pronominalstamm *ja* ist = sansk. येन im adverbialen Sinne = weil. Der nackte Pronominalstamm *ja* kommt im flüssigen Zustande d. h. als declinirbares Adjectiv nicht vor, er erscheint nur in Adverbialformen wie *jaťá*, *jadi* und ich glaube diesen die als Adverbien festgewordenen Casus anreihen zu dürfen. Wäre *nipiśtám* das Prädicat von *dipim*, so könnte unmöglich *naij* wiederholt sein: es hätte *naij dipim nipiśtám akunauś* heissen müssen. Offenbar wird *nipiśtám* mit *dipim* in Parallele gestellt und muss darum als Substantiv aufgefasst werden, obwol es der Form nach das partic. praet. der Wurzel *piś* + *ni* ist, die speciell das Eingraben der Schrift, das Ausmeisseln der Buchstaben bezeichnet.

Wenn nun, wie wir gesehen, *stánam kantanaij* die Herrichtung der Felsentafel bezeichnet als die erste nothwendige Arbeit, wenn ferner *nipiś* das Eingraben der Schrift bedeutet, so kann *dipi* weder das Eine noch das Andere heissen, muss aber gemäss seiner Stellung in der Mitte auf die Täfelung des Felsens folgen, dagegen der Ausmeisselung der Schrift voraufgehen. Was kann es denn sein? Befragen wir zuerst die

Etymologie des Wortes. Gewöhnlich leitet man es von der W. *dîp* «leuchten» ab und giebt ihm die Bedeutung *illustratio.* Wie man von da aber zu dem Begriffe «Inschrift» gelange, ist schwer einzusehen. Es könnte sich freilich zunächst auf die Bilder beziehen, welche öfter — doch nicht immer — die Inschriften begleiten und das genügte allerdings unserer Forderung, dass es im strengen Sinne weder die Tafel noch die eingegrabene Schrift bezeichne, doch widerspricht diese Annahme dem Sprachgebrauche. Die Bilder werden mit dem Worte *patikara* bezeichnet, und *dipi* ist in der Inschrift von Behistun das gemeine Wort für Inschrift überhaupt. Wir weisen daher diese Ableitung als ungenügend zurück und schliessen uns der Meinung Spiegel's an, dass *dipi* das Indische *lipi* sei. Bekanntlich fehlt dem Altpersischen *l* (vgl *dingua* und *lingua*). *lipi* bezeichnet nicht nur die Handlung des Schreibens, sondern auch jedes Geschriebene, Schrift überhaupt. Wegen der Bedeutung der W. *lip* schmieren, bestreichen [1]) kann *lipi* ursprünglich nur eine Schrift bezeichnen, zu der man sich eines Farbestoffes bediente, wie es noch heut zu Tage bei Aufschriften üblich ist. Da nun unser Text ausdrücklich *dipi* von *nipiśtá* unterscheidet, so dürfen wir schon daraus schliessen, dass auch Aufschriften mit Farbestoff angefertigt wurden. Ferner sehen wir aus dem Ausdrucke *naij dipim naij nipiśtám akunauś* sowol, dass dergleichen Aufschriften im Gebrauch waren, als auch dass sie der Ausmeisselung vorangingen. Der Steinmetz arbeitet nicht aus freier Faust, sondern es werden Linien gezogen, Buchstaben mit Farbe aufgetragen und diese vorgezeichnete Schrift meisselt er mechanisch aus. Ohne eine genaue Ausmessung des Tafelfeldes, ohne gerade Linien für die Zeilen und ohne vorherige Aufschrift ist die Ausmeisselung einer Inschrift heute wie im Alterthume undenkbar. Diese farbige Aufschrift heisst nun *dipi* zum Unterschiede von *nipiśtá*, der ausgemeisselten

---

1) vgl. Griech. ἀ-λείφω und λίπ(ᾳ), z. B. Hom. Od. 6, 227 πάντα λοέσσατο καὶ λίπ' ἄλειψεν «und salbte mit Oel». ib. 3, 466 ἔχρισεν λίπ' ἐλαίῳ «mit Olivenöl». λίπα als Adv. = fett, glänzend lässt sich nicht rechtfertigen.

Inschrift. Da aber *dipi* der geläufige Ausdruck des gemeinen Lebens für jede Art von Schrift war, so ist es begreiflich, dass es im allgemeinen auch jede Inschrift bezeichnen konnte, sobald man von den Einzelnheiten des technischen Verfahrens absah; vgl. Beh. IV, 71, 74 u. sonst. Wo aber eine strenge Unterscheidung statt findet, wie in vorliegender Inschrift, da bezeichnet *stánam kantanaij* das Behauen des Felsens, das Anfertigen der Schrifttafel, *dipi* [2]) die farbige Aufschrift und erst *nipiśtá* die gemeisselte Inschrift.

Wir haben noch einige Lücken auszufüllen: [cuneiform] — — — — ergänze ich [cuneiform] *pasáva adam*, so wie nach dem letzten *nipiśtám* den Infinitiv *kartanaij*, der sich aus dem vorhergehenden *naij dipim naij nipiśtám akunauś* von selbst ergiebt. Die Assyrische Uebersetzung fügt am Ende das Fehlende hinzu, nämlich das Gebet um den Schutz *Auramaṣda's* ganz so wie wir es in *A* lesen. Dies Alles zusammengenommen giebt uns folgende Fassung des ganzen Paragraphen:

[cuneiform text, 10 lines]

2) לבא der Assyrischen Uebersetzung scheint dasselbe Wort zu sein.

Tʿátiy kʿśajárśá kʿśájatʿija: Dárajavuśʿ kʿśájatʿija hja maná pitá hauv vaśná Auramasḍáha vasija tja nibam akunauśʿ utá ima stánam hauv nijaśtája kantanaij; jana naij dipim naij nipiśtám akunauśʿ, pasáva adam nijaśtájam dipim utá nipiśtám kartanaij.

Mám Auramasḍá pátuv hadá bagaibiśʿ utá-maij kʿśatʿram utá tja-maij kartam.

«Der König Xerxes thut kund: König Darius, mein Vater, hat manch schönes Werk geschaffen und auch diesen Felsen täfeln lassen; weil er aber weder Aufschrift noch Inschrift hinzugefügt, so habe ich später Auf- und Inschrift machen lassen.

Es schütze *Auramasḍa* nebst den Göttern mich, mein Reich und meine Werke.»

II.

Grabschrift des Darius in Naks̓'i-Rustam.

Lassen, Zeitschr. für d. K. d. M. VI. S. 81 ff.
Oppert, Journ. Asiat. 1852. T. XIX p. 150 ff.
Derselbe, Zeitschr. der DMG. XI. S. 133 ff.

Mit Hülfe der Assyrischen Uebersetzung ist es Hrn. Oppert gelungen diese hochwichtige, aber arg mitgenommene Inschrift in einer so verbesserten Gestalt erscheinen zu lassen, dass wir uns gedrungen fühlen unserer lebhaften Freude hier Ausdruck zu geben. Den Urtext begleitet eine wörtliche lateinische Uebersetzung, die wir beim Assyrischen Texte schmerzlich vermissen. Schätzenswerthe Anmerkungen ersetzen einigermassen diesen Mangel.

Diese Bearbeitung kann als Massstab dienen, wie weit heut zu Tage die Feststellung und Erklärung der Persischen Keilinschriften überhaupt gediehen ist. Die Fortschritte sind besonders durch Oppert's Leistungen so bedeutend, dass Benfey's Arbeit vom J. 1847, «Die Persischen Keilinschriften mit Uebersetzung und Glossar» bereits veraltet genannt werden kann.

Trotz alle dem bleibt im Einzelnen noch Manches zu verbessern und zu berichtigen, sowol was den Text als was die Erklärung anbetrifft. Wir wollen dies im Folgenden versuchen.

Der Eingang bietet bis auf Kleinigkeiten nichts Bemerkenswerthes dar: er kehrt in vielen Inschriften wieder. Nur eine der Eingangsphrasen möchten wir anders fassen als unsere Vorgänger. (*Auramasdâ*) *hja s̓ijâtim adâ martijahjâ* [cuneiform]. Lassen übersetzt sie «is fortunam creavit mortalium», Benfey «welcher des Menschen Herrlichkeit geschaffen», Oppert «il a donné à l'homme sa supériorité» und später «qui imperium dedit homini».

s̓ijâti stammt von der Sanskritwurzel क्षि «herrschen», demnach wird es Herrschaft bedeuten. Darüber kann kein

Zweifel sein. Was will aber die ganze Phrase besagen? Liegt ihr etwa der alttestamentliche Gedanke unter, dass der Schöpfer den Menschen zum Herrn der Schöpfung eingesetzt, wie Benfey und Oppert anzunehmen scheinen? Es wäre doch wenig logisch und im Munde eines Asiatischen Despoten vollends befremdlich sein Herrscherrecht aus diesem Gedanken abzuleiten. Wie Darius in dieser Beziehung dachte, sagt uns sein Schatten bei Aesch. Pers. 748 ff.

...... τιμὴν Ζεὺς ἄναξ τήνδ᾽ ὤπασεν,
ἕν᾽ ἄνδρ᾽ ἁπάσης ᾽Ασίδος μηλοτρόφου
ταγεῖν, ἔχοντα σκῆπτρον εὐθυντήριον.

Er betrachtet das Königthum als eine Stiftung *Auramaṣda's*, als eine göttliche Wohlthat für das ganze Menschengeschlecht, sich selbst als den von *Auramaṣda* eingesetzten Alleinherrscher über Viele, als den von Gott bestellten König dieser grossen Erde weit und breit. Nach meinem Dafürhalten bezeichnet *s̓ijáti* das königliche Herrscheramt oder mit andern Worten das Königthum, die Monarchie.

Z. 6. 7. *paruvnám* 𐎱 . 𐎽 . 𐎢 . 𐎺 . 𐎴 . 𐎠 . 𐎶 . Nach der Orthographie des Altpersichen wird schliessendem *i* der Consonant *j*, schliessendem *u* der Consonant *v* hinzugefügt — ein Brauch, den wir aus der semitischen Schreibweise ableiten (پَرُو, پَرِى), wo و und ى die Träger der Vocale *u* und *i* oder sogenannte *matres lectionis* sind. Daraus folgt, dass diese Schreibweise im Altpersischen nur graphischer Natur ist, d. h. *v* und *j* wurden im Auslaute nicht gesprochen. Anders verhält sich die Sache im Innern eines Wortes, es mag einfach oder zuzammengesetzt sein. Der graphische Schluss fällt weg und die Consonanten *v* und *j* vertreten wirkliche Laute, z. B. in *pati-j-ábaram*. Da sich aber vor Consonanten aus *u* und *i* die entsprechenden mitlautenden *v*, *j* begreiflicherweise nicht entwickeln können, so haben sie hier auch kein Recht in der Schrift zu erscheinen [3]). Gegen

3) Darum schreibe *hau-taij* NR. 57 wie *hau-s̓aij* H. 3.

diese Regel verstösst unsere Inschrift auf mannigfache Weise: sie setzt *v*, wo es nicht stehen sollte und lässt *j* am Ende und in der Mitte weg, wo es hätte geschrieben werden sollen. Sie schreibt *paruvnám* für *parunám*, *duraiápaij* für *duraijápaij*, *adári* für *adárij*. Zu dieser Verwilderung in der Orthographie gesellen sich noch andere Verstösse: *Humargá* und *patijakʿsʿaij*. Gegen *Humargá* haben wir einzuwenden, dass *h* vor *u* eben so wenig zulässig ist wie *h* vor *i*. Da nun die Assyrische Uebersetzung *Amurgá* überliefert und dies zu den Σκύθαι Ἀμούργιοι Herodots aufs beste stimmt, da ferner die Reihenfolge ein östliches Volk fordert, so stehe ich nicht an in der Lesung *Humargá* einen neuen Beleg für die Nachlässigkeit resp. Unwissenheit des Verfassers der Inschrift zu sehen und daher besagtes *Humargá* in *Hamurgá* [cuneiform] zu verbessern.

Bisher hatten wir es grösstentheils mit der Vernachlässigung graphischer Gesetze zu thun, in *patijakʿsʿaij* stossen wir auf einen grammatischen Schnitzer, eine ungrammatische Form. [cuneiform] *patijakʿsʿaij* stammt von der Wurzel क्षि (क्षयति) herrschen, mit *patij* befehlen, beherrschen. Das imperf. med. sollte *patij-akʿsʿajaij* (अक्षये) lauten, die Form der Inschrift *akʿsʿaij* würde uns auf eine consonantisch auslautende monströse Wurzel *kʿsʿ* (क्ष्) führen. Wie kommt nun eine so barbarische Form in unsere Inschrift? Hr. Oppert nimmt zwei Möglichkeiten an: «il faut alors admettre ici une inexactitude du graveur, ou, ce qui est plus vraisemblable, une legère irrégularité de la grammaire persane». Der Steinmetz soll nämlich nur einmal [cuneiform] ausgemeisselt haben statt [cuneiform], d. h. der genannte Gelehrte hält *patij-akʿsʿijaij* für die regelmässige Form, was wir nicht zu rechtfertigen vermögen. Ueberall, wo der anlautende Guttural nicht abgeworfen, steht *a* in der Wurzel und ihren Ableitungen fest, sowol im Altpersischen wie im Send. Die altiranischen Sprachen legen als Wurzel den Präsensstamm zu Grunde. Das einzige Wort, worin *i* für *a* erscheint, ist das Substantiv *sʿijáti*. Der Abfall des alten Guttu-

rals im Anlaute, die Verdünnung des *a* zu *i* kraft der Assimilation (wegen des folgenden *j*) haben es seiner Mutter dergestalt entfremdet, dass ich darin eine ziemlich junge Form des Altpersischen sehe. Dem sei übrigens wie ihm wolle — jedenfalls lässt sich daraus kein Schluss ziehen, der uns berechtigte die Gesetze der Conjugation aufzuheben. Damit fällt zugleich die Beschuldigung des Meisslers der Inschrift weg, dem man, wie wir glauben gezeigt zu haben, viel zu viel Selbständigkeit beimisst und ihn für Dinge verantwortlich macht, die dem Verfasser oder Aufzeichner der Inschrift mit Recht zur Last fallen. Noch weniger vermögen wir in der barbarischen Form eine leise Unregelmässigkeit der Persischen Grammatik zu erblicken. Es muss bei dem Schnitzer sein Bewenden haben. Wird man es der lateinischen Grammatik zur Last legen, wenn ein romanisirender Latinist schreibt wie der Arzt bei Molière? Der Verfasser unsrer Inschrift giebt sich zu viele Blössen, um ihn in Schutz zu nehmen, sagen wir es gerade heraus — er verstand die Sprache nicht vollkommen. Sie ist ihm nicht geläufig wie seine Muttersprache, er musste sich die todte Sprache erst durch Studium aneignen und da kann es denn gar wol geschehen, dass ein Donat mit unterläuft. Und sehen wir denn nicht dasselbe bei der graphischen Darstellung, deren Unregelmässigkeiten wie deren Regeln aus einem fremden Alphabete abzuleiten sind? Lässt sich daran zweifeln, dass gewisse Erscheinungen in der Graphik des Altpersischen unarisch sind? Weisen nicht zugleich die Abweichungen darauf hin, dass dem Schreiber die semitische Schreibweise vorschwebte, aus der er gewissermassen die Laute erst ins Altpersische Alphabet übertrug? Zur Zeit der Achaemeniden herrscht im Leben nicht mehr die Sprache der Inschriften, bedient man sich nicht mehr des Altpersichen Alphabets — beide sind bereits aus dem Verkehr geschwunden.

Wir wenden uns zum zweiten Abschnitt der Inschrift.

Zu den Titeln, die sich Darius beilegt, gehört auch 𐎧 . 𐏁 . 𐎠 . 𐎹 . 𐎰 . 𐎡 . 𐎹 . 𐏐 . 𐎭 . 𐏃 . 𐎹 . 𐎢 . 𐎴 . 𐎠 . 𐎶 . 𐏐 . 𐎻 . 𐎡 . 𐎿 . 𐎱 . 𐏀 . 𐎴 . 𐎠 . 𐎴 . 𐎠 . 𐎶 *kšájaťija dah-*

jaunám vispaṣanánám. Hr. Oppert übersetzt: *rex terrarum omnilinguium.* Mit *bumi* bezeichnen die Inschriften die Erde *terra*, resp. das Persische Reich, mit *dahju* aber die dem Persischen Scepter unterworfenen einzelnen Länder *provinciae.* Um Missverständnissen vorzubeugen, sollte jede Uebersetzung, zumal die wörtliche, diesen Unterschied stets festhalten. *vispaṣanánám* umschreibt die Assyrische Uebersetzung hier wie *K* 12 mit נבחר לשן גבי «die Versammlung aller Sprache» und demgemäss übersetzt es Oppert *omnilinguium.* Bekanntlich lautet das Sanskr. Wort für Sprache जिह्वा *g'ihvá*, Send [Zend script] *hiṣva* u [Zend script] *hiṣuma*, Parsi *hiṣvan*, Neupers. زبان. Legen wir für das Altpers die sendische Form zu Grunde, so gewinnen wir ein *iṣuva* oder *iṣuma* und wahrscheinlich ist Beh. I, 74 das verstümmelte — — — [cuneiform] zu lesen [cuneiform] *iṣuvam.* Warum übersetzt nun Hr. Oppert dem Assyrischen Texte zulieb hier *ṣana*, d. i. जन durch Sprache, während es doch Volk bedeutet? Die Uebertreibung, die in *vispa* liegt, wird dadurch nicht gemildert und der scheinbare Widerspruch in dem Beiworte nicht gehoben. Eben so giebt die Assyrische Uebersetzung *K* 12 *dahjaunám paruṣanánám* wieder — statt *provinciarum multis populis frequentium* völkerreicher Länder. Es bedarf kaum der Erinnerung, dass das Beiwort «völkerreich» nur in Beziehung auf die Gesammtheit der Persischen Provinzen Geltung haben kann und dass *vispa* füglich durch alle nur möglichen, d. h. der verschiedensten (Völkerschaften) wiedergegeben werden darf. Unsere Stelle ist übrigens die einzige, wo *vispaṣana* sich findet, sonst erscheint dafür immer *paruṣana.* Auch *vispa* steht hier einzig da für das sonstige *visa.*

Wenn auch die Sprache das Hauptmerkmal der Völkerunterscheidung bildet, so müsste eine constante Uebersetzung des Wortes *ṣana* durch Sprache uns auf den Gedanken brin-

gen, dass hier ein Missverständniss oder eine Verwechselung obwalte.

Darius nennt sich ferner 𐎧𐏁𐎠𐎹𐎰𐎡𐎹 𐏐 𐎠𐏃𐎹𐎠𐎹𐎠 𐏐 𐎲𐎢𐎷𐎡𐎹𐎠 𐏐 𐎺𐏀𐎼𐎣𐎠𐎹𐎠 𐏐 𐎭𐎢𐎼𐎡𐎹𐎠𐎱𐎡𐎹 *kšájaťija ahjájá bumijá vaẓarkájá duraiápaij* «König dieser grossen Erde nah und fern». Man glaubt eine Stelle des Veda über die Erde zu lesen, etwa wie Rv. X, 18, 10: उप सर्प भूमिमेतामुरुव्यचसं पृथिवीम् «gehe hin zu dieser Erde, der weitgestreckten, breiten». मही die grosse, पृथिवी. उर्वी die breite sind gewöhnliche Beiwörter der Erde und bezeichnen sie auch selbst.

Duraij-ápaij ist eine uneigentliche Zusammensetzung. Zwei selbständige Wörter sind zusammengerückt, weil sie die beiden Punkte örtlichen Gegensatzes unter sich verbinden und sie zu Anfangs- und Endpunkten einer fortlaufenden Linie erheben. Dies berechtigte aber keineswegs den Verfasser der Inschrift das schliessende *j* von *duraij* auszulassen, denn dies wird nur vor Consonanten unterdrückt — wie wir oben gesehen haben. Beide Glieder der Zusammenrückung stehen im Locativ und müssen also *nomina* sein. An allen übrigen Stellen, wo unsere Zusammensetzung in derselben Verbindung mit *bumijá vaẓarkájá* sich vorfindet, werden die Glieder getrennt als selbständige Wörter geschrieben 𐎭𐎢𐎼𐎡𐎹 𐏐 𐎠𐎱𐎡𐎹 *duraij . ápaij.* Dem ersten Worte begegnen wir in dieser Inschrift noch zweimal Z. 44 und 46, aber beidemal abweichend geschrieben 𐎭𐎢𐎼𐎹 *durj.*

Es fragt sich, wie wir uns diese letztere Schreibweise zu erklären haben. Wir wissen wol, dass dem Consonanten 𐎼 der Vocal *a* inhärirt, doch fehlt noch der Vocal *i* vor *j*, den wir also ergänzen müssen. Die Schreibart läuft darauf hinaus, dass *j* gegen den sonstigen Brauch hier nicht blos *mater lectionis* ist, sondern zugleich den Vocal *i* vertritt, d. h. stumm und lautend zugleich ist. Derselben Schreibweise

begegnen wir in [cuneiform] *t. j* = *taij* Beh. IV. 58. *J* 15 [cuneiform] *parauvj*. Die Sache gewinnt jedoch ein anderes Ansehen, wenn wir [cuneiform] *râdij* (*avahjarâdij* deshalb, deswegen Beh. I, 52. IV, 47 u. sonst) in Erwägung ziehen. Von diesem *râdij* stammen die Partikeln ره des Husv. und را des Neupers., die bereits Müller (siehe Spiegel Husv. Gr. § 161) auf ره und راه Weg zurückgeführt hat. In der That ist Weg das Bild für Grund und Art. Soll dieser Nachweis aber für das Altpersische fruchtbar sein, so muss das entsprechende Wort in den alten Dialekten nachgewiesen werden. Es bietet sich mir kein anderes Wort als *arti* sanskr. ऋति Gang, Weg. Das Persische stellt *ar* zu *ra* um, ersetzt die consonantische Länge in Folge dessen durch eine vocalische und drückt die *tenuis* zur *media* herab — lauter Erscheinungen, die öfter wiederkehren und nichts Befremdendes haben. Von diesem *râdi* muss unsere Form der Locativ sein. Die Altpers. Grammatik würde *râdaij* bilden. Indessen kann [cuneiform] nicht vor *a* stehen und so muss es bei *râdij* sein Bewenden haben, das sich buchstäblich auch im Slawischen findet, nämlich *padu* wegen. Wir haben hier eine Casusform des jüngern Dialekts, die um so merkwürdiger, als sie beweist, dass zur Zeit der Achaemeniden sich der Diphthong *ai* schon zu *i* verdünnt hatte. Welch ungeheure Kluft trennt die Sprache der Achaemeniden vom Altpersischen! Denn die Sprachgeschichte lehrt, dass Jahrhunderte erforderlich sind die Diphthonge *ai* und *au* über *e* und *o* hinaus in *i* und *u* zu verdünnen. Nimmt man dazu eine so arge Verstümmelung wie *padij* aus *avadi* (s. unten), so wird es nicht ungerechtfertigt erscheinen, in der obigen Schreibweise der Locative *durj*, *parauvj* ebenfalls Formen der jüngern Sprache zu erkennen und sie mithin *durij*, *parauvij* zu lesen. Sollte auch *tij* für *taij* gesprochen worden sein wie im Hindustani میرا, تیرا, *mihi*, *tibi*, im Altlatein. *mis* = *mei*, *tis* = *tui*, *sis* = *sui?*

Das erste Glied vorstehender Zusammensetzung *duraij* entspricht dem sanskr. दूरे «in der Ferne oder Weite, weit, fern». Im zweiten Gliede dürfen wir ebenfalls ein selbständiges Wort erwarten und zwar in demselben Casus, also

ápaij. Rawlinsen führt letzteres auf das sanskr. verstärkende *api* zurück = दूरेऽपि «gar weit, in weiter Ferne» und in der That fasst die Assyrische Uebersetzung unser [cuneiform] als einfaches Wort = רחקא und Oppert folgt ihr jetzt darin, nur mit dem Unterschiede, dass er es durch ein Adverbium (*longinquo*) wiedergiebt. In diesem Falle muss man *duraiápij* (nicht *duraiápaij* mit Oppert) lesen. Wir halten Benfey's Uebersetzung «fern und nah» aus folgenden Gründen aufrecht. Nur an unserer Stelle bilden beide Wörter ein Ganzes, sonst werden sie durchgängig getrennt geschrieben. Das hätte nicht geschehen können, wenn das zweite Wort wirklich das verstärkende *api* wäre, es hätte sich aufs engste (enclitisch) als blosses Formwort seinem Begriffe anschliessen, sich ihm einverleiben müssen. Das geschieht, wie gesagt, aber nie, ausser an unserer Stelle. Dazu kommt noch, dass ein «in der Ferne» unmöglich hinreicht den Begriff der weithin sich erstreckenden (Erde) auszudrücken: *duraij* allein giebt nur einen Punkt, noch keine Linie, die wir erst erhalten durch Verknüpfung eines Anfangspunktes mit einem Endpunkte. Wir lesen darum *duraiápaij* «in der Nähe und Ferne», d. i. der weithin sich erstreckenden (Erde) entsprechend dem oben angeführten उरुव्यचस् des Veda.

Âpaij stammt von der sanskr. Präposition oder vielmehr Adv. *api*, Griech. ἐπί bei und bezeichnet örtliche Nähe. Aus diesem *api* bildete die Sprache ein Subst. vermittelst Dehnung des Anlauts — *âpi* die Nähe und davon ist *âpaij* der Locat. Dem Sanskrit geht diese Bedeutung des *âpi* zwar ab, muss aber vorausgesetzt werden. Denn *âpi* Verwandter, Freund (eigentl. Naher trop. dem Blute oder der Gesinnung nach) darf eben so wenig auf die Wurzel *âp* zurückgeführt werden wie *apitva*, *prapitva*, *abhipitva*.

Das nun folgende Länder- und Völkerverzeichniss verdankt seine Fassung und Deutung zumeist Hrn. Oppert's Scharfsinn. Was wir hinzuzufügen wüssten ist von keinem Belang: doch wollen wir einige Bedenken dem Leser nicht

vorenthalten. Ueber die *Saká Humargá* haben wir schon oben unsere abweichende Meinung ausgesprochen. Um übrigens nicht undankbar zu erscheinen, wünschen wir «den schönen Thieren» eine fette Weide. Dagegen sagen uns die *Scythae sagittarum periti* vollkommen zu, auch ohne die arische Form *khvarida*. [cuneiform] *Saparda* erklärt Hr. O. jetzt anders als früher. Uns gefällt noch immer ausnehmend die sinnreiche Deutung Lassens (*Sardes*). Mit Phrygien weiss man hier nichts anzufangen. Die Inschrift umfasst mit dem Namen alles Land zwischen Cappadocien und Jonien, und Lydien ist gerade das mächtige Reich, welches fast die ganze Halbinsel Kleinasien mit Einschluss von Phrygien und Mysien beherrschte, bis es dem Cyrus erlag; vgl. Her. I, 53. Κροῖσος ὁ Λυδῶν τε καὶ ἄλλων ἐθνέων βασιλεύς. Aesch. Pers. 41:

ἁβροδιαίτων δ' ἕπεται Λυδῶν
ὄχλος οἵτ' ἐπίπαν (?) ἠπειρογενὲς κατέχουσιν ἔθνος.

Die zwei mächtigsten Reiche, durch deren Unterwerfung die Persische Macht überhaupt gegründet ward, sind eben das Lydische und Assyrische. Ich halte es daher für sehr glaublich, dass Lydiens Name den Achaemeniden die Bezeichnung für die Halbinsel diesseits des Halys war.

. . [cuneiform] . . . [cuneiform] scheint mir richtig ergänzt zu sein bis auf *para*(*daraga*), wofür ich mit Benfey *taradaraja* herstelle. *para* und *paró* kommen im ganzen *Vendidád* nicht an einer einzigen Stelle in der Bedeutung *trans* vor, so oft auch dazu sich die Gelegenheit bietet. Ueberall wird in diesem Sinne nur *taras* (*taró*, *taraṣca*) gebraucht. Ich setze ein paar belehrende Stellen her: [Avestan text] Vend. XV. 9 Wstg. «so soll dies Mädchen nicht das Zeichen überschreiten, sie soll nicht schreiten weder über (*taró*) Wasser noch Baum aus (*paró*)[4]) Scham vor den Menschen», d. h.

---

4) Vgl. auch *para ahmát* vordem *antea* Vend. II, 19. 20.

aus Scham vor den Menschen soll sie dem Verbote nicht zuwider handeln. [illegible] Vend. [illegible] XIX, 30 Wstg. «über die Brücke *C'invat* führt sie das Heer der himmlischen *Jaṣata's*». Ich muss zuvörderst bemerken, dass ich von der Lesung Spiegels und Westergaards in einem Worte abweiche: beide schreiben [illegible] *vídhárajêiti*, wo ich *vídárajêiti* lese in Uebereinstimmung mit der Hdschr. d. In Folge der Herabdrückung der *tenuis* zur *media* lautet die Sanskr.-Wurzel दृ, im Send *dere*, Causs. *dárajêiti* und fällt so mit *dere* = धृ, Causs. *dárayêiti* zusammen; nur im Causs. tritt die Aspirata von धृ zwischen zwei Vocalen ab und zu wieder auf (*d'árajêiti*). Ich kann keinen Grund absehen diese confuse Mischung da, wo der Sinn so deutlich heraustritt wie hier, nicht wieder zu scheiden. Kurz unser Wort ist वितारयाति।, vgl. अध und अध, Altpers. *ada* u. s. w.

An beiden angeführten Stellen bedeutet *taró trans* und regiert den Accusativ, womit auch तिरस् des Veda und *tar* des Huswaresch (Gr. S. 140) übereinstimmen. Darum lese ich *taradaraja* «über dem Meere, d. i. jenseits desselben». Augenscheinlich ist man unter dem Einflusse des Sanskr. पारे und des Griech. πέρην, πέραν (αἳ ναίουσι πέρην ἁλός Hom. Il. 2, 625; πέρην Ὠκεανοῖο Hes. Theog. 215. 274. 294; πέραν πόντοιο Pind. und πέραν θαλάσσης Attic.) auf *para* verfallen. Auffallend und kaum zu rechtfertigen ist die Verschmelzung der Präposition mit ihrem Substantiv, ohne dass eine ächte Zusammensetzung sich ergiebt und lautliche Verschmelzung statt findet. Beide haben ihr ursprüngliches schliessendes *s* nach *a* eingebüsst, statt *taras* und *darayas* (Acc. Neutr.). Wegen dieses Abfalls (vgl. *darsata*) fehlt am Ende [illegible], eben so wenn *n* und *t* eingebüsst sind. *darajas* ist das einzige Neutrum auf *as*, soviel ich mich erinnere: und auch dies nur an unsrer Stelle, da *daraja* sonst nach der 1sten Declination flectirt wird. Bei dieser sogenannten Zusammensetzung kommt es ganz auf dasselbe hinaus, wenn wir beide Glieder trennen *tara daraja*.

Die Erklärung von *Maćijá* und *Karká* lässt nichts zu wünschen übrig. An eine wirkliche Unterwerfung Carthagos darf man freilich nicht denken, sie würde von Herodot ohne Zweifel berichtet worden sein. Asiatische Prahlerei nimmt es damit nicht so genau: irgend welche freundliche Beziehung, die ein Handelsstaat wie Carthago in seinem Interesse suchte, reichte hin, diese Stadt als unterthänig erscheinen zu lassen. Dies erinnert mich unwillkürlich an die Scene in Aristophanes Rittern v. 173, wo der Diener den Wursthändler auf eine Küchenbank steigen lässt, um ihm die Ausdehnung der Attischen Seeherrschaft zu zeigen. Wende dein rechtes Auge, sagt er, gen Karien, dein linkes gen Carthago

ἔτι νῦν τὸν ὀφθαλμὸν παράβαλλ᾽ εἰς Καρίαν,
τὸν δεξιὸν τὸν δ᾽ ἕτερον εἰς Καρχηδόνα.

Man prahlte in Athen schon mit dem Besitze Carthago's, das man erst noch zu erobern dachte. Der Persische Machthaber mochte nicht weniger darnach lüstern sein, und ohne den falschen Smerdis (αἰσχύνη πάτρᾳ θρόνοισί τ᾽ ἀρχαίοισι Aeschyl. Pers. 760) hätte er wol nicht gezaudert die reiche Handelsstadt seinem Scepter zu unterwerfen.

Im folgenden Abschnitte stossen wir Z. 32 auf eine beklagenswerthe Lücke, die um so empfindlicher ist als sich wichtige historische Folgerungen aus dem Persischen Text hätten ziehen lassen, wenn wir uns nach der Assyrischen Umschreibung ein Urtheil erlauben dürfen. Nur die beiden ersten Buchstaben hat man zu erkennen geglaubt, ob mit Sicherheit steht dahin. Es sind die Buchstaben [illegible] — — — *ju.* Zur Ausfüllung des leeren Raumes sind nach meinem Dafürhalten wenigstens 5 Buchstaben erforderlich. Die Assyrische Uebersetzung erklärt das Fehlende angeblich durch «anrufend gemäss den Schriften der Verderbniss». Hr. Oppert glaubt diesem Sinne zu genügen, wenn er *jâtum* liest, dem er die Bedeutung «magisch» giebt. Aber *jâtum* füllt den leeren Raum nicht aus, noch ist es Adjectiv. Soll es in die Construction passen, so müssen wir demselben als Prädicat von *bumim* wenigstens adjectivische Form geben, etwa *jâtumatim*.

Jâtu ist Substantiv und heisst Zauberer, Neupers. جادو; zugleich lässt das Adjectiv *jâtumat* vermuthen, dass es auch abstractes Substantiv war = Neupers. جادوی Zauberei. Im Avesta bezeichnet *jâtu* eine Art böser Dämonen, ähnlich den *Râkśasa* der Indischen Mythologie. Doch auch abgesehen vom sprachlichen Element, wie stimmt der Begriff Zauberer oder wenn man will magisch zum Wortlaut der Assyrischen Uebersetzung? Diese weist deutlich auf schriftliche Urkunden hin. Die Schriften der Verderbniss lassen Schriften des Heils voraussetzen, deren Inhalt die gute Masdajasnische Lehre. Da ein Perser spricht, so muss auch das Persische Volk seine eigenen Religionsbücher gehabt haben, niedergeschrieben in seiner Sprache. Aus dem Wortlaut unseres Textes leuchtet so viel ein, dass Darius oder vielmehr der Verfasser dieser Grabschrift auf die Zwischenregierung des falschen Smerdis anspielt, mit dessen Thronbesteigung Medische Sitte und Religion an die Spitze kommen. Unter den Schriften der Verderbniss müssen wir also die Religionsschriften des Medischen Volkes verstehen. Ein tief einschneidender Unterschied wird beide getrennt haben, dass sich der Persische Mager vermisst die Medischen Religionsschriften mit einem Ausdruck zu brandmarken, wie er nicht schlimmer für die Lehren des Ahriman gefunden wird. Der religiöse Hass wird durch den politischen noch gesteigert worden sein. Trotzdem, dass die Gewalt wieder der Persischen Dynastie anheimgefallen war, muss die Gefahr doch noch bestanden haben: denn die Schlussworte unsrer Inschrift mahnen gar dringlich und ängstlich zum treuen Festhalten am alten guten Masdajasnischen Glauben. Nur die einfache Religion des Alterthums konnte dem geraden Charakter, dem nüchternen Sinne dieses ehrenhaften Volkes zusagen. Der Masdaismus streift in dieser seiner ältern Form nahe an den Monotheismus. Seine himmlische Weltordnung ist der Abdruck der irdischen Staatsordnung des Persischen Reiches oder umgekehrt. Wie auf Erden Einer über Alle herrscht, so steht auch Auramasda über allen andern Göttern. Die ϑεοὶ πατρῷοι verhalten sich zu dem höchsten Gotte, wie die Vasallenkönige

zu dem μέγας βασιλεύς. Dem widerspricht nicht die älteste Form des Parsismus, wie er uns im Avesta vorliegt und wir glauben daher, dass dessen einfache Lehren, nur wenig von localer Färbung beeinträchtigt, in der alten Persis zu Recht bestanden. Erst gegen Ende der Achaemeniden-Herrschaft scheint mit der Gleichberechtigung Mithra's ein verschiedener Weg betreten zu sein. Ein entgegengesetztes Schauspiel bietet sich unsern Blicken im Osten dar. Hier hat das einfache Gesetz keinen Bestand, die religiösen Vorstellungen sind im Fluss, das sittlich religiöse Element schwindet und macht einer trockenen Dogmatik Platz, Werkheiligkeit verdrängt die Frömmigkeit, die Götter entarten zu zauberhaften Geistern, die religiöse Vorstellungswelt bevölkert sich mit phantastischen Gebilden. Mit der Entartung der Religion hält die Entsittlichung gleichen Schritt. Wenn Baktrien Zeuge der Entstehung des Parsismus war, wenn die westliche Persis mit männlicher Vernunft festhielt an dessen alten einfachen Lehren, so bleibt Medien die bedauerliche Ehre ihn weiter gebildet, entstellt und dem Untergange entgegengeführt zu haben. Medien ist das Vaterland des Magismus in seiner schlimmen Bedeutung. Diesen brandmarkt unsere Inschrift. Der Ausdruck bezieht sich zunächst auf schriftliche Urkunden, auf welche bleibt ungewiss. Ja wir begegnen nicht einmal einem Worte mit dieser Bedeutung weder im Altpersischen noch im Send. Wir müssen uns also mit einem Ausdrucke begnügen, der einen solchen Begriff wenigstens zulässt und das ist sd. *daêna*, Altpers. *dâta* Gesetz, Lehre und wir nehmen an, dass das Gesetz auf schriftliche Urkunden fusste, dass die Lehre nicht ausschliesslich der Ausfluss mündlicher Ueberlieferung war. Wie *dus̊dâo* im Send den Verkünder einer falschen Lehre, einen Irrlehrer bezeichnet, so kennzeichnet das Adjectiv *dus̊daêna* denjenigen, der einer Irrlehre anhängt, z. B. Jasna 49, 11 Wstg. Demzufolge füllen wir die Lücke in unserer Inschrift mit *dus̊dâtâm* aus im Sinne von *doctrinae falsae addictam* (*terram*).

Einzelnes übergehend (wie *sim eas* statt *eam*) wenden wir uns zu Z. 38 ff. *jadipadij manijáhj tja ćijakaram avá dahjáva tjá Dárajavuś kśájaťija adáraja.* Hr. Oppert übersetzt· «Si ita cogitas: *Quam varium* eae terrae, quas Darius rex coercebat» und bemerkt dazu: «die Worte *tja ćijakaram* drücken aus wie verschieden und das arische Wort ist weiter nichts als eine Nebenform des sanskr. *ćitra*».

Eine so barbarische Ausdrucksweise wie *quam varium eae terrae* liesse man sich allenfalls bei einem fremden Worte gefallen, das sich den Gesetzen der damit bereicherten Sprache noch nicht hat fügen wollen: bei einem arischen Worte, wie Hr. Oppert selbst es nennt, ist eine solche Wortfügung geradezu unerträglich. Nicht minder schroff und unerhört wäre ein Lautwandel wie *ćijakaram* aus *ćitram.* Diese irrige Etymologie, wobei der Vocal gar nichts und die Consonanten nur sehr wenig bedeuten, zwingt übrigens der Conjunction *tja* eine Bedeutung unterzulegen, die sie nie hat und auch nicht haben kann. Gründe genug, um diese Erklärungsweise zu verlassen und eine andere zu suchen. Die Inschrift setzt einen künftigen Beschauer voraus, den beim Lesen der Namen von so vielen unterworfenen Völkerschaften einiger Zweifel beschleicht. Um diesen zu heben verweist die Inschrift den Leser auf die Abbildungen, die den Thron des Darius tragen. Den Inhalt des Zweifels vertritt der Satz mit *tja* «dass». Trotz dieser Conjunction ist der Satz in direkte Rede gekleidet, weshalb *tja* nur Anführungswort des Satzes ist wie nicht selten im Sanskrit यत्, यथा, im Parsi 𐬐𐬈 *ke*, im Neupers. كه, Griech. ὅτι oder umgekehrt am Ende direkter Rede इति. *ćijakaram* ist zusammengesetzt aus dem Fragewort *ćij*, sanskr. किं, send. 𐬗𐬌𐬱, Parsi 𐬐𐬌 und 𐬗𐬌, Neupers. چه und dem Substantiv *akara* = आकार Menge. Die Vernachlässigung des langen *á* im Anlaute darf nicht beirren; der Verfasser schreibt ja auch *framátáram* (Z. 7) statt des allein richtigen *framátáram.* Das Compositum steht adverbial und vertritt einen bestimmten Casus, es heisst in welcher Menge, in wie grosser Zahl. Man übersetze daher «in wie grosser Zahl, d. h. wie zahlreich sind die Länder, welche Darius be-

herrschte! Das folgende *patikaram* fasse man collectivisch: denn es bezeichnet nicht ein einzelnes Bild, sondern die ganze *tabula picta*. Die Bedeutung von *gâ'u* = Thron hätte man schon längst aus dem Send. [Zend] Vend. 19, 30. 32 Wstg. und dem Neupers. گاه abnehmen können.

Die Inschrift fährt fort *ada-taij asdâ bavâtij*. Hier lernen wir *ada* sanskr. अथ als formelles Fragewort kennen. Im Sanskrit pflegt *atha* meistens dem Fragefürwort beigegeben zu werden, doch kommen auch Fälle vor, wo es für sich allein die Frage vertritt, z. B. अथ जानाति भवान् weisst du Vikr. 78, 9. Dieser zu Vikr. 18, 12 besprochene Gebrauch wird durch das Altpers. bestätigt. Hier und Z. 45 ist *ada* nichts als formelles Fragwort = *num*. Es versteht sich von selbst, dass, wenn *ada* den Fragesatz einführt, es nicht zugleich Zeitpartikel sein kann. Man streiche daher an beiden Stellen *tunc* bei Oppert. Die ganze Phrase besagt «sollte dir keine Wissenschaft, keine Kenntniss sein», d. h. sollte dir unbekannt sein und nun folgt direkte Rede ohne einleitendes *tja* dass.

Z. 38. *Jadipadij* «*si ita*». Das zweite Glied der Zusammenschreibung (*padij*) unterliegt mannigfachen Bedenken. Die Assyrische Uebersetzung giebt es durch אַכָּא «so» wieder, Beh. IV, 39 und J. 20 steht dafür geradezu *avaťâ* «so» (*jadij avaťâ manijâhj*). Die Bedeutung ist somit zweifellos. Wollte man nun *padij* noch immer auf ein Substantiv zurückführen, so müsste dies wenigstens im übertragenen Sinne die Art und Weise bezeichnen «Fuss» *pâda*, *pad* giebt diese Trope nicht, es könnte eher = पथि sein; denn Weg ist allerdings in diesem Sinne geläufig (vgl. Neupers. راه) und die Herabdrückung der *tenuis* zur *media* entbehrt nicht der Belege. Dann fehlt aber ein wesentlicher Begriff, auf den es gerade ankommt, nämlich die Hinweisung (auf diese Weise). Da wir nun in *padij* ein einfaches Wort vor uns haben, so müssen wir auch diese Deutung als unstatthaft aufgeben. Obiges *avaťâ*, send. *avad*, *avaťa*, sämmtlich mit der Bedeutung so, weisen deutlich auf das demonstrative Pronomen *ava* d. i. *avad* hin. Ich stehe daher nicht an in *padij* eine Verstümme-

lung aus *avadij* zu sehen, dem ein *avadá* im Altpers. zur Seite steht. Das anlautende *a* ist verschwunden und *v* zu *p* geschärft, wie im Altpers. *vispa* = विश्व, sd. [Zend] *spádá* = स्वधा, Neupers. لشکر = विग्रह. Nirgends sonst begegnen wir einer solchen Verstümmelung des Pron. *ava*, es bewahrt überall seinen Anlaut und sein *v*. Wir sind daher gezwungen unser Wort aus den berechtigten Formen des Altpersischen auszuschliessen und es in den jüngern Dialekt zu verweisen, den man zur Zeit der Abfassung unserer Inschrift sprach. Wenn meine Ableitung, woran ich kaum zweifle, richtig ist, so haben wir ein schlagendes Beispiel für meine Ansicht über das Alter der Altpersischen Sprache und das Verhältniss des Verfassers der Inschrift zu derselben.

Z. 42 *jat'á k'snásáha-dis*, «*ut eos cognoscas*».

Um die Wurzel bloss zu legen, müssen wir sie der Zusätze im An- und Auslaute entkleiden. Diese sind *k'* und *s*, folglich bleibt *śná* = ज्ञा. Der harte Zischlaut im Anfange der Wurzel scheint erst durch das voraufgehende *k'* herbeigeführt zu sein, da das Send, Parsi, ja auch das Altpersische selbst (*asdá* Beh. I, 32. NR. 43. 45) nur weiche Zischlaute bieten. Ich halte daher *ṣná* oder *ṣan*, *ṣ'ná* oder *ṣ'an* für die wahre Altpersische Wurzel. Dagegen zähle ich Husvar. [Pahlavi] Yaç. IX, 3. [Pahlavi] Vd. XIX, 22, sowie das Neupers. شناختن mit Spiegel zu der Form mit gutturalem Anlaut, nach dessen Verlust der harte Zischlaut verblieb. Der Guttural, wie wir aus dem Send wissen (s. Haug Ztschr. VII, S. 333), vertritt die Reduplicationssilbe *hi*. So hat sich im Send noch *hiśtá* neben *k'śt'á* und Neupers. ايستادن, im Griech. ἵστημι (= lat. *sisto*) erhalten. Nach Ausfall des *i* ward *h* zu *k'* verschärft; der Zischlaut am Ende giebt der Wurzel die Bedeutung kennen lernen, erkennen und das ganze *k'śnás* entspricht buchstäblich dem sanskr. Desiderativ जिज्ञास्, wenn wir von der Bedeutung absehen. An der Erweiterung der Wurzeln durch einen Zischlaut betheiligen sich bekanntlich das Sanskrit wie das Send (*dá*, *dáṣ*, *dás*; *dath*, wo *th* = *ṣ*): gelegentlich tritt dafür auch च [Zend] auf, z. B. मर्च्, [Zend]. Am häufigsten werden

beide verbunden, um die Präsensform zu erweitern (श्च, wofür gewöhnlich च्छ = ʽσκ im Griech., *sc* im Latein, щ im Slawischen). Bei Wurzeln, deren Auslaut श, wird nur च eingefügt, z. B. प्रश्, Präs. पृच्छामि, send. 𐬞𐬈𐬭𐬈𐬯𐬀 d. i. पृश्, vgl. प्रश्न, send. 𐬞𐬀𐬌𐬙𐬌𐬟𐬭𐬀𐬯𐬀, *precari*, fragen, *просить*. Statt dessen überliefern die Lexicographen ein monströses प्रच्छ्, das weder reine Wurzel, noch Präsensstamm, aber ein Gemisch von beiden ist.

Was nun die grammatische Verbalform anbetrifft, so ist sie um so interessanter, als das Sanskrit ihrer entbehrt. Dem Altpersischen schliessen sich auch Send und Griechisch an. Unsere Form ist nämlich 2te Sgl. Conj. Impf. Med. Wie das Präsens in der 2ten und 3ten P. der Einzahl die Endungen से, ते d. i. σαι, ται hat, so sollten die vergangenen Zeiten nach Massgabe der 3ten P. *-ta* auch in der 2ten *-sa* haben. In der That zeigen auch Send und Altpers. *ša* und *ha* und das Griech. ου muss gemäss der 3ten P. το aus οσο oder εσο entstanden sein; s. Bopp Vgl. Gr. §. 736, bes. §. 469. Burn. *Étud. p.* 209.

𐎠.𐎿.𐎭.𐎠 will Hr. Spiegel zu Beh. I, 32 *âṣandâ* oder höchstens *âṣdâ* lesen und ergänzt vor demselben mit Rawlinson 𐎴.𐎡.𐎹 *naij*. Der wackere Gelehrte übersieht dabei, dass dies nur eine Vermuthung Rawlinsons ist, die durch NR. 43 u. 45 widerlegt wird. An beiden Stellen fehlt 𐎴.𐎡.𐎹. Zwar sind Z. 43 die senkrechten Keile des anlautenden 𐎠 verwittert, dagegen steht das Wort Z. 45 ganz unversehrt da, eben so wie das unmittelbar vorhergehende und sonst giebt es keine Lücke: auch reicht Beh. I, 32 der leere Raum für ein einzuschiebendes 𐎴.𐎡.𐎹 nicht aus und wir müssen von diesem Einschiebsel ganz und gar absehen. Das anlautende *a* ist das verneinende und *ṣdâ* die Wurzel ज्ञा mit aufgegebenem Nasal. Dem sanskr. ज्ञ entspricht im Send und Altpersischen die Gruppe *ṣd*, indem die Elemente des *d* + *ṣa* umgestellt sind. Diese Lautgruppe erhält sich jedoch nur im Inlaute Im Anlaute geben das Send und Altpersische bald den einen, bald den andern Theil der

Gruppe auf, in Folge dessen zwei neue Wurzelformen entstehen, die eine mit anlautendem *d* — *dá*, Griech. δαῆναι, die andere mit anlautendem Zischlaut, in welchem Falle der Nasal wieder auftritt — *ṣan* oder *ṣ̔ná* (*знать*).

Der ganze letzte Abschnitt bezieht sich nicht mehr auf den eigentlichen Inhalt der Inschrift, sondern enthält die Mahnung an jeden Beschauer der geoffenbarten Lehre (*framáná gastá*) Auramaṣda's treu zu bleiben. «Verlass nicht den rechten Weg, o Mensch, frevle nicht» oder versündige dich nicht dadurch, dass du den Weg der Wahrheit verlässest und der geoffenbarten Lehre Auramaṣda's untreu wirst. *má starava* muss sich diesem Gedanken anschliessen oder vielmehr in ihm aufgehen. Die Grundbedeutung der W. *star* ist streuen, verstreuen. Welchen Begriff veranschaulicht nun das Altpersische durch dies sinnliche Bild? Wir glauben denselben Begriff, den die schwesterliche Sanskrita in *avakar*, *avakara* und *as* + *vjut* durch dieselbe bildliche Anschauung (verstreuen, vgl. verzetteln) auszudrücken pflegt — den Begriff des Aufgebens, Fahrenlassens, Abfallens von etwas. Dies passt auch hier vortrefflich: «lass nicht fahren die geoffenbarte Lehre, werde ihr nicht untreu, falle nicht von ihr ab». Damit glauben wir die verschiedenen Deutungsversuche unserer Vorgänger beseitigt zu haben und es bleibt uns noch übrig die Form *starava* zu rechtfertigen. Die Wurzel *star* wird im Altpersischen nach der 8ten Conjugation abgewandelt, während das gemeine Sanskrit das Infix *nu* einschaltet (5te Conjugation). Dies giebt *star-aumi* für स्तृणोमि. Es hat aber das Altpersische mit seinen beiden Schwestern den Zug gemein in den Conjunctiv- und Imperativformen dem Infix der 5ten und 8ten Conjugation — *nu* und *u* — noch ein *a* hinzuzufügen, vor dem *u* zu *av* gesteigert wird — *nava* und *avá* — und die Wurzel dann nach der 1sten Conjugation abzuwandeln. So bildet das Send in der 2ten Pers. Imprt. *kerenava* neben *kerenûidhi*, im Conjunctiv *kerenavãm kerenavát*, die Sprache des Veda im Conjunctiv कृणवम्, कृणवत्, Med. कृणवै, कृणवत्त u. s. w., das Altpersische von der W. *var* den Conjunctiv *varnavátij* Beh. IV, 49, den Imperat. 3. sgl. Med. *var-*

navatám Beh. IV, 42. 53. Dasselbe geschieht in der 8ten Conj. z. B. कारयाणि, कारयम् u. s. w., im Altpers. unser *star-ava* 2. sgl. Imperat.

Damit schliessen wir unsere Bemerkungen zu der Grabschrift des Darius. Wir können uns jedoch nicht vom Leser verabschieden, ohne noch eine übelberüchtigte Stelle der Inschrift von Bebistun beleuchtet zu haben. Ich meine Beh. I, 43. 𐎱·𐎿·𐎠·𐎺·𐏐·𐎣·𐎠·𐎲·𐎢·𐎪·𐎡·𐎹·𐏐·𐎢·𐎺·𐎠·𐎶·𐎼·𐏁·𐎡·𐎹·𐎢·𐏁·𐏐·𐎠·𐎶·𐎼·𐎡·𐎹·𐎫·𐎠 *pasáva Kámbug'ija u. v. á. m. r. š. i. j. u. š amarijatá.*

Kambyses stand mit seinem Heere im Syrischen Agbatana (Steph. Byz. p. 13, 14 Mein. Ἀγβάτανα, πολίχνιον Συρίας. — Δημήτριος δὲ φησιν Ἀγβάτανα διττά, τὰ μὲν τῆς Μηδίας τὰ δὲ τῆς Συρίας), als er die Nachricht erhielt, Smerdis habe sich in Susa seines Thrones bemächtigt. Sofort wollte er nach Susa ziehen wider den Magier. καὶ, erzählt Herodot III, 64, οἱ ἀναθρώσκοντι ἐπὶ τὸν ἵππον τοῦ κουλεοῦ τοῦ ξίφεος ὁ μύκης ἀποπίπτει, γυμνωθὲν δὲ τὸ ξίφος παίει τὸν μηρόν. «Als er sich aufs Pferd schwang, fiel von der Degenscheide das Ortband herunter und das entblösste Schwert stach ihn in den Schenkel.» Aus dieser einfachen Erzählung leuchtet ein, dass ein unglücklicher Zufall — das Abfallen des Beschlages an der Spitze der Degenscheide — an der Verwundung des Kambyses schuld war. Die Wunde an sich war auch gar nicht lebensgefährlich, sie ward es erst durch den hinzugetretenen Brand, der erst nach 20 Tagen Kambyses das Leben raubte. Auf diesen Hergang bezieht sich die oben angeführte Stelle der Inschrift und namentlich der Ausdruck *u. v. á. m. r. š. i. j. u. š*, den alle Ausleger *uvámaršijuš* lesen und darin ein Adjectiv sehen. Nur in der Erklärung weichen sie von einander ab: Rawlinson und Benfey leiten das Adjectiv von der Wurzel मृष् «dulden» ab mit vorgesetztem verneinenden *a* = *amaršiju* «*not enduring himself*» (ungehalten) zornig, *uvámaršiju* «sehr zornig» (*u* = सु). Formell lässt sich dagegen einwenden, dass dabei das lange *á* unerklärt

bleibt. Wenn es auch nahe liegt, dass sich Kambyses in leidenschaftlicher Aufregung und mit heftigem Ungestüm aufs Pferd schwang, wenn wir auch gern zugeben, dass seine Entrüstung, sein Zorn gar sehr natürlich war, so wird doch die Uebersetzung «er starb vor übergrossem Zorn» nur den Sinn haben können, Kambyses sei am Schlagfluss gestorben, was Herodots schlichtem Berichte widerspricht. Wir können es daher nur billigen, wenn Oppert diese Deutung verwirft. Derselbe zerlegt *urámarśijuś* in *urá* = sanskr. स्व, स्वयं (?) und *marśijuś* und sieht in dem Adjectiv einen Ueberrest der Desiderativform von *mar* sterben mit aufgegebener Reduplication, also = मुमूर्षुस्। Dies giebt den geistreichen Gedanken: Kambyses starb um zu sterben! Bei der spätern Behandlung sämmtlicher Altpersischen Inschriften im *Journ. As. T. XVII* S. 385 ff. modificirt Hr. Oppert jene frühere Ansicht. *Marsiyus*, sind seine Worte, *est une forme analogue à celles qui se trouvent sans nombres dans les Védas, telles que panasyú, durasyú, dravinasyú, pṛtanasyú, makhasyú, adjectifs indiquant tous un désir et répondant en général aux verbes désidératifs en sy. — Le thème marsiyu veut dire voulant mourir, voulant tuer, urámarsiyus tuant soi-même. — Qu'on traduise maintenant par s'étant blessé lui-même ou par suicide, le sens reste le même; Cambyse est mort par suicide probablement involontaire.*

Wir werden wenig Gewicht darauf legen, dass Kambyses überzeugt war an der Wunde zu sterben: denn zu dieser Ueberzeugung kam er erst, als ihm die Erfüllung des Götterspruches klar ward. Geräth er denn nicht über seine Verwundung in Bestürzung (ἐκπεπληγμένος καὶ τοῦ τρώματος Her. III, 64), sobald er erkennt, dass ihm nach dem Götterspruche beschieden sei im Syrischen Agbatana statt im Medischen, wie er geglaubt hatte, zu sterben? Wie kann nun Hr. Oppert von einem *suicide probablement involontaire* reden oder glaubt er, dass, wer sich entleiben will, den Degen in den Schenkel stösst?

Noch sonderbarer nimmt sich die grammatische Deutung aus. Nachdem Hr. Oppert früher Kambyses hat sterben las-

sen, um zu sterben, lässt er ihn nunmehr sterben, um sich zu tödten! Denn diesen Sinn kann *uvâmarśijuś* allein haben, wenn *marśiju* heisst *voulant tuer* und *uvâ soi-même*. Wie durch Zauber verwandelt sich das Curiosum in ein gar natürliches *tuant soi-même* oder *s'étant blessé lui-même*.

Wir müssen es bestreiten, dass *uva* im Altpersischen die Function des Pron. reflex. hat. Nach unserm Dafürhalten ist es nichts anderes als das Adj. poss. स्व, das hier mit dem Substantiv *marśiju* zusammengesetzt oder auch nur zusammengeschrieben worden. Zudem leite ich genanntes Substantiv von der durch einen Zischlaut erweiterten Wurzel *mar* her, d. h *marś* entspricht dem Send. 𐬨𐬀𐬭𐬆𐬱, Sanskr. मर्च्. Der Zischlaut *ś* scheint hier eine Abstumpfung des ursprünglichen *ć* zu sein, wie Altpers. *śiju*, send. *śu*, Neup. شدن = च्यु und sonst. Von dieser Wurzel ist das Substantiv *marś-iju* gebildet vermittelst des Suff. *ju* wie *mrǐtju* aus *mrǐ(t)*. Um eine zu grosse Consonantenhäufung, der das Altpersische noch abhold ist, zu vermeiden, schlägt dem Consonanten *j* ein *i* vor. Nach einer Bemerkung Roth's zu Spiegel's «Der 19te Fargard des Vendidad» S. 50 kommt die Wurzel मर्च् mit der Bedeutung verletzen, beschädigen, verderben wirklich im Veda vor, z. B यो नो — मर्चयति द्वयेन RV. I, 21. 8. 4. Das ganze Compositum fasse ich nun als Ablativ und lese *Kambuǵija uvâmarśijauś amarijatâ* «Kambyses starb in Folge einer Selbstverletzung». *uva* ist hier gebraucht wie das deutsche eigen in Eigenliebe, Eigensinn oder selbst in Selbstsucht, Selbstmörder und andern. Fassen wir das ganze Wort als wahrhafte Zusammensetzung, so bezeichnet die Länge des *a* das Ende des ersten Theils derselben: halten wir es dagegen für eine blosse Zusammenschreibung, so ist *uvâ* Ablativ = in Folge eigener Verletzung.

(Aus dem *Bull. histor.-philol. T. XV. No.* 13. 15.)

TOME II. 1834. IV et 592 pag. in-4°. (Avec sept planches).

TOME III. 1836. IV et 599 pag. in-4°. (Avec cinq planches).

TOME IV. 1840. IV et 602 pag. in-4°. Avec quinze planches et douze tables.

TOME V. 1845. IV et 643 pag. in-4°. (Avec une carte géographique).

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome III.

4e LIVRAISON.



St.-Pétersbourg,

Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.

1859.

Se vend chez les commissionnaires de l'Académie: M. *Eggers* et Comp., à St.-Pétersbourg, *Samuel Schmidt*, à Riga, et *Léopold Voss*, à Leipzig.

Prix: 45 Cop. arg. — 15 Ngr.

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome III.

4e LIVRAISON.



St.-Pétersbourg,

Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.

1859.

—

Se vend chez les commissionnaires de l'Académie: M. *Eggers* et Comp., à St.-Pétersbourg, *Samuel Schmidt*, à Riga, et *Léopold Voss*, à Leipzig.

Prix: 45 Cop. arg. — 15 Ngr.

Publié par ordre de l'Académie.

Le 2 mars 1850. Vessélofski, secrétaire perpétuel.

CONTENU.

$\frac{21 \text{ Mai}}{2 \text{ Juin}}$ 1858.

Extraits de lettres de M. BARTHOLOMÆI à M. Dorn datées de Tiflis 5, 9, 12 16 et 26 mai 1858, contenant des observations sur la numismatique sassanide, avec des remarques de M. Dorn.

Tiflis, 5 mai 1858.

Vous ayant exposé, dans plusieures lettres écrites de Lenkoran et de Tiflis[1]), mes doutes concernant les indications monétaires des dirhems sassanides, que M. Mordtmann et d'autres orientalistes pretendent être des indications géographiques, je n'avais envisagé cette question qu'à un seul point de vue et nommément au point de vue des données numismatiques, sans avoir encore examiné les autres données dont je vais vous parler ici, afin de ne rien négliger de ce qui peut contribuer à éclaircir cette question.

L'époque qui comprend la série des monnaies avec des dates embrasse environ un siècle et demi, et il serait tout naturel de s'attendre à trouver sur un grand nombre de pièces émises pendant ce laps de temps le nom de la capitale de l'empire des Sassanides, le Ktésiphon des Grecs, le Madaïn des Arabes ou le Baba de M. Mordtmann, et ce nom, quel qu'il soit, parmi les trois leçons que je viens de citer, devrait paraître au moins sur un quart ou sur un tiers de la totalité des dirhems sassanides, sans interruption notable, de même que le nom de Bagdad مدينة السلام occupe au moins un tiers

1) Voy. Mélang. asiat. T. III, p. 149 — 165. [*D.*]

des dirhems abbassides qui sont parvenus jusqu'à nous, comme aussi les noms des capitales اصفهان et puis طهران se trouvent en grande majorité sur la monnaie de la Perse des XVIme — XIXme siècles.

Le nom de Madaïn, s'il faut le reconnaître dans le monogramme [illegible], est tellement rare, qu'il serait absurde de supposer qu'une indication si peu employée ait pu jamais désigner la capitale d'un empire dont les monnaies sont si abondantes [2]).

Le nom [illegible] (Baba בבא?) est encore plus rare, aux époques en question, puisque je ne le trouve *réellement* que sur un seul exemplaire (Khosrou II année 22), parmi les 300 dirhems que je possède avec des dates.

Ce que M. Mordtmann prend tantôt pour [illegible] et tantôt pour [illegible] n'est que le monogramme [illegible] ou [illegible] dont la troisième lettre est toujours un schin ش, qui est incontestable: ce monogramme pourrait donc être lu بيش ou بزش? et c'est un des plus fréquents de tous ceux qui apparaissent sur les dirhems sassanides de l'époque qui présente des dates. Je puis vous signaler une 20ne d'exemplaires dans ma série, mais encore ce nombre pris sur les 300 pièces ne me parait-il pas assez considérable pour laisser supposer que cela soit le nom de la capitale ou de la résidence des grands rois. Les autres monogrammes les plus fréquents (dans ma suite) ne s'élèvent pas même jusqu'à au nombre cité, et il n'y en a pas un seul qui occupe la 15me partie de la totalité des dirhems. On se demande donc, en passant en revue la suite des monnaies en question, quelles sont les pièces frappées dans la capitale du royaume?

Je reviens à la conclusion, que certainement un tiers ou au moins un quart des dirhems sassanides avec dates ont été frappés à Madaïn, mais que les monogrammes sont différents, et qu'ils indiquent des noms de monnayeurs.

---

2) Sans adhérer à l'opinion de M. Mordtmann (Zeitschr. T. VIII, p. 13. 7) que *Ma* etc. indique «Medien», je crois cependant, qu'on ne pourrait jamais chercher *Madaïn* dans le monogramme en question. [*D.*]

De tout temps les rois de Perse, lorsqu'ils ont fait des conquêtes et qu'ils se sont emparés de quelque place importante, ont aussi constaté la prise de possession en faisant frapper monnaie dans ces villes: ainsi les Arsacides Mithridate Ier et Hyrodès Ier ont-ils fait frapper des tétradrachmes dans les villes grecques au bord de l'Euphrate, lorsqu'ils les ont soumises; ainsi de nos jours encore le roi Nasr-ed-Din schah a-t'il fait frapper des tomans et des demi-tomans à Hérat. Il devrait en être de même du temps des Sassanides, et ainsi en tenant compte des renseignements positifs de l'histoire, il faudrait s'attendre à trouver un grand surcroît de monogrammes nouveaux pendant les premières années du règne de Nouschirvan — puis des diminutions de variétés de ces monogrammes lorsque Bélizaire eut repris plusieurs villes, et encore une diminution considérable vers la fin du règne de Nouschirvan, après ses derniers revers.

L'examen des séries de monnaies du long règne de Nouschirvan nous montre au contraire une recrudescence constante de variétés de monogrammes jusqu'à la 48me année, et cette richesse de variétés se maintient aussi sous Hormisdas IV, son fils: tout cela me semble venir à l'appui de ce que j'ai définitivement conclu sur la valeur des signes monétaires, qui ne sont que des abréviations de noms de monnayeurs.

Si parmi ces noms il y en a beaucoup qui peuvent s'adapter à des noms de villes ou de contrées, cela ne prouve pas qu'il faille supposer que les monnaies ont été frappées dans ces villes ou dans ces provinces; car de tout temps en Perse, il était d'usage de nommer les artisans et les gens du peuple d'après le lieu ou la ville où ils sont nés: ainsi les nomme-t'on Isphahany, Kaschany, Méschhédy etc. ou Ermény, Khorassany etc. Mais si on trouve des signes monétaires (ce qui est fort souvent le cas) qui ne s'appliquent à aucune ville ni à aucune localité, il devient évident qu'aucun signe ou monogramme ne peut être considéré comme une indication géographique.

Le mot [3]) peut être lu de différentes manières: ainsi on peut le lire ايلان ou ازران ou ازراو, et, dans tous les cas, il est applicable comme nom d'homme et non pas comme nom de ville. Enfin la monnaie unique de Khosrou-Parviz, de la 1re ايندى [4]) année de son règne, (monnaie de ma suite), est marquée du signe monetaire زر دك, que M Mordtmann interprète par زرنج; la monnaie que Khosrou fit frapper pendant qu'il cherchait encore à s'emparer du trône, occupé alors par l'usurpateur Behram,

---

3) C'est le mot qu'on a lu jusqu'à présent *Iran*. [*D.*]

4) Je lis ce mot اونگى et آونذى, voy. Bullet. histor.-philol. T. XII No. 6; Mélang. asiat. T. II p. 389. M. Spiegel (Gramm. d. Huzv. Spr. p. 78) prefère de lire איריק. A cette occasion je ne puis m'empêcher de faire les deux remarques suivantes.

1°. M. Mordtmann, qui a fait lithographier ce mot T. VIII de la *Zeitschrift*. Taf. III No. 1, dit p. 110 No. 451 (voy. aussi p. 142 No. 579) que c'est peut-être le mot hébreux אחד, mais que la lettre du milieu s'y prête difficilement (aber der mittelste Buchstab ist sehr schwer damit zu vereinigen). Dans le supplément (T. XII tab. No. 14) il donne encore une imitation lithographiée, laquelle au lieu de 3 fournit 1, et il croit qu'elle pourrait être lue *ajoki*, *jaoki*, même *janki* on *ainki*. On trouve en effet sur les monnaies tantôt 3, tantôt 1; mais sur la monnaie de Khosrou I, pag. 19 No. 84, il transcrit le mot en question אחדי sans aucune remarque, comme si cette forme était tout-à-fait assurée. A quoi donc s'en tenir? Pourqui ne lit-il pas *ajodi*, *jaodi*, *jandi* ou *aindi?*

2°. Il est bien connu, et M. Bartholomäi en a dernièrement fait le sujet de remarques très judicieuses (Mélang. asiat. T. III p. 143—4. Bull. T. XIV. p. 374—5), que sur les monnaies de *Khosrou I* frappées pendant les trois premières années de son règne, le nom de ce souverain s'écrit اوسرودى, après cela خوسرودى etc. M. Mordtmann cependant, comme l'a déjà observé le même numismate pour le T. VIII de la *Zeitschrift*, ignore ces différentes formes. si remarquables sous le point de vue philologique. Le suppl. T. XII de la *Zeitschrift* ne répare pas ce défaut, voy. pag. 19, No. 85 etc. M. Mordtmann s'obstine à donner à ses lecteurs des formes qu'il ne trouve pas lui-même et à leur cacher celles qui sont les seules vraies Je n'ose pas en deviner la raison. Dans l'ouvrage de M. de Longpérier nous trouvons la forme خوسرود, v. p. 72 No. 60 Pl. 10 No. 4 et Mélang. asiat. T. II, p. 390. [*D.*]

devrait évidemment être émanée de quelque localité de l'Arménie ou de la Mésopotamie, et le nom de Zérendj est tout-à-fait hétéroclite — ce n'est donc pas Zérendj qu'il faut supposer dans les lettres زك, mais peut être زرگر? orfèvre pris dans le sens de nom propre.

Remarque-t'on une diminution de variétés de signes monétaires depuis les années 32, 33 et 34 du règne de Khosrou-Parviz? Cependant si ces signes désignaient des noms de villes, il n'y a pas de doute que les campagnes de l'Empereur Héraclius en auraient dû considérablement restreindre le nombre. Enfin je crois en avoir assez dit sur ce sujet, et bien que le résultat de ces faits tende à diminuer de beaucoup l'intérêt de la numismatique des derniers Sassanides, la verité est toujours préférable aux fantaisies dont les traites de M. Mordtmann sont si riches qu'on ne finirait jamais si on voulait les signaler toutes. —

Je vous remercie, Monsieur, de m'avoir envoyé le supplément de la Erklärung der Münzen mit Pehlevi-Legenden (p. 1 — 56, accompagné d'une Planche et de 2 Tableaux). Je ne saurais assez admirer la pénétration de l'auteur, qui croit reconnaître dans la légende représentée par lui sur la Planche, No. 11 seconde ligne, le nom Malka bag *Atschakan.* La dynastie serait donc Atschakide, au lieu d'être Arsacide, comme on était habitué de la croire sur le témoignage de milliers de monnaies à légendes grecques, qui produisent invariablement le nom ΑΡΣΑΚΟV, et comment cela s'est-il fait, que les rois arsacides ont toléré que sous leurs yeux même et pendant près de cinq siècles on ait ainsi estropié leur nom, en y introduisant une consonne Ρ tout-à-fait arbitrairement? car le nom Atschak pouvait être transcrit en grec ΑΣΑΚ ou ΑΞΑΚ, mais jamais ΑΡΣΑΚ [5]).

5) Sans prétendre résoudre la question absolument, je crois pouvoir ajouter ici, comme renseignement: 1° que beaucoup de monnaies arsacides portent en effet ΑΙΣΑΚΟΥ; 2° que le nom de la dynastie arsacide, chez les auteurs musulmans, s'écrit Achghalan, Achkhanian, Achghanian (v. la Bibliot. or. de Dherbelot); 3° que Hamza Ispahani

Quant à moi, je persiste à lire sur les variétés de cette légende : Malka bag ARTaHSCHéR pour ARTaHSCHéTR, car je trouve le même nom transcrit d'une manière tout aussi irrégulière, sur de grosses pièces en potin et en cuivre, qui appartiennent au commencement du règne d'Artaxerce, fils de Babek.

Le revers de ces monnaies a été expliqué par M. Mordtmann d'une façon encore plus extraordinaire; car il croit lire : Malka *Masmaï* ou *Maspaï* 6) et attribue les pièces à Parthamaspatès; mais vous jugerez vous même si les caractères pehlevis de ces monnaies ressemblent le moins du monde aux légendes des drachmes d'Artaban IV et de Vologèse III, dont je vous ai communiqué les dessins, et cependant Parthamaspatès était un compétiteur de Khosrou l'Arsacide, qui a occupé le trône entre ces deux rois Artaban IV et Vologèse III. Les monnaies de Parthamaspatès (s'il y en avait), devraient donc établir la transition des caractères pehlevis des deux formes usitées sous les derniers Arsacides.

Quant à moi, je ne doute pas que les nouvelles légendes ou les nouvelles variétés de la légende [pehlevi], parfaitement distincte sur l'exemplaire de l'Académie de St.-Pétersbourg, ne soient que des transcriptions grossières faites par des artisans inhabiles, et qu'elles ne méritent pas d'être prises en considération, en présence d'une légende aussi claire que celle dont j'ai reconnu le sens il y a plus de 10 ans à St.-Pétersbourg.

J'ai vu, Monsieur, dans le Bulletin historico-philologique, T. XV p. 216, que vous avez mentionné la rectification que je fais de la monnaie attribuée par M. Mordtmann à Varahran, III Pl. IV No. 8, et effectivement la partie de la légende de cette monnaie qui est devant l'effigie ne laisse

emploie la dernière forme, tandis que les Géorgiens se servent de celle Ajghalan pour le fondateur, Ajghalian pour la dynastie; 4° enfin que le roi que nous appelons Atchac, comme le font les auteurs arméniens, est nommé Achek اشك et Acheg اشغ par les auteurs musulmans. [*B.*]

6) Le nom *Masmaï* ou *Maspaï* n'est pas admissible sous le point de vue etymologique, voy. Mélang. asiat. T. III, p. 288. [*D.*]

aucun doute qu'elle ne soit d'Hormisdas 1er, car on lit son nom en toutes lettres .. [illegible] = [illegible], et plus loin des vestiges des épithètes . . . [illegible]. Les deux traits qui sont placés au milieu du nom royal ne peuvent empêcher de le lire; car ces traits ne sont pas des lettres peblevies, mais c'est tout simplement une maladresse du graveur qui les a produits.

On se demande par quelle raison M. Mordtmann a attribué à Varahran III cette monnaie, dont il dit (p. 42 — 43) que la légende est à-peine déchiffrable; mais s'il avait comparé l'effigie et le type de cette pièce, beaucoup trop belle pour l'époque qu'il lui assigne, avec le dessin qui accompagne votre article du Bulletin scientifique, T. V. p. 227 et suiv., il aurait vu à qui la monnaie doit être attribuée, car *votre* attribution des premières monnaies connues d'Hormisdas 1er est d'une certitude incontestable, Vous avez rempli par-là une lacune importante dans la suite des monnaies sassanides, mais M. Mordtmann n'a pas su profiter de la lumière qui vous est due sur ce point.

Je puis vous signaler l'acquisition que je viens de faire d'un 8me exemplaire de la monnaie que M. Mordtmann attribue à *Chodar*, *Chodad*, *Chatar* — *Varda;* mais cette fois j'ai la légende plus étendue et différente de la forme ordinaire — devant la tête on lit distinctement .. [illegible]. Le mot [illegible] est exactement tel qu'on le voit sur les monnaies de Firouz, mais quant aux deux lettres qui le précédent elles ne peuvent pas être autrement lues que خو? j'ignore entièrement ce que cela peut signifier [7]). Pour ce

7) Je crois que [illegible] est le préfixe [illegible] (*hû*, εὖ) cité par M. Spiegel l. c. p. 125, § 136 et p. 131 § 144, et que [illegible] est le mot sémitique גָּד, גַּד, [illegible] *bonheur* etc.; v. Spiegel, Indische Studien T. III, p. 412. Mélang. asiat. T. III, p. 307. خوكل signifie donc *le bien heureux*, εὐτυχὴς, et peut-être aussi: *l'auguste.* Pour l'orthographe on peut comparer le nom de Khosrou I, sur les monnaies des premières années de son règne, où l'on trouve et [illegible] et [illegible], voy. ci-devant remarque 4, 2°. Le même préfixe se rencontre aussi sur des

qui est du nom royal, il ne peut être que VaLaKAS ou VaLaGAS, ce qui se rapproche encore plus de la forme qu'on a donnée en grec, sur des monnaies arsacides, au nom Vologèse ΟΛΑΓΑΣΗΣ, que de la forme pehlevie [pehlevi] V,L,K,SCH, sous laquelle il paraît plus souvent, sur les dirhems sassanides en question, du côté de l'avers comme aussi au revers.

Mon nouvel exemplaire ne reproduit pas de nom au revers, mais on y voit l'indication monetaire [pehlevi] — à droite. Il me semble donc qu'il faudra aussi dire un De profundis pour le *Varda* [8]) de M. Mordtmann, avec tous les autres défunts mort-nés que vous avez signalés.

J'ai trouvé comme vous avec plaisir que dans son dernier supplément M. Mordtmann a tenu compte de l'observation que j'avais faite, concernant l'attribution à Gamasp ou Djamasp [9]) des monnaies que j'avais déjà déterminées il y a plus de 10, ans et que l'auteur tenait absolument à classer à quelque autre souverain — mais tout en tenant compte de l'avis, il s'abstient de l'avouer et se donne l'air d'être venu de lui-même à cette rectification: c'est du reste la seule qu'on trouve dans le supplément, car M. Mordtmann persiste à nier l'existence des dirhems de Kavadès avec le nom du roi au revers et sans date.

---

pierres gravées (Thomas, As. Journ. Vol. XIII, p. 2, p. 421 No. 35: [pehlevi] هومتوى c.-à-d. εὔνοια, εὐμένεια). [*D.*]

8) Il est bien singulier, que sur les monnaies la troisième lettre de ce nom est toujours [pehlevi] au lieu de [pehlevi]. Dans le numéral [pehlevi] on trouve tantôt [pehlevi], tantôt [pehlevi] quoique cette dernière lettre soit plus rare que la première. L'écriture pehlevie ne distingue pas le *gh* (گ) du *d*, c'est la lettre د qui sert à exprimer les deux sons. [*D.*]

9) On a, en effet, le droit de lire *Djamasp* جاماسپ, le د exprimant à la fois *i*, *gh* (گ), *j* et *d*. Voy. Spiegel (Gramm. d. Huzv. Spr. p. 44, 2)) où le même nom est cité: [pehlevi]. J'ai eu tort de n'en pas faire mention dans mes dernières remarques sur le mot گرمن, Mélang. asiat. T. III, p. 295. Peut-être même que la prononciation جاماسپ est préférable à celle de گاماسپ et que le ج arabe ne rend que le son primitif. [*D.*]

Sans compter un nombre considérable de ces monnaies qu'il a déjà eues sous les yeux dans les collections qu'il a examinées, je me contenterai de signaler encore la pièce gravée dans l'ouvrage de M. Adrien de Longpérier, Pl X fig. I, où on lit distinctement au revers Kouvaď, et qu'il persiste à classer dans sa nouvelle rubrique Tab. I Zeitsch. d. DMG. Bd. XII I. Heft, à la 12me année, v. la colonne לך No. 184.

Une autre monnaie, également gravée dans l'ouvrage de M de Longpérier, même Pl. X fig. 3, présente au revers la date , bien distincte sur le dessin comme aussi dans la description, où les caractères sont reproduits en fonte, p. 70. M. Mordtmann ne s'est pas encore aperçu que c'est l'année 28 et non pas 38 qu'il faut y reconnaître; car il a encore placé la même pièce dans sa Pl. I, sous la rubrique de l'an 38, colonne אם No. 211.

N'est-on pas droit de se demander à présent, lorsque 18 ans se sont écoulés depuis la publication de l'ouvrage de M. de Longpérier, et que M. Mordtmann ne sait pas encore déchiffrer les dates, à qui doit être adressée la phrase de M. Mordtmann lui-même? «Bei völliger Unkenntniss «des Pehlvi und des Persischen gehörte ein grosser Muth «dazu, die Legenden der Pehlvi-Münzen erklären zu wol-«len» (Vorrede p. 4).

Dans la liste nouvelle que M. Mordtmann donne des monnaies de Kovad, dont la plus grande partie et nommément 45 variétés, sur le total de 50, se trouvent dans le riche cabinet de M. Soubhi-Bey, amateur distingué à Constantinople, il y a des fautes évidentes, qui décèlent une ignorance complète des légendes pehlevies: ainsi y trouve-t-on No. 35 et 36 deux pièces indiquées comme de l'an 11; mais il n'existe pas de monnaies de Kovad de cette année, et puisque la légende du côté de la tête donne , il faut croire que c'est de l'année 16 que les monnaies en question portent l'indication au revers. Ce que j'avance est d'autant plus vraisemblable qu'on trouve dans la Pl. III (Zahlen) du livre de M. Mordtmann le nombre 11 représenté , qui n'est autre que 16, comme je l'ai déjà

signalé. Les Nos 37, 38 et 39, ne sont pas non plus des années 13, 14 et 15, puisque le nom de *Kovad* est suivi du mot *afzou;* mais comme cette fois M. Mordtmann s'est abstenu de mentionner les détails du type, c.-à-d. les étoiles, les doubles bordures au revers etc., il m'est impossible de rectifier ses déterminations, et je dois me borner à en signaler l'inexactitude. Le No 43 est évidemment de la première partie du règne de Kovad; car nous savons déjà par expérience que M. Mordtmann prend toujours le nom du roi pour le nombre 20; d'ailleurs l'avers de la monnaie vient confirmer le fait, puisque le nom du roi n'est pas accompagné de la formule afzou, qui n'a jamais été omise depuis la 16me année de ce règne jusqu'à la fin.

Pour ce qui concerne les véritables découvertes de M. Mordtmann, c.-à-d. les déterminations nouvelles de monnaies à des rois qui n'en avaient pas — toutes ces découvertes se résument en une seule monnaie attribuée avec raison à *Kobad II Schirouïeh;* car les rectifications que M. Mordtmann croit avoir faites à l'ouvrage de M. de Longpérier — elles ont été déjà faites avant lui, bien qu'il ne veuille pas le reconnaître: cependant les dates précises des publications sont à la portée de ceux qui s'intéressent au sujet.

—

Tiflis, 9 mai 1858.

Il n'y a que peu de jours que je vous ai écrit, en vous communiquant quelques observations sur le nouveau supplément à l'ouvrage de M. le Dr. Mordtmann; mais de nouvelles découvertes que je viens de faire dans ce supplément me font un triste devoir de vous reparler encore de ce sujet.

L'auteur, en attribuant deux monnaies à Djamasp, No. 32 et 33, s'est abstenu de décrire le type de ces monnaies, et vous avez sans doute cru comme moi qu'il s'agit de pièces analogues à celles que j'ai attribuées à ce roi déjà en 1847: attribution que vous avez aussi adoptée depuis longtemps — mais j'ai découvert à mon grand étonnement que M Mordtmann prétend avoir trouvé la légende זאם (fig. 13 de la

Planche qui accompagne son supplément) et les dates ajoki — ou jaoki — ou janki — ou ainki (fig. 14 même Pl.), et la date תלתא (3) sur des pièces dont le type est exactement pareil à celle qu'il avait déjà attribuée à Djamasp (ganz wie No. 182, S. 78); or ni la description détaillée qu'il donne l. c., ni la figure ou l'empreinte Pl. VIII No. 23 de son premier ouvrage, ne répondent nullement aux monnaies sur lesquelles se trouvent la contraction *Djam* ou *Gam* pour Djamasp et les dates 1, 2 et 3. La première idée qui m'est venue c'est que probablement il y a un faute typographique, et que les indications (No. 182 S. 78) ont été placées au lieu de (No. 179, 180, 181, S. 75, 76, 77), et (Nachschrift S. 183, 184, No. 3, 4, 5, 6, v. l. c. Pl. VIII fig. 22). Mais dans ce cas ce serait une rectification, et il n'y a pas un mot dans le supplément qui fasse mention de cette rectification.

Il faut donc croire que M. le Dr. Mordtmann a fait placer les indications conformément a son idée première, et ainsi les Palasch et le Djamasp qu'il a publiés en 1852 — restent selon lui, comme par le passé, Palasch et Djamasp!

Quant aux deux nouvelles pièces publiées par lui, Suppl. No. 32 et 33, je suis bien sûr qu'elles sont uniques; car dans aucun cabinet de l'Europe on ne trouvera rien de pareil. Ce sont peut-être de ces productions d'une nouvelle industrie, que M. le Dr. Mordtmann mentionne p. 1 de son supplément, mais qui du reste ne pourra avoir de succès qu'à Constantinople, car en Europe on ne se laisse pas facilement prendre à de pareilles supercheries.

Le type des monnaies de Djamasp ne peut pas être confondu avec celui que M. le Dr. Mordtmann décrit en détail p. 78 de son ouvrage de 1852; mais il est toujours exactement comme celui qui est décrit par le même auteur p. 77, à l'article de Palasch. Deux effigies en regard ne peuvent pas être prises pour une seule effigie, la méprise serait par trop grossière. — Le savant auteur ne rectifie du reste pas ses attributions, et il persiste à laisser ce soin aux autres.

J'ai trouvé aussi avec étonnement au No. 28 du Suppl.

la description suivante d'une monnaie du prétendu Chodad Varda:

A. Legende: חודד ורד Chodad Vard(a).
R. Legenden links: הודד Chodad.
etc.

La légende du revers est encore une de ces curiosités qui ne se rencontrent qu'à Constantinople, et qui proviennent probablement de la même industrie que les monstres numismatiques signalés plus haut; car jusqu'à présent toutes les monnaies analogues portaient au revers soit le nom ולכש ou ולכאש (qu'on peut aussi prendre pour וורדא), soit une indication ou signe monétaire à droite et une place vide à gauche, où figurent ordinairement les noms des souverains. Il va sans dire que puisque des dixaines de pièces donnent un autre nom au revers, ce n'est pas ce nouveau canard numismatique qui pourra se soutenir sur l'eau.

En parcourant encore les deux ouvrages de M. le Dr. Mordtmann (1852 et 1858), il m'est venu la plaisante idée de comparer le degré de certitude qu'avaient les déterminations des monnaies sassanides en 1840, c.-à-d. bien avant la précieuse découverte de M. Olshausen, découverte qui a servi d'abord à rectifier les erreurs encore inévitables en 1840, et le degré de certitude des déterminations de monnaies sassanides que donne M. Mordtmann en voulant encore rectifier ce qui a déjà été rectifié avant lui.

Voici un petit Tableau des erreurs anciennes et de celles que nous devons exclusivement à M. Mordtmann.

1840. Ouvrage de M. de Longpérier.			1852 — 1858. Publications de M. le Dr. Mordtmann.		
1.	Jezdedjerd II	p. 52	1.	Iezdedjerd I	p. 63
2.	Hormisdas III.....	p. 59	2.	Hormisdas III.....	p. 71
3.	Djamasp	p. 70	3.	Djamasp..........	p. 78
4.	Sarbaraz	p. 81	4.	Palasch	p. 75
5.	Pouran...........	p. 83	5.	Varahran III	p. 43
6.	Azermi	p. 85	6.	Azermi	p. 145
			7.	Maspai...........	suppl. p. 1
Total, 6 déterminations qui ont été rectifiées.			Total, 7 déterminations erronées que l'auteur ne rétracte pas encore.		

Il est à remarquer que les erreurs que M. de Longpérier avait commises concernent des monnaies qui n'avaient encore pas été déterminées avant lui, et qu'il n'avait pas pour guide et pour appui l'importante découverte du savant Olshausen, qui a aussitôt répandu un nouveau jour sur la numismatique sassanide et sur les branches qui s'y rattachent. M. Mordtmann de son côté semble s'être imposé la tâche d'accumuler des erreurs gratuites, comme s'il voulait prouver l'inutilité de la découverte de l'illustre orientaliste au quel nous devons tant.

—

Tiflis, 12 mai 1858.

.... Voici ce que je vous dirai concernant le mot *Athouria*. Vous trouverez le prétendu nom de l'Assyrie dans l'épithète de *Iezdégird* 1er (selon tout le monde) *Iezdegird* II (selon M. Mordtmann); c'est l'épithète que ce savant lit *Ramaschtras*, qui doit être décomposée de la manière suivante: *Râm-Athrouni* [1]) et pour preuve de ce que j'avance, je vous si-

1) Souvent il n'y a que les trois ou quatre premières lettres du mot en question, c.-à-d. *athour*, *athi*, *athou* etc., ce qui ne doit pas empêcher de le reconnaître. Je reviendrai sur cette question dans la suite; voyez Bulletin histor. phil. T. XII. No. 6. Mélanges asiat. T. II, p. 348, où M. Bartholomaei avait déjà en 1854 exprimé ses doutes concernant l'Athouria de M. Mordtmann et que je partageai. D'après la nouvelle explication proposée par le savant numismate, il faut donc lire, au lieu de *Schapour-Athouria*, *Varahran-Athouria*, *Iezdikerti-Athouria*, comme le fait M. Mordtmann, vol. VIII. No. 82—86 etc., No. 100 etc., No. 134 etc., *Schapur*, *Varahran*, *Iezdikerti athrouni* c.-à-d. *Schapour* etc. *adorateur ou gardien du feu* (*sacré*). Au lieu d'*atrouni* je préfère cependant quant à présent de lire *athouri*. Cf. *Athoun(r)-pâigan* = *Aserbeidjan* etc. Mais je laisse à d'autres le soin de préciser et la prononciation et la signification du mot en question; V. ci-après. L'Athouria de M. Mordtmann est inadmissible sous tous les rapports. Il est bien remarquable que ce nom géographique, qui jusqu'à-présent a été regardé par M. Mordtmann et par d'autres comme un de ceux qui étaient les plus assurés, est justement celui qui l'est le moins. D'ailleurs M. Ouseley (*Observations* on some medals and gems, p. 27), avait déjà reconnu sur une pierre gravée d'un Khosroui: *atoun* (signifying fire), or *atru*, or *atour* or *atorn* (perhaps for athorne), etc. Voy.

gnalerai le fait suivant. Sur les monnaies du même Iezdégird vous trouverez au revers, à peu d'exceptions près, l'épithète *Atrouni* d'un côté et le nom du roi Iesdegerti de l'autre. Cette épithète avait remplacé pour quelque temps le *Nouvazi* qui était inscrit à la même place sous les premiers Sassanides. Vous trouverez encore la même formule *Athrouni* au revers de beaucoup de monnaies de Sapor III, puis déjà plus rarement sous Varahran IV, et depuis lors elle ne paraît plus sous le règne de Iezdégird II (selon M. Mordtmann Yezdégird III); car ce roi avait adopté l'épithète [illegible] *nouki* (?)[2]), que je ne me charge pas d'expliquer; car je crois qu'il y a moins d'inconvenient à laisser cette énigme à deviner aux autres qu'à proposer une explication qui ne serait rien moins que certaine. Au revers des monnaies de Varahran V on voit encore quelquefois les deux lettres *Ath* — pour *athrouni*, et depuis elles ne reparaissent plus jamais.

Enfin je crois que puisque sous des règnes entiers et presque sur toute la monnaie qui a été émise pendant ces règnes, on retrouve le même mot, il ne peut être considéré comme un nom de ville ou de province, car il serait étrange de supposer que Iezdégird, Sapor III et Varahran V eussent seulement fait frapper monnaie dans l'Assyrie, et que les rois qui regnèrent après eux, eussent cessé entièrement d'en faire autant.

Le signe monétaire בבא *Baba* se rencontre quelquefois sur les monnaies de *Iezdégerd*, de *Sapor* III et de Varahran IV, mais depuis lors il ne reparaît plus du tout jusqu'au règne de *Khosrou Parviz*, où il se voit quelquefois, mais fort rarement. C'est tout-à-fait à tort que M. Mordtmann a

---

encore, Thomas, the Journal etc., vol. XIII. Part. 2. p. 386, où il a énoncé presque les mêmes idées que M. Bartholomaei, mais en transcrivant le mot: אתוררי et p. 415, No. 1, 8, 21, 79. [D.]

2) M. Thomas (The Journal etc. XIII, 2. p. 387) lit נרכי ou נוכי. M. Mordtmann (Zeitschr. T. VIII p. 71 No. 160) transcrit ce mot ניכי. Toutes les pièces de cette monnaie qui sont à ma disposition offrent *nouki* ou *nivaki*. Je crois que cette épithète n'est que le mot pehlevi, prononcé par les Parses indiens *nadvak* pur, etc. [D].

voulu corriger la leçon proposée par M. Thomas, qui a reconnu avec raison les lettres Bisch dans un signe monétaire des plus fréquents sous Kovad et sous ses successeurs jusqu'à Khosrou Parviz inclusivement. Ce signe peut fort bien ne pas désigner la localité que le savant anglais a cru y reconnaître, mais dans tous les cas il ne peut être lu que de la manière dont M. Thomas l'a déchiffré. M. Mordtmann de son côté a fait un triage arbitraire du même signe pour le répartir dans deux des colonnes de son Tableau, paru dans le supplément, et on peut hardiment dire que toute la rubrique en deux colonnes בבא (Baba) et בסא (Basa), pour les règnes de Kobad, Khosrou Nouschirvan et Hormizdas IV, doit être fondue en une seule colonne, sous la rubrique ביש; car pour former des noms de villes vrais ou imaginaires, on n'est pas en droit de changer les lettres d'un groupe aussi clair que celui dont il s'agit—du reste c'est toujours le ש pehlevi qui joue plus d'un mauvais tour à M. Mordtmann, qui paraît décidément ne pas le voir où il est et le trouver où il n'est pas. Aussi veut-il reconnaître une abréviation du nom Nischahpour dans un groupe très fréquent, qui ne peut être lu que נאחג̣ (Nahdsch) ou ניחג̣ (Nihdsch); une autre variante donne ניה̣ (Nih); quant au ש, dont la forme est bien distincte sur les monnaies de Sapor III et d'Artaxerce III, dans leurs noms, et aussi dans les nombres persans 16, 26, 36 et 46, au revers des monnaies de plusieurs règnes, cette lettre ne se trouve pas dans le groupe en question, pas plus que le ף ne se trouve à la fin de ce mot; car il n'est jamais terminé par un cercle fermé, mais toujours par un demi-cercle, qui est le ג pehlwi. Le dessin que donne M. Mordtmann (Pl. IV Prägeorte Fig. 29.) ne pouvait être lu que נאחף (Nahp); mais la lettre finale n'est pas exactement représentée, car c'est un ג̣ et non pas un ף.

Mais je passe de ces questions de détail à une autre bien plus grave, puisqu'elle concerne la valeur de tous les signes monétaires.

Dans ma dernière lettre je vous ai exposé les raisons qui me paraissent ne pas faire admettre le groupe בבא (Baba) pour la dénomination de la capitale de la monarchie des Sassanides. A présent je reprends le même sujet, mais en laissant de côté le groupe dont je conteste la transcription.

On sait que dans toutes les monarchies comme la Perse sous les Sassanides, c.-à-d. les monarchies stables — je ne parle pas de ces conquérants nomades et éphémères comme les Seldjoukides, les Houlaguides, les Djoutchides etc., c'est dans la capitale ou la résidence du souverain qu'on a de tout temps frappé une quantité beaucoup plus considérable de numéraire monnayé que dans chacune des villes de province: ceci est un fait qui me paraît ne pas exiger de preuves. J'accepte les indications monétaires telles que les présente M. Mordtmann sur les deux Planches ou Tableaux qui accompagnent son supplément, et en y trouvant environ 150 ans de dates, ainsi qu'une 30ne de variétés de signes monétaires — je parcours des yeux tout le Tableau, qui présente environ 800 variétés de combinaisons de ces signes avec ces dates. Vainement je cherche un signe quelconque qui ait une prépondérance *suivie, non interrompue* et assez *marquée* pour pouvoir être accepté comme le signe par excellence, le signe désignant la capitale. Ne doit-on pas conclure de ce fait, que la monnaie qu'on frappait dans la capitale était marquée de plusieurs signes différents? et s'il en était ainsi pour la capitale, pourquoi n'en serait-il pas de même des villes de province où on frappait monnaie? C'est à ce qu'il me semble la seule solution possible du problème que présentent et la très grande variété de ces signes monétaires, et leur fluctuation ou versatilité, qui ne se rapporte ni aux agrandissements territoriaux de la monarchie, lors des conquêtes, ni aux diminutions de territoire lors des revers. Il est encore à remarquer que les listes de signes monétaires, déjà assez considérable dans les publications de M. Mordtmann, devront encore être accrues de toutes les variétés qu'il n'a point vues, ou qu'il n'a pas su distinguer, et de ces variétés il s'en trouve un nombre assez notable dans nos collections de Russie. Ces variétés allongeront surtout

la liste des monnaies de Kovad; car malgré la 50ne de piè ces de ce règne qui vient d'être publiée dans le supplément, toujours est-il que nous pouvons encore doubler si non tripler le total des variétés de monnaies de ce règne: ainsi p. ex. dans ma suite je compte plus de 80 monnaies de Kovad, l'Institut oriental en compte je crois une 50ne, et pour ce qui est des cabinets de l'Académie, de l'Université de St. Pétersbourg etc., il est probable que vous y trouverez au moins encore une 100ne ou même 200 Kavad peut-être. Lorsque vous aurez dressé des listes ou tableaux des variétés de signes, et que vous aurez compté les doubles, il me semble que le résultat de tous ces calculs sera conforme à la conclusion déjà énoncée, qu'il n'y a pas de *ville capitale monétaire* pour les Sassanides, indiquée par leur monnaie, et la conséquence naturelle de ce fait, une fois qu'il sera établi, ne peut être autre que de faire considérer tous les signes mo nétaires non pas comme des abréviations de noms de villes, mais comme des signes de monnayeurs, employés sous les Sassanides.

—

Tiflis, 16 Mai 1858.

Dans ma dernière lettre je vous ai dit quelques mots concernant les différents signes monétaires, et je reprends encore le même sujet, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de tirer au clair ce fait: sont-ce des indications géographiques, ou seulement de simples signes monétaires, ainsi que M. de Khanykoff en a conçu la première idée.

Dans son supplément M. Mordtmann a réuni pour le règne de Kovad 28 signes, dont 5 me paraissent devoir être soit exclus soit remplacés, et nommément les deux signes ou groupes בבא (Baba) et בסא (Bésa), qui ne peuvent être que le groupe ביש (Bisch), comme je vous l'ai déjà dit. Le groupe בי (Bi) me paraît aussi devoir être remplacé par בנ (Bn); car la seconde lettre n'est pas un iod, mais elle est un noun; par contre le groupe que M. Mordtmann a transcrit נה (Nh) ne peut être lu que וה (Vh), car la première

lettre est un vav bien caractérisé; enfin la réunion de lettres נשח (Nschh) ne peut être que le groupe נאח (Nah) ou (Nih).

En retranchant les superfluités et en remplaçant ce qui a été mal transcrit, il restera encore à ce qu'il me parait 27 différents signes monétaires pour le règne de Kovad, sur la Planche telle que la donne M. Mordtmann.

Dans ma suite de monnaies du même règne se trouvent la plupart de ces indications ou signes monétaires, soit sur des dirhems de la première partie du règne de Kovad, sans dates, mais avec le nom des deux côtés, soit de l'époque où on mettait les dates, c.-à-d. depuis la 13me jusqu'à la 41me année; mais il s'y trouve encore un nombre assez considérable de groupes qui doivent être ajoutés aux 27 ci-dessus mentionnés. Ces nouveaux signes monétaires sont: נם (Nm) et רו (Ru), sur des monnaies sans date; מא (Ma) avec les dates 13, 17, 22, 26 et 28; אם (Am), dates 14 et 18; איר (Aïr), dates 18 et 37; דא (Da), dates 19 et 34; רי (Ri), date 20; שב (Schb) ou שי (Schi), date 23? את (At), dates 32, 33 et 36; אפר (Apr), date 37; רא (Ra), dates 39 et 41; זו (Zou), date 40; יה (Ih), date 40. Ce sont donc 14 nouveaux signes monétaires à ajouter aux 27 déjà connus et employés sous le règne de Kovad: il y aurait ainsi 41 villes qui avaient chacune son hôtel de monnaies pour frapper de l'argent blanc à l'effigie et au type de ce roi sassanide. Mais ce n'est pas tout encore: je crois me rappeler qu'il y a au moins une 60ne de monnaies de Kovad dans la collection de l'Institut oriental et environ autant au Musée de l'Académie. Vous y trouverez probablement presque tous les signes monétaires que je viens de mentionner et encore au moins une 10ne de nouveaux: cela ira donc au-delà de 50, ce qui devra paraître un peu trop, si on compare avec les exergues des monnaies du bas empire romain, des époques contemporaines, et cependant cet empire ne comptait certes pas moins de villes que n'en comptait Kovad dans ses états.

Le signe monétaire le plus fréquent sous Kovad, du moins dans ma suite, c'est le groupe ou monogramme אב (Ab)

qui revient 9 fois parmi mes 82 pièces de ce règne, mais on ne le retrouve plus aussi souvent sous les règnes suivants; car sur environ 250 pièces des époques postérieures, je ne le vois qu'au nombre de 18 fois. A ces époques le signe le plus fréquent était אס (As), mais ni l'un ni l'autre ne paraissent se rapporter à Ctésiphon-Madaïn.

Je me permettrai encore d'attirer votre attention sur une autre source où on pourra peut-être trouver la solution du problème qui nous occupe et nous intéresse si vivement. Il existe au Musée de l'Ermitage une quantité assez considérable de pierres gravées, à inscriptions pehlevies, j'en connais aussi un nombre assez grand dans la collection d'antiquités orientales de M. le comte Pierre Schouvaloff. Ces pierres ne contiennent pour la plupart que des noms d'hommes, dont l'un est toujours sous sa forme simple et les autres sous la forme patronymique, avec la terminaison connue. Si ma mémoire ne me trompe pas, je crois reconnaître parmi les signes monétaires beaucoup de noms en abrégé, qu'on retrouve au complet sur les pierres gravées. Il me semble que ce nouveau mode de vérification pourra être d'une assez grande portée pour la solutiou du problème; car sur les pierres gravées, qui n'étaient que des cachets, dont tout le monde se servait en Perse à l'époque des Sassanides, il ne peut pas être question de noms de villes, mais bien de noms d'individus.

—

Tiflis, 26 mai 1858.

Il est encore un point de la numismatique sassanide, qui demande à être éclairci, et qui m'a donné beaucoup à penser — ce sont les nombres ou dates, que vous avez été le premier à reconnaître sur des monnaies de Firouz. Vous avez trouvé, si je ne me trompe, les nombres 4 et 7 avec différents signes monétaires [3]). Je possède aussi dans ma suite une pièce avec le nombre 6.

3) Voy. Mélang. asiat. T. II, p. 389; Bullet. hist.-phil. T. XII, No. 6. Je me permets ici de rappeler une monnaie du roi Schapour II, expliquée par M. de Sacy (Mémoires etc. p. 204 — 6, pl. VIII, No. 14),

Il est d'autant plus étrange de trouver ces nombres, qu'ils sont pour ainsi dire des exceptions parmi les monnaies fort nombreuses de Firouz, et cela au point qu'on ne trouve un des nombres en question que parmi une 20ne de monnaies dont la très grande majorité présente au revers, soit le nom du roi, soit un grand *M* majuscule, peut-être *malca* (roi). On peut donc se demander pour quelle raison ces exceptions ont été faites. Néanmoins le problème est ainsi posé. Nous avons une grande quantité de monnaies appartenant au long règne de Firouz; ces monnaies présentent deux variétés bien distinctes: 1° des pièces à effigie coiffée d'une tiare sans ailes, 2° des pièces à effigie coiffée d'une tiare ailée.

La 1re de ces séries se subdivise encore en monnaies avec les dates 6 et 7 et en monnaies qui ne présentent point de dates. Il est naturel de s'attendre à trouver encore le nombre 5, qui s'intercalera dans cette première série; mais peut-on espérer de retrouver les dates 1, 2, et 3? c'est ce dont il est permis de douter, du moins pour les dates 1 et 2.

Nous savons par l'histoire que Firouz était le fils aîné d'Iezdégird, et que ce n'est que par une prédilection du père qu'Hormisdas III lui succéda au détriment des droits de Firouz, droits légitimes, et que ce dernier fit valoir chez les Haïathélites ou Huns blancs (peuple nomade qui errait dans le Maouerounnahr): c'est à l'aide de ces nomades que Firouz fut placé sur le trône. On ne sait pas au juste combien de temps a régné Hormisdas III: les uns affirment qu'il ne régna qu'un an, les autres 4 ans ou même 7. Les deux dernières assertions me paraissent dénuées de fondement, comme l'a déjà observé aussi Richter, p. 210; mais je serais porté à croire que le règne d'Hormisdas III s'est

---

laquelle fournit sur l'avers les lettres אבא *aba*, qu'on pourrait lire aussi *scheba* (7) ou peut-être prendre pour 5; voy. Spiegel. Huzv. Gramm. p. 71. A cette occasion l'illustre orientaliste ajoute la remarque suivante: «Ces lettres offrent un problème important à résoudre; ne pourrait-on pas conjecturer qu'elles ont une valeur numérique, et qu'elles indiquent ou l'année du règne du prince, ou l'année d'une ère particulière aux Sassanides?» [*D.*]

prolongé deux ou même peut-être trois ans. Il s'en suivrait que Firouz, aussitôt après son avènement, fit frapper monnaie avec des dates 4, (5?) 6 et 7, pendant les premières années de son règne, comme pour protester contre l'occupation illégitime du trône par son frère Hormisdas III.

Pour quoi ne continua-t-on pas de mettre les dates sur la monnaie après les 7 années indiquées? ceci est une question que je ne puis résoudre que par une conjecture. On voit d'après l'histoire que les commencements du règne de Firouz furent très malheureux pour la Perse entière, à cause d'une disette qui fut le résultat d'une sécheresse. Ne pourrait-on pas admettre que c'est pour effacer le souvenir de cette calamité qu'on a cessé de compter les années néfastes? On a vu dans des pays bien plus civilisés que la Perse, changer le type de la monnaie par suite de préjugés populaires.

Mais je vous ferai observer, Monsieur, que cette disette même, que cette sécheresse et que tous ces malheurs me paraissent seulement et uniquement la conséquence de l'admission sur le territoire de la Perse des nomades de la Transoxane; je crois pouvoir me permettre de commenter de la manière suivante les paroles citées par l'illuste Sylvestre de Sacy, Ant. de la Perse, Histoire des Sassanides p. 347.

«Dis aux rivaux des adorateurs du feu (des agriculteurs), à ces ennemis dont la course est aussi précipitée que celle des vents (aux nomades qui ont envahi la Perse): Couvrez votre tête de poussière; car les eaux des ruissaux ont rempli leurs lits comme par le passé.»

Je dis cela, car j'ai vu de mes yeux ce qu'est la Perse de nos jours, grâce aux popuplations nomades qui la remplissent et la désolent: c'est la cause de l'apauvrissement de ce beau pays — Zoroastre le sage legislateur avait bien prévu tous les malheurs qui devaient résulter pour son pays si on y admettait la vie nomade: aussi tout le Zendavesta avait il pour but de contraindre les habitants à se livrer à l'agriculture, et delà la propagande du culte du feu était devenue obligatoire pour les Mazdaïaznans: comme les nomades

sont des ennemis naturels des agriculteurs, ils viennent avec leurs innombrables troupeaux détruire les récoltes, détruire les canaux sans lesquels il n'y a pas de végétation en Perse, et en outre ces hommes sauvages et fainéants sont tous voleurs, au point qu'on a dû entourer tous les villages de murs, et que pour la nuit les habitants y font entrer le peu de bétail qu'ils sont à même de posséder.

L'irruption des nomades avec Firouz a non-seulement laissé des traces sur le sol de la Perse, ainsi que nous l'atteste l'histoire, mais je prétends encore que depuis cette époque même, en étudiant bien le type des monnaies de la dynastie sassanide, on peut observer un certain relâchement dans l'observation des pratiques religieuses du culte de Zoroastre: ainsi c'est justement depuis l'avénement de Firouz que les rois ont cessé de se faire nouer la barbe (signe de respect pour le feu sacré, que jamais un poil ne devait souiller).

Il est possible que déjà sous Iezdégird les nomades aient été admis sur le territoire de la Perse, y soient venus en plus grand nombre encore sous Hormisdas III, et que Firouz ait fait un soulèvement à l'aide de ces hordes contre son frère, pour le renverser du trône: ainsi les 7 années de sécheresse et de disette pourraient être réparties entre le règne d'Hormisdas et les premières années de Firouz, qui dut enfin expulser ou réprimer par les armes les auxiliaires dangereux qu'il avait lui-même employés.

—

P. S. Dans une lettre du 9 juin M. Bartholomai ajoute encore les remarques suivantes, concernant [illegible] et [illegible]:

1° Encore une autre observation, c'est que les trois lettres ri, vav et noun, depuis Ardeschir 1er, etaient presque toujours faciles à confondre, et ces trois lettres sont presque toujours sous la même forme [illegible]. Sous Iezdégird 1er, on ne paraît pas encore avoir adopté le [illegible], qui eût été bien facile à distinguer des autres lettres; car ce n'est que sous Sapor III qu'il paraît du reste fort rarement à la place du [illegible], et ce

n'est que depuis Varahran V que le [pehlevi] est employé de préférence. En tout cas, puisque sur la grande majorité des monnaies qui ont du côté de l'avers le mot [pehlevi] et au revers [pehlevi] — puisque ces légendes sont presque toujours identiques, et que ce n'est que sur de bien rares exceptions qu'il y a une différence dans la 3me lettre de ce mot, on pourrait peut-être mettre sur le compte de la maladresse du graveur ces inégalités. Quant au mot *athrouni*, il me paraitrait correspondre à peu près aux titre PONTIFEX MAXIMVS, que les empereurs romains prenaient si souvent sur leurs monnaies.

2º Passons anx monnaies de Vologése ou Balasch, ou de Khodad Varda de M. Mordtmann. N'est on pas frappé de trouver que les Grecs ont transcrit d'une manière différente les noms de Kovad et de Pacore Καβαδης et ΠΑΚωΡΗС avec un Κ et Vologèse ΟΛΑΓΑΣΗΣ avec un Γ? si en pehlevi les trois noms cités étaient transcrits par le même ב — [pehlevi], pourquoi aurait-on une fois mis un Γ et d'autres fois un Κ — cela ne donnerait il pas à penser, que peut-être dans le nom de Balasch ou Vologèse il y avait un equivalent du *Gh* Γ des Grecs? et peut-être s'écrivait il a cette époque [pehlevi], comme aussi dans le mot [pehlevi] آوكري (?), qui est plus souvent avec un [pehlevi] et presque jamais avec un [pehlevi]; du moins ne l'ai-je jamais vu ainsi transcrit. Mais si on accepte même la leçon [pehlevi] ou [pehlevi], comme Valadas ou Valadasch, cela se rapproche toujours beaucoup plus du بلاش des Orientaux et du Obalas, Balasces des Grecs que du Hormisdas. J'énonce la conjecture, mais c'est à vous à décider, si elle est acceptable ou non, car je n'ai rien pour l'appuyer. Si on examine les monnaies de [pehlevi], on remarquera qu'elles sont d'un travail plus soigné que celles d'Iezdégird II et même que celles de Firouz, avec les dates 4, 6 et 7, qui sont les plus anciennes monnaies connues de ce régne; il en resulte encore que les monnaies de [pehlevi] ne paraissent par devoir être attribuées à Hormidas III, puisque selon toute probabilité elles devraient être tout aussi

grossièrement fabriquées que celles des époques les plus approchantes. Mais on remarque vers le milieu du règne de Firouz une modification de type, c.-à-d. la tiare ailée, et depuis lors on remarque aussi une amélioration du style et de la fabrique de ces dirhems jusqu'à la fin du règne. Cette amélioration est encore visible sur les plus anciennes monnaies du règne de Kobad. Les dirhems qui portent le nom [illegible] au revers, sont eucore assez bien gravées: c'est à cette époque, c.-à-d. au règne de Balasch, que les monnaies à légende [illegible] se classent au point de vue du style et de la fabrique.

(Tiré du *Bull. histor.-philol. T. XV. No.* 22.)

$\frac{13}{25}$ August 1858.

Ueber die Heldensagen der minussinschen Tataren; von A. SCHIEFNER.

Castrén hatte auf seiner Reise durch den minussinschen Kreis des jenisseischen Gouvernements in der ersten Hälfte des Jahres 1847 Gelegenheit eine Anzahl von tatarischen Heldensagen aufzuzeichnen. Sieben derselben sind in mehr oder minder verkürzter Gestalt als Anhang zu Castrén's ethnologischen Vorlesungen über die altaischen Völkerschaften (St. Petersb. 1857) S. 181—257 in deutscher Uebersetzung mitgetheilt worden. Ausserdem hat Castrén zwei solcher Heldensagen in tatarischer Sprache aufgezeichnet, eine längere (*Aidôlei* u. *Ai-Mirgän*), die als Sprachprobe hinter seinem Versuch einer koibalischen und karagassischen Sprachlehre, (St. Petersburg 1857) S. 169 — 208 abgedruckt ist und eine kürzere (*Küreldei-Mirgän* und *Kümüs-Areg*). Ferner hat sich unter den von ihm mitgebrachten Materialien noch eine dritte von fremder Hand tatarisch niedergeschriebene Heldensage (*Alten-Bölte* und *Kobirtschi-Taidschi*) gefunden. In dem 5ten und 6ten Heft des Boten der Kaiserl. russ. geograph. Gesellschaft vom Jahre 1855 sind endlich noch fünf von W. Titow auf der uibatschen Steppe des minussinschen Kreises nach dem Gesange eines greisen tatarischen Rhapsoden aufgezeichnete Heldensagen erschienen. Auf Grundlage dieser 15 Heldensagen will ich es versuchen in kurzen Zügen ein Bild des tatarischen Heldenlebens, wie es in diesen Sagen auftritt, zu entwerfen und so viel als möglich auf diejenigen Punkte aufmerksam machen, welche Mythenforschern und Freunden epischer Dichtung willkommen sein dürften.

Da meine in dem Vorwort zu Castrén's ethnologischen Vorlesungen p. VIII in Aussicht gestellte rhythmische Bearbeitung der tatarischen Heldensagen noch nicht erschienen ist, halte ich es der leichtern Uebersicht wegen für nothwendig den Inhalt der einzelnen Sagen in Kürze anzugeben.

I. Aidôlei und Ai-Mirgän. *Alten-Chan* ist kinderlos. Als er sein Volk mustert, sieht er einen Knaben dreier Jahre, den *Kudai* ihm an Sohnes Statt gesandt hat. Er will ihn wegen seines kühnen Aussehens tödten. Vergebens versucht es seine Gattin *Alten-Areg* den Knaben zu retten. Es gelingt aber auch dem *Alten-Chan* nicht den Knaben mit dem Schwert, dem Speer und dem Pfeil zu tödten. Zur Strafe erscheint die böse Schwanfrau aus der 17ten Erdschicht und mit ihr *Katai-Alep*, der den Kampf mit *Alten-Chan* beginnt. Als letzterem die Kräfte schwinden, erhebt sich der Knabe dreier Jahre aus seiner Staubgestalt unter der Schwanfrau hervor und befreit *Alten-Chan* von *Katai-Alep*, den er tödtet. Als der Knabe auf die Schwanfrau losstürzt, sendet *Kudai* eine Schrift zur Erde, um vor dem Kampfe die Erde drei Tage zu festigen. Nach sieben- und neunjährigem Kampfe sinken beide in die 17te Erdschicht in die Heimath der Schwanfrau, wo diese den Knaben an einen schwarzen, aus der Tiefe bis zum Sonnenlande emporwachsenden Kupferfels schmiedet. Selbst will sie wieder zum Sonnenlande empor um den neugebornen Sohn *Alten-Chan's* zu suchen. Unterdessen ist das weisslich blaue Füllen schon mit dem Kinde entflohen, wird aber von einem andern Freunde der Schwanfrau, *Katendjula*, verfolgt. Auf das Aeusserste erschöpft rettet sich das Füllen durch einen Nebel, den es ausprustet, den aber auch die Schwanfrau einschlürft. Weiter sucht das Füllen Hülfe bei *Alten-Irgäk*, der *Katendjula* tödtet, selbst aber durch die Schwanfrau umkommt, worauf sie sich durch sein Blut auf vierzig Jahre stärkt. *Kara-Môs*, der sich auch der Verfolgten annimmt, findet ebenfalls seinen Tod. In der grössten Noth springt das Füllen auf eine Insel in einem Feuermeer, verwandelt sich in ein Mädchen und hält den Sohn *Alten-Chan's* umschlungen. Als die Schwanfrau auf die Insel nachspringt, wird das Füllen zum Hecht und packt den Knaben mit dem Munde, endlich ver-

wandelt es ihn in Sand und sich in eine goldene Ente, die auf dem Feuermeer umherschwimmt. Missvergnügt zieht die Schwanfrau ab. Der Knabe findet gleich darauf das ihm bestimmte Heldenross und erhält seinen Namen *Aidôlei.* Das Ross giebt ihm Anweisung zur Befreiung des Knaben dreier Jahre. *Aidôlei* dringt in die 17te Erdschicht mit solcher Wucht, dass der schwarze Kupferfelsen berstet und die Fesseln dem Knaben dreier Jahre von Händen und Füssen fallen. *Ojendje-Kara*, der Schwanfrauen jüngste, verlockt in Gestalt eines schwarzen Fuchses *Aidôlei* in die Tiefe. Trotz der Warnung des Rosses reicht *Aidôlei* den ihn bewillkommnenden 30 Jungfrauen die Hand, worauf die 30 Jungfrauen zu einer einzigen und dann zu einem Wolfe werden; *Aidôlei* selbst bleibt mit dem Steisse am Boden haften. Sein Ross eilt hinab in die 17te Erdschicht und begegnet dem Knaben dreier Jahre, der es nicht besteigen mag, aber den herbeieilenden Wolf so lange peitscht, bis er gesteht, dass er die jüngste Schwanfrau *Ojendje-Kara* sei. In Menschengestalt ringt sie mit dem Knaben dreier Jahre, der nach sieben Jahren ihr das Garaus macht. Da kommt ihm auch sein eigenes Heldenross entgegen und er erhält den Namen *Ai-Mirgän*. Nun befreit er *Aidôlei*, indem er neun Helden aus dem Lande *Katendjula's* in seiner Nähe tödtet. Es erscheinen nun noch der Sohn *Katendjula's* und der Sohn der Schwanfrau, die ihren Tod durch *Aidôlei* und *Ai-Mirgän* finden. *Aidôlei* muss, um nicht zu Stein zu werden, die ihm bestimmte *Ai-Areg* zum Weibe nehmen; zuvor wird er durch eine List seines Rosses vor einem gefahrvollen Wettsuchen mit *Ai-Areg* gerettet und zu *Ai-Mirgän* gerufen, wo er seine Hochzeit feiert.

II. Ak-Chan und Aidôlei-Mirgän. *Ak-Chan* begiebt sich gegen den Willen seiner Gattin *Alten-Areg* von Hause und achtet nicht, als sie ihm nachruft, dass sie sich schwanger fühle. Er kommt zu *Katai-Chan*, der auf einem schimmelgrauen Stier mit vierzig Hörnern reitet. Im Rausche verspricht er dem *Katai-Chan* nicht allein die Tochter, sondern auch den Sohn zu geben, den seine Gattin geboren haben könnte. Als er, nach Hause zurückgekehrt, nicht mehr an Erfüllung seines Versprechens denkt, holt sich *Katai-Chan*

die Kinder selbst und tödtet den *Ak-Chan* selbst, das Ross *Ak-Chan's* aber entkommt. *Katai-Chan* lässt die beiden Kinder nebst 60 andern an ein langes Seil binden und einem Meerungeheuer, *Kiro-Balak*, vorwerfen. Da das Seil zu kurz ist, wird ein Stück angeknüpft, dieses Ende fällt jedoch mit den beiden Kindern *Ak-Chan's* ins Meer. Bald nach dem Tode *Ak-Chan's* und seiner Gattin *Alten-Areg* hatte sein Ataman *Sädei-Mirgän* sich alle Habe angeeignet. Als eine seiner Dienerinnen eines Tags die Leichen der Kinder *Ak-Chan's* am Meere findet, lässt *Sädei-Mirgän* die Kinder in ein 70 Klafter tiefes Grab senken und sieben Helden fortwährend an dem Grabe Wache halten. Bald darauf wird ein Heldenfüllen geboren, das *Sädei-Mirgän* vergebens zu tödten versucht und ihm vergebens nachsetzt. Das Füllen kehrt rasch heim, verwandelt sich in ein sechsjähriges Mädchen, singt am Grabe der Kinder *Ak-Chan's* und berauscht die Wächter, welche sich vom Grabe entfernen. Darauf verwandelt sich das Füllen in ein 7jähriges Knäblein, gräbt das Grab auf, nimmt die Gebeine der Kinder in zwei Filzsäcken auf seinen Rücken und eilt wieder in Füllengestalt davon. Gleich darauf kommt das weisse Ross (*Ag-At*) *Ak-Chan's* gelaufen. Das Füllen wandelt sich in einen Knaben, das weisse Ross in einen Greis. *Ag-At* hatte von einem Falken Auskunft über das an dem Fusse einer goldnen Birke vergrabene Lebenswasser und das weisse Gras der Birke erhalten, wodurch man wiederum zum Leben wecken könne. Damit bringt das Füllen die Kinder *Ak-Chan's* wiederum zum Leben, was *Katai-Chan* alsbald erfährt und mit seinem vierzighörnigen Stier herbeigeeilt kommt. Das Füllen enteilt und sucht Hülfe bei *Jebet-Chan* und bei *Alten-Kus*, die beide von *Katai-Chan* getödtet werden. Das Füllen birgt die Tochter *Ak-Chan's* im Dunkel des Waldes und eilt mit dem Sohne weiter, klimmt einen hohen Eisenberg hinan und weckt nach dreitägigem Schlaf den Knaben, der nun einen beschwerlichen Kampf mit dem ebenfalls auf den Berg hinaufgekommenen *Katai-Chan* beginnt und ihn endlich tödtet. Darauf ruht er neun Tage, am zehnten ist er, wie auch sein Füllen, schon ganz erwachsen. Der Knabe erhält den Namen *Aidôlei-Mirgän*, die Schwester den Namen *Alten-Ku-*

ruptju. Diese war indessen vor Hunger gestorben, wird aber vom Bruder wiederum zum Leben gebracht; ebenso auch *Alten-Kus* und *Jebet-Chan*, dessen Tochter *Intei-Areg Aidôlei-Mirgän* heimführt. Zu Hause angekommen findet er seinen von dem weissen Rosse *Ag-At* wiederbelebten Vater *Ak-Chan* wieder. Als die Hochzeit vorüber ist, hält *Aidôlei-Mirgän* Gericht über *Sâdei-Mirgän*, den er lebend mit dem Rosse an einen Fels schmieden lässt. *Alten-Kus* heirathet *Aidôlei's* Schwester *Alten-Kuruptju.*

III. Ag-Ai. *Ak-Chan* ist kinderlos. Es erscheinen drei Söhne *Kan-Mirgän's* und verlangen von ihm seinen Sohn. Da springt ein Knabe dreier Jahre aus dem Volke hervor, den *Kök-Molot* im Quersack seines Sattels zu seinem Vater *Kan-Mirgän* bringt. Als er fünf Jahr als ist, erhält er seine Heldenrüstung und Waffen von *Kan-Mirgän* und soll den *Sor Chan*, dem *Kan-Mirgän* unterworfen war, bezwingen. Der Knabe will zuvor seine Kräfte versuchen und tödtet bei dieser Gelegenheit die drei Söhne *Kan-Mirgän's*, die ihn gemisshandelt hatten, dann auch *Kan-Mirgän* selbst und treibt seine Habe in seine Heimath, wo ihm sein alter Vater schon begegnet. Jetzt erhält er sein Heldenross und seinen Namen *Ag-Ai.* Eine Zeit lang bleibt *Ag-Ai* in der Heimath und will dann zu *Sor-Chan* aufbrechen. Zuvor lässt er den Zaubrer *Balamon-Kam* mit neun Trommeln kommen. Dieser sagt ihm den Weg vorher. Darauf will *Ag-Ai* wissen, wer seine Eltern seien. *Balamon-Kam* findet endlich einen weissen Stein im Grunde des Meeres, der wie ein weisser Hase schimmert und ihm Kunde giebt, dass er selbst die Mutter sei und *Kudai* der Vater, dass man aus Mitleid den Knaben dem *Ak-Chan* gegeben habe. *Balamon-Kam* muss nun auch den Stein holen, der durch seinen Glanz die Jurte erhellt. Darauf zieht *Ag-Ai* zu *Sor-Chan* und findet Alles so wie es *Balamon-Kam* vorhergesagt hat. Es begegnen ihm zwei Helden, das sind *Sor-Chan's* Töchter *Kümus-Areg* und *Alten-Areg.* Die letztere ist ihm zur Gattin bestimmt. Nach der Hochzeit reitet *Kümüs-Areg* mit *Ag-Ai* auf die Jagd und versucht es mit ihm zu ringen. Zur Strafe dafür, dass er mit seiner Schwägerin gerungen, wird *Ag-Ai* in eine neuneckige Eisenkammer nach dem Himmel geschleppt,

bleibt aber trotz der ihn umgebenden Gluth des Feuers unversehrt Es rettet ihn der weisse Stein, der darauf zum weissen Schwan wird. Als er wieder zu *Alten-Areg* gelangt ist, kehrt er mit ihr heim.

IV. Alten-Bölte und Kobirtschi-Taidschi. *Ak-Chan* und *Alten-Areg*, beide alt und kinderlos, begeben sich zu *Torantai-Chan*, von dessen neun Söhnen sie sich den jüngsten, der noch in der Wiege lag, erbitten. *Ak-Chan* kehrt auf dem Heimwege um, weil er es vergessen hat *Torantai-Chan* nach dem Preise des Kindes zu fragen; wofür er, als er wiederkehrt, von der Gattin tüchtig ausgescholten wird Der Knabe wächst heran, erhält sein Heldenross und den Namen *Alten-Bölte.* Als er eines Tages auf der Jagd ist, hört er ein Kind in der Jurte *Ak-Chan's* wimmern. Auch dieses Kind erzieht *Ak-Chan* und lässt den Knaben, als er herangewachsen, ein Heldenross wählen, wobei er den Namen *Kobirtschi-Taidschi* erhält. Beide Helden-Brüder bleiben nach dem Tode der Alten beisammen. Als *Alten-Bölte* eines Tages die Brüder *Molat-Djürek* und *Timir-Djürek* sich zu einem Kampfe gegen *Ak-Chan's* Kinder berathen und ihre Seelen in Gestalt weissen Krautes mit sechs Stengeln in eine acht Klafter tiefe Grube vergraben sah, schickt er den Bruder zu *Torantai-Chan*, um ihn um eins von den sechs goldnen Hörnern seines weissen Widders zu bitten. Dieses Horn sollte er mit Wurzeln von allen guten Kräutern und den Federn aller Vögel anfüllen. *Kobirtschi-Taidschi* bemächtigt sich eines goldnen Horn mit Gewalt, tödtet und belebt wiederum *Torantai* mit seinen acht Söhnen, lässt sein Schwert, das selber haut, Wurzeln von allen guten Kräutern sammeln, sammelt auf einem Rohr aus Birkenrinde blasend die Vögel der Lüfte füllt mit ihren Federn das Widderhorn und kehrt dann zu *Alten-Bölte* zurück. Dieser hat unterdessen die Seelen der beiden Brüder ausgegraben. Er wirft sie in das goldne Widderhorn und dies steckt er in seinen Köcher. Bei den Brüdern *Molat-Djürek* und *Timir-Djürek* angelangt, bieten diese die Hand zum Frieden. *Alten-Bölte* nimmt ihre Schwester *Alten-Bürtjul* zur Gattin. Nachdem die Hochzeit gefeiert ist, schickt *Alten-Bölte* seine Gattin mit *Kobirtschi-Taidschi* voraus in die Heimath und bittet alles dort zur noch-

maligen Hochzeit zu bereiten, bleibt selbst aber noch beim Trinkgelage zurück. Auf Geheiss *Alten-Bölte's* werden alle Menschen eingeladen; wer nicht kommt soll sein Haupt verlieren. Als *Alten-Bölte* erscheint, fordert er die versammelten Helden vergebens zum Wettlauf der Rosse und zum Ringkampf auf. Als er voll Uebermuthes die Helden auseinanderschleudert, ergreift ihn ein Held im grauen Elennpelze und senkt ihn sieben Spannen tief in den Boden. *Kobirtschi-Taidschi* eilt herbei, sieht den Mann im Elennpelze am Himmel fliegen und will auf ihn schiessen; der Pfeil springt vom Bogen, schneidet dem Rosse des Helden den Schweif ab und trifft weiter aufwärts in den Himmel fliegend die linke Hand einer Göttertochter. Zur Strafe wird dem *Kobirtschi-Taidschi* die Hälfte des Verstandes und die Hälfte der Kraft genommen. Als nun auch *Kobirtschi-Taidschi* sich eine Gattin wählen will, theilt ihm *Alten-Bölte* mit, dass ihm die Chanenjungfrau bestimmt sei. *Kobirtschi-Taidschi* findet bei ihr Alles mit Helden angefüllt. Die Chanenjungfrau erklärt, sie wolle den nehmen, dessen Ross die andern im Laufe überholen würde. Das Ross *Kobirtschi-Taidschi's* bleibt hinter den Rossen der Nebenbuhler zurück, wird aber noch zu rechter Zeit von *Alten-Bölte*, bei dessen Zelt es vorüberläuft, im Laufe bestiegen und gelangt von ihm getrieben zuerst zum Ziel. Im Ringkampf tödtet *Kobirtschi-Taidschi* darauf seinen Nebenbuhler *Karatas-mökö*, als er aber selbst beinahe dem *Katai-Mós* erliegt, tritt der bis dahin verborgen gebliebene *Alten-Bölte* an seine Stelle und überwindet den Gegner. Als die Hochzeit *Kobirtschi-Taidschi's* vorüber ist, eilt *Alten-Bölte* in den Himmel, heilt dort die linke Hand der Göttertochter und schafft seinem Bruder die halbe Einsicht und die halbe Kraft wieder.

V. Ala-Kartaga. *Ak-Chan* bringt seinen siebenjährigen Sohn *Ala-Kartaga* mit 50 Helden zu *Jedai-Chan*, der an dem Fusse des Eisenberges an der Stelle lebt, wo Himmel und Erde zusammenwachsen. Nachdem die Helden viele Jahre geritten sind, kommt *Ak-Chan* endlich mit seinem Sohne und zweien Helden, die allein nachgeblieben sind, bei *Jedai-Chan* an, dem er versprochener Maassen den Sohn sammt den Helden übergiebt, selbst aber nach Hause zurückeilt. Den ohne

Sohn schutzlosen alten *Ak-Chan* nebst seiner Gattin und sammt allem Vieh und Volk schleppen die Brüder *Ai-Temus* und *Kui-Temus* in ihre Heimath fort; die beiden Alten, die fortwährend klagen, senken sie in eine sieben Klafter tiefe Grube. Nach einiger Zeit hören beide Brüder, dass allem, was da lebt, das Ende nahe, da die sieben bei *Jedai-Chan* angeketteten Hunde sich losreissen, bellen und heulen würden. Besorgt eilen beide Brüder zu ihrem Freunde *Katendjula*, der ihnen den Rath giebt mit ihm zu den Brüdern *Kulaty* und *Dschalaty* zu gehen, da *Dschalaty* Kunde von allen Dingen hätte. *Dschalaty* sendet seine Boten aus: zwei Falken zu *Kudai* in den Himmel, eine blaue Schlange ins Innere der Erde, einen Blauhecht ins Meer und ein Hermelin in den Berg. Während die andern Helden trinken und trunken schlafen, wacht *Dschalaty* bis die Boten mit Nachricht zurückkehren. Alle bringen die Nachricht, dass das Ende Allen nahe. Am nächsten Morgen sieht *Dschalaty* zwei Raben fliegen, die ihr Nest auf sieben Lärchenbäumen am Eisenberge hatten und ihm Nachricht gaben, dass *Ala-Kartaga* 30 Jahr mit *Jedai-Chan* gerungen und ihn getödtet, die sieben von den Eisenketten sich losreissenden Hunde wieder gefangen und ihnen einen kupfernen Maulkorb angelegt habe. Die Worte der Raben findet *Dschalaty* dadurch bestätigt, dass alle Menschen, Thiere und Vögel wieder mit Klagen aufgehört haben und ruhig, wie früher, waren. Als *Dschalaty* das Gehörte den andern Helden meldet, sind *Ai-Temus* und *Kui-Temus* aus Furcht vor *Ala-Kartaga*, dem Sohne *Ak-Chan's*, betrübt und erzählen, dass sie die Alten in die Grube versenkt haben. *Dschalaty* giebt ihnen den Rath *Ak-Chan* nebst Gattin und aller Habe wieder an Ort und Stelle zurückschaffen zu lassen und dann dem Sohne mit reichlicher Speise und reichlichem Trank entgegenzureiten. Es reiten die fünf Helden dem *Ala-Kartaga* entgegen, dieser begrüsst sie freudig und geniesst die ihm dargebotenen Speisen. Von den sieben Hunden *Jedai-Chan's*, die er mit sich schleppt, schenkt er jedem der fünf Helden einen und bemerkt dabei, dass demjenigen, der Herr der sieben Hunde wäre, nie das Alter nahen würde. Auch wollte *Ala-Kartaga* mit den fünf anderen Helden als Bruder zusammenleben. Trotz der Mahnung *Ala-*

Kartaga's achten die fünf Helden so wenig ihrer Hunde, dass diese sich losreissen und zum Eisenberge zurückeilen. Zu rechter Zeit packt sie *Ala-Kartaga*, der nach sieben Jahren in seine Heimath gelangt war, wieder und bringt sie zu ihren Besitzern zurück. Er sperrt sie in den Goldberg und bittet die Helden nach der Reihe nach Ablauf eines oder zweier Jahre nachzusehen, ob die Hunde nicht mit ihren Eisenkrallen die Felsenthür durchgescharrt hätten. Nach einiger Zeit hört *Ala-Kartaga*, dass die Hunde nochmals losgekommen seien. Da eilt er ihnen nach und schlägt ihnen die Köpfe ab. Den fünf Helden, die sich aus Furcht vor ihm berauscht hatten, schlägt er ebenfalls mit einem Hiebe das Haupt ab, da sie sich aus Nachlässigkeit nicht um die Felsenthür bekümmert hatten. Zu Hause tödtet er endlich noch seine eignen beiden Hunde. Er bleibt unvermählt.

VI. Ak-Molot *Ak-Molot* rühmt sich der erste Held zu sein und nur zwei Daumenbreiten unter *Kudai* zu stehen; seine Gattin nennt ihm *Bulat* als mächtigen Helden, mit dem er sich versuchen solle. Auf dem Wege zu *Bulat* kommt ihm ein diesem unterworfener Held *Kartaga-Chan* entgegen, den er in den Quersack seines Sattels steckt, in dem er erst sieben Tage nach der Ankunft bei *Bulat* gefunden wird. *Bulat's* Gattin mischt starkes Gift, Falkensalz von der Grösse eines Rosskopfs[1]) in den Wein, den sie dem *Ak-Molot* vorsetzt. Als *Ak-Molot* trunken ist, fordert er *Bulat* zum Kampfe heraus. Die 60 Helden, die *Bulat* sich unterworfen hatte, folgen *Ak-Molot*, der *Bulat's* Leib in der Mitte durchschiesst, doch gehen die Hälften wieder zusammen; *Ak-Molot* reisst den Pfeil, der ihn selbst trifft, aus. Als Speere und Schwerter nichts fruchten, beginnen beide Helden den Ringkampf. Nach drei Jahren fangen die Kräfte *Bulat's* an zu schwinden, *Ak-Molot* tödtet ihn aber erst, nachdem *Kartaga-Chan* die in Gestalt eines Vögleins mit acht andern Vöglein in einer Kapsel sitzende Seele *Bulat's* in seine Gewalt bekommen hat *Ak-Molot* giebt allen Helden die Freiheit wieder, treibt aber Volk und Vieh zu sich nach

1) Im *Gesser-Chan* S. 107 der Uebers. kommt eine schwarze risslose Kohle von der Grösse eines Pferdekopfs vor.

Hause. Dem Helden *Ak-Molot* waren nur zwei schlichte Männer, keine Helden als Söhne geboren, so dass das in *Ak-Molot's* Heerde zum Vorschein kommende Heldenross keinen Herrn findet. *Kara-Chan* erscheint und erklärt, dass dies eine von *Kudai* über *Ak-Molot* verhängte Strafe sei, weil er sich zu sehr gerühmt habe.

VII. Kök-Chan. Der neunjährige *Kök-Chan*, der elternlos ist, bricht auf um seine Kraft mit *Kök-Katai* zu messen. Er findet ihn nicht zu Hause, sondern erfährt, dass er zu *Allarik* gezogen sei, dessen Namen *Kök-Katai's* Gattin erst nach Drohungen und nachdem sie ihren Mund mit Milch ausgespült hat, nennt. *Kök-Chan* begegnet darauf dem *Kök-Katai*, mit dem er zu *Allarik* reitet und diesen bereits sieben Jahre schlafenden Helden mit der Peitsche weckt. Von ihm erfährt er, dass der grösste Held *Sary-Mökö* sei, dem nach dem von *Kudai* verhängten Tode *Ak-Molot's*, der von einem Gold- und Silberberge erdrückt werden soll, rechts *Kök-Chan* und links *Allarik* zur Seite stehen werden. *Kök-Chan* will *Ak-Molot* retten, kommt aber zu spät. Bei *Ak-Molot's* Schwester *Alten-Areg* lässt er einen goldnen Ring, der seine halbe Kraft in sich schliesst. Darauf reitet er zu *Alten-Chan*, um dessen Tochter *Alten-Areg* heimzuführen. *Alten-Chan* will sie dem *Sary-Mökö* vermählen. Beide Helden beginnen einen Kampf, in welchem *Kök-Chan* beinahe unterliegt. Da fliegt *Alten-Areg* als Falke zur Schwester *Ak-Molot's*, stiehlt als Maus den Ring und trägt ihn wiederum als Falke zu *Kök-Chan*, dem sie den Ring in den Mund fallen lässt; worauf *Kök-Chan* den *Sary-Mökö* tödtet und *Alten-Areg* heimführt. Auf der Jagd verlockt ihn ein schwarzer Fuchs in die Unterwelt, wo er auf ein Heer stösst, das er in neun Tagen niederschiesst. Dies ist das Heer *Sary-Mökö's*. Weiter reitend sieht er *Ak-Molot* wieder, der ihm meldet, dass ein anderer bereits den *Sary-Mökö* in der Unterwelt getödtet habe. *Kök-Chan* sammt dem Ross ist zu entkräftet, um wieder nach oben zu steigen. *Ak-Molot* ruft seinen Adler herbei, der den Helden sammt dem Rosse nach oben trägt. *Ak-Molot* selbst muss, von *Kudai* verflucht, in der Unterwelt zurückbleiben.

VIII. Katai-Chan und Busalei-Mirgän. *Katai-Chan* hat zwei Töchter: *Kara-Kuruptju* und *Kesel-Djibäk*, welche letz-

tere mit Schwanenflügeln zu den sieben *Kudai's* fliegt und mit deren sieben Töchtern in einem Goldsee schwimmt. Eines Tages erscheint eine goldene Schlange mit einem Silberhorn, vor der *Katai-Chan* wie versteinert stehen bleibt und von ihrem Schweif niedergeworfen wird, während sie selbst seinen dreijährigen Sohn dahinrafft. Nach sieben Tagen kommt *Katai-Chan* zur Besinnung, nimmt auf Rath seiner Gattin seinen lebensvollen Goldpfeil mit und tödtet die Schlange, in deren Leibe er eine Menge von Helden, theils zu Ross, antrifft, seinen Sohn aber endlich in einem von einem Holzschrein umschlossenen Goldschrein auffindet. Dem Hungrigen giebt *Katai-Chan's* Ross von der Milch, die ihm seit der Zeit geblieben war, da ihn seine Mutter säugte. Der Goldpfeil war weiter geflogen und hatte viel Volk getödtet; als er zurückfliegt, hält das Ross *Katai-Chan's* ihn mit seinem Stahlhuf auf. Der Knabe fängt sich darauf ein Ross aus den Tabunen *Katai-Chan's* und erhält den Namen *Busalei-Mirgän*. Als *Katai-Chan* nebst der Gattin dem Tode nahe ist, bittet er den Sohn, dass er ihn und die Gattin in den zusammengebundenen Wipfeln von neun Lärchenbäumen bestatte; auch warnt er ihn vor der ältern Schwester *Kara-Kuruptju*. Bald nach seinem Tode entsteht eine grosse Dürre. *Busalei-Mirgän* sieht endlich, dass es die Schwanfrau ist, welche mit der Bäuschung ihres Gewandes das Wasser des Meeres zurückscheucht. Schon will er sie tödten, doch übernimmt es *Kara-Kuruptju* sie ihrem Bruder zu gewinnen. Die Schwanfrau weiss die böse Schwester sich geneigt zu machen, um sie ihrem Sohn *Djidar-Mös* zur Frau zu geben. Vorher muss aber *Busalei-Mirgän* getödtet werden. Die Schwanfrau verwandelt sich in eine Fliege, dann in Asche, die *Busalei-Mirgän* sammt dem von der Schwester dargereichten *Airan* verschluckt, worauf die Schwanfrau, in sein Inneres gelangt, sein Herz zerschneidet. Nach dem Tode des Helden nimmt die Schwanfrau die Schwester sammt aller Habe zu sich in ihre Heimath an der Vereinigung dreier schwarzer Flüsse. Schon in der ersten Nacht träumt *Kara-Kuruptju*, dass der Bruder zum Leben gekommen sei und sie, die Schwanfrau und alle Leute beider Jurten ums Leben bringen wolle. Bald erschallen Rosseshufe, es erscheint *Busalei-Mirgän*, der *Kara-*

Kuruptju mit den Füssen an den Sattel seines Rosses bindet, die Schwanfrau, ihren Mann *Djilbegän* und den Sohn *Djidar-Mós* tödtet und nach Hause zurückkehrt, wo die Schwester *Kesel-Djibäk* mit den von *Kudai* zu seiner Belebung herabgesandten Geschwistern *Kubai-Kós* und *Kubasen-Areg* seiner harrte. Er selbst nimmt sich *Kubasen-Areg* zur Gattin, seine Schwester aber giebt er dem aus der Fremde gekommenen Helden *Alten-Mirgän*, der bei ihm zu leben gelobt. Seine Schwester *Kara-Kuruptju* richtet *Busalei-Mirgän* so, dass sie ihren Tod im Feuer findet.

IX. Küreldei-Mirgän und Kümüs-Areg. *Küreldei-Mirgän* wird von seiner Schwester *Kümüs-Areg* aufgefordert sich zu *Kara-Chan* zu begeben, damit er sich um dessen Tochter *Kara-Djüstük* bewerbe. Sie schildert ihm die auf dem Wege drohenden Gefahren und giebt ihm Anweisung denselben zu entgehen. Glücklich kommt er durch die ihn umringenden sieben Füchse und sieben Wölfe, als er aber ein lautes Pfeifen hört, blickt er sich, gegen die Weisung seiner Schwester, um und sieht einen schwarzen Hund mit feurigen Augen laufen. Als er mit dem Schwerte auf ihn losstürzt, ist der Hund verschwunden, er selbst stürzt vom Rosse und bleibt todt auf der Steppe liegen, sein Ross aber bewacht den Leichnam. *Kümüs-Areg*, die von Allem Bewusstsein hat, fliegt im Gewand mit Adlerflügeln zu dem Leichnam des Bruders und weint bei demselben. Während sie dort sitzt, sieht sie einen Mann, der den schwarzen Hund an einer eisernen Halfter hinter sich schleppt. Sie folgt dem Mann und erreicht seine Jurte. Als sie hinkommt, schläft der Eigenthümer der Jurte, *Kan-Mirgän*, dessen Schwester *Alten-Bós* die Gekommene unfreundlich aufnimmt. *Kan-Mirgän* giebt darauf selbst der *Kümüs-Areg* ein seidenes Kleid, sie aber bittet ihn sich ihres Bruders *Küreldei-Mirgän* anzunehmen. *Kan-Mirgän* übergiebt die Jungfrau der Sorge seiner Schwester und befiehlt dieser den in der Jurte angebundenen schwarzen Hund ja nicht loszulassen. Kaum ist *Kan-Mirgän* fort, so schlägt *Alten-Bós Kümüs-Areg* mit einer Eisenstange aufs Haupt, nimmt ihr das seidene Kleid ab und lässt den schwarzen Hund los, nachdem sie ihm den Ring von der Schnauze genommen hat.

Als *Kan-Mirgän* zurückkehrt, packt er *Alten-Bös* an den sechszig schönen Flechten und peitscht sie unbarmherzig, bis *Küreldei-Mirgän* um Schonung für sie fleht. *Kümüs-Areg* kehrt nach Hause zurück, *Küreldei-Mirgän* aber reitet weiter zu *Kara-Chan*, bei dem 60 Helden um *Kara-Djüstük* freien, *Kara-Chan* giebt ihm die Tochter. Als man die Hochzeit feiert, erscheint das Ross *Kan-Mirgän's* ohne seinen Herrn und führt *Küreldei* zu der Stelle, wohin der schwarze Hund mit den Feueraugen den schlafenden *Kan-Mirgän* geschleppt hat. Er musste eilen, weil der Hund nur an diesem Tage schlief und dann wieder sieben Jahre nicht. *Küreldei-Mirgän* fesselt den Hund wieder, legt ihm den eisernen Ring um die Schnauze und öffnet seinen Magen, aus dem *Kan-Mirgän* fast unversehrt hervorging, da ihm nur die Haare fehlten. Nachdem er mit wildem Rosmarin gewaschen ist, kehren die Haare wieder. *Kan-Mirgän* dankt seinem Retter, der ihn seiner Seits an die früher ihm selbst erwiesene Wohlthat erinnert. Den schwarzen Hund verbrennen die Helden und reiten darauf zu *Kara-Chan*, wo die Hochzeit fortgesetzt wird. Mit *Küreldei-Mirgän* und dessen Gattin kehrt *Kan-Mirgän* um und ladet sie in seine Jurte, wo er die böse Schwester niederschlägt und verbrennt. Darauf ziehen sie zu *Küreldei's* Jurte, wo *Kan-Mirgän* die Schwester *Küreldei's*, *Kümüs-Areg*, heimführt.

X. Kan-Mirgän und Küreldei-Mirgän. Zu *Kan-Mirgän*, der mit seiner Gattin *Kan-Areg* am Saum des weissen Meeres lebt, kommt ein goldner Pfeil von den neun Göttern mit der Weisung bei ihnen zu erscheinen. *Kan-Mirgän* zerbricht den Pfeil und achtet der Aufforderung nicht. Am nächsten Morgen erscheint der Held *Alten-Kus* um mit ihm zu kämpfen, wird aber besiegt. *Kan-Areg* macht ihrem Manne Vorwürfe darüber, dass er mit den Göttern kämpfe, da sie bald gebähren werde. Es erscheint darauf ein aus neun Helden zusammengeschmiedeter Held *Buidalei-Mirgän* auf einem aus neun Rossen zusammengeschmiedeten Heldenrosse und macht dem *Kan-Mirgän* das Garaus. Das blutfarbene Ross *Kan-Mirgän's* entkommt und nimmt die neugebornen Kinder *Kan-Areg's* in seine Nüstern. *Buidalei* tödtet auch *Kan-Areg* und verfolgt das blutfarbene Ross, das die Kinder zu retten

sucht. Es wendet sich zuerst an *Ai-Mirgän*, den *Buidalei-Mirgän* tödtet, dann an *Kartaga-Mirgän*, der dem *Buidalei-Mirgän* einen Pfeil nachsendet, darauf an den Blaustier (*Kök-Puga*), den *Buidalei-Mirgän* bezwingt und tödtet, ferner an die Chanenjungfrau, die dem Rosse keine Antwort giebt. Endlich nehmen sich *Katai-Môs* und seine Gattin *Kesel-Djibäk* der Kinder an. Als *Katai-Môs* den Kampf mit *Buidalei-Mirgän* beginnt und keiner den andern bezwingen kann, stürzt *Kan-Mirgän's* Sohn selbst hervor und tödtet *Buidalei-Mirgän*. Nach Jahresfrist erscheint ein Heldenross, das dem neunjährigen Knaben zugehört, dem *Katai-Môs* den Namen *Küreldei-Mirgän* zuertheilt, die Schwester aber *Kümüs-Areg* benennt. *Kümüs-Areg* fliegt in einem Gewand mit Adlerschwingen, das ihr *Kesel-Djibäk* giebt, in ihre Heimath, während ihr Bruder zu Ross dahineilt und dort Elennthiere erlegt, um ein Mahl zu bereiten und aus den Häuten eine Jurte zu errichten. Auf der Jagd entdeckt *Küreldei-Mirgän* einen schwarzen Felsen, vor dem sieben schwarze Helden Wache halten. Als er den vor dem Felsen befindlichen schwarzen Mann getödtet hat, thut sich eine Thür im Felsen auf und zum Vorschein kommen Volk und Heerden, die er in die Heimath treibt und dort ein grosses Festmahl anrichtet.

XI. Kara-Chan, Aidôlei und Kanak-Kalesch. Der gefeierte Held *Kara-Chan* ruht selbst im Alter nicht und reitet trotz der Vorwürfe seiner Gattin unermüdlich auf die Jagd, die ihm nicht ergiebig ist. Eines Tages treffen ihn zwei Raben, die ihn zum Hochzeitsfest bei *Alten-Chan* einladen. So wenig er Anfangs einer solchen Einladung folgen will, muss er doch endlich folgen, zumal nachdem seine Gattin ihn berauscht und aufs Pferd gesetzt hat. Bei *Alten-Chan* ehrenvoll empfangen, findet er zwei Nebenbuhler an *Ak-Molot* und *Kan-Mirgän*. *Alten-Chan* stellt drei Aufgaben: einen weissen Stein von der Grösse eines Rosses aus der Meerestiefe hervorzuholen, mitten durch einen vom Himmel herabhängenden Goldring zu schiessen und drittens *Jedai-Chan* zu besiegen. Der ersten Aufgabe ist nur *Kara-Chan* gewachsen, der auch die zweite genügend löst und sich allein der dritten unterziehen will, während *Ak-Molot* und *Kan-Mirgan* sich zurückzie-

ben. Als er dem riesigen *Jedai-Chan* entgegeneilt und vergeblich einen Pfeil auf ihn absendet, steckt *Jedai-Chan* Mann und Ross in seinen Köcher, eilt zu *Alten-Chan*, wo er sogleich die Hochzeit mit *Ai-Areg* zu feiern befiehlt. Nach Verlauf eines Jahres wird ein Sohn geboren, der zwei Jahre alt bereits Bogen und Pfeile handhabt. Im dritten Jahre sieht der Knabe Feuerspuren eines Rosses auf der Steppe und trifft einen siebenjährigen Knaben, der ihn in den Quersack des Sattels steckt und das Ross zu dem Vater *Kara-Chan* treibt, nachdem er zuvor davon gesprochen, dass derjenige, der ein junges Weib genommen, der alten Heimath nicht vergessen dürfe. Dadurch gemahnt bricht *Kara-Chan* mit Weib und Kind nach der alten Heimath auf. Auf dem Wege dahin eilt der dreijährige Knabe voran, schiesst drei Gänse, die ihm aber der siebenjährige Knabe vorwegnimmt. Dies war der Sohn, den *Kara-Chan's* erste Gattin ihm nach der Abreise geboren hatte. Fortan blieb der dreijährige Knabe *Aidôlei* nebst dem ältern Bruder *Kanak-Kalesch* in der Jurte der ältern Gattin *Kara-Chan's* und wurde von ihr liebevoll gepflegt. Beide Brüder reiten eines Tags nach verschiedenen Seiten aus, um bei der schwarzen Bergkoppe zusammenzutreffen. Dort angelangt wartet *Kanak-Kalesch* vergeblich auf *Aidôlei* und findet ihn endlich im Kampf mit den 30 Söhnen eines 30köpfigen Ungethüms, die er sämmtlich allein tödtet. Wiederum zu Hause angelangt, macht sich *Kanak-Kalesch* zu *Jedai-Chan* auf, um Rache an ihm zu nehmen, weil er seinen Vater *Kara-Chan* sammt dem Rosse in den Köcher gesteckt hatte. Dort angekommen erfährt er, dass *Jedai-Chan* zu *Bury-Mirgän* geritten sei, um seine Kräfte zu messen; zugleich sieht er die schöne Tochter *Jedai-Chan's*, *Ai-Areg*, um die er für *Aidôlei* wirbt. Auf die Bitte von *Jedai-Chan's* Gattin reitet er, als *Jedai-Chan's* Ross ohne Reiter erscheint, zu *Bury-Mirgän* und findet, dass dieser bereits *Jedai-Chan* getödtet hat. Entgegen tritt ihm der Held *Ak-Tas*, den *Kanak-Kalesch* ebenso wie den zu Hülfe eilenden *Bury-Mirgän* tödtet und sich dann zum Ulusse des *Bury-Mirgän* begiebt, wo dessen Vater *Boro-Chan* ihn um Wiederbelebung des Sohnes bittet. *Kanak-Kalesch* geht auf den Wunsch ein, jedoch unter der Bedingung, dass er dem

Bury-Mirgän nach der Wiederbelebung das Zeichen der Knechtschaft auf die Stirn drücke. Als *Bury-Mirgän* wieder lebend dasteht, zwingt *Kanak-Kalesch* ihn *Jedai-Chan* zu beleben, kehrt dann mit diesem in den Uluss *Jedai-Chan's* zurück, wo er nochmals für *Aidôlei* um *Ai-Areg* freit. *Aidôlei* erscheint nach neun Tagen bei *Jedai-Chan* und führt *Ai-Areg* heim. Als die Hochzeit vorüber ist, gehen beide Brüder auf drei Jahre in die Welt, *Aidôlei* nach Sonnenaufgang, *Kanak-Kalesch* nach Westen. Gleichzeitig kehren sie heim, finden aber den Wohnsitz der Eltern zerstört und Volk und Vieh soeben fortgetrieben. Sie jagen den Räubern, den beiden Brüdern *Kandôlei* und *Kanak-Kalesch* nach, tödten sie und bringen Volk und Vieh an die alte Stelle. *Kanak-Kalesch* begiebt sich darauf zur mächtigen Chanenjungfrau, bei der alle Helden der Erde gefangen waren und die in einem mit 40 schwarzen Rossen bespannten, 40rädrigen Wagen einherfuhr. Als er zu ihrer Jurte gelangt, ist sie gerade abwesend; er erzwingt sich den Eintritt von den 60 Helden, die Wache halten, und setzt sich trotz der Abmahnung von sieben Jungfrauen auf das goldene Lager in der Jurte. Als die Chanenjungfrau erscheint und ihn mit beleidigenden Worten empfängt, springt er auf, schlägt sie mit seiner Heldenpeitsche, schleppt sie zur Jurte hinaus und schlägt sie trotz ihrer Bitten so lange bis die ganze Heldenkraft ihr aus dem Leibe gepeitscht und nur noch die Kraft der Jungfrau zurückgeblieben war. Darauf wäscht er den Körper mit Lebenswasser und befiehlt den sieben Jungfrauen ihr ein Kleid zu bringen. Als *Kanak-Kalesch* wieder in die Jurte getreten und ihm bald darauf die Chanenjungfrau gefolgt war, wirbt er um sie. Sie holt aus einem goldnen Schrein einen grossen Bogen hervor, auf dem geschrieben stand, dass die Chanenjungfrau dem *Kanak-Kalesch* als Gattin bestimmt sei. Darauf befiehlt sie ihren Helden die Hochzeit anzurichten. Als die Hochzeit vorüber ist, entlässt *Kanak-Kalesch* alle Helden in die Heimath und kehrt selbst mit seiner Gattin und aller ihrer Habe zu seinem Bruder *Aidôlei* und den Eltern heim.

XII. Alten-Taktai und Alten-Areg. Der dreijährige *Alten-Taktai* lebt mit seiner siebenjährigen Schwester *Alten-*

Areg in dem Eckenlande an dem Saum des weissen Meeres. Als er eines Tages auf die Jagd reitet, erscheint der grause, gefrässige *Alten-Aira* und wirbt um die Schwester. Als diese ihn an den Bruder weist, eilt er ihm nach und kehrt alsbald mit blutigem Maul und blutigen Händen wieder zu ihrer Jurte zurück. *Alten-Areg* hat indessen ein Gewand mit Adlerschwingen hervorgeholt und entflieht durch das Rauchloch nach oben. *Alten-Aira* folgt ihr auf der Erde mit dem Rosse. *Alten-Areg* nimmt ihre Zuflucht zu einem alten Manne, der in Lumpen einherwandelt, entgleitet ihm jedoch bald wieder, worauf *Alten-Aira* den Alten, der ihn ausschalt, mit der Peitsche in zwei Stücke schlägt. *Alten-Areg* kommt indessen zu einem Berge, wo die Brüder *Alten-Teak* und *Kümüs-Teak* die Gränze zweier Länder hüten. Beide weisen sie an den Helden *Alten-Kus* und seine kundige Schwester *Alten-Bürtjük*. Während *Alten-Aira* beide Brüder tödtet, kommt *Alten-Areg* zu *Alten-Kus*, findet ihn aber nicht zu Hause; die Schwester *Alten-Bürtjük* weist sie an die Brüder *Kan-Töngös* und *Kum-Töngös* und deren Schwester *Kubasen-Areg*. Auf dem Wege zu diesen sieht sie ihren Bruder *Alten-Taktai* an einem Haken zwischen Himmel und Erde hängen, auf den ihn *Alten-Aira* über sieben Länder geworfen hatte. Auf dem Haken war eine Inschrift, dass weder Götter noch Helden ihn herab zu nehmen vermöchten, obwohl Alle, sowohl die Menschen als Götter und Aina's Mitleid mit ihm hatten und alle Thiere des Waldes und die Vögel der Lüfte sich dort versammelt hatten. Während *Alten-Areg* beim Bruder weint, holt *Alten-Aira* sie ein und schlägt sie mit der Peitsche auf den Rücken, so dass ihr Gewand platzt und sie zu Boden sinkt; selbst kann er aber sein Ross, das in wilder Hast forteilt, nicht mehr halten. *Alten-Areg* erholt sich und gelangt zu *Kubasen-Areg*, deren Brüder abwesend waren. Obwohl *Kubasen-Areg* die Flehende anfangs zurückweist, erbarmt sie sich ihrer und kündet ihr ihre mögliche Rettung Als *Alten-Aira* ebenfalls bei den Jurten der Brüder erscheint, bewirthet ihn *Kubasen-Areg* und veranlasst ihn, der sich anfangs sehr sträubt, von einem süssen Wein zu kosten. Dadurch verlockt sie ihn immer mehr zu trinken, setzt ihm immer stärkere Getränke vor, bis er

endlich nach einem Jahre trunken niedersinkt und einschläft. Als er ein Jahr geschlafen hat, kehren die Brüder *Kan-Töngös* und *Kum-Töngös* heim und können vor Furcht kaum essen. Als *Alten-Aira* wieder erwacht, bewirthen die Brüder ihn nochmals in der Jurte des *Kum-Töngös*. Darauf geht *Kan-Töngös* um auch in seiner Jurte ein Mahl anzurichten; *Alten-Areg* folgt ihm flehend in die Jurte, wird aber von ihm zurückgewiesen. Als die Helden nun in der Jurte des *Kan-Töngös* sitzen und beide Brüder den *Alten-Aira* fragen, weshalb er *Alten-Areg* verfolge, hört man Tritte eines Heldenrosses. Es naht *Alten-Taktai*, der auf den grausen *Alten-Aira* losstürzt und nachdem er ein Jahr lang mit ihm gerungen, ihm das Garaus macht und auch sein Ross tödtet. Als er darauf mit seiner Schwester in *Kubasen-Areg's* Jurte sitzt, giebt er ihrem Verlangen nach und meldet ihr, wer ihm vom Haken geholfen habe, obwohl ihm dies verboten worden war. In demselben Augenblicke reisst sich sein Heldenross los und verschwindet. *Alten-Areg* fliegt in ihrem Gewand mit Adlerschwingen nach Hause, *Alten-Taktai*, den kein anderes Ross zu tragen vermag, folgt ihr auf der Erde zu Fusse nach. Er sieht, dass die greise Alte, die ihm vom Haken geholfen, sein Ross entführt. Zu Hause angelangt findet er, dass die sieben Kudai's ihm und der Schwester den in einem Berge verborgenen Reichthum der Eltern wiedergeschenkt haben. Aus Sehnsucht nach seinem Rosse, das er aufsuchen will, lässt er sich einen 90 Klafter langen Stab schmieden und ein Paar Schuh mit 90 Sohlen nähen und begiebt sich dann auf die Wanderung. Zweimal sieht er die greise Alte wieder und jedesmal, wenn er sie tödten will, sinkt er bewusstlos zu Boden. Als schon 60 Klafter vom Stabe und 60 Sohlen von den Schuhen abgeschlissen waren, sieht er einen Stein auf dem Wege liegen mit der Inschrift, dass er sein Ross bei *Jedai-Chan* finden werde. Weiter wandernd kommt er zu *Kara-Chan*, hört, als er an einer armseligen Jurte ein altes Ehepaar belauscht, dass *Kara-Chan* seine Tochter *Kara-Djüstük* dem Bruder des *Alten-Aira*, *Kan-Mirgän*, geben wolle, dass aber *Kan-Mirgän* an einer Stelle des Rückens verwundbar wäre. *Albang-Djas*, ihr Sohn, der in der Jurte *Kara-Chan's* schläft, würde zur Tödtung

Kan-Mirgän's behülflich sein. *Alten-Taktai* weckt *Albang-Djas*, der den *Kan-Mirgän* mit dem Bogen *Alten-Taktai's* tödtet, als *Kan-Mirgän* eben in *Kara-Djüstük's* Jurte treten will. Unterdessen hatte *Alten-Taktai* in dieser Jurte geruht und war von der Gattin und Tochter *Kara-Chan's* freundlich begrüsst und bewirthet worden. *Alten-Taktai* und *Albang-Djas* gehen darauf beide zu *Jedai-Chan*, bei dem *Alten-Taktai* sein Ross wiedererhält. *Jedai-Chan* holt ein grosses Buch hervor, in dem geschrieben stand, dass die greise Alte, die dem *Alten-Taktai* vom Haken geholfen, die Jungfrau *Alten-Bürtjük* sei, welche *Kudai* ihm zur Gattin bestimmt habe; ferner erfährt er, dass jetzt *Kan-Mirgän* (sic) um *Alten-Bürtjük* freie. Man begiebt sich zu *Alten-Bürtjük*, die selbst Herrin ist und 70 Helden als Unterthanen bei sich hat. *Jedai-Chan* fragt die Jungfrau, ob sie *Kan-Mirgän* oder *Alten-Taktai* zum Mann wähle und sendet sie zu den sieben *Kudai's*, die ihr die Weisung geben *Alten-Taktai* zu wählen, der seine Schwester *Alten-Areg* dem *Kan-Mirgän* giebt. Zu *Kara-Chan* gekommen, setzt *Jedai-Chan* *Albang-Djas* an seine Stelle als Chan ein und giebt ihm *Kara-Djüstük* zur Gattin.

XIII. Alten-Kôk. Ein dreijähriger Knabe, der mit seiner siebenjährigen Schwester zusammen wohnt, wird an einem Morgen von zwei Boten von den sieben *Kudai's*, siebenzig Chanen und siebenzig Helden abgeholt, um mit dem aus der Erde emporgestiegenen *Aina Ai-Kün* zu kämpfen. Der Knabe lässt sich von der Schwester nicht zurückhalten dem Rufe zu folgen. Lange ringt der Knabe mit dem furchtbaren *Ai-Kün*. Es sehen die *Kudai's*, *Aina's*, Chane und Helden dem Kampfe zu. Endlich trägt der Knabe den *Aina* auf seinen Schultern bergan, bindet ihm Hände und Füsse, schneidet ihm Stücke Fleisches vom Leibe und zwingt ihn das Fleisch zu essen. Er kann ihn aber erst tödten, nachdem er seine Seele gefunden hat, die auf dem Rosse des *Aina* in dem Quersack bei einer zwölfköpfigen Schlange steckte. Als er die Schlange und den *Aina* getödtet hat, danken ihm die Götter, Chane und Helden und geben ihm den Namen *Alten-Kôk* und die Jungfrau *Ajasen-Ko* zur Gattin. *Alten-Artjol* aber, seine Schwester, erhält die Weisung sich nicht zu vermählen, sondern zu den

7 *Kudai's* in den Himmel zu kommen. Nachdem sie sich mit wildem Rosmarin und Meerwasser gewaschen hat, steigt sie in dem Gewand mit Adlerschwingen zum Himmel empor.

XIV. Alten-Kôk und Alten-Bürtjük. Ein armer Knabe, der in einem armseligen Zelt lebt, hat ein einziges Füllen, das er sorgfältig pflegt, eines Morgens aber verzehrt findet. Nur der Kopf, die Füsse, der Schweif und die Mähnen waren nachgeblieben. Er stellt eine Schlinge aus, die er beschwört und findet am nächsten Morgen einen weissen Wolf von drei Klafter Länge in derselben. Der Knabe peitscht den Wolf so lange bis dieser ihm Alles zu geben verspricht und sich als *Bürü-Chan*, den Wolfsfürsten, dem 600 Wölfe und 70 Chane gehorchen, zu erkennen giebt. Als der Knabe seiner Einladung folgt, werden ihm auf drei Steppen neun der besten Rosse und neun der schönsten Kleider von den Leuten *Bürü-Chan's* zur Auswahl vorgelegt, aber auf den Rath eines greisen Alten enthält sich der Knabe der Geschenke und bittet, in *Bürü-Chan's* Jurte angekommen, um die dort befindliche Katze, nachdem er die ihm angebotene Hälfte aller Habe ausgeschlagen hat. *Bürü-Chan* giebt ihm endlich die Katze, bittet ihn aber dieselbe gut zu pflegen. Mit der Katze gelangt der Knabe in sein Zelt, wo er Fleisch von Hasen und Auerhühnern herbeischafft, ein Mahl anrichtet und jeden Bissen mit seiner lieben Katze theilt. Eines Morgens hört er als er nach seinem Zelte zurückkehrt aus diesem einen Gesang erschallen. Als er nach genossenem Mittagsmahl sich zur Ruhe begeben hat, wird er durch ein entsetzliches Lärmen geweckt und sieht an Stelle der Katze eine Jungfrau, die ihre vielen Flechten löset und zum Zeichen, dass sie des Knaben Gattin sei, in zwei zusammenflicht. *Bürü-Chan* hatte dieser seiner Tochter, die nur bei der Ankunft des Knaben in eine Katze verwandelt worden war, die Hälfte seiner Habe mit dem Ataman *Albang-Mirgän* zugesandt. Um *Bürü-Chan's* Tochter *Alten-Bürtjük* hatte *Jebet-Mirgän*, der Sohn des mächtigen *Jedai-Chan*, lange gefreit. Jetzt will er Rache nehmen und lässt sich von seinem Vater nicht zurückhalten. Er erscheint in der Jurte *Alten-Bürtjük's* und macht ihrem Gatten, dem Knaben, den Vorschlag ein Wettsuchen anzustellen. *Jebet-*

Chan verwandelt sich in seiner Jurte in einen Bogen und Pfeil, welche der Knabe zu biegen anfängt, bis *Jebet-Chan* um Schonung bittet. Der Knabe will darauf nach Hause, wo er von *Alten-Bürtjük* in eine Nadel verwandelt wird, die *Alten-Bürtjük* in den Aermel steckt. Da *Jebet-Chan* ihn nicht auffindet, wird er sammt *Jedai-Chan* in Stein verwandelt. Darauf sendet *Alten-Bürtjük* den Knaben um alle Habe *Jedai-Chan's* zu holen. In der Jurte *Jedai-Chan's* würde er auch des Füllens Seele in Gestalt eines Schwertes in einer Kiste finden. *Jedai-Chan* habe die Seele des Füllens in der andern Welt eingefangen, weil der Herr des Füllens der grösste Held auf Erden sein soll. Der Knabe kehrt mit dem Schwert und aller Habe *Jedai-Chan's* zurück, nur der von dem *Aina* besiegten einen Hälfte des Volks giebt er einen besondern Wohnsitz. Die Ueberreste des Füllens werden hervorgesucht und von *Alten-Bürtjük* entgegengenommen. Am andern Morgen steht das Heldenross fertig gerüstet da und der Knabe giebt sich selbst den Namen *Alten-Kôk*. *Bürü-Chan* stösst mit seiner Habe nun auch zu der Habe *Alten-Kôk's*. Als *Alten-Kôk* erfährt, dass 70 Helden und 700 andere Menschen des *Jedai-Chan* aus der Unterwelt ihn nach drei Tagen mit Krieg überziehen werden, eilt er selbst entgegen und will nach drei Jahren wiederkehren. Indessen war dem *Alten-Kôk* ein Sohn geboren. Dieser war an einem Abende verschwunden und von sechs starken Helden aus dem bezwungenen Volke des *Jedai-Chan* sammt dem siebenten Helden *Tas-Ol* ins Meer geworfen worden. *Alten-Bürtjük* kommt ihren Sohn suchend zu der Stelle, wo jene sechs Helden zum Zeitvertreib Felsen ins Meer rollen. Dort sinkt sie in Schlummer. Als sie erwacht, sieht sie jenseits des Meeres ein stattliches Gebäude, zu welchem am nächsten Tage die Hälfte des Volks sammt dem Vieh geführt wird. *Alten-Bürtjük* verwandelt sich in eine eiserne Schwalbe und fliegt über das Meer: ihr begegnet *Tas Ol* in Gestalt eines Falken und übergiebt ihr das alles schaffende Feuerzeug des *Jedai-Chan*, das jene sechs Helden gestohlen hatten, und eine Dose, in der die Seele ihres Sohns befindlich ist *Tas-Ol* schafft mit dem Feuerzeug 200 Helden, welche die

sechs Helden tödten und verbrennen und alles Volk und Vieh wieder zurückschaffen. Darauf kehrt auch *Alten-Kök* zurück und nimmt den *Tas-Ol* als Bruder an.

XV. Kan-Mirgän, Komdei-Mirgän und Kanak-Kalesch. *Kulaty-Mirgän*, der sich seines Reichthums rühmt, erfährt von seinem Rosse, dass die Brüder *Kalangar-Taidschi* und *Katai-Chan* sammt ihrem Schwager *Sokai-Alten* noch heute Zins von ihm verlangen würden. Zu Hause angelangt, erfährt er von seinem Sohne *Komdei-Mirgän* und seiner Tochter *Kubaiko*, dass *Kan-Mirgän* in seiner Abwesenheit dagewesen sei und ihn zum Kampfgenossen gegen jene Brüder und ihren Schwager gesucht habe. Gleich darauf kömmt der Bote von diesen zu *Kulaty-Mirgän*, der es gegen den Wunsch *Kan-Mirgän's* verräth, dass letzterer bei ihm gewesen sei. Als *Kulaty-Mirgän* erfährt, welchen Zins man zu zahlen habe, geht er um den Brüdern sein eignes Haupt darzubringen, da er keine Zobel zu geben habe. Zur Jurte der Brüder gekommen, tödtet er jedoch beide mit einem Pfeile, findet aber selbst seinen Tod durch ihren Schwager *Sokai-Alten*. Sein Ross kehrt heim, nachdem es neun Tage lang von den Hirten *Kulaty's* aufgehalten worden ist. *Komdei-Mirgän* reitet aus um des Vaters Tod zu rächen. Er tödtet *Sokai-Alten*. Als er aber seine Habe heimtreiben will, sieht er einen schwarzen Fuchs vor sich laufen, bei dessen Verfolgung er von einer steilen Koppe rückwärts fällt und ein Bein bricht, worauf aus der Erde der neunköpfige *Djilbegän* auf dem 40hörnigen Stier herbeikommt und ihm das Haupt abhaut, das er mit sich unter die Erde nimmt. Als das Ross *Komdei-Mirgän's* heimkehrt, bricht *Kubaiko* auf zu der Stelle, wo ihr Vater und Bruder getödtet sind und begiebt sich dann in die Unterwelt, um das Haupt ihres Bruders zu holen. Auf dem Wege zu der Wohnung der neun *Irle*-Chane sieht sie verschiedene seltsame Dinge und trifft eine Jungfrau *Kan-Areg*, *Kan-Mirgän's* Schwester, die ihr ein Tuch für den Bruder mitgiebt und den Weg zu der Wohnung der *Irle*-Chane schildert. *Kubaiko* gelangt zu dieser Wohnung und wird von dem Obersten der neun *Irle*-Chane durch neun Gemächer Strafe Leidender geleitet. Im zehnten Raum fordert sie von den versammelten neun *Irle*-Chanen

Rechenschaft über die Handlung des *Djilbegän* und fordert das Haupt des Bruders zurück. Als Bedingung wird ihr die Aufgabe gestellt einen in die Erde versunkenen Hammel bei den sieben Hörnern in drei Rucken bis auf die Schultern zu heben. Darauf wird *Kubaiko* durch neun mit Menschenköpfen angefüllte Gemächer geführt, in deren mittelstem sie das Haupt des Bruders findet. In dem zehnten Gemache hebt sie den Hammel aus der Erde, worauf ihr die *Irle*-Chane das Haupt des Bruders herausgeben und sie um ihren Rath bitten, wie sie *Kan-Mirgän* verbrennen können. Sie wird dahingeführt, wo *Kan-Mirgän* sich befindet, reicht ihm das Tuch seiner Schwester *Kan-Areg* und macht den *Irle*-Chanen Vorwürfe, dass sie einen so mächtigen Helden peinigen. Bevor sie scheidet, erhält sie von den *Irle*-Chanen Erklärung der auf dem Wege gesehenen seltsamen Dinge, so wie Aufschluss über die in den neun Gemächern Strafe Leidenden. Zum Sonnenlande gekommen, bringt *Kubaiko* das Haupt des Bruders zu seinem Leichnam; sie erhält von *Kudai* Lebenswasser und ist im Begriff ihren Bruder zu beleben, als ein Held naht, der *Komdei-Mirgän* hinter sich auf sein Ross nimmt, worauf dieser zum Leben kommt Die in eine Schwalbe verwandelte *Kubaiko* nimmt ihre frühere Gestalt an, als sie *Komdei-Mirgän* in bester Eintracht mit dem herbeigekommenen *Kanak-Kalesch* sieht, und eilt dann um ihren Vater zu beleben. *Komdei-Mirgän* und *Kanak-Kalesch* werden Brüder und machen sich in die Unterwelt auf um Strafen zu verhängen über *Djilbegän* und die böse *Ütjün-Areg*, die in Gestalt eines schwarzen Fuchses *Komdei-Mirgän* verlockt hatte. Zu den neun *Irle*-Chanen gelangt, will *Komdei-Mirgän* auf den obersten derselben schiessen, muss es aber lassen; *Kanak-Kalesch* erzwingt die Herausgabe des *Kan-Mirgän*, der sich nun als ältester Bruder zu *Komdei-Mirgän* als mittlern und *Kanak-Kalesch* als jüngsten gesellt. Als sie zusammen weitergehen, begegnen sie einem Alten mit sieben schwarzgrauen Hunden, der ihnen Gegenwärtiges und Künftiges kündet. Sie erfahren, dass der in der Tiefe wohnende *Talai-Chan* den *Djilbegän* und den Boten der Heldenbrüder *Kalangar-Taidschi* und *Katai-Chan* gesotten und verzehrt habe. Den *Talai-Chan* stürzt *Kan-Mirgän*

auf Wunsch von seinem Sohne *Tdze-Mökö* in einen Kessel. Zu *Üzüt-Chan*, dem Vater *Ütjün-Areg's* gelangt, erfahren sie, dass letztere so eben von Hause gegangen sei, verfolgen sie und sehen sie mitten auf einer Steppe in einen grossen Stall laufen, dessen Dunkelheit erst durch die Schwerter der Helden erhellt wird. Endlich fängt *Kanak-Kalesch* den schwarzen Fuchs, den die Helden zu Tode peitschen. Wieder zum Sonnenlande gekommen, treffen sie den Zauberer *Kögel-Chan* wieder, der ihnen wiederum künden muss; auch heisst er den *Komdei-Mirgän* seine Schwester *Kubaiko* dem *Kanak-Kalesch* zur Gattin zu geben, selbst sollte er *Kan-Areg*, *Kan-Mirgän's* Schwester, heirathen. Hierauf wird die Hochzeit der Helden gefeiert und die drei Heldenbrüder leben in Frieden weiter.

Diese kurze Inhaltsangabe der einzelnen Heldensagen ist weit entfernt davon eine erschöpfende Charakteristik derselben zu beanspruchen. Eine solche wird erst möglich, wenn man auf die feineren Züge der Sagen nicht minder achtet, als auf die gröbern Umrisse der einzelnen Stoffe, weshalb ich den Druck der ganzen Sammlung recht bald zu bewerkstelligen suchen werde. Nachfolgendes Bild des tatarischen Heldenlebens kann als eine Art Einleitung betrachtet werden.

Der Wohnsitz der Helden ist gewöhnlich in einem Eckenlande, an dem Saume eines Meeres, an dem Fusse eines hohen Berges. Dort steht die Jurte des Helden, die ursprünglich wohl aus Elennhäuten errichtet wurde, bei mächtigen Helden aber von Gold und Silber strahlt. In der Jurte befindet sich die reiche Habe des Helden, namentlich zahlreiche Kleider in vielen Kisten. Vor der Jurte steht der goldene Pfosten, an dem das Ross des Helden angebunden steht und an den auch die ankommenden Helden ihre Rosse binden. Um die Jurte herum wimmelt es auf der Steppe von dem Vieh, das aus zahlreichen Rosstabunen, aber auch aus Rindern und Schaafen besteht. Das Gewimmel der letztern vergleicht man mit Nissen, während sonst auch ein Vergleich mit Ameisen vorkommt, wobei natürlich auch die schwarzhäuptigen Menschen mit berücksichtigt werden.

Der Held selbst giebt sich schon als Kind zu erkennen;

schon im Alter von zwei Jahren kann er einen Bogen handhaben; nicht selten sind dreijährige Helden, es kommen aber auch fünf- und siebenjährige vor. Neun Jahre scheinen der weiteste Termin bis zur Mündigwerdung des Helden zu sein. Im Gegensatz dazu befindet sich die Aussage eines Helden, dass er 40 Jahre seiner Kindheit unter einem Stein verborgen gelegen habe. Ist der Held erwachsen, so erhält er sein Heldenross, das er sich selbst mit der Fangschlinge aus der Rosstabune einfängt und es dann vollständig gerüstet in Empfang nimmt. Zugleich wird ihm dann sein Name verliehen und ihm dabei Lehren gegeben:

«Weiche keinem andern Helden,
Lass von keinem dich verspotten!
Den zu dir gekommnen halte,
Nicht besuche du den Helden,
Der bei dir noch nicht erschienen!
Mögst du nie dein Blut vergiessen!»

Im seltnern Fall giebt sich der Held selbst seinen Namen. Oft erscheint das Heldenross auch selbst und an dem Vorderbug des Sattels ist dann der Name des Helden, dem es bestimmt ist, zu lesen. Auch ist es in solchem Fall mit der vollständigen Heldenrüstung und den Waffen behangen. Den erwachsenen Helden vergleicht man mit einer schlanken Pappel ohne Aeste, nennt man ein Kameel ohne Buckel. Seine Stimme schallt gleich dem Donner, wie das Gebrüll der Thiere des Waldes und ist so kräftig, dass Felsen bersten. Die Hauptbeschäftigung des Helden ist die Jagd, von der er mit reicher Beute heimkehrt und dieselbe unter seine Unterthanen vertheilt, während er es sich selbst an dem Einfachsten genügen lässt. Sitzt er daheim in seiner Jurte, so befiedert er Pfeile oder spielt, auf dem goldnen Lager ruhend, die 40- oder 60-saitige Harfe. Doch nicht darf der Held stets in seinem Ulusse oder dessen Nähe weilen Er muss hinaus um die Welt kennen zu lernen und bekannt zu werden; er muss andere mächtige Helden aufsuchen, um sich mit ihnen im Kampf zu messen. Der Kampf kann nach gegenseitiger freundlicher Begrüssung und Bewirthung beginnen, aber eben so häufig erscheint

der Ankommende vor der Jurte eines andern Helden und fordert ihn mit kräftiger Stimme zum Kampfe heraus. Dabei ist von einer Wahl der Waffen die Rede. Zuerst greift der Held zum Schwert, dann zum Speer und endlich zum Bogen, der nicht selten von grosser Spannkraft ist. Wenn alle Waffen nichts fruchten, geht es an den Ringkampf, der oft 7 — 9 Tage, ja 3 — 7 Jahre dauert. Die Helden ringen so, dass die Erde gleich einer Wiege wankt und bebt, dass Felsen bersten und das Meer austritt. Vor dem Kampfe mächtiger Helden müssen die Grundvesten der Erde gefestigt werden. Der Ringkampf endigt gewöhnlich mit dem Tode eines der beiden Ringenden, da der Glaube besteht, dass es nur einen grössten Helden auf Erden geben dürfe. Ein seltener Fall ist es, dass die getrennten Leibeshälften wieder zusammenwachsen, wie es mit *Bulat* (VI) geschieht. Oft gelingt es erst den Helden zu tödten, wenn man seiner in irgend einer Gestalt verborgenen Seele habhaft geworden ist. Ist der Feind zu Boden geworfen, so wird sein Rückgrat zerhauen und ihm gewöhnlich so gründlich das Garaus gemacht, dass von dem Leibe nichts nachbleibt, was die Hunde riechen könnten, nichts von seinem Fleische für die Krähen, für die Elstern. Bei besonders erbittertem Kampfe kommt es vor, dass man dem Gegner Stücke Fleisches vom Leibe reisst und diese ihn zu verzehren zwingt. Bei besonders gefahrvollen Unternehmungen verbinden sich starke Helden und betrachten sich fortan als Brüder.

Aber nicht allein um seine Kräfte zu messen, zieht der Held von Hause. Er muss auch fort um sich um die Hand einer schönen Jungfrau zu bewerben. Ueber die Hand der Jungfrau verfügt der Vater oder der Bruder, wo diese fehlen, die Jungfrau selbst. Gewöhnlich ist es aber schon von *Kudai* bestimmt, welche Jungfrau einem tapfern Helden zu Theil werden soll. Der Wille *Kudaï's* ist meist auf einem Bogen oder in einem Buche verzeichnet, kann aber auch in seinem Wohnsitz im Himmel erfahren werden. Finden sich mehrere Bewerber ein, so werden nicht selten Aufgaben gestellt, von deren Lösung der Erfolg abhängt. Dahin gehört der Wettlauf der Rosse, der Wettkampf, das Schiessen durch die Mitte ei-

nes Ringes, ja noch schwerere Dinge, das Hervorholen eines grossen Steines von dem Boden des Meeres, die Bewältigung eines mächtigen Helden. Demjenigen, dem die Lösung der Aufgaben gelingt, wird die Jungfrau zu Theil. Sobald diese den ledigen Stand verlässt, löset sie ihre vielen, ja 60 Flechten und flicht sie in zwei zusammen, daher denn die Frau das Epithet «die zweiflechtige» hat. Es beginnt dann das Hochzeitsmahl, bei dem die Helden weidlich schmausen und trinken. Es werden zu demselben ganze Rosstabunen geschlachtet und *Airan* und *Kumys* in Menge bereitet. Ausser diesen Getränken ist noch von einem grünen Ehrenwein die Rede, der einem besonders hochgehaltenen Gaste bei der Ankunft gereicht wird. Ist das Hochzeitsmahl, das mehrere Tage dauern kann, vorüber, so gehen die Gäste auseinander und der Held führt die junge Frau heim, wobei er gewöhnlich von dem Vater oder Bruder derselben auf den halben Weg geleitet wird. In der Heimath angekommen, feiert der Held seine Hochzeit nochmals. Ist der Held besonders mächtig, so kann er das Erscheinen auf seiner Hochzeit fordern, ja er droht das Ausbleiben mit dem Tode zu bestrafen. Sind die Eltern oder die Schwester des Helden noch am Leben, so errichtet der Held eine neue Jurte für sich und seine Gattin. Hat er die Hochzeitsfeierlichkeiten hinter sich, so begiebt er sich nach wie vor auf die Jagd und wird, heimgekehrt, von der Gattin mit Speise und Trank bewirthet, worauf er sich der Ruhe hingeben kann. Sein Schlaf dauert nicht lange, er bricht zu neuen Jagden auf, doch nach grossen Unternehmungen schläft er 3 Tage, 7 Tage, sogar 1 Jahr, ja 7 Jahre.

Die Gattin ist die treue Beratherin des Helden, sie warnt ihn, wiewohl oft vergeblich vor drohenden Gefahren, giebt ihm klugen Rath, muss aber auch oft durch seine Rohheit leiden, ja sogar die Schläge der Heldenpeitsche aushalten, die ausser dem Rosse meist das weibliche Geschlecht empfinden muss. Dagegen schlagen auch die Weiber in ihrem Zorn nicht weniger darauf los, sogar mit gewichtigen Eisenstangen auf das Haupt der Männer. Statt des Rosses, das das Weib nur in seltneren Fällen besteigt, hat sie ein Gewand mit Adlerschwingen, das sorgsam als Erbstück in goldnem Schrein

aufbewahrt wird; seltner erscheint ein Gewand mit Schwanenflügeln. Die Beschäftigungen des Weibes sind sonst Nähen und Sticken, hauptsächlich aber die Pflege der Kinder. Fehlen solche, so erbittet man sich von einem kinderreichen Helden einen Sohn, wenn nicht *Kudai* einen solchen an Kindes Statt sendet. Die höchste Zahl der Söhne scheint neun zu sein, nur ein 30köpfiges Ungethüm hat 30 Söhne. Gewöhnlich erscheint ein Sohn, auch zwei Söhne. Dem Sohne steht oft eine kluge Schwester zur Seite, es kommen aber auch zwei Schwestern vor, von denen die eine gut, die andere böse ist. Nur ein Thor gelobt seinen Sohn oder seine Kinder einem andern, der entweder selbst eine böse Macht ist oder von einer solchen abhängt.

Das Heldenross strahlt wie Sonne und Mond, ist goldenhaarig und goldenmähnig und hat die verschiedensten Farben; es kann weiss, weisslich blau, blutfarben, fuchsroth, braun, grau u. s. w. sein. Aus den Augen sprüht ihm Feuer, aus den Nüstern quillt der Rauch hervor und von seinem heissen Athem schmelzen die Zügel. Sein Wiehern ist bedeutungsvoll. Es läuft den Raum eines Monats in einem Tage, die Strecke eines Jahres in sieben Tagen. Der Schweiss dampft ihm dabei gleich einem Nebel von den Füssen, Wind und Stürme blasen aus seinen Nüstern. Es ist der treuste Freund des Helden, es warnt ihn vor Gefahren, kündet ihm die Zukunft, hilft ihm aus der Noth, bewacht seinen Leichnam, schafft Mittel zu seiner Wiederbelebung, rettet seine Kinder und ernährt sie. Ein solches Ross ist mit Menschenstimme begabt und hat die Möglichkeit Menschengestalt anzunehmen und dann das Geschlecht willkürlich zu wechseln. Es kann unsägliche Mühsal aushalten, ja 30 Jahr mit dem Helden hungern; Speise leckt es sich von trocknen, Trank von nassen Steinen Nur das dem Helden bestimmte Ross vermag es ihn zu tragen, die andern brechen unter ihm zusammen. Ein echtes Heldenross geht nur auf den unwegsamsten Wegen. Es hat Stahleshufe, die einen Pfeil im Laufe aufhalten können. Soll es gen Himmel fliegen, so erhält es Silberschwingen. Die Seele von dem Rosse *Alten-Taktai's* hatte *Jedai-Chan* in der Unterwelt eingefangen und

verwahrte sie in Schwertgestalt. Wunderliche Rosse kommen auch vor; so Rosse mit drei Ohren, andere mit sechs Füssen, welche bei Verheirathungen zur Mitgift gehören. Der Name des Rosses ist gewöhnlich mit dem Namen des Helden in Allitteration. *Ak-Chan's* Ross heisst *Ag at*, das weisse Ross, *Aidölei's* Ross *Ag oi at*, das weisslich blaue Ross, *Kök-Molot's* Ross *Kög at* das blaue Ross u. s. w. Die Zügel des Rosses sind nicht selten silbern und golden. Der Sattel strahlt im schönsten Glanze; auf seinem Vorderbug ist der Name des Helden zu lesen. Der Quersack des Helden wird gebraucht um Kinder, ja auch erwachsene Helden zur Schmach hineinzustecken. Bauchgurt und Schwanzriemen können mehrfach sein.

Die Waffen des Helden sind hin und wieder von besonderer Natur. So hat *Kobirtschi Taidschi* ein Schwert, das selber schneidet, *Katai-Chan* einen goldnen Pfeil, der voll Leben selbst einherfliegt und zu seinem Besitzer zurückkehrt. Die Schwerter der Helden funkeln so mächtig, dass sie in der Finsterniss leuchten und Tageshelle verbreiten Der Bogen eines grossen Helden ist so mächtig, dass sich beim Spannen Wasserstrahlen von ihm ergiessen und Rauch emporsteigt, auch das Ross des Helden dabei in den Boden sinkt. Er kann nur von dem Besitzer gespannt werden oder von demjenigen, der ihn in seinem Namen spannt. Der Köcher *Jedai-Chan's* ist so gross, dass Mann und Ross in ihm Platz finden können, der Köcher *Alten-Bölte's* kann das goldne Horn des weissen Widders mit vielen Kräutern und Federn in sich aufnehmen. Der gewöhnlichen Kleidung des Helden, des Eisenhemdes und des dazu gehörigen Gürtels brauchen wir nicht besonders zu erwähnen.

Erlangt der Held Macht über andere oder wird er von *Kudai* zum Oberherrn eingesetzt, so hat er die Verpflichtung Tribut zu sammeln. Dazu kann er vier bis acht Jahre nöthig haben. Es kommt vor, dass der mächtige Fürst sich von seinen Vasallen Kinder und Rosse als Tribut zahlen lässt. Als Zeichen der Herrschaft hat der oberste Herrscher einen goldnen Stab in Händen. Es reiten sechs Helden vor und sieben hinter dem mächtigen. Hat der Eroberer sich andere Helden

mit Gewalt unterworfen, wie z. B. *Bulat* seine 60 Helden, so kann es ihm geschehen, dass sie ihm untreu werden und seinen Untergang herbeiführen. Dem Geknechteten kann mit einem Ringe das Zeichen der Knechtschaft auf die Stirn gedrückt werden. Die Unterthanen des Helden werden gewöhnlich als reines Volk bezeichnet. Als beschimpfende Strafen finden wir Nahrung aus der Hundeschaale [2]) und Einschliessung in finstern Verwahrsam, so dass der Schuldige das Tageslicht nur durch ein Nadelöhr erblicken soll.

Ueber der Erde oder dem Sonnenlande wohnen in dem Himmel die sieben oder nach andern neun *Kudai's* in einer Jurte. Vor der Jurte steht ein goldner Pfosten, an den die Rosse angebunden werden. In der Jurte sitzen die sieben *Kudai's* hinter dem Vorhang und haben ein grosses Buch vor sich, in welchem die Gebornen und Verstorbenen verzeichnet und auch die Geschicke der Menschen zu lesen sind. Die sieben *Kudai's*, neben denen später auch wohl in Folge christlichen Einflusses nur ein *Kudai* genannt wird, senden zu den Sterblichen eine Schrift herab, die das Loos derselben und dem Helden seine Gattin bestimmt. Wer nicht gehorcht, geräth in Gefahr versteinert zu werden. Die *Kudai's* sind selbst in Angst vor dem Ende der Dinge. Sie senden einen Goldpfeil um einen Helden zu sich zu bescheiden, sie lassen einen Knaben holen, um einen *Aina* zu bekämpfen. Dazu haben sie ihre Boten, die sie auch senden um getödtete Helden zu beleben. Die Tochter eines Götterboten wird durch den in den Himmel fliegenden Pfeil des *Kobirtschi-Taidschi* an der linken Hand verwundet. Zur Strafe wird dem Helden die halbe Kraft und die halbe Einsicht genommen. Die *Kudai's* verhängen verschiedene Strafen. So wird *Ak-Molot* zur Strafe für seinen Uebermuth von zwei Bergen erdrückt, demselben werden nicht Helden, sondern nur schlichte Männer als Söhne geboren. *Alten-Kök* wollen die *Kudai's* zur Strafe dafür, dass er mit seiner Schwägerin gerungen, in einer eisernen Kammer verbrennen. Die *Kudai's* nehmen sich aber auch der Men-

2) Aus einer solchen lässt man auch den *Gesser-Chan* in seiner Jugend essen, S. 22.

schen an. Den Bedrängten erscheint in der Stunde der Noth ein Alter in Lumpen oder schlechten Kleidern, der ihnen hilft und ihnen guten Rath giebt. Wo die *Kudai's* nichts an den Geschicken ändern können, sind sie von Mitleid erfüllt. Die Menschen rufen die *Kudai's* um Hülfe an, nehmen sie zu Zeugen, nennen ihren Namen bei Beschwörungen, danken ihnen für Rettung aus Gefahren durch Verbeugungen. Es kann aber auch vorkommen, dass die *Kudai's* Neid empfinden.

Die Erde, welche auch die schwarze Erde benannt wird, das Sonnenland, enthält eine Anzahl von Ländern, die man auch Himmelsländer nennt. Die höchste Zahl scheint 70 zu sein, von denen man 8 Jahre lang den Tribut einsammelt. Häufig werden 6, 7, auch 12 Länder genannt. Wo Himmel und Erde zusammengehen, befindet sich ein hoher Eisenberg, an dem *Jedai-Chan* seinen Sitz hat; sieben Jahre braucht man, um von dort ins Land *Ak-Chan's* zu gelangen. Es kommen weisse Meere an weissen Bergen, auch ein blaues und schwarzes Meer vor, an welchen *Ak-Chan* (der weisse Chan), *Kök-Chan* (der blaue Chan) und *Kara-Chan* (der schwarze Chan) ihren Sitz haben. Man spricht von den Quellen des Meeres, aus denen seine Wassermasse hervorströmt, welche aufgehalten werden kann.

Aus dem Sonnenlande gelangt man durch eine Höhle in die Unterwelt. Es werden 17 Erdschichten genannt. Den 7 *Kudai's* gegenüber stehen 7 *Aina's*, welche ihnen feindlich sind. Besonders geängstigt werden die *Kudai's* durch den *Aina Ai-Kün* (Mond-Sonne), den sie endlich durch den Knaben *Alten Kök* bezwingen lassen. Den *Aina's* nahe stehen die Schwanfrauen, deren es vierzig giebt, die aber in eine einzige zusammenwachsen können. Die grause Schwanfrau hat ihren Sitz in der 17ten Erdschicht in einem linsenbaumfarbenen Felsen. Sie peitscht ihre Lenden mit einem Schwerte und eilt dann raschen Fluges einher. Sie schlürft drei Handvoll Blut aus der Brust eines Helden und stärkt sich dadurch so, dass sie vierzig Jahre laufen kann. Sie stiftet gern Böses. Als ihr Gemahl wird *Djilbegän* genannt, der anderswo als neunköpfiges Ungethüm auf einem vierzighörnigen Stier geschildert wird

und im Dienste der *Irle*-Chane auftritt. Der Sohn der Schwanfrau ist *Djidar-Mös*, der mit den Eltern an dem Zusammenfluss dreier schwarzer Flüsse wohnt. Diesem sucht die Mutter dadurch eine Frau zu schaffen, dass sie durch Zurückscheuchung des Wassers eine Dürre hervorbringt und eine Jungfrau *Kara-Kuruptju* sich geneigt macht. Um deren Bruder *Busalei-Mirgän* zu tödten, verwandelt sie sich in eine Fliege und dann in Asche. Von dem Helden mit dem von *Kara-Kuruptju* gereichten Tranke verschluckt, zerschneidet sie sein Herz mit einem Messer. Die älteste der Schwanfrauen wird als hanfhaarig geschildert. Die jüngste, *Ojendje-Kara*, schleicht in Gestalt eines schwarzen Fuchses einher und verlockt die Helden in die Unterwelt; trotz ihrer Verwandlung in einen stumpfschwänzigen Wolf kommt sie um. Auch *Ütjün-Areg*, die Tochter des in der Tiefe wohnenden *Üzüt-Chan*, welche in Gestalt eines schwarzen Fuchses Unheil stiftet, wird von den Helden, die sie packen, zu Tode gepeitscht. An einem Meere in der Tiefe wohnt auch *Talai-Chan*, ein berüchtigter Menschenfresser, der den *Djilbegän* packt und verzehrt, selbst aber auch gesotten wird. Als eigentliche Herren der Unterwelt treten die neun *Irle*-Chane auf, die ein Haus mit 40 Ecken bewohnen. Vor dem Hause steht ein Lärchenbaum, an den die *Irle*-Chane ihre Rosse binden. In neun Gemächern leiden verschiedene Sünder ihre Strafen, in neun andern Räumen sind Menschenköpfe aufgestellt. Die neun *Irle*-Chane halten Rath unter Vorsitz ihres Obersten (Atamans). Bei ihnen schmieden 40 Männer Hämmer, 40 Männer Sägen und 40 Männer Zangen.

In der Unterwelt setzen die Helden ihre Feindschaft fort, sie können von dort befreit werden, aber daselbst auch nochmals ihren Tod finden. *Ak-Molot* war von *Kudai* zu ewiger Verdammniss bestimmt Wir finden ganze Heere dort im Streit. Wie wir oben sahen wird die Seele eines Rosses von *Jedai-Chan* dort eingefangen. *Jedai-Chan* steht überhaupt in genauer Verbindung mit der Unterwelt. Er war halb ein *Aina*. Es heisst von ihm, dass er mit der Mondesscheibe alterte und jung ward und dem Tode nicht unterworfen war, so lange die sieben bösen Hunde mit eisernen Zungen und

Pfoten bei ihm angebunden standen [3]). Reissen sich diese Hunde los, bellen und heulen sie nur einmal, so nahet Allem gleich das Ende. Neben diesen sieben Hunden sind auch die sieben Füchse und sieben Wölfe zu erwähnen, welche *Küreldei-Mirgän* bellend umringen. *Jedai-Chan's* Sohn *Jebet-Mirgän* will *Alten-Kök* durch Wettsuchen besiegen. Aehnlich auch *Ai-Areg*, welchen Namen auch *Jedai-Chan's* Tochter trug, die *Aidôlei* heirathet (I).

Die einzelnen Sagen enthalten verschiedene märchenhafte Gestalten, die an *Djilbegän* erinnern. So wird ein Ungethüm mit 30 Köpfen erwähnt, das 30 Söhne hat. Wie *Djilbegän* reitet auch *Katai-Chan* auf einem Stier mit 40 Hörnern, den er nicht mit der Peitsche lenkt, sondern mit einem hölzernen Hammer, mit dem er ihn auf den Kopf schlägt. Der mit *Katai-Chan* sicher identische *Katai-Alep* tritt nebst *Katendjula* als Freund der Schwanfrau auf und es heisst von ihm, dass das Haupt des *Aina* ihm, der in der neunten Erdschicht wohnt, unterthan war. Er hat ein Ross mit neun Klafter langem Rücken.

Andere Ungethüme sind der *Kiro-Balak* (d. h. alter Fisch), dem *Katai-Chan* jährlich 60 Kinder darbringen muss. In anderer Fassung ist es eine goldene Schlange mit silbernem Horn, deren Augen 12 Spannen von einander entfernt waren, welche Helden sammt ihren Rossen verschluckt und in deren Bauche *Katai-Chan* seinen Sohn *Busalei-Mirgän* wiederfindet. Ebenso wird *Kan-Mirgän* aus dem Magen eines Hundes [4]), der sieben Jahre nicht schläft, wieder errettet. Eine Grausengestalt ist der Blaustier *Kök-Puga*, dessen sechs Hörner in die Wolken reichen. *Torantai-Chan* besitzt einen weissen Widder mit sechs goldnen Hörnern, in der Unterwelt ist ein Hammel mit sieben Hörnern in die Erde versunken.

In Zusammenhang mit der Unterwelt steht der Lärchenbaum. Vor der Behausung der *Irle*-Chane wächst ein solcher

---

3) Im *Gesser-Chan* S. 98 u. 140 wird ein kupferfarbener bellender Hund mit Kupfer-Schnauze auf einem Kupferberge erwähnt.

4) Im *Gesser-Chan* S. 261 kommen zwei menschenfressende Hunde vor; vergl. auch Wolf, Beiträge zur deutschen Mythologie, 2te Abth. S. 413.

neunfach aus einer Wurzel hervor und ist seit Anbeginn der Zeiten da. An ihn binden die *Irle*-Chane ihre Rosse. An dem Fusse des Eisenberges bei *Jedai-Chan* standen sieben Lärchenbäume, auf denen zwei Raben ihr Nest haben. Die Lärche gilt als Unheilsbaum. Bindet *Alten-Taktai* sein Ross an den Pfosten aus Lärchenholz, so naht ihm Untergang. *Katai-Chan* bittet seinen Sohn *Busalei-Mirgan* ihn nicht in der Erde zu bestatten, sondern auf den zusammengebundenen Wipfeln von neun Lärchenbäumen. Die gewöhnliche Art der Bestattung ist in der Erde, bei Vornehmen in goldnen und silbernen Särgen. Verbrennen des Leichnams scheint nur als Strafe angewandt zu werden. In Zusammenhang mit der Unterwelt steht seiner Schwärze wegen auch der Linsenbaum Die Felsen der Unterwelt haben seine Farbe. — Sonst werden auch die Pappel und die Birke erwähnt, beide als Wunderbäume: eine goldene Pappel, deren Blätter unter des Rosses Hufe gelegt eine Brücke über das Wasser bilden, eine goldene Birke, an deren Wurzeln eine goldene Schaale mit Lebenswasser vergraben ist, sie selbst aber von oben bis unten mit weissem Moosse bewachsen, das auf den Leichnam gestreut ihn wieder zum Leben weckt. Von mächtiger Wirkung ist auch der wilde Rosmarin, welcher verlornes Haar wiedergiebt, wunde Stellen heilt und unter den *Kudai's* zu erscheinen befähigt, somit also als Reinigungsmittel dient. Als solches gilt auch die Milch, mit der sich *Kök-Katai's* Gattin den Mund ausspült, bevor sie den furchtbaren Namen *Allarik's* ausspricht.

Andere mächtige Mittel sind dem Zauberer *Balamon-Kam* seine neun Trommeln, von denen die neunte kupfern und am mächtigsten ist. *Kubasen-Areg* späht, nachdem sie 12 Seidensträhnen auf die Hand der Jungfrau *Alten-Areg* gelegt hat. Aber auch ohne solche Mittel sind Frauen der Zukunft bewusst, wie wir es an *Kümüs-Areg*, der Schwester *Küreldei-Mirgän's*, sahen. Auch *Kögel-Chan* ist sowohl der Zukunft als Gegenwart und Vergangenheit kundig. Ihm folgen sieben graue Hunde; wobei es nicht unerwähnt bleiben darf, dass auch anderswo Hunde in Begleitung der Zauberer vorkommen, s. J. W. Wolf, Beiträge zur Deutschen Mythologie, 2te Abth. (Gött. 1857), p. 413. Auch *Dschalaty-Mirgän* ist aller

Dinge kundig, da er die Sprache aller Wesen versteht. Die Zukunft wird auch durch Träume geoffenbart.

Wichtige Talismane kommen auch vor. Dahin gehört das Feuerzeug des *Jedai-Chan*, durch das man alles schaffen kann. Mit einem Schlage erschafft es 100 Krieger, Gebäude und alles Mögliche. Wie man einerseits an das Feuerzeug des *Gesser-Chan* (S. 71 der Uebers.) erinnert wird, aus welchem dieser seinen Bogen *Daghorischoi* hervorholt, so muss man andererseits an den *Vag'ra* denken. Der einem weissen Hasen ähnliche weisse Stein auf dem Boden des Meeres, der sich als Mutter des *Ag-Ai* zu erkennen gab, schützt diesen, als er in der Eisenkammer geglüht werden soll. Eine Erinnerung an diesen Stein ist der weisse Stein von der Grösse eines Rosses [5]), den *Kara-Chan* aus dem Meeresboden emporholt, wobei zu gleicher Zeit die Fluthen schwellen. Auch werden wir erinnert an den mehrfach im *Gesser-Chan* in der Mitte des Weltmeeres vorkommenden saftigen Krystall von der Grösse einer steinernen Walze (S. 55 der Uebers., ferner S. 98, 102 folg.), der das Meer theilt und trocken legt (S. 106), so wie S. 253 von der glückbringenden weissen steinernen Walze der drei Chane gesprochen wird. Dieser weisse Stein gestaltet sich selbst zu einem Schwan um.

Die Verwandlungen oder Umgestaltungen sind verschiedener Art. Wir sahen oben, dass den Frauen Schwanenflügel zum Flug durch die Luft zu Gebot stehen, gewöhnlicher aber ein Gewand mit Adlerschwingen. Aber die Frauen haben die Macht sich auch in Vögel umzugestalten; so verwandelt sich *Alten-Areg* (VII) in einen Falken, dieselbe auch in eine Maus, *Kubaiko* in eine Schwalbe, *Alten-Bürtjük* gar in eine eiserne Schwalbe und begegnet dabei dem in einen Falken verwandelten Helden *Tas-Ol*. Die dem *Alten-Taktai* bestimmte *Alten-Bürtjük* erscheint auch in Gestalt einer Otter, *Bürü-Chan* als weisser Wolf, seine Tochter als Katze. In einen Wolf verwandelt sich das aus 30 Mädchen in eins zusammengewachsene Mädchen, das sich später als Schwanfrau erweist.

---

5) Im *Gesser-Chan* S. 133 kommen Steine von der Grösse eines Kameels und eines Rindes vor, die zu Pfeilen zugespitzt werden.

Oben sahen wir, dass alle 40 Schwanfrauen in eine zusammenwachsen können. Es schmieden auch die Götter 9 Helden zu einem einzigen Helden *Buidalei* zusammen, und ebenso 9 Rosse in ein einziges.

Wie die Helden so werden auch ihre Seelen umgestaltet oder in gewissen Gegenständen verborgen. Die Seele *Bulat's* sitzt als Vöglein mit acht andern Vögeln in einer Kapsel (VI), die Brüder *Molat-Djürek* und *Timir-Djürek* verwandeln ihre Seelen in ein weisses Kraut mit sechs Stengeln (IV), die Seele des Aina's *Ai-Kün* steckt bei einer 12köpfigen Schlange in einem Quersack (XIII), die Seele von *Alten-Kök's* Sohn wird in einer Dose verwahrt (XIV), die Seele von dem Rosse des *Alten-Kök* als Schwert in einer Kiste bei *Jedei-Chan* (XIV); *Kök-Chan* hat einen Ring, der seine halbe Kraft in sich schliesst (VII), in einen Ring verwandelt auch *Aidölei* seine Schwester (II). Es kommen auch Umgestaltungen in Staub vor (I), in Sand (I) und in Asche. In letztere verwandelt sich die Schwanfrau, nachdem sie zuvor Fliegengestalt gehabt hat (VIII). Das Füllen des *Ai-Mirgän* (I) gestaltet sich in eine goldene Ente, in einen Hecht; das Füllen des *Aidölei* in ein Mädchen und in einen Knaben (II). Diese Umwandlungen erinnern uns lebhaft an manche bekannte Züge aus dem *Gesser-Chan*. S. 52 folg. erscheint dort die Seele des *Tschoridong-Lama* in Gestalt einer Wespe, die Gefahr läuft von *Gesser-Chan* getödtet zu werden. Die Seele des 12köpfigen Riesen steckt in einer Nadel, in einem Käfer und zweien goldnen Fischen (S. 148). «Die Seelen der sämmtlichen *Schimnu*-Wesen verschloss er magisch in zwei *Imiti* und lud sie auf das weissfüssige Pferd des *Schinmu* (S. 217).» Schmidt bemerkt in der 19ten Anmerkung, dass es ihm unbekannt sei, was diese *Imiti* für Gefässe oder Behälter seien. Wir finden das Wort im Text S. 143 Z. 4 gedruckt, was eben so gut statt stehen kann; letzteres sehen wir bei Kowalewski im Mongol. Wörterbuch S. 663 als dem Sanskrit धात्री *Phyllanthus emblica* entsprechend angegeben, was in guter Uebereinstimmung mit der mongolischen Uebersetzung des tibetischen Namens སྐྱུ་རུ་ར in dem Werke *Subhâshita-*

ratnanidhi des *Saskja Pandita* II, 16 ist. Es würden demnach die Seelen in zwei Früchte der Myrobalane gesteckt sein.

Finden wir Löwen, Bären, Adler als grausenhafte Wächter in der Unterwelt, ferner 7 Wölfe und 7 Füchse, welche einen Helden bellend verfolgen, so stehen auch andererseits Thiere im Dienste des Helden. So der Falke, der allein um belebende Mittel Rath weiss. *Ak-Molot's* Adler trägt den erschöpften *Kök-Chan* sammt dem Rosse aus der Unterwelt empor (VII) Zwei Falken erscheinen als Boten *Dschalaty-Mirgän's*, ferner ein blauer Hecht, eine blaue Schlange und ein Hermelin. Wie im *Gesser-Chan* (S. 191, vergl. auch 159 u. 278) kommen zwei Raben als Boten des *Alten-Chan* und als Boten vom Eisenberge des *Jedai-Chan* vor.

Als jagdbare Thiere werden genannt der Zobel, von dessen Fellen man Pelze kennt und das Elennthier, dessen Fleisch als Nahrung, die Haut aber zur Errichtung von Jurten dient. Der Arme fängt Hasen und Auerochsen in Schlingen.

Von den Metallen stehen Gold und Silber oben an. Wie wir unten sehen werden, spielen sie eine grosse Rolle bei den Namen; ebenso auch Eisen und Stahl. Von Gold und Stahl sind auch Waffen. Von Gold und Silber sind des Rosses Zügel und Geschirre, von Gold und Silber strahlen die Jurten der Reichen; man kennt goldene Tische, Stühle, Lager; es giebt goldene Pfeile und goldene Schwerter. Man spricht von einem goldenen Berge, bei den Göttern giebt es einen goldenen See. Schon oben sahen wir die goldene Pappel und die goldene Birke.

An eine Berührung mit einem Culturvolk mahnt die häufige Erwähnung der Seide. Wir sehen Kleider aus Seide, seidene Decken, seidene Tücher, sogar aus Seide gewundene Fangschlingen. Zwölf Seidensträhnen dienen zum Spähen, wie wir im *Gesser-Chan* (S. 117, 135, 145) rothe Fäden zu demselben Zwecke genannt finden.

Auch nur durch Berührung mit schriftkundigen Völkern lässt sich die Erwähnung der Schrift erklären. Sie erscheint am Pfeil, am Vorderbug des Sattels, aber auch auf besondern Bogen, die sogar von der Grösse einer Satteldecke sind. Auch

von grossen Büchern ist die Rede, in welche die Geschicke und Bestimmungen der Menschen verzeichnet sind.

Sehr zu beachten sind die Farben, die in den Sagen vorkommen: weiss, schwarz, blau und roth. Im *Gesser-Chan* S. 120 finden wir nach einander eine weisse, gelbe, blaue und schwarze Gegend genannt. Auch ist es bekannt, wie den Tibetern die Bezeichnung weiss, schwarz und gelb für Indien, China und Russland geläufig ist. Man vergleiche das im *Bulletin histor-philol. T. IX No.* 1. 2. S. 30 Bemerkte. In den Heldensagen sind es das weisse Meer und die weisse Steppe, die am häufigsten vorkommen. Dort gebietet der weisse Chan *Ak-Chan;* ausserdem finden wir das schwarze und blaue Meer, an denen der schwarze Chan (*Kara-Chan*) und der blaue Chan (*Kök-Chan*) gebieten. Bedeutungsvoll ist die weisse Farbe. Ich erinnere an den schon oben besprochenen weissen Stein im Meere, der wie ein weisser Hase daliegt; *Sädei-Mirgän* (II), der selbst auf goldnem Lager und unter seidnen Decken ruht, bettet sein Ross auf weissem Filz, über dessen Bedeutung bei den Mongolen Gombojew, Randbemerkungen zu *Plano Carpini* in dem *Bulletin histor.-philol. T. XII No.* 24 = *Mélanges asiat. T. II p.* 665 zu vergleichen ist. Wie im *Gesser-Chan* (p. 7) werden auch in den Heldensagen die Menschen schwarzköpfige benannt; schwarz ist auch die Erde, schwarz das Blut des *Aina*, wie im *Gesser-Chan* (S 189) das Blut der Riesin; roth und schwarz das Blut der Chanenjungfrau, das der Menschen aber roth.

Die verschiedenen Zahlen, die in Anwendung kommen, sind folgende: zwei Löwen, Bären, Adler, Falken, Raben; zwei Flechten hat das Weib; zwei Daumenbreiten kommen als Maass vor. Drei Tage als Frist, drei Jahre als Alter eines Heldenknaben, drei Söhne, drei Schmiede; drei Länder, drei schwarze Flüsse in der Unterwelt, drei Klafter langer Wolf, drei Spannen lange Nase, drei Ohren eines Rosses, drei Handvoll Bluts schlürft die Schwanfrau. Fünf Jahre als Alter, fünf Männer, fünf Kartenspieler. Sechs Tage, Länder, Helden, Schläuche, Tabunen, Sippen, Stengel, Hörner, Schlösser, Schlüssel, Männer, Freier; ein sechsfüssiges Ross, eine sechsfache Halfter. Sieben Tage, Nächte, Jahre, Lär-

chenbäume, Länder, Himmelsländer, Helden, Hunde, Jungfrauen, *Kudai*, *Aina*, Verbeugungen, Spannen, Klafter, Hörner, Geigenspieler, Füchse, Wölfe. Acht Klafter tief, acht Jahr Tribut sammeln. Neun Tage, Jahre, Helden, Chane, Rosse, Köpfe, *Kudai's*, *Irle*-Chane, Schmiede, Hirten, Söhne, Lärchen, Trommeln, Kleider, Gemächer, Klafter, Vöglein, Ecken, neunfache Ketten, neunspitziger Speer. Zwölf Länder, Köpfe einer Schlange, Knöpfe, Strähnen, Spannen, Kessel. Dreissig Jahre, dreissig Köpfe eines Ungethüms, Söhne, Mädchen. Vierzig Jahre, Länder, Helden, Männer, Schwanfrauen, schwarze Rosse, Räder, Hörner, Saiten, Bälge, Ecken, Klafter. Funfzig Jahre, Helden, 50 Eimer grosser Schoppen. Sechszig Jahre, Helden, Flechten, Freier, Knaben, Heerden, Saiten einer Harfe. Siebenzig Chane, Helden, Länder, 70 Klafter tiefes Grab. Neunzig Sohlen, 90 Klafter langer Stab. Hundert Helden, 100 Pud schwere Kupferstange. 600 Wölfe, 700 Menschen, 900 Köpfe.

Hin und wieder werden zwei Zahlen nahe mit einander verbunden; z. B. 7 Tage, 9 Tage ringen die Helden, wie auch die Zahl der *Kudai's* zwischen 7 und 9 schwankt; so auch 60 Heerden, 70 Heerden, 60 Helden, 70 Helden. Die Sieben und Neunzahl haben eine besondere Bedeutung. Diese Zahlen sind auch im *Gesser-Chan* hin und wieder verbunden; z. B. S. 87 folgen auf 7 Stiere gleich darauf 9 Stiere. Ziemlich häufig tritt dort die Neunzahl auf, z. B. 9 Hammel (S. 25), 9 Schaafe (S. 29), 9 Helden (S. 108), 9 Tage (S. 115), 9 rothe Bäume (S. 148) u. s. w. *Gesser's* Gattin *Rogmo Goa* wird (S. 126) eine neunfache *Dâkinî*-Verwandlung genannt, was an den aus neun Helden zusammengeschmiedeten *Buidalei* und sein aus neun Rossen zusammengeschmiedetes Ross erinnert. Auch sahen wir, dass 30 Jungfrauen in eine zusammenwuchsen. Umgekehrt kann *Gesser Chan* die Gestalt vieler Menschen annehmen (S. 30), wie er denn auch (S. 66) in Gestalt von 30 tibetischen Helden erscheint.

Gehen wir auf eine Betrachtung der Namen über, so finden wir als gewöhnlichen Nachsatz *mirgän*, das jakutische мäргäн, mongol. ᠮᠡᠷᠭᠡᠨ, als dessen erste Bedeutung wohl «Schütze zu nennen sein würde; vergl. Böhtlingk, Jak. Wörter-

buch S. 148. Also zusammengesetzte Namen sind: *Ai-Mirgän*, *Aidôlei-Mirgän*, *Albang-Mirgän*, *Alten-Mirgän*, *Buidalei-Mirgän*, *Busalei-Mirgän*, *Jebet-Mirgän*, *Kan-Mirgän*, *Kartaga-Mirgän*, *Komdei-Mirgän*, *Kulaty-Mirgän*, *Küreldei-Mirgän*, *Sâdei-Mirgän;* selten erscheint *alèp*, Held, z. B. *Katai-Alep*. Dem jakutischen бöҕö stark, fest, entspricht wohl *mökö* in *Sary-Mökö* und *Kara-Tas-Mökö; môs* in den Namen *Kara-Môs*, *Katai-Môs*, *Djidar-Môs* könnte vielleicht mit dem jakut. муос, Horn, zusammengebracht werden, da wenigstens die beiden letzteren Namen mit gehörnten Wesen in Berührung stehen. Chinesischen Ursprungs ist das jetzt freilich bei den Mongolen einheimische *taidschi* (Kowalewski a. a. O. S. 1557), wir finden es in den Namen *Kalangar Taidschi* und *Kobirtschi-Taidschi*. Bei Frauennamen ist hauptsächlich *areg*, rein, der zweite Bestandtheil, so in *Ai-Areg*, *Alten-Areg*, *Intei-Areg*, *Kubasen-Areg*, *Kümüs-Areg*, *Kan-Areg*, *Ütjün-Areg*. Dem mongolischen , schön, entspricht wohl das *ko* in *Ajasen-Ko*, *Kubaiko*.

Nach dem Mond (*ai*) und der Sonne (*kün*) ist der *Aina Ai-Kün* benannt, nach dem erstern auch *Aidôlei*, *Ai-Mirgän*, *Ai-Areg* und *Ag-Ai* (Weissmond); ferner *Ai-Temus*, mit dessen zweiter Hälfte vielleicht das jakut. тумус, Schnabel, Böhtl. S. 108 zusammenzustellen ist.

Eine bedeutende Anzahl der Namen hat es mit den Metallen zu thun, namentlich mit dem Golde (*Alten*): *Alten-Chan*, *Alten-Mirgän*, *Alten-Irgäk* (Gold-Daumen), *Alten-Bölte*, *Alten-Aira* (Gold-Knoten), *Alten-Tata*, *Alten-Taktai*, *Alten-Teak*, *Alten-Kök* (God-Kuckuck), *Alten-Kus* (Gold-Nagel); *Alten-Artjol* (Gold-Tuch), *Alten-Bôs* (Gold-Schuhband), *Alten-Kuruptju* (Gold-Fingerhut), *Alten-Areg*, *Alten-Bürtjük* (Gold-Blatt), *Alten-Bürtjul;* ferner vom Silber abgeleitet: *Kümüs-Teak*, *Kümüs-Areg;* von Stahl: *Bulat-Mirgän*, *Molat-Djürek* (Stahlherz), *Kök-Molot* (Blaustahl), *Ak-Molot* (Weissstahl); von Eisen: *Timir-Djürek* (Eisenherz); von Kupfer: (*tjes*, mongol. ,) *Jedai-Chan* und vielleicht auch *Djidar-Môs;* von dem mongol. *kurel*, Bronze, kommt wohl der Name *Küreldei*.

Nach Thieren sind benannt: *Kartaga-Mirgän*, von *kartaga*, (Habicht), ferner *Ala-Kartaga* (der bunte Habicht), *Alten-Kus* (Goldvogel); *Kubai-Ko* und *Kubasen-Areg* sind wohl im Zusammenhang mit dem jakutischen куба, Schwan, und erinnern an die jakutische Göttin Кўбäi хотун, s. Castrén's Vorles. über finn. Mythologie S. 148, 329. *Kulaty-Mirgän* hat seinen Namen wohl von *kulun*, Füllen; *Bürü-Chan* von *bürü* (Wolf). Nach dem Blut (*kan*) sind benannt: *Kan-Mirgän* *Kan-Areg*, *Kandólei*, *Kan-Töngös*; hieran schliesst sich *Kanak-Kalesch* (blutweisses Schwert). Die Benennung nach den Farben ist eine sehr häufige: *Ak-Chan* (der weisse Chan), *Ag-Ai* (Weissmond), *Ak-Molot* (Weissstahl), *Ak-Tas* (weisser Stein); *Kök-Chan* (der blaue Chan), *Kök-Katai*, *Kõk-Púga* (Blaustier), *Kök-Molot* (Blaustahl); *Kara-Chan* (der schwarze Chan), *Kara-Mós*; *Kara-Tas-Mökö*, *Kara-Kuruptju* (schwarzer Fingerhut), *Kara-Djüstük* (schwarzer Ring), *Ojendje-Kara* (spielende Schwarze); *Kesel-Djibäk* (rothe seidene Schnur), wodurch wir an die obenerwähnten rothen Fäden erinnert werden, welche zum Wahrsagen gebraucht werden. *Sary-mökö* kommt wohl von *sáryg* gelb.

Nach diesen vorläufigen Bemerkungen über die Namen ist noch über deren Träger einiges zu bemerken. Das bunte Farbenspiel, das die Sagen- und Märchenwelt zu entfalten pflegt, macht sich auch hier geltend, indem gewisse Ereignisse, die an einen bestimmten Namen geknüpft sind, in der verschiedensten Weise zu diesem Namen in Beziehung treten und dadurch wesentlich zur Umgestaltung einer und derselben Sage beitragen. Ich lasse die in den mir vorliegenden Sagen vorkommenden Namen in alphabetischer Ordnung folgen und werde in kurzen Zügen auf die wechselnde Anwendung derselben in den einzelnen Sagen aufmerksam machen.

Ag-Ai (Weiss-Mond), Kudai und dem am Boden des Meeres befindlichen weissen Steine entsprossen und dem Ak-Chan an Kindes Statt gegeben, bleibt durch die Macht des weissen Steins in der glühenden Eisenkammer unversehrt (III).

Ag-At (Weiss-Ross), das Ross Ak-Chans (II).

Ai-Areg (Mond rein), so heisst 1) die in goldner Stube zwischen Himmel und Erde wohnende Jungfrau, welche Aidôlei's Gattin wird (I); das Wettsuchen, zu dem sie Aidôlei verleiten will, erinnert an den ähnlichen Vorschlag Jebet-Chans, der ein Sohn Jedai-Chan's war, so wie 2) die ebenfalls dem Aidôlei zu Theil werdende Ai-Areg Jedai-Chan's Tochter ist (XI). Es scheint also das Wettsuchen in irgend einer Verbindung mit den Mächten gestanden zu haben, die der Unterwelt entstammten; 3) kommt der Name Ai-Areg einer Tochter Kara-Chan's zu.

Ai-Kün (Mond-Sonne) ist der Name des Aina, den Alten-Kôk bezwingt (XIII).

Ai Mirgän (Mond-Schütze), der Genosse und Heldenbruder Aidôlei's (I). Denselben Namen führt ein Held, zu dem Kan-Mirgän's Ross (X) seine Zuflucht nimmt, um seines Helden Kinder zu retten. Eine Parallelstelle ist in der Sage Aidôlei und Ai-Mirgän, wo in dem hinter der koibalischen Grammatik von mir veröffentlichten Text V. 645 folg. (S. 187) das weisse Füllen Alten-Chan's seine Zuflucht ebenfalls zu Ai-Mirgän nimmt und dabei vergessen wird, dass der eine Hauptheld der Sage eben Ai-Mirgän ist, der noch ein Kind war. Statt Ai-Mirgän ist Ai-Irgäk die richtigere Lesart, wie wir schon aus V. 673 folg. ersehen. In dem genannten Text habe ich jedoch nichts ändern mögen, weil solche Stellen gerade für die Geschichte epischer Lieder höchst lehrreich sind. Man vergleiche weiter unten einen ähnlichen Fall bei Kan-Mirgän.

Ai-Temus und Kui-Temus, zwei Brüder, die Ak-Chan und seine Gattin fortschleppen, selbst aber ihre Strafe durch Ala-Kartaga finden (V).

Aidôlei (welcher Name wohl «Vollmond» bedeutet und seine Erklärung durch das karagassische *dolo* [tat. تولا, vergl. jak. туол] findet und ein Analogon an Kandôlei hat) 1) wird dem Alten-Chan an Sohnes Statt von Kudai zugesandt, nimmt sich Ai-Areg zur Gattin (I); 2) der Sohn Ak-Chan's, der mit seiner Schwester Alten-Kuruptju dem Meerungeheuer preisgegeben wird (II); er heirathet die

Tochter Jebet-Chan's, Intei-Areg; 3) der Sohn Kara-Chan's von Alten-Chan's Tochter Ai-Areg, heirathet Jedai-Chan's Tochter Ai-Areg (XI).

Ajasen-Ko (vielleicht von *ajas* heiter, ruhig; über *ko* siehe oben), Gattin des Alten-Kôk (XIII).

Ak-Chan (Weiss-Fürst) gehört zu den Hauptbelden der Sage. Gewöhnlich wird er alt geschildert, über 60 Jahre, meist ist er kinderlos. An Kindes Statt wird ihm von Kudai ein Sohn Ag-Ai zugesandt (II). Er begiebt sich zu Torantai-Chan, um von dessen neun Söhnen sich einen zu erbitten. Das ist Alten-Bölte; später kommt noch Kobirtschi-Taidschi hinzu (IV). Nach einer andern Sage (V) giebt er seinen Sohn Ala-Kartaga freiwillig dem Jedai-Chan hin, in anderer Darstellung (II) den von seiner betagten Gattin gebornen Sohn Aidôlei-Mirgän und die Tochter Alten-Kuruptju dem Katai-Chan, der einem Meerungethüm jährlich 60 Kinder opfert. Beide werden von dem treuen Füllen gerettet. Aber auch Alten-Chan sehen wir bei seiner Kinderlosigkeit einen Sohn dreier Jahre Aidôlei erhalten und ein anderer, Ai-Mirgän, wird von dem treuen weissen Füllen gerettet (I). Diese Züge sind in einer andern Darstellung zusammengefasst, wo die Kinder Kan-Mirgän's, Küreldei-Mirgän und Kümüs-Areg, von dem treuen blutfarbenen Rosse vor dem sie verfolgenden Buidalei-Mirgän gerettet werden (X).

Ak-Molot (Weiss-Stahl) rühmt sich seiner Stärke, wird aber durch die Geburt schlichter Söhne gestraft (VI). Kudai lässt ihn von einem Gold- und Silberberge erdrücken und flucht ihm, so dass er nicht aus der Unterwelt fortdarf (VII). In anderer Darstellung erscheint er nebst Kan-Mirgän als Nebenbuhler Kara-Chan's bei Alten-Chan (XI).

Ak-Tas (Weiss-Stein), einer von Bury-Mirgän's Helden, den Kanak-Kalesch tödtet (XI).

Ala-Kartaga (scheckiger Habicht), Sohn des Ak-Chan, der den Jedai-Chan tödtet und die sieben Hunde bändigt (V).

Albang-Djas (ob mit dem jak. албан artig, hübsch und koib. *djas*, Zeit, in Verbindung?), einer der Dienstman-

nen Kara-Chan's, tödtet mit dem Bogen Alten-Taktai's den um Kara-Djüstük freienden Kan-Mirgän, indem er dem in die Jurte Tretenden einen Pfeil auf die einzig verwundbare Stelle des Rückens nachsendet (XII).

Albang-Mirgän, ein Häuptling (Ataman) des Bürü-Chan, bringt der Tochter seines Gebieters die halbe Habe nach dem Wohnsitze Alten-Kö̂k's (XIV).

Allarik (die russ. Uebersetzung giebt den Namen durch пѣтушокъ, Hähnchen, wieder; weder kann ich mir diese Uebertragung erklären noch eine andere genügende Erklärung darbieten), ein so furchtbarer Held, dass man seinen Namen nicht auszusprechen wagte, wie es denn auch die bei der Chanenjungfrau dienenden Jungfrauen nie den Namen ihrer Herrin auszusprechen wagten. Allarik, der sieben Jahr in einem Strich schlief, findet seinen Tod durch Kök-Chan, dem er zuvor Kunde von den Dingen gab, die er im Traum vorhergeschaut hatte (VII).

Alten-Aira (Gold-Knoten), ein gefrässiger und grauser Held, der dem Alten-Taktai grausam mitspielt und dessen Schwester Alten-Areg verfolgt, später aber seinen Tod durch Alten-Taktai findet (XII).

Alten-Areg (Gold-rein) 1) Gemahlin des Alten-Chan, wird von ihm misshandelt, als sie Aidô̂lei schützen will (I); 2) Tochter des Alten-Chan, Braut des Sary-Mökö, den sie nicht mag, wird dem Kök-Chan zu Theil (VII); 3) Gattin des Ak-Chan (II, IV); 4) Schwester des Alten-Taktai (XII); 5) Schwester des Ak-Molot, bei der Alten-Kö̂k einen Ring zurücklässt, der seine halbe Kraft in sich schliesst (VII); 6) Tochter des Sor-Chan, wird dem Ag-Ai als Gattin zu Theil (III).

Alten-Artjol (Gold-Tuch von *arčighol*), Schwester des Alten-Kö̂k, muss in den Himmel, um mit den sieben Kudai's zu leben (XIII).

Alten-Bölte (Gold —?), der neunte Sohn Torantai's, den der Vater dem Ak-Chan an Sohnes Statt überlässt (IV).

Alten-Bôs (Gold-Schuhband), die böse Schwester des Kan-Mirgän (IX).

Alten-Bürtjük (Gold-Blatt), 1) Schwester des Alten-Kus, die der Schwester von Alten-Taktai den Weg weist (XIII); 2) die Jungfrau, die Alten-Taktai's Gattin wird und an die Chanenjungfrau erinnert (XII); 3) Tochter des Bürü-Chan, die dem Alten-Kôk als Gattin zu Theil wird (XIV).

Alten-Bürtjul (ich möchte Alten-Bürtjül vermuthen und den Namen auf *burgul*, Schleier, zurückführen), Schwester von Molat-Djürek und Timir-Djürek, wird dem Alten-Bölte als Gattin zu Theil (IV).

Alten-Chan (Gold-Fürst) lebt kinderlos wie Ak-Chan, will den ihm an Kindes Statt bestimmten Aidôlei tödten, wird aber von diesem gerettet, als er fast dem Katai Alep erliegt (I). Nach anderer Darstellung ist er der Vater der Ai-Areg, um die sich Kara-Chan mit den beiden Nebenbuhlern Ak-Molot und Kan-Mirgän bewirbt (XI). Nach anderer Darstellung hat er seine Tochter Alten-Areg dem Sary-Mökö bestimmt, welcher letztere von Kök-Chan getödtet wird; dieser letztere führt auch die Jungfrau heim (VII).

Alten-Irgäk (Gold-Daumen), Held, zu dem Alten-Chan's Füllen seine Zuflucht nimmt (I); s. oben Ai-Mirgän.

Alten-Kôk (Gold-Kuckuck) 1) wird von den Kudai's und Chanen abgeholt, um mit dem Aina Ai-Kün zu ringen, den er auch bezwingt (XII); 2) fängt den Bürü-Chan in Gestalt eines weissen Wolfes und führt dessen Tochter in Gestalt einer Katze heim (XIII).

Alten-Kuruptju (Gold-Fingerhut), Tochter Ak-Chans, Schwester des Aidôlei (II).

Alten-Kus (Gold-Vogel), 1) ein mächtiger Held, der von Kudai gesandt wird, um gegen Kan-Mirgän zu kämpfen, aber im Kampfe unterliegt (X); 2) kämpft für Ak-Chan's Kinder gegen Katai-Chan (II); 3) Bruder von Alten-Bürtjük, bei dem Alten-Areg Hülfe für ihren Bruder

Alten-Taktai sucht; er herrscht über 70 Länder, von denen er in acht Jahren den Tribut einsammelt (XII).

Alten-Mirgän (Gold-Schütze), ein Held aus der Fremde, dem Busalei-Mirgän seine Schwester Kesel-Djibäk zur Frau giebt (VIII).

Alten-Taktai (Gold-Brücke?), mächtiger Held, der von Alten-Aira an einen Haken gehängt, von Alten-Bürtjük befreit, seinen grausen Gegner endlich tödtet, durch seine Schwester verleitet, seiner Retterin Erwähnung thut, worauf sein Heldenross verschwindet, das er endlich bei Jedai-Chan wiederfindet (XII).

Alten-Tata, der Held, welcher die goldene Birke hütet, an deren Fusse das Lebenswasser in goldner Schaale vergraben lag (II).

Alten-Teak und Kümüs-Teak, zwei Helden und Brüder, welche auf einem Berge die Gränze zweier Länder hüten und der bedrängten Alten-Areg guten Rath ertheilen (XII). Sollte der zweite Bestandtheil der Namen nicht aus *tax* (*tag*), Berg, corrumpirt sein und uns so eine Personification des Gold- und Silberbergs vorliegen?

Balamon-Kam, mächtiger Zauberer, durch den Ag-Ai Auskunft über seine Eltern erhält (III).

Boro-Chan (schwarzgrauer Fürst), Vater des Bury-Mirgän (XI).

Buidalei-Mirgän wird aus neun Helden zusammengeschmiedet und ausgesandt um Kan-Mirgän zu tödten, findet aber selbst seinen Tod durch Küreldei-Mirgän (X).

Bulat-Mirgän (Stahl-Schütze), auch einfach Bulat, ein mächtiger Held, bei dem 60 Helden in der Gefangenschaft waren, findet seinen Tod durch Ak-Molot (VI).

Bury-Mirgän tödtet den Jedai-Chan, wird aber selbst von Kanak-Kalesch getödtet und dann auf Bitten seines Vaters Boro-Chan wieder von ihm belebt, worauf er auch Jedai-Chan beleben muss (XI)

Bürü-Chan (Wolfs-Fürst) wird von Alten-Kök in Gestalt eines weissen Wolfs gefangen; vielleicht ist er mit Bury-Mirgän identisch, da auch er in Verbindung mit Jedai-Chan genannt wird (XIV).

Busalei-Mirgän, Sohn des Katai-Chan, wird von der goldnen Schlange mit dem Silberhorn verschlungen, von dem Vater aber wieder aus ihrem Leibe befreit (VIII).

Die Chanenjungfrau wird Gattin des Kobirtschi-Taidschi, der seine Nebenbuhler überwindet (IV); nach anderer Darstellung wird sie durch Kanak-Kalesch bezwungen, der sie heirathet und die bei ihr befindlichen Helden freilässt (XI). Kan-Mirgän's Ross fleht sie vergeblich um Hülfe an (X).

Djidar-Môs, dessen Name, wie oben angedeutet worden, vielleicht mit dem Namen Jedai-Chan's desselben Ursprungs ist, tritt als Sohn der Schwanfrau und Djilbegän's auf (VIII).

Djilbegän (vielleicht von ʒilbi, Betrug, Zauber), ein Ungethüm, das dem Komdei-Mirgän das Haupt abschlägt und in die Unterwelt schafft (XV); tritt auch auch als Gemahl der Schwanfrau auf (VIII).

Dschalaty-Mirgän, auch einfach Dschalaty (von *tjal*, Flamme), Bruder des Kulaty-Mirgän; er kennt die Sprache aller Thiere und weiss alles was geschieht, räth den Brüdern Ai-Temus und Kui-Temus, mit denen er dem Ala-Kartaga entgegengeht (V).

Intei-Areg, Tochter Jebet-Chan's, wird Gattin des Aidôlei (II).

Irle-Chan aus dem mong. *erlik chaghan*, Herr der Unterwelt; es werden deren neun genannt, der neunte ist der oberste von ihnen (XV).

Jebet-Mirgän, Sohn des Jedai-Chan, erscheint als Rival des Alten-Kök, dem er ein Wettrennen vorschlägt, um ihm Alten-Bürtjük, Bürü-Chan's Tochter, abzugewinnen; er wird jedoch sammt seinem Vater versteinert (XIV). Als Ak-Chan's Ross Hülfe für Ak-Chan's Kinder bei ihm sucht, wird er von Katai-Chan getödtet, später aber von Aidôlei belebt, dem er seine Tochter Intei-Areg zur Gattin giebt (II).

Jedai-Chan (von ʒes Kupfer) tritt als Gross-Chan auf. Er hat theils einen milden, theils einen grauenhaften

Charakter. Ihm übergiebt Ak-Chan seinen Sohn Ala Kartaga, der ihn erschlägt (V). An Gestalt ist er so riesig, dass er den Kara-Chan sammt dem Rosse in seinen Quersack am Sattel steckt und darauf Alten-Chan nöthigt die Hochzeit zu feiern (XI). Ueber seine halbunterweltliche Gestalt und seine Beziehung zu den Rossen ist schon oben die Rede gewesen. Bei ihm findet Alten-Taktai sein Ross wieder (XII).

Kalangar-Taidschi, dessen Namen vielleicht mit *xalang* «Klang des Eisens» in Zusammenhang ist, erscheint mit seinem Bruder Katai-Chan und dem Schwager Sokai-Alten als mächtiger Fürst, der sammt dem Bruder durch einen Pfeil Kulaty-Mirgän's seinen Tod findet (XV).

Kan-Areg (Blut-rein), 1) die Schwester Kan-Mirgän's, sendet dem Bruder, der in der Unterwelt gebraten wird, ein Tuch durch Kubaiko, deren Bruder Komdei-Mirgän ihr Gatte wird (XV). 2) Gattin des Kan-Mirgän (X).

Kan-Mirgän (Blut-Schütze) erscheint nebst Kulaty-Mirgän widerspenstig gegen die Brüder Kalangar-Taidschi und Katai-Chan, wird durch ihren Boten in die Unterwelt geschleppt, wo man ihn vergeblich zu verbrennen versucht. Kulaty-Mirgän's Tochter Kubaiko überbringt ihm das von seiner Schwester Kan-Areg gesandte Tuch (XV). — Kan-Mirgän wird als Bruder des grausen Alten-Aira genannt und als er um Kara-Chan's Tochter Kara-Djüstük freit von Albang-Djas an der einzig verwundbaren Stelle des Rückens getödtet. Nichts desto weniger sehen wir ihn sogleich als Freier der Alten-Bürtjük auftreten, aber nicht diese, sondern Alten-Areg, Alten-Taktai's Schwester, wird seine Gattin (XII). — Nach anderer Darstellung (IX) erscheint er als Retter Küreldei-Mirgän's, geräth aber selbst in den Magen des schwarzen Hundes, aus welchem ihn Küreldei wieder befreit. Sein dabei verloren gegangenes Haar erhält er durch Waschen mit wildem Rosmarin wieder. — Er ist mit Ak-Molot Nebenbuhler des Kara-Chan beim Alten-Chan (XI). — Seine drei Söhne misshandeln den Sohn Ak-Chan's Ag-Ai, der

sie jedoch sammt dem Vater, der ihn zu einem Kampfe mit Sor-Chan auffordert, tödtet (III). Eine andere Erzählung (X) lässt ihn seinen Tod durch den aus neun Helden zusammengeschmiedeten Buidalei-Mirgän finden zur Strafe dafür, dass er den von den Kudai's als Botschaft ihm zugesandten goldnen Pfeil zerbrochen hatte.

Kan-Töngös und Kum-Töngös, Brüder der Kubasen-Areg, die Alten-Areg, Alten-Taktai's Schwester, um Hülfe bittet (XII).

Kanak-Kalesch (Blutigweiss-Schwert) 1) ein Held, der sich selbst so genannt, weckt Komdei-Mirgän wieder zum Leben und heirathet dessen Schwester Kubaiko, nachdem er die Irle-Chane zuvor gezwungen Kan-Mirgän wieder herauszugeben (XV). — 2) In anderer Darstellung ist er der Sohn Kara-Chan's von der ersten Frau und Bruder von Aidôlei (XI). — 3) Ein Bruder Kandôlei's, der mit diesem gegen den ebengenannten Kanak-Kalesch und Aidôlei zu kämpfen genöthigt wird und seinen Tod findet.

Kandôlei (Blut-voll, s. oben Aidôlei); Bruder des No. 3 genannten Kanak-Kalesch.

Kara-Chan (schwarzer Fürst) 1) tritt alt und kinderlos auf, erhält in solchem Alter von seiner ersten Gattin einen Sohn Kanak-Kalesch, heirathet aber vor Geburt des letztern bei Alten-Chan, wo Kan-Mirgän und Ak-Molot als seine Rivalen auftreten, dessen Tochter Ai-Areg, die ihm einen Sohn Aidôlei zur Welt bringt (XI). — 2) Kara-Chan giebt seine Tochter Kara-Djüstük dem Küreldei-Mirgän zur Gattin (IX); nach anderer Darstellung will Kara-Chan diese Tochter gegen ihren Willen dem Kara-Mirgän vermählen, der jedoch bei dem Eintritt in Kara-Djüstük's Jurte von Albang-Djas am Rücken verwundet wird (XII). 3) Es erscheint Kara-Chan bei Ak-Molot, verweist ihm seinen Hochmuth und giebt ihm Lehren (VI).

Kara-Djüstük (Schwarz-Ring), Kara-Chan's Tochter (IX, XII) s. d. A.

Kara-Kuruptju (schwarzer Fingerhut), Tochter Katai-Chan's, die sich mit der Schwanfrau verbindet und ihren

Bruder Busalei den Untergang bereitet; aber später durch ihn bestraft wird (VIII).

Kara-Mōs nimmt sich des Sohnes von Alten-Areg bei der Verfolgung an und findet seinen Tod durch die Schwanfrau (I).

Kara-Tas-Mökö, Nebenbuhler des Kobirtschi-Taidschi bei der Chanjungfrau (IV).

Kartaga-Chan (Habicht-Fürst) befindet sich in Abhängigkeit von Bulat in der Zahl von 60 Helden, wird dem Ak-Molot entgegengesandt und von ihm in den Quersack des Sattels gesteckt. Als Ak-Molot Bulat zum Kampf auffordert, wird er dem Bulat untreu, bekommt seine Seele in seine Gewalt und macht es so dem Ak-Molot möglich ihn zu tödten (VI).

Kartaga-Mirgän, vielleicht mit dem vorigen identisch, sendet dem Buidalei-Mirgän, als er das Ross mit Kan-Mirgän's Kindern verfolgt, durch ein Loch der Jurte einen Pfeil nach, nachdem das Ross seine Hülfe in Anspruch genommen hat (X).

Katai-Chan nebst seinen Bruder Kalangar-Taidschi senden ihren Boten um Kulaty-Mirgän und Kan-Mirgän zur Zinsbarkeit zu zwingen; Kulaty-Mirgän tödtet beide mit einem Pfeil (XV). — Katai-Chan, der auf einem Stier mit vierzig Hörnern reitet, fordert dem Ak-Chan seine Kinder ab um sie dem Meerungethüm Kiro-Balak darzubringen; er findet seinen Tod durch Aidōlei-Mirgän, der sammt der Schwester durch Ak-Chan's treues Füllen gerettet wird II). — In anderer Darstellung (VIII) raubt dem Katai-Chan die Goldschlange mit Silberhorn den Sohn Busalei-Mirgän, den er später mit vielen andern Helden in ihrem Magen wieder findet. — Vielleicht von ihm nicht verschieden ist Katai-Alep, der als Freund der Schwanfrau aus der neunten Erdschicht erscheint, um Alten-Chan zu bekämpfen (I).

Katai-Mōs 1) ist einmal Nebenbuhler des Kobirtschi-Taidschi bei der Chanenjungfrau und bezwingt ihn beinahe im Ringkampf, wird aber selbst durch Alten-Bölte getödtet (VI). — 2) Katai-Mōs und seine Gattin Kesel-Djibäk

nehmen sich der Kinder Kan-Mirgän's, Küreldei-Mirgän und Kümüs-Areg an, als sie von Buidalei-Mirgän verfolgt werden (X). Den letztern möchte man fast wegen dieses Zusammentreffens mit dem Namen Katai-Môs mit dem Sohne des Katai-Chan Busalei-Mirgän zusammenhalten.

Katendjula, 1) ein Freund der Schwanfrau, findet seinen Tod durch Alten-Irgäk (I). — 2) Freund des Kui-Temus und Ai-Temus, die er zu Dschalaty geleitet (V).

Kesel-Djibäk (Roth-Seide) 1) Gattin des Katai-Mos, nimmt sich der Kinder Kan-Mirgän's an (X); 2) Tochter Katai-Chan's, fliegt zu den sieben Kudai's und beweist sich als gute Schwester Busalei-Mirgän's im Gegensatz zu Kara-Kuruptju (VIII).

Kobirtschi-Taidschi, Bruder des Alten-Bölte, verliert seine halbe Kraft und seine halbe Einsicht; bezwingt die Chanenjungfrau (IV).

Kögel-Chan, mächtiger Zauberer, Tröster der Betrübten und Betrüber der Frohen; ihm folgen sieben graue Hunde (XV).

Kök-Chan (Blau-Fürst) am blauen Meere, will seine Kraft mit Kök-Katai messen; weckt den sieben Jahre schlafenden Allarik mit seiner Heldenpeitsche, tödtet den Sary-Mökö, wird von einem Fuchs in die Unterwelt verlockt, aus der er durch den Vogel Ak-Molot's wieder ans Tageslicht befördert wird (VII).

Kök-Katai, mächtiger Held, mit dem Kök-Chan seine Kraft messen will (VII).

Kök-Molot (Blau-Stahl), Sohn Kan-Mirgän's, der Ag-Ai in den Quersack seines Sattels steckt (III).

Kök-Puga (Blau-Stier), dessen Hörner bis zum Himmel ragen, wird von Kan-Mirgän's Ross um Hülfe gebeten, aber von Budalei-Mirgän getödtet (X).

Komdei-Mirgän, Sohn Kulaty-Mirgän's, wird von dem Schwarz-Fuchs verlockt, bricht sein Bein und verliert sein Haupt, Kubaiko holt letzteres wieder aus der Unterwelt, worauf Kanak-Kalesch ihn wieder zum Leben weckt (XV).

Chan's Kindern zu verhüten, wird sammt dem Ross an einen Fels geschmiedet (II).

Sary-Mökö, mächtiger Held, der um Alten-Chan's Tochter Alten-Areg freit, aber durch Kök-Chan getödtet wird (VII).

Sor-Chan, Vater von Alten-Areg und Kümüs-Areg (III).

Sokai-Alten, Schwager von Kalangar-Taidschi und Katai-Chan, tödtet den Kulaty-Mirgän (XV).

Talai-Chan (Meer-Fürst), ein berüchtigter Menschenfresser in der Unterwelt (XV).

Tas-Ol (Stein-Kopf), ein Held, der es mit dem Sohne des Alten-Kök hält und von letzterem als Freund behandelt wird (XIV).

Tâze-Mökö (Steppen-Starker?), Sohn des Talai-Chan (XV).

Timir-Djürek (Eisen-Herz), Bruder des Molat-Djürek (IV).

Torantai-Chan, Vater von neun Söhnen, deren jüngsten sich Ak-Chan von ihm erbittet. Bei ihm befindet sich ein weisser Widder mit sechs goldnen Hörnern, deren eins Kobirtschi-Taidschi dem Alten-Bölte bringen muss (IV).

Ütjün-Areg, Tochter des Üzüt-Chan, erscheint in Gestalt eines schwarzen Fuchses und erinnert an die Schwanfrau Ojendje-Kara, wird wie diese gepeitscht (XV).

Üzüt-Chan in der Unterwelt wird von den Helden Kan-Mirgän, Komdei-Mirgän und Kanak-Kalesch besucht, gegen die er sich über seine Tochter Ütjün-Areg beschwert (XV).

(Aus dem *Bull. hist.-philol. No. XV. No. 23. 24.*)

$\frac{10}{22}$ September 1858.

Neue Ansichten in der Pehlewy-Münzkunde; von B. Dorn.

Es giebt in der Pehlewy-Münzkunde der Räthsel noch viele. Hr. v. Bartholomäi hat in seinen drei letzten Aufsätzen [1]), denen auch ich einige Bemerkungen beigefügt habe, mehrere derselben, wie ich glaube glücklich gelöst. Ich will hier dasselbe zu thun versuchen und sollte es mir nicht so gelingen wie ihm, so wird doch zum wenigsten die Aufmerksamkeit der Sachkenner theils auf neue Erklärungen, theils auf neue vielleicht schon nicht mehr erwartete Bedenken hingeleitet werden, die nur auf diese Weise ihre endliche Bestätigung oder Erledigung finden dürften. Und da Hrn. Dr. Mordtmann's Arbeiten in diesem Fache auf jeden Fall die umfassendsten sind, an welche sich fast alle auf den in Rede stehenden Zweig der asiatischen Münzkunde bezügliche Fragen anknüpfen lassen, so will ich eben sie zur Grundlage nehmen.

1) *Zeitschr. d. D. morgenl. Ges.* Bd. VIII S. 13, 9). או; Taf. IV, 9. Hr. Dr. Mordtmann erklärt diese Abkürzung durch *Uzaina* (= *Chuzistan*), weil der Name

---

1) Bullet. hist.-phil. T. XIV, S. 371, 378, XV, S. 294 folgg., Mélanges asiat. T. III, S. 139 — 165 und S. 349 folg.

unabgekürzt auf einer Münze von *Chosrau II.* vom J. 37 vorkomme. Ich bin durchaus nicht dieser Meinung. Denn erstlich ist die Lesung *Uzaina* mehr als zweifelhaft, zweitens scheint mir dort das Wort nicht der Name einer Provinz oder einer Stadt, sondern der auf der Münze abgebildeten Königin zu sein (s. Bem. 9), und drittens ist es höchst unwahrscheinlich, dass auf Münzen von demselben Jahre (s. *Zeitschr.* XII, 1, N° 207 u. 208) *Chuzistan* einmal durch אז, das andere Mal durch ה׳ג̄ = הוג̄ (vergl. هوجستان bei *Hamsa Isfahany* ed. Gottwaldt, S. 47, welches eher hätte angeführt werden sollen, als خوزستان; s. auch Rawlinson, Asiat. Journ. 1847, X, 2, S. 80; XI, 1, S. 87, und Thomas, ibid. 1852, XIII, 2, S. 388—9, N° 9) ausgedrückt worden sein soll. Da wir auf mehreren Münzen unabgekürzt [Pahlavi] und [Pahlavi] (s. Thomas, As. Journ. XII, 2, S. 344, Pl. III, Fig. 19), d. i. *Chorasan* finden, so zweifele ich kaum, dass wenn die Abkürzung wirklich die eines Ortsnamens ist, damit nur *Chorasan* gemeint sein könne, um so mehr als sie schon ihres häufigen Vorkommens wegen mehr auf *Chorasan* als auf *Chuzistan* hinzuweisen scheint. Hoffentlich wird *Uzaina* und *Chuzistan* nicht eben so in andere Bücher übergehen, wie das z. B. schon mit *Athuria*, *Assyrien* der Fall gewesen ist. Dr. Scott[2]), gestützt auf Hrn. Dr. Mordtmann's Erklärung, nimmt das auf Arsaciden-Münzen vorkommende Ⲁ (TA), für *Athuria*, *Assyrien*, ob dieses gleich wirklich auf keiner Münze vorkommt; es würde da auch wahrscheinlich *Asuristan* geheissen

2) S. Numismat. Chron. Vol. XVII, S. 171; Prinsep, Essays on Indian antiquities. London 1858. Bd. I, S. 12.

haben. Soll die Abkürzung [Pahlavi] ein Ortsname sein, so wäre es vielleicht *Athun(r)abad* = اذراباد d. i. *Tebriz* (Thomas a. a. O. S. 405) oder *Athur*- oder *Athunpaigan* d. i. *Aserbaidschan*, denn dass dieses letztere durch אר ausgedrückt werden soll, wie Hr. Dr. Mordtmann S. 15, 16) annimmt, bedarf eines gründlicheren Nachweises.

2) *Ibid.* S. 15, 15) נח. Auf fast allen mir in diesem Augenblicke vorliegenden Münzen steht [Pahlavi] d. i. *vh* [3]), also nicht *Nehawend* (s. Thomas, As. Journ. XIII, 2, S. 402, N° 40 u. Bartholomäi, Mélang. asiat. T. III, S. 365), sondern etwa وهشت اردشير oder وه, wie ich schon früher einmal bemerkt habe. Bull. hist.-phil. 1848 T. V, S. 229. وه اردشير war eine zu *Madâin* gehörende Stadt (s. Bem. 12). Eine andere eben da erwähnte Abkürzung der Art: [Pahlavi] *nich* finde ich bei Hrn. Dr. Mordtmann nicht. S. Thomas, As. Journ. XIII, 2, S. 402, N° 39.

3) — 19, 25) דינאן. Hr. Dr. Mordtmann nimmt dieses Wort S. 181 und dann in der zweiten Abhandlung XII, 1 N° 59 u. 60 für *Dinaver* دينور. Ich halte das für unmöglich, weil man nicht ديناور schreibt und der letzte Buchstabe offenbar ein [Pahlavi] *n* ist. Ist es nicht sonderbar, dass während Thomas das Mordtmann-

---

3) Das Zeichen [Pahlavi] ist bisher viel zu oft auch für *n* genommen worden, welches eigentlich so aussieht: [Pahlavi]. Unzweifelhaft nur ist, dass es ([Pahlavi]) *r* und *v*, *u* ausdrückt. Die von Hrn. Thomas (XII, 2, Pl. I) und Hrn. Dr. M. (Taf. V) gegebenen Alphabete sind in dieser Hinsicht richtig. Ich glaube daher auch, dass das Wort [Pahlavi] nicht anders als *athrui* oder *athuri* gelesen werden kann. Auf den Münzen freilich ist es oft schwer zwischen [Pahlavi] und [Pahlavi] zu unterscheiden.

sche *Baba* (Ctesiphon oder sonst Residenz), eigentlich *die Pforte*, für eine blosse Vorstadt oder ein Viertel von *Merv* hält (As. Journ. XIII, 2, S. 391), ich unabhängig von ihm (den) *Diwan* in derselben Stadt suche? Mélanges asiat. T. II, S. 257. Die Abbildung bei M. Taf. IV, 30 ist verfehlt, um so trefflicher die bei Thomas a. a. O. Pl. 1, 22 (ﭘﺎﻳﻦ). *Bab* باب war übrigens nach Jakut auch ein Flecken bei *Buchara*. Wir stehen so noch alle drei rathlos an der Pforte, ohne recht zu wissen, welche Stadt oder Örtlichkeit oder was sonst sie uns abschliesst.

4) — S. 29 בג — *Bag*. Dieses Wort wird im Pehlewy ﺑﮓ *bag* geschrieben (Spiegel, Huzv. Gr. S. 43), folglich kann ﺑﺪﺩ, ﺑﺪﻧ, auf Münzen *Schapur I.* ﺑﮕﻭ, nicht auch eben so ausgesprochen werden. Hr. Thomas liest, wie ich glaube, richtiger بكى [بغى, בגי], vergl. Asiat. Journ. XIII, 2, S. 379 und Numism. Chron. XII, S. 75. Rawlinson (Asiat. Journ. X, 11, 1847, S. 94, 2) liest *Baga*, Spiegel (Höfer's Zeitschr. I, 1846, S. 63 und Huzv. Gram. S. 170) בג, indem er dort hinzufügt, dass ג d. i. das neupers. گ sich noch nicht unter den von de Sacy entzifferten Buchstaben befinde. Mir scheint es, dass گ (oder غ) wenigstens auf den Münzen überhaupt nicht von ل unterschieden wurde, wie auch noch heute gewöhnlich nicht. In den de Sacy'schen Inschriften so wie auf den Pehlewy-Münzen von *Ardeschir Babegan* bis auf die letzten Zeiten erscheint گ und غ als ﻟ oder ﺩ; vergl. neben ﺑﺪﺩ: ﻟﻟﺩ (گلى), ﻟﻟﺮﻭ (خوگل), ﻣﻟ (گلمن). Und wenn Hr. Dr. Mordtm. (Z. XII, I, S. 33, 1) sagt: «der Buchstabe ﺩ (in der älteren Schrift ﻟ) verbindet sich nicht mit dem

folgenden Buchstaben» u. s. w. und auf VIII, Taf. IV, № 64—71 u. Taf. I, № 22 verweist, so hat er selbst in dem von ihm כאטיב (كاتب) gelesenen Worte (VIII, S. 169, № 864, Taf. I, 39) das ل doch als verbunden angenommen. Denn gewiss wird es ihm auch im Scherz nicht einfallen zu behaupten, dass ﺮ als ل verbunden werde als لَ aber nicht. Und da *Baga* doch eigentlich nicht den höchsten Gott, *Baga wazarka* d. i. *Ormusd*, sondern nur einen ihm untergeordneten Gott bedeutet (Rawlinson a. a. O. X, III, S. 320; XI, I, S. 68), so hätte das wohl zur Vermeidung von falscher Auffassung S. 8, 4) u. 5) ausdrücklich bemerkt werden sollen. Ferner zweifele ich jetzt (s. Mélang. asiat. T. III, S. 291), dass בג רושאן (S. 37, № 26) «Gott des Lichts» bedeute. *Ruschan* wäre wohl Adjectiv «glänzend» (s. auch Müller, J. As. 1839, S. 311) — das Licht heisst רוּשנ֫יא, s. Spiegel, Über einige eingeschobene Stellen des Vendidad, S. 19 — und entspräche dem گدی (Mélang. asiat. T. III, S. 307) und گدمناومند (Spiegel, Huzv. Gr. S. 126, 3) eben so wie روشنائی dem گدمن. Hr. Scott (Numism. Chronicle XVII, S. 166) liest לבגי רושאן (*of Ormuzd*), *of the god of light*, und schreibt die Münze *Hormisdas II.* zu. Hr. Thomas aber liest לבא כושאן «lion killing» a. a. O. S. 379 und Prinsep II, S. 165. Und da das Wort לבא *Löwe* unmittelbar über dem am Helme befindlichen Löwenkopf steht (vgl. M. VIII, Taf. X, № 13; Thomas, Num. Chron. XV, pl. № 11, u. Bullet. T. I, No. 18. 19, Taf. B.), so wird seine Erklärung um so wahrscheinlicher. Auch auf der zuletzt angedeuteten hier befindlichen Münze kann man nicht ريد, man muss fast لرسد לבא lesen.

Da indessen Hr. Dr. Mordtmann das, was ich (und

wohl auch Thomas, s. *As. Journ.* XIII, 2, S. 379) für einen *Löwenkopf* nehme, für einen *Pferdekopf* ansieht (S. 37), so mag er seine Erklärung des Weiteren verantworten. Jeder hat seinen eigenen Kopf. So hat auch Hr. Dr. M. (S. 41, N° 36) die von Hrn. v. Longpérier (S. 23 u. 25, N° 22 u. 25, Pl. IV, 3 u. 5) richtig erkannte Königin auf der Rückseite zum Oberpriester umgewandelt, was wiederum Hr. v. Bartholomäi zuerst entdeckt hat. Er schrieb mir darüber einmal: ——— Vous pouvez vous convaincre vous même, en examinant le dessin de la médaille dans M. de Longp. citée par M. M. et même l'empreinte du même type en argent produit dans l'ouvrage de M. M. Taf. VI, Fig. 7, que ce n'est pas le *Oberpriester*, mais bien la *reine* elle même qui présente une couronne à la flamme du pyrée, etc.

5) — S. 42, N° 39. לדרי oder רדרי (Taf. II, 8). Hr. Thomas (Num. Chron. XV, S. 182) liest לדרי. Weder dieser Gelehrte noch Hr. Dr. Mordtm. hat eine Erklärung dieses Wortes versucht, welches offenbar das Beiwort des Königes (vgl. Bem. 6) oder eines der Altarwächter ist. Es findet sich sonderbarer Weise vorzüglich auf Münzen der *Behrame*, vergl. S. 58, N° 105. Mir scheint es nichts anderes zu sein als رَدْ; nach dem Burhan-i-Katiʿ = حکیم ودانشمند وخواجه وپهلوان ودلاور وبهادر وشجاع, also ein *Weiser*, ein *Kämpe*, ein *Tapferer*, ein *Held* u. s. w.; bei Johnson (Dictionary) noch: *a high priest of the Magi;* vgl. Meninski (nach Hyde): رد - ردان *supremus religionis magorum praesul*, und *ratu*, *chef*, *prêtre officiant*, Burnouf, Essai etc. S. 17. Endlich finden wir رد ausdrücklich als einen freilich nicht

königlichen Beinamen (لقب) angegeben bei Mohl, Modjmel Al-Tewarikh (Journ. asiat. 1843, SS. 403 u. 427): رد کسی را خوانندی که رای قوی داشته است وهستی بجای. Über das angehängte *i*, wohl dasselbe wie in [Pahlavi] بغی, wenn dieses nicht etwa Adjectivum: ***DIVVS*** ***nus*** ist, s. Spiegel S. 169. Ob und inwiefern ردی mit später häufig vorkommenden דר, welches Hr. Dr. Mordtm. (S. 14, 14) fürs Erste für *Ledan* in Chuzistan erklärt (vgl. Thomas, As. Journ. XIII, 2, S. 395, № 24), zusammenhängt, lasse ich unerörtert. Wir haben aber auf jeden Fall den *epithetis* بغی *bagi* (dem भगवत *bhagavata* auf indischen Münzen entsprechend, Asiat. Journ. XII, I, S. 65—68), رام, نووازی, یزدانی, آتوری[4]), وخیا (*vohia*)[6]), نوکی, راستی, ملکی, گدی, خوگد[5]), مزدیسن, noch ein neues d. i. ردی hinzuzufügen. Die Zusammen-

4) Zu *Athuri* vergl. *Zeitschr.* VIII, S. 256, V. 18, wo Rückert die Lesart آموزیان (die Priesterkaste) in آتوریان oder آترزیان = آذریان verwandeln möchte. Deutlich und klar sehe ich jetzt [Pahlavi] *athuri* auf der schönen ***Hormisdas I.***-Münze da, wo mir früher (1843) weder ***Jesdani*** noch ***Artach***(***shetr***) zusagen wollte. Bull. I, S. 278.

5) Dieses Wort ist schon bei Longpérier (Pl. IX, № 5) so deutlich zu lesen: [Pahlavi], dass man sich billig wundern muss, wie es so lange verkannt werden konnte.

6) Dieses Beiwort [Pahlavi] *vohia* findet sich nicht nur auf einer Münze ***Hormisdas II.*** im Besitze des Hrn. v. Bartholomäi, sondern auch auf einer Münze ***Schapur's II***, die der bei Mordtmann S. 49, № 68 beschriebenen sehr ähnlich ist, an der Stelle des בגי nach ***masdiesn.*** Das letzte Wort da, welches Hr. Dr. M. ת־חמ ***toham*** liest (in der Abbildung Taf. II, 10 ist der zweite Buchstabe nicht ו sondern ein ***i***), ist auf meiner Münze so verwischt, dass man blos [Pahlavi].. unterscheiden kann. Auf keinen Fall ist hier Rawlinson's ***Shahya*** für ***vohia*** (Asiat. Journ. XI, I, S. 123) zulässig; vergl. Burnouf a. a. O. S. 129 u. 149.

stellung dieser Beinamen hat in mir die Vermuthung rege gemacht, ob گدمن افزود nicht vielleicht auch so ein Epitheton sein könnte, so dass z. B. فرخان گدمن افزود zu übersetzen wäre: *Ferchan majestate adauctus*, so wie ich Bullet. T. XV, S. 218 und Mélang. asiat. T. III, S. 310 die Wissenschaft گدمن افزود *majestate adaucta* nannte. Es würde sich an כדי [Pahlavi] anschliessen. Wir hätten dann in خسروی گدمن افزود so recht den *Caesar Augustus*. Auf den Münzen ohne Namen und denen der arabischen Statthalter, die wohl ein solches Epitheton kaum annehmen durften, würde es sich auf den ungenannten Oberherrn, der durch das Bildniss dargestellt ist, beziehen. Doch darüber ein anderes Mal. Ich will hier noch nachträglich daran erinnern, worauf mich Hr. Prof. Olshausen aufmerksam zu machen die Güte gehabt hat, dass Wahl seine Nachbildung des گدمن aus Anquetil du Perron (Hist. de l'Acad. des Inscript. T. XXXI, Taf. 2, p. 357) entlehnt hat. Dagegen würde ich das von Hrn. Dr. Mordtmann für so sicher angesehene *Jezdathi* (*Zeitsch.* XII, 1, S. 12, № 27, Taf. 12) ganz verschieden lesen und erklären. Es kann da kaum anders als چوزد بذی oder چوید بذی gelesen werden. Hr. Dr. M. liest *Jez* statt چوز *tschuz*, *dathi* statt دبذی [Pahlavi], aber seine Nachbildung wird überhaupt nicht genau sein, wie ich glaube nöthigen Falls nachweisen zu können. Von meinen fünf derartigen Münzen sind leider nur zwei noch so gut erhalten, dass man vor dem Gesicht angefangen nicht anders lesen kann als so:

a) [Pahlavi] . .
b) [Pahlavi] ⁷) . .
a) ورهران چوگان چو || گا ؟ ه (ذ؟) گوی . .
b) ورهران وچلگان را (ن؟) || چوگان بیج (بغی؟) را . .

---

7) Die einzelnen Züge sind so unklar, dass selbst die gegebene Nachbildung derselben von geringem Nutzen sein wird. Man könnte allenfalls ***masdiesn***, was auf dergleichen Münzen zweifellos vorzukommen scheint, herauszwingen. Das nächste Wort kann بیج und بگی (بغی) gelesen werden. Aber das folgende [Pahlavi], welches zum dritten Buchstaben (?) ein Zeichen hat ([Pahlavi]), welches kaum *m* sein kann? Nimmt man es aber doch für *m*, so muss man hinter dem Kopfe zu lesen anfangen und es ergäbe sich dann ***per fas et nefas*** folgende Inschrift: *masdiesn bagi râ(m)* || *Varahran tschulgan râ(n)*. Die unter *a*) gegebene Inschrift dagegen beginnt offenbar vor dem Kopfe: *Varahran tschaugan tschau* || *gâ. oh gûi..* (oder *kui..*). Was das [Pahlavi] *ch* vor dem ganz deutlichen [Pahlavi].. گوی sein könnte — das Wort هکوی in seinen mir bekannten Bedeutungen scheint hier nicht an seiner Stelle zu sein — und welche Zeichen noch nach dem letzteren folgen (vergl. Longpérier Pl. VIII, 5) — darüber wage ich keine Vermuthung auszusprechen. Ich bin früher öfters der Vertheidiger der Stempelschneider gewesen, aber für die in Rede stehenden Münzen möchte ich es doch nicht sein. Denn offenbar ist in *b*) austatt چولکان : وچلکان zu sehen. Die ursprüngliche Form چولکان stand wahrscheinlich auf Hrn. Mordtmann's Münze (XIII Taf. 12); der dritte Buchstabe ل hat da auf irgend eine Weise den obern Strich (ک) verloren und war eigentlich *l* oder *r*; vergl. Vullers, Lex. s. v. چوگان. Wir haben also auf den Münzen die zwei Formen, unter welchen das Wort überhaupt vorkommen kann, d. i. چولگان und چوگان, wohl ein neuer Beweis für die Richtigkeit der Lesung, dessen es aber namentlich für die Münze unter *a*) gar nicht bedarf. Hr Dr. M.'s Nachbildung dagegen ergäbe als جویل بذی (d. h. جویل [Pahlavi], [Zend] *ohne*, Spiegel. H. Gr. S. 125, § 139, bei Anquetil *djavid*): *ohne Herrschaft, machtlos*, wenn man بذی als das Abstractum von بذ *der Herr* (z. B. von سپهبذ : سپهبذی *die Feldherrnwürde*) nimmt. Da aber die Unmöglichkeit der Annahme eines solchen *epitheton ornans* augenscheinlich ist, so müsste, wer auf der Richtigkeit der

Ähnliche Inschriften sind wahrscheinlich auch auf den Longpérier'schen Münzen, S. 57, N° 49 — 50 verborgen. Von *masdiesn* und *bagi* ist auf *a*) nichts zu sehen. Dass in *masdiesn* (XII, S. 12) جوگان incognito auftritt, scheint schon das letzte Zeichen [Pehlevi] (?ح) anzudeuten; [Pehlevi] (بيع) aber hat sich — und vielleicht hat Hr. Dr. M. doch Recht — als בג (l. בגי) sicherer geglaubt. Aber auf der Münze bei Thomas (As. Journ. XII, 2, S. 317, Pl. III, N° XVI) ist doch بر ج *Basra* ganz falsch in בגי verändert worden (*Zeitschr.* VIII, S. 169: rechts: «בגי (Bi(histun)»). Hr. Thomas hat übrigens in dem oben angeführten Werke von Prinsep seine Vertheidigungen gegen Hrn. Dr. Mordtm. so gut geführt, dass es genügt blos darauf zu verweisen. Auf der Münze selbst, die auf jeden Fall ganz hätte abgebildet werden sollen, steht auch wahrscheinlich anstatt [Pehlevi]: [Pehlevi] oder blos [Pehlevi] u. s. w. Schwieriger ist die Erklärung. Ich erinnere nur daran, dass der ritterliche *Behram-Gur*, der seinen Namen *Gur* ja auch von seiner Leidenschaft für die Jagd dieses Thieres oder weil er einen Löwen und wilden Esel durch und

---

Nachbildung beharrt, بزى von بز *malus* herleiten und *sine malo*, بيبز übersetzen. Endlich möchte man vielleicht noch جونز بزى lesen und für جنز بزى (جنز, גונדא *exercitus*, *cohors*) *Heeresherr* erklären. Aber keine von diesen Notherklärungen kann man irgend wie zulassen. بز ist in Pehlewy [Pehlevi], Spiegel S. 46; ر (vor [Pehlevi]) kann nicht *n* sein, ein Wort جوزد kenne ich nicht, und endlich steht auf der Münze nicht بزى sondern ان. Hr. Dr. M. freilich hilft sich dadurch, dass er vor *Jezdathi* drei Punkte (...) setzt, den ersten Buchstaben [Pehlevi] *tsch* gar nicht wiedergiebt und [Pehlevi] für *i* nimmt, was ich für unmöglich halte.

durch schoss, erhalten haben soll, im Ballschlägelspiel چوگان گوی, welches ja noch am Hofe zu Constantinopel als die edelste Übung angesehen wurde und welche nur ausschlussweise Prinzen und die höchsten Würdenträger trieben (vgl. Quatremère, *Hist. des Sultans Mam.* I, I, S. 124, Anm. 4)), der einzige der Welt (يكانه جهان) war und darin Wunder that. Was Wunder, wenn er, wie *Hormisdas I.* auf seinen Münzen den Beinamen «Löwentödter» annahm (vergl. Bem. 4), sich auf den seinigen hätte «Meister im Ballschlägelspiel» nennen lassen? Doch das ist nur eine Vermuthung, die durch vollständig gut erhaltene Münzen und geschichtliche Untersuchung einmal bestätigt oder widerlegt werden wird. Und hier finden wir wieder eine von den Neckereien, die uns in der Sasaniden-Münzkunde öfters entgegentreten; vergl. Bem. 9, 12 u. s. w. *Abu Hanifa* erzählt uns, dass als die Frau des *Behram ben Saweschan* und Schwestertochter des *Behram Schubin* شوبين bemerkte, wie ihr Mann den Panzer unter seine Kleider anlegte und sich zum Schwerte benahm, sie ihrem Oheim ihre desfallsigen Befürchtungen mittheilte. *Behram Schubin* ging daher früh Morgens auf den Rennplatz (ميدان) uud schlug alle Vorbeigehende mit dem Ballschlägel بالصولجان. An keinem bemerkte er den Ton eines Panzers. Als aber *Behram ben Saweschan* vorüberging, er ihn eben so schlug und dadurch sich von seinem Panzer überzeugte, zog er sein Schwert und tödtete ihn, worauf die Leute laut davon sprachen, dass *Behram* auf dem Rennplatze getödtet worden sei. *Bendujeh* nun glaubte, *Behram Schubin* sei der Getödtete, sass auf und begab sich nach Madâin u. s. w. Aber weder sind die Münzen von *Behram Schubin*, noch würde er sich bewogen ge-

fühlt haben, den erwähnten Umstand auf seinen Münzen anzubringen. — ? چوگان زان ? وچوگان بیج kann den bedeuten, der den (eigenen) Ballstab meistert زاند — und den des Gegners auffängt oder unwirksam macht بیزد, also einen vollkommenen Ballschläger. Gewöhnlich sagt man چوگان زدن u. چوگان باختن. Was sollte dann aber das nach بیج folgende زا sein? Oder aber bedeutet hier im engeren Sinn چوگان den langen oben gekrümmten Stab, sonst auch کوکبه genannt, von welchem die polirte Stahlkugel (گوی) herabhing, welcher wie der Sonnenschirm چتر «zu den Erfordernissen der königlichen Würde gehörte» und vor den Herrschern hergetragen wurde. چوگان زان hiesse also geradezu der die Herrschaft Übende etc. Auf jeden Fall, hoffe ich, werden diese hingeworfenen «Erklärungsungeheuerlichkeiten» zur Entscheidung der Frage beitragen. Und damit die in Rede stehende Inschrift nach allen Möglichkeiten hin erwogen werde, so will ich noch bemerken, dass Hr. v. Bartholomäi in dem mir freilich schon vor einigen Jahren mitgetheilten Verzeichnisse seiner Münzen, auf einer der letzteren: *masdiesn bagi..... Varahran malcan malca* las. Hr. v. Longpérier so wie Hr. Dr. Mordtmann lesen auch auf mehreren Münzen *malca* und zwar da, wo auf *a*) ganz deutlich [Pehlevi] *tschaugan*, auf der M.'schen Münze (XII, Taf. 12) wenigstens [Pehlevi] چو unbestreitbar steht. Nimmt man auf *a*) und bei M. das Zeichen [Pehlevi] für *m*, und [Pehlevi] für *l*, auf *b*) [Pehlevi] = *m*, so kommt die treffliche Lesung: *malcan malca* und *malca* heraus, und das letzte *ra* auf *b*) wäre auch زام, weil man als dritten Buchstaben allenfalls auch ein [Pehlevi] sehen kann. Aber dann

bleibt auf *b*) nach *malcan*, was als Pluralis nicht stehen kann, ein unerklärbares deutliches *ra*. Denn dass dieses wiederum رام sein und die Münze dieses Beiwort zweimal enthalten sollte, ist doch gar zu unwahrscheinlich, und noch unwahrscheinlicher ist es, dass ᴄ = *m* und ɩ = *l* sei, man müsste denn annehmen, dass der Stempelschneider *r* durch das frühere ɩ (welches wiederum für *l* gesetzt wäre) wiedergegeben hätte. Jeder, der gut erhaltene Münzen der Art besitzt, würde sich durch die Mittheilung einer getreuen Abbildung der Inschriften auf der Vorderseite ein Verdienst erwerben, weil blos auf diesem Wege die Frage erledigt werden kann. Und endlich will ich nicht unterlassen zu bemerken, dass die unter *b*) gestellte Münze auch sonst noch von der gewöhnlichen Form abweicht. Der Kopf auf der Vorderseite ist ungewöhnlich gross und unschön gearbeitet; die Figuren auf der Rückseite sind viel plumper als gewöhnlich; die Flamme wird von einem übergrossen sehr deutlich ausgeprägten Kopf getragen. Die Schrift links ist [Pehlevi], die rechts wage ich nicht zu lesen. Fast möchte man sich versucht fühlen, die Münze für eine Fälschung zu halten, so unalterthümlich sieht sie aus. Und doch kann sie so ohne Weiteres nicht ganz verworfen werden. Ich werde sie später einmal abbilden lassen. Möge Hr. Dr. M. auch seine Münze mit dem vermeintlichen *Jezdathi* näher beschreiben, denn gerade sie scheint mit der eben erwähnten grosse Ähnlichkeit zu haben. *Jezdathi* aber ist und bleibt unzulässig.

6) — S. 53. «Was der Buchstabe *g* hinter dem Königsnamen» etc. Das Zeichen, welches Hr. Dr.

M. hier für *g* = گه nimmt und später (N° 116 — 121) *gi* liest, von dem er an einem andern Orte (S. 18, Taf. IV, N° 22) aber doch zugiebt, dass es auch *zi* oder *zu* gelesen werden könne, kommt auch öfters auf geschnittenen Steinen u. s. w., namentlich nach Eigennamen vor; s. Thomas, Asiat. Journ. XIII, 2, S. 415, N° 1; S. 417, N° 10. Es sieht fast so aus كه; vergl. Thomas a. a. O. Pl. II, N° 1 u. Mordtm. Taf. V, Zeil. 6, Buchst. *g*. Hr. Thomas liest es nun زى, ohne es zu erklären. Wenn diese Lesung richtig ist, so wäre das Wörtchen vielleicht nichts anders als das von Brockhaus (Vendidad Sade S. 363) angeführte *zi, zî, certe,* «meist nach dem ersten Worte des Satzes enklitisch, z. B. *anuçô zî*». Ich glaube es זך oder צך = זה *hic* lesen zu können; vergl. Spiegel, H. Gr. S. 86, § 81; Vendidad S. 28. Es entspräche dann dem זנה und זנמן der Inschriften von Nakschi-Rustam und Kirmanschah; vgl. Spiegel, H. Gr. S. 170 u. 173. Die von Thomas (Num. Chron. XV, S. 182, N° 6 u. As. Journ. XIII, 2, S. 396; vgl. Mordtm. S. 42, N° 39 bis 40) gegebene Inschrift einer Münze von *Varahran II:* אתור די כדי זי ורהראן würde ich daher so lesen: אתרי זך רדי ורהראן d. i. *ignicola hic excellens* (etc.) *Varahran*. Die Mordtm. Münze (S. 59, N° 106) hätte die Inschrift: *Mazdaiasn Bagi Varahran ṣak Malka* d. i. *Hormusdis cultor deus* (divus) *Varahran hic* (זה = qui est) *rex* —.

7) — S. 183 — 4, N° 5 — 6. XII, S. 12 u. 19, N° 32 und 84. Die Zahl *eins*, wie sie auf den Sasaniden-Münzen vorkommt, ist bisher noch nicht gehörig erörtert worden. Thomas, As. Journ. XIII, 2, S. 385 liest אככי. Hr. Dr. Mordtmann (S. 183 — 4, N° 5 und 6) verändert das mit Unrecht in אסכי, welches

also nicht auf Hrn. Thomas Rechnung kommen kann (vergl. Bullet. XII, S. 83), denn ג ist, wie Hr. Thomas richtig annimmt, immer כ nicht ק, auch nicht in قباد, welches ursprünglich کواذ gewesen sein muss, wie wir es noch bei Hamsa Isfahany, im Mudschmel el-Tewarich (Journ. Asiat. T. XI, 1841, S. 427) und bei Hyde S. 263 finden. Hr. Dr. Mordtm. hat (VIII, S. 78) auch diesen Namen fälschlich קיאט umschrieben; es muss, wie schon das von ihm gegebene syrische ܟܘܕ mit beweist, (ט) כואד geschrieben werden. Vergl. auch Longpérier S. 68 bis 69, der ganz richtig *Kuwaδ*-Münzen mit doppeltem Namen auf der Vorder- und Rückseite hat, während, wie Hr. v. Bartholomäi schon öfters bemerkt hat, Hr. Dr. Mordtm. das zweite *Kuwaδ*, *vist* = 20 liest. Auf der Vten Mordtm. Tafel sollte daher der Buchstabe ג nicht neben ق stehen, sondern neben ك; die dem letzteren beigegebenen Zeichen (erste und zweite Periode) sind ganz zu entfernen und unter die Contractionen zu setzen, denn sie sind = די oder דך. Hr. Dr. Mordtmann selbst spricht sich verschieden über das in Rede stehende Zahlwort aus, vergl. S. 110, № 451, wo er die hebräische Form אחד des mittelsten Buchstabens wegen doch nur schwer herausbringen zu können meint. In XII, 1, S. 12, № 32 glaubt er die Zeichen dafür *ajoki*, *jaoki*, selbst *janki* oder *ainki* lesen zu können, die dem persischen Zahlworte يك (eins) näher ständen als dem aramäischen חד; aber S. 19, № 84 liest er ohne fernere Erinnerung אחדי *achadi;* vgl. Bull. T. XV, S. 296, Mélang. asiat. T. III, S. 352.

Die Sache ist nun die, dass das in Rede stehende Zahlwort allerdings verschieden dargestellt erscheint

und zwar auf Münzen, die mir in diesem Augenblicke vorliegen, unter folgenden Formen:

1. [Pahlavi], welches Mordtm. (XII, Taf. N° 14) recht gut nachgebildet giebt, aber *ajoki* u. s. w. liest. Es ist ohne Zweifel איוכי *aivaki* zu lesen und das gewöhnliche Pehlewy-Wort für *eins*, welches die indischen Parsen *advak* lesen; vergl. Spiegel, H. Gr. S. 72 — 73 u. S. 77 — 78, Anm. 1).

2. [Pahlavi], [Pahlavi] u. [Pahlavi] (Longp. XI, 2). Das wäre *aadi*, *aaki* oder *asaki* und *asadi*. Wenn man nicht annehmen will, dass das zweite [Pahlavi] nur eine Verstümmelung des [Pahlavi] = *iv* sei, und nicht die erstere Form mit Thomas *asaki* lesen will, so könnte man voraussetzen, dass eben das zweite [Pahlavi] mit einem Punkte oben ([Pahlavi]) gedacht und خ gelesen werden müsse; vergl. das Alphabet bei Thomas XIII, 2, S. 381, Buchst. 5; Spiegel, S. 41, 2, *a.* und 42, Anm. 3. Wir hätten dann einfach und deutlich אחדי. Aber da tritt freilich das [Pahlavi] — wenn es vorkommt — störend dazwischen und ich wüsste wenigstens *aaki*, *asaki* oder *achaki* nicht zu erklären. Thomas (As. Journ. XIII, 2, S. 385) war fast geneigt, ersteres für اسری = عشره = 10 zu nehmen. Er hätte aber nicht einmal daran denken wollen, wenn er die Münzen für das, was sie sind, d. h. für *Dschamasp*-Münzen erkannt hätte. Es will mir fast scheinen, als ob [Pahlavi] und [Pahlavi] bisweilen *promiscue* gebraucht wurden, wie denn in der heutigen Parsen-Schrift beide Buchstaben nicht unterschieden und durch ein und dasselbe Zeichen ([Pahlavi]) ausgedrückt werden. Dieselbe Schwierigkeit tritt uns auch bei den *Valagesch*-Münzen entgegen; vgl. Bull. T. XV, S. 298 — 9, Mélang. asiat. T. III, S. 356 Anm. 8).

3. [Pehlevi]. Ich habe diese Form früher آونذى gelesen und für آونذ *eins* gehalten; vergl. Bull. T. XII, S. 83; Mélang. asiat. II, S. 389. Indessen scheint mir der dritte Buchstabe dort doch eher ein *u* als ein *n*; aber dann ist wiederum mit *aivadi* oder *auvadi* nichts anzufangen, man nehme denn das [Pehlevi] für [Pehlevi] und lese *aivaki*.

4. [Pehlevi], mein früheres اوكى, am Ende doch auch *aivaki*.

5. [Pehlevi] (Mordtm. VIII, Taf. III, 1) *aindi*, wie Hr. v. Bartholomäi liest; Bull. T. XV, S. 298; Mélang. asiat. T. III, S. 352; wieder *aivadi* oder آونذى?

Ist es wahrscheinlich, dass die Zahl *eins* auf dreierlei Weise, durch *aivaki*, *achadi* u. *âvendi* ausgedrückt worden sein sollte?

8) — S. 92, № 288. Auf der Vorder- und Rückseite der Münze steht auf der Nachbildung bei Longpérier Taf. X, 4 deutlich [Pehlevi]. Hr. v. Longpérier und Hr. Dr. Mordtmann haben beide, ersterer *Khousroui*, letzterer חוסרוי *Chusrui* gelesen, obgleich Hr. v. Longpér. die wahre Form in Pehlewy-Schrift beisetzt, so dass jeder sie richtig lesen kann, der diese Schrift kennt, während Hr. Dr. M. sie auslässt und durch sein *Chusrui* solche, die das Werk des französischen Gelehrten nicht besitzen oder nicht einsehen, zum Irrthum verleitet. Man lese خوسرود *Chusravad* (oder *Chusrud?*), wie Hr. v. Bartholomäi schon im Jahre 1847, und ich es im Jahre 1854 gethan; Bull. T. XI, S. 54; Mélang. asiat. T. II, S. 390. Diese Form ist hier um so wichtiger, als sie geradezu verbietet, die Münze *Chosrau II.* zuzuschreiben, wie man wohl

aus mehreren Gründen zu thun sich versucht fühlen dürfte. *Kirman* ist, wie ich glaube, nicht allein sehr unsicher, sondern gewiss nicht richtig. Es muss da der Name der dargestellten männlichen Figur, etwa des Sohnes und Nachfolgers *Chosrau I.*, *Hormisdas*, gesucht werden. Aber ohne eine treue Abbildung ist in dieser Hinsicht kaum eine weitere Vermuthung erlaubt.

9) — S. 138, № 723. A. Anstatt: «סים *sim afzud*, Silber. Es blühe» lies: گدمن افزود *majestas augeatur* oder *majestate adauctus*, s. Bem. 5 [8]).

R. אוזינא — *Uzaina*. So wie auf der eben besprochenen Münze *Chosrau's I.* nicht *Kirman* stehen konnte, eben so wenig kann hier ein Ortsname gesucht werden, s. Bem. 1. Auch scheint die Abbildung der Münze bei Krafft (Wien. Jahrb. Bd. 106, 30, Taf. № 4) besser als die Mordtmann'sche. Thomas (Essays etc. T. II, S. 115) sagt ganz recht: «Dr. Mordtmann reads the final word as אוזינא Uzaina, Chuzistan. I certainly should not thus transscribe the letters as they appear on the Jahrbücher coin, and, possibly, if I did so, I might dissent from the present interpretation». Hr. Thomas aber liest im Ganzen so richtig und ist so besonnen und zuverlässig, dass seine Ansichten immer besondere Rücksicht verdienen. Ouseley, dessen Werk Hr. Dr. Mordtmann nicht zur Hand gehabt zu haben scheint [9]), meint, dass wenn das Wort

---

8) Ich finde eben, dass auf der *Mukatil*-Münze bei Longpérier, Pl. XII, № 6 das *afzūd* fehlt; vergl. Olshausen, S. 63, Anm. *). Auf den mir vorliegenden Münzen der Art ist es aber da, und ich sehe keinen Grund meine darauf bezügliche Äusserung in den Mélanges asiat. T. III, S. 301 zu ändern.

9) Er würde sonst auch zu der Münze № 114, S. 60 die Inschrift

Airan eine andere Bedeutung habe als *Iran* oder *Persien*, es höchst wahrscheinlich der Name der Königin sei. Er erinnert dann an die Prinzessin *Irene*, Gemahlin *Chosrau II.*, und vermuthet, dass man das Wort *Airan* vielleicht auch אירינ״ *Airini* oder *Irini*, ja selbst שירינ״ *Shirini* lesen könnte. Auf jeden Fall ist es ein merkwürdiger Zufall, dass das Wort *Airan* oder *Iran* nach beiden Aussprachen so nahe an den Namen *Irene*, der als Εἰράνη möglicher Weise ebenfalls *Eirani* oder *Irani* lauten konnte, anklingt, ein Anklang, wie ihn die Perser so besonders lieben. Man hätte so in dem افزود ایران *Iran afzud* zugleich *Iran* (*Persien*) *blühe* und *Irani*, *Eirene* und die *Iranerin* blühe, gehabt. Das folgende Wort würde dann der Pehlewy-Name der Königin sein, den die spätere Welt in شیرین *Schirin*, die *Süsse*, Γλύκη, Γλυκεῖα verwandelte, weil er vielleicht dieselbe oder eine ähnliche Bedeutung hatte. Die zweite Hälfte des Namens (*în-*) ist allenfalls da, aber die erste (*schîr*) lässt sich nicht herauszwingen, selbst wenn man ש = *su* nähme, aber das ب kann doch kein *r* sein. Und da wir jenen Pehlewy-Namen nicht kennen, so bleibt die Entzifferung fürs Erste zweifelhaft. Man könnte [?کی]خوبیو *die gutheirathige*, εὔγαμος, oder [?کی]خوبینی εὐειδής oder [?ری]خوزیو εὔκοσμος, خوبدوس εὔελπις, خوبیوس εὐαρέστη u. s. w. lesen, welche Namen (?) alle ungefähr die Bedeutung der *Schirin* (*Süssen*, *dulcis*) in sich schliessen. Aber keine von diesen

---

des Steines № 3: *Varahran Kerman* (*Varahran Kermanschah*) verglichen haben; vergl. Thomas XIII, S. 400. Dass er aber auf der Münze № 114, S. 60 in *Kir*(man) nicht die Provinz, sondern etwa die Stadt Kirmanschahan gesucht hat, will ich zur Vermeidung eines etwaigen Missverständnisses zu Mélang. asiat. T. III, S. 308 nachträglich bemerken.

Lesungen gebe ich für sicher aus, um so weniger, als die letzten zwei Zeichen nicht deutlich sind. Krafft las *chobinwai* und übersetzte es durch «seine Schönheit» (a. a. O. S. 30). Sollten jene Zeichen *a* sein, wie Hr. Dr. M. annimmt, so käme z. B. خوبيوا *chûbîwá* = خوبيوه heraus, d. h. die «gut-verwittwete», oder die gut daran gethan hat Wittwe zu werden, um Königin sein zu können, d. i. *Gurdijeh*, aber ein solcher Name wäre doch gar zu sonderbar! Oder wäre بينا = ماه nicht vielmehr Monat شهر als Mond, so hätten wir (die Königin) Schönmond! Aus aller Verlegenheit wäre uns vielleicht geholfen, wenn Hr. Dr. Mordtmann dieses Mal doch richtig gelesen hätte. *Huzaêna* bedeutet: *bien victorieux*, Beiname des Mithra (Brockhaus a. a. O. S. 405). Nun erzählen uns morgenländische Schriftsteller (vgl. auch D'Ohsson, Tableau histor. de l'Orient, T. II, S. 297—9), wie die eben genannte berühmte Heldin und Siegerin *Gurdîjeh* zur Belohnung für ihre ausgezeichneten Verdienste um den persischen Staat von *Chosrau II.* zur Königin erhoben und ihr der Titel «Capitain général du Royaume» und das Gouvernement von Irak-Adschem verliehen wurde. *Gurdijeh* aber kann die tapfere, die Heldin (und als solche die Siegerin, wie sie es oft wirklich gewesen) bedeuten. Wie nun, wenn sie entweder mit Rücksicht auf die ursprüngliche Bedeutung ihres Namens oder in Folge eines ihr verliehenen Ehrentitels (لقب) öffentlich und von Staatswegen *Huzaêna* genannt worden wäre, ein Ehrentitel, der für einen «Capitain général du Royaume» so vortrefflich passt?

Beiläufig sei hier bemerkt, das die Münze von *Chos-*

rau II. bei Tornberg, Symbolae I, Taf. I, № 5 vollständig so zu erklären ist:

I. گرمن افزود   II. هشت سی (a. 38),
خسروی   سد (*si?*)
Am Rande: افل

10) *Zeitschr.* XII, 1, S. 4—5. Die *Maspai-* oder *Masmai-*Münzen beurkunden einen bedauerlichen Rückschritt in der Pehlewy-Münzkunde. *Maspates* ist ein Unding. Der Name *Parthamaspates*, welchen Spiegel (Beiträge zur iranischen Sprachkunde. 1stes Heft, S. 57) auf *Parthavaçspâda* zurückführt, kann wohl auch aus *Partham* + *Asbed* oder *Partham* + *Aspiétés* (vergl. Dulaurier, Bibliothèque hist. Armen. S. 433) oder *Parthama* + *spates* erklärt werden; vergl. Bullet. XV, S. 203, Mélang. asiat. III, S. 288. Doch überlasse ich die Entscheidung gern Anderen. Zu dem was Hr. v. Bartholomäi a. a. O. gesagt hat, will ich noch hinzufügen, dass die von Hrn. Dr. Mordtmann gegebenen Nachbildungen (XIII, 1, Taf. № 10 u. 11) so weit entfernt sind, unsere frühere Erklärung einer derartigen Münze umzustossen, dass sie vielmehr dazu beitragen, dieselbe nicht nur für alle Zeiten zu sichern, sondern auch noch zu berichtigen. Das Wort auf der Rückseite, welches ich *masdiesn* las (vgl. die Abbildung, Bullet. T. V), kann recht wohl *malca* sein, obgleich nach der Münze selbst, wo der zweite Buchstabe ein *s*, der dritte ein *d*, der vierte (ر) ein *i* sein kann, unsere Erklärung näher lag als *malca*. Das Beiwort, welches Hr. v. Bartholomäi *malca* (?) las, ich aber für unsicher und vielleicht für ربد hielt — kann wiederum *masd(iesn)* sein, denn das auf der Taf. № 10

abgebildete zweite Wort ist offenbar nur eine Verstümmelung von *masdiesn:* مجى und مزد. In der ersten oder obersten Zeile vermuthe ich eine Verwirrung, die durch die ganze Abbildung der Münze vermieden worden wäre[10]). Die Buchstaben würden da vielleicht so sich her-

---

10) Überhaupt sind recht viele Inschriften des Mordtm.'schen Werkes ganz unbrauchbar, weil sie blos mit hebräischen Buchstaben transscribirt sind z. B. S. 35, № 21; 36, № 25, 39 (מלכאן) דר, wo der Pluralis *malcan* durch «der König» übersetzt ist; vgl. ferner S. 60, № 115; S. 62, № 127; S. 66, № 136 u. s. w. Mir liegt auch eine Münze vor, die der S. 64, № 132 beschriebenen vollkommen gleicht. Da steht auf der Kehrseite neben der Flamme links: [Pahlavi], rechts: [Pahlavi], also zusammen: [Pahlavi], entweder آتشی wie schon Thomas (XIII, 2, 1852, S. 399). den Hr. Dr. M. hier nicht anführt, las, oder allenfalls *athrui*, *athuri;* bei Hrn. Dr. M. שת ־אר. Auf der Münze № 25, S. 11, Z. XII, I. dagegen soll auf dem Altarschaft שטר־ *schetr* stehen, was wahrscheinlich wiederum [Pahlavi] *athr*(ui) ist. Mir scheint dass fast Alles, was Hr. Dr. M. VIII, S. 65 unter № 2 und 3 sagt, unhaltbar ist; an einen Übergang zu der neupersischen Form *Ardeschir* u. s. w. ist wohl nicht zu denken, weil von diesem Namen überhaupt keine Spur da ist. Denn von zwei von Thomas XIII, 2, S. 399 angeführten ganz ähnlichen Münzen von *Behram IV.* und *Jesdegird I.*, welche auf der Kehrseite کالزی haben sollen, muss man schliessen, dass die von Hrn. Dr. M. behandelten derartigen Münzen (S. 60, № 115 u. S. 64, № 132) dasselbe Wort haben, welches einmal (S. 60) als ח כא־, hier als דא — רי erscheint. Da aber שת אר־ sich schon verwandelt hat, so wird auch gegen die Verwandlung des nun nicht mehr zweckdienlichen *Dâ — ri* nichts eingewendet werden können. Wenn ferner Hr. Thomas sagt, dass sich رسی zur linken, کا zur rechten Seite des Feueraltars finde (ganz wie bei M.), so hätte er زی کال lesen sollen. Doch muss man schon dafür danken, dass er das Wort beide Male gleichmässig umschreibt. Wer will es nun dem, der keine solche Münzen zur Hand hat, verargen, wenn er in diesem leider nicht nachgebildeten Worte, [Pahlavi] εὐεργός, εὐεργέτης (dem *nivaki* der Münzen *Jesdegird II.*, nach Hrn. Dr. M. *III.* entsprechend) sucht, ein Beiwort, welches *Behram IV.* mit Recht zukam und ein antidoton gegen den *Jesdegird I.* beigelegten Beinamen بزه کار κακοῦργος wäre, während er sich selbst خوکار nennen liess? Man könnte jenen Beinamen als aus dem Munde des Volkes entsprun-

ausstellen: [illegible], während das letzte [illegible] u. [illegible] wie auf der hiesigen Münze für sich bestehen. Und wenn uns die ungewöhnliche Form des *P* in *Papeki* ([illegible]) auf unserer Münze so lange von der richtigen Erklärung entfernte, so geben ja die drei letzten Buchstaben bei Hrn. Dr. M. das *P* so deutlich und klar, dass schon sie allein uns geradezu zwingen würden nicht anders als *Pap*(*eki*) zu lesen, eine Lesung, die durch die von de Sacy entzifferten Inschriften so wie durch eine Gemme der Kaiserl. Eremitage, auf welcher sich der Name [illegible] *Pápeki* schön und deutlich findet, unwiderleglich gesichert ist. Hr. Dr. M. hat gerade das

---

gen betrachten, welches sich solche Wortverdrehungen gern erlaubt. Es durfte nur anstatt خوکار : بهکار (vergl. بهدین) sagen und hinzufügen, dass, da *Jesdegird I.* nichts von einem بزد an sich gehabt habe, man ihn dessen entkleiden könnte, indem man lieber das ز anstatt zwischen د — ز zwischen ه — ز einschiebe, wodurch aus بزه کار : بهکار wurde (welches in der latein. Übersetzung des *Lubb-el-Tewarich* durch *Bedkiar* wiedergegeben ist). So hatte man anstatt des Εὐεργέτης, den Κακοῦργος, und in dem eigentlichen und Beinamen einen اثيم, wie ihn die Araber nennen, sofern بدکردی, بد کردی (Hamsa Isfahany nennt ihn بزه کرد) ausgesprochen werden konnte. Belangte man Jemanden ob dieses Ausdrucks, so konnte er ja entgegnen, er habe nicht بزهکار بد کردی, sondern بزه کاربد گردی *chordá* (arcus) oder *laetare — rei* (i. e. proelii, کار, *action*) *moderator fortis es* gemeint, also etwas Löbliches gesagt. Doch will ich *sub rosa* hinzufügen, dass ich weit entfernt bin, diesen Zwangserklärungen das Wort zu reden. Ich habe dadurch nur zeigen wollen, wozu blosse Umschreibungen ohne Nachbildung der ursprünglichen Schriftzüge verleiten können. Denn damals konnte man doch بد noch nicht بد ([illegible] oder [illegible]) lesen. کاربد (vergl. سپهبد) dürfte kaum nachzuweisen sein u. s. w. Die Geschichte der *Jesdegirde* bedarf noch einer tieferen Untersuchung, die mit Hülfe der Münzen wohl ein befriedigendes Ergebniss gewähren würde.

vor allen deutliche *MaZD PAP* unbeachtet gelassen und das dunklere *Maspai* oder *Masmai* (lies: *Madschd*(*iesn*) *P. peki*) zusammengenommen für Einen Eigennamen gehalten, während Hr. v. Bartholomäi mit Recht *MaZD*(*iesn*) *PAP*(*eki*) abtheilt. Die Abbildungen der Vorderseite unter № 11 geben aber alle den Namen *Artaschetr's* und zwar so: *a*) (*malca*) בג ארתחשר (BaG AR-TáChSchR; *b*) — BaGi ARTaChSchR; *c*) —— ארתחרש ARTaChReSCh, und sind sogar in paläographischer Hinsicht nicht unwichtig. Ich behaupte also auch hier gerade das Gegentheil von dem was Hr. Dr. Mordtm. annimmt, d. h. die Münze enthält unzweifelhaft die Namen *Ardeschir* und *Papek* und ist eine *Sasaniden*-Münze. Blos darin stimme ich mit Hrn. Dr. M. überein, dass wir auf ihr nicht *Babek* lesen, sondern — *Pap*(ek). *Babek* ist die arabische Form, wir finden aber doch selbst bei arabischen Geschichtschreibern فاپك. Wer da will, kann sich daher fürs Erste begnügen, אגשך (اَشكك Numism. Chron. T. 12, S. 98) als «die bisher vergebens gesuchte Originalform [?] des Namens — *Arsaces*» u. s. w. anzusehen, da *Atschach* oder *Atschak* (*Atschag*) bisher noch nicht nachgewiesen sind, am wenigsten auf den in Rede stehenden Münzen.

11) Ibid. — VIII, S. 172, № 873 u. 891: .ıı und ııᴗı (?) (vgl. Olshausen, Die Pehlewy-Legenden etc. Taf. № 2, 3, 4).

Auf den *tabaristanischen* Münzen sowohl der einheimischen Herrscher oder Ispehbede als der arabischen Statthalter kommen auf dem Rande der Vorderseite öfters vier Zeichen vor, deren Erklärung meines Wissens bis jetzt noch Niemand versucht hat. Die erste von Hrn. Dr. M. mitgetheilte Nachbildung: •ıı ist

wohl einer schlecht erhaltenen Münze entnommen; die zweite, welche auf den Münzen gewöhnlich so erscheint: [Pehlewi], seltener so: [Pehlewi], hat Hr. Dr. M. wie auch ich früher einmal (Mélang. asiat. T. II, S. 609) verkehrt dargestellt, eben weil Niemand die Geltung dieser räthselhaften Zeichen auch nur zu ahnen schien. Ich finde sie namentlich auf einzelnen Münzen *Ferchan's*, *Omar's* (Olshausen, N° 3), *Saïd's* (ibid. N° 2), *Hani's* (ibid. N° 4, Longpérier Pl. XII, N° 5), *Mukatil's* (ibid. N° 6) und den vier mir eben vorliegenden derartigen Münzen ohne Namen des Prägherrn. Sie stehen links vom Kopfe, von dem rechts stehenden افر durch ☸ getrennt, und zwar da, wo auf anderen Münzen die Namen *Harun*, *Omar ben el-Ala*, *Dscherir* und die Wörtchen خ خ stehen. Dass sie wirklich ein Wort seien, schien mir die zweite *plene* geschriebene Form an die Hand zu geben. Dass sie aber keinen Eigennamen enthalten können, beweist der lange Zeitraum, während welchen sie auf den Münzen vorkommen. Sie müssen einen allgemeinen Begriff enthalten, der sich nach Erforderniss der Umstände auf etwas Besonderes beziehen liess. Wie sie nun aber lesen? Wenn der vierte Strich links (als nicht verbunden) der Endstrich ist: نِوَك und نيوَك; wenn er ein Buchstabe ist: نِوكو *nivakû* oder نيوكن *niûken*. Die erstere Lesung giebt dann dasselbe Wort, welches sich auf den Münzen *Jesdegird II.*, welchem die Geschichtschreiber den Beinamen نرم beilegen, befindet, dort so aussieht [Pehlewi] und welches ich = נידוך (der Parsen *nadvak*) halte; vgl. Bull. T. XV, S. 342, 2), Mél. asiat. T. III, S. 362 und Spiegel, Über einige eingeschobene Stellen etc. S. 16,

wo er נ־י־ק schreibt. نیکو aber ist noch heutigen Tages = نیك, also ohne Schwierigkeit; vgl. den Beinamen *Ardeschir's II.*, نیکوکار. Dagegen weiss ich mit نیوکن nichts anzufangen. Denn es aus نیو, *power, strength*, wie es in Johnson's Dictionnary etc. angegeben wird, und کن (Spiegel, Huzv. Gr. S. 127, 10)) zusammengesetzt zu betrachten und etwa durch «machtausübend, Machthaber» u. s. w. zu übersetzen, würde wohl allzu gewagt sein; wir haben es auch gar nicht nöthig, da das oben angeführte Wort nach seinen drei Formen نیوك, نوك, نیوکو vollkommen genügt. Wahrscheinlich wird sich das Wort, welchem immer ein افز gegenübersteht, auf den wirklichen oder (auf den Münzen ohne Namen) den voraussichtlichen oder künftigen Macht- oder Oberherrn beziehen und etwa durch *macte pure, eximie (benigne)!* [11]) u. s. w. zu übersetzen sein. Es ent-

11) Auf der merkwürdigen *Sulaiman*-Münze vom J. 137, die sich in der Kaiserl. Eremitage befindet, bietet das Brustbild des Ispehbeds das Eigene dar, dass statt des Gesichtes sich nur ein verschobenes Viereck ◇ vorfindet, in dessen Mitte نح d. i. نخ steht; vgl. Bull. scientif. T. IV, S. 317, № 26; Mélang. asiat. T. II, S. 261. Da ist das نخ doch wohl auch nichs anderes als ein *macte!* für einen Ispehbed (?), der, als die Münze geprägt wurde, noch nicht bestätigt oder bestimmt oder vor den arabischen Eroberern geflohen u. s. w. sein mochte, wie eben aus dem fehlenden Antlitz hervorzugehen scheint. Hr. Dr. Mordtmann führt auch eine ähnliche Münze an (Z. VIII, S. 176, № 903), schreibt aber den Namen سلیمان (auf der hiesigen Münze سلیمن) und sagt nichts über das fehlende Gesicht. Ist etwa seine Münze, wenngleich von demselben Jahre, doch später geschlagen als die unsrige, als schon wieder ein Schattenbild von Ispehbed da war, oder wie sonst? Dass aber Hr. Dr. Mordtmann eine so merkwürdige Münze ohne besonderen Grund so kurz abgefertigt haben sollte, ist doch kaum glaublich. Das wäre aber doch der Fall, wenn auch seine Münze wirklich ohne Gesicht

spräche dann ungefähr dem Namen des Königs vor *afzuð* oder dem گرمن[12]), aber als eine Person gedacht; oder gar dem بسم الله—عدوبند, *In nomine Dei— Victor!* auf der Münze bei Mordtm. XII, 1, S. 53, № 304, wo ich aber doch lieber آیین بند lesen möchte; vergl. Bullet. T. XV, S. 220; Mélang. asiat. T. III, S. 313. Warum aber diese Formel nur auf einzelnen Münzen vorkommt — darüber wage ich keine Vermuthung auszusprechen.

12) Auf einer Münze *Abdulmelik's* hatte ich im J. 1853 (Bullet. T. XI, № 15, S. 231; Mélang. asiat. T. II, S. 256 — 7) *Du(n)sifuni* oder etwa *dunisfuni* (= دو نصفانی, nach der masanderanischen Schreib- und Sprachweise noch heute *du-nisfuni*) gelesen und das Wort vielleicht für طوسفون = *Ctesiphon* nehmen zu können geglaubt, wenn man es nicht eher auf den Werth oder die Geltung der Münze beziehen möchte, wie auf einer solchen Münze (des Chalifen) *Abdullah* דרם دوگان (vergl. jetzt ﻪﺒﻫﻭ, Spiegel, Huzv. Gr. S. 78) wohl in einem solchen Sinne genommen werden müsse, aber beide Erklärungen doch für unwahrscheinlich erklärt, a. a. O. S. 235 u. 236. Sonderbarer Weise führt Thomas (Numism. Chron. XV, S. 133) Münzen von «*Muhammad bin Tughlak*» an, deren eine XLVIII (№

---

wäre, wie man voraussetzen darf, ja fast muss, aber doch eigentlich nicht kann. Hat sie aber das Gesicht vollständig, nun dann ist sie — noch merkwürdiger, eben weil sie etwas hat, was den andern bekannten Exemplaren fehlt.

12) Die persische Übersetzung des گرمن افزود — wenn man *felicitas, majestas augeatur* und nicht *majestate auctus* (vgl. Anm. 5) übersetzt — finden wir in dem Vers des *Firdausy* (Zeitschr. VIII, S. 284): چنین روز روزت فزون باد بخت.

106) die Inschrift hat: ضرب هذه النصفى الخ, die andere N° 107) سكه دوگانى. Ist das Zufall oder Neckerei? Wie lockend wäre es, wenn man auf den Rückseiten auch der früheren Sasaniden-Münzen wirklich Ortsnamen suchen könnte, was ich fürs Erste weder bejahen noch verneinen will, auf der Münze *Zeitschr.* VIII, S. 59, N° 106, Taf. II, 14 בבא דיון *Baba Dun*(*sifun*) oder *Du*[*sifu*]*n* zu lesen und *Residenz Ctesiphon* zu übersetzen. *Baba*, mag man es nun so oder در lesen (vergl. Spiegel, Huzv. Gr. S. 22), kann allerdings *Residenz* oder *Hoflager* bedeuten und es entspräche dann etwa dem اوردو auf den tatarischen Münzen. Der Einwurf, dass wenn es *Madâin* bedeuten sollte, es viel öfters vorkommen müsste, als es wirklich vorkommt, lässt sich zum Theil durch den Umstand entkräften, dass *Madâin* (Städte) ja nur die arabische Gesammtbenennung für die Städte war, welche das Ctesiphon der Griechen bildeten, obgleich die Hauptbenennung auch im Persischen يوسفون *Jusifun* etc. (lies: *Tusifun?*) war. Nach Jakut baute jeder der Sasaniden-Könige der (von Alexander u. s. w. gegründeten) Altstadt eine neue mit einem andern Namen an. So fand sich da die Stadt *Iskender's*, *Taisifun*, *Asfanir* (اسفانير), arab. *Asfanur*, *Wah-Ardeschir*, هنبو شابور, *Ver-* oder *Der-zidan* u. s. w. [13]). Wenn also die Sasaniden diese abgesonderten Städtenamen auch auf den Münzen anbringen liessen, so ist es erklärlich, warum kein Gesammtname vorzugsweise vorkommt. Das אס *As* oder *Asf* der Münzen würde dann nicht durch *Isfahan* zu erklären sein (M. VIII, S. 13, 11), welches

---

13) Der Text ist gerade an dieser Stelle sehr verdorben, so dass sich die einzelnen Lesearten nicht verbürgen lassen; s. Lex. Geogr. ed. Juynboll, S. 62.

ja ohnedies im Pehlewy ספאאן hiess (Spiegel, Vendid. S. 19), sondern wahrscheinlicher durch *Asfanir*, wenn nicht durch لسفينيا in der Nähe von *Bagdad*, wo nach *Schahrestany* ein berühmter Feuertempel war (vergl. Hyde, S. 151—2); ור wäre وه لردشير vergl. Bem. 2), Ver (Der) *zidan:* זי (Mordtm. XII, S. 3, 76) oder דר, welches ich bei Hrn. Dr. M. nicht finde, u. s. w. Ferner aber kann در = در سفيل d. i. بيضا sein, und Hr. Dr. Mordtmann hat anstatt ريو offenbar sehr oft *Baba* gelesen. Er sagt sogar S. 17: «es ist möglich, dass es (בבא l. בינש) nur eine andere Form für die unter N° 4 behandelte Signatur בבא ist» [14]). Wahrscheinlicher aber ist das Umgekehrte. Wer will es uns aber verdenken, wenn wir bis auf Weiteres auf den Münzen N° 108, 112, 134 in dem בבא (= در) neben der Flamme, در مهر vermuthen? vgl. Kleuker, Zend A. Th. III, S. 237. Aus dem Allen geht hervor, wie wir eigentlich hinsichtlich der Münzstätten noch so im Dunkeln sind, dass man es den Herren Chanykov und Bartholomäi kaum verargen kann, wenn sie das Vorkommen derselben wenigstens auf den eigentlichen Sasaniden-Münzen ganz absprechen. Fast jede scheinbare Gewissheit in dieser Hinsicht lässt sich bei näherer

14) Damit man wisse, warum in diesem Worte die Lesung zweifelhaft zu sein scheint, will ich bemerken, dass das ش ıı, welches später durch einen dritten rechts angebrachten Strich (s. Mordtm. T. V und Thomas XII, 2, Pl. I *ad lit.* ش und ىو) bezeichnet wurde, eine Übergangszeit gehabt zu haben scheint, in welcher der Strich nicht immer eng verbunden war, so dass man ihn allenfalls zu dem vorhergehenden ر ziehen und für ـه *s* halten kann, also ıııرر بسا. Doch steht das zweite ر dem ıı meistens näher als dem ersten ر, so dass man kaum anders als بيش lesen kann.

Untersuchung wieder umstossen. So z. B. glaubt man auf den Münzen *Ubaidullah's b. Ziad* die Münzstätte بيش (= بيضا) — das *Fesa* des Hrn. Dr. Mordtm., VIII, S. 16, 19, welches auch ich eine Zeitlang für wahrscheinlich fand, wird wohl in den meisten Fällen, wenn nicht ganz zu verbannen sein — um so sicherer, als nach Jakut u. AA. der genannte Statthalter sich in *Basra* eine Behausung einrichtete, die eben بيضا hiess. Da aber بيش schon auf alten Sasaniden-Münzen vorkommt, so kann natürlich der eben angeführte Umstand doch nichts beweisen. אירא, welches Hr. Dr. M. (VIII, S. 20, 29, Taf. IV, N° 35) durch *Hira* erklärt, kann eben so gut *Irak* (ايراه) u. s. w. sein. Selbst *Darabgird* (S. 12 — 13, 3) ist nicht unantastbar. Ich hatte schon im J. 1848 (Bullet. T. V, S. 229) bei *Dá* auch *Dá*(*rabdschird*) genannt. Thomas (XIII, 2, 1850) erklärt ohne Weiteres *Dá* für *Dárábgerd* (S. 290, 311 u. s. w.), zumal auf einer Münze (S. 316, N° XV, Pl. III, Fig. XV) eine Abkürzung vorkommt, die er دا — ب (*Darabgerd*) umschreibt, vergl. S. 324, 5, 3. Aber auf der M.'schen Münze (S. 62, N° 125) soll דאר (*dar*) auf A. nach *malca* stehen, und dann wiederum auf R. neben der Flamme und mit dem *apker*(*d*) auf dem Altarschaft zusammen gelesen werden, wie er denn auf S. 13, 6, u. Taf. IV, 6 beide als Ein Wort dargestellt hat. Aber so ein *salto mortale* von oben nach unten scheint mir unwahrscheinlich und gefährlich. Und was soll denn das *dár* auf der Vorderseite sein? Und endlich muss man ja افكر lesen, weil es wiederum unwahrscheinlich ist, dass *r* in *Darab* durch ڬ, am Ende durch ٤ ausgedrückt worden sein soll, sonst würde man sich versucht fühlen, die Zeichen S. 59, N° 106, Taf. II, 14:

درن (= درون *bonorum apprecatio, qua Magi Deum et ignem venerantur*, cf. Vullers Lex.) zu lesen. Ich halte für jetzt دار und افکر für zwei gesonderte Wörter, über deren, wie es mir scheint, sehr annehmbare Geltung ich später einmal zu sprechen Gelegenheit haben werde, wenn man mich bis dahin nicht widerlegt, oder mir in der Erklärung zuvorkommt. Mir ist daher auch der gänzliche Mangel antiker Namen z. B. von *Antiochien*, *Persepolis*, *Seleucia*, *Ctesiphon*, *Alexandria* u. s. w. nie aufgefallen wie Hrn. Dr. M. (S. 28), weil wir noch nicht einmal die Pehlewy-Namen der Städte so recht sicher haben, die doch vorzugsweise auf den Münzen vorkommen müssten. Ich glaube sogar, dass wir gut daran thun, jene antiken Namen nur mit grosser Vorsicht zu erwähnen. Wer steht uns sonst dafür, dass die classischen Philologen und namentlich Hellenisten, die eben so gut auf ihrem Rechte zu beharren verstehen wie wir, der alten Perserkriege eingedenk, sich gegen uns, die wir die Münzen der Nachkommen des Xerxes und Darius erklären, erheben und die streitigen Städte zurückfordern? Wir könnten ihnen weitläufig auseinandersetzen, dass *And*, *Far* oder *Per*, *Ar. Anderabeh*, *Ferra*, *Ardeschir Churre* bedeute. Sie würden uns wenn auch nur mit Scheingründen beweisen, dass in diesen Abkürzungen *Ant*(*iochien*), *Per*(*sepolis*), *Seleucia* und *Alexandria* verborgen seien, sofern אר *Ar* (S. 14, 13) ja auch *Al*(*exandria*) und *SeL*(*eucia*) gelesen werden könnte. Und wenn sie das als *Aserbaidschan* aufgegebene אד *Ad* als Ἀδιαβήνη beanspruchen, was sollen wir dann entgegnen? Sollten sie aber gar eine mit *Bi*.. anfangende Stadt als das M.'sche *Bi*(*histun*) (S. 22, 42) zurückfordern, dann freilich bleibt uns nichts

übrig als gerade herauszusagen, dass ری (Taf. IV, 48) nie بی, sondern nur بج oder بج sein kann (vgl. Bem. 5). Verlangen sie نی (S. 15, 17, Taf. IV, N° 17) *Ni*(*sa*) als Νισαία, so wiederholen wir (s. Mél. asiat. 1853, T. II, S. 258), dass man نسا und nicht نیسا schreibt, die Abkürzung *Ni* also gar nicht einmal *Nisa* sein kann u. s. w. Wenn uns nicht einmal Münzen mit vollständigen Städtenamen oder noch unbekannte Nachrichten morgenländischer Schriftsteller zu Hülfe kommen, so können blos gründliche voraussichtlich sehr schwierige Untersuchungen über die in Rede stehende Frage unserer Ungewissheit ein Ziel setzen. Auch in dieser Hinsicht ist Hr. Thomas sehr vorsichtig zu Werke gegangen, und dem von Hrn. Dr. M. S. 4 und namentlich S. 11 Z. VIII über ihn vorgebrachten Ausspruche möchte ich nicht unbedingt beistimmen.

13) — XII, I, S. 32. Hr. Dr. Mordtmann eben so wie auch Hr. Thomas u. Hr. Prof. Nesselmann (Die orientalischen Münzen u. s. w. S. 13) scheinen Spiegel's Erklärung des Wortes, welches auf Chalifen-Münzen dem Worte *Emir* folgt und die «Gläubigen» bedeutet, als doch nicht ganz sicher anzusehen. Der englische Gelehrte las es bekanntlich ورویشویکان *Urúishúikán* u. s. w.; As. Journ. XII, 2, S. 316; XIII, 2, S. 413 und erklärte es durch (*Amir*) *of the Koreish*; vergl. auch Prinsep a. a. T. I, S. 64, Anm. 2). Hätte er anstatt des dritten و ein ن gesetzt, so hätte er das Richtige gehabt. Mordtmann XIII, S. 157 las früher روان دهندکان u. s. w., ich: نیرو رانندکان (Mélang. as. T. II, S. 260; vergl. Olshausen, *Zeitschr.* VIII, S. 843), fügte aber hinzu, dass امیر ویروشنان یگان zu lesen und «Fürst des einzigen dem wahren Propheten

anhängenden Volkes» zu übersetzen blos dann sicher sein würde, wenn bewiesen wäre, dass neben ورشنان auch die Form ویروشنان bestanden hätte. Nun aber nehme ich die Spiegel'sche Erklärung ור:ישניכאן «*die Gläubigen*» als sicher an und glaube dass das von mir a. a. O. angeführte ورشنان *vereschnân* (nach dem Burhan-i-katiʿ: امت پیغمبر را گویند مطلقا از هر پیغمبر که باشد, also die Anhänger eines Propheten, d. i. die Gläubigen) dem Spiegel'schen Worte nicht nur nicht fremd, sondern nur eine spätere Zusammenziehung desselben ist, die sich wohl auch näher wird nachweisen lassen. ורוייש ist = ورش; ניכאן = نان.

Diese Bemerkungen, die leicht noch vermehrt werden können, thuen, wie ich glaube, mit Gewissheit dar, dass ich mich keiner Täuschung hingab, wenn ich im Anfange dieses Aufsatzes andeutete, dass in der Pehlewy-Münzkunde noch viel, sehr viel zu thun übrig bleibt. Das Feld derselben bietet theilweise aus Mangel an den nöthigen Hülfsmitteln (z. B. einem Wörterbuch der Pehlewy-Sprache u. s. w.) nur wenig Aussicht zu einer durchgängig erfolgreichen Bearbeitung und noch manches Unkraut muss entfernt werden, ehe es als ein gänzlich urbares bezeichnet werden kann. Ich zweifele sogar, dass solches eher geschehen könne, als bis wir auch eine vollständige aus den morgenländischen (persischen, arabischen, armenischen u. s. w.) und griechischen, namentlich byzantinischen und römischen Schriftstellern zusammengestellte ausführliche Geschichte und Geographie des ehemaligen Sasaniden-Reiches besitzen. Richter's Arbeit war zu ihrer Zeit eine sehr verdienstliche, jetzt genügt sie nicht mehr.

Hr. Dr. Mordtmann aber möge diese und frühere Bemerkungen von mir nicht als die eines Gegners, sondern als die eines Mitarbeiters auf einem Gebiete ansehen, das, wie schon angedeutet, das Zusammenwirken mehrerer Kräfte verlangt. Je schroffer sich oft unsere Ansichten entgegenstehen, desto mehr treten sie hervor und reitzen bei der so allgemeinen Anerkennung, die seinen derartigen Arbeiten zu Theil geworden ist, zu näheren Untersuchungen, deren Ergebnisse doch endlich zu dem, was wir beide erstreben, d. i. zu einem glücklichen Endziele führen müssen.

(Aus dem Bulletin hist.-phil. T. XVI № 1. 2.)

$\frac{15}{27}$ October 1858.

Nachträge zu den neuen Ansichten in der Pehlewy-Münzkunde; von B. Dorn [1]).

1) Zu den noch nicht gehörig aufgeklärten Fragen in der Pehlewy-Münzkunde gehört auch die über die Geltung der von *Kobad* an vorkommenden Wörter *afzuni* und *afzud*. Das erstere wird auch sehr häufig *afzun* und seltener *afzun* (d. i. mit dem Endstrich?), *afzu* u. *afzui* geschrieben, wie wir bald des Weiteren sehen werden. Ich nahm die Form *afzud* früher einmal für *apiti* (vergl. Olshausen S. 9 u. 25, Bull. T. I, S. 33 — 43 u. T. V, S. 228 — 9), Longpérier (S. 73) für *apes*-(*tan*), während er *afzu* auf den *Kobad*-Münzen mit dem Namen, an den es sich unmittelbar anschliesst, zusammen *Guamasp* las, wobei freilich die letzte Silbe *zu*, die auf seiner Nachbildung (Pl. X, № 3) nicht erscheint, ganz unbeachtet blieb. Als aber Olshausen die beiden Wörter richtig als *afzu* und *afzud* erkannt hatte, nahm man an, dass nun auch nicht mehr *Guamasp*, sondern *Kobad afzu*.. das Richtige sei. Olshausen (S. 25) nahm bekanntlich *afzud* in der Bedeutung von *vivat*, *floreat*, *crescat* und sah (S. 77) *afzu* auf

1) s. Bullet. T. XVI, S. 1 — 24, Mélang. asiat. T. III, S. 426 — 459.

einer *Kobad*-Münze als eine Verstümmelung von dem gewöhnlichen *afzuð* an. Spiegel, durch dessen Brief vom 5. October d. J. diese Nachträge mit veranlasst worden sind, stellte früher das Wort mit dem zendischen *çpĕñtô* zusammen (Berl. Jahrb. d. Crit. 1844, № 88, S. 701), nahm aber auch in der Folge, wie es scheint, die Olshausen'sche Deutung nicht an. Er bezeichnete (Huzv. Gramm. S. 181) *afzu* als die ältere Form. Auf den Münzen von *Peroses* (ibid.) kommt das Wort noch nicht vor. In dem Satze *Maðun aðun afzubi* (ibid. S. 185) übersetzt er es durch (Feuer) *Vermehrer*. Hr. Dr. Mordtmann's Ansichten über *afzu* und *afzuð* sehe man in der Zeitschrift d. D. m. Ges. Bd. XII, S. 33; die meinigen im Bull. T. XV, S. 213 bis 216 und XVI, S. 6, Mélang. asiat. T. III, S. 303 und 433. Um diesem Schwanken, dieser Ungewissheit ein Ende zu machen, halte ich es für das Gerathenste, eine Zusammenstellung der in Rede stehenden Wörter nach den mir eben vorliegenden Münzen zu geben, wodurch auch solche, denen eine Münzsammlung nicht zur Hand oder zugänglich ist, in den Stand gesetzt sein werden, ihre Ansichten mitzutheilen oder die Frage geradezu zu erledigen. Und da eben in dieser Frage bisher, wie es scheint, noch Niemand entschieden klar gesehen hat, so soll es auch mich nicht verdriessen, wenn meine a. d. a. Orten ausgesprochenen Ansichten eine Änderung erleiden müssten.

I. Die auch sonst noch vor anderen in verschiedener Hinsicht merkwürdigen[2]) Münzen *Kobad's* bieten

2) So z. B. finden wir auf einer Münze vom Jahre I A. [illegible] R. rechts: [illegible] *Bisch;* links: [illegible] *aivaki*. Auf einer Münze vom J.

das Wort *afzuni* (selten u. s. w.) zuerst sicher vom 16ten Regierungsjahre an. Es steht da immer so unmittelbar an dem Namen des Königes (كواذ افزونى), dass es, wie erwähnt, mit ihm ein Wort auszumachen schien. Mit nichten aber darf unerwähnt bleiben, dass das *n* bisweilen die Gestalt eines ***d*** (nie ***ð***) hat, so dass man nicht anders als افزودى und افزود lesen kann.

II. Die *Dschamasp*-Münzen entbehren des Wortes. Sie haben ausser dem Namen ***Dschâm*** kein anderes auf der Vorderseite. Und sonderbarer Weise steht dieser Name gerade da, wo sonst, mit Ausnahme der *Kobad*-Münzen, ***afzun*** steht, d. i. links hinter dem Kopfe.

III. Auf den Münzen ***Chosrau I.*** steht der Königsname rechts vor dem Bildnisse, ***afzun*** oder ***afzu*** links und hinter demselben, also: خسروى افزو(ن). Auf einer Münze vom J. 1 und zwei Münzen vom J. 4 mit خسرود u. خسرودى fehlt ***afzu*** ganz. Die Form ***afzu(n)*** ist ein neuer Beweis, dass die merkwürdige Münze vom J. 34 mit zwei Bildnissen nicht ***Chosrau II.*** angehören kann.

IV. Auf den Münzen ***Hormisdas IV.*** stehen der Name

---

14 steht deutlich ***Baba***, auf zwei Münzen vom J. 33 ***Chorasan*** und ***Iran***, letzteres auch auf einer andern Münze vom J. 35. Vier Münzen vom J. 34 geben das Wort ***Diwan***, wobei ich nebenbei bemerken will, dass ديوانجه ein Flecken (قرية) von ***Herat*** war u. s. w. Und endlich ist es beachtungswerth, dass ***Kobad*** auf seinen Münzen unter so verschiedenen Gestalten erscheint: 1) , 2) , 3) , 4) , 5) , 6) , 7) , 8) , d. i. كوات, كواذ (كواط) u. كواد. Freilich ist nur die ältere Form für .

und *afzun* [Pahlavi], seltener *afzu*, eben so wie auf der vorhergehenden: (افزو(ن اوهرمزدى.

V. Auf den Münzen *Behram VI.* ist dasselbe der Fall: افزون ورهران (ersteres auch [Pahlavi]): [Pahlavi].

VI. Die Münzen *Chosrau II.* bieten vor dem Kopfe rechts: خسروى, hinter demselben links: افزوذ گرمن, also: افزوذ گرمن خسروى. Ich finde diese Formel auf keiner andern Sasaniden-Münze; vergl. jedoch N° IX[3]).

VII. Auf der Münze *Kobad Schirwaih's* (Mordtm. S. 141, N° 738, Taf. IX, N° 29) wird *afzu*(*n*) durch فيروج ersetzt.

VIII. Auf den Münzen *Ardeschir III.* findet sich *afzun* wieder links nach der gewöhnlichen Weise: ارتخشتر افزون. Der Name ist so geschrieben: [Pahlavi] (vgl. Mordtm. Taf. IX, N° 30, Longp. Pl. XII, 1), ein Beweis, dass hier [Pahlavi] = [Pahlavi] u. [Pahlavi] (d. i. *r*) ist, gerade wie auf den *Ardeschir-Papek*-Münzen, wo der letzte Buchstabe in demselben Namen *Artachschetr* (Zeitschr. XII, Taf. N°

---

3) Beiläufig sei bemerkt, dass eine Münze *Chosrau II.* vom J. 26 auf der Kehrseite rechts ganz deutlich [Pahlavi] *Dis* hat. Wären diese Abkürzungen wirklich Ortsnamen, so könnte *Dis* nur allein die Abkürzung von der Stadt ديسان *Disân* im Gebiete von Herat sein. *Iran* finde ich auf J. 9 u. 34 (2 Ex.); *Baba* auf J. 31 u. 37; *Bisch* auf J. 30 u. 37; [Pahlavi] *Der* auf J. 31. Bei *Dîs* aber tritt wieder ein Umstand störend entgegen. Nach *Tabary* hatte gerade *Chosrau II.* einen goldenen Thron, den man تخت طاس ديس nannte. Steht etwa dieses *Dîs* mit dem auf der Münze in Verbindung? Auf einer Gemme der Kaiserl. Eremitage dagegen, welche zwei aufrecht stehende satyrähnliche Figuren darstellt, lese ich hinter der links: طاس [Pahlavi], hinter der rechts: طاخ [Pahlavi]. Anstatt solche Schwierigkeiten zu Gunsten einer Eigenansicht zu verschweigen, ist es vielmehr Pflicht sie recht hervorzuheben, man läuft sonst Gefahr, wenn einmal das Richtige zu Tag kommt, wie es früher oder später doch geschehen wird, absichtlicher Vorenthaltung beschuldigt zu werden.

11) von Hrn. Dr. M. nach der allerdings gewöhnlichen Geltung für *n* (*Atschachan*) genommen worden ist, so wie *rth* رز für *tsch*. Auf der jetzt in Rede stehenden Münze nimmt Hr. Dr. M. aber doch auch ו für *r*, indem er (VIII, S. 142, N° 739) *Artachschetr* schreibt.

IX. Auf der von Hrn. Dr. M. *Jesdegird IV*. (Taf. IX, N° 32) zugeschriebenen Münze vom J. 9 sieht man wieder افزود گدمن. Hr. v. Bartholomaei dagegen findet auf seiner Münze desselben *Jesdegird* (*III*) nur *afzun* ohne گدمن, also: یزدکرد افزو(ن).

Auf den Münzen der Ispehbede und arabischen Statthalter aber, wo das Wort گدمن vorkommt, ist dieses immer mit افزود, nie افزو oder افزو u. s. w. verbunden. Vielleicht kommen einzelne Ausnahmen vor, doch erinnere ich mich deren durchaus nicht und gewiss würden sie eben nur Ausnahmen bleiben. Vergl. Prinsep, ed. Thomas, T. II, S. 116.

Es fragt sich nun, warum finden wir bei den Namen der Prägherren abwechseld *afzuni*, selten *afzudi*, nebst den Nebenformen *afzui*, *afzun* u. *afzu*, bei گدمن aber durchgängig *afzud?* Eine einzige sichere Ausnahme scheint die Münze *Chosrau II*. vom J. 37 (Mordtm. VIII, S. 139, N° 723, vgl. Bullet. T. XVI, S. 14, Mélang. asiat. T. III, S. 444) zu machen, wo auf der Rückseite افزود ایران steht. Denn sollte das ד zu dem folgenden noch unerklärten Worte gezogen werden, so würden neue Schwierigkeiten entstehen (vgl. Mélang. asiat. a. a. O. S. 444, Bem. 9), zumal wenn sich meine ebenda S. 433 ausgesprochene Vermuthung, dass افزود گدمن durch *majestate adauctus* übersetzt werden könnte, als annehmbar herausstellte.

Man dürfte dann auch *Iraniá adaucta* (regina? [4]) zu übersetzen versucht sein. Aber da entsteht wieder die Frage, ob so ein Epitheton möglich oder wahrscheinlich ist. Die zuerst und nur auf *Kobad*-Münzen vorkommenden Formen افزونی (u. افزودی) scheinen darauf hinzudeuten, dass die anderen Formen افزون, افزوی, افزو entweder Schreibabkürzungen sind, wie اذور, اذی, اذ für اذوری (اتوری), نوا für نووازی, کوا für کواذ u. s. w. oder vielleicht sprachlich abgekürzte Formen. Letzteres möchte man für wahrscheinlicher halten, weil die beiden ersten Formen von *Kobad* an gänzlich verschwinden. Ferner möchte man aus den im vorigen Aufsatze (Bullet. T. XVI, S. 6, Mélang. asiat. T. III, S. 432) angeführten Epithetis, denen fürs Erste noch فیروج «der siegreiche» hinzuzufügen ist, schliessen, dass diese verschiedenen Formen auch nur Epitheta seien. Meninski führt s. v. افزون die Bedeutungen *adauctus*, *eximius* an. Statt *adauctus* dürfte *augescens* oder *crescens* richtiger sein. Spiegel, wie erwähnt, übersetzt افزوبی = افزو durch *Vermehrer* — auf mehreren Gemmen bei Thomas (As. J. XIII, 2, S. 426, № 72 u. 73) kommt افزون ııᴘou als alleinige

4) In dem *Lexic. Geogr.* ed. Juynboll s. v. عراق wird angegeben, dass *Irak* auf Persisch ایران *Iran* heisse. Das könnte nun leicht Jemanden verführen die auf der merkwürdigen *Chosrau II*-Münze vom J. 37 befindliche Inschrift der Kehrseite (vergl. Bullet. T. XVI, S. 24, Mélang. asiat. T. III, S. 444—5) ایران افزود هوزینا *Iraká adaucta Chuzaina*, «die mit (dem Gouvernement von) Irak betraute Chuzaina», d. i. *Gurdiye* zu übersetzen. Allein abgesehen davon, dass es هوزینا ایران افزود heissen würde, ist ایران nur ein Druckfehler für ایراه, wie Irak nach Jakut im Persischen genannt wurde. Müller hat diesen Schreibfehler schon früher gerügt; s. Journ. asiat. T. VII, 1839, S. 298.

Inschrift vor — und führt S. 181 [illegible] افزونیق als einen «Beinamen Ormazd's» auf. Bei Brockhaus Vend. S. 379 ist *Fshuyat: vivifiant*, *qui produit* und *celui qui engraisse*, *qui fait prospérer*. Es gab eine tabaristanische Familie der *Rusefsunier* روز افزونیه, und im Neupersischen finden wir bis auf den heutigen Tag دولت روز افزون «die täglich wachsende Herrschaft», während die transitive Bedeutung durch افزا oder فزا ausgedrückt wird, z. B. پادشاه رفعت فزای زینت تخت «der den Glanz des Thrones beständig erhöhende Herrscher» (d. i. allezeit Mehrer des Reichs). Und dennoch bin ich mit mir jetzt nicht im Reinen, wie افزونی nebst den Nebenformen und افزود گرمن eigentlich zu übersetzen ist. Möge Hr. Prof. Spiegel seine in dem erwähnten Briefe gegen mich geäusserten Ansichten recht bald veröffentlichen.

2) Ich habe in meinem letzten Aufsatze als Ergänzung des von Hrn. v. Bartholomäi Vorgebrachten des Weiteren nachzuweisen gesucht, wie man die meisten Münzstätten, selbst die wahrscheinlichsten, doch wieder umstossen kann und wie wir eigentlich hinsichtlich derselben noch in einem bedauerlichen Dunkel schweben. Ich will hier noch einige Bemerkungen folgen lassen, indem ich ausdrücklich erkläre, dass ich nur von den eigentlichen Sasaniden-Münzen spreche, also die Ispehbede und Araber fürs Erste ausschliesse.

a) Hr. Dr. Mordtm. führt (VIII, S. 56, Nº 97) eine Münze von *Schapur III*. an, auf deren Altarschaft גר *Gir*(*man*) stehen soll, und fügt hinzu, dass diese Legende auch deshalb interessant sei, weil sie zum ersten Male den Namen der Provinz Kirman als Münzstätte anführe. Nun muss man wünschen, dass Hr. Dr. M.

diese Legende hätte abbilden lassen, denn da der erste Buchstabe nach dem was er weiter sagt und nach der Umschreibung selbst (ڈ), nicht ג ګ sein kann, und ich ferner glaube nachgewiesen zu haben, dass sein ک, Taf. V, Z. 6 g, nicht *g*, sondern זך زك (oder זי) ist, so kann hier gar nicht einmal *Gir* gelesen werden; es würde زير oder زکر herauskommen. Und da wir ferner bisher auf der angeführten Stelle am häufigsten راستی oder راست finden, was, wie Hr. v. Bartholomaei schon im J. 1854 bemerkt hat (s. Mélang. asiat. T. II, S. 394) mit nichten sich auf die Bescheinigung der Ächtheit der Münze beziehen kann, wie Hr. Dr. Mordtm. wenigstens früher (s. S. 8. 2) 3) 4) 5) und S. 49, ad N° 69) angenommen hat — jetzt übersetzt er (XII, S. 10, N° 19) *râst* durch «richtig» —, so würde man, wenn גנ گر da stände, es vielmehr für eine Abkürzung von etwa گرامی = بزرك و محبوب و مكرم و عزيز oder einem andern mit گر anfangenden Worte ähnlicher Bedeutung halten müssen. *Kirman* zum wenigsten scheint mir nicht zulässig, auch nicht S. 60, N° 114, wo גנ neben der Flamme steht und eben so gut گرامی u. s. w. sein kann, wie S. 57, N° 100 das eben so gestellte פא *pa*. . . .? = פאך پاك. Und hier muss man wieder bedauern, dass Thomas (XIII, 2, S. 400) das Wort, welches er رچيدى oder لچيدى liest, nur in der neuern Parsenschrift wiedergegeben hat. In dem mir vor langer Zeit mitgetheilten Verzeichnisse seiner Münzen umschreibt Hr. v. Bartholomäi dieses Wort auf Münzen *Behram's IV*. einmal: ددנ || ک, und dann: گدد || ک ?رچدار und رچريل? Es scheint mit dem Worte in Verbindung zu stehen, welches Thomas einmal کازری, Mordtmann כאר | ה las und ich

mehr scherzweise zu خوکار machte; Bullet. T. XVI, S. 16, Mélang. T. III, S. 448. Eine getreue Nachbildung allein kann helfen.

b) Auf den Münzen *Jesdegird I.* (nach Hrn. Dr. M. II) finden wir auf der Rückseite gewöhnlich rechts: *Athuri*, links: *Jesdigerti*, d. i. der *Feuerverehrer Jesdigerd.* Auf der Münze N° 133, S. 65 steht «rechts חל *Har..* (*Herat*)». Das scheint mir unwahrscheinlich. Ich würde da viel lieber etwa *halaé rein* (Anquet.) u. s. w. suchen. Die andern derartigen Wörter בבא (S. 66, N° 137), *As* (Hrn. M.'s *As*(*pahan*), N° 140, oder wenn es neben der Flamme steht *As*(*man*) Himmel (N° 144)), נה *Neh*(*avend*) (XII, S. 11, N° 22), wahrscheinlich וה *Vh*, vergl. N° 24, und אי *I*(*ran?*) N° 23, lassen auch Epitheta vermuthen. Vergl. jedoch die nächste Bemerkung.

c) Von sechs Münzen *Jesdegird II.* (nach Hrn. Dr. M. III) haben fünf auf der Rückseite rechts נוכי, نوکی, also *Jesdegird der Gütige?* نرم; die sechte giebt سد *si.* Auf Hrn. v. Bartholomäi's meisten Münzen der Art ist es eben so, blos eine hat links das bekannte *athuri.* Hr. Dr. M. findet auf den ihm zugänglichen Exemplaren anstatt des نوکی u. آذوری nur einmal ניכי(?), dann aber: *Baba*, Ctesiphon; *U*(zaina), Chuzistan; *Naha*-(vend). Die Abkürzungen werden da sein, daran will ich nicht zweifeln. Aber die Auslegung? Werden da auf einmal nach Willkühr rechts Epitheta oder Städtenamen gesetzt?

d) Auf den Münzen *Behram V.* findet Hr. Dr. M. auf der Rückseite rechts (links steht der Königsname) auf N° 153 *Athu*, d. i. *Athuri*, auf N° 155 לד (*Ledan*); vgl. das über רד, رد Gesagte (*Neue Ansichten* etc. Bul-

letin T. XVI, S. 5, Mélang. asiat. S. 431). Auf den andern an denselben Stellen: *U*(*zaina*), *Achma*(*tana*), *As*(*pahan*), *Kir*(*man*), *Mad...* (*Medien*), *Naha*(*vend*). Sind hier *Athu* und *Red* Münzstätten oder Epitheta, oder was sonst?

e) Auf den Münzen des *Phirus* finden wir auf der Rückseite links ein grosses *M*(*alca*), sehr selten Zahlen, vgl. Bullet. T. XV, S. 346, Mélang. asiat. T. III, S. 367, und rechts nunmehr lauter Abkürzungen: *Vh*, *Dá*, *As*, *Ad* u. s. w.

f) Auf den *Palasch*- (*Valagesch*-) Münzen steht eben da gewöhnlich links der einfache Name; rechts eine Abkürzung.

g) *Dschamasp* liess seinen Münzen das Regierungsjahr links beigeben; rechts finden sich die Abkürzungen.

h) Von *Kobad* an findet sich auf der Rückseite rechts immer eine Abkürzung, selten die beiden vollständigen Namen *Chorasan* und *Iran*, letzteres auch auf einer Goldmünze *Behram VI.* vom J. I [Pahlavi] (*aivadi* = *aivaki?*), im Besitze des Hrn. v. Bartholomäi. — Was soll aber, beiläufig bemerkt (Zeitschr. XII, S. 50, № 294), das *Zijat* auf der Rückseite rechts sein?

Diese Angaben erregen unwillkührlich die Frage, *wann* hörten die früher auf den Rückseiten der Münzen üblichen Epitheta auf und traten ihren Platz den vermeintlichen Münzstätten ab?

3) Zeitschr. VIII, S. 16, 19) בסא. Ich finde [Pahlavi] בסא *Besa* blos zweimal wirklich so geschrieben. Die Nachbildung Taf. IV, № 19 kann ich dagegen nicht anders als *Bisch* [Pahlavi] lesen.

4) — S. 19, 23) איראן. Die vollständige Form *Iran*

kommt erst, wie Hr. Dr. M. richtig bemerkt, in den dreissiger Regierungsjahren des *Kobad* vor, und da Persien als Münzstätte doch zu grossen Raum einnimmt, so möchte er lieber *Ariana* oder *Arran* in ihr suchen. Nach *Hamsa Isfahany* erbaute Kawað die Stadt *Iran-Schad Kawað* und es wäre leicht möglich, dass er, um ihr den Stempel des Daseins aufzuprägen, auch in ihr hätte Münzen prägen lassen, deren Prägort eben durch die Abkürzung ausgedrückt worden wäre. Ich habe die Stadt schon im J. 1848, Bullet. T. V, S. 229 in dieser Rücksicht genannt. Eben so gründete er nach *Tabary* auch die Stadt كازرون *Kazerun.* Und da die Abkürzung [Pehlevi] كا gerade nur auf Münzen *Kobad's* erscheint, so ist es viel wahrscheinlicher dass sie *Kazerun* ausdrückt als *Kabul*, wie Hr. Dr. Mordtmann annimmt, Zeitschr. XII, S. 3, 77). An *Kazwin* قزوين und *Kadesia* قادسيه kann wohl nicht gedacht werden. Die Buchstaben geben nicht קא, sondern כא, wie sie Thomas schon 1852 (As. J. XIII, S. 31, pl. 1, 31) angegeben hat. Und wenn wir uns künftig nicht mehr an die eigentliche Geltung der einzelnen Buchstaben, die viel bestimmter ist als man bisher geglaubt zu haben scheint, halten, so werden wir noch viel Unheil anstiften. [Pehlevi] ist nur *r* und *v*, nie *i* oder *n;* [Pehlevi] ist nicht ק sondern כ; [Pehlevi] ist weder [Pehlevi] פ noch د *i*, sondern ج, ج; كد ist nicht *g*, sondern زى oder زك u. s. w.

5) S. 19, 26) נשח und נשחפ *Nischachpuchri* Taf. IV, N° 28 u. 29. Beide Abbildungen stimmen weder mit meinen Münzen, noch mit denen des Hrn. v. Bartholomäi und Thomas. Auf denselben ist der Schlussbuchstabe nie so ein offenbares [Pehlevi] פ wie bei Hrn. Dr.

M., sondern ein offenbares ج, ج. Ich muss daher auch die auf Taf. V, «Contractionen, erste Contraction links: » als nicht genau bezeichnen; auf allen von mir gesehenen Münzen sieht sie so aus: . Hr. v. Bartholomäi, dessen Bemerkungen ich nur ergänze, liest die Wörter ניחוז oder נאחוז, Bullet. T. XV, S. 343. Gewiss dürfte es Thomas eben so schwer werden, die Existenz von *Nisah* oder *Fesah* in Persien nachzuweisen, als Hrn. Dr. M. die Existenz von نيسا (S. 15, 17). Fünf mir eben vorliegende Münzen geben genau: und . Auch ich kann nicht anders lesen als نيخج oder ناخج. Ob und ني und نيخ oder نيه) weitere Abkürzungen sind — wer will das mit Gewissheit behaupten? um so weniger als man zu نيه eine kleine Stadt zwischen Sedschistan und Isfisar anführen könnte, für die andern volleren Formen sich aber nur etwa نخجوان anlautend findet, welches indessen aus mehreren Gründen nicht zulässig scheint. Und ist die Abkürzung نه, die sehr selten vorkommt, wieder verschieden? Ich nehme meine Meinung (Bullet. T. XI, S. 231, Mélang. asiat. T. II, S. 257), dass die Stadt *Nesef* bedeute, zurück; die Zeichen müssen ناج oder allenfalls نسج gelesen werden.

6) Ich habe (Bull. T. XVI, S. 2—3, Mélang. asiat. T. III, S. 428) angegeben, dass wenn *Ath* die Abkürzung des Prägortes sein sollte, man vielleicht *Aδerabaδ* oder *Athun(r)paigan* = *Aserbaidschan* in ihr suchen müsse. Jetzt scheint mir letzteres das Wahrscheinlichere. *Aδuri* اذوری erscheint als اذر, اذی u. اذ und entspricht dem آذری, d. i. *aserbaidschanisch*. Man muss daher vermuthen, dass wenn اذ ein Ortsname sein

soll, es vorzugsweise *Ath*(*un* oder *-r-païgan*) andeuten werde. Es würde nicht unzweckmässig sein, einmal alle die Abkürzungen zusammenzustellen, welche blos eine oder zwei Deutungen als Ortsnamen zulassen, d. i. nach unserem jetzigen Wissen, denn es sind nach der Aussage morgenländischer Schriftsteller selbst mehrere vormals blühende Städte spurlos verschwunden. So ausser ***Dís*** (s. oben Anm. 3)) [Pehlewy], نب = نباذان; [Pehlewy] *Achmatana*, אַחְמְתָא (Esra 6, 2), nach Hrn. v. Bartholomäi's Deutung etwa der *Hamadaner* (Münzmeister), obgleich *Hamadan* in Pehlewy *Amatan* [Pehlewy] geschrieben wurde; Spiegel, Huzv. Gramm. S. 53. Dagegen möchte ich zweifeln, dass die (Zeitschr. XII, S. 3, 80, Taf. N° 7) gegebene Form כרואן dasselbe sei wie כאר *Nar* (*Nahrwan*), weil es unwahrscheinlich ist, dass auf der Münze eines und desselben Königs letztere Stadt immer und oft durch כאר und einmal durch כרואן ausgedrückt worden sein soll, obgleich ähnliche Beispiele auf andern alten und mittelalterlichen Münzen in Menge vorkommen. Ferner [Pehlewy] auf einer Münze *Chosrau I.* نوخس; [Pehlewy], بست (Bull. 1854, T. XII, S. 84, Mél. as. T. II, S. 390); [Pehlewy], هوج, welches letztere schon allein die Lande von *Chusistan* bezeichnete und nach Tabary, der es natürlich خوز nennt, eine der lebhaftesten Städte in Persien بارس war, so dass wir هوجستان gar nicht einmal nöthig haben; رز (Thomas XIII, S. 394, N° 17) auf einer Münze *Kobad's* [Pehlewy], بوس od. بوش = بوشنك, d. i. بوشنج, wobei man an die Gemmeninschrift bei Thomas (XIII, pl. 11, N° 24) [Pehlewy], welche man *athun*(*r*) *b.r.sth*, *athun*(*r*) *busth* اتون برست, اتون بوست u.s.w. lesen

kann, erinnert wird; das so häufige 3ک (Hrn. Dr. M.'s *Ledan*) = رذ, die nachmalige Grabstätte des Chalifen *Mehdy*, s. Lex. Geogr. ed. Juynboll s. v.; 3سا (M. Taf. IV, № 54) نخز, vergl. Mélang. asiat. 1854, T. II, S. 258; ٮٯک, افر oder افريدين, vergl. ibid. und Bullet. T. V, 1848, S. 230. Ich kann von allen von Thomas und Mordtmann aufgeführten Ortsnamen auf den Sasaniden- und anderen *Pehlewy*-Münzen nur *Chorasan*[5]) und allenfalls *Iran* u. *Chudsch* (Chusistan), auf den Ispehbeden *Tapuristan* und den Arabern *Sigatschtan* (*Sedschistan*), *Herat*, *Kirman*, *Merw*, *Merw-rud* und *Basra* auf einzelnen Münzen als ganz oder mehr oder minder sicher oder wahrscheinlich anse-

5) In einem eben empfangenen Briefe schreibt mir Hr. v. Bartholomäi, der bekanntlich das Vorkommen von Ortsnamen auf den Sasaniden jetzt unbedingt zurückweist, Folgendes: Pour ce qui est de la légende ٮٮکٮٮ, je Vous ferai observer, qu'elle peut être lue اولحسن *avoulhasan* ou plutôt اولاسن *Aoulasan* ארלאשן pour ابو الحسن et je serais d'autant moins porté à considérer cette légende comme désignant la province même ou la principale ville de cette grande province que la légende en question est très rare tandis qu'il y en a d'autres beaucoup plus communes qui (si on les accepte comme noms de localités) se rapporteraient à de petites villes insignifiantes. Si effectivement le mot en question designait Khorassan, certainement on trouverait cette légende sur un nombre considérable de monnaies Sasanides, tandis qu'on trouve toute sorte d'autres groupes beaucoup plus fréquemment. — Ich glaube ٮٮ אר verhältnissmässig häufig gefunden zu haben, und sehe in der Bemerkung des scharfsinnigen Münzkenners nur eine Veranlassung mehr sich bei ähnlichen Fragen fernerhin nicht mehr mit oberflächlichen Bemerkungen zu begnügen, sondern die Sache, so weit es unsere Hülfsmittel erlauben, nach allen Seiten hin zu erwägen. So z. B. ist auch das fragliche Wort nicht خراسان sondern خرسان geschrieben, wie ich glaube. Es sind schon manche Räthsel unverhofft gelöst worden, warum sollte das hinsichtlich der Münzstätten nicht auch einmal seinen Ödipus finden?

hen. *Basra* kommt auf Chalifen-Münzen vollständig بجرا ركند und abgekürzt ج ر vor. Allein das letztere findet sich schon früher auf Sasaniden-Münzen. Ist es da auch *Basra*, welches, wie Jakut s. v. بصرة angiebt, nach einer von *Hamsa Isfahany* aus dem Munde des موبذان موبذ بن اسوهشته (موبذان موبذ?) vernommenen Aussage — in der gedruckten Ausgabe finde ich das nicht — nur die arabische Form für بس راه, d. i. die «vielstrassige» ist, oder bezeichnete es früher eine von *Basra* verschiedene Örtlichkeit, vgl. بجستان, بجوار u. بجة, wie heutigen Tages in türkischen Schriftstellern بج bekanntlich nicht *Basra*, sondern *Wien* bedeutet? — Zu der von *Obaidullah b. Ziad* erbauten «weissen Behausung» in *Basra* (Neue Ansicht. Bullet. T. XVI, S. 21, Mélang. asiat. T. III, S. 455) vgl. noch *Zakaria Cazwini* ed. Wüstenfeld, Bd. I, S. 206.

7) Die nicht häufige Abkürzung به سر, بخ finde ich bei Hrn. Dr. M. nicht. Wer da will, kann an بخارا, oder بخجرميان, oder به اردشير u. s. w. denken, und wenn er zu keinem genügenden Ergebniss kommt, so mag er sich damit trösten, dass das von morgenländischen Lexicographen und europäischen Gelehrten so oft besprochene بخ der Chalifen-Münzen doch auch noch keine sichere Deutung gewonnen hat.

8) Und da die Frage hinsichtlich der Prägorte noch so sehr im Argen liegt, so glaube ich, dass die kufische Numismatik nur sehr spärliche Erläuterungen aus jenen Abkürzungen ziehen kann; sie kann vielmehr, wie auch Hr. Dr. Mordtmann annimmt (XII, S. 4), dazu dienen, manchen derselben bis auf weitere Nachweise, wahrscheinliche Deutungen zu gewähren.

Ich rechne dahin, vorausgesetzt aber nicht angenommen, dass die Abkürzungen wirklich Münzstätten bezeichnen, z. B. *Aserbaidschan* (= *Ath* [6])*urpaïgan*), *Ardeschir-Churreh* (= Ar); *Isfahan* (= As, vergl. jedoch *Neue Ans.* (Bullet. a. a. O. S. 21, Mélang. asiat. T. III, S. 453); *Anderabe* u. *Andudschan* (= *And*); *Basra* (= *Badsch*); *Darabdscherd* (= *Dá*); *Ramhormus* (= Ram); *Rey* (= ری d. i. ری oder رگ, Ῥάγαι); *Zerendsch* (= *Zr*); *Sedschistan* (= *Si* oder *Seg*, *Sag* سگستان); *Amol* (= *Am*); *Arminija* (= *Arm*); *Kirman* (= *Kr*); *Herat* (= *Hr* u. *Hra*); *Mahy* (= *Má*); *Sûk-el-Ahwaz* (= هوج); *Nahr Tira* (= נאר?); *Abraschehr* (= *Ab*); *Beh* به = *Beh*(*ramkobad*); und vielleicht noch einige andere.

Schliesslich bitte ich zu lesen: Bull. T. XV, S. 300, Z. 11, Mél. as. T. III, S. 357 anstatt [Pehlevi]: [Pehlevi]; S. 371, Z. 9, Mél. as. S 371 *au* f. aux; S. 350, Z. 5, Mél. as. S. 372: [Pehlevi] f. [Pehlevi]; T. XVI, S. 45, Z. 6 — 7 *nus* del.; u. mit dem; S. 8, Z. 6, Mél. as. S. 438, Z. 6 ist der Holzschnitt (بيح) umzukehren: [Pehlevi].

6) Hr. v. Bartholomäi (Bull. T. XV, S. 342, Mél. as. T. III, S. 362, s. jedoch S. 366) meint, dass die zwei Buchstaben *Ath* von *Behram V.* an nicht mehr vorkommen. Ich finde sie auf den mir vorliegenden Münzen noch auf der Kehrseite von Münzen von *Phirus* ([Pehlevi]) und *Kobad* [Pehlevi]. Die Zeichen [Pehlevi] *Oth* fehlen bei Hrn. Dr. M., Thomas hat sie, XIII, 2, S. 388, № 9; vgl. Bullet. 1854, T. XII, S. 83, Mélang. asiat. T. I, S. 389.

(Aus dem Bulletin hist.-phil. T. XVI. № 3.

$\frac{27\ \text{August}}{8\ \text{September}}$ 1858.

Zur tatarischen Lautlehre. Aus einem Briefe des Prof. Ilminsky an A. Schiefner.

Kasan den 25. Juli 1858.

Wegen der nahen Verwandtschaft mit den tatarischen Sprachen, mit denen ich mich nach Maassgabe meiner Kräfte beschäftigt habe, sind mir das Koibalische und Karagassische von grossem Interesse und haben mich auf eine Menge von Vergleichungen gebracht.

Ich bin überzeugt, dass die innere Seite der Sprache sich bei Weitem zäher erhält als die äussere. Unter der erstern verstehe ich die Gesetze der Satzverbindung als den logischen Prozess, die Bedeutung der etymologischen Formen und einzelnen Wörter und die Verbindung der Begriffe, unter der zweiten — die Laute der Wörter und die grammatischen Formen. Nehmen wir z. B. die Wörter, welche verwandtschaftliche Beziehungen ausdrücken und namentlich die den uralaltaischen Sprachen eigenthümliche Unterscheidung des ältern und jüngern Bruders, der ältern und jüngern Schwester u. s. w., so finden wir grössten Theils Wörter, die ihrem äussern Ansehen nach verschieden sind, die Idee der Verwandtschaft aber und die Clas-

sification der Verwandtschafts-Verhältnisse ist überall dieselbe. Ebenso sind die grammatischen Formen der Declinationen und Conjugationen nicht selten verschieden, aber die Bedeutung derselben in den verschiedenen Dialekten dieser Sprachfamilie eine und dieselbe. Von der Syntax brauche ich nicht erst zu reden. Somit muss der innere Bau der Sprachen die Grundlage sein, auf der man dieselben zu einer Familie zu rechnen oder zu sondern hat. Mit dem ersten Satz, den ein Volksstamm ausspricht, hat er bereits die Logik seiner Sprache vorgezeichnet und jede fortan gebildete Rede muss denselben Weg einschlagen, indem sie freilich die einmal gegebnen Prinzipe weiter entwickelt. Die einzelnen Wörter konnten nur allmählich entstehen nach Maassgabe des Aufkommens der einzelnen Begriffe und der Kenntnissnahme der Gegenstände; diese Arbeit konnte nicht zum Abschluss kommen, so lange die Sprache sich noch mit einem hinreichenden Wörtervorrath zu versehen hatte. Als die Stämme sich trennten und ihren Ursitz verliessen, nahmen sie die schon völlig consolidirten logischen Gesetze ihrer Sprache mit, nach der Trennung aber mussten sie theils durch das Bekanntwerden neuer Gegenstände und Beschäftigungen, theils durch Berührung mit neuen Nachbarn neue Kenntnisse und Begriffe und mit diesen neue Wörter erlangen. Die Entlehnungen aus fremden Sprachen beschränken sich grossen Theils auf das Concreteste, d. h. auf einzelne Wörter; die innern Gesetze der einzelnen Sprachen sind nicht so zugänglich und deshalb sehen wir, dass z. B. die Tataren, während sie persische und arabische Wörter entlehnen, dieselben nach

den Gesetzen ihrer Muttersprache umgestalten und behandeln.

Bei allem Gewicht, das ich auf die innern Sprachgesetze lege, kann ich die Verwandtschaft im Äussern nicht läugnen, weil ich sonst gegen offenbare Facta streiten würde. Die verschiedenen am weitesten von einander entfernten Mundarten der ural-altaischen Familie bieten eine Menge durchaus identischer oder so wenig veränderter Wörter dar, dass sich die Identität sofort ergiebt. Wie viel Wörter aber, die ursprünglich identisch sind, sind durch Lautwechsel oder Übergang aus einer Mundart in die andere gleichsam maskirt! Alle diese Veränderungen darzulegen, aus den einzelnen Fällen allgemeine Regeln des Lautwechsels zu abstrahiren, wäre eine wichtige und sehr verdienstliche Aufgabe auf dem Gebiete der vergleichenden Sprachenkunde der ural-altaischen Familie. Dazu bedarf es einer langwierigen und genauern, auf das Einzelnste eingehenden Beschäftigung, der ich mich nicht unterziehen kann. Indessen nehme ich mir die Freiheit Ihnen einige Vergleichungen vorzulegen, die mir bei dem Studium der von Ihnen herausgegebenen Koibalischen und Karagassischen Sprachlehre Castrén's in den Sinn gekommen sind.

In der akademischen Handschrift des *Kyssassy-rubghuzy* findet sich sehr häufig im Innern der Wörter ذ (*dz*) statt des tatarischen ى; z. B. قاذغو = قايغو, چندان = اوذلاك, قويروق = قوذروق, قويو = قويوق = قوذوق, چيان = اويلاك = اويلا u. s. w. Kurz, es ist dies die allgemeine Regel: im Innern des Worts kann ذ immer ى ersetzen. Dies erinnert an den Übergang von ى in das weiche ج im Anlaut, der eine Eigenthümlichkeit

der kasanischen Mundart ist. Der Buchstabe ذ steht zwischen *d* und *z* und kann sich bald diesem, bald jenem nähern; deshalb wird er von einigen Arabern in Syrien und Ägypten wie *d*, von den Türken und Persern wie *z* ausgesprochen. Kann *j* in *d* und *z* übergehen, so können diese Laute auch ihrer Seits in *j* übergehen. Einen interessanten Beleg dafür haben wir in der kasanischen Mundart سويلامك, sprechen, = سوزلامك von سوز, Wort, Rede, und das Präteritum des Hülfsverbums ايروم wird ijim, ijing u. s. w. ausgesprochen. Durch diesen Übergang des *d*, welches bei härterer Aussprache zu *t* wird, in *j* möchte ich das Wort قاين erklären, das bei Verwandtschaftsbezeichnungen von der Frauen Seite vorkommt; z. B. قاين آنا, قاين آتا, قاين آغا u. s. w. Nach meiner Ansicht ist es aus خاتون = قاتون (sprich قاتين) entstanden (man vergl. in der Calcuttaer Ausgabe des dschagataisch-persischen Wörterbuchs زن قَيِن d. h. Frau). Der umgekehrte Fall findet mit قاين, Birke, statt, welches im Karagassischen kadeŋ und im Jakutischen хатыҥ lautet.

Durch ein solches vermittelndes ذ wird der Übergang von *d* und *z* in einander und somit auch § 29 №. 12 der Castrén'schen Sprachlehre erklärt, und ist es offenbar, weshalb in einer Mundart *d*, in der andern *z* statt des tatarischen ى erscheint. Das Gesetz dieses Lautwechsels hat seine häufige Anwendung im Koibalischen und Karagassischen, ebenso auch im Jakutischen und Mongolischen dem Tatarischen gegenüber. Ich will einige Beispiele anführen, die ich meist dem Castrén'schen Werke entnehme: azak koib. атах

jak. Fuss = آياق (d chag. آذاق), âskèr koib. атыр jak. = آيغر Hengst, udurmen kar. = اويومق, kizerben koib. kedermen kar. = كيبك, kuzuruk koib. kuduruk kar. = قويروق, kuzarben koib. кутабын jak. = قوعق, küzök koib. küdö kar. = كوياو, toskan, satt = تويغان, büzük koib. bedek kar. = بيوك. Durch dieses Gesetz wird auch Ihre Vermuthung in der Anmerkung zu § 55 bestätigt, dass bôzem koib. und bodem kar. mit dem Osmanli بوى zusammenzustellen sei. Sollte es jedoch nicht vielmehr das tatarische اوزوم, mit labialem Anlaut sein, wie solcher in اولق und بولق vorliegt und auch durch badarben, klettern, im Vergleich mit dem dschag. آغمق = tatar. آشمق, emporsteigen, belegt wird.

Ausser diesem Lautwechsel finden wir *j* auch häufig statt des dschagataischen ك. Es vermittelt so Wörter verschiedener Mundarten, von denen einige *z*, andere *g* darbieten; z. B. wird eser koib. mit dem dschag. ايكار durch das tat. ايار, Sattel, vermittelt. So erhellt auch der Zusammenhang des mongol. ᠡᠵᠡᠨ, Herr, und des dschagat. ايكا, Hausherr, Besitzer, mittelst des tat. ايا und das dschagat. Wort ايكا ist wahrscheinlich auch durch das *j* hierdurch in ايذى Herr (= arab. الربّ) übergegangen durch Formen wie ايذاى und ايذا und somit wieder zu seiner mongol. Form in sehr nahe kommender Bedeutung zurückgekehrt.

Noch interessanter ist das Auftreten des ӈ, sogar des reinen *n* im Anlaute statt des tat. ى. Beispiele sind in dem Castrén'schen Werke auf S. 103 — 105 angegeben. Ich will nur noch einige Parallelen anführen, die Ihrer Aufmerksamkeit entgangen sind: nâk, Wange = يانكغاق, nâgas, einzig, = يانكغز (dem ӈuŋus

nähersteht), ɴaɴerben, sich wenden, = dschag. يانمق zurückkehren, ɴanḋe, Freund, = ياجى (ob von يان, Seite?), nîk leicht = ينكيل, ɴat Schande = اويات (sprich jjat), ɴît jung — يكيت; ɴaiś, Baum, könnte man herleiten von آغاج oder von der im Dschagataischen gebräuchlichen Form يغاج oder durch ein in *j* übergehendes غ und *i*, das eine ausgefallene Silbe ersetzt.

So habe ich meine Gedanken, bisweilen auch nur Vermuthungen über einen Punkt oder einen Splitter des mannigfaltigen Lautwechsels in der ural-altaischen Sprachenfamilie hingeworfen. Das ersieht man gewiss sogleich, wie diese Laute, sobald sie einmal einem Wechsel unterworfen werden, ein in phonologischer Hinsicht interessantes mannigfaltiges Spiel entfalten. Es bedarf aber der Kaltblütigkeit und Vorsicht, um nicht das zusammenzustellen, was in der That nichts mit einander gemein hat. Wir sind noch weit davon mit Sicherheit bestimmen zu können, was von dem Urstamm der Sprache geblieben und was erst in Folge der Trennung der einzelnen Völker aufgekommen ist, um genau anzugeben, was für Wörter und Formen noch bis auf die Zeit vor der Trennung hinaufreichen.

In der Voraussetzung, dass mein Brief Ihnen zu einem recht kräftigen Schlummer verhelfen werde, habe ich die Ehre Ihnen schliesslich zu bemerken, dass das Wort قالپاق *kalpak*, Nachtmütze, durch Umstellung der zwei mittlern Buchstaben aus dem Verbum قاپلامق erklärt werden könnte durch die Form قاپلاق, was mir nicht unwahrscheinlich vorkommt.

(Aus dem Bulletin hist.-phil. T. XVI. № 3.

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome III.

5e LIVRAISON.



St.-Pétersbourg,
Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.
1859.

Se vend chez les Commissionnaires de l'Académie: MM. *Eggers* et Comp. à St.-Pétersbourg, *Samuel Schmidt* à Riga, et *Léopold Voss* à Leipzig.

Prix: 35 Cop. arg. — 12 Ngr.

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome III.

5° LIVRAISON.



St.-Pétersbourg,
Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.
1859.

Se vend chez les Commissionnaires de l'Académie: MM. *Eggers* et Comp. à St.-Pétersbourg, *Samuel Schmidt* à Riga, et *Léopold Voss* à Leipzig.

Prix: 35 Cop. arg. = 12 Ngr.

Imprimé par ordre de l'Académie.

Mai 1859. C. Vessélofski, secrétaire perpétuel.

CONTENU.

$\frac{\text{21 Septembre}}{\text{3 Octobre}}$ 1858.

Notice sur deux manuscrits orientaux appartenant à feu M. le professeur Senkofski; par M. Sawelief.

M. Joseph Senkofski, professeur émérite de langues orientales à l'Université de St-Pétersbourg, membre-correspondant de l'Académie des sciences, un des écrivains russes les plus distingués, mort le 4 (16) mars 1858, a laissé une petite collection de manuscrits orientaux dont deux méritent l'attention particulière des orientalistes *).

I. تذكرۀ مقيم خانى ou *Mémorial de Mukim-khan*, par Mohammed Youssef el-Munchi; manuscrit original persan in-8^0 de 258 pages numérotées, apporté de Boukhara en 1821 par M. le baron de Meyendorff et publié en extrait par M. Senkofski, en 1824, sous le titre de *Supplément à l'Histoire générale des Huns* etc.

Ce manuscrit fut achevé par le copiste un mardi du mois de djoumadi-premier, en 1221 (juillet 1806), comme on le voit par son post-scriptum et par les vers suivants:

---

*) Ces manuscrits appartiennent actuellement au Musée asiatique de l'Académie. (D.)

تمام شد تاریخ نامه در تاریخ شهر جاذی الاوّل سنه ۱۲۲۱
شد بتوفیق خدای لا ینام
این کتابت یوم سه شنبه تمام
هر که خواند دعا طمع دارم
زانکه من بندهٔ گنهکارم

Cet ouvrage a été relié avec un autre manuscrit historique que S. A. l'émir, par une amabilité particulière, arracha, pour en donner la moitié à l'ambassadeur russe.

Le Mémorial de Mohammed Youssef fut le premier et l'unique ouvrage connu en Europe sur l'histoire de la Boukharie, jusqu'à ce que MM. Khanykof et Véliaminof-Zernof eussent découvert deux nouveaux manuscrits historiques boukhares, plus complets que ce Mémorial, savoir l'Histoire de Narchakhy et l'Abdoullah-Nameh.

II. وقایع نامه پادشاهی *Le Journal royal*, plus connu sous le titre de بابر نامه *Mémoires de Baber;* manuscrit en langue djaghataï, in-fol. de 183 pages, de la main de M. Senkofski, comme on le voit par son postscriptum: «J'ai achevé cette copie le 4 mai 1824, à St-Pétersbourg; elle a été faite d'après un exemplaire appartenant à Nazar Bay Tourkestani, négociant boukhare, qui était venu cette année à St-Pétersbourg».

Le seul manuscrit connu que nous possédions de cet intéressant ouvrage est celui de l'académicien Kehr, appartenant à la bibliothèque de l'Institut oriental de St-Pétersbourg, et dont le texte a été publié en 1857, à Kazan, par M. le professeur Ilmin-

ski sous le titre de Баберъ-Намè etc., ٥٠٨ pages in-8°.

Le manuscrit Senkofski présente plusieurs variantes relativement à l'édition de M. Ilminski.

Il commence par le préambule suivant, qui manque dans l'édition de Kazan:

بسم حقّ سبحانه عزّ وجلّ

حمد وسپاس بی نهایت عالم نیننگ اول خداوندیغه وکاینات نیننگ پروردکاریغه بولسون کیم روی زمین نی ادمیلارغه میرات بویوروب وآنیننگ اوستیدا کوناکون ایل لار وطایفه لارنی احداث وابداع قیلیب استیفاء مراسم نسف وعدالت واداء لوازم ضبط ومحافظت اوچون سلاطین وملوك نیننگ طبقاتی نی اول طایفه لارنیننگ اوستیکا تیکیب آلارنی اوزی نیننگ حمایت ورعایت شریفه سیدا قویدی واول مصطفی پیغمبرغه بی حدّ وبی حساب ثنا وستایش بولسون کیم جهانی لارغه دین وشریعت بیریب الارنی دو سرانیننگ افلاح وسعادت لاریغه مستحق قیلدن امین

Ce manuscrit contient plus de la moitié du Mémorial de Baber (pages ١ à ٢٧٥ de l'édition de M. Ilminski) et s'arrête à l'année 913.

Il finit par le post-scriptum suivant du copiste boukhare, mollah Abdoul-Wahhab de Ghedjdowan:

اوشبو کتاب کیم بنام وقایع نامهٔ پادشاهی موسوم ومسمّی بولغای بید ونویش ملا عبد الوهاب اخوند غجدوانی عفا

الله تعالى بما غلطت يده وقصر جده سنه احدى وعشرين
ومايه والف مطابق بارس يئلى رجب مرجب آيی‌نينك
بيشی‌دا دوشنبه كونی بخارای شريفدا
منسوخ بولدی
وتمام بولدی
الحمد
لله
م

(Tiré du Bulletin hist.-phil. T. XVI № 5.)

$\frac{10}{22}$ Septembre 1858.

Rapport sur les lettres numismatiques et archéologiques de M. Bartholomaei, relatives à la Transcaucasie; par M. Brosset.

J'ai reçu dans ces derniers temps une trentaine de lettres de notre habile correspondant, M. le Colonel Bartholomaei (aujourd'hui général), renfermant de véritables dissertations sur la numismatique et l'archéologie de la Géorgie.

L'auteur s'efforce surtout d'y éclaircir des points obscurs de la numismatique sassanido-géorgienne, d'étudier la circulation monétaire dans l'antique Ibérie, depuis l'époque la plus ancienne jusqu'à nos jours; de montrer par des faits palpables et par les découvertes réitérées de monnaies, opérées sous ses yeux en diverses contrées, souvent très distantes l'une de l'autre, que les monnaies dites de Colchide, la dragme des Arsacides, le denier d'Auguste, les dirhems sassanide et musulman, ont devancé en Géorgie toute apparition de monnayage national; plus tard les espèces byzantines, introduites en Asie par les longues et glorieuses compagnes d'Héraclius, ont circulé en quantités considérables; puis les sous d'or de Constantin-Monomaque et de ses successeurs ont été

suivis d'émission de monnaies d'argent de Bagrat IV, dont M. Bartholomaei a retrouvé le premier de magnifiques échantillons, portant les titres de sévastos et de nobélissimos (nobilissimus), donnés au monarque géorgien; un de ses successeurs, Giorgi, prend sur ses monnaies le titre de césar, le second, après celui d'empereur, dans la hiérarchie byzantine.

Dans le cours du XIIIe s., le dirhem des Seldjoukides est la seule monnaie circulante, auprès des fels géorgiens; plus tard Rousoudan, frappe des aspres et des fels; des monnaies d'argent, non encore entièrement classées, portent des noms de souverains qui semblent avoir régné postérieurement. Enfin les Houlaguides, puis les Sofis et leurs successeurs font disparaître le monnayage géorgien jusqu'au XVIIIe s., où il se renouvelle, sous Bakar, sous Théimouraz II et Erécle Ier, jusqu'à l'introduction des espèces russes-géorgiennes, aboutissant à une circulation purement russe.

Tel est l'ensemble des faits examinés et mis en lumière dans les lettres de notre archéologue, qui, outre les monnaies de Bagrat IV, ci-dessus mentionnées, a eu le bonheur de rencontrer encore un bon nombre de pièces et de faits nouveaux, comme une date sur la monnaie de Giorgi III, un nom de sultan seldjoukide de Perse, sur celle de Dimitri Ier, et beaucoup d'autres, qu'il suffit de signaler.

Partout se montrent des aperçus originaux, hardis, mais toujours appuyés sur des faits, qui les rendent du moins vraisemblables au plus haut degré.

Outre cela M. Bartholomaei, de concert avec le colonel Ivanitski et aidé du talent d'un bon dessinateur, M. Lvof, a pris des vues photographiques de

la belle et curieuse ruine de l'église de la Croix-Vénérable, remontant au milieu du VIIe s. de notre ère et portant de très intéressantes inscriptions, que l'exactitude du procédé photographique permet de lire plus sûrement et plus complètement que les anciennes copies.

En conséquence, j'ai l'honneur de proposer à la Conférence de faire imprimer dans le recueil des travaux des Savants étrangers des extraits textuels des lettres de M. Bartholomaei, en y ajoutant deux Planches de monnaies et deux ou trois Planches des antiquités de Djouari-Patiosani et autres.

L'Académie, ayant accueilli favorablement ce Rapport, a ordonné que les Lettres de son correspondant fussent publiées en un volume à part, dont l'impression se poursuit en ce moment, sous le titre de Lettres numismatiques et archéologiques, relatives à la Transcaucasie.

10 septembre 1858.

(Tiré du Bulletin hist.-phil. T. XVI № 5.)

$\frac{21\ \text{Mai}}{2\ \text{Juni}}$ 1858.

I. Bericht über einige vom w. Staatsrath Chanykov von Astrabad aus dem asiatischen Museum übersandten Geschenke. Von B. Dorn.

Unser Correspondent, Hr. v. Chanykov, hat mir vor Kurzem von Astrabad aus folgende Geschenke für das genannte Museum zukommen lassen: 1) eine vom Prinzen Ferhad Mirsa verfertigte persische Übersetzung von Will. Pinnock's *Modern Geography and History*, lithographirt in Teheran a. 1273 = 1856. 629 SS. in-fol. 2) eine Münze von *Walid I. Wasit* a. 95, und eine Pehlewy-Münze von *Heddschadsch b. Jusuf*, *Besa* (بسد) a. 79. Die beiden Münzen sind Darbringungen des russischen Consuls in Astrabad, Hrn. Gusjev's. Er meldet mir überdiess, dass er für das asiatische Museum eine gute Abschrift des persischen Geschichtswerkes لب التواريخ erworben habe. Und da es sich erwiesen hat, dass fast in allen zwischen den Gebirgen und dem Kaspischen Meere liegenden Dörfern neben dem *Masanderany* auch *Tát* gesprochen wird, so hat er Fürsorge getroffen, dass ein persisches Werk in beide Sprachen übersetzt werde. Endlich stellt er uns eine Abschrift der vom Prinzen Abbaskuli Mirsa verfassten Grammatik der masanderanischen Spra-

che, so wie des Diwans (oder der Gedichtsammlung) des masanderanischen Dichters Emir Paswary in Aussicht. Fügen wir noch die schon vor Jahren von ihm eingesandte masanderanische Übersetzung persischer Erzählungen hinzu, so können wir für die nähere Kenntniss namentlich der masanderanischen Sprache schöne Hoffnungen fassen.

(Aus dem Bulletin hist.-phil. T. XVI № 5.)

$\frac{8}{20}$ November 1858.

II. Bericht über eine vom wirkl. Staatsrath Chanykov dem asiatischen Museum aus Meschhed zugekommene Sendung. Von B. Dorn.

Unser Correspondent, Hr. v. Chanykov, hat mir nebst einem Briefe aus Meschhed vom 12. (24.) Juli 1858 eine Sendung von wissenschaftlichen Erwerbungen für das asiatische Museum zukommen lassen, welche ich hierbei die Ehre habe der Classe vorzulegen. Es sind solche:

A. 1) Ein Ring aus Carneol mit einer Pehlewy-Inschrift.

2) Ein desgleichen Petschaft.

3) Eine Silbermünze *Varahran II.* mit drei Bildnissen.

B. 4) Zwei Talismane aus Blei mit arabischen Inschriften.

5) Neunundzwanzig muhammedanische Münzen, 1 in Gold, 18 in Silber und 10 in Kupfer. Von den silbernen Münzen hebe ich hervor: eine von *Walid I. Wasit* a. 90; von *Harun el-Raschid, Serendsch*, a. 181; auf der Rückseite oben: علی, unten: يزيد بخ; 10 Münzen von dem Ghas-

newiden-Sultan *Mahmud* und drei von seinem Nachfolger *Masud*. Von den kupfernen: *Mehdy*, *Kufa* a. 166.

6) Eine kupferne Seleuciden-Münze.

C. Zehn musulmanische Handschriften in acht Bänden.

7) *Jahja Kaswiny's* لب التواريخ abgeschrieben i. J. 998 = 1589, 90.

8) Die arabische Übersetzung des *Almagest* المجسطى des *Ptolemaeus* von *Ishak ben Honain*, und verbessert von *Thabit ben Korra*. Die i. J. 1006 = 1597, 8 abgeschriebene Handschrift ist um so werthvoller als sie im folgenden Jahre 1007 mit einer derartigen Handschrift des *Nasir-eddin Tusy* verglichen worden ist.

9) Die persische Übersetzung eines astrologischen Werkes von dem *Babylonier Tenghuscha* تنكلوشاى بابلى.

10) Das persische Lexicon des *Ismail b. Lutfullah Bachersy* (باخرزى), genannt خلاصة اللّغات وتفسير المشكلات «Auswahl der Wörter und Erklärung der Schwierigkeiten», in welchem namentlich die aus dem Arabischen ins Persische übergegangenen Wörter persisch erklärt werden. Diesem Werke ist angebunden

11) eine nach dem Muster der اخلاق نصيريه des Nasir-eddin Tusy verfasste ethische Abhandlung in persischer Sprache: اخلاق ظهيريه von *Fathullah b. Ahmed b. Mahmud el-Schehristany*, genannt *el-Sebsewary*. Die Handschrift ist in Haiderabad geschrieben.

12) Das unter dem Namen *Ibrahimy* bekannte persische Lexicon von *Ibrahim Kawam Faruky* قوام فاروقی. Abgeschr. i. J. 1097 = 1685, 6.

13) روضهٔ الانوار عباسی «Garten der abbasischen Erleuchtungen» von *Muhammed Bákir Scherif Sebsewary*, enthaltend Rathschläge an *Schah Abbas I.* über die Verwaltung des Staats. Abgeschrieben i. J. 1129 = 1716 (persisch).

14) اختیارات بدیعی «Bedíische Auswahlen», ein von *A'ly b. Husain el-Ansary*, bekannt unter dem Namen *Hadschi Sain el-Abidin el-Attar* العطار i. J. 770 = 1368 verfasstes alphabetisches medicinisches Wörterbuch (persisch). Angebunden ist:

15) ein Werkchen desselben Inhalts aus dem مفتاح الخزاین entnommen.

16) Eine persisch geschriebene منتخب المناقب «Auswahl der trefflichen Eigenschaften» genannte Geschichte Muhammed's, der ersten Chalifen und der Imame. Abgeschr. i. J. 1134 = 1721.

In dem Briefe selbst finden sich noch andere interessante Mittheilungen. Unter den Bibliotheken Meschhed's zeichnet sich die der heil. Stätte des *Imam Aly Risa* aus, wo sie in der alten Vorhalle صحن قدیم in mehreren in der Mauer angebrachten Nischen verwahrt wird. Ihr ursprünglicher Bestand wurde durch fortwährende Darbringungen vermehrt. So übersandte ihr *Nadir Schah* aus Ispahan und ein gewisser *Asadullah Chatuny* 400 Werke; *Chodscha Sara Ahmed Tuny* 232 W., *Agha Sain el-Abidin* 174 W. u. s. w. Sie enthält jetzt 2897 Bände und 100 Urkunden. Unter den ersteren sind

1041 Korane, 852 geschriebene und 189 gedruckte; fünf unvollständige in kufischer Schrift, 42 von den Imamen geschrieben. Die älteste Urkunde ist vom J. 933 = 1526 und bezieht sich auf eine der erwähnten Anstalt gemachte Schenkung des Dorfes Ahmedabad von einem gewissen *Chodscha Allah-eddin;* 2 beziehen sich auf die Regierungszeit des *Schah Tahmasb* (930 — 984); 3 des *Schah Abbas* des Grossen (990 — 1037); 1 des *Schah Sefi* (1037 — 1051); 1 des *Schah Abbas II.* (1051 — 1077); 14 des *Schah Sulaiman* (1077 — 1106); 8 des *Schah Sultan Husain* (1106 — 1135); 3 des *Nadir Schah* (1145 — 1160); 1 des *Adilschah* (1160 — 1162); 1 des *Schahruch* oder *Sulaiman* (1162 — 1164); 9 des *Kerim Chan Send;* 3 des *Agha Muhammed Chan*, die übrigen stammen aus den Regierungen des *Feth Aly Schah*, *Muhammed Schah* und *Nasir-eddin Schah.*

Unter den Wörterbüchern befindet sich eines der Sprache des alten Persiens, wie es in dem Cataloge bezeichnet wird, لغة فرس قديم, von welchem, so wie von dem ganzen Cataloge uns eine Abschrift in Aussicht gestellt wird*), weshalb ich andere Auszüge aus letzterem übergehe. Der Catalog ist auf Veranlassung des jetzigen Mutewelli-baschi, *Mirsa Muhammed Husain Afzud el-Mulk*, welcher im J. 1851 als persischer Gesandter in St. Petersburg war, verfasst. Ferner sind unserem Reisenden viele *Kurdische* Bücher versprochen worden; die Übersetzung von *Jusuf* und *Sulaicha*, eine elegische Geschichte des Märtyrthumes der Aliden,

*) Beide Abschriften sind seitdem angekommen, vgl. Bericht III.

Sammlungen von Gedichten und Erzählungen u. s. w. Er weist das Dasein einer persischen Übersetzung der *Cultura Nabathaeorum* nach, welche ein Mulla aus Sebsewar selbst in den Händen gehabt haben will, und die sich jetzt in Kaswin befinden soll; will uns eine treue Nachbildung von einer kufischen Inchrift vom J. 410 = 1019 besorgen, die sich in Masanderan im Dorfe *Ratkan* oben an einem alten Thurm befindet und eine andere Inschrift zur Seite hat, deren Schriftzüge eine auffallende Ähnlichkeit mit Pehlewy-Zügen haben und hat endlich eine Abschrift des grossen geographischen Wörterbuchs von *Jakut* aus der *Mosuler* Handschrift verfertigen lassen, die uns in den Stand setzen dürfte an die Herausgabe auch dieses für die Geographie und Geschichte Asiens so wichtigen Werkes zu denken.

(Aus dem Bulletin hist.-phil. T. XVI № 5.)

$\frac{3}{15}$ December 1858.

III. Bericht über die vom wirkl. Staatsrath Chanykov aus Herat eingegangene Sendung von morgenländischen Handschriften. Von B. Dorn.

Ich habe in zwei der Classe früher vorgelegten Eingaben*) über die Erwerbungen berichtet, welche das asiatische Museum unserem in der Überschrift genannten Correspondenten als Ergebnisse seines Aufenthaltes in *Astrabad* und *Meschhed* verdankt. Ich freue mich in diesem dritten Berichte hinzufügen zu können, dass er, wie wir das schon seit Jahren von ihm gewohnt sind, fortfährt das Museum mit wissenschaftlichen Schätzen zu bereichern, die demselben ohne ihn vielleicht nie oder wenigstens nicht in solchem Maasse zu Theil geworden wären. Zeuge davon ist die eben eingegangene Sendung aus *Herat* vom 21. Sept. (3. Oct.) 1838, welche uns ausser mehreren *persischen* und *arabischen* Werken, nicht weniger als zwölf Erzeugnisse der *afghanischen* Literatur zuführt. Es sind die folgenden:

1) Der Diwan des *Abdurrahman*, und dabei noch ein Bruchstück aus demselben.

*) S. Bull. T. XVI. S. 67 u. 69.

2) Der Diwan des *Mirsa* (مرزا).
3) فواید الشریعة von *Achmed Kasim* (am Anfang und Ende defect); vgl. A *Chrestomathy* etc. S. VII, II.
4) مخزن پشتو von *Akhund Derwiseh* آخوند درویزه. Anfang: پنامه دحق اغازکړم * اوس لحق سر برازکړم.
5) Dasselbe Werk. Unvollständig.
6) Sechs Blätter in-4⁰ von der Geschichte des *Königs Sakum* (زقوم پادشاه). Anfang: یوه ورځ دمدینې په جاعت کښ رسول ناست وو.
7) Afgh. Übersetzung des كعب الاخبار. 4 Bl. in-8⁰. Anfang: كعب الاخبار هس ویلی.
8) معراج نامه von *Ghulam Muhammed* aus dem Persischen übersetzt. Anf.: اویا زره فرښتنه وترچاپیره.
9) رشید بیان von *Achund Reschid*. Unvollständig. Anfang: هم ته وه کنز مطلق.
10) مذهب نامه von *Mulla Schems-eddin*. Unvollständig. Anfang: الحمد الخ دا کتاب مذهب نامه تالیف شوی.
11) *A*. فرائض میراث. Von *Mulla Schems-eddin*. Anfang: باب در بیان میراث رسول خدای ویلی. *B*. *Bábû-Dschân's* Gottesrede (arab. u. afgh.), sonst auch دعای سریانی u. سورة فاطلبنی تجدنی genannt. S. Fleischer, Catal. libr. msc. Bibl. Senat. Lips. S. 434 Nº CXVIII, und Journ. of the Bombay Branch of the R. As. S. Vol. III. 1849 S. 88. — Das Gedicht ist in der *Chrestomathy* abgedruckt.
12) اخر نامه *Achirnameh* oder فاتحه نامه *Fatihehnameh*, nach Chanykov: *Wafatnameh*. Anfang: واروی یاران دا روایت دی لرسول.

Mit Ausnahme der Sammlung von afghanischen Handschriften des engl. Lieut. Raverty, welchen ein langer Aufenthalt in Afghanistan selbst in den Stand setzte, dergleichen Seltenheiten zu erwerben, dürfte, soviel mir bekannt ist, unser Museum jetzt in dieser Hinsicht eine der ersten Stellen einnehmen. Selbst die Bibliothek des ostindischen Hauses in London besass im J. 1827 — 9 nur neun afghanische Werke. Rechnen wir zu den oben erwähnten Handschriften noch zwei auf meine Veranlassung vor mehreren Jahren in Calcutta für das Museum abgeschriebenen, die afghanische Übersetzung von *Saady's* Gulistan und das grammatisch - lexicalische Werk رياض المحبة, so wie die einer Privatsammlung, so dürfen wir wohl behaupten, dass sich in Europa nirgends so viele schriftliche Hülfsmittel zur Erlernung und Bearbeitung der afghanischen Sprache finden als jetzt in St. Petersburg. Im J. 1847, als ich meine afghanische Chrestomathie herausgab, war das ganz anders.

Die übrigen noch eingesandten Handschriften sind:

13) Ferischta's bekannte Geschichte von Indien. Die Handschrift, ein starker Folioband, ist abgeschrieben im J. 1146 (= 1733).

14) Ein astronomisches Werk: كفاية العليم در صناعت تنجيم von *Muhammed Masud Muhammed Seki* زكى.

15) Mathematisches Sammelwerk, welches folgende kleinere Abhandlungen enthält:

A) Eine Abhandlung رساله in drei Capiteln مقاله *a*) در حساب اهل هند *b*) در حساب اهل تنجيم *c*) در مساحت. Abgeschrieben im J. 979 (= 1571). Anfang: الحمد لله رب العالمين والصلوة والسلام على

رسوله محمد وآله اجمعين اما بعد اين كتاب مشتملست بر سه باب.

B) *Abu'l-Wefa's b. Saïd* Handbuch: مختصر مشتمل بر مساحت ابعاد وسطوح ومجسمات وبركيفيات اعمال هندى. Abgeschrieben im J. 959 (= 1551) nach dem vom Verfasser im J. 823 (= 1420) geschriebenen Original.

C) شرح تلخيص المفتاح Commentar zu dem تلخيص المفتاح, einer von dem Verfasser selbst verfassten Abkürzung des Werkes مفتاح الحساب von *Dschemschid b. Masud b. Mahmud el-Tebib el-Kaschany*, beigenannt *Ghijas* غياث. Arabisch. Abgeschrieben im J. 988 (= 1578) von Muhsin ben Lutfullah Muaδ (معاذ) el-Husainy. Anfang: الحمد لله رب العالمين وصلى الله على محمد وآله المتطهرين قال المصنف الخ.

D) تاسيس اشكال. (Arabisch.) Abgeschrieben im J. 986 (= 1577). Als Besitzer nennt sich wieder der eben erwähnte *Muhsin Muaδ el-Husainy*. Anfang: الحمد لله رب العالمين والصلوة على نبيه محمد وآله واصحابه الطاهرين وبعد فان جماعة من الفضلاء.

E) مسائل الحسابة. Abgeschr. im J. 987 (= 1578) von seinem Besitzer Muhsin b. Lutfallah Muaδ el-Husainy. Anfang: الحمد لله رب العالمين والصلوة على نبيه محمد وآله الطاهرين وبعد فقد سألنى.

Der gelehrte Einsender meint, dass der Abschreiber *Muhsin* auch der Verfasser der drei zuletzt genannten Abhandlungen sei.

F) Abhandlung über das Astrolabium. (Pers.) S. *Catalogue* etc. S. 305, N° CCCXVII, 1).

G) وسيله, Commentar zu *Nasir eddin Tusy's* Abhandlung über das Astrolabium, von ***Seyid Munad**dschim*.

16) *A*) Commentar zu dem الملخص des *Tschaghminy* (s. *Catalogue* N° CXXVI, 2, S. 110). (Arabisch.) Anfang: سبحانك اللهم يا مدير الطباق السموات. In der gedruckten Ausgabe des *Hadschi Chalfa* ist *Aly Dschurdschany* als der Verfasser genannt und anstatt مدير الطباق steht: مدبّراً طباق.

B) Commentar zu einem Werke über Physik. Am Ende defect. (Arab.) Anfang: قوله الحكمة صناعة نظرية.

17) Abschrift des Cataloges der Bibliothek der Moschee des *Imam Risa* in *Meschhed*; s. den zweiten Bericht. Bull. T. XVI, S. 69, Mél. asiat. T. III, S. 495.

18) Abschrift eines kleinen persischen Wörterbuches nach dem Cataloge: لغت فرس قديم; s. ibid.

19) Der zweite Theil von *Buchary's* صحيح. Anfang: باب كيف كان بدو الوحى الى رسول الله صعلم.

Zu diesen handschriftlichen Werken kommt endlich noch der lithographirte Anfang (8 Hefte) des von *Schaich Muhammed Salih Isfahany*, einem Nachkommen des berühmten *Schaiches Tadsch-eddin Sahid* زاهد *Gilany* verfassten Wörterbuches der tschagataischen Sprache.

$\frac{3}{15}$ December 1858.

Neun vom General Bartholomäi dem asiatischen Museum geschenkte Münzen. Von B. Dorn.

Unser in der Überschrift genannte Correspondent hat dem asiatischen Museum wieder eine zwar kleine, aber doch durch ihren Bestand schätzbare Anzahl von morgenländischen Münzen zukommen lassen. Es sind sechs kupferne *Schirwanschahe* und drei silberne *tabaristanische* mit Pehlewy-Inschriften. Hier unsere gemeinsame Bestimmung derselben.

A. Schirwanschahe.

I. Gerschasp b. Ferruchsad.

1) I. لا اله الا ال(له)
(م)حمد رس(ول الله)

II. محمد ر(سول الله)
الملك المعظم
(كر)شاسب بن فري(برز)
(بن) منوچهر
شيروان شاه

Die Münze ist so wie auch die andern so beschnitten, dass sich die Inschriften nur mit Hülfe besser erhaltener Exemplare bestimmen lassen. Vergl. *Nova Suppl.* S. 404, u. *Arbeiten d. Kurländ. Gesellschaft.* 1847 S. 58. 2).

II. Feribris b. Gerschasb.

2) I. محمد رسول الله II. ....
النّاصر لدين الله — الملك المعظم
امير المومنين — فريبرز بن كرشاسب
(بن فر)خزاد بن منو(چهر)

3) I. لا اله الا الله II. ا(لملك) المعظم
محمد رسول الله — علا الدنيا وا(لدين)
المستعصم بالله — فريبرز بن كرشا(سب)
امير المومنين — ناصر (امير المومنين)

Vergl. a. a. O. S. 58. 6—9).

III. Achsitan II. b. Feribris.

4) I. (قاان) II. ....
العاد(ل) — رسول الله
اخستان بن فريبر(ز)

5) I. .... II. .....
منكا؟ قاان؟ — الا الله
ال(عادل..... — ....رسول الله
(بتـ)اريخ سنه ثلاث — المستعصم بالله
....(i. e. a. 653 = 1255) — امير المومنين

6) I. ..عادل... II. ..مد رسول الله
بتاريخ ثلاث — (المستـ)عصم بالله
وخمسين؟ (i. e. a. 653 = 1255) — ....

Der Name des betreffenden Schirwanschahes ist zwar auf den beiden letzten Münzen nicht zu sehen,

aber von der von Fraehn (Arbeiten etc. S. 58, 10 bis 12) beschriebenen Münze scheint hervorzugehen, dass sie beide *Achsitan II.* angehören. Wir können leider die Regierungsdauer der früheren Schirwanschahe noch nicht mit Bestimmtheit ansetzen.

—

B. Tabaristanische Münzen.

1) Namenlose Münze I. گرمن / افزود [1]. Am Rande rechts: [Pahlavi]; links durch [Pahlavi] getrennt: بخ بخ. Man kann kaum zweifeln, wie ich schon früher einmal erinnert habe, dass letztere Wörtchen nur die arabische Übersetzung des *afid* sind.

II. Rechts: *Tapuristan*, links: 35. Auch hier ist *dreissig* so geschrieben wie Olshausen (S. 21) es angiebt; vergl. *ibid.* Taf. N° 4.

2) Idem. I. Am Rande rechts: *afid;* links: [Pahlavi] [2]) d. i. wie ich glaube نيوك; vgl. Bullet. T. XVI, S. 18, Mélang. asiat. T. III, S. 449, Bem. 11).

II. It. a. 136.

3) I. گرمن / افزود / معل. Am Rande: [Pahlavi] [Pahlavi] [Pahlavi]. II. .... / *Tapuristan.*

---

1) In meinem letzten Aufsatze «Nachträge» u. s. w. habe ich über die Bedeutung des Wortes *afzuni* gesprochen, welche Form sonderbarer ja unverzeihlicher Weise so ganz unbemerkt geblieben war, ob sie gleich wahrscheinlich die alterthümlichere oder wenigstens die zuerst (auf den Münzen *Kobad's*) vorkommende ist. Ich finde sie jetzt auch in Romer's Illustrations etc. (Journ. R. A. Soc. N° VIII. 18 London 1837), S. 350: Pehl. *Madúre apzuni.* Pers. *múnú afzáyindah* (افزايندە). Romer übersetzt: maker of the sky.

2) Das vorletzte Zeichen ist ganz so wie bei Olshausen Taf. N° 3 u. 4, d. h. ein halber Zirkel. Es erscheint aber auch so: [Pahlavi] u. fast wie: ⅂, d. i. wie das *k* in قطرى; vergl. Zeitschr. d. D. m. G. XII, Taf. N° 17.

Diese Münze ist dadurch merkwürdig, dass sie uns einen bisher noch nicht vorgekommenen Namen bietet. معد ist so deutlich, dass man an den einzelnen Zügen auch nicht im Entferntesten zweifeln kann. Aber wer ist dieser معد? Für einen Fehler anstatt سعيد möchte ich das Wort nicht halten; das Versehen des Stempelschneiders wäre gar zu arg, ob wir gleich auf der zuerst von Fraehn (Bullet. hist.-phil. T. IV, S. 43) beschriebenen Münze des *Abdullah b. Hasim* (oder *Dschasim*) in dem letzteren Namen wahrscheinlich eine ähnliche Nachlässigkeit finden. Auch würde die Zeit der Prägung nicht angemessen sein, wenn es wirklich das Jahr 136 also ungefähr 170 d. Fl. wäre, wie Hr. v. Bartholomäi mit Wahrscheinlichkeit vermuthet. Doch will ich zugeben, dass es auch 126 sein kann und in dieser Zeit war *Said* سعيد Statthalter. Die Züge sind zu verwischt, als dass sie mit Gewissheit bestimmt werden könnten. Einen *Maad* aber finde ich nirgends als Statthalter von Tabaristan oder einem der angränzenden Länder angegeben. Dagegen erwähnt Hamsa Isfahany ed. Gottwaldt S. 222 einen معاذ بن مسلم *Muaδ b. Muslim* als Statthalter von Chorasan i. J. 161, etwa dem Jahre 126 der tabaristanischen Zeitrechnung. Sollte daher nach der Weise der Suleimanmünze vom J. 137, wo der Name سليمن anstatt سليمان geschrieben ist, معذ (معاذ) statt معاذ stehen, so wäre die Schwierigkeit hinsichtlich des Namens gehoben. Auf jeden Fall ist die Münze ein *unicum*, und ein schätzbarer Zuwachs unserer Sammlung.

(Aus dem Bulletin hist.-phil. T. XVI. № 7.)

$\frac{14}{26}$ Januar 1859.

Ueber eine Pehlewy-Inschrift und die Bedeutung des Wortes Avesta. Von B. Dorn.

Ich habe vor einiger Zeit (Bull. XVI, S. 69, Mél. asiat. T. III, S. 492) ein altpersisches Petschaft von Carneol mit einer Pehlewy-Inschrift erwähnt, welches Hr. v. Chanykov dem asiatischen Museum aus Herat hat zukommen lassen. Dasselbe bildet das grössere Segment einer Kugel, mit einem Loche um es zu fassen oder vielmehr an einer durchgezogenen Schnur zu tragen. Das siegelartig eingeschnittene Bild auf der ebenen Fläche stellt einen sehr schön gearbeiteten im Abdruck nach rechts gehenden Eber vor, über dessen Hals folgende sehr deutliche Inschrift beginnt:

[illegible]

Ich umschreibe sie so:

ورهران راذی [1] (راتی) منودینشن افدستان

Varahrân râδî minûdîneschn afidsitân

und übersetze:

1) Ich will hier noch einmal bemerken (Bull. T. XV, S. 202, Anm. 1), Mél. asiat. T. III, S. 288, Anm. 1), dass ich für das Pehlewy [illegible] th, *t*, *promiscue th*, ث *t* und ذ δ setze. — In einer eben erhaltenen Gemmeninschrift ist *afistân* so geschrieben: [illegible].

Varahran der Vorstand (?), *der Anhänger des himmlischen Gesetzes, der Gott Lobpreisende.*

1) *Varahrân* ist ohne Schwierigkeit. Es ist der bekannte Eigenname, hier wahrscheinlich des früheren Besitzers des Steines, der ohne Zweifel gerade den Eber da anbringen liess, eben weil der Ized des Sieges *Verethraghna* (d. i. *Varahran*, *Bahram*) unter andern auch als Eber vorgestellt wird.

2) *Ráδí*, *Ráthí* scheint ursprünglich dasselbe zu sein, was رد *rad;* vgl. Bull. T. XVI, S. 5, Mél. asiat. T. III, S. 431, Bem. 5). Es kommt auch sonst auf Gemmen vor; s. Thomas Asiat. Journ. T. XIII, 2, S. 417, N° 9 und S. 427, N° 80. Wenn ich nach Vorstand ein Fragezeichen gesetzt habe, so ist das deshalb geschehen, weil das Wort nach dem Burhan-i-kati so verschiedene hier anwendbare Bedeutungen hat, dass es mir wenigstens nicht ganz klar ist, welche mit Sicherheit vorzuziehen wäre. In dem eben genannten Wörterbuche wird das Wort so erklärt: راد بروزن شاد کریم وجوان مرد وصاحب همت وسخاوت را گویند وبمعنی شجاع ودلاور هم هست وحکیم ودانشمند را نیز گفته اند وبمعنی سخن گوی وسخن گزار وقصه خوان هم امده است also *ein Edeler*, *Grossmüthiger*, *Freigebiger*, *Tapferer*, *Beherzter*, *Weiser*, *Redner* u. s. w.; s. Vullers, Lex. s. v. راد. Am wahrscheinlichsten scheint mir die Vermuthung, dass der Besitzer seinen Stand hat bezeichnen und durch *rádí*, *ráthi* andeuten wollen, dass er irgend ein Vorstand der Priester, ein Oberpriester oder überhaupt ein Feuerpriester, *prêtre officiant* (Burnouf, Essai etc. S. 17) u. s. w. sei. Eine nicht ganz unpas-

sende Übersetzung wäre vielleicht die durch «Rath», hier etwa Feuer- oder Tempelrath. رد *rad*, رذ *rath* finden wir auch bei Müller (Journ. asiat. 1839 S. 322): רדאנכן d. i. رذان. Er übersetzt es: *maîtres*. Spiegel (Huzv. Gr. S. 66, Anm. 2) übersetzt *raδ: der Oberste* (vgl. *Avesta* S. 210, 2); Haug (Gött. gel. Anz. 1857 S. 690): *Herr*. Wenn nun derselbe Gelehrte S. 690 gegen die Spiegel'che Erklärung (Huzv. Gr. S. 66, Anm. 2), dass in *raδak* das die Stelle des Isafet (*i*) vertrete, lieber ein Thema *ratak* annimmt, und das Genitivzeichen ausgelassen glaubt, so vermuthe ich in *raδag* blos einen Fehler des Abschreibers, der das da stehende für nahm, denn ist = *i* u. *g*. Als *i* ی, *k* u. *g* (غ *gh*) kommt es schon auf den Münzen *Ardeschir I.* vor; als ج auf denen des *Dschamasp*, als *d* und auf denen *Chosrau II.*

3) *Minûdîneschn.* Ich war erst versucht *Minûdînân* zu lesen und dasselbe nach der Analogie von *Anhumâ (Ochrama?) dîna, dem Gesetze Ormazds zugethan* (Spiegel, H. G. S. 131, § 144) u. بهدین εὔνομος *optimus lege, der das gute Gesetz* befolgt, für eine Adjectivform zu halten, oder wenn es ein Pluralis sein konnte, *Vorstand der Anhänger des himmlischen Gesetzes* zu übersetzen. Indessen verbieten solches, wie es mir scheint, nicht nur die Grammatik, sondern noch ein scheinbar geringfügiger Umstand. Der vorletzte Buchstabe, den man dann für *a* nehmen müsste und der in *(Varahrân)* und *(afidsit)ân* vorkommt, hat rechts noch einen kleinen Strich, so dass er so: aussieht. Es ist nicht wohl anzunehmen, dass der Steinschneider *a* zweimal durch , und das dritte Mal durch ausgedrückt haben sollte, da ihm ja der wenn auch kleine

Strich doch besondere Mühe gemacht haben würde. Man muss also den Buchstaben für das was er wirklich ist, d. i. für ش *sch* (nicht ﺪ س *s*, wie er in افرستان vorkommt) nehmen und mit dem Endbuchstaben zusammen شن *eschn* lesen. So bekommen wir منودينشن *minûdîneschn*. Wir finden diese Endung *eschn* in einem Worte von ähnlicher Bedeutung. Von ورشنان *vareschnân die Gläubigen* (vgl. Bull. T. XVI, S. 23, Bem. 13), Mél. asiat. T. III, S. 457) muss der Singular nothwendiger Weise ورشن *vareschn* gewesen sein, ob er gleich in den mir zugänglichen Wörterbüchern nicht angeführt wird. Nach Spiegel (Huzv. Gr. S. 117, § 120 und S. 129, 28) bildet die Endung *esn* — שנן Adjectiva verbalia und Abstracta. Dieselbe Bedeutung wie *vareschnân* hatte aber nach dem Burhan-i-kati auch ورستان *varestân*. Der erste Bestandtheil dieser Wörter muss also ور *var* gewesen sein, und dieses ور *var* muss *den Glauben* (= *varena* Spiegel, Avesta S. 208, 3) bedeuten; vgl. باور *mit Glauben*, *dem man glauben kann*, *zuverlässig*, *wahr*. Wenn also ورشن *vareschn der Gläubige* bedeutet, so kann دينشن *dîneschn* nichts anderes bedeuten als *Anhänger des Gesetzes*. Vgl. zu dem ganzen Wort auch Müller a. a. O. [illegible] מינויאן d. i. مينويان *les célestes*. Merkwürdig bleibt es immer, dass da gerade die beiden Wörter رذان und مينويان nach einander angeführt werden, wie auf unserem Steine رازی und منودينشن.

4) *Afidsitân*. Man könnte sich versucht fühlen, das vor ﺪ *s* stehende ﺩ als zu ihm gehörig zu betrachten, die beiden Zeichen für eines zu nehmen und افشتان zu lesen. Allein dagegen habe ich einzuwenden, dass 1) das ﺩ von dem folgenden ﺪ *s* zu deutlich getrennt

ist und zu weit absteht und 2) ich mit افشتان nichts anzufangen wüsste. Denn dieses so häufig auf geschnittenen Steinen als افستان vorkommende Wort aus dem Sanskrit *apuschta* (?) abzuleiten, wie ich mich erinnere irgendwo gelesen zu haben, möchte mehr als misslich sein. Die andern nach der Vier- oder Vieldeutigkeit des ڊ (als *d*, *dsch*, *g* und *i* د, ج, گ, ی) möglichen Lesungen افسجتان, افگستان und افیستان bieten keine annehmbare Erklärung[2]). De Sacy stellte das Wort bekanntlich mit *Avesta* zusammen und war geneigt es für einen Eigennamen zu nehmen (Hist. et Mém. de l'Inst. 1815, S. 224 — 225). Spiegel (Huzv. Gr. S. 184) hält es für das armenische Wort *apaçtan*, *rifugio*, *asilo*, dann *speranza*, *confidenza* und übersetzt die Inschrift אפסתאן ול יזדאן (افستان ول یزدان) «die Hoffnung (ist) auf Gott», mit vorgesetztem Namen Hormasd etc., dessen Hoffnung auf Gott gerichtet ist». Hr. Prof. Benfey (Zeitschr. d. D. m. G. XII, S. 571 folg.) nimmt das Sanskrit zu Hülfe und erklärt *afçta*

2) Wer in diesem Worte einen Ortsnamen suchen und es mit der Geltung nur eines Buchstabens d. i. ج, چ *dsch*, *tsch* für *f* nicht so genau nehmen wollte, könnte leicht und ungezwungen [Pehlevi] سجیستان *Sedschistân* = سجستان *Sedschistân* herauslesen. Dagegen lässt sich das Wort [Pehlevi], in welchem Mordtmann (Z. VIII, S. 23, 44, Taf. IV, № 51) die Stadt *Zuzen* finden zu können glaubt, auch جوجن *dschûdschan* lesen, was in der Sprache des Zend u. im Pehlewy eine Silbermünze von 48 Gran bedeutet. Auf einer *Kobad*-Münze vom J. 35 liest man rechts: [Pehlevi] دوجکر, حوجکر, یوجکر, گنجکر u. s. w. Eine sichere Erklärung dieses, wie es scheint, nicht abgekürzten Wortes würde wahrscheinlich die Frage hinsichtlich der Städtenamen auf einmal entscheiden. Dann würde sich auch ermitteln lassen, ob das in früheren Abhandlungen so oft genannte *Bisch* [Pehlevi] nicht etwa بغشر (vgl. یزشر) zu lesen ist.

als «Wunsch, Gebet», *afçtan* als den Pluralis «Gebete» und übersetzt die eben angeführte Inschrift «Gebete zu den Izeds». Das Wort auf dem von ihm erklärten Amulet liest er *afçtanm* oder *apçtanm*, indem er in dem *anm* die zendische Pluralendung *anm* zu finden glaubt und dieselbe sogar als einen Grund ansieht, wodurch die Spiegel'sche Erklärung sehr in Frage gestellt werde.

Es kann mir natürlich nicht im Entferntesten einfallen, die eben erwähnten Ansichten der beiden Gelehrten bestreiten oder gar widerlegen zu wollen. Ich bescheide mich blos meine Eigenansicht auszusprechen und sie ihnen zur Prüfung vorzulegen. Meine Bedenken sind die folgenden.

1) Der von Hrn. Prof. Benfey für *m* ([?], [?]) genommene Buchstabe kann solches nicht sein. Er ist ein ganz deutliches, unbestreitbares [?] *th*, ח, ذ oder ث (ث). Früher allerdings wurde derselbe in dem bekannten [?] *Kavaδafzuni* auch für *m* genommen, diese Inschrift durch ***Guamasp*** wiedergegeben und die betreffenden Münzen dem ***Dschamasp*** zugeschrieben. Jetzt freilich wissen wir, dass sie dem ***Kobad*** angehören und an ***Dschamasp*** nicht zu denken ist. Zwar weiss ich dem [?] *th*, δ, eine ganz gesicherte Deutung nicht zu geben, aber weder dieser Umstand noch der, dass es sich als *m* mit Zwang erklären liesse, kann uns bewegen, es für etwas zu nehmen, was es nun einmal nicht ist und nicht sein kann.

2) Das Wort افستان scheint mir überall, wo es vorkommt, die Bedeutung eines *nominis concreti* und nicht *abstracti* zu fordern, und ein Epitheton für den öfters beigegebenen Eigennamen zu sein. So nament-

lich auf der von mir mitgetheilten Inschrift. *Afçtan 'ul yazdan* möchte ich weder so lesen noch so übersetzen wie de Sacy *(apestan)*, Spiegel und Benfey. Ich lese *afistán ver jezdán* und übersetze: *lobpreisend (Lobpreis darbringend dem) Gott* oder *die Izeds.* Ich zweifele kaum, dass [Pehlevi] *ver* ور, welches auf den Gemmen so, und nicht ول *vel* oder *ul*[3]) zu lesen, uns nichts in der Welt verhindern kann, doch mit dem afghanischen ور zusammenhängt, wie schon Spiegel vermuthet hat. Hr. Prof. Haug (Gött. gel. Anz. 1857, S. 691) ist nicht dieser Meinung und Hr. Prof. Benfey (a. a. O. S. 571) hält *ul* mit dem semitischen אל «zu» für identisch. Aber das afghanische ور ist ja wie im Pehlewy [Pehlevi] *ver* (Spiegel S. 81, § 73) auch ein Pronomen der dritten Person. Raverty (Gram. S. 59, § 126) nennt es *pronominal dative prefix*, und so wie das Pronomen demonstrat. [Pehlevi], welches Spiegel: *ghan*, Haug: *ghu* = הוא oder הו liest und ich mit dem afghanischen غه = دغه *hicce* zusammenstelle, sowohl Zeichen des Datives ist und auch den Verbis vorgesetzt wird (Spiegel § 98), eben so ist auch im Afghanischen ور zugleich ein Pronomen und ein Präfix zum Verbum. ور یزدان hiesse im Afghanischen: *ihnen (denen) Izeds.* Die Wurzel, die sich nur noch in den Fürwörtern ا *a* = ich, د *d* = du, و *u* = *er* erhalten hat, ist eben ر *r*, dessen Bedeutung *zu*, *an*, *für* gewesen sein muss. Müller (a. a. O. S. 313) und Spiegel (Huzv. Gr. S. 67) erklären را = *wegen*, was die von mir an-

---

3) So lange man [Pehlevi] لدی, לדי las, wurde gar keine, von [Pehlevi] לד eine unzulässige Erklärung versucht. Als ردی, רדי aber ist das Wort, wie ich glaube, klar und deutlich; vgl. Bull. T. XVI, S. 5, Bem. 5).

genommene Deutung nicht aufhebt. Daher را *ra*, wörtlich: *zu ich* = mir; vor Zeitwörtern: *her-*; در *dar*, wörtlich: *du zu* = dir; vor Zeitw. = *an- zu-*; ور *ver*, wörtlich: *er zu* = ihm, ihr, ihnen; vor Zeitw. *ver* — *weg*- Auch die Inschrift bei de Sacy (a. a. O. S. 223 — 4) חרמזדי אפסתאן übersetze ich nicht: *Hormuz fils d'Apesta* ou *Apestan*, sondern: *Hormusdi der Lobpreisende*.

3) Kann ich mich auch mit den oben erwähnten Ableitungen Spiegel's und Benfey's nicht einverstanden erklären. De Sacy war, wie ich glaube, der Wahrheit näher. Seine Ableitung und Erklärung war richtig, nur nicht als Eigenname. Mir scheint es, dass wir etwas in der Ferne und Fremde suchen und — nicht finden, weil wir es im eigenen Hause haben und da nicht vermuthen und es übersehen, wie das noch vor Kurzem mit dem *afzuni* auf den Sasaniden- und namentlich *Kobad*-Münzen theilweise der Fall war. Es ist bekannt, dass wir auf Pehlewy-Münzen von *Chosrau II*. an häufig das Wort افد *afid* finden, dessen Bedeutung als *Lob* (Gottes), *ave!* u. s. w. jetzt kaum mehr zweifelhaft sein dürfte. Ferner führt der Burhan-i-kati noch die Formen افتد *aftid laudans*, *laudator*, افتدستا *aftidsitá* und افدستا *afidsitá*[4]) *laus Dei*, d. i. *Lobpreisung* an. So wie man nun bisher den Namen eines früheren Schirwanschahes اخستان *Achistán* aussprach und ich für meine Lesung *Achsitán*, welche namentlich in den Dichtern schon durch das Vers-

4) افدستا بمعنى افتدستاست كه ستايش عجب ونيكوترين ستايش وحمد خداى عز وجل باشد بزبان پهلوى d. i. *afidsitá* = *aftidsitá* bedeutet in der Pehlewy-Sprache: Lob der Bewunderung, das beste (höchste) Lob, das Lob Gottes.

maass geboten wird, nur Asiaten auf meiner Seite hatte, eben so werden mir vielleicht nur *Neriosengh* und die persischen Wörterbücher, die doch auch ihre Gründe gehabt haben müssen, warum sie *Avastá* und *Abistá* schrieben, zur Seite stehen, wenn ich annehme, dass

1) افستان gleich richtig *afistán* und *afastán* gelesen werden könne, wie denn auch in den Wörterbüchern die Formen ابِستا *abistá* und اَوَستا *avastá* angegeben werden. Aber, wird man sagen, warum soll die volle Form *afidsitá*, die abgekürzte dagegen *afistá* ausgesprochen werden? Das Wort *sitá* von der Wurzel ستو *situ lob-en*, Sanskr. *stu*, muste eben so wie die Wurzel selbst zur leichteren Aussprache der beiden beginnenden Consonanten nach dem in der persischen Sprache geltenden Gesetze den in solchen Fällen üblichen Vocal *i* annehmen und solchen auch bei der Zugabe des افد *afid* beibehalten, weil eben dieses Wort mit einem Consonanten schliesst. Sobald der letztere ausfiel, und افِ *afi* nachblieb, war der nöthige Vocal gewonnen und man hatte افِستا *afistá*. *Afisitá* wäre geradezu unregelmässig. Liess man aber auch das *i* ausfallen, und hielt sich an die einfache Wurzel, so hatte man *afastá*, *avastá;* s. unten.

2) Dass die auf unserem Carneol vorkommende Form افدستان [5]) *afidsitán* eine vollständigere oder bes-

5) Wir haben ein ähnliches Beispiel an einem andern auf Münzen und Gemmen vorkommenden Worte. Die Pehlewy-Form des persischen نیک, نیکو wird fast durchgängig [Pehlevi] نوك, selbst auf Münzen *Jesdegird II.* [Pehlevi] نوکی geschrieben und nur einige

ser erweiterte Form für das sonst gewöhnliche *afistán* sei und

3) dieses Wort als das Concretum von *afidsitá* nichts anderes bedeute, als *der* (Gott) *Lobpreisende*, *hymnologus*. Sogar das ט *t*, ד, wenn es nicht eine sonstige Abkürzung z. B. des Namens des Eigenthümers ist, in welchem Falle es aber wahrscheinlich voran stehen würde, liesse sich als ein Participial-*d* erklären: *afsitánt*, *afsitánd* (ه)افستانَد = ستاينده; vgl. Sanskr. *stuvat*, Zend. *stavat*, *lobend*, *preisend*. Doch will ich damit nicht gesagt haben, dass ich diese Erklärung für mehr als eine nur vielleicht mögliche ansehe. Aber wenn man annähme, dass das schon erwähnte Wort افتد *aftid*, *laudans*, *laudator* eben nur eine solche Zusammenziehung des افستاند *afsitánd* sei, wie ورشان von ويرويشنيگان (Bull. T. XVI, S. 23, Mél. asiat. T. III, S. 457) und daraus hervorgehe, dass *afsitánd* doch recht gut bestehen könne — wer würde das so ohne Weiteres widerlegen können? Eine Vergleichung des *afidsitá* oder *afistá* (*apistá*) mit dem Sanskr. *api*+*stu* verbietet schon das pers. افديدن *afdiden*, *mirari*, *admirari*. Und wenn der Imperativ von ستودن loben, ستاىْ

---

spätere Ispehbedmünzen geben die vollständige Form ׀׀ריו ניوك, welche mir, wie ich glaube, die richtige Erklärung dieses bisher für ein Münzzeichen gehaltenen Wortes an die Hand gab; vgl. Bull. T. XVI, S. 18, Mél. asiat. T. III, S. 450. Es war das letzte der bis vor Kurzem unerklärt gebliebenen Wörter auf diesen Münzen, die andern waren گرمن und افل, die auch als blosse Münzzeichen gegolten hatten. Und das Wort ***aivaki***, ***eins***, welches sich nach der Aussprache der indischen Parsen ***advak*** von dem eben besprochenen, von ihnen ***nadvak*** gelesenen Worte nur durch den ersten Buchstaben ***n*** unterschied, wie ***ein*** von ***rein*** nur durch das vorn fehlende *r*, hatte auch hinsichtlich der Erklärung mit ihm fast gleiches Schicksal.

hat (Spiegel, S. 119), warum sollte ستان *sitán* nicht das Participium sein können? Wir finden es wahrscheinlich geradezu auf einer Gemme bei Thomas a. a. O. S. 449, № 21 ((ی)اتور ستان, d. i. wie ich meine: der *Lobpreisende*, *der Feuerverehrer*. Oder sollte man für das ט *t*, ծ auch die Formen خسرود u. افزود *Chusruvad* u. *afzuvad*, wie ich jetzt aussprechen möchte (nicht افزود oder افزوت), anstatt خسرو u. افزو anführen können, und den Unterschied des ט *t*, ծ und 3 *d* in dem Umstande suchen, dass eben 3 *d* nach einem Vocal (و) folgt, während ט *t* in *afsitánt* nach einem Consonant (*n*) steht? vgl. امیختن und امیزد, رفتن und رویدن u. s. w. Und wie, wenn خسرود u. افزود auf ein *Chusruvand* und *afzuvand* hindeuteten? Wir finden auch *Chosruvi* und *afzuvi* und *Chosrub* und *afzubi*, nur *Chosrûni* fehlt uns zu *afzuni*. Endlich könnte man noch افستانز *afsitáneծ* lesen. Aber was hätten wir dadurch gewonnen?

Ich gehe nun noch einen Schritt weiter und nehme an, dass das Abstractum des so häufigen *afistán: afistá*, *avestá* اوستا, d. i. das *afidsitá* des Burhan-i-kati, *Lobpreisung Gottes* bedeute, wie es eben dieses Wörterbuch angiebt, so z. B. in allen von Spiegel (Pars. Gram. S. 297) und Haug (Zeitschr. IX, S. 699) angeführten Stellen und ferner nichts anderes sei als das gewöhnlich *Avesta* اوستا = افستا ausgesprochene, in den besten Quellen *ăwaçtá*, bei Neriosengh aber *ăwiçtá* (s. ibid. S. 590) geschriebene Wort, womit eigentlich und ursprünglich der Hauptinhalt der heiligen Schriften der Parsen bezeichnet wurde, welcher dann niedergeschrieben, zum Leben und zum möglichen Verständniss der Hormusdverehrer gebracht,

die Benennung *Zend-Avesta* erhielt. Anquetil du Perron erklärt *Avesta* bekanntlich durch *Wort;* Müller (Journal asiatique S. 190) als wahrscheinlich: *id quod constitutum est* (nach Haug a. a. O. S. 695 von *sthá stehen* und der Präposition *ava*, d. i. *Bestand*, *Text*); Oppert (ibid.) als *Reform*, Spiegel (*Avesta* B. 1852, S. 45) und Westergaard, Zend. Vorr. als *Text;* später (1855, Zeitschr. IX, S. 191) möchte es Spiegel lieber mit dem Worte *afçma*, *afçmana*, welches die Übersetzer gewöhnlich mit *pramána* wiedergeben, zusammenste len. Haug (ibid. S. 694) verwirft diese Erklärungen und erkennt in dem *a* ein Präfix, während die eigentliche Wurzel in *vestá* stecke, welche nur *vat*, *vad* oder *vid* sein könne, und kommt endlich zu dem Schluss, dass es *unmittelbares Wissen* oder auch *die durch unmittelbare Mittheilung erlangte Wissenschaft*, *die höhere* (*und göttliche*) *Offenbarung* bedeute, a. a. O. S. 697 u. 698. Benfey (Zeitschr. XII, S. 583) endlich fasst *afçta*, *Avesta* als «Gebet» in collectivischem Sinn. Ich wie erwähnt, finde das dunkele Wort in افستا *afistá Lobpreisung Gottes*, also etwa auf das diese Lobpreisung in Schrift und Sprache enthaltende Buch *Zend-Avesta* bezogen: *Hymnarium*, wieder und halte fürs Erste um so fester daran, als der erste Bestandtheil *afid* auf vielen Pehlewy-Münzen, der zweite in der Adjectiv- oder Participialform ستان *sitán laudator* auf einer Gemme vorkommt und neben dem *athuri Feuerverehrer* steht. Und warum sollten die Parsenfürsten auf ihren Münzen nicht gern ein Wort *(afid)* zugelassen haben, welches ein wesentlicher Bestandtheil in dem Namen ihrer heiligen Schrift war und immer wieder an افستا *Afistá* = *Avesta* erinnerte?

Und wenn *Chosrau II.* zuerst die königliche Majestät گرمن d. i. ein göttliches Licht نوری من الله تعالی (s. Burh. K. u. Vullers, Lex. s. v. خره u. Bull. T. XV, S. 201, Mél. asiat. T. III, S. 303) auf seinen Münzen anbringen liess, so gab er ja durch die Aufprägung eines افد *afid* = الحمد لله auch seinem Gotte, dem er jene Majestät zu verdanken glaubte, die gehörigre.e Eh Und da *afid* das *Lob Gottes* bedeutet, so fragt sich, ob die Münzinschrift *afid nivak* (Bull. T. XV, S. 18, Mél. T. III, S. 449) nicht auf *Ormusd* selbst geht, und durch *ave pure!* zu übersetzen ist, wodurch dann diese Münzen selbst nicht mit Unrecht als kleine Bruchstücke aus dem Zend-Avesta angesehen werden könnten. Aber auf den *tabaristanischen Harun-Münzen* mit dem Namen Omar, wird das am Rande stehende *afid Harûn* doch durch *ave Harûn!* zu übersetzen sein. Und wer will uns ferner widerlegen, wenn wir annehmen wollen, dass das auf Münzen vorkommende افر سمد, welches man سفر gelesen und für die Stadt *Saperajin* = *Asferain*, oder möglicher Weise *Afurr* oder *Afridin* gehalten hat, nur eine Abkürzung für آفرین d. i. تحسین وستایش ودعای نیك *applausus*, *laus*, *bona precatio* oder noch einfacher = افر *afr macte animo!* sei? s. Vullers, Lex. s. v. und hiermit können wieder die von Thomas (T. XIII, 2, Pl. 1 unter *prqr*) und Mordtmann (Z. VIII, Taf. IV, № 77 — 80) angeführten verschiedenen Formen eines Wortes verglichen werden, welches man *afr-jeschtûn* u. s. w. lesen kann.

Das Wort *Zend* aber, im Pers. زند *zend* зенд und ژند *shend* женд, ist, wie schon Spiegel (in der Vorrede zu seiner Grammatik der Parsisprache) aus dem Burhan-i-kati angeführt hat, der Name des Buches

des Zoroaster. Er leitet ihn (Zeits. VII, S. 103 — 4) von der Wurzel *zan* wissen, Sanskr. *jñâ* [Slav. зна-ти] ab und giebt ihm die Bedeutung von γνῶσις, so dass *Zend*, Übersetzung, Commentar bedeute. Er führt dieses (ib. IX, S. 189) weiter aus, erwähnt zum weiteren Beleg das Talysch. *beznim* und Kurdische *zanem*, *ich weiss*, und Ossetische *zond*, *Kenntniss*, bestimmt die Bedeutung von Zend im Huzvaresch: *significatio* und nimmt an, dass das Wort in weiterer Bedeutung mit unserem Ausdrucke *Tradition*, *mündliche* Tradition ziemlich identisch sei. Haug (ib. S. 697) stimmt der Ableitung Spiegel's bei und schliesst daraus, dass *zañti*, *Kenntniss*, *Erkenntniss*, *Erklärung*, *Auslegung* bedeute. Burnouf (Journ. asiat. 1847, S. 136) leitet das Wort von *zan* oder *djan engendrer* ab. Anquetil's und Anderer Erklärungen übergehe ich.

Wenn ich gegen diese gelehrten Auseinandersetzungen einige Bedenken vorzubringen wage, so gehen diese mehr aus der Absicht hervor, die Angaben der persischen Lexicographen, die sich wohl auf ältere Überlieferungen stützen, zu rechtfertigen, als die eben erwähnten Erklärungen Spiegel's und Haug's zu bezweifeln. Diese Bedenken werden sich wahrscheinlich um so leichter beseitigen lassen, als sie sich mehr auf das spätere und neuere Persische stützen und die aus den älteren Sprachen (des Zend und dem Pehlewy) vorkommenden angeführten Wortformen bei Seite lassen. Hoffentlich werden diese Bemerkungen wenigstens dazu beitragen, die Frage zu einer endlichen Entscheidung zu bringen.

1) Das *Talysch*, *Kurdische* und *Ossetische* haben die Wurzeln زانه, زانن *zâneh* (sprich *zûneh*), *zânin* und зонvн

sonvn wissen; von letzterem kommt *zond* das Wissen. Ich stelle diese Wurzeln mit dem Sanskr. *dschná* zusammen und nehme an, dass das schliessende *á* nur verschoben ist, also anstatt *dschná: dschán.* ***Das Wissen*** heisst also im Osset. ***zond***, d. i. زاند (sprich ***zond***) und würde vielleicht sogar زوند geschrieben werden, wenn die Osseten ein eigenes Alphabet hätten. ***Zend*** aber wird immer زند, nie زاند geschrieben.

2) Die Sanskrit-Wurzel *dschná* (Slav. зна-ти) lautet im Pers. شنا *schná* (nicht زنا *zná* oder زن, زان *zan*, *zán*), welches dann mit استن *astan* verbunden nach den bei den unregelmässigen Zeitwörtern geltenden Regeln zu شناختن *schinâchten* werden muss, wogegen ein eintretender Vocal sogleich das ursprüngliche س *s* wieder hervorruft, z. B. شناس = شناسِ oder شناسی, aber شناخت u. s. w. (vgl. hierzu Spiegel, Huzv. Gr. S. 121, 12). Andere solche durch auslautende Consonanten bedingte Erscheinungen sind افراختن, افرازم, یافتن, یابم, دوختن, دوشم u. s. w. Man hätte also von der Wurzel *schná* (mit Beseitigung des auxiliären استن) شناند *schinánd* erwarten sollen.

3) Ist nach der Erklärung der beiden genannten Gelehrten *Zend* nicht das Buch selbst, sondern das was es enthält oder mittheilt, der Inhalt desselben.

Anders dagegen gestaltet sich das Ganze, wenn man zwei andere Ableitungen versucht, und das Wort ***Zend*** mit Burnouf von der Wurzel ***dschan***, ***gignere***, ***generare***, γεν, herleitet. Es wäre dann eine Nominal- oder Participialform, welche ***hervorbringend***, ***in die Wirklichkeit versetzend***, ***Dasein gebend***, ***genitor***, γενέτης

bedeutet. Das dem Zoroaster vom Himmel gesandte Buch würde das Buch sein, welches die himmlischen Lobpreisungen Gottes *(Avesta)* durch schriftliche Aufzeichnung in die Welt, zum Vorschein und Dasein bringt und den Menschen zugänglich macht, und *Zend-Avesta* bedeutete (liber) γενέτης, *auctor hymnorum*. Man wird da unwillkührlich an den Titel von *Ghazzály's* berühmtem Werke: احياء علوم الدين *vivification des sciences théologiques* erinnert. Selbst die Formen زند *zend* und ژند *shend* lassen sich erklären; vgl. Russ. жена, Pers. زن *zen*, Masanderan. زنا *ziná*, *foemina*. In den von Spiegel angeführten Stellen (Zeitschr. IX, S. 189) hiesse צנד *zend* das zum Dasein, zur An- oder Einsicht Führende, d. i. die Erklärung. Daher sprechen auch die persischen Lexicographen, wenigstens der Verfasser des Burhan-i-kati u. AA. nicht von einer Sprache *Zend*, sondern des *Zend* (لغت زند), wie das schon Müller und Andere bemerkt haben. Oder man sucht die Ableitung in زن *zen* (زدن *zeden*) *schlagen*, wovon زند *zend* der Gegenstand, womit Feuer angeschlagen und erzeugt wird, d. h. der Feuerstahl, *igniarium ex chalybe*, etwa τὸ πυρεῖον, herzukommen scheint. Zweitens aber bedeutet auch bei einem Feuerzeuge *zend* das obere Stück Holz, während das untere, durch dessen Drehen das Feuer erzeugt wird, پازند *pâzend* genannt wird. *Pâzend* aber ist auch der Name eines vom Himmel gesandten Buches, durch welches der Inhalt und Sinn des *Zend* erläutert und ins rechte Licht gesetzt wird. Wie also, wenn der Name der heiligen Bücher der Feuerdiener geradezu von Gegenständen hergenommen wäre, die mit dem Feuerdienst in enger Verbindung standen? Wie

durch das irdische *Zend* und *Pâzend* das sichtbare Feuer erzeugt und hervorgebracht wird, so wird durch das vom Himmel gesandte *Zend* und *Pâzend* das Feuer der göttlichen Lobpreisungen erzeugt, hervorgebracht und genährt, jenes für das körperliche, dieses für das geistige Wohl der Ormusddiener. Auch hier fällt uns der Titel einer Abhandlung *Sojuty's* ein: زند الوری *Zend el-very, igniarium ignem emittens.* Und tritt man auch *Zend* in der zweiten Bedeutung an die Araber ab (زند und زندة), so verbleibt doch die erstere den Persern und die Anwendung derselben bringt im Ganzen keine wesentliche Änderung der Deutung hervor.

So ungefähr, glaube ich, würde die Selbstrechtfertigung der persischen Lexicographen lauten.

Endlich kann ich auch hinsichtlich der Bedeutung des زی (Zeitschr. a. a. O. S. 583) Hrn. Prof. Benfey nicht beistimmen. In den bei Thomas N° 1, 10 u. s. w. und sonst hinter Eigennamen vorkommenden زی kann ich um so weniger die Bedeutung «Sohn» sehen, als man ja z. B. in N° 70 *Varahrân-Sohn* ورهران زاده = زی übersetzen müsste. War diese Ausdrucksweise schon damals gewöhnlich als die Inschrift verfasst wurde, und, noch mehr, wurde sie *promiscue* und zusammen mit dem sonst gewöhnlichen ان *ân* gebraucht? Denn dieselbe enthält doch wohl nichts anderes als ورهران زك منوزی ورهرانان *Varahrân zak minûzai Varahrânân* d. i. *Varahrân hicce in coelo viventis?* i. e. *beati Varahrânis filius.* So wenigstens nach der Nachbildung. Thomas liest: زی مزوزی. Ich halte زی in allen diesen Fällen für زك = זֶה, *hicce;* vgl. Bull. T. XVI, S. 10, Mél. T. III, S. 439.

Ob *minûzai* richtig erklärt ist — ich will es nicht mit Bestimmtheit behaupten.

—

Habe ich geglaubt, in dem bisher Vorgebrachten mit einiger Sicherheit auftreten zu können, so wage ich jetzt nur schüchtern einige Vermuthungen vorzubringen, die aber vielleicht doch auch zu dem Rechten hinführen könnten, selbst durch eine etwaige Widerlegung. Der Gegenstand ist in tiefes Dunkel gehüllt und wenn ich nicht klarer sehe als Andere, so stehe ich wenigstens nicht allein da. Olshausen (S. 60) liest auf der bei Wilson Ariana antiqua Pl. XXI, N° 22) abgebildeten Münze die Pehlewy-Inschrift auf der Kehrseite links: *haft haftât* هفت هفتاد *sieben* (und) *siebenzig*, möglicher Weise *haftu haftât.* Das erste Wort in der Inschrift rechts lässt er unbestimmt, die zwei letzten Worte liest er: «*churâsân merwâ*, *Münze von Churâsân. (Geprägt zu) Merw*». Oder vielleicht: die *Hauptstadt von Churâsân*, *Merw*. Thomas (Asiat. Journ. XII, 2, S. 344) umschreibt die Inschrift links: سف تنسف تيف *sf tnsf tif;* die rechts: تكهون خراسان ملكا [*Tekhun der König von Chorasan*]. Er scheint *Tekhun* mit dem bekannten طرخان *Terkhan* zusammenzustellen, verwirft aber auch Olshausen's Lesung *haft haftat* aus Gründen, die mir sehr annehmlich scheinen. In seinen Bemerkungen zu Prinsep (On Indian antiquities London 1858 T. II, S. III) fügt er hinzu, dass er das erste Wort, welches er jetzt nicht mehr umschreibt (....), doch lieber mit طرخان zusammenstellen, als in ihm den Namen des Oberherrn von Chorasan suchen möchte. Nun führt er aber gleich darauf (S. 112 der

zuletzt genannten Schrift) die Sanskrit-Inschrift einer andern Münze an, wo *Sri Vasu deva* im Pehlewy durch سف ورسو تيف *Siv Varsu tif* wiedergegeben wird. Es ist also klar, dass das so gelesene *siv* dem *sri* entspricht. Allein was soll das *siv* sein? Ich weiss es nicht. Ferner wird der Name des Königs in der Sanskrit-Inschrift von Prinsep *Vahitigan* (s. S. 107) gelesen. Thomas (S. 110) liest jetzt *hiti nata*. Ich selbst will und kann hinsichtlich dieser Inschrift gar keine eigene Meinung abgeben, halte mich aber bis auf Weiteres an Prinsep, lese die Pehlewy-Inschrift links nach einer mir vorliegenden Münze wie schon einmal früher (1853 Bull. T. XI, S. 235, Mél. asiat. T. II, S. 262 — 3) ııɑɯ ɒɑɯ ıɒɑɯ افد افد افون *afið afið afün* und suche darin das افد *afid* حمد خلای der Münzen *Chosrau II.* und der Ispehbede. Anstatt *Siv Varsu tif* lese ich aber auch: ɑɯ *af Varsu ðif*, und da das *af* offenbar dem Sanskr. *sri* entspricht, von welchem Wilson, Dict. sagt: *a prefix to the names of deities, forming a kind of invocation* etc., so schliesst es wohl die Bedeutung von *Heil*, *Lob*, *Preis* u. s. w. in sich und ist am Ende die ältere Form für das erweiterte *afid* oder das Abstractum *Lobspruch*, während *afið* das Concretum ist, d. h. die Formel, mit welcher jener ausgesprochen wird, und wir hätten in jener Inschrift auf den ersten Blick eine dreifach ausgesprochene Lobpreisung, die dann für alle derartigen Münzen, wo sie vorkommt, passt und alle ferneren Erklärungsschwierigkeiten mit einem Male entfernt. Da aber in der Sanskrit-Inschrift *sri* nur zweimal vorkommt, und افد *afið* in der Pehlewy-Inschrift ebenfalls, so muss das dritte *afün* wohl eine etwas ver-

schiedene Bedeutung haben. Sollte zu übersetzen sein: *afîd afîd* (d. i. zwei *afîd* seien die) *afûn* d. i. die Segenswünsche, also *afûn* ein Pluralis sein? Es wäre ein rein masanderanischer oder afghanischer Pluralis in ون, *ûn*, *ûne*, z. B. آس *as* das Pferd, *asûn(e)* die Pferde. Es ist mir aber wahrscheinlicher, dass es nach der Analogie von افزون *afzûn*, *afzûni* auch eine Participialform ist: *afûn*, *afûni* = *afavan*, *afavand* und zwar von der Wurzel *av* (s. nachher), افيدن *afîden*, etwa *gesegnet sein*, *frui* u. s. w. und die ganze Inschrift der Münze so lautet: ***Tigan Churâsân's König der sich zweier Lobsprüche Erfreuende.*** Die erweiterte, von den Lexicographen angeführte Form des von mir angenommenen Zeitwortes, افديدن *afdîden*, ist transitiv und heisst wohl eigentlich *afîd* d. i. *macte*, *ave dicere*. Wäre *afîden* auch transitiv, so würde zu übersetzen sein: «der zwei Lobsprüche als ***Af Lobpreisung*** Vorbringende». Ein einen Lobspruch Aussprechender ist افگو *afgû;* s. Anm. 6). Auch das [Pehlevi] auf einer Münze *Abdulmelik's* (Bull. T. XI, S. 231, Mél. as. T. II, S. 256), die jetzt einer wiederholten Untersuchung bedarf, würde wohl seine Erledigung finden, und zwar weder als *Du(n) sifûni* = *Ctesiphon*(?) noch als دو نصفانی, sondern als *dû afûni*, *mit doppelter Lobpreisung* u. s. w. Wir finden ja auch auf Pehlewy-Münzen ein doppeltes خ خ und dass خ da dem *afîd* zu entsprechen scheint, habe ich schon früher erwähnt. Die arabischen Statthalter Tabaristan's oder deren Münzmeister werden wohl die Bedeutung des خ = *afîd*, eines *ave* für ihren ***Allah*** oder allenfalls *Chalifen* und ***Oberherrn*** besser gekannt haben als die späteren arabischen

Lexicographen, die ja aber über die Bedeutung des Wörtchens selbst Sicheres nicht zu kennen eingestehen, und — wir neuesten Münzerklärer. Und wer führte das ع ein, und wer möchte dem *Allah* oder dem Chalifen das nehmen, was Allah's oder des Chalifen ist und es dem leblosen Silber zuschreiben wollen? Doch darüber ein anderes Mal. Ob auch dieses *afüni* ein Participium von *af* ist, weiss ich nicht zu sagen. Sonderbarer Weise aber finden wir da, wo nur Ein *afid* steht (Thomas a. a. O. S. 332, N° 71 — 2), nicht *afün*, sondern *af*. Das hiesse: (ein) *afid* (sei das) *af*, d. i. der Lobspruch sei einmal ausgesprochen. Die darüber befindlichen Zeichen ںر besagten: 1 (*afid* und) 1 (*af*), denn ر ist = 1; s. Spiegel S. 71. Thomas glaubt, dass die beiden Zeichen auch ں *s* sein könnten, dann aber käme, da ں = 3 ist, eine *precatio triplex* heraus, was mir eben so unwahrscheinlich scheint, als dass die beiden Zeichen überhaupt für *s* genommen werden können. Und wenn Jemand behaupten wollte, dass das auf den Rückseiten namentlich der früheren Sasaniden - Münzen öfters neben dem heiligen Feuer und sonst vorkommende schon so oft besprochene ںںر *Baba* weder Residenz (Ctesiphon u. s. w.), noch Baba bei Merw bedeute, sondern eine Abkürzung von ر + ر + ιιαυ d. i. *zwei afün* oder *Lob*sprüche sprechend wäre, so könnte man das sicherlich nicht so leichten Fusses widerlegen. Sogar das دوگان auf der Münze *Abdullah's* (Bull. T. XI, S. 231) wird sich kaum auf die Geltung der Münze beziehen, sondern einen zweifachen Segenswunsch anzeigen. Und die von Thomas (XIII, S. 412) auf einer Münze desselben *Abdullah* angeführte Randinschrift

دو سیتوب *dû sitûb* oder *du sitûi?* Sollte das *i* nach *s* wirklich dasein? — So lange wir die Rückseiten namentlich der früheren Sasaniden-Münzen als Landstriche ansehen, wo wir Provinzen und Städte, Assyrien, Ctesiphon (Baba), Herat, Ispahan u. s. w. erblicken, wird uns Ormusd sein گرمن oder das uns Münzerklärern so nöthige Licht versagen, weil wir so das Heiligthum nicht anerkennen, in welchem wir uns befinden, d. i. in einem Feuertempel (Baba = در مهر), wo das heilige Feuer auf dem Altar brennt und gewöhnlich von zwei Wächtern, dem König und Oberpriester موبذان موبذ selbst verehrt und gehütet wird, von denen der erstere sogar seine königlichen Epitheta, die auf der Vorder- oder weltlichen Seite erscheinen, abgelegt hat und sich einfach *athuri*, *nivaki der Feuerverehrer*, *der Reine* nennt. Der Beiname *Ardeschir I.*, gewöhnlich *Nuvazi* gelesen, bedarf noch einer weiteren Erörterung. Dass in diesem Heiligthume später die Regierungsjahre des Königs angeschrieben waren — wer möchte sich darüber wundern?

Ferner weiss ich nicht, ob das erwähnte *af* mit dem Sanskr. *av*, *Freude haben*, *wünschen*, *helfen*, *schützen* u. s. w. und lateinischen *aveo*, *gesegnet sein*, *ave*, *sei gesegnet! Heil dir!* zusammenhängt, so dass *Af Varsu* eigentlich etwa *Av(e?) Varsu* zu übersetzen und *afid*, *afit* nichts anderes wäre als ein *aveto*, und *afistâ*, *afastâ*, *avesta* اوستا, *die Lobpreisung Gottes*, die eben in einem beständig wiederholten *Ave* besteht.

Endlich lese ich den Namen des Königs טיגן طيگن oder تيگن *Tiyan* — früher las ich einmal *Teyin*, was sich allerdings auf den ersten Blick so darbietet —

und finde darin das zweite in *Vahi-Tigan* enthaltene Wort. Es bleibt also noch übrig einen König gleichen Namens nachzuweisen. An *Tegin* oder *Tughân* طغان darf man kaum denken.

Die sprachlichen u. s. w. Ergebnisse dieser Bemerkungen würden sich nun so herausstellen:

1) راذی راتی *râδî*, *râtî*, Vorstand etc.
2) منودینشن *minûdîneschn*, Anhänger des himmlischen Gesetzes.
3) منوزی *minûzai*, Paradiesbewohner, selig.
4) اتوری *athuri*, Feuerverehrer.
5) ستان *sitân*, lobend, der Lobpreisende.
6) اف *af* (= Sanskr. *av*, lat. *av-eo*, in der Zusammensetzung *afă* und *afĭ*) Lob, Preis, *salus*, Heil, Segenswunsch, سلام, دعا گوی, in der Bedeutung dem Sanskrit *sri* vor Eigennamen entsprechend[6]).
7) افون *afûn* Plur. (?), Lobpreisungen, Segenswünsche oder vielmehr *afavan* =
8) افونی *afavani*, contrah. *afûni* einen Segenswusch sprechend; دو افونی *dû afûnî* zwei Segenswünsche sprechend.
9) افد افذ *afid*, *afiδ*, *afit*, *Lob Gottes*, *Lobpreisung*, das Wort, wodurch das Lob Gottes ausgesprochen wird; *aveto*, z. B. افد نوك *afid nivak*, *ave pure!*
10) افتدستا افدستا افستا اوستا ابستا استا *aftidsitá*, *afidsitá*, *afistá* und *afastá*, *avistá* und *avastá*, *abistá*,

6) Das auf dem Altarschaft einer Münze ***Bahram IV.*** (Mordtm. Z. VIII, S. 62, № 125; Mél. asiat. III, S. 455; Bull. T. XVI, S. 22) vorkommende افگو heisst wohl der ***Af***, d. i. ***einen Segenswunsch Sprechende*** دعاگوی. Auf den Münzen ***Chosrau's I.*** ist aber das selten vorkommende ***af*** doch wohl nur Abkürzung für ***afzu.***

ustâ. Die Lobpreisung Gottes. Ursprünglich also der Hauptinhalt und als *Zend-Avastâ* u. s. w. der Name des heiligen Buches der Parsen. Schon Hyde (S. 337) führt unter den verschiedenen Benennungen des Zendavasta افستا *Afadestâ* an; vgl. Meninski s. v. افستا زند.

11) افتد افدستان افستان افستانذ *aftid*, *afidsitân*, *afistân*, *afastân*, *afistânδ*, der Lobpreisende.

12) ور *ver*, ihm, ihr, ihnen, denen. Bezeichnung des Dativs. Bei den Zeitwörtern = *ver*- *weg*-.

13) ور *var*, *ver*. Glaub-, der Glaube.

14) ورشن *vareschn*, der Gläubige. Plur. ورشنان *vareschnân* die Gläubigen.

15) ورست *varest*, der Gläubige. Plur. ورستان *varestân* die Gläubigen.

16) زك *zak*, dieser, der da ist — *hicce*.

17) طيگان, تيگان *Tigan*, Name eines Königs von Chorâsân.

—

18) Soll ich über die verschiedenen Formen des in meinem letzten Aufsatze besprochenen افزود u. s. w. meine aus den Münzen gewonnene Ansicht aussprechen, so würde ich sie so geben:

Infinitiv.

افزودن *afzûden*, vermehren etc.

Particip. präs.

1) افزود افزودی *afzuvad*, *afzuvadî* (= افزوند *afzuvand* u. افزونده *afzuvandeh*).
2) افزون افزونی *afzuvan*, *afzuvani*.
3) افزو افزوی *afzuv*, *afzuvi* d. i. Spiegel's (Huzv. Gr. S. 185 u. § 21, 2) *afzubi*.

} vermehrend, Vermehrer.

Contrahirt konnten diese verschiedenen Formen *afzūd* u. s. w. lauten.

Particip. prät. — (Imperativ?).

افزود *afzūδ*, *afzūt* = افزوده *afzūdeh*, *vermehrt*, d. i. der da *vermehrt* hat (است) oder *vermehrt* worden ist (شد).

Das د ist hier beständig ט *th*, *t;* bei dem Part. präs. ו *d*, nie د.

Es versteht sich von selbst, dass nun افزو *afzuv* u. s. w. nicht *augeatur* heissen wird, und Hrn. Prof. Spiegel's Übersetzung durch *Vermehrer* ausser allem Zweifel gesetzt ist. Vgl. hierzu Bull. T. XVI, S. 34, Mél. asiat. T. III, S. 460. Mein früheres *afzuveδ augeatur* sollte aber kein Optativ, sondern ein Imperativ sein, wie بود; es klang an *afiδ aveto* an. Und entschieden habe ich diese meine frühere Ansicht noch nicht aufgegeben, weil ich noch einige Schwierigkeiten nicht gehoben sehe, wenn man افزود گرمن *majestate adauctus* übersetzt. Freilich weiss ich nicht, ob sich überhaupt ein solcher Imperativ im Pehlewy nachweisen lässt. *Afzu* aber hätte nach der Analogie von افسو oder افشو *komme* (s. Vullers Lex. s. v.), *blühe*, *gedeihe!* u. s. w. bedeuten müssen. Mir müssen uns in der Pehlewy-Münzkunde fast jeden Schritt vorwärts erkämpfen. Niemand, der das kennt, wird sich daher über ein solches Schwanken wundern können.

Die obigen Bemerkungen waren zum grössten Theil schon gesetzt, als sich mir zwei neue Veranlassungen darboten, denselben noch einige Worte hinzuzufügen. Ich hatte Gelegenheit die Pehlewy-Münzsammlung

Sr. Erlaucht des Grafen S. Stroganov zu untersuchen, welche, wenngleich nicht gross an Zahl — sie enthält 28 Münzen — doch einige höchst merkwürdige Münzen enthält. Es sind Münzen von *Schapur I.* und *II.*, *Varahrân IV.*, *Jesdegird I.*, *Valagesch*, *Dschamasp*, *Kobad* (eine vom J. 35 mit der Inschrift: [Pahlavi] يوجكر u. s. w. S. 116, Anm. 2)), *Chosrau I.* (eine mit dem Jahre [Pahlavi] שׁוּבַע *sieben*), *Chosrau II.*, *Ubaidullah b. Siad*, *Omar* عمر, auf dem Rande: *afid Harûn*, *ave Harûn!* a. 124 und a. 127, auf dem R. *afid nivak*, *ave(to) pure!*

Nun ist mir so eben der zweite Band von Spiegel's Avesta zugekommen. Ich finde da (S. LXXXIV) als die Benennung des «Reinigers» in den neueren Dialecten يوزداثرگر und kann mich der Vermuthung kaum enthalten, dass das eben angeführte, bis jetzt zum ersten Mal auf der Kobad-Münze erscheinende Wort يوجكر zu lesen und eine Abkürzung (?) des von Spiegel erklärten Wortes sei; vgl. يوزيدين *reinigen* (einen Brunnen). Wäre dem wirklich so, so würde die Frage hinsichtlich der Münzstätten entschieden sein. *Ath* wäre beständig = *athuri; rd* = *rad* u. s. w. Ferner bestätigt Spiegel (S. LXIV) die schon von Anquetil (vgl. Kleuker, Zendavesta Th. III, S. 237) angeführte Benennung eines Feuertempels: در مهر *Derimihr* und übersetzt dieselbe: *Thor des Mithra.* Es wird mir daher immer wahrscheinlicher, dass das auf Münzen vorkommende *Baba Thor*, wirklich nichts anderes als *Tempel* bedeutet. Auch dieser Umstand dürfte ein neuer bedeutungsvoller Fingerzeig zur ferneren Erklärung der bisher für Münzstätten gehaltenen Abkürzungen sein.

(Aus dem Bulletin hist.-phil. T. XVI № 8. 9.)

$\frac{14}{26}$ Januar 1859.

IV. Bericht über drei *) vom wirkl. Staatsrath Chanykov eingesandte afghanische Handschriften, von B. Dorn.

Ich habe die Ehre der Classe hierbei wieder drei afghanische Handschriften vorzulegen, welche der in der Überschrift genannte Reisende für das asiatische Museum erworben hat. Es sind:

1) Dschami's *Jusuf und Sulaicha* bearbeitet von *Mulla Abdul-Kádir Chaṭak* ختک.

2) ذخیرة القاری *Schatz des Koranlesers*, ein religiöses Gedicht von *Akram's Sohn Dscheldl Ghusy* دکرم زوی جلال غسی, verfasst i. J. 1215 = 1800, abgeschrieben i. J. 1217 = 1802 von Muhammed Bachsch محمد بخش.

3) Eine religiöse Abhandlung von *Akhund Husain*, verfasst i. J. 1060 = 1659.

---

*) Vgl. III. Bericht, Bullet. T. XVI, N° 6. 7.

$\frac{14}{26}$ Janvier 1859.

Nouvelles recherches sur l'historien Wakhoucht, sur le roi Artchil et sa famille, et sur divers personnages géorgiens enterrés à Moscou, par M. Brosset.

§ 1.

Depuis plus de vingt ans je n'ai omis aucun des moyens en mon pouvoir, pour me procurer des renseignements exacts sur l'historien Wakhoucht. J'ai inspecté, entre autres, avec le plus grand soin, l'église souterraine de la Visitation, au couvent du Don, à Moscou, lieu de sa sépulture, sans pouvoir y reconnaître sa tombe parmi plusieurs qui se trouvent là sans inscriptions ou placées dans des conditions d'obscurité, défavorables à la lecture des épitaphes; j'ai consulté le prince Giorgi Awalichwili, allié à la famille royale géorgienne par le mariage de Léwan, père de Wakhtang VI, avec une de ses ascendantes, et mort à Moscou, il y a quelques années, dans un âge très avancé, qui m'a donné de bonnes notices, malheureusement incomplètes, sur le prince dont je m'occupe, et qu'il avait personnellement connu. Enfin les papiers des Archives de Moscou et divers ouvrages imprimés en Russie ont augmenté de quelques

faits mes connaissances, mais tout cela laisse encore beaucoup à désirer.

Dans ces derniers temps j'ai pu réunir quelques sources nouvelles: 1° les papiers de feu M. l'académicien Boutkof, de la Classe de langue et de littérature russes, et quelques matériaux inconnus, dont j'y ai trouvé l'indication; 2° une importante communication, que je dois à l'obligeance de M. Paul Savélief; 3° des travaux du laborieux historien de la Géorgie, conservés au Dépôt topographique de l'État-Major, à St-Pétersbourg; ce sont les pièces dont je me propose de rendre compte ici.

Lorsque je publiais, en 1842, la Description géographique de la Géorgie par Wakhoucht, je n'avais encore pu m'assurer si ce prince avait accompagné le roi son père en Russie, en 1724; le fait ne me fut positivement connu que quelques années plus tard.

Nous savons, presque en toute certitude, que le roi Wakhtang VI naquit le 15 septembre 1675, et ce, d'après ses propres notes manuscrites, publiées dans le Bulletin scientifique t. VIII, N° 20. Pourtant ce prince lui-même a indiqué une fois sa naissance en 1674; mais cette indication unique, déjà rejetée par nous, tombe devant une impossibilité physique, résultant de ce que son frère aîné Kaï-Khosro naquit le 1er janvier de cette même année. Sans scruter trop profondément des secrets qui, sans doute, resteront longtemps encore impénétrables, nous en sommes venus à savoir que Rostom, fils aîné de Wakhtang, fut enterré en 1689 au couvent de Thiris-Monaster, à quelques verstes au N. de Krtzkhilwan. Wakhoucht fut-il fils d'une autre mère, non moins inconnue que

celle de Rostom, nous l'ignorons; mais très probablement il naquit avant l'an 1696, époque presque certaine du mariage de son père avec la princesse kabardienne Rousoudan[1]). Je tire cette conclusion de nom-

---

1) V. Hist. mod. de la Géorgie, t. I, p. 95, 96; t. II, p. 14. Rousoudan était fille du prince kabardien Qiltchiqo ou Qoultchouq. Cela résulte des témoignages certains réunis dans le même ouvrage, t. I. p. 91, n. 1. Elle avait d'abord été fiancée au tsarévitch Bagrat, fils de Giorgi XI, qui fut livré par son père aux Persans et mourut à Qandahar en 1690, vraisemblablement avant que le mariage eût été consommé. Elle resta ensuite en Géorgie, au lieu d'être rendue à son père, impolitesse qui servit de prétexte à l'arrestation du roi Artchil, en 1693, par le même Qiltchiqo. Elle fut ensuite fiancée, puis mariée en 1696 au tsarévitch Wakhtang, cousin de Bagrat.

Quant au nom de famille de cette princesse, j'ai cru pouvoir lui attribuer, avec les Géorgiens, celui de Baqachwili, me fondant d'abord sur ce passage de l'Histoire moderne, t. I, p. 125, où il est dit que le roi Wakhtang, se rendant en Russie, fut rencontré dans le Digor, par les princes tcherkesses frères de sa femme; mais surtout sur deux passages d'une lettre du roi Wakhtang lui-même, 23 octobre 1724, où il dit que, du Digor il est passé chez les Baqachwili, qui ont été admis à la protection de l'Empereur, et que l'éristhaw du Radcha demanda la même faveur que les Baqachwili. Il est bien vrai que le beau-frère de Wakhtang, i. e. le frère de sa femme, шуринъ, est nommé Adil-Giraï, dans la liste des personnes de la suite du roi, sans que sa famille soit indiquée; mais ce nom de Giraï n'est pas exclusivement propre aux Khans de Crimée: c'est une appellation qui se rencontre fréquemment chez les Kabardiens et ailleurs.

A cela on peut opposer que M. Boutkof dit positivement, t. III[a]) de ses manuscrits, p. 42, que l'épouse du roi Wakhtang était une princesse de la Grande-Kabarda, de la famille Misostof, et que le prince Alexandré Iracliévitch fut aussi fiancé à une personne de la même famille, qui mourut avant la célébration du mariage; que la famille Misostof existe réellement encore dans la Kabarda, puisque le même, t. XV[b], p. 633, parle des exploits d'un colonel Raslambek Misostof, qui fit plusieurs incursions à travers la ligne du Caucase, sur les terres russes; qu'enfin au N° 49 de la liste imprimée de ses papiers on trouve une Исторія несчастныхъ Чиракесъ, composée par le prince Alexandre Misostof. Ainsi la famille kabardienne dont il s'agit est décorée du titre de prince, et quelques-uns de ses membres étaient chrétiens et au service de Russie avant

breux passages de l'Histoire du Karthli où il raconte à la 3e personne, comme César parlant de lui-même dans ses Commentaires, les diverses et importantes commissions dont il fut chargé, dès l'année 1717, par son frère Bakar. Si l'on m'objecte, ce qui est vrai, qu'en cette année Bakar lui-même n'était âgé que de 17 ans, que pourtant il régnait déjà, en l'absence de son père, et que conséquemment Wakhoucht pouvait bien être plus jeune que je ne le suppose, je réponds, que du moins Bakar, par la légitimité de sa naissance, était civilement apte, dès 1717, à remplir certaines fonctions indépendantes des conditions d'âge et de mérite personnel, tandis que la position de son frère Wakhoucht était, à cet égard, toute différente[2]).

De tout ce qui a été dit précédemment je persiste à conclure que Wakhoucht pouvait avoir une ving-

---

1804. Mais pour compléter ces indications je dois dire que le nom de Misostof ne figure ni dans les 10 vol. du Общій гербовникъ, ni dans la Бархатная книга, ni dans l'ouvrage récent du prince Dolgorouki, ni dans aucun livre de généalogies de la noblesse russe que j'ai pu consulter.

A tous les témoignages du respectable académicien je ne puis opposer que ceux, non moins puissants, de la lettre du roi Wakhtang; car si ce monarque est allé du Radcha dans la famille de sa femme, et si les princes kabardiens qui le reçurent chez eux sont les Baqachwili, suivant l'appellation géorgienne, la conclusion à tirer delà me semble très évidente. Les princes kabardiens Misostof pourraient bien être identiques avec ceux que les Géorgiens appellent Baqachwili. D'après le témoignage de l'auteur d'un mémoire anonyme sur les Tcherkesses, la nation kabardienne se divise, d'après le nombre des fils d'Inal, son fondateur, en quatre familles: Bek-Mourzin, Kaïtoukin, Misostof et Atajoukin. C'en est assez pour justifier le titre de Tcherkez-Batoni «Princesse de la Circassie,» attribué par les auteurs géorgiens à la reine Rousoudan.

2) On verra plus bas que M. Artémief désigne Wakhoucht comme «frère cadet de Bakar;» aucune preuve n'est alléguée à l'appui de cette assertion.

taine d'années en 1717, ainsi que je l'ai déjà exposé au long dans le Bulletin hist.-philol. t. III, p. 336. Il épousa, vers la même époque, Mariam Abachidzé, fille de ce thawad ou prince qui régna cinq ans en Iméreth, 1702—1707, et mourut à Tiflis en 1722, exilé de son pays par suite des troubles politiques. La détermination de l'époque du mariage de Wakhoucht résulte très approximativement de ces faits, qu'il vint en Russie, en 1724, avec deux fils et deux filles, et que notamment sa fille Alexandra, morte le 8 avril 1789, à 68 ans, 7 mois et 29 jours, était née le 12 août 1721.

Occupé, dans sa jeunesse, d'études sérieuses, Wakhoucht fut accusé de *franciser* et reçut de son père l'injonction de cesser la fréquentation des religieux catholiques romains, établis à Tiflis, auprès desquels il doit avoir puisé beaucoup d'utiles renseignements; car il cite dans ses écrits et les Annales de Baronius et des ouvrages de chronologie, en polonais. Sous les règnes si agités de son père et de son frère, il remplit divers emplois militaires et civils qui supposent que, jeune encore, il se distinguait par une sagesse convenable et par la bravoure, cette qualité innée de la race géorgienne. Il suivit son père en Russie, en 1724, et quitta la Géorgie, comme je l'ai dit plus haut, avec deux fils, Ioané et David, et deux filles, dont une seule est nommée, non directement toutefois (la princesse Maria), dans la liste officielle des émigrants géorgiens de cette époque. Les noms des deux princesses, Alexandra et Mariam[3]) m'ont été commu-

3) Je crois devoir rappeler en quels termes singuliers s'exprime

niquées pour la première fois en 1842, par le prince Giorgi Awalichwili, dans une note dont voici la traduction textuelle et intégrale:

«Les fils du roi Wakhtang étaient Bakar et Giorgi, enterrés après leur mort au monastère du Don. Le second mourut en 1785 [4]); Bakar fut père d'Alexandré et de Léon; Alexandré, de Iégor Alexandrovitch Grouzinski [5]). Les petits-fils de Léon sont les princes Nicolaï, Iacob et Sergi Iacovlévitch et leur soeur, la princesse Alexandra Iacovlevna.

«Quant à ce qui concerne Wakhoucht, l'auteur de l'Histoire de Géorgie, enterré au Donskoï-Monastir,

---

à ce sujet l'une de nos listes de la suite du roi Wakhtang, cotée N° 184 dans la liasse 19, aux Archives de Moscou, Affaires géorgiennes.

«Le roi; ses deux fils (Bakar et Giorgi); son frère (Simon; deux frères naturels, Constantin et Andarnas ou Afanasi, et une soeur naturelle, Anna, sont nommés à-part); .....

«La reine; deux fils et une fille; la femme du fils de la reine; fils et filles du fils de la reine, quatre personnes; ...»

Dans une autre liste, N° 3; «Le roi Wakhtang; la reine Rousoudan et sa fille; Giorgi, leur fils cadet.» Rien de plus. J'explique ici l'absence du nom de Bakar, par la circonstance que peut-être toutes les personnes de la famille royale n'étaient pas arrivées en même temps.

Dans une autre enfin, du 8 novembre 1724: «Wakhtang et Rousoudan; Bakar et Anna, fille de Giorgi éristhaw; Glorgi, fils cadet; Wakhoucht, fils naturel, et Mariam, fille de Giorgi Abachidzé, avec leurs fils Ivan, et David, et deux filles; Piasta ou plutôt Paata, fils naturel.»

On conviendra que cette manière de mentionner à part les fils du roi et ceux de la reine est très extraordinaire et fort propre à soulever des questions d'autant plus embarrassantes à résoudre, que l'histoire n'attribue au roi Wakhtang d'autres filles que Thamar et Anna ou Anouca, mariées avant son départ de Géorgie, et qui y restèrent; v. le Tableau généalogique.

4) Bakar, † 1er février 1750, et Giorgi † 19 décembre 1786, comme le prouvent leurs épitaphes.

5) Mort en .... à Liskovo, non loin de Nijni-Novgorod.

je ne sais en quelle année il mourut; mais par un témoignage de sa propre main[6]) je sais qu'au 27 novembre 1770 il était encore vivant. Il a laissé trois enfants: le prince Ioané Wakhouchtovitch, qui avait au service le grade de colonel et mourut en 1783, et deux filles, Alexandra et Mariam, mortes sans avoir contracté mariage.»

Cette note, si positive, mais tout à la fois un peu inexacte et trop incomplète, nous fait connaître au moins l'état de la famille de Wakhoucht au moment de sa mort. D'autre part, dans la liste officielle de la suite du roi Wakhthang ou trouve deux noms des fils de Wakhoucht: 1⁰ Ivan; 2⁰ David, vivant en 1724, mais dont la trace nous échappe entièrement depuis lors, tandis que plus tard son nom est remplacé par celui de Nicolas, chez Güldenstädt, dans son Tableau de la famille royale du Karthli, jusqu'en 1773[7]), et chez M. Boutkof, dans une petite généalogie, tracée comme il suit de sa main:

---

6) Il s'agit d'un manuscrit khoutzouri, que je n'ai pas vu, mais qui était de la main du prince et d'un contenu religieux, si je n'ai pas oublié ce qui m'en a été dit par le jeune prince Zakaria Phalawandof, parent du prince Awalichwili.

7) Ce Tableau, très détaillé, ou plutôt ces notices, se trouvent dans le t. I des voyages de Güldenstädt, p. 334 suiv., et spécialemne la notice sur Wakhoucht, p. 336, № 23.

Le tsarévich Bakar.

Alexandre. Princesse Menchikof.	Le kniaz Léon.
Le kniaz Alexandre Grouzinski.	Le kniaz Iacof Grouzinski, conseiller d'état en 1807; il appelait *tante* la princesse Maria Wakhouchtovna Bagrationova.

Le tsarévitch Wakhoucht.

Le kniaz Ivan, †	Le kniaz Nicolaï, †	La princesse Alexandra, †	La princesse Anna, †	La princesse Maria Bagrationova, juillet 1807; elle recevait 1500 (sic) r. a. de pension annuelle, par oukaz suprême, du 15 septembre 1785.

On voit par ce Tableau, que M. Boutkof connaissait une 3e fille de Wakhoucht, la princesse Anna, née en Russie, morte avant son frère Ivan et avant ses soeurs, comme je le ferai voir plus bas.

M. Boutkof ajoute que, conformément à un oukaz du 9 juillet 1789, la fille du feu tsarévitch Wakhoucht, Daria (sic) Bagrationova devait jouir jusqu'à sa mort d'une pension, fixée par un oukaz du 15 septembre 1785, pour elle et pour sa défunte soeur Alexandra, à 1550 r. a.

En 1785 les deux princesses, Alexandra et Maria, restaient seules vivantes de la famille du grand historien. L'oukaz du 15 septembre 1785, fixant leur pension, doit avoir été rendu peu de temps après la mort, soit du prince Ioané, 1783, d'après le témoignage du prince Awalichwili, soit après celle d'un fils mentionné, mais non nommé, dans le Guide des antiquités et monuments remarquables de Moscou, en russe[8]), N⁰ 28 des épitaphes du couvent du Don, église de la Visitation, 6 décembre 1784. Quant à l'oukaz du 9 juillet 1789, il suivit presque immédiatement la mort de la princesse Alexandra, 8 avril de ladite année.

Ainsi le prince Ioané mourut en 1783, non pas colonel, mais général-major, dès l'année 1773, suivant l'assertion de Güldenstädt. Le prince Nicolaï avait précédé son père dans la tombe, après avoir vécu en simple particulier, d'après la même autorité.

---

8) Путевидотель къ древностьямъ и достопамятностямъ Московскимъ ..., ч. I, Москва 1791; ч. II ibid. 1792; ч. III, 1792; ч. IV, 1796, 8⁰. Cet intéressant ouvrage contient des notices historiques et autres sur tous les édifices et institutions de Moscou, et une collection très nombreuse d'épitaphes des personnages de toute classe enterrés dans les couvents et églises de cette ville. Il se trouve à la Bibliothèque Imp. publique et, grâce à notre collègue M. Kunik, celle de l'Académie vient d'en acquérir également un exemplaire complet.

Ce personnage, connu de Güldenstädt et de M. Boutkof, doit être né en Russie, a une époque inconnue. Domenti, autre fils de Wakhoucht, né en 1728, également en Russie, mourut en 1737, âgé de 9 ans, et est enterré dans l'église de N.-D. de Kazan, au Bogoïavlenski-Monastir, N° 30, p. 73 de la IIe Partie du Guide de Moscou, déjà cité. Enfin une autre fille du même, la princesse Anna, enterrée au couvent du Don avec ses autres parents, était née en 1745 et mourut 6 mai 1779, à 34 ans.

C'est ici surtout que je me trouve dans la plus grande perplexité. En effet le Guide de Moscou, IVe Partie, couvent du Don, p. 87 suiv., église de la Visitation, N° 28, mentionné tout à l'heure, contient cette indication:

«1784, декабря 6, (тѣло) царевича грузинскаго Вахунштія Вахтангѣевича, сына царя Вахтанга Леоновича; житія его было 55 л. 4 мѣсяца и 23 дней.»

«1784, 6 décembre. Le corps du tsarévitch géorgien Wakhounchti (sic) Wakhtangéévitch, fils de Wakhtang Léonovitch, mort à 55 ans, 4 mois et 23 jours;» né conséquemment le 12 juillet 1729.

Il est évident qu'ici quelque chose a échappé, au commencement, et qu'il doit être question, non de Wakhoucht lui-même, mais de l'un de ses fils, qui ne peut être que le général Ioané, dont la mort aura été inexactement portée en 1783 par le prince Awalof, au lieu de 1784. Ce ne peut être David, qui n'est mentionné qu'une fois, lors de son arrivée en Russie, et dont Güldenstädt ne dit pas un mot en 1773, pas plus que de Domenti, mort en 1737; ce ne peut être Nicolas, que le prince Awalof ne mentionne point

comme ayant survécu à son père: il ne reste donc plus que le prince Ioané, dont le nom aura échappé au compositeur, puis à l'auteur du Guide, lors de la correction des épreuves. En tout cas, le chiffre de 55 ans serait de beaucoup trop faible, même pour Ioané ou Ivan, puisqu'il vivait déjà en 1724: peut-être faut-il lire 65 ans, ce qui reporterait sa naissance à 1719, deux ans avant celle de sa soeur Alexandra.

Pour terminer notre liste mortaire, cette dernière princesse mourut le 12 mai 1789, et depuis lors sa soeur Maria put jouir à elle seule de la pension fixée pour les deux princesses; quant à elle, le prince Awalof ne mentionne pas l'année de son décès, mais les deux notes de M. Boutkof montrent qu'elle vivait encore en 1807, et l'on peut se fier sans aucun doute à son autorité.

Reste à déterminer le plus important, la mort de Wakhoucht. Il vivait encore les 10 février et 15 mai 1770, comme en font foi deux lettres du roi Eréclé II «à sa soeur la princesse Anna,» citées dans l'Histoire moderne de la Géorgie, t. II, p. 371, 373; le 27 novembre de la même année il traçait le mémento dont parle le prince Awalof dans sa note. D'autre part, il était déjà mort en 1773, lorsque l'académicien Güldenstädt rédigeait son Tableau si détaillé, et qui semble si exact, des familles royales géorgiennes, t. I de ses Voyages, p. 334, N^{0} 21, 22, 23. Enfin M. Platon Iosélian, dans ses notes sur les strophes 811, 812 du Discours en vers du catholicos Antoni 1er, Tiflis 1853, dit positivement que le savant prince mourut en 1772. Si cette date n'est pas incontestable, elle paraît approcher de très près de la verité.

Voici donc la généalogie complète de la famille de Wakhoucht, telle qu'on peut la dresser aujourd'hui, à l'aide de tous les matériaux connus:

Wakhoucht,
né vers 1696, marié vers 1717 à Mariam, fille de Giorgi Abachidzé, † ....;
† 1772, à 76 ans, enterré au Donskoï-Monastir.

Alexandra, née 12 août 1721, † 8 avril 1789, à 68 ans, 7 mois, 29 jours, enterrée au Donskoï-Monastir.	Ivan, né avant 1724, † 1783, ou mieux 6 décembre 1784; général-major.	David, né avant 1724, †	Domenti, né 1728, † 1737, à 9 ans, ent. au Bogoïavlenski-Monastir.	Nicolas, né après 1724, † avant 1772, simple particulier.	Anna, née 1745, † 12 mai 1779, enterrée au Donskoï-Monastir.	Maria ou Daria, née probablement avant 1724, vivait encore en 1807.

Comme ces minuties ont par elles-mêmes et auront surtout plus tard une grande valeur historique, j'y reviendrai à la fin de cette note, relativement à d'autres personnages. Pour le moment je termine ce qui concerne notre historien.

Les travaux de Wakhoucht sont connus: sa Géographie de la Géorgie et ses Histoires des royaumes et principautés de ce pays, depuis l'an 1469, publiées intégralement, en texte et en traduction, peuvent être appréciées du public savant. Je possède, en outre, un petit abrégé, en vers, des histoires de l'Ancien et du Nouveau-Testament, composé par lui-même et écrit de sa main, malheureusement sans date. Mais là ne s'est pas bornée l'activité de cet homme laborieux, pendant les 48 ans qu'il a passés en Russie[9]). La Description géographique de la Géorgie est accompagnée de 22 cartes, écrites en géorgien par notre auteur lui-même, et dont la graduation avait été tracée par un géographe inconnu, nommé Phélé ou Pélé, Peley. L'époque précise de ce beau travail n'est indiquée sur aucune des cartes; mais comme elles appartiennent toutes au grand ouvrage géographique du prince, terminé en 1745, ainsi que le fait voir la souscription de la Préface générale, on peut croire qu'elles ne sont pas d'une époque postérieure au texte.

Outre cet intéressant Atlas, j'ai eu le bonheur, grâce à la bienveillance du général Blaramberg, de pouvoir examiner, il y a quelques mois, au Dépôt topographique de l'Etat-Major de St-Pétersbourg, une

---

9) On sait aussi la part qu'il a prise à l'édition de la Bible géorgienne, en 1743.

magnifique pièce, de la main du savant tsarévitch, découverte par notre collègue M. Kunik, dans le cours d'autres recherches. Là, sous le N° 1260, se voit une énorme carte en huit feuilles, collées ensemble sur toile, écrite en grands caractères russes de l'époque, bien lisibles pour qui s'y est habitué. Les noms géorgiens sont transcrits avec toute la régularité que l'on pouvait attendre de l'illustre auteur; si l'on y découvre quelques fautes de langue, comme Арцрумская округа, et un petit nombre d'autres, il y aurait excès de pédantisme à les relever et à les critiquer. Voici la traduction du titre complet.

«Carte du royaume de l'ancienne Ibérie ou Géorgie, Георгія, contenant dix cercles ou provinces, entre les mers Caspienne et Noire, divisés en Ibérie Haute et Basse, et soumis a l'autorité supérieure du trône géorgien;

«La Haute-Ibérie ou Géorgie contient les six provinces de Kartalinie, de Cakheth, de Ran, de Qarabagh, de Mowacan ou Chirwan, de Daghistan et de Caucase-Oseth;

«La Basse-Ibérie contient les quatre provinces Caucaso-Souane; Égro-Aphkhaze, comprenant l'Aphkhazie, l'Odich et la Mingrélie; Odzrkhé-Gouria, avec le Dchaneth, et Meskh-Samtzkhé-Atabeg;

«Les rois de Kartalinie et d'Iméreth, s'attribuant le titre de leurs ancêtres, se nomment dans leurs protocoles rois de la terre Ibérienne:

«Composée par le tsarévitch Géorgien Wakhoucht Wakhtangéïévitch.

«La Haute et Basse Ibérie, en général, est située,

d'après les observations du tsarévitch Wakhoucht, entre les 58° et 67° de long. or., 39° et 45° de lat. N.»

Ce titre seul est une curiosité historique, en ce qu'il montre jusqu'où se sont étendues la puissance et plus tard les prétentions des monarques géorgiens et de chacun des souverains des divers royaumes dont se composa la Géorgie. Quant à la carte en elle-même, je ne crois pas qu'elle renferme plus, ni peut-être autant de noms que les cinq publiées avec la Description de ce pays, mais elle a l'avantage de présenter l'ensemble d'une manière très claire. Elle est, en outre, munie de signes indiquant les mines d'argent, de plomb argentifère, de fer, de cuivre simple et aurifère, de soufre, de sel et de salpêtre. Sous ce rapport elle pourrait, ce semble, être consultée avec fruit.

Par occasion, en me livrant à l'examen dont je viens de donner les résultats, j'ai pu consulter au même Dépôt quelques autres pièces intéressantes.

1°. Dans un grand portefeuille, N° 11628, arm. 6, tabl. 1, contenant des cartes qui se rapportent pour la plupart à l'expédition de Pierre-le-Grand, en 1722 et années suivantes, j'ai vu une longue carte pittoresque, sans graduation et coloriée, représentant l'Iméreth, entre la mer Noire, Bidchwinta et Batoum, la frontière du Karthli et la droite du haut Rion. Chacune des localités, peu nombreuses du reste, y est figurée par une forteresse, par une église ou une maison . . ., grossièrement dessinées. Les noms sont en géorgien, fort bien écrit, et en russe assez difficile à lire. Voici, comme échantillons, quelques notices qui se trouvent auprès de certaines localités, et qui ne manquent pas d'intérêt.

«Citadelle de Phothi, ville autrefois nommée Phasous; il y a un pacha à deux queues. Bâtie en 1723 par les Turks; il y a 50 gros canons.

«Citadelle d'Anaclia, occupée par les Turks, dépendant de Soukhoum; il y a 10 hommes.

«Citadelle de Soukhoum, en géorgien Aqou, résidence d'un pacha à deux queues, construite en 1723[10]) par les Turks; il y a 60 gros canons et 100 hommes.

«Zoubdidi; lis. Zoug-Did.

«Aphkhazeth ou Zouphou (Soouk-Sou); ville.»

Sur le bord du Rion on lit:

«Sadjawakho. Jusqu'ici remontent les grands bâtiments, portant canons.

«Wardis-Tzikhé. Forteresse, palais, grande et bonne mine d'argent; nombreuses mines de fer, établies nouvellement, par le roi Alexandré. Les gros bâtiments sans voile arrivent jusqu'ici, de Phothi, à l'embouchure du Rion.

«Sadchilao. Les bâtiments remontent, par la Qwirila, jusqu'à Chorapan.

«Satsiré (auprès de Nicortsminda). Il y a des mines d'argent et de fer.»

«Le lac Paléastome est représenté par un golfe s'unissant directement à la mer Noire, sans l'intermédiaire de la Dédobéra et de la Moltakwa.

«Tchkhar. Monastère de S.-George, nouvellement construit ou rebâti par le roi Alexandré, en 1737.»

---

10) Cette indication se rapproche beaucoup de celle, plus positive, contenue dans l'inscription sur marbre de la porte occidentale de ladite forteresse, savamment expliquée par M. le professeur Kazem-Bek, dans le t. III des Ученые записки Ак. Н. по I и III отдѣл., p. 612 sqq. L'inscription a été, en effet, gravée en 1140 H. = 1727.

Ainsi la carte entière ne peut être plus ancienne que l'année ici indiquée. Au dos, une inscription en russe, très effacée, laisse seulement lire ces mots: «Carte du pays d'Iméreth, écrite par.... envoyée à S. M. Impériale.»

2°. N° 1351, arm. 6, portef. 27, carte russe-géorgienne, d'une très jolie écriture, copiée 2 juin 1743, à Moscou, par le kaptainarmous d'artillerie Danilo Hetz.

N° 139, ibid. Jolie petite carte russe, des montagnes du Caucase.

N° 1346, ibid. Carte générale des royaumes géorgiens, ... avec les nations et contrées limitrophes, par le colonel et chevalier Bournachef; Tiflis 1784: grandeur de deux feuilles réunies.

On sait la part que prit le colonel Bournachef à la négociation du traité de 1783 et à l'ouverture de la route militaire à travers le Caucase. Il fut dès cette époque attaché à la personne du roi Ereclé, comme ministre russe et commandant les deux bataillons auxiliaires résidant en Géorgie. Ce devait être un bon observateur. Outre la carte ici mentionnée, j'ai dû à M. le colonel baron Ouslar la connaissance des deux curiosités typographiques suivantes, ouvrage du colonel Bournachef.

a) Картина Грузіи, или описаніе политическаго состоянія царствъ Карталинскаго и Кахетинскаго, сдѣланное пробывающимъ при его высочествѣ царѣ Карталинскомъ и Кахетинскомъ Иракліи Теймуразовичѣ и кавалеромъ Бурнашевымъ, въ Тифлисѣ, въ 1796 г. 8°. 38 р.

b) Описаніе горскихъ народовъ.. 8°, 20 p., sans nom d'auteur.

Ces deux pièces sont imprimées, la 1re въ Курскѣ, въ типографіи Курскаго приказа общественнаго призрѣнія, 1793; le seconde, là même, 1794. Elles se trouvent à la bibliothèque de l'État-Major, NN° 686, 708, et renferment des notices très intéressantes sur l'état du pays.

3°. N° 1257, arm. 6, portef. 28, carte générale des royaumes géorgiens, du Cakheth, de la Kartalinie et des pays du S., en russe.

4°. Il y a encore, dans le portefeuille mentionné au N° 1) deux toutes petites cartes locales, tracées le 22 août 1770, probablement lors de la campagne du comte Tottleben, du côté d'Akhal-Tzikhé, par le lieutenant Iégor Néklioudof.

Toutes ces cartes, bien inférieures évidemment à celles que dresse aujourd'hui l'Etat-Major, soit pour l'exactitude astronomique, soit pour l'orographie et la position des lieux, sont pourtant très intéressantes pour la connaissance des noms propres et pour l'indication des circonstances géodésiques et autres, telles qu'on les connaissait il y a cent ans. Je ne ferai à ce sujet qu'une seule remarque, dont l'objet a fortement excité mon intérêt. Sur presque toutes les cartes que je viens d'énumérer, on retrouve, après l'Engour, la rivière nommée «Дацкая» coulant entre Anaclia et Ilori, ou simplement «Дади,» à l'E. de la rivière Егри; or la Dadi, qui a disparu des cartes modernes, où elle est remplacée par l'Erti-Tsqal, mais que Wakhoucht a également placée sur sa carte d'Iméreth, tirait son nom d'une forteresse Dad, figurée sur une petite carte

de l'Atlas joint au voyage de M. Gamba. La ruine de ce château-fort n'est plus connue que sous le nom de Nadjikhouri, altération mingrélienne de Natzikhwari «lieu qui a été une forteresse.» J'avais longtemps cru pouvoir faire dériver le titre de Dadian de celui de ladite forteresse, comme Bédian provient sans aucun doute de Bédia. Maintenant je regarde comme bien plus probable l'étymologie persane *dad*, juge, d'où l'armenien *datavor*, ayant le même sens.

Indépendamment des travaux géographiques que je viens de faire connaître, Wakhoucht avait aussi tracé, en 1735, pour une Altesse royale ou impériale (Царскаго), un Atlas complet, de huit cartes, dont la description très bien faite et très détaillée, rédigée par M. D. Tch. Art'mief, de Kazan, le 1[er] février 1851, m'a été communiquée depuis longtemps par M. Paul Savélief. Voici l'analyse de cet intéressant travail.

La bibliothèque de l'Université de Kazan possède, sous le N. 1679 du Catalogue des documents, un Atlas géorgien, dessiné à la plume, composé primitivement de huit cartes, dont il ne reste plus que quatre entières, sur grande feuille, et une sur demi-feuille, dont la moitié a été arrachée. Le titre général, en géorgien, indique que les cartes sont tracées en «lettres latines;» suit un titre en russe, qui paraît être de la main même de Wakhoucht, car il se termine ainsi: «Трудами, тщаниемъ и стараниемъ нижайшаго Вашего Царскаго Высочества слуги, того государства царевича Вахушти ....» Ces expressions semblent indiquer que l'auteur avait travaillé, non pour une personne de sa famille, son père, p. ex., ou l'un de ses oncles, auquel cas il n'aurait pas employé des termes si humbles, mais

bien pour quelque personne Impériale, comme le dira plus bas M. Artémief.

Suivent les titres des huit cartes qui devaient composer l'Atlas, et que je suis obligé de retracer ici en russe, pour en conserver l'orthographe et l'originalité.

«1. ли҃тъ ѡписание імѣется ц҃рства картвелского «іли іберитиского, іли геѡргиского. райскаго[11]). кахе-«тискаго кухетиского іерети҃кого[12]). лейн'ского іли да-«ги҃танского. малого кабарда. моваканского си есть «ширванского. овсякого сванского аланского. самъ-«цхесаатабагоского еже есть Ме҃хиского до трапе-«зона кари угорода икáри котóры есть карси і малые «сомхиты а вней рѣки ра҃скаго іли аразъ.

«2. Ли҃тъ описание імѣется о҃ще называемаго пре҃-«де аѳхазйі ра҃нство же его імени имѣютъ імерети «ѡдиши іли мегрели апхази жихи аланы свани басна-«ни, тагаури, гурпа лазы іли жихи до моря понтискаго «ѡколѡ егѡ малые ча҃ти са҃цхе ка҃тлиі и кабарды.»

«3. ли҃тъ ѡписание імѣется са҃цхе са Атабагѡ-«ского . . . . (слово выскоблено) еже есть ме҃хи «Азрꙋма, караки малое чи҃лѡ ѡ҃ во҃тока и севера «картли імерети і гꙋрия начертаннѡ.»

«4. ли҃тъ описание імѣется ц҃ртва ка҃твелскаго «которое россиане называютъ Грꙋзиею патриа҃х-«скаго города которѡй нарицается мцхета і двало҃ «тагауровъ куртауловъ киштовъ. ѯꙋрцꙋковъ гли-«говъ ѡколо которогѡ кахъ ранъ со҃хитовъ каръ «жава҃ выши картла своегѡ града Тиѳлиса.»

«5. ли҃тъ ѡписание імѣется кахети кухети эрети

11) Ранскаго.
12) Імеретинского.

«і дидо пшави хевсѹри до гиша, яже н҃нѣ нарицаетъся
«кахи ѡколѡ лекзиі мовоканиі раны і ка҃тли описан҃ни.»

«6. ли҃тъ ѡписание імѣется мовакайскаго си есть
«ши҃вани всея леѯкиі іли даги҃тана ѡколѡ егѡ ранъ
«сомхиты кахеты рѣка рахсомъ іли арази.»

«7. ли҃тъ ѡписание імѣется малые сомхеты іли
«ірана или ерманиі ранскои отъ севера і. захождения
«кахетиі ка҃тли і кариі до горы і езера вана начер-
«танное.»

«8. ли҃тъ описание імѣется Самцхесаатабагѡ якоже
«выше есть описание ѡбаче же сие ве҃ма лѹтчѣе и
«іскѹснѣйшѣе является быть.»

ces mêmes titres sont répétés sur les cartes, en langue géorgienne [13]).

I. La 1re des cartes restantes représente la Géorgie en général, entre 66° et 82° de long. or. 38° et 48° de lat. N., avec une triple échelle: de 102 verstes; 17 milles, de six verstes chacun; 60 minutes au degré. La division en verstes a été marquée sur toute la carte, au moyen d'un instrument aigu, et les couleurs y sont si peu épargnées qu'elles rendent la lecture des noms très difficile. On y lit, dans une sorte d'écusson:

«Нынѣ вновь начертанная карта или рука[14]) царства
«Имеретіи или всея Са-Картвело, что̀ среди двухъ
«морей: Понтійскаго и Каспійскаго. Картли, Самц-
«хе что̀ Месхія, Осетія, Дзурдзуки, Рани, Имеретія,
«Одиши или Мингрелія, Абхазія, Сванетія, Сомхетія,
«Кахетія, Ширванъ, Леки или Дагестанъ, Пчави или

13) M. Artémief mentionne, comme l'ayant aidé à lire plusieurs de ces titres le hiéromonaque géorgien Alexandré Okropiridzé, attaché à l'Académie ecclesiastique de Kazan.

14) C'est le mot géorgien რუკა, tableau.

«Малая Кабарда мною (т. е. описаны) съ поспѣшною «охотою. Вашъ слуга царственный Вахушти. Гербы «или знаки всѣхъ тѣхъ частей порознь выше вы- «ставлены. 1735 генваря 22.»

Les armoiries dont il est parlé dans la notice précédente, et qui se voient sur la carte même, sont telles:

1°. Aphkhazie: de sinople, à une chèvre courant à gauche; en chef, trois croissants les pointes en bas.

2°. Gouria: en champ rose-pâle, cerf courant à gauche; en chef, une étoile de gueule.

3°. Odich ou Mingrélie: en champ jaune-pâle, sanglier courant à gauche, tenant dans ses pattes de devant un étendard où est représenté, entre quatre étoiles, un oiseau blanc, tourné à gauche.

4°. Iméreth: d'azur, à un cerf allant à gauche, avec une croix à quatre pointes entre les cornes; sur son dos une pleine lune et en chef une couronne.

5°. Sakarthwélo ou Grouzie: d'argent, à un S.-George vainqueur, bondissant à gauche sur un cheval blanc et frappant le dragon de sa lance. Au coin droit, par en haut, sort une main, posant la couronne sur S.-George.

6°. Armoiries de l'état: de sinople, à deux lions soutenant, sous une couronne, un écu tranché en deux parties. En chef, sur champ d'argent, un vêtement royal d'or et une chemise; en bas, d'argent, écartelé: au 1er, un sceptre; au 2e, une harpe; au 3e, une fronde avec une pierre; au 4e le sceptre et le cimeterre, en sautoir.

7°. Autres armes du Sakarthwélo: d'azur, à un ange debout, tenant à droite un cimeterre, à gauche un fourreau.

8°. Cakheth: en champ rose, un cheval ailé, allant à gauche, tenant de son pied droit de devant un étendard de gueule; en chef, une couronne.

9°. Somkheth: d'or, à une panthère couchée, à gauche; entre ses pattes de devant, une lance; sa tête, la gueule ouverte, est levée vers le haut; là sont une couronne et, plus haut, une tête coiffée d'un bonnet triangulaire, rouge.

10°. Chirwan: de sinople-pâle; un cerf, allant à gauche; du pied droit de devant il tient un étendard de gueule, portant une croix ou une étoile.

11°. Lesghistan ou Daghistan: de sinople, aux rochers d'argent, d'où se précipite à gauche un sanglier, tenant un étendard rose.

12°. Samtzkhé-Saatabago ou Akhal-Tzikhé: de sinople, à un mouton tourné à gauche, tenant dans ses pieds de devant un grand étendard, où se voit un sabre nu, entre deux étoiles.

13°. Kartalinie: de gueule, à un lion couché, occupant, à partir de la gauche, la moitié de l'écu; tenant dans ses pattes un sceptre; sur l'autre moitié, à droite, un veau couché, tenant dans ses pieds de devant un sabre en sautoir sur le sceptre du lion; en chef, une étoile.

14°. Souaneth: en champ d'azur, des montagnes, au milieu desquelles un ours, marchant à gauche.

15° Oseth: en champ cannelle, des montagnes, au milieu desquelles une panthère, courant à gauche.

16°. Ran: de sinople, à une araignée tendant ses fils, dans un cadre, de gueule.

IIe carte, la 3e d'après le titre général. Le Samtzkhé, entre 70°30′ et 75°30′ de long. or., 40° et 44°

de lat. N. Dans le coin d'en bas, à gauche, inscription géorgienne, indiquant l'époque de sa rédaction, 20 janvier 1735. Tout auprès, les armes du Samtzkhé, un peu différentes de ce qui précède, ci-dessus, N° 12. Ici, en effet, au lieu du mouton couché, se voit une panthère ou animal analogue, tenant dans ses pattes de devant un drapeau, avec la figure d'un sabre, entre deux étoiles, placées dessus et dessous.

IIIe carte, la 4e de l'Atlas. La Géorgie, entre 40° et 45° de lat. N. et 74°30', 77° de long. or. Une inscription fait connaître qu'elle a été rédigée par le même tsarévitch Wakhoucht, le 7 janvier 1735. Plus loin les armes de l'état. Dans le coin supérieur, à droite, le Plan de Tiflis et des environs, et plus haut l'explication dudit Plan, qui occupe $1/8$ de la carte; les détails en sont extrêmement fins, les degrés sont divisés en verstes et en milles.

IVe carte, la 5e de l'Atlas. Le Cakheth, entre 41° et 45° 15' de lat. N. et 76° et 79° 30' de long. or.; on y lit que la carte a été composée «отъ меня же трудящагося грузинскаго царевича Вахушти, года 1735, генв. 24.»

V^e carte, la 6e de l'Atlas. Mowacan et Chirwan, tracé sur la longueur du papier, parce que le pays s'étend en latitude, entre 40° et 42° lat. N., 79° et 82° de long. or. 29 janvier 1735. Il n'en reste que le bas. Plus loin les armoiries.

Ainsi les cinq cartes de l'Atlas de Kazan ont pu être écrites par un seul homme dans l'espace de 22 jours, et probablement, d'après le calcul du temps, les trois manquantes avaient été rédigées entre le 7 et le 20, le 24 et le 29 du mois de janvier 1735. Le tsarévitch

pouvait à bon droit dire de lui «отъ меня, трудящагося...»

A la fin de sa description M. Artémief émet l'opinion, qui me semble insoutenable, que Wakhoucht était le fils cadet du roi Wakhtang; il ajoute encore que, selon lui, l'Altesse Impériale pour laquelle était dressé l'Atlas en question, est plus probablement l'Impératrice Anna Ioanovna, qui monta sur le trône le 4 févr. 1730. Or, s'il n'est guère à présumer que Wakhoucht ait rédigé ses cartes pour quelqu'un des membres de sa famille, je ne puis non plus comprendre ce terme de Царское Высочество attribué à la souveraine. Toutefois ce que nous savons de la vie du savant tsarévitch est si peu de chose, que nous ne pouvons non plus déterminer l'Altesse pour laquelle son énorme travail fut entrepris. Enfin M. Artémief nous apprend que l'Atlas dont il s'agit est entré à la bibliothèque de l'Université de Kazan en 1809, avec d'autres livres provenant du prince Gr. Al. Potemkin Tavritcheski. Peut-être, ajoute-t-il, trouvera-t-on plus tard les cartes manquantes, comme on a découvert depuis peu à Odessa les dessins du voyage de Grigorovitch Plaki-Albof-Barski, qui se trouvaient précédemment chez Potemkin, et dont une partie appartient à l'Université de Kazan.

Quoi qu'il en soit, je remercie bien sincèrement les personnes à qui je dois ces intéressants détails.

§ 2.

J'ai promis plus haut de donner de nouveaux renseignements sur d'autres personnages des familles royales géorgiennes: je vais d'abord compléter ma No-

tice sur les séjours du roi Artchil en Russie; v. Bull. hist.-philol. T. XI, p. 172, 215; Ученыя Записки .. по I и III отдѣленіямъ И. Ак. Н. Т. II, p. 545, et Mélanges Asiatiques T. II.

On a vu dans cette Notice qu'entre la demande du roi Artchil, de venir en Russie, septembre 1680, et son arrivée à Terki le 30 juillet 7190 — 1682; à l'embouchure Tsarienne du Volga, къ Цареву потоку, le 31 août; à Astrakhan, le 1er septembre 7191—1682, il s'écoula deux ans entiers, sans qu'aucun fait connu explique de si longs délais. Il est maintenant fort probable que ce temps fut employé en négociations, pour décider si et comment le prince serait reçu. Sur ces entrefaites le Tsar Féodor Alexéïévitch était mort, au grand regret du malheureux roi, le 27 avril 1682. Les solennelles vétilles de l'étiquette ont une valeur incontestable, puisque c'est dans ces petites choses que se montre la vraie signification du fait principal. A Moscou, on y attachait une très haute importance.

Or, par un oukaz des Tsars Ioan et Pètre Alexéïévitch, un certain Alechko Khitrovo, dont le rang ne m'est pas connu, avait été chargé de recevoir à sujétion (къ подданству) le roi Artchil, d'envoyer à cet effet des troupes à sa rencontre dans la Petite-Cabarda, ce qui fut réellement exécuté, et de le traiter comme l'avait été le tsarévitch Nicolas en 7161 — 1652, 3. Mais Artchil, qui avait avec lui une suite de 160 à 162 personnes, refusa une telle réception, parce que sa suite était plus considérable que celle de son devancier. Quant au Tcherkesse Ali-Mirza et à Khatchir, prince de la Petite-Cabarda, qui l'avaient escorté jusqu'à Terki, ils eurent chacun pour récompense une

pelisse de fouine, de 32 r., et des pièces de drap, en tout 132 r. par chaque jour qu'avait duré leur service.

Le roi Artchil se plaignait d'avoir consommé toutes ses ressources dans les montagnes, de n'avoir pas de quoi s'approvisionner de vêtements pour l'hiver qui s'approchait, et demanda une allocation de 5000 r., énorme pour l'époque; il voulait aussi qu'on lui délivrât les vivres, pour lui et pour son monde, en nature et non en argent, ce qui lui fut accordé, et que de plus on mît à sa disposition une somme de 300 r. pour les besoins imprévus, на запросъ. Il prétendait être l'égal du roi Théimouraz, venu en 1658 en Russie, à qui il était alloué 3. r. par jour, pour sa nourriture, outre un poltina pour chacun de ses boïars; que le tsarévitch Nicolas et sa mère avaient reçu cette allocation de 3 r., outre 500 r. pour les besoins imprévus, tandis que lui, sa femme et ses trois enfants, ne recevaient que l'allocation, tout-à-fait insuffisante, de 4 r., et ses boïars six altyns ou 18 k. Enfin il consentit à recevoir les vivres en argent, sans parler des 300 r., et le débat se termina pour lors de cette manière, le 11 septembre 1682. Il lui fut alloué pour lui et sa femme, pour ses fils Alexandré et Mamouca et sa fille Daratcha (Daredjan) 4 r. par jour pour sa nourriture, la boisson non comprise: mais les Tsars refusèrent de rien ajouter aux 300 r.; autrement, qu'il eût à retourner d'où il venait. Ils ordonnèrent aussi de lui faire entendre doucement, qu'ayant été reçu à sujétion sans aucune vue d'intérêt, mais seulement par motif de religion, il n'avait pas à se plaindre. Il semble que ces réponses étaient fort justes; car plus tard, en 1725, le roi Wakhtang et sa femme ne reçurent que 3 r. par jour,

et pour la boisson, 1 r. 2 k. Ces curieux détails sont tirés du Rapport d'Alexis Golovin, le fonctionnaire chargé de régler toutes les affaires du roi Artchil, et d'autres papiers des Archives de Moscou.

Pour l'intelligence plus complète de ces faits, il faut remonter à une trentaine d'années en arrière. David, fils de Théimouraz 1er, de Cakheth, ayant été tué en 1648, à la bataille de Magharo, ce prince se retira en Iméreth avec les fils du défunt, dont le second, Nicolas, âgé de huit ans en 1652, fut envoyé par lui en Russie, auprès du tsar Alexis Mikhaïlovitch. On a, en effet, une lettre grecque de Théimouraz, reçue le 23 avril 7160 — 1652, qui annonce l'envoi de son petit-fils, que les ambassadeurs russes Nikifor Tolotchanof et Alexis Iévlef n'avaient pas voulu attendre, pour l'emmener, l'hiver précédent, à leur retour d'Iméreth. Suivant les extraits relatifs à sa réception, faits en 1682, à l'occasion de l'arrivée d'Artchil, quand le jeune tsarévitch fut admis, en 7162 — 1653, 4, à l'audience du tsar, le prince Ivan Andréïévitch Khilkof lui servit de pristaf. Nicolas arriva au palais en traîneau, donc en hiver, baisa la main du monarque, qui s'informa de sa santé et, l'ayant invité à dîner, lui fit présent d'une image. Quant au voyage de Théimouraz lui-même, une lettre grecque de lui, reçue le 24 avril 7164 — 1656, annonce qu'il désire se rendre en Russie; une autre, reçue le 25 avril 7166 — 1658, informe le Tsar qu'il est arrivé à Astrakhan le 8 septembre 1657, et qu'il est parti le 7 mars 1658 pour la capitale; une 3e, reçue le 2 mai de la même année, nous apprend qu'il est arrivé à Saratof le 11 avril et demande à aller à Moscou. On a aussi la copie d'une

lettre du roi Alexandré, d'Iméreth, datée de l'an 1658 et recommandant le roi, son beau père, à la bienveillance du tsar. En 7167 — 1658, 9, le roi Théimouraz «sujet du tsar,» étant arrivé à Moscou, le même prince Khilkof, son pristaf, alla le chercher dans une voiture Impériale (karéta) et le conduisit au palais à facettes. Quand il fit son salut, le monarque russe se leva et, au lieu de le laisser baiser sa main, l'invita à le baiser sur la bouche, ce que Théimouraz fit avec un «grand sentiment de crainte respectueuse,» comme le dit le narrateur officiel. Après quoi il offrit au Tsar une relique, que celui-ci reçut de sa propre main, fut invité à dîner, lui et son petit fils, et s'assit à la gauche du Tsar, qui but à sa santé. Les gens de sa suite prirent place à une table placée en travers (у криваго стола). Une dernière lettre grecque du roi, reçue à Moscou le 9 juin 7167 — 1659, annonce de Kazan qu'il est parti de cette ville pour la Géorgie. Tels sont les documents relatifs au premier voyage du tsarévitch Nicolas et à celui de son grand-père en Russie. Trois ans plus tard, Nicolas rentra dans son pays, mais bientôt de fâcheuses circonstances le forcèrent à chercher de nouveau un asyle en Russie. En 7174 — 1665, 6, il fut pour la seconde fois reçu à la cour du Tsar, et on lui fit, comme en 1657, trois rencontres: au perron, près de l'église de l'Annonciation; devant le palier du palais à facettes, et dans le palier du dit palais.

Tous les détails ayant été réglés pour l'admission du roi Artchil, telle fut la suite des événements. Il paraît que le Tsar Ioan Alexéïévitch n'était pas fort empressé de recevoir Artchil à Moscou, puisqu'il lui

fit insinuer par le prince Féodoul Féodorovitch Volkonski, qu'il lui conviendrait mieux de vivre à Terki, et qu'on lui paierait là la pension fixée pour son entretien. Bon gré malgré, Artchil se résigna, mais il obtint pour ses fils la permission de se rendre à Moscou: en 7192—1684, ses deux aînés, Alexandré, âgé de dix ans, et Mamouca ou Matthieu, de huit, arrivèrent avec une suite de 50 personnes. Ils furent conduits au palais en voitures de la cour, ayant pour pristaf le prince Volkonski et le diak Ivan Kazarinof, et reçus en audience par le Tsar assis, qui leur donna sa main à baiser et s'informa de leur santé.

Sur l'instante prière de leur père, un oukaz du 26 mars 7193 — 1685 autorisa ce dernier à se rendre lui-même à Moscou. Sur la route il fut traité comme l'avait été le roi Théimouraz en 7166 — 1657, 8. Il partit d'Astrakhan le 21 juin et arriva avec sa femme le 3 septembre. Il lui fut alloué, non comprise la boisson, une somme de 3000 r. annuels, pour son entretien, qui, le 11 février de l'année suivante, fut portée à 4000 r. Le 9 décembre on lui envoya une voiture Impériale pour lui-même et des chevaux pour sa suite, et le prince Féodor Ivanovitch Chakhofski fut chargé de veiller à ses affaires et à ses besoins. Il fut reçu à la cour le 14 décembre 7194 — 1685, avec ses enfants, ayant pour pristaf le prince Chakhofski et Kazarinof. Il était en voiture, et sa suite en traîneaux; il baisa la main du Tsar, qui le baisa lui-même à la tête et le fit asseoir auprès de lui. Tous ces renseignements sur la réception des fils d'Artchil et de ce prince lui même sont tirés d'extraits, faits en juillet 1760, lorsqu'il s'agissait du traitement à faire au roi

Théimouraz II, venant en Russie, comme nous l'apprend l'Histoire moderne de la Géorgie.

Après un séjour d'environ trois ans à Moscou, Artchil, cédant aux excitations de ses parents et sans doute à sa propre impatience, sollicita avec ardeur et obtint en 7196—1688, la permission de partir. Par un oukaz du 11 juin de cette année, il lui fut permis de le faire, en emmenant ses deux fils Alexandré et Mamouca et 60 personnes. Sa femme Kéthéwan resta à Moscou, avec sa fille Daria ou Daredjan et 94 serviteurs, recevant 2000 r. de pension annuelle. Le 18 juin, un autre oukaz enjoignit de donner au roi, jusqu'à Terki, une portion convenable de sa pension, qui était en tout de 4272 r., en 'aissant le reste pour sa famille, ainsi qu'il vient d'être dit. Un dernier oukaz, du 16 décembre 7197—1688, prescrivit de payer, sur les sommes du trésor, eu égard à la pauvreté du roi, une dette de 200 r. laissée par lui en souffrance. Enfin le 30 septembre 7199 — 1690, les deux fils aînés du roi rentrèrent en Russie, après la malheureuse issue de la tentative de leur père pour recouvrer son royaume d'Iméreth. Depuis le 10 mai, ils étaient aux frais du Tsar, et avaient reçu, outre la boisson, 213 r. C'est ici que se terminent mes notes authentiques concernant le roi Artchil.

Je reprends maintenant la suite des indications de M. Boutkof, qui, comme on le sait, s'est occupé spécialement de ce prince remarquable et a publié un curieux article sur son Testament, dans le Сѣверный архивъ, décembre 1824, N⁰ 23, 24, article mentionné au N⁰ 6) de la liste imprimée de ses oeuvres. Dans le t. 3[a]) de ses manuscrits, p. 38, se trouve la continua-

tion d'un écrit, dont le commencement nous manque malheureusement, où le respectable académicien retraçait l'histoire d'Artchil et un aperçu des événements contemporains en Géorgie.

Là il dit que le roi Artchil avait cédé à Pierre-le-Grand ses droits sur l'Iméreth, et qu'il fut enterré dans l'église de la Visitation de la S[e]-Vierge (Срѣтѣнія), au couvent du Don, construit par les rois géorgiens.

D'après l'autorité du Guide de Moscou, t. IV, p. 80, 82, le monastère Stavropigial du Don fut bâti lors qu'en 7099 — 1591, sous le tsar Féodor Ioanovitch, le tsarévitch Nouradin, de Crimée, et son frère Mourat Giraï étaient venus sous les murs de Moscou. Le Tsar eut recours à la protection divine, et fit promener solennellement, au milieu de ses troupes, campées dans le Vorobiévoïé-Polé, où se trouve maintenant le couvent, une image de N.-D., offerte au grand-prince Dimitri Ioanovitch, par les Cosaques du Don. Ayant vaincu les Tatars, il construisit en ce lieu l'église en pierres, dite «Tioplaïa, chaude,» et organisa un couvent, où se fait une procession, le 19 août. Les priviléges du lieu ont été confirmés par le Tsar Alexis Mikhaïlovitch, et spécialement par Féodor Alexéïévitch, en 7154 — 1646.

Suivant M. Boutkof, au même lieu sont enterrés la femme du roi Artchil, † en 1719; son fils David, † en 1688; son fils Matveï, † en 1693; quant à son autre fils, Alexandré, il accompagna Pierre-le-Grand dans ses voyages à l'étranger, en 1697, apprit à La Haye la science de l'artillerie et fut créé en 1700 chef du Bureau des canons, Пушкарскій приказъ, avec le rang

de général-feldzeugmeister. Il fut fait prisonnier à la bataille de Narva et mourut à Stockholm, âgé de 26 ans (sic). Sa femme Glykéria Ilinovna mourut en 1720 à 58 ans.

Ce paragraphe me fournit matière pour les observations suivantes. Comme j'ai visité le Donskoï-Monastir, et que j'y ai relevé moi-même une trentaine d'épitaphes de personnages géorgiens, déjà imprimées, Mém. de l'Ac. VIe sér. t. IV, p. 461, sqq., je vais ici contrôler mes indications par celles de M. Boutkof et du Guide de Moscou, cité déjà plusieurs fois.

1) Artchil. Il est certain que ce prince fut enterré au Donskoï-Monastir; Wakhoucht le dit positivement, Hist. mod. de la Gé. t. I., p. 308, et fixe sa mort à l'an 1712; mais ni l'auteur du Guide ni moi n'avons retrouvé sa tombe, sans doute dépourvue d'épitaphe, au milieu de plusieurs autres.

2) Kéthéwan Davidovna, petite-fille du roi Théimouraz 1er et mariée à Artchil vers 1664, lorsque ce prince était âgé de 17 ans, mourut le 5 mai 1719, d'après le Guide, et fut placée près de son époux; la date positive de son mariage résulte de ce fait, que Daredjan, fille d'Artchil, était âgée de 7 ans en 1672, lorsqu'elle fut fiancée au dadian Manoutchar, fils de Léwan III; Hist. mod. I, 177, 285. Comme le père de Kéthéwan épousa la princesse Eléné Diasamidzé en 1628, sa fille devait être au moins dans sa première année en 1648 et à très peu près du même âge que son époux, né en 1647: son épitaphe m'avait échappé en 1844, par les raisons que j'ai dites plus haut, et se trouve dans le Guide de Moscou, au N° 5

de celles de l'église de la Visitation, t. IV de cet ouvrage.

3) Alexandré, le même qui, suivant M. Boutkof, avait voyagé en Europe, ce qui le mit en rapport, lui et son père, avec Witsen, le célèbre bourgmestre d'Amsterdam (v. Hist. mod. II, 351), † en 1710, de la pierre, à Riga, d'après l'historien Wakhoucht. On ne sait si ce fut à l'allée ou au retour d'un voyage que le roi Charles XII lui avait permis de faire pour voir sa famille. S'il mourut à Riga ou à Stockholm, le fait n'est pas éclairci; mais du moins son corps fut apporté de la capitale même de la Suède le 18 décembre 1711 et déposé au couvent du Don (Hist. mod. loc. cit. p. 353). Ce prince, dont l'épitaphe nous manque aussi, mourut donc à 36 ans, et non, comme je l'ai imprimé fautivement dans le Tableau généalogique du Karthli, «à 28 ans.»

C'est ici le cas de rappeler qu'un document imprimé dans la Древн. русск. библіотека, t. II. p. 337, nous fait connaître officiellement l'âge des trois fils d'Artchil en 1684, lorsque le prince Féodoul Volkonski lui fut envoyé à Terki, par ordre des Tsars Jean et Pierre. Alexandré avait 10 ans; Matthieu, 8 ans; David, 3: c'est là mon point de départ.

4) La femme d'Alexandré, Glykéria Ilinitchna, et non Ilinovna ou Elénovna, était fille du prince Elizbar, en Russe Ilia Romanovitch Davydof; v. Hist. mod. t. I, p. 576, Tableau généalogique de la famille Davydof. Elle mourut, suivant mes notes, le 21 juillet 1758, à 51 ans; M. Boutkof, au contraire, fixe sa mort en 1720, à 58 ans; le Guide de Moscou, au 28 juillet 1720, sans rien dire de son âge. Voilà bien des va-

riantes pour une épitaphe bien simple, que tous devraient lire de la même manière. Admettons donc le 28 juillet 1720, car la date 1758 est tout bonnement impossible, puisque le prince Alexandré était déjà marié quand il fut pris à la bataille de Narva, 16 novembre 1700: je dois donc m'être trompé sur l'année. Mais l'âge de la princesse? son mari était né en 1674; si elle mourut à 58 ans, elle était née en 1662; si à 51 ans, elle était née en 1669. Dans le premier cas, elle avait 12 ans; dans le second, 5 ans de plus que le prince son époux.

5) Mamouca, Matveï ou Matthieu. Nous ne savons positivement quand il mourut, car la moitié de son épitaphe nous manque, mais le Guide indique la date du 23 mars 1693. Le chiffre de 1695, que j'ai imprimé dans le Tableau généalogique du Karthli, est une simple faute typographique. Du reste, l'Историческое изображенie Грузiи p. 34, est d'acord avec M. Boutkof et avec le Guide. En tout cas ce prince avait non pas 9 ans, comme il est dit dans mon Tableau généalogique, mais bien 17 ans. D'après mes notes, sa tombe est placée tout près de celle de sa mère.

6) David. Ce prince mourut, suivant mes notes copiées sur les lieux, le 24 octobre 1709, âgé de 19 ans 6 mois et 19 jours, il serait donc né le 5 avril 1690; mais cette indication ne concorde pas avec l'âge de 3 ans, qui lui est attribué dans la pièce officielle citée plus haut. M. Boutkof aussi, fixant sa mort en 1688, je ne sais d'après quelle autorité, me paraît avoir commis une inexactitude. Quant au Guide, qui donne la date incompréhensible du 24 octobre 1688

et l'âge de 50 ans, 9 mois et 9 jours, je suppose qu'il y a eu ici une grave omission, causée par quelque accident typographique. Si le prince David est mort en 1709, comme je le crois, il était âgé de 28 ans.

De toutes ces recherches voilà ce qui résulte:

Artchil, né 1647, † 1712, à 65 ans;
marié vers 1664 à Kéthéwan, déjà vivante en 1648, † 1719, à 72 ans.

Alexandré, né 1674, † 1710, à 36 ans; marié à Glykéria Davydova, née 1662 ou 1669, † 1720, à 51 ou 58 ans.	Mamouca, né 1676, † 1693, à 17 ans.	David, né 1681, † 1709, à 28 ans.	Daredjan, âgée de 7 ans en 1672 (née 1665), † 1739 ou 1740, à 74 ou 75 ans.

ainsi tous mes torts d'historien envers Artchil et sa famille sont désormais réparés.

§ 3.

Je joins ici les indications que j'ai puisées dans le Guide de Moscou et dans mes propres notes sur la famille du roi Wakhtang VI; sur celle des princes Davydof, de la lignée royale de Cakheth, enfin sur des personnages géorgiens omis dans mes précédents travaux. Les N[os] que l'on trouvera dans chaque notice sont ceux du Mémoire cité plus haut: Inscriptions tumulaires...

A) Wakhtang V.

- Léwan.
  - Kaï - Khosro, v. infrà B).
  - Wakhtang VI.
    - Bakar, né 7 avril 1700, général-lieutenant de cavalerie, † 1er février 1750, à 49 ans et 10 mois; marié à Anna Giorgievna Eristof, née 1706, † 12 mai 1779, à 74 ans.[15])
      - Léon (Inscr. tum. N° 58), né 1728, marié 1753 à une princesse Sibirski, Alexandra Iacovlevna (N° 57); second-major dans la Garde, † 23 juin 1763; sa femme † 29 mai 1793, à 65 ans. Huit enfants.
        - Evgraf (N° 59), né 7 mars 1788, † 29 novembre 1794.
        - Iacof (N° 87), né 1757, † 31 mai 1835, à 78 ans; marié à Véra Pétrovna, † 7 octobre 1835.
        - Léon (N°27), né 27 février 1764, † 7 mai 1800, à 36 ans.
        - Maria.
      - Alexandré, marié à une princesse Menchikof.
        - Alexandré (N°100), colonel, né 3 oct. 1763, † 19 avril 1823, à 60 ans.
    - Giorgi, v. infrà D).
    - Wakhoucht, v. suprà.
  - Iésé.
    - Giorgi.
      - Dimitri (N° 70), né 14 octobre 1746, † 5 juillet 1826, à 80 ans; marié à Maria Dimitrievna, fille de Dimitri Pavlovitch Tzitzichwili, et d'Elisabeth Mikhaïlovna, † 1808, à 91 ans, 3 mois (née 1717).
    - Alexandré.
      - Ivan (N° 79), né 7 novembre 1730, † 28 septembre 1795, à 65 ans.
        - Pierre, † à Borodino, 1812.
  - Andarnas, v. infrà C).
- Artchil, v. suprà.

---

15) A l'article de sa femme Anna Giorgievna, fille d'un prince apanagé géorgien, Bakar est qualifié

B)

Kaï-Khosro, roi, marié à Kéthéwan (N° 1; suivant le Guide Ecatérina Iégorievna), qui † 3 mai 1730.

- David, † 28 décembre 1732, à 22 ans; né en 1710, un an avant la mort de son père.
- Bégoum.

C)

Andarnas, en russe Aphanasi, fils naturel; colonel, puis général-lieutenant; né 15 novembre 1707; marié à Anna Vasilievna Amilakhor, née 10 avril 1720, † 6 mars 1794, à 73 ans; † 31 mars 1784, à 77 ans (NN° 28, 29).

- Varvara (N° 85), † 24 janvier, à 31 ans; née son père étant colonel.
- Antoni, Anna, recevaient, depuis 1794, encore en 1811, 2048 r. de pension (oukaz du 17 mai 1794), qu'ils avaient en commun avec leur mère depuis 1784: dates de la mort de leurs père et mère.

«chevalier des deux ordres russes, обоихъ русскихъ орденовъ.» Ceci doit s'entendre des ordres: 1° de S.-André, créé en 1698 par Pierre-le-Grand, et dont Bakar reçut les insignes le 30 novembre 1742: 2° de S.-Alexandre-Nevski, dont la création fut résolue par le même Empereur, lors de l'apport des reliques du saint patron dans la nouvelle capitale, et qui fut définitivement organisé le 21 mai 1725, à l'époque du mariage d'Anna Pétrovna avec le duc Karl-Frédérich de Schleswig-Holstein. Le tsarévitch Bakar, gen.-lieut. d'artillerie, en avait reçu le cordon le 24 mai 1734. L'ordre de S.-Catherine, institué en 1713, en mémoire du dévouement de l'Impératrice, sur le Pruth, est pour les femmes; celui de S.-Anne, institué en 1735 par le duc Karl-Frédérich, en l'honneur de la Tsarevna, son épouse, devint russe en 1742, lors de la venue de leur fils Pètre Féodorovitch (Pierre III), en Russie.

D)

Giorgi, général en chef, né 1712, † 19 décembre 1786, à 74 ans, 4 mois et 17 jours.

- Iacof (N° 53), lieutenant au régiment Préobrajenski, né 1751, † 10 janvier 1768, à 17 ans, 8 mois, 7 jours.
- Vasili (N° 55), sous-lieutenant au régiment Préobrajenski, né 1750, † 15 mai 1764, à 14 ans, 8 mois, 19 jours.
- Anna (N° 54), † 12 mai 1779; mariée au général Alexis Borisovitch Galytsin, † 9 novembre 1792, à 60 ans.

E) Famille Davydof.

Roman

- Elizbar ou Ilia
  - Glykéria, mariée à Alexandré Artchilovitch.
- Khokhona, auteur de la branche des Khokhonitchef; v. Бархатная книга. t. II, p. 306, 397, 423.
  - Pancrati, né 1649, † 31 janvier 1724, à 75 ans.
  - Ivan.
    - Ivan, marié à Anna Mikhaïlovna Zamiatnin, née 24 juill. 1712, † 30 févr. 1744, *sic*, à 31 ans, 7 mois.

      Guide, t. III, p. 49; au N° 5 du Nikitskoï-Monastir, couvent des femmes.
  - Potap, né 1656, † 15 janvier 1718, à 62 ans.
    - Ecatérina, née 1708, † 1 février 1724, à 16 ans.

      Sophia Borisovna, cousine issue de germain de la princesse Ecatérina, née 1673, † 5 février 1733 à 60 ans.

F) Dadians de la 1re dynastie.

Iégor Léontiévitch (Giorgi, fils de Léwan IV) Dadianof, général-major, né 1683, † 12 juin 1765, à 82 ans; marié à Sofia Alexandrovna, née 1693, † 4 janvier 1747, à 54 ans. 32), 31).

- Nicolas Dadianof, lieutenant-colonel, né 1713, † 20 mars 1752, à 39 ans.
- Michel Dadianof, né 1725, † 16 février 1768, à 43 ans, major d'artillerie. 33).
- Pierre Dadianof, né 1716; capitaine d'artillerie, † 1784, à 68 ans; marié à Anna Alexandrovna, † 19 mars 1780, à 58 ans (née 1722). 35), 34).
  - Alexandre, né 1753, † 26 janvier 1811, à 58 ans. 60).
    - Pierre, né 1776, † 1786, à 10 ans et 1 mois.
  - Ecatérina, née 1742, † 1768, à 25 ans, 2 mois et 5 jours.
  - Lisavéta, née 1750, † 5 février 1814, à 64 ans. 62).

— Anna Léonovna Dadianof, née 1752, † 4 février 1812, à 59 ans; père inconnu. 61)

— Léon Alexandrovitch Dadianof, né 1740, † 1817, à 77 ans: filiation inconnue 63). En effet, ***si mes chiffres sont exacts***, Léon ne peut pas être le frère de Pierre Alexandrovitch, ni Anna fille de Léon: du reste, ces deux noms ne se trouvent pas dans la liste du Guide, imprimé bien des années avant leur mort.

G) Personnages divers, mentionnés dans le Guide; Eglise de la Visitation:

Elisé Alexandrovitch, filleul d'Alexandré Artchilovitch, † 1 février 1693.
Lawrenti, archimandrite du couvent du Don, † 20 mai 1720.
Matveï Iosifof, conseiller du roi de Géorgie, † 28 août 1730.
Grigor Tsinamvritkilof (sic) archimandrite géorgien, † 25 janvier 1777.
Eléna Amilakhorova, femme d'un général-major, † 22 mars 1789.

A S.-Nicolas des Grecs:

Othar Tchélokaïef, † 4 février 1742.
Pharsadan, fils de Papouna, général géorgien, † 16 mai 1733.
Parthéni, archimandrite du couvent Ibérien du mont Athos, † 1732, à 75 ans

Ce travail, dont l'idée première, ainsi que beaucoup de matériaux excellents, m'ont été fournis par la lecture des manuscrits de M. Boutkof, fera voir, je l'espère, de quelle utilité sera pour l'histoire de la Géorgie une lecture plus approfondie des travaux de notre respectable collègue.

§ 4.

Qu'il me soit permis, en terminant, de joindre ici quelques indications historiques, tirées de l'Историческое собраніе списковъ кавалерамъ четырехъ русскихъ орденовъ, Дмитр. Бантышемъ-Каменскимъ, Москва, 1814, curieux ouvrage, dont M. Kunik vient d'acquérir, pour notre bibliothèque, un exemplaire annoté, ayant appartenu à un personnage géorgien, qui y a frappé son nom sur le titre et à la p. 247; Сулакадзевъ. 1771.

1) Le roi géorgien Wakhtang Léonovitch; l'ordre de S.-André lui fut envoyé le 18 juillet 1726, et il en fut revêtu le 28 août, dans l'église de Derbend, par le général-prince Vasili Vladimirovitch Dolgoroukof, qui se trouvait là. Mort 6 septembre 1737. — Les variantes de cette dernière date sont: chez Wakhoucht, Hist. du Karthli «le 26 mars;» Dates «le 27 mars;» dans une Requête adressée, en décembre 1749, à l'Impératrice Elisavéta Pétrovna «en 1735,» écart chronologique inexplicable. Le 30 août 1728, le même roi reçut l'ordre de S.-Alexandre-Nevski.

2) En 1771, le roi de Grouzie et de Cakheth Iracli Théimourazovitch reçut l'ordre de S.-André; la même année, il reçut S.-Alexandre-Nevski; † le 10 janvier 1798.

3) 25 novembre 1758, le tsarévitch géorgien Giorgi, gén.-lieut., sup. D) reçoit S.-Alex.-Nevski; † 19 décembre 1786.

4) En 1784, la reine de Kartalinie et de Cakheth, Daria Giorgievna, femme du roi Iracli Théimourazovitch, reçoit l'ordre de S.-Catherine; † à S.-Pét. 5 novembre 1807.

5) 28 juin 1796, Mourtaza-Qouli-Khan, prince du Gilan, reçoit S.-Alex.-Nevski. Je mentionne ce prince, par ce que son nom figure dans l'expédition du comte Valérien Zoubof à Derbend, en 1796.

6) 27 juin 1762, le tsarévitch grouzien Aphanasi, gén.-maj. et commandant de Moscou, reçoit les insignes de S.-Anne.

7) En 1774, le tsarévitch grouzien Léon Iracliévitch, reçoit le même ordre.

(Tiré du Bulletin hist.-phil. T. XVI № 10. 11. 12.)

$\frac{\text{25 Février}}{\text{9 Mars}}$ 1859.

Notice sur un poignard Boukhare, par V. Véliaminof-Zernof.

Parmi les cadeaux, qui ont été offerts à Sa Majesté l'Empereur de la part de Nasr-Oullah, Emir de Boukhara, par son ambassadeur, actuellement présent à St-Pétersbourg, le Toksaba[1]) Nadjm-eddin Khodja[2]), se trouve un poignard.

Le fourreau de cette arme est en or massif, ciselé, garni sur le devant d'un grand nombre d'émeraudes

---

1) Le rang de Toksaba est l'un des plus élevés dans le khanat de Boukhara (Ханыковъ, Описаніе Бухарскаго Ханства, p. 185). Celui qui en est revêtu a le droit de faire porter devant soi un tough (توق, توغ queue de cheval); c'est de là que vient le mot de Toksaba (تقسابه). Mirza Aziz, qui jouit actuellement de la plus haute faveur auprès de l'Emir, et qui de fait est son premier ministre, a le rang de Toksaba, tout en possédant la charge lucrative de Zakatchi, ou receveur des droits de la douane. Un des cachets de Mirza Aziz porte l'inscription suivante: میرزا عزیز تو || قسا || به زکوة چی Mirza Aziz, Toksaba, Zakatchi.

2) Dans l'Asie Centrale (chez les Kirghizes, à Boukhara, à Khiva et à Khokand) le titre de Khodja est donné aux descendants des Khalifes Abou-bekr et Omar, ainsi qu'à ceux des Khalifes Osman et Ali et de leurs femmes, autres que les filles du prophète. Les descendants des filles de Mouhammed, mariées à Osman et à Ali, sont appelés Seyid (Cf. Ханыковъ, Описаніе Бухарскаго Ханства, p. 182.).

et de rubis. Un bouton en or, garni de même, sert de pointe au fourreau. La lame en acier damascé est faite en forme de couteau, qui va en pointe vers le bout; elle n'est tranchante que d'un seul côté. Un gros morceau d'ivoire, garni d'émeraudes et de rubis, enchâssés dans l'or et arrangés en groupes, qui ont l'air de représenter des fleurs avec des branches, tient lieu de poignée. Des cordons en soie, ornés de glands de différentes couleurs, sont fixés au gros bout de la poignée pour pouvoir retirer la lame plus facilement. Un autre cordon, étroit mais long et qui remplace une ceinture, est attaché au fourreau. Le poignard en entier est long de 11 verschoks; la lame seule a $7\frac{1}{2}$ verschoks de longueur.

Le travail de l'arme est grossier. Il n'y a de joli à la vue que la ciselure en or. Les pierres ne sont pas taillées, à l'exception de trois ou quatre. Tout en général porte à croire que le poignard a été confectionné à Boukhara[3]).

Les rebords du fourreau vers la pointe portent les inscriptions suivantes:

I. صاحبه محمد دانیال اتالیق Le possesseur de cette arme (est) Mouhammed Danial Atalyk[4]).

---

3) Le poignard a été présenté par l'ambassadeur dans un étui en maroquin rouge, doublé de velours rouge. L'étui se ferme à clef, et semble avoir été fait aussi à Boukhara. Le poignard et l'étui ont été déposés par ordre de Sa Majesté l'Empereur dans l'arsenal de Tzarskoé-Sélo. J'ai dû à l'obligeance de Son Excellence M. Gilles la permission de pouvoir l'examiner pendant qu'il se trouvait encore à l'Ermitage.

4) L'ambassadeur m'a dit que c'est Danial lui-même qui a commandé le poignard.

II. عمل كمد صالح موقويم Fait par Mouhammed Salih l'artisan [5]).

Danial Atalyk, dont le nom se trouve inscrit sur le fourreau, est le bisaïeul de l'Emir actuel et le premier personnage connu de la dynastie régnante des Manghytes [6]).

Voici sa généalogie complète, telle qu'elle nous est parvenue:

Mouhammed Danial [7]).

Schah-Mourad.

Régna sous le nom de Maasoum Ghazi. 1786 — 1801 [8]).

Haider.

1801 — 1826.

Houssein.	Nasr-oullah.	Omar.
Règna 3 mois après la mort de son père. 1826.	Emir actuel, règne depuis le mois de mars 1826.	Règna quelques mois après Houssein [9]).

---

5) موقويم est écrit fautivement au lieu de مقوّم, ce qui signifie: celui qui ajuste. Ce mot s'emploie à Boukhara dans le sens d'artisan. On rencontre souvent dans les écrits de l'Asie Centrale des fautes d'orthographe dans le genre de celle que nous venons d'indiquer.

6) Izzet-oullah parle encore de Khodayar Atalyk, de la tribu Manghyte (qu'il appelle Mounkid), guerrier célèbre et père de Danial (Klaproth, Magasin Asiatique. Paris. MDCCCXXVIII. Tome II, p. 183.). Cette assertion peut ne pas être juste, puisque le degré de parenté qu'Izzet-oullah établit entre Rahim-khan, qu'il dit être petit-fils de Khodayar, et Danial n'est pas bien exact, comme nous le verrons plus tard (note 14.).

7) Danial, d'après le témoignage d'Efrémof, avait quatre femmes et six concubines Kalmukes et Persanes, achetées par lui; il eut d'elles dix fils et dix filles, dont l'une fut mariée à un certain Ghafour Khodja (Странствованіе Филиппа Ефремова. Третье изданіе. Казань. 1811, p. 17.).

8) Senkowski, Supplément à l'histoire générale des Huns etc. St-Pétersbourg. 1824, p. 130.

9) On peut consulter sur Haider et ses fils Ханыковъ, Описаніе Бухарскаго Ханства, p. 224—228.

L'histoire de Danial et de l'élévation de la dynastie Manghyte est racontée par plusieurs auteurs, qui ont visité Boukhara, ou traité des révolutions arrivées dans ce Khanat [10]).

Le récit le plus complet, et en même temps le plus conforme à la vérité est celui de M. le Baron de Meyendorff, attaché à la Mission Impériale de Russie, qui fut envoyée à Boukhara dans l'année 1820. Pour plus d'exactitude je citerais le récit en entier, tel qu'il a été publié par M. Senkowski dans son Supplément à l'histoire générale des Huns, p. 129. «Le faible Aboûl-ghâzî, descendant de la maison de Tchinguîz, monta après sa mort (c.-à-d. après la mort de Mouhammed-Rahim) sur le trône, mais il laissa tout le pouvoir à son premier ministre, Dâniâl-Bî-Atâleq, Uzbèk [11]) de la tribu des Manguts, qui fut remplacé après sa mort par Dèvlèt Qoûsch-bèguî. Schâh-Mourâd-Bî, fils de Dâniâl, tua Dèvlèt et se mit à sa place: il épousa ensuite la veuve de Rahîm-khân pour être de la race de Tchinguîz, et continua de jouir de tout le pouvoir souverain, jusqu'à la mort d'Aboûl-ghâzî, arrivée l'an 1785 — 1786. Ce fut alors qu'il monta sur le trône sous le nom de Ma'ssoûmî-ghâzî.»

---

10) Il est à remarquer que dans aucune histoire Danial n'est nommé Mouhammed. Personne des auteurs, à ce qu'il parait, n'a su qu'il portait un second nom L'inscription du poignard vient nous éclairer sur ce sujet.

11) Fraser (Narrative of a Journey into Khorassan. Appendix, p. 78.) assure que Danial était de la race des Scheibanides; cette assertion est positivement inexacte. Les Emirs de Boukhara eux-mêmes ne prétendent pas à être des descendants directs de Tchinguiz; s'ils se disent quelques fois appartenir à cette famille, ce n'est que parceque Schems Ban Aïm, épouse de Schah-Mourad et veuve de Rahim-khan, était fille d'Aboul-faïz.

Un Russe, nommé Efrémof, qui dans l'année 1774 fut fait prisonnier par les Kirghizes et vendu comme esclave à Boukhara [12]), raconte que Danial, appellé par lui Daniar-bek [13]), ayant appris la mort de Mouhammed-Rahim khan, qui était son propre oncle [14]), gagna les bonnes grâces de l'armée, se fit Atalyk, et plaça sur le trône un jeune homme de la race des Khodjas, Aboul-ghazi, qui n'était qu'un simple berger [15]) (Странствованіе Филиппа Ефремова, p. 94).

A ces données sur Danial on peut ajouter encore celles qui ont été communiquées par MM. Burnes (Travels into Bokhara. London. MDCCCXXXIX. Vol. III, p. 285.), Izzet-oullah (Lond. Asiat. Journal 1826. Vol. 22, p. 265 etc. Klaproth, Mag. Asiat. Vol. 2, p. 184), Eversmann (Reise von Orenburg nach Buchara. Berlin. 1823, p. 79) et l'auteur d'une description de la Grande-Boukharie (Новѣйшее описаніе Великой Бухаріи. Азіятскій Вѣстникъ, изд. Гри-

12) Efrémof a été esclave chez Danial lui-même.

13) C'est ainsi que l'appelle aussi Fraser (Narr. of a Journ. into Khorassan. App. p. 78.).

14) Izzet-oullah (Mag. As. T. II, p. 184) dit au contraire que c'était Danial, qui était l'oncle de Rahim-khan. Il y a tout lieu de croire plus à Efrémof, esclave de Danial, qu'à Izzet-oullah.

15) Aboul-ghazi, comme tous les khans de la dynastie d'Astracan depuis Nadir (Senkowski, Suppl. p. 78, note 13.), s'intitulait Seyid. C'est ce qui a porté Efrémof à dire, qu'il était de la race des Khodjas. A-t-il été véritablement berger, avant de devenir souverain — c'est une question à résou re. Le fait par lui-même ne présente rien d'impossible. Al. Burnes dans son voyage à Boukhara (Travels into Bokhara. Vol. III, p. 285) raconte que de son temps, c.-à-d. pendant le règne de Mir Haider, il y avait des descendants de Tchinguiz de l'ancienne dynastie d'Astracan, qui vivaient depuis Schah-Mourad dans une grande pauvreté à Boukhara. La même chose a pu avoir lieu sous le gouvernement de Rahim-khan, qui usurpa le pouvoir souverain.

горіемъ Спасскимъ. 1825. Кн. I, стр. 13). Ces écrivains s'accordent dans leur récits à peu de différence près avec le Baron de Meyendorff et Efrémof. L'auteur de la description, qui nomme Danial-Dangiak (Данжіякъ, ce qui est une faute évidente), assure entre autres qu'Aboul-ghazi ne mourut pas dans l'année 1785, mais qu'il fut détrôné [16]) à cette époque par Schah-Mourad. Cette assertion est fondée sur un article de la revue de Sibérie (Сибирскій вѣстникъ), intitulé: «Voyage de la ligne de Sibérie à la ville de Boukhara dans l'année 1794, et le retour de là en l'année 1795.» (Путешествіе отъ Сибирской Линіи до города Бухары въ 1794 и обратно въ 1795 году), où il est dit qu'au commencement de l'année 1795, Aboul-ghazi vivait retiré des affaires dans un village près de Boukhara, enfermé dans une citadelle par ordre de Schah-Mourad, et recevant de lui une pension [17]) (Сибирскій Вѣстникъ, изд. Гр. Спасскимъ. 1818. Ч. 2, стр. 58).

M. Négri, qui était à la tête de la mission russe, envoyée à Boukhara dans l'année 1820 (Senkowski, Suppl. p. 120) et Fraser (Narrative of a Journey into Khorassan. Appendix, p. 78) prétendent que ce fut Danial lui-même qui prit le titre de Khan, et que son fils Schah-Mourad ne fit que lui succéder. Fra-

---

16) Izzet-oullah (Mag. Asiat. p. 184) est aussi de l'avis qu'Aboul-ghazi fut détrôné par Schah-Mourad.

17) On ne peut pas décider au juste, si ce fait est véritablement exact ou non. L'auteur de l'article de la revue de Sibérie cite les paroles même de Bournachef, qui a fait en 1794—1795 le voyage de Boukhara. M. Bournachef dit que le fait lui a été raconté par plusieurs personnes. Il pourrait bien être que ce fut un conte, qui avait alors cours à Boukhara.

ser ne dit même pas un mot d'Aboul-ghazi khan. Ces notions sont absolument inexactes: elles sont en contradiction non seulement avec les autres récits, que je viens de citer, mais aussi avec tout ce que racontent les Boukharalis eux-mêmes. Danial était souverain de fait, mais jamais de nom. Le premier prince de la dynastie Manghyte est sans le moindre doute Schah-Mourad, qui par son caractère de murschid et son influence religieuse, qui lui valut le surnom de ولی نعمت = velii-niamet = bienfaiteur (Uälnahmi. Eversmann, Reise, p. 79), sut se faire proclamer roi. C'est ainsi que l'accepte aussi le savant orientaliste M. de Khanykof dans sa lettre à M. l'académicien Dorn (M. Fraehnii Nova supplementa ad recensionem etc. ed. Bernh. Dorn. Petropoli. MDCCCLV, p. 335).

La mémoire de Danial est jusqu'à nos jours très révérée à Boukhara. Ses descendants, n'oubliant pas que c'est lui qui par ses talents et son caractère ferme et résolu [18]) leur a preparé la voie de la souveraineté, cherchent autant que possible à perpétuer son souvenir. Schah-Mourad et Mir Haider ont même frappé leurs monnaies avec son nom, et quoique Danial n'ait été de son vivant qu'Atalyk [19]), les deux princes lui donnèrent cependant le titre d'émir (امیر) [20]), qui fut

---

18) Fraser (Narrative of a Journey into Khorassan. App. p. 78.) est le seul qui parle de Danial, comme d'un prince faible.

19) Sur le mot Atalyk on peut consulter la note savante de M. Senkowski dans son Supplément (p. 97, 98, note 33.). Le rang d'Atalyk existe jusqu'à présent à Boukhara; c'est la plus haute dignité du khanat, mais elle n'est conférée que rarement (Ханыковъ, Описаніе Бухарскаго Ханства, p. 185).

20) C'est ce qui a fait peut-être penser à MM. Négri et Fraser, que Danial avait occupé le trône de Boukhara.

pris par la nouvelle dynastie au lieu de celui de khan et qui n'appartient qu'aux seuls souverains.

Il faut rendre justice à l'esprit éclairé de l'Emir Nasr-oullah, qui s'est décidé à se défaire d'une chose aussi précieuse pour lui qu'un poignard de son bisaïeul. C'est une des plus grandes preuves, qu'il ait pu donner de son désir de raffermir les bonnes relations, qui existent entre la Russie et Boukhara. L'ambassadeur Nadjm-eddin m'a assuré que le poignard, apporté par lui, a été conservé ensemble avec le turban et l'habit de Danial, et que ces trois objets étaient de tout temps considérés comme une espèce de reliques par les souverains de Boukhara, qui ne les revêtaient que dans les plus grandes solennités, ou dans les jours de combat. Le cadeau, offert par l'Emir, en devient d'autant plus précieux.

(Tiré du Bulletin hist.-phil. T. XVI № 12.)

$\frac{\text{25 Février}}{\text{9 Mars}}$ 1859.

Extrait d'une lettre de M. Bartholomaei à M. Dorn, datée de Téhéran, le 29 décembre 1858, concernant une monnaie du roi arsacide Tiridate II.

Dans une de mes lettres, écrites de Lenkoran en 1857, je vous avais communiqué une notice concernant une monnaie bilingue que j'avais cru pouvoir attribuer à Sassan, fondateur de la dynastie sassanide*). Actuellement je m'empresse de rectifier cette détermination. La monnaie est arsacide, et la légende doit être lue ainsi: ΒΑCΙΛΕΥC ΜΕΓΑC CΑΧΑΝCΑC ΤΕΡΙΤ..ΑΤ.

Le troisième mot de cette légende extraordinaire est le titre persan شاهانشاه *châhanchah*, transcrit en caractères grecs. Le fait était tellement inattendu pour moi que j'ai d'abord préféré chercher un nom propre après l'épithète «grand roi,» et j'avais cru trouver le nom de Sassan; car la troisième lettre, qui est indistincte, m'avait paru être un C; pour les trois dernières lettres du mot, elles ne sont pas tout-à-fait bien claires, mais ayant acquis, depuis, un autre exemplaire d'une drachme avec la même épithète, je n'hé-

*) V. Bull. T. XIV, p. 383; Mél. asiat. T. III, p. 156.

site plus à lire le mot problématique comme ci-dessus. Le nom propre du grand roi est incomplet, car il consiste seulement en cinq lettres, TEPIT; pour ce qui est des deux dernières lettres, AT, elles sont réunies en monogramme et occupent la place ordinaire en dessous de l'arc: je n'ose donc pas les réunir aux lettres précédentes, mais dans tous les cas le nom, bien qu'il soit d'une forme insolite et tronquée, reproduit pourtant sans aucun doute le nom bien connu de *Tiridate*. On connaît historiquement deux rois Arsacides de Perse et deux rois d'Arménie qui ont porté ce nom, mais la drachme en question me paraît ne pouvoir être attribuée qu'à *Tiridate II*, le compétiteur de *Phrahate IV* et le contemporain d'Auguste. Deux autres drachmes de ma suite, l'une bilingue, l'autre grecque barbare, présentent la même épithète de *sahansa*, ainsi que le nom défiguré de *Tiridate;* l'ajustement de l'effigie de ces monnaies a une telle ressemblance avec le portrait connu d'Hyrodès, père de Phrahate IV, qu'elles ne laissent aucun doute sur l'attribution à un roi contemporain ou du moins d'une époque rapprochée.

J'ignore encore jusqu'à quel point on peut accepter comme certaines les leçons proposées par M. le Cte de Gobineau concernant les légendes de tout une série de monnaies de l'époque arsacide, — Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, Bd. 11, Heft IV, p. 700 — 707; car ce savant ne donne pas d'éclaircissements sur le système qu'il a adopté pour déchiffrer des légendes regardées jusqu'ici comme incertaines. Cependant je me permettrai d'observer que si effectivement la monnaie N^0^ 2 contient, ainsi que l'assure M. de Gobineau, le nom de Tiridate,

c'est encore à Tiridate II qu'elle doit être attribuée; car on pourrait difficilement admettre la pièce en question, de même que le N⁰ I, comme des monuments numismatiques du IIIme siècle avant notre ère. La couronne crénelée, pareille à celle des Sassanides, l'ajustement du buste, le genre de coiffure — tout dans ces monnaies, jusqu'à leur peu d'épaisseur, semble interdire leur attribution à l'époque des premiers Arsacides. Déjà une pièce toute pareille a été publiée par M. Wilson dans son magnifique ouvrage Ariana antiqua, gravée Pl. XV fig. 3 et décrite p. 395. Ce savant philologue n'a pas déchiffré la légende, mais guidé sans doute par le tact et par l'expérience qu'il possède en numismatique, il a cru pouvoir attribuer la monnaie en question à l'époque des Sassanides; cette détermination chronologique, qui est séparée par cinq siècles! de celle que M. de Gobineau a adoptée sans hésiter, s'accorde beaucoup plus avec toutes les données numismatiques. Cependant si, comme je l'ai dit plus haut, la monnaie présente le nom de Tiridate, elle doit remonter chronologiquement jusqu'à l'époque d'Auguste; je ne crains pas de trop m'avancer en affirmant encore, que la drachme que M. de Gobineau a attribuée à Arsace I, n'est qu'une variété de la monnaie N⁰ 2, et que ces deux pièces sont d'un seul et même personnage qui a régné en Perse, soit au dernier siècle avant notre ère, soit vers l'époque des derniers Arsacides.

Enfin, pour vous dire ce que je pense relativement à la série de monnaies à légendes iraniennes que M. de Gobineau a attribuée aux grands rois Arsacides, ces monnaies me paraissent appartenir à des rois de

Perse qui se sont émancipés du joug des Arsacides, à différentes époques de troubles et de désordres.

S'il en était autrement, et si, comme le croit M. de Gobineau, les monnaies en question avaient été émises par les rois Parthes, pour les provinces orientales de leur empire, elles n'auraient point comme type de leur revers l'autel du feu et le roi en prières, car les Parthes ne professaient pas la loi de Zoroastre, et de plus, ces monnaies fourniraient une série iconographique à-peu-près égale en nombre et en tout point correspondant à la grande série des monnaies arsacides à légendes grecques. Enfin est-il possible d'admettre, que déjà sous les premiers Arsacides qui ne possédaient qu'une petite partie du nord-est de la Perse actuelle, on eût déjà adopté deux systèmes différents de monnayage.

Si, d'un autre côté, il fallait admettre l'opinion des numismates, qui considèrent ces monnaies comme ayant été frappées par des rois secondaires, dépendant des Arsacides, mais qui ont possédé le droit de monnayage — dans ce cas la série de monnaies à légendes indigènes serait beaucoup plus riche et plus variée; car en supposant que, sous le règne de chacun des 30 Arsacides, il y eut seulement 3 ou 4 rois secondaires frappant monnaie, la série en question devrait fournir au moins une 100^{ne} d'effigies différentes, tandis qu'on peut à-peine en compter une 10^{ne}, et bien qu'on découvre encore journellement, en Perse, de nouvelles variétés de coin, de module et de détails de type, les mêmes effigies reviennent toujours: ce qui semble démontrer qu'elles sont déjà presque au complet.

Les rois Parthes étaient des souverains absolus et qui se réservaient exclusivement le droit de monnayage, dans toute l'étendue de leur empire, et si leur vassaux ou chefs de tribus avaient le titre de rois, ce n'était que pour justifier l'épithète de rois des rois, que les Arsacides aimaient à prendre, puisqu'ils voulaient être considérés comme des descendants des Achaeménides: cependant ils ne professaient pas le culte de Zoroastre, et leur domination doit être considérée comme une époque de domination de nomades. Les populations iraniennes, agricoles, qui observaient encore religieusement l'Avesta, se trouvaient alors dans un état d'oppression, et elles ne pouvaient supporter qu'avec beaucoup d'impatience ce joug étranger.

Mais il serait trop long et hors de propos de traiter ce sujet dans la présente lettre, où je voulais seulement vous faire part, Monsieur, de mon opinion personnelle concernant les monnaies de l'époque arsacide, qui portent le type ignicole, et qui ont des légendes en caractères encore incertains.

(Tiré du Bulletin hist.-phil. T. XVI № 12.)

$\frac{11}{23}$ Mars 1859.

Rapport sur la 2de Partie du Voyage du P. Sargis Dchalaliants dans la Grande-Arménie, par M. Brosset.

La géographie que j'oserai appeler théorique de l'Arménie ancienne est assez connue et facile à consulter, au moyen des traités de Moïse de Khoren et de Vardan, du bel ouvrage de M. Saint-Martin; de l'Arménie ancienne du P. Loucas Indjidjian, calquée sur le travail de son devancier, mais contenant les citations textuelles des auteurs; enfin avec les cartes plus ou moins parfaites publiées en 1751 à Venise, puis en 1786, à la suite de la grande histoire du P. Tchamitch, de la traduction française de Moïse de Khoren, par M. Levaillant, Paris et Venise, 1842; dans le grand Atlas arménien, Venise 1849, et tout récemment dans une des livraisons de la Géographie universelle de Ritter. J'appelle cette géographie théorique, parce qu'elle est rédigée et les cartes dressées au moyen des livres, mais non d'après des matériaux d'une exactitude mathématique, recueillis sur les lieux par les auteurs. Les cartes russes pourraient seules prétendre au titre de pratiques, si, au lieu d'être bornées aux simples besoins administratifs du moment présent, elles offraient les anciennes dénominations au

lieu des nouvelles, ou conjointement avec celles-ci, et si elles n'avaient négligé les ruines, qui surtout intéressent le lecteur des anciennes chroniques arméniennes. De tout cela il résulte que l'intelligence de l'histoire, spécialement des chroniques de Siounie et d'Aghovanie, est bornée à des à-peu-près, en ce qui concerne la géographie, et que trop souvent on ne sait comment s'y orienter, quand il y est mentionné des localités sans indication exacte de position. Pour remédier à ces inconvénients il aurait fallu que l'Arménie, depuis la chute de ses derniers rois, fût tombée entre les mains de gouvernements réguliers, si non chrétiens; or ni les Sassanides, ni les conquérants musulmans, ni les Mongols, ni plus tard les Sofis et les Ottomans ne se sont beaucoup intéressés aux antiquités chrétiennes de l'Arménie, et les nomades tatars ou kourdes qui la sillonnent aujourd'hui dans tous les sens n'en rendent point l'abord facile aux voyageurs curieux. Ainsi, d'un côté, les descriptions faites par l'ordre des dynasties asiatiques, maîtresses du sol, se bornent à quelques villes et en tout cas aux centres les plus populeux et à la matière imposable; de l'autre, les dangers et les désagréments d'une exploration éloignent les observateurs.

Ce n'est que dans ces derniers temps qu'il a été exécuté en Arménie et communiqué au public des voyages entrepris dans de bonnes conditions de succès, et pouvant être utiles aux amateurs de la littérature arménienne: je veux parler 1⁰ de la Description de l'église patriarchale d'Edchmiadzin et de cinq cantons de la province d'Aïrarat, à savoir Aragadzotn, Kotaïk, Nig, Varajnounik, Gégharkounik (ce dernier

appartient toutefois à la Siounie); publié à Edchmiadzin, en 1842, 2 vol. 8°, par le P. Chakhathounof. 2° Du Voyage dans la Grande-Arménie, par le P. Sargis Dchalaliants, 2 vol. 8°. Tiflis, en 1842 et 1858. Le P. Sargis a visité et décrit le canton de Chirac, où est Ani; la province de Gougark, ou la Géorgie au S. de la Khram; celles d'Outi, de Siounie, d'Artsakh, de Phaïtacaran, jusqu'au confluent du Kour et de l'Araxe; le Chirvan, le Daghestan; ici il a eu l'occasion de s'étendre sur les histoires, si curieuses et si peu connues, de Siounie et de l'ancienne Aghovanie. Il a poussé ses courses de Kizlar et Astrakhan jusqu'à Nakhitchévan-sur-le-Don, et est rentré dans la Transcaucasie par la route militaire.

Tout l'intérêt des deux Voyages ici mentionnés consiste: 1° dans la détermination précise de la position de centaines de localités dont les noms anciens ont disparu des cartes, mais qui sont reconnaissables par leurs ruines ou du moins par leurs restes, auxquels sont appliqués les noms mentionnés par les historiens; 2° par les nombreuses inscriptions, où les fondateurs d'édifices pieux et les donateurs, gens d'avenir et de précaution, ont consigné leurs donations et les droits qui en découlent pour eux et pour leurs familles. On a pu voir, par ma Notice sur les couvents d'Hagbat et de Sanahin*), et par diverses autres publications, de quelle précieuse ressource peuvent servir ces inscriptions pour l'avancement des recherches historiques. Malheureusement les copies qui en ont été faites à diverses époques ne peuvent être admises sans cri-

*) Bullet. Scientif. t. X, N° 19 — 21.

tique, soit que les dates et les noms propres aient été mal déchiffrés, à cause du mauvais état de la pierre; soit aussi que les uns et les autres aient été soumis à un travail arbitraire de restitution, par des personnes qui n'ont pu ou voulu faire mieux. Je citerai en ce genre, comme *nec plus ultra*, la belle et si ancienne inscription d'Hohanavank, Chakhathounof, t. II, p. 350, Mél. asiat. t. III, p. 1 sqq. Je regrette de dire que les écarts de cette nature sont très nombreux, surtout dans les inscriptions d'Ani, 2e vol. du P. Sargis. Un autre fait remarquable ici, c'est que, malgré les données positives que nous avons sur la domination géorgienne dans la province de Gougark et des deux côtés du lac de Gégham ou Goghtcha, jusqu'à la fin du XIIIe s., pas une seule des inscriptions relevées par le dernier voyageur ne contient, là où ils devraient paraître, les noms des rois de Géorgie, la mention du moins d'inscriptions géorgiennes.

Ce n'est point ici le lieu de donner une critique détaillée, c.-à-d. un aperçu complet des deux Voyages dont il s'agit, mais je ne puis m'empêcher de mettre en évidence un fait capital, suivant mon humble opinion. Lorsqu'il fut question, à l'avant-dernière séance de la Classe, des inscriptions du couvent d'Amaguin, où est mentionné, entre autres, un roi Sembat, je fus étonné d'entendre parler pour la première fois d'un couvent de ce nom, qu'aucun livre arménien ancien ne mentionne. Pourtant l'indication du canton actuel de Daralaghez, et l'adjonction, dans la Note du P. Sargis, ainsi que dans son livre, du nom de Noravank, me rappelant un couvent célèbre dans l'histoire des Orbélians, situé dans l'ancien canton de Vaiots-Tzor, je finis

par retrouver sur la carte le nom d'Amagou, qui doit être d'origine musulmane; mais ni celui de Noravank, pas plus que ceux d'Orotn et de Stathé ou Thaddéos, ancienne province de Siounie, et de Gantzasar, province d'Outi, ne se retrouvent sur les cartes modernes.

Je crois donc qu'un ouvrage très utile à entreprendre serait la composition d'un petit dictionnaire géographique, où seraient classés alphabétiquement tous les lieux mentionnés dans les deux intéressants Voyages, objet de cette notice, avec les indications exactes et positives qui y sont données, en y joignant, au besoin, les dénominations nouvelles des localités et des circonscriptions administratives. On obtiendrait parlà un double résultat: l'intelligence plus facile des auteurs arméniens, et des données sûres pour la construction d'une carte harmonique d'une bonne partie de l'Arménie.

Je termine par une observation relative aux inscriptions du couvent de Noravank ou d'Amaghou. Le nom de roi, *arkaï*, est très fréquent en Arménie, où chaque dynaste se l'attribue. Ainsi les petits princes de Siounie, de Pharhisos, de Baghk.... et notamment les Orbélians, au XIIIe s., ont pris le titre de roi dans leurs domaines héréditaires: tel est le soi-disant roi Sembat, enseveli à Noravank. La terre lui soit légère! Quant à la date, très importante, de sa mort, la copie qui nous est envoyée la donne en չիբ 722 de l'ère arménienne, 1273 de J.-C.; le P. Sargis, au contraire, porte չիթ 729 — 1280; or, d'après l'Histoire des Orbélians, dans mon manuscrit, la date de la mort de Sembat est fixée à l'an 722, et

dans l'édition publiée par M. Saint-Martin, Mém. t. II, p. 153, 291, Sembat fut réellement enseveli à Noravank en 1273, date que M. Saint-Martin, et moi après lui, nous avions trouvé douteuse de 10 années: la copie fournie par le prince Madatof lève toute incertitude. Quant à l'erreur peut-être purement typographique du P. Sargis, je ne lui en fais pas un gros crime, mais elle vient à l'appui de ce que j'ai dit plus haut, sur la nécessité de soumettre à un examen attentif les dates et les noms propres contenus dans les deux Voyages dont il s'agit. Le 1[er] vol. du P. Sargis, p. 48, nous en fournit une preuve non moins frappante, dans les synchronismes impossibles que donne la date d'une charte: ère arménienne, 1101; Koroniconi géorgien, 145; 21[e] année du roi Rostom — qui est en réalité l'année chrétienne 1653. Cf. Hist. mod. de la Gé. t. II, p. 492.

(Tiré du Bulletin hist.-phil. T. XVI № 13.)

$\frac{1}{13}$ April 1859.

Über die Sprache der Jukagiren, von A. Schiefner.

Die zweite Ausgabe von Witsen's *Noord en Oost-Tartarye* vom Jahre 1705 brachte auf S. 687 zuerst als jukagirische Sprachprobe eine wohl ziemlich uncorrecte Vaterunserübersetzung, welche in dem ersten Bande von Adelung's *Mithridates* S. 562 wieder abgedruckt ist. Demnächst finden wir eine Anzahl jukagirischer Wörter in dem grossen vergleichenden Wörterbuch der Kaiserin Catharina. Gerade in dem Jahre, in welchem der erste Band des letztgenannten Werkes erschien (1787), stattete Billings den Jukagiren seinen Besuch ab, bei welcher Gelegenheit einige seiner Begleiter sich jukagirische Wörterverzeichnisse anlegten. Man that dies nach der von Pallas mitgegebenen Instruction. Sowohl der Herausgeber des englischen Reisewerks Sauer auf S. 61 versichert durch die Fertigkeit der Jukagiren im Russischen in Stand gesetzt worden zu sein ein gutes Vocabular von ihrer Sprache zu verfassen als auch anderer Seits Sarytschew in dem Vorwort zu der russischen Reisebeschreibung p. III Doctor Robeck als denjenigen angiebt, der nach dem von Pallas mitgetheilten Formular die Wörterverzeichnisse der

einzelnen Sprachen angefertigt hat. Nach den Angaben Fried. Adelung's in seinem Werke Catharinens der Grossen Verdienste um die vergleichende Sprachenkunde S. 208 möchte man daran zweifeln, dass Robeck das bei Sarytschew abgedruckte jukagirische Wörterverzeichniss angefertigt habe, aus demselben Werke S. 198 erfahren wir aber, dass der dritte Begleiter von Billings, Dr. Merk, unter den Vocabularien, welche er von seiner Reise zurückbrachte, auch «Wörter der Jukagiren aus Werchnekowimsk» hatte. Wahrscheinlich unmittelbar nach dem Besuch bei den Jukagiren muss eins der Wörterverzeichnisse schon an Pallas geschickt worden sein, da wir in dem im J. 1789 erschienenen zweiten Bande des grossen vergleichenden Wörterbuchs von S. 159, d. h. vom 181sten Worte an, Wörter aus der bisher unbekannten Kolyma-Mundart des Jukagirischen finden. Bis dahin konnte nur ein anderes aus Ustjansk stammendes Wörterverzeichniss benutzt werden, das im Ganzen nur 57 der bis dahin vorgekommenen Wörter lieferte. Nach dem im Dialekt von Ustjansk verfassten Verzeichnisse, das sich in der Bibliothek der Kaiserlichen Eremitage befindet und von welchem Sjögren im J. 1842 eine Abschrift hat nehmen lassen, lassen sich mehrere Versehen in dem grossen vergleichenden Wörterbuche berichtigen. So lautet das jukagirische Wort für Nacht nicht enurtet, sondern emirtet, pudendago hat nicht die Bedeutung ohne, sondern oben, jagmak singen ist ein Fehler statt jagtak. Eine Anzahl von jukagirischen Thiernamen finden wir in der *Zoographia rosso-asiatica* von Pallas, der in der Vorrede zu diesem Werke selbst Merk als

das Mitglied der Billings'schen Expedition nennt, das zur Vervollständigung seiner Arbeit beigetragen hat. Im Besitz der Akademie der Wissenschaften befindet sich ein von dem Capitain Joseph Billings eigenhändig unterzeichnetes *Vocabulary of the dialect of the Kovima Ukagers*, welches mit dem von Sauer veröffentlichten ganz und gar übereinstimmt und vielleicht sogar eine Abschrift seines Verzeichnisses ist. Man erkennt in dieser Handschrift noch sehr deutlich das *k*, statt welches Buchstabens öfters *h* gedruckt worden ist, z. B. marhloo statt markloo, unhaiel statt unkaiel. Klaproth benutzte in seiner *Asia polyglotta* die genannten gedruckten Quellen und wiederholte die Fehler seiner Vorgänger, zu denen er noch einige andere hinzufügte. So hat er чakun Himmel, statt чukun, eoier Heerd, statt evier, eées Wind, statt ilée; ausserdem auch noch für Wind das Wort munendschi, das aber eigentlich «Wange» bedeutet. Hauptsächlich hat er aber das *ch* des Billings'schen Verzeichnisses, welches, wie es ausdrücklich angegeben wird, den deutschen Lautwerth hat, durch ч wiedergegeben.

Bei der ungenügenden Kenntniss, die wir bisher von dieser Sprache haben, muss jeder neue Beitrag an Wörtern oder Texten erwünscht sein, um so mehr als zu befürchten steht, dass die Jukagiren, deren Zahl Billings auf 300 Köpfe angab, die jedoch nach spätern Zählungen (s. Köppen, Russlands Gesammtbevölkerung S. 217) noch 575 männliche Seelen betrug, nicht gar lange mehr ihre Nationalität aufrecht erhalten dürften. Den freundlichen Bemühungen Sr. Excellenz des Civilgouverneurs von Jakutsk Dr. Julius

Stubendorff verdanke ich zwei kleinere jukagirische Texte und ein von dem Lehrer an der Kreisschule zu Jakutsk Raiskij angefertigtes russisch-jukagirisches Wörterverzeichniss. Als lebende Quelle diente ein Jukagire aus der Omolon-Gegend des Bezirks von Kolyma, welcher im J. 1858 nach Jakutsk kam, aber, da er von dem entsetzlichsten Heimweh geplagt wurde, alsbald in seine Heimath entlassen werden musste. Obwohl derartige Beiträge von Leuten, die linguistischen Studien fernstehen und deren Ohr an Auffassung fremder Laute wenig gewohnt ist, eine Reihe von Mängeln darzubieten pflegen, ist man bis auf Weiteres genöthigt dieselben wenn auch als etwas getrübte Quelle zu benutzen.

Das russisch-jukagirische Wörterverzeichniss habe ich, so wie die beiden Texte, mit dem Lepsius'schen Universal-Alphabet transcribirt und nach der Reihenfolge des von Castrén für die sibirischen Sprachen entworfenen Alphabets geordnet. Das Wörterverzeichniss der Eremitage bezeichne ich mit *E*, das von Billings unterzeichnete mit *B*, die Pallas'schen Verzeichnisse mit *P*.

I.

Polundé terikadéni léngi, ti̥ttéga adó lei. Omoḱa ki̥nédźa podírka; mudzäń ogurḱa. «Eḱé, emeí! moti̥k oimiń antaímík»; teríke anḱiejut. Ogúrḱe! lomogól motúl koni̥tammík, omoḱadi̥moltĭtta? Annúma läχai: omóḱa odún númona ogongi pukalätĭtta poónoi. Anledźa markilgä modai; tatil jónǵunnai, tatil jonǵungi, tatil omoḱa adi̥ läxaini, loodán, tátila mogónḍani̥, tátila ellíbäginingai kawéingi, tatil polundé terikadéni läχaini.

Ein Alter und eine Alte lebten, bei ihnen war ein Sohn. Schönes Mondlicht; Otter-Schneeschuh. «Vater, Mutter, segnet mich». Er ging ein Weib suchen. «O Schneeschuh, wohin führt ihr mich, meinen guten Sattelrennthierengleich. Zuerst kam er. Gute jukagirische Jurten stehen da, Schnee gleich weiss. Des Ältesten Tochter sitzt da; darauf legte ich mich schlafen, darauf legten sie sich schlafen, darauf kamen gute Jünglinge, spielten, darauf liessen sie sich trauen, darauf kam eine grosse Mitgift, darauf kamen Mann und Frau.

II.

Omóka ádil terikadéni léngi. «Ke lomdók jongúririma? Ponburä oillä». Kawéik adakún inlíkaon kekím. «Ke lomdok jongúririma? jongóde oillä». Kawéik kekím adakún monógoχ. «Ke lomdok jongúririma? šerežéñ móža, oillä šerežéñ pugalwe». Kawéik adakún komogína kekím.

Ein trefflicher Jüngling und sein Weib lebten. «Weshalb schläfst du lange? Es ist kein Lager da». Er ging und brachte zwei Bären. «Weshalb schläfst du lange? Es ist keine Decke da». Er ging und brachte zwei wilde Schaafe. «Weshalb schläfst du lange? Es ist nichts da zum Nähen, nicht Wolle zum Nähen». Er ging und brachte zwei Elenthiere.

Wörterverzeichniss.

aik *schiessen*
ailetk *beschwichtigen*
ak *machen*, B. aak *bauen*
akmurali *barfuss*
agiduik *verbergen*, B. angitak
agidik *heimlich*, *verstohlen*
agíma *Freund*, B. aghéma

agurnei, *Qual*, *Noth*
aña *Lippe*, E. angga, B. angá *Mund*, *Lippe*, aber bei E. tschimie, B. anghen móoga
aleijek *waschen*
ali̯ma *Schaman*, B. alma
alonuk *stehlen*
alonuga *Dieb*, B. olonunga
arannei *leicht*, B. arrangya
arauija *Lenoc (Salmo coregonoides)*, P. aravia
arinooja *Vielfrass*, P. chonchonanda, E. tschangdscham
ažoi *früh*
ažounǵim *Stotterer*
áḱa *zahmes Rennthier*
jagadaḱa *Pferd* (d. h. *jakutisches Rennthier*)
ani̯l *Fisch*, B. annil
mugurnei ani̯l *Salmo Nasus*
anoik *beleidigen*
anurek *Liebhaber*, B. anoorok
anledźa *Aeltester*, B. alnindsha *Häuptling*
anḱik *suchen*
annek *sprechen*, *antworten*, B. aniak *sprechen*
annuma *der erste*, *zuerst*, B. angnuma
antatu *lesen*, jak. анџаҕаі *schwören*
antadźaija *Zauberer*
andi̯ *Löffel*, E. angdi
anmi̯nei ilwa *Kuh*
atḱaon *hart*, *fest*, B. addi *stark*
adakun, adakloi *zwei*, *beide*, E. andaklon, B. antachlon
ado *Sohn*, *Jüngling*, B. antoo
amun *Knochen*
amdai *sterben*, B. amda *Tod*
amdaja toroma *Verstorbener*, E. jämbon *todt*
äijä *Bogen*, Jak. aja *Selbstschuss*
ägurtera *Espe*, B. agurtshira
älänḱei *faul*, B. alangnae *Faulheit*
ei *nicht*
ei ažukei *stumm*
ei megininge *theuer*
eimatk *bezahlen*
egek *aufstehen*
egoinubašal *Fussboden*
ejenmani *wild werden*
elakloi (?) *vier*, B. yelaklon
eli̯ǵoi *verlieren*
er-edzei *Jagd*
erit́ *schlecht*, *böse*, B. erritsh, irrit - shundzhi toruma *schlecht-Herz-Mann*
erillodzel *verderben*
erḱe *schlecht*, B. erritsh
erḱe jon *Syphilis*
erḱe ḱunǵe *Trauer*, B. artsche tshungzsha

erkedoži *Branntwein*, E. nemindeten ondschet (*trunkenes Wasser?*) s. jedoch nemidz *bitter*
eke *Vater*, B. etchea, E. nirtscha
egoli *sich fürchten*
ene *Schmetterling*
enžek *erziehen*
endik *bewahren*
endibai *sparsam*
Enmun *Kolyma*, B. Enmun onong *Kolyma-Fluss*
ed-ekk *rufen*, *zurufen*
emei *Mutter*, E. ama, B. amea
emil *Nacht*, *Finsterniss*, E. emirtet (bei P. und K. fälschlich enurtet), B. emmel
emiwal *schwarz*, E. emibet; bei B. emmitsch *dunkel*, aimaivi *schwarz*
embei
embei nogó *Pulver*
embei puže *Blaubeeren*
ikloi *fest*, *hart*, B. inglon
igil *Ufer*, B. igil
igda *Beute*
igdek *hauen*, *bessern*, *nähen*
iledai *sich zanken*, B. illedangi
irgu *Loch*
irtei *rufen*, *schreien*
ik *lange*
ika *Ende* (s. polzika, medika), B. itshagi *endigen*, it-she-endami *Ellbogen*
ižilwoi *ermüden*
inloi *frisch*, *dick*, B. iklon *dick*
indi *Faden*, *Zwirn*, Jak. iŋip, B. indshi
indzri *Ader*
iwellei *weinen*, B. i-vellek
igeja *Riemen*, ilija *Wind*, E. ilée B. illeyennee
irinijoi *krank*, Jak. ыары
irkei *eins*, E. irkon, B. irken
irkužoi *zittern*, B. lirkundzshi
inlikk *in Schrecken setzen*, B. inglitsh *fürchten*
inlikaon *Bär*, B. P. tsholondi
imdalžoi *fünf*, B. enganlon
oillä *nicht*, E. oli, B. oiley
oinei *rasch schnell*, B. omuk
oidzei *bellen*
oo *Hosen*, E. o
ogok, *stehen*, B. onghak
ogojol *Morgen*, B. unkaiel (Klaproth falsch unhaiel) *Morgen*, ongoie *morgen*
ogurce *Aesche (Salmo Thymallus)*, P. gurtschi
ogunbašik *anfeuchten*
olginmei *gerade*
olmopagik *schweigen*
orul *Geschrei*, B. orool
ornei *rufen*, *schreien*, B. orni *Stimme*

orpurek *aufhängen*
oži *Wasser*, E. ousche, muss onsche sein, wie B. richtiger onzshi hat.
ožek *trinken*, E. ondschesche, B. ondzshok.
ožeudźa *Durst*
ožol *Weiden-Wurzel*
onor *Zunge*, E. andschub, B. onnor.
onornei *lügen*
onú *Fluss*, E. onung, liko onundi *kleiner Fluss*, P. onnong, Dem. onnongi.,
onḱi *nass*, E. ondschenet B. onye *roh*
onma *Verstand*, B. onmannay *weise*, onma *Absicht*
Odul *Jukagire*
odunša *Lärchenbaum*, B. ondzcha
odzil *Huf*, *Fingernagel*, B. onzshil
opnoeik *abnehmen*
owätlä *glauben*, *trauen*
omoloḱk *verbessern*, *gutmachen*
omnik omolotnuba *Arzt*
omóḱa *gut*, *stark*, *tapfer*
omgodo *Sattel*
omnik *Leute*, B. ommo *Volksstamm*
omninwon *fremd*
onnuga *Hündin*

uik *arbeiten*, *braten*, B. ooil *Werk*
uo *Kinder*, E. oo, B. uwá *Kind*, Jak.ọ50.
uḱel *Arbeiter*
ukḱi *wachsen*
ulega *Gras*, B. oolega možinei ulega *Farrenkraut*, mured ulega *Heu*
uleteḱk *stricken*
uledeḱkje *verbinden*
ulumui *nur*
ušek *rudern*
unama *Ohren*, E. golendschi, B. oonómma
unomelun *Ohrgehänge*, B. numalundal
kagel *Taucher*, rarapa
kalá *Schöpfgefäss*
kar *Bett*, B. char, bei Klaproth falsch чar *Haut*, *Fell*, irrendigar *(schlechtes Fell)* *Bauchfell*
nininkar *Gewitterwolke*
kartak *abfegen*
kanik *wann*, B. channen
kanil *Adler*, B. kaniel
kanịla *wohin*
kań̊ belun *Ring*
kadịnmei *genug*
kamek *helfen*
kamloi *wieviel* B. kondamiel
keijä *nach vorn*
kelešk *trocknen*
kelk *kommen*

ken-oi *fein*
kedi̥l-ei *langweilig*
kikšoi *schnarchen*, B. jong-lochetshtartsh
kilǵik *waten*
kiḱak *todtstechen*
kiḱk *lehren*
kim dannecim *betrügen*
ki̥li̥nḱa *roth*, B. kelenni
ki̥li̥nḱa puǵe *Preisselbeere*
ki̥nedźa *Mond*, E. kininshe B. kininsha
ki̥ńli̥dźa *rother Fuchs*
koi *Gott*, E. koïl, B. chail
koinuma *Kirche*
koidi̥ǵaja *Priester*
koidóma *Mutter Gottes*, wohl koidéma
koimonnui *stolz*
koo *wo*, B. kolae
koonnodo *Möve* s. nodo
koodak *schlagen*, B. kogdak
kolgul *Mammuth*
kolgudanmud *Mammuths-zähne*
kož-el *Waldteufel*
koni̥tek *fortführen*
konloi *beneiden*
konḱešu *brechen*
końdel *schmieden*
końba *Zaun*, B. choinba
kotu *Grube*
kotuk *graben*
kodamei *was für einer*
kodel *Wolf*, B. P. kodel
kodoi *liegen*, B. kondak
kódol *Boot*
kukúl *Teufel*, E. kukul
kukulgiń antaju *verfluchen*
kuḱe *Mücke*
kužú *Himmel*, B. kundshu
kunḱalloi *zehn*, B. chuni-ella
kunnei *schmutzig*
kudedek *tödten*
met kudedei *Tödter*
jakta *Gesang*
jaktan *singen*, B. jagtak
jagadaḱa *Pferd* (eig. *jak. Rennthier*), E. jochondil-be (eig. *jak. Reh*)
jaloi *drei*, E. jálon, B. yalon
jalgi̥l *See*, E. jalgil, B. jal-gyl
jarka *Eis*, B. yarka *Eis*, yarchandiva *Hagel*, (bei Klaproth falsch jarчan-diva)
jarkai *frieren*
jarkady *Schnäpel (Salmo Lavaretus)*, P. jarkandi
jažik *kratzen*
janǵe *Gans*, E. ljängdscha, P. lanzsha
jeroi *fein*
jiri *Bauch*, E. lirir, B. lieril
jirinei *schwangere Frau*
jirjugudźa *Stern*, B. lerun-gundshia
jo *Kopf*, B. i-ok
joeik *sehen*, E. jong

joi *wild*, B. i-ai *fremd*
joudekka *fragen*
jogižek *küssen*
jogor *Wunde*, B. jögor, aber in der Bedeutung *früh* durch Verwechslung des russ. рано mit рана
jogordzäš *verwunden*
jogoti *Pfeil*
jogu *Nase*, B. iougul
jogudoli *Nüstern*, B. iongundangil
joñanei *erzürnt*, *böse*
joñžanianiga *Theekanne*
jola *Abend*, B. poinyuletsh
jolon, jologuda *zurück*
jóllai *krank*
jolštitka *Schwan*, P. jonútschóra
jorǵik *schwimmen*, B. yarrai
jonka *Glocke*
jonǵodi *Decke*
jonžuk *schlafen*, B. iunzshuk
jodok *zusammenwickeln*
jodoǵiwa *Eichhorn*, B. yegororitsche (*Tamias striatus*)
jododei ilija *Sturm*, B. yadondayendelaia *Wirbelwind*, tschemon dilaia *Sturm*
jom-ek *ringsum*
jomil *Hals*, B. jomuel
jukadanil *Häring*
uko *weit*
juroi *schief*
junlagu *Brot*, bei Witsen im Vaterunser lünliagel
judi *Augen*, E. angdsha, B. angzsha
judinpugalwe *Augenwimper*. B. angzsha buguelbi *Augenbrauen*
laol *Zugnetz*
launša *Wurzel*
lagitek *nähren*, B. lagetak, in der engl. Ausg. falsch sagetak
lagul *Nahrung*, B. lagul
landak *essen*, B. langdal
landinubaken bugašal *Tisch*
lei *leben*, *sein*, B. lay
leidi *wissen*
ledemei *niedrig*, B. ledemnee
lilit-ek *erschüttern*
liožani *blau*, B. lubandzshanni
likil *Schwanz*, E. gachýl
likipoǵe *Hermelin*, B. lookipondsha, P. lukipondsha
lige enawa *Schwester*, E. awutscha, B. pawa
lil-edilija *Nordwind*
liwe *Erde*, B. levye
loidek *beissen*
loogoi *satt*
loodek *spielen*, B. lioda
logdui *verwelken*

lok̍iedi̥ *Feuerstahl*, B. lotshenda *Stahl*

lok̍iedi̥ šoi *Flintenstein*

lok̍iedi̥ uktetnuba *Zunder*

lok̍il *Feuer*, E. jengilo, B. lotshel

lok̍il ukuteik *Feuer anmachen*

londak *tanzen*, B. longdok

lowitaik *versuchen*

luoda *Husten*

lukaondi̥ *wenig*

lukoi *klein*, E. likotschit, B. lukundä *Knabe*, lukoolu *Kind*

lul *Rauch*, E. tutshe, núnga *Rauch*, ljul *Mehl*

luk̍a *Luft*

luk̍i *Russe*

šaimige *Netz*

šakoli̥ *Fuchs*, B. tschakala

šaχandziba *Steuer*

šal *Wald*, B. tshall

šarujik *drücken*

šašagadka *reissen*

šannuma *russ. Jurte* (wohl šal numa *Holz Jurte*)

šeižik *stossen*

šenšeik *davonlaufen*

šelgädei *brechen*

šerežen *nähen*

šeron *schneller*

šil inilon (?) *Sterljäd*

šińgik *herausziehen*

šoi *Stein*

šoogo *Geschirr*; šon — *hölzerne Schüssel*

šogek *umherirren*

šogi *Sack*, *Tasche*

šogušek *verlieren*

šoχolonei *gelb*, B. tshakolonni (b. Klaproth falsch tschakotónni)

šole *Darm*

šožižeek *schinden*

šonšooga *Holzschüssel*, ob nicht šanšooga?

šuondil *laufen*

šuodźa *Herz*, E. tschiwoondschä, B. tshoonzsha

šukta *Jakutsk*, B. Tshukta *Stadt*

šura *Körper*

šuren magil *Hemd*

šuška *Tasse* (aus dem russ. чашка)

šudešonbi̥la *gewaltsam*

k̍agitak *schmieren*

k̍ak̍a *Bruder*, E. tschátscha B. tshátsha

k̍eginmoi *tief*

k̍erul *still*

k̍ek̍ikäga *Winkel*

k̍edźamalul *überwintern*, B. zshendsha *Winter*

k̍emuk̍e *Oheim*

k̍ineik *hauen*

k̍inik̍ *heiter*, *munter*

k̍itnei *lang*

k̍oul *Meer*, B. tschobul *See*

k̓ogodešal *Balken* (vom folgenden Wort u. šal *Baum*)
k̓ogum *schneiden*
k̓oja *Messer*, B. tschagoia
k̓omo k̓oja *Tungusenschwert*
k̓ojadaud *Scheide*
k̓oledzi *Märchen*
k̓orka *rein*
k̓onk̓oon *süss*, *Zucker*
k̓ońgeni *fett*
k̓onda *oben*
k̓odarie *Flinte*
k̓omo *gross*, E. tschomon, B. tschomoi
k̓omodanil *Njelma*
k̓omodanledźa *Ispravnik* (*Polizeimeister*)
k̓omuk̓a *Angel*
k̓omumoju *verlieren*
k̓omdźa *Ruder*
k̓uul *Fleisch*, E. tschal, B tshul
k̓uga *Weg*
k̓ugnoi *eng*
k̓unk *zählen*, B. tschungum
k̓uńgek *denken*
nažiwo *Tuch*
nemedzik̓ *bitter*, B. nemenditen ondshe *Branntwein*
nigaioi *schwer*, B. ningoin
niñoi *viel*
nilek̓ut *sich beklagen*
nirk̓ik *Erbrechen*
nininkar *Gewitterwolke*, B. char *Wolke*
nink̓ydźak *ringen*
niw *Name*, B. neve
nimilašol *schreiben*
noi *Fuss*, B. noel *Füsse*
nongar *Beinling* s. kar
nok̓ša *Zobel*
nogo *Staub*, *Asche*, B. nongha
nolud *Pappel*, B. nollod
norol *Sumpf*
nondroi(?)*schwach*, B. nondri
nodo *Vogel*, koon nodo *Möve* B. ondzhinonda *Ente* d. h. *Wasservogel*, nontondaul *Eier*
nukaloi *weich*
nugen *Hand*, *Arm*, B. nugán *Hand*, núngean *Arm*
numa *Jurte*, E. memä (?) B. numa
numodi *Axt*, E. numundschi, B. noomundzshi
ńao en etla *Steinfuchs*
ńak̓a *Gesicht*, B. ne-atsha, *Gesicht*, nyatshinma *Brille*
ńak̓uujaik *grüssen*, *sich verneigen*
ńak̓ašk *schärfen*, *schleifen*
ńak̓ani *scharf*, *geizig*, B. natshennee
ńangä *Sünde*
ńandimide *schwarzgrauer Fuchs*
ńaztunnoi *steil*
ńedaja *günstiger Wind*

tan *er*, *jener*
tańdzik *handeln*
tadul *Schuld*
tät *du*, B. tat
teríka *Weib*, *Hausfrau*, *Alte*
B. tarika
tennei *reich*
tetḱe *Kaufmann*
tetḱek *reich werden*
tiwil *Feder*, E. tibil *Flügel*
tiwidagil *Röhre*
tiwo *Regen*, B. tiba
touk *umzäunen*, *bedecken*
togoi *dick*
tol *Vorrath*
tolow *wildes Rennthier*, B. ondzshi tolau *Wallfisch*, d. h. *Wasser-Rennthier*
toroma *Mensch*, B. toromma, E. koonschi
tonnei *durstig*
tonbei *stark*, B. tonboy *Kraft*
tonmul *Stimme*, B. tonmul *Gurgel*
tottuk *kleben*
todi *Zähne*, B. tody
towéka *Hund*, E. chapnjä, P. tabaká, B. tabaka (nicht tabaha)
tudá *längst*
túdel *er*, *sie* s. Pl., B. tundal
dariek, *vergraben*
poik *schlagen*
patk *kochen*, B. panduk

pawa *Tante*, B. pawa *Schwester*
pe *Felsen*, B. pea
pelik *lecken*
penuk *bitten*
pedak *brennen*
pededeik *verbrennen*
pedika *Finger*, B. pe-enditsha
pedilneja *glücklich*
pedźa *Elenthier*, E. biingetsche, P. ongen
pewel *Wiege*
peme *Laus*, B. poma
piga *Kessel*, E. bige
poerḱil *Durchfall*
poižik *werfen*
pokožil *Knie*, B. tshorkel
pogšei *sieden*, s. pugaḱ
pololidze *hinterlistig*
polud *Greis*, *Mann*, B. pallud
polud anledźa *Kaiser*
polziḱa *Gerte*, B. paltshitsha *Blatt*
polwel *Rasenhügel*
poružilla *Funke*, B. borongille *Blitz*
poḱlodźa *Bräutigam*
ponloi *sauer*
pónda *Geld*
ponbur *Bett*, E. bonbur
pońka *weiss*, E. boinat, B. poinnei

poṅkará *Birke*, B. pantshara P. jaijal
potịl *Hälfte*, B. putel in pondzshirka putel *Mittag*
podírka *Licht*, *Tag*, *Mittag*, E. bondschirka, B. pondzshirka
podzennei *stinken*
powil *Baum-Blatt*
puik *blasen*, B. pookendshi
púkalē *Schnee*, B. pukoelli
pukei *Schreck*
pugalwe *Wolle*, E. bugülbee, B. pugelbi
pugalweik *sich erwärmen*
pugak̇ *heiss*, *warm*, E. bugötsch, B. pugatsh *warm*, puga *Sommer*
pugak̇edože *Thee*
pugodze *schwitzen*
pugu *Sonne*, E. bugönsche, B. yelonsha *Sonne*, poogunnarara *Regenbogen*
puṅek-ek *klopfen*
puǵe, puže *Beere*
pud-en *von oben*, E. budenbanít *hoch*, B. pudendago *auf* (nicht *ohne*, wie Pallas u. Klaproth haben) B. pudanmai (nicht pudanniai)
wongoi *Heimath*
magil *Parka (Pelz)*, B. magil *Kleider*
šuren magil *Hemd*
malǵä *Moltebeere*
markil *Tochter*, *Mädchen*, B. marchel, markloo, E. baitaga
mek *warten*, *dulden*
mekamei *nahe*
melút *Brust*, B. melud
melk *ergreifen*
mežinei ulega *Farrenkraut*
meṅk *nehmen*, B. mendzshit
metkudedei *Mörder*
metlarkoi *trocken*
memujei *kneifen*
memudịka *Faust*
mižo *Blut*, B. liopkul
mededźa *Nadel*, B. midinzsha
mitlä *unser*
mịgito *hieher*
moedzi *Weib*, E. mojendshi
moik *halten*, B. maïk
moroijei *fliegen*
morok *tragen*, *sich ankleiden* B. morcam
mok̇oma(?)k̇ak̇a *älterer Bruder*
monóga *wildes Schaaf*, E. managa, B. monoghá
monolä *Haar*, E. monóli, B. manallae
moṅgaṅa *Welle*, B. moinchaiya (Klapr. falsch moinчaija)
mot *ich*, B. matak
motlä *mein*

modai *sitzen*
modandibašal *Stuhl*
modi̥nuk *befühlen*, *betasten*
mugurnei ani̥l *Salmo Nasus*
múra *Schuh*, *Fussbekleidung*
E. murè *Füsse*
akmurali *barfuss*
muredulega *Heu*
muḱer *Ton*, *Klang*
mudzäń *Otter*, P. mundschong
mumžei *murren*, B. mungzsha *Geräusch*

Vergleicht man dieses Wörterverzeichniss mit den früheren, so stösst man auf eine Anzahl von Abweichungen, von denen es erwünscht wäre zu ersehen, ob sie bloss auf Dialektverschiedenheit beruhen, oder in einer Umgestaltung der Sprache ihren Grund haben. So finden wir den dentalen Nasal an Stelle des gutturalen in annuma, andi̥, londak statt angnuma, angdi, longdak. Noch häufiger vermissen wir den Nasal vor Gutturalen, Dentalen und Zischlauten; z. B. in agiduik, alonuga, ogok, ogojol, jogu, nigaioi und nogo neben angitak, olonunga, onghak ongoie, jongul, ningoin und nongha; adakun, ado, kodoi, nodo, neben andaklon, antoo, kondak, nonda; oži, kužu, li̥kipoǵe, midedźa, moedzi neben onzshi, kundshu, lukipondsha, midinzsha, mojendshi. Statt des Zischlautes finden wir einen blossen Dental mit Beibehaltung oder Verlust des vorhergehenden Nasals in indi, numodi, podirka neben indshi, numundshi, pondzshirka. In Betreff des Anlauts ist zu bemerken, dass das ältere Wörterverzeichniss (E) stets ein *b* hat, wo die Kolyma-Mundart *p* darbietet, welches wahrscheinlich nur bei Zusammensetzungen mit vokalisch auslautenden Wörtern erweicht wird. Beachtenswerth ist fer-

ner, dass statt eines anlautenden *l* in dem neusten Verzeichniss ein *j* oder sogar nur ein *i*-Laut entgegentritt; z. B. jange, jiri, jirjugudźa neben ljangdsha, lieril, lerungundshia; vielleicht ist dieser Ausfall des *l* auch im Aus- und Inlaute erfolgt, wie in den ebengenannten jiri, koi, koo neben lieril, koil, kolae. Statt des anlautenden k seben wir š in šakoli, šal, šukta neben tschakala, tshall, tshukta. Im Inlaut sehen wir ein *b* zu *w* erweicht oder auch ganz ausgefallen, in tiwil, tiwo, toweka neben tibil, tiba, tabaka; liožani, koul neben lubandzhanni, tshobul.

Bei dem geringen Material ist es schwer viel für die Grammatik zu gewinnen. Einen Genitiv erkennen wir deutlich in judin pugalwe, Augenwimper und in šuren magil, Hemd. Mehr Beispiele haben wir schon in den früheren Verzeichnissen: angen bugelbi, Bart, angen muga, Lippe, nungen muga, Schulter, angdschan ondshi, Thränen, (Augen-Wasser); auch wohl in pugun narara, Regenbogen. Neben dem Genitivverhältniss tritt uns häufig eine Zusammensetzung entgegen, bei welcher vocalischer Aus- und Anlaut durch dazwischentretendes *d* auseinander gehalten wurde; z. B. komodanil, Njelma (komo gross + anil Fisch), komodanledźa, Kaiser (eigentl. grosser Häuptling), muredulega, Schuhheu, jagadaka, Pferd, eigentlich jakutisches Rennthier, woneben E. jochondilbe jakutisches Reh darbietet, jogudoli, Nüstern (B. jongundangil), womit anbandangel, Thür, zu vergleichen ist; auch kolgudanmud, Mammuthszähne, worin der zweite Bestandtheil uns noch nicht bekannt ist, gehört hieher.

Ein Locativ liegt uns wohl in dem Worte tịttega, bei ihnen, vor, womit man das im Vaterunser vorkommende kundsunga, im Himmel, leviangh, auf Erden, zusammenstellen kann. Vielleicht giebt es einen Accusativ auf ul, wie wir im Text motul, mich, finden, woneben das Vaterunser mitel, uns, hat; auch mitläpul, unsere, ist wohl eine Accusativform und vielleicht auch lünliagel (panem). Die Dativform mitin, nobis, giebt das Vaterunser.

Die Pluralbildung des Personalpronomens ist mit Veränderung des Wurzelvocals verbunden: mot (B. matak) ich, mitek wir, tät (B. tat, E. totak) du, titlak, ihr. Beim Substantiv giebt es vielleicht Plurale auf *l*; z. B. angil Löcher, onzshil Nägel, noel Füsse. Beim Verbum ist das Pluralsuffix der dritten Person ni oder ngi; z. B. lei ist, lebt, Pl. lengi, kaweik ging, Pl. kaweingi; läχai kam, Pl. läχaini. In der Handschrift E. findet sich folgendes Paradigma: motongéteen, ich stehe, totak ongêt, du stehst, tudol ongêt, er steht, njénga ongetschell wir stenen, titol ongéng, ihr stehet, tángat ongénet, sie stehen. Eine besondere Participialform steckt wohl in folgenden Zusammensetzungen: egoinubašal Fussboden (wohl Holz, auf dem man steht, von egek und šal), modandiba šal, Stuhl, (von modai sitzen), landịnubaken bugašal (?) Tisch (von landak, essen), lokiedị uktetnuba, Zunder. Kekim, bringen, macht den Eindruck eines Supinums.

Es steht zu wünschen, dass glückliche Umstände dazu beitragen werden, unsere Kenntniss von dieser Sprache zu erweitern. Das bisher vorliegende Mate-

rial ist zu gering, um zu irgend einem Schluss auf Verwandtschaft mit den bisher bekannten Sprachen Sibiriens zu berechtigen, wenn auch eine oder die andere Form dazu verlocken dürfte, eine Zusammenstellung mit schon Bekanntem zu wagen.

(Aus dem Bulletin hist.-phil. T. XVI № 16.)

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

„BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE“

ET DU

„BULLETIN“

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome III.

6e LIVRAISON.

(Avec 2 Planches.)

ST.-PÉTERSBOURG, 1859.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg	à Riga	à Leipzig
MM. Eggers et Cie,	M. Samuel Schmidt,	M. Léopold Voss.

Prix: 45 Kop. arg. = 15 Ngr.

$\frac{1}{13}$ April 1859.

Forschungen in der Pehlewy-Münzkunde, von B. Dorn.

I.

1) Auf den ältesten Sasaniden-Münzen von *Ardeschir I.* an kommt *Iran* als Name des Landes, über welches die Sasaniden regiert haben, unzweifelhaft vor. De Sacy hat das Wort zuerst (1793) entziffert [1]), und Niemand hat bis auf diesen Tag daran gedacht dagegen Zweifel zu erheben. Im J. 1801 fand W. Ouseley [2]) dasselbe auf der bekannten Münze *Chosrau II.* mit zwei Bildnissen vom J. 37. Da es unter dem weiblichen Gesicht auf der Rückseite stand, welches er für das der Königin *Schirin* zu halten geneigt war, so blieb er unentschieden, ob es wirklich *Iran* oder vielleicht *Airini*, *Irini* oder gar *Schirin* gelesen werden müsse. Hr. v. Longpérier (1840), Krafft (1844) und ich lasen *Airan*, *Iran*, und Olshausen (1743) [3]) fand auf einer Ormusd-Münze *Iran*, ohne sich über dessen Bedeutung weiter auszusprechen. Ferner schien sich das Wort auf einigen Altar-Inschriften, so wie auf

1) Mémoires sur diverses antiquités de la Perse, S. 171 u. s. w.
2) Observations on some Medals and Gems, S. 33.
3) Die Pehlewi-Legenden, S. 76.

der Kehrseite von Münzen *Kobad's*, *Chosrau's I.* u. *II.* zu finden, und wurde als ein schlagender Beweis genommen, dass die sich sonst auf der Kehrseite befindlichen Abkürzungen Münzstätten anzeigten. Was war klarer als *Iran*, mochte man in ihm das ganze Land oder die Hauptstadt suchen, wie das namentlich auf arabischen und wahrscheinlich auf den Ispehbed-Münzen der Fall ist, wo *Tapuristan* wohl die Hauptstadt anzeigt, oder auf jeden Fall das ganze Land, wo die Münze geschlagen ist. Hrn. Dr. Mordtmann schien indessen *Iran* als ganzes Land doch zu weit und er zog vor, unter der Benennung lieber *Ariana* oder *Arran* zu verstehen [4]).

Erst in der neuesten Zeit hat sich gegen die Auslegung des auf den Rückseiten der Münzen befindlichen Wortes bedeutender Zweifel erhoben. Hr. v. Bartholomaei, der bekanntlich jetzt das Vorkommen von Prägstätten auf den eigentlichen Sasaniden-Münzen ganz abläugnet, und die Abkürzungen für Namen der Münzmeister hält, glaubte es ازران u. s. w. lesen und für einen Eigennamen halten zu können [5]). Auch ich habe bis vor Kurzem das Vorkommen der Münzstätten für möglich und wahrscheinlich gehalten und namentlich Wörter wie *Iran* und *Chorasan* als deutliche Beweise dafür angesehen. Aber als ich in *Baba* die Bedeutung *Tempel*, in يوجكر *judschker*, die als «Reiniger» u. s. w. erkannt zu haben glaubte, ward mir auch *Iran* als Prägort verdächtig. Wenn sehr viele oder die meisten Abkürzungen sich nicht als Münzstätten erweisen, so kann *Iran* kaum eine Ausnahme machen

4) Zeitschr. d. D. m. G. VIII, S. 19.
5) Bullet. T. XV, S. 295, 6. Mél. asiat. T. III, S. 352.

und muss eine andere Bedeutung haben, als die ihm bisher zugeschriebene. Diese andere Bedeutung aber aufzufinden scheint schwer und nur die eine oben erwähnte Münze *Chosrau II.* kann mit einiger Sicherheit eine andere Erklärung an die Hand geben, welche dann auch auf die übrigen Münzen mit *Iran*, wenngleich, wie es fürs Erste den Anschein hat, weniger passend, übertragen werden kann.

Die Vorderseite der Münze enthält den Namen *Chusruvi* mit dem bekannten *gadmin afzûd*, also entweder *majestas augeatur* oder vielmehr *majestate adauctus.* Die Rückseite mit dem bartlosen Bildnisse, welches Ouseley, Krafft und Mordtmann für ein weibliches halten, Hr. v. Longpérier aber vielleicht für das des Ormusd selbst, stellt den Kopf mit flammenartigem Haare dar. Es kann kaum ein Zweifel sein, dass diese Flammenhaare eine Art Verherrlichung oder einen aus dem heiligen Feuer gebildeten Nimbus bezeichnen und andeuten sollen, dass der damit geschmückte Kopf der eines wahren Feuerverehrers sei. Es ist gerade dieser Flammennimbus, welcher beim ersten Anblick am meisten in die Augen fällt und als etwas Besonderes hervortritt. War nun der König auf der Vorderseite *majestate adauctus* genannt, so musste man für das auf der Rückseite dargestellte Bildniss ein ähnliches Epitheton erwarten. Und dieses gewinnen wir, wenn wir anstatt *Iran*, [illegible] *Aderân afzûd*, «mit dem heiligen Feuer versehen», πυριστεφής, πυραυγής lesen und übersetzen. Dann fällt alle fernere Schwierigkeit weg. Ist — was ich für jetzt unentschieden lassen will — der Kopf wirklich der des Ormusd, nun so wird Niemand die Schicklichkeit

eines solchen Epithetons bezweifeln wollen. Spiegel (Huzv. Gramm. S. 185) liest auf einer Gemme: *Mithra der Feuervermehrer* [*mathûn athûn afzûbi*]. Ist es der der Königin, so ist dasselbe nicht minder passend. Ihrem Gemahl wird die weltliche Macht, die Majestät zugesprochen; sie dagegen ist mit dem heiligen Feuer geschmückt. Und da möchte man sich fast versucht fühlen, das dritte Wort [Pahlavi] *chûdîna* بهدين oder «der besten Religion zugethan» zu lesen, und wir hätten dann eine «vom heiligen Feuer umstrahlte *Pia*». Nach der M.'schen Nachbildung ist so eine Lesung möglich, nach der Krafft'schen nicht. Und da mit dieser Erklärung ein etwaiges schwer zu haltendes *Iran afzuð Iraniâ auctus* oder *aucta* wegfällt, so werde ich künftig *gadmin afzuð* immer durch *majestate adauctus* übersetzen, ob ich gleich noch einige Bedenken habe. Zwar würde auch *Iran afzuveð Irania augeatur* einen guten Sinn geben, aber ich halte ein schickliches Epitheton für die Königin — wenn sie es wirklich sein soll — doch für passender. Vielleicht klärt uns die Geschichte einmal über diesen Punkt auf. Nicht unbemerkt will ich indessen lassen, dass in Spiegel's Huzv. Gr. S. 30 die Ligatur [Pahlavi] nur als אי *ai* angeführt wird. Wäre sie als *ad* nicht zulässig, so würde damit auch meine Erklärung wegfallen. Und warum findet man nie [Pahlavi] geschrieben? Übrigens möchte man fast bedauern, dass *Iran* nun nicht mehr der Name der Prägstätte sein soll. Die Münzen verlieren durch den Wegfall der Prägörter auf jeden Fall an Wichtigkeit und ein hinter dem Feuerwächter rechts stehendes *Iran* (als Land) scheint wahrscheinlicher und passender als *Aderan*, das heilige Feuer. Oder ist da *Iran* ein Eigenname,

etwa des Altarwächters? Wann werden wir einmal in dieser Hinsicht aufs Reine zu kommen hoffen können?

2) Der Wegfall von *Iran* zieht nun wahrscheinlich auch den in der That bedauerlichen Wegfall von *Chorasan* nach sich. Das Wort ist so geschrieben: [Pehlevi], und es hätte allerdings die defective Schreibung אורכסאן اورسان oder خورسان für خوراسان auffallen sollen, zumal da das Wort *Chorasan* auf Münzen des östlichen Persiens *plene* vorkommt. Hr. von Bartholomaei glaubt es bekanntlich اولسن oder اولاسن lesen zu können. Ich bin nicht dieser Ansicht, weiss aber nichts Besseres an dessen Stelle zu setzen. Das Wort lässt sich auf verschiedene Weise lesen; هورخسن, خوراسن, اورسان, اوراسن, خورسان. Vielleicht haben wir da eine ähnliche Zusammensetzung zu suchen wie in اوستا, استا *avestâ*, *ustâ* Lobpreisung, oder *avestân*, der Lobpreisende [6]), also *averesân*, *uresân* und nur die vollständig ausgeschriebene Form der sonst vorkommenden Abkürzung [Pehlevi], *av*, *o*, *u* (das vormalige *Uzaina*). Oder ist es = خورسند der Zufriedene etc.? Das ganze Land Iran ist zum heiligen Feuer oder Feuerpriester, die Pforte zum Tempel geworden, sollte der Divan [Pehlevi] nicht auch endlich weichen müssen? In der Stadt Dainaver und dem so genannten Flecken oder Stadtviertel von Merw wird er sich sicherlich nicht lange mehr geborgen halten können. Sollten wir ihn endlich

---

6) Es versteht sich von selbst, dass ich diese Bedeutungen blos als solche hinstelle, die ich den betreffenden Wörtern beilegen zu können glaube. In einem dem asiatischen Museum vor Kurzem zugekommenen Pehlewy-Glossar wird اوستا durch ستايش, زند durch تفسير erklärt. Hyde (S. 336) verwarf bekanntlich sowohl die erstere Erklärung als die des زند durch igniarium.

doch nicht noch durch das Gesetz *dîn (dîndn)* zur Erklärung zwingen können? oder war *Divan* ein Eigenname: *homo fortis*, und wird er sich immer als solchen bewähren?

3) Auf den Münzen *Hormisdas IV*. vom J. 6, 7, 8 kommt da, wo man bisher Münzstätten gesucht hat, ein Wort vor, welches wahrscheinlich keine Abkürzung ist. Es sieht so aus: ıpp (Mordtmann Z. VIII, T. IV, N° 51, cf. Bartholomaei, Lettres numismatiques, St-Pétersb. 1859, S. 10). Hr. Dr. Mordtmann glaubt in ihm die Stadt *Zuzen* finden zu können; ich führte vor einiger Zeit an, dass man es *dschûdschan* lesen könne, was in der Sprache des Zend und im Pehlewy eine Silbermünze von 48 Gran bedeutet. Aber warum sollten diese sonst scheinbar annehmbaren Wörter blos auf den erwähnten Münzen vorkommen, oder, wenn sie *Hormisdas* einführen wollte, warum erscheinen sie nicht auf seinen späteren Münzen und denen seiner Nachfolger? Muss man daraus nicht schliessen, dass sie eine Sache oder Person bezeichneten, welche nur einige Jahre da war, also etwa den Namen des Altarwächters, hinter welchem sie stehen, oder was sonst? Nun glaube ich auf einer Münze *Kobad*'s den Namen oder die Benennung یوجکر *judschker*, Reiniger, gefunden zu haben, und zwar unter so vielen bisher gesehenen Münzen bis jetzt nur ein einziges Mal. Und es ist dieser Reiniger, welcher wenigstens für mich den Tempel (*Baba*) oder die Rückseite der Münzen von den mit Unrecht dorthin versetzen Münzstätten schliesslich gereinigt hat. Wir haben daher alles Recht ihm einen Gehülfen zu geben, der ihm in seinem schweren Geschäfte, die Münzstätten fortan ent-

fernt zu halten, beistehe. Wir wollen diesen Gehülfen یوجون *judschûn* nennen und seinen Namen auch von یوز (یوزیدن *reinigen*) ableiten. Die Benennung ist dann eine Participialform, die aus *judschavan* und *judschavand* zusammengezogen sein wird, wie *afzud* aus *afzuvad* und *afzuvand*, *chusruv* aus *chusruvad* und *chosruvand*. Werden diese beiden Reiniger angenommen, wofür ich mich freilich nicht verbürgen kann, so werden sich die Tempel der verschiedenen Münzen bald noch mit anderen Benennungen füllen, welche man da zu suchen ein gewisses Recht haben dürfte. Ich nenne vorläufig und nur versuchsweise als solche: *ath* (= *athuri*, *athravi*) (Athuria), der Feuerverehrer, Priester; *afgû* (Dar-afger(d)), der einen Segenswunsch Sprechende; *st* (Stachr, Istachr) ستان *sitân*, lobend, welches auf einer Gemme neben *athuri* vorkommt; *rd* (Ledan), der Vorstand, Priester; *Vah* (Nahavend) وخ *vach*, *macte*, *ave*, oder وخشور *vachschûr*, Prophet oder وه دين *vahdîn* = بهدين; *Ad* (Aderbaigan) *Aderan*, das heilige Feuer; *Da* (Darabgird) *dâmi*, *qui suit la loi*, *savant*; *Riv* (Rei, Riv-Ardeschir) *riyumand*, Hyde S. 177; *Ãs* (Asfahan u. s. w.) *Asnata*, der Waschende oder آسیم *âsim* der Meister, hochgestellte Mann; ܐܬܘ, ܐܬܣ *oth* (Andmesch, Enderabe, senet = Jahr, Sind) א־־א = خزا Gott oder König u. s. w. Hatten etwa die Priester mit dem Prägen der Münzen etwas zu thun, oder aus sonst einem Grunde das Recht, ihre Namen auf den Rückseiten, welche einen Tempel vorstellen, anzubringen? In den Anhängseln an Kerman, in welchen Hr. Dr. Mordtmann (S. 25, № 58 — 59, Taf. IV, № 65 — 7) *Sipendsch* und *Mazarkan* (?) möglicher

Weise versteckt glaubt, könnte man *afi*, *afid*, *afid* und *mînû* suchen. Und dann frage ich noch einmal, was mögen die Inschriften auf der Rückseite einer Sasaniden - Münze bedeuten, welche ich noch keinem König zuzuschreiben im Stande bin, und welche auf II. rechts: هروى (oder vielleicht زروى), links deutlich: *Schusith* hat? Und finden wir in der Gemmeninschrift bei Thomas (As. Journ. T. XIII, S. 427, №. 82) in dem vierten Worte links, welches er پراوش liest, nicht ein neues Epitheton des Königs *Kavaδ*, wenn wir فرشنش (etwa = فرّخ, فرخاد), oder فرخانش lesen? Doch überlasse ich das Andern zu entscheiden. Besässen wir ein Wörterbuch der auf den Münzen vorkommenden Sprache — wir würden die meisten Abkürzungen auf den ersten Blick zu bestimmen wissen.

4) Der Name *Chosrau* ist unter verschiedenen Formen, *Cosroes*, Χοσροής, *Kesra* u. s. w. so allbekannt und oft genannt, dass es fast einer Entschuldigung bedarf, wenn dessen Ableitung und Aussprache noch einmal nach den Angaben der Münzen und für die Münzen besprochen wird. Burnouf (Comment. sur le Yaçna S. 429 Anm.) sagt: Enfin *huçravañho* génitif de *huçrava*, est le nom propre du roi que les Parses appellent خسرو *Khosro*. Ce nom est formé de *hu* (bien) et de *çrava*, pour *çravañh*, thème qui n'est autre chose que le sanscrit *çravas* (oreille et audition), de sorte que ce nom composé signifie, soit «qui a de belles oreilles», soit «qui entend bien», et peut-être *obéissant*. Später (S. 449) führt er noch die Form هوشروب an. Müller, Olshausen, Thomas lesen den Namen *Chusrub;* Ouseley: *Khosrui*, Rawlinson: *Huslu* (in

the numismatic Pehlevi, J R. A. S. Vol. X, p. II, 1847, S. 91) und Mordtmann kommt nach einer sorgfältigen Prüfung auch zu dem Ergebniss, dass *Chusrui* das Richtigere sei.

Nun ist aber, so viel ich mich erinnere, gerade eine Form dieses Namens, welche, wie es mir scheint, zu näherer Lösung der Frage mit beitragen kann, unbeachtet geblieben. Es ist die Form, welche Hr. v. Bartholomaei im J. 1847 angeführt hat: *Chusruvad*, *Chusruvadi* oder vielleicht *Chusrud*, *Chusrudi*. Sie findet sich namentlich auf Münzen *Chosrau I.*, vgl. Bartholomaei, Bull. T. XIV, S. 374, Mél. asiat. T. III, S. 143. Sie kommt aber auch noch sonst vor. Dr. Pinner[7]) schreibt sie כיסרורי *Chusruri*, was gewiss nur *Chusrudi* oder *Chusravadi* zu lesen ist. A. a. O. sagt ein Jehudah ben Moseh in einer Unterschrift zu einer alten Gesetzrolle, dass er im fünften Regierungsjahr des Königs *Chusrudi*, d. i. um 595 n. Chr., wie aus einer andern beigesetzten Ära hervorgeht, in Persien gereist sei. Dass diese Form auch noch unter *Chosrau II.* gebraucht werden konnte, wer möchte daran zweifeln? Sie steht also fest. Und diese Form ist mir nun zunächst wieder aus dem Iranischen selbst erklärlich, wo *chu* = εὖ (Spiegel, Huzv. Gram. S. 125); سرودن *suruden* aber bedeutet bekanntlich *dicere*, *loqui*, *modulari*, *cantare*. *Chu* + *sruden* also würde heissen *bene loqui* etc. Die Participialform *Chusruvad* für *Chusruvand* entspräche in der Bedeutung etwa dem Griechischen εὐεπής, εὔγλωσσος, εὔμολπος. Die

---

7) Prospectus der der Odessaer Gesellschaft für Geschichte und Alterthümer gehörenden ältesten hebräischen und rabbinischen Manuscripte. Odessa 1845. S. 6 — 7.

verschiedenen Formen des Namens aber stellen sich nach den Münzen so heraus:

a) *Chusruvad*, *Chusruvadi* = *Chusruvand.*

b) *Chusruv*, *Chusruvi* (wie *afzuv* u. *afzuvi*), welches dann leicht

c) in *Chusrub* u. *Chusrubi* übergehen konnte. Man vergleiche auch das im Burhan-i-kati angeführte Wort هوسرب *Husrub*, welches in der Sprache des Zend und Pazend نیک نامی ونام نیک bedeutet. Ob aber auf den Münzen *Chusruvi* oder *Chusrub* zu lesen sei, ist schwer zu entscheiden, da der letzte Buchstabe oft eben so gut *b* als *i* sein kann. Wir hätten also in *Chusruvad* die fünfte Participialform Präs. auf Münzen gefunden; die andern vier sind: *afzuvad* (afzud), *judschun* oder *judschavan* = *judschavand*, *afistanð* (nicht *afsitanð*[8]), Bull. T. XVI, S. 120, Mél. asiat. T. III, S. 515) und *afun* = *afavan* und *afavand.*

5) Ich habe (Bull. T. XVI, S. 34, Mél. asiat. T. III, S. 461, Anm. 21) eine Münze *Kobad's* vom J. 1 mit A. [Pahlavi], II. R. rechts: [Pahlavi], *Bisch;* links: [Pahlavi] *aivaki* angeführt. Hr. v. Bartholomaei schrieb mir darüber vor Kurzem Folgendes: «Je me bornerai cette fois à attirer votre attention sur un fait assez grave, et qui demande à être tiré au clair. Bull. N° 363 p.

---

8) Wenn wir nicht [Pahlavi] *Kavad* und [Pahlavi], [Pahlavi] *Kavath* auf Münzen eines und desselben Königes und [Pahlavi] *afid* und [Pahlavi] *afið* auf verschiedenen Münzen fänden, so würde das [Pahlavi] ð, *th* in *afistanð* auffallen müssen, da bekanntlich [Pahlavi] *afzud* und [Pahlavi] *afzuð* streng geschieden sind und *Chusruvad* nie *Chusruvað* geschrieben wird. Ich habe aber auch a. a. O. die Annahme des *afistanð* als eine Participialform nur als eine vielleicht mögliche bezeichnet.

34, vous signalez une monnaie de Kobad avec la date 1 *aivaki* — *Bisch*. Est ce bien réellement la date 1? Je ne vois pas de description détaillée du type de l'avers, et par conséquent je ne puis que vous soumettre une conjecture concernant le type de cette monnaie. — N'a t'elle pas à l'avers les trois croissants sur la marge? Et les bouts du diadème ne remontent ils pas des deux côtés de la tiare jusqu'à déborder sur la marge? Si les trois croissants s'y trouvent, et si les bouts du diadème remontent, il n'y a aucun doute que la monnaie est postérieure au second avènement de Kobad, et il faut chercher une autre date que l'année 1. Puisque cette monnaie serait tout-à-fait identique avec celles des années 14 et 15, je serais porté à croire que ce que vous avez cru pouvoir lire [illegible] n'est pas autre chose que [illegible] 13, peut-être un peu indistinct.

«Je me permettrai encore de vous faire remarquer que le nombre 1 est ordinairement transcrit [illegible], ainsi le 3me petit trait descend au-dessous de la ligne et confirme votre lecture, car il est bien réellement un [illegible] qui descend toujours, comme p. ex. dans le nom [illegible], et même dans les caractères que vous avez employés p. 40 vous avez rendu très exactement ce nombre un pour Vahrahran VI. Comment cela se serait-il donc fait, que pour Kobad on ait autrement transcrit le même nombre sans faire descendre la lettre [illegible]? Je ne puis vous dissimuler mes doutes sur le nombre 1, que je crois impossible sur une monnaie de Kobad.»

Ein späterer Brief enthält noch folgende Nachbemerkungen: «Concernant la monnaie de Kobad avec la date

[pehlevi], tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne la considère pas comme une monnaie de la 1re année du règne de ce prince, puisque le type en est identique avec celles qu'on a frappées immédiatement après son second avènement, après l'expulsion de Djamasp. Il est impossible d'admettre, qu'on ait frappé en 491 la monnaie en question avec des croissants sur la marge, car pendant toutes les années 491 — 500 on ne mettait pas encore les croissants sur la marge des monnaies, et le nom [pehlevi] était toujours gravé au revers.

«Je possède 8 monnaies de différents règnes: dont 3 de Djamasp, 1 de Khosrau I, 2 de Vahrahran VI et 2 de Khosrau II, avec la date اینکی, et toutes ont à-peu-près la même légende pehlevie [pehlevi]. Dans cette légende la lettre [pehlevi] ن déscend toujours au-dessous de la ligne, et même elle a presque toujours la courbure inférieure plus ou moins visible. Cependant si vous persistez, malgré cela, à croire que c'est le nombre ونکی ou plutôt اینکی, je ne prétends pas vous convaincre sur ce point; mais je soutiens un fait, qui a pour moi une certitude absolue: c'est que la monnaie est de la 1re année du second avènement de Kobad, 503 de notre ère. Il est donc possible que la date 1 soit due à une méprise du graveur, qui l'aura placée au lieu de 13; d'ailleurs la transcription même de ces deux nombres est si peu différente, si facile à confondre, que cette méprise ne serait pas étonnante. Cependant, je le repète, de mon coté je serais plus porté à lire le nombre 13, puisque je ne retrouve pas la lettre ن, qui est tellement caractérisée sur mes monnaies; pour ce qui est du [pehlevi], il est également facile à

confondre avec le ڏ, car le petit trait inférieur se rattache quelquefois à la figure du personnage debout, et enfin s'il n'y a pas la lettre finale ؍, mais seulement un ﺭ, ceci arrive fort souvent faute de place dans le champ.»

Die Bemerkungen des gelehrten Münzkenners sind richtig. Aber das Jahr sieht wirklich so aus, wie ich es gegeben habe, nur dass das ı mit dem vorhergehenden Buchstaben ganz verbunden ist, also: ııı. Das ı *k* lässt sich nicht in ڏ *d* verwandeln, es ist ein zu deutliches *k*. Kurz, ich wenigstens kann kein anderes Jahr als *aivaki* herauslesen, und die Münze ist sicherlich eine ächte. Dazu kommt, dass auf einer Münze *Dschamasp's*, wo an ein Jahr 13 gar nicht zu denken ist, das Jahr 1 eben so geschrieben ist wie auf der in Rede stehenden Münze, während auf einer anderen das ı *n* herunter geht.

6) Auf den Pehlewy-Münzen bezieht sich, wie es scheint, das Wörtchen *afid* entweder auf Gott (*Ormusd*) oder den Prägherrn. Ich möchte es immer durch *aveto* übersetzen und für eine dritte Person des Imperativ ansehen, also *afid nivak*, *afid Harun* u. s. w. *aveto purus*, *aveto Harun*. Nun ist es aber sonderbar, dass das auf arabischen Chalifenmünzen vorkommende, so viel besprochene بخ beständig unter oder über dem Namen Gottes, Muhammed's oder des Prägherrn steht. Auf mehreren mir eben vorliegenden Münzen ist sogar der Unterschied bemerkbar, der sich übrigens nicht als durchgängig beobachtet erweist, dass der Name des Prägherrn blos ein, der Name Gottes und Muhammed's zwei بخ hat, wie folgende Beispiele darthun:

Mansur.

a) I. Medinet-es-selam a. 155. II. محمد
رسول
الله
بخ بخ

b) I. It. a. 157. II. it.
c) I. It. a. 158. II. it.

Mehdy.

d) I. Afrikija a. 165. II. بخ بخ
محمد رسول
الله الخ

e) I. Kerman a. 166. II. الخليفة المهدى
بخ

f) I. Medinet-es-selam a. 167. II. محمد
رسول
الله
بخ بخ

g) I. Muhammedija a. 167. II. الخليفة المهدى
بخ

Harun.

h) I. Balch a. 182. II. ولى عهد المسلمين
بخ

In der *Recensio* und den *Novis Supplementis* werden ferner unter andern folgende Münzen angeführt:

i) I. Sedschistan a. 171 od. 172. II. محمد الخ
عليه وسلم
الخليفة هرون
بخ [illegible] بخ

Das جيل, welches ein doppeltes بخ beschirmt, scheint sich auf das obere *Muhammed* etc. zu beziehen, weshalb es quer unmittelbar und ängstlich genau an dem kleinen Zwischenraum zwischen الخليفة und هرون steht, als ob es sich durch denselben hinaufdrängen wollte.

k) I. Misr a. 180. II. محمد رسول الله صلى الله عليه وسلم بخ سعيد بخ

Hier ist سعيد von *Muhammed* etc. nicht getrennt und geschieden, steht also gerade und nicht quer; kein Chalife trennt es von seinem rechtmässigen Herrn.

l) I. Serendsch a. 152. II. محمد النبي صلى الله عليه وسلم الخليفة الرشيد اكرم بخ بخ

Hier steht das ا des اكرم (?) zum Theil zwischen الخليفة und الرشيد, um anzudeuten, dass es hinauf gehöre; unter sich hat es als erster Buchstabe das erste بخ, wie der letzte Buchstabe م das zweite بخ; اكرم steht zwischen α und ω [9]).

Was scheint hieraus zu folgen?

---

9) Wir finden auf mehreren Sasaniden-Münzen hinter dem rechts stehenden Altarwächter: بخ ىسد. Nimmt man ihn mit Rücksicht auf seine Waffe für einen Krieger, so hätten wir — ich spreche es nicht ohne ein vorheriges اعوذ بالله aus — den leibhaftigen im türkischen Kamus (Zeitschr. IX, S. 612) erwähnten *Emîr Bäch!*

7) Das Asiatische Museum hat vom General Bartholomaei so eben folgende drei Münzen mit Pehlewy-Inschriften zum Geschenk erhalten.

a) I. Gadmin afzuð; a. R. afid / Churschið — II. Nu-nuveð (a. 99) / Tapuristan

b) I. Gadmin afzuð a. R. بسم الله ولی / Zijað-i-Abu Sufjan — II. Sepentschâ (a. 53) / [Pehlewi]

c) I. It. doch so beschnitten, dass ولی nicht erscheint. — II. Sepentschâ (a. 55) / [Pehlewi]

In der Schreibung des Namens Sufjan finde ich einige Verschiedenheit. Auf N° 2 sieht der Name so aus: [Pehlewi] ابو سفیان *Abû Sufjân*; auf N° 3: [Pehlewi] also ابو سوفان *Abû Sufân*. Aus diesen Namen geht übrigens so recht deutlich hervor, was wir schon anderweitig wissen, dass auf derartigen Münzen [Pehlewi] sowohl *an* als *sû* gelesen werden kann. Ich wenigstens kann keinen Unterschied der Züge bemerken. Und wenn ich daher in meiner letzten Abhandlung neben [Pehlewi] *Anhuma* (Ochrama?) setzte, so kann der Lesung *Ochramâ* oder *Uchramâ* wenigstens keine graphische Schwierigkeit entgegengestellt werden. In dem Namen ***Artaxerxes III.*** erscheint auf Münzen das *r* auch als ı, und ich glaube nicht, dass Jemand *Antachschetn* [Pehlewi] lesen möchte.

8) In einem Briefe aus Teheran theilt mir Hr. von Bartholomaei mit, dass er da noch zwei ***Ardeschir-Papek***-Münzen gesehen habe. Der Name ***Artachschetr*** scheint da ähnlich geschrieben wie in den Nachbildungen, Zeitschr. XII, Taf., N° 11; ***Papek*** aber erscheint

einmal so: *Pap*(ek) und dann so: *Papeki.* Hierauf fährt er fort: «J'ai encore vu et pris l'empreinte de plusieurs pièces intéressantes. Elles ressemblent assez par leur fabrique à celles dont je viens de parler, mais les têtes sont de profil et tournées à gauche (comme celle de Papek). D'un côté est la tête d'Ardeschir, impossible à méconnaitre. Il porte la calotte ronde, mais elle est surmontée d'une flamme au lieu du globe. La légende est malheureusement très incomplète, il n'en est resté que .... Au revers il y a une tête coiffée d'une tiare de la forme qu'a Papek; mais la légende prouve que c'est la tête de Sapor, car on y lit: Sch^{a}hpouthri malca. Cette effigie de Sapor placée *au revers* d'Ardeschir est toute pareille à celle de la monnaie Pl. X, fig. 6, de l'ouvrage de M., seulement elle n'est pas jeune et imberbe, mais on voit une barbe de médiocre longueur. Une autre variété de monnaies d'Ardeschir, ayant au revers son fils Sapor, présente la tête d'Ardeschir coiffée d'une tiare comme il en portait au commencement de son règne, c.-à-d. la tiare ronde, mais avec un croissant au milieu. La légende est malheureusement aussi incomplète, il y a seulement ... Si l'on peut suppléer le commencement qui manque, on aura (Art) sch. h. th. r. i. (?D.); au revers il y a la tête de Sapor, exactement comme sur la monnaie Pl. X, fig. 7, de l'ouvrage de M. M.; on voit très distinctement le bonnet surmonté d'une tête d'oiseau de proie, mais la tête du roi est tournée à gauche. La légende est ainsi conçue: Sch^{a}h?pouhthri malca; mais je ne puis me rendre compte de la singulière lettre , qui paraît aussi sur

quelques monnaies des rois de Perse ignicoles, contemporains des derniers Arsacides. Ici je serais porté à considérer ce signe comme un monogramme formé des lettres [illegible] et [illegible], à moins que ce ne soit un [illegible], qui pouvait être d'une forme plus ancienne.»

(Aus dem Bulletin hist.-phil. T. XVI № 17.)

$\frac{22 \text{ Avril}}{4 \text{ Mai}}$ 1859.

L'Emir Haïder de Boukhara et ses trois fils, par V. Véliaminof-Zernof.

Les matériaux, qui servent à l'histoire de Boukhara, sont si insuffisants, que nous rencontrons à chaque pas dans les recherches, que nous voudrions faire, des difficultés presque insurmontables. Cette remarque s'applique surtout aux dates. Les données là dessus sont pour la plupart vagues, et souvent contradictoires. Même quand ils s'agit des époques récentes, nous ne sommes pas toujours en état de classer au juste les évènements d'après les années et les mois. Au nombre de pareilles dates incertaines appartiennent celles de la mort de Mir-Haïder, des règnes de ses deux fils: Housseïn et Omar, et de l'avènement au trône de l'Emir actuel Nasr-Oullah. Je vais exposer les renseignements que nous avons à ce sujet, tels qu'ils ont été publiés par différents auteurs.

M. Khanykof dans son: Описаніе Бухарскаго ханства. С. Петербургъ. 1843, pp. 224—228, a présenté le récit le plus complet des révolutions arrivées dans le khanat de Boukhara à la mort de Mir-Haïder. Le savant voyageur raconte que Mir-Haïder mourut en *1826*, après son retour de Karschi, et que son fils aîné Mir-Housseïn lui succéda. Le nouveau

prince ne règna que *trois mois* et mourut empoisonné, à ce qu'on dit, par le Kousch-bégui. Le frère de Housseïn, Omar Khan, qui se trouvait pour le moment à Boukhara, se saisit du gouvernement. Nasr-Oullah, second fils de Mir-Haïder, et l'aîné d'Omar, se mit alors en marche, se fit proclamer Emir à Samarkand, s'avança contre Boukhara, commença le siège de cette ville le 7 *février 1826*, s'en empara au bout de *quarante quatre jours* et s'assit solennellement dans le palais de son père le *22 mars 1826*. Il y a ici un contre-sens évident. Supposant même que Mir-Haïder soit mort le 1 janvier 1826, nous ne parviendrons jamais à concilier la date du 22 mars 1826 (époque de l'avènement au trône de l'Emir actuel) avec le nombre de 5 à 6 mois, qu'il faudrait compter pour les règnes de Housseïn et d'Omar.

M. Burnes, qui a été à Boukhara dans l'année 1832 du temps de l'Emir Nasr-Oullah[1]), prétend que Mir-Haïder mourut en *1825*. Son fils Housseïn fut proclamé Emir à sa place, mais il ne règna que *cinquante jours*, au bout desquels il expira victime, comme on le suppose, du poison donné par le Kousch-bégui. Son frère Omar Khan s'empara du trône resté vacant. Nasr-Oullah, frère aîné d'Omar, s'opposa au nouveau prince. Il prit Samarkand, enleva la ville de Boukhara après un siège de *cinquante jours*, et fut reconnu Emir (*Travels into Bokhara*. London. MDCCCXXXIX. *Vol. III*, *p*. 286 — 287).

1) Ce n'est que par une simple erreur, que je me crois en devoir de corriger ici, que dans ma notice sur un poignard Boukhare (Bull. hist. phil. T. XVI, p. 187 et Mél. Asiat. T. III, p. 580, note 15), le nom de Mir-Haïder se trouve placé, au lieu de celui de Nasr-Oullah, à côté du nom de M. Burnes.

Le Journal de S[t]-Pétersbourg pour l'année 1827 contient dans le N[0] 75, 23 juin (5 juillet) un article, intitulé: Orenbourg, 25 mai. Comme cet article n'est pas long, je vais le transcrire en entier. «Mir-haïdar, Khan de la grande Boukharie, étant décédé l'année passée (donc en *1826*), Mir-Husseïn, l'aîné de ses fils, avait succédé au trône. Il mourut après *quatre mois* de règne. Oumer, troisième fils de Mir-haïdar, se saisit aussitôt des rênes du gouvernement au préjudice de Batyr, le frère puîné de Mir-Husseïn et l'héritier légitime du trône. Batyr-Khan ne tarda pas à rassembler ses partisans, s'empara de plusieurs villes, et vint assièger la capitale, où se trouvait Oumer; ce dernier soutint *deux mois* le siège, mais se voyant menacé par la famine, il fut contraint d'abandonner la capitale ainsi que les rênes du gouvernement à son frère Batyr-Khan, qui fut reconnu par tous les habitants de la Boukharie. On dit que le nouveau Khan prépare déjà ses troupes pour marcher contre le Khanat de Tachkent». (voy. aussi St. Petersb. Zeitung. 1827, N[0] 50.)

M. Wolff dans les: Détails sur l'état moderne des Gouvernemens de Caboul, Bokhara, Balkh et Hérat, d'après les renseignemens recueillis à Téhéran au mois de juin 1831 (Nouv. Journ. As., T. X, 1832, p. 95) raconte ce qui suit: «Hyder Tourah[2]), gouverneur de Bokhara, avait laissé deux fils, dont le premier lui

2) Tourah (توره) dans le langage des Tatares de Kazan et dans l'idiome tatare des peuples de l'Asie Centrale signifie seigneur. On donne ce titre aux khans, aux sultans, et en général à tous ceux, qui jouissent d'un certain pouvoir. On dit en tatare توره ليك قيلمق dans le sens de: commander, gouverner, exercer le pouvoir.

succéda et gouverna pendant *quelque temps*; mais une faction puissante prit les intérêts de son frère cadet en main, et expulsa le frère aîné de Bokhara. On a reçu depuis en Perse des nouvelles d'une contre-révolution à Bokhara, mais on n'est pas sûr qu'elles soient certaines». D'après ces renseignements très vagues, on serait porté à croire, que les fils de Mir-Haïder se disputaient encore *en 1831* le trône de Boukhara.

Le Journ. Asiat. (3e Série, T. 1. MDCCCXXXVI) renferme une: Notice des principaux souverains de l'Asie et de l'Afrique septentrionale, pour l'année 1836. On y lit (p. 10): «Grand khan de Bokhara et de Samarkand: Batkar-khan[3]) succède à son père Mir-Haïder khan, *en 1826*. Le règne intermédiaire de son frère Mir-Houssaïn ne fut que de *quatre mois*».

L'exposé, que je viens de faire, des renseignements qu'on trouve chez divers auteurs sur Mir-Haïder et ses fils, prouve assez l'insuffisance de ces données. Dans quelle année mourut Haïder? De quelle durée furent les règnes de Housseïn et d'Omar? Quand est-ce que Nasr-Oullah monta sur le trône? Voilà des questions qu'on se propose, et auxquelles on ne saurait aucunement répondre au moyen des indications contradictoires, qu'on a.

Le Musée Asiatique de l'Académie possède une

---

3) Batkar est une corruption du mot tatare Behadour (بهادور), prononcé vulgairement Batyr (باطر). L'Emir Nasr-Oullah portait, avant même de monter au trône, le titre de Behadour ou Batyr, qu'on donne habituellement aux khans. C'est à tort que M. Fraehn (Die Münzen der Chane vom Ulus Dschutschi's, St. Petersburg 1832, p. 62) a pensé, en parlant de Nasr-Oullah, remplacer le mot de Batyr ou Batkar par celui de *Bachtiar*.

monnaie en or de Mir-Housseïn. Une description complète de cette tilla, mentionnée par M. Fraehn dans son rapport, lu le 24 mars 1843 (Bull. hist. phil. T. I, p. 142 et Dorn. Das asiatische Museum. St. Petersburg. 1846, p. 685) se trouve insérée dans: Ch. M. Fraehnii Nova Supplementa ad recensionem numorum muhammedanorum Academiae Imp. Scient. Petropolitanae, ed. B. Dorn. Petropoli MDCCCLV, p. 133, № *23, *aa*.

La monnaie porte les inscriptions suivantes:

I.
ن
سلطا
١٢٤ حسين
٢
امير
سيد

Seyid Emir Housseïn Sultan. 1242.

II. ضرب بخارای شریف
١٢٤١

Frappée à Boukhara la sainte. 1241.

Il semblerait au premier abord que cette monnaie, portant le nom de Housseïn et la date, aurait dû nous indiquer la véritable année du règne de ce prince et nous aider de beaucoup à résoudre nos doutes sur l'époque des révolutions, soulevées à Boukhara par la mort de Mir-Haïder. Mais ce n'est pas ainsi. La tilla malheureusement porte, comme la plupart des monnaies boukhares, deux dates différentes, de sorte qu'on ne peut d'aucune manière par elle seule définir au juste le temps quand elle fut frappée. L'année 1242 (5 août 1826 — 25 juillet 1827), qui se trouve sur la face, paraîtrait être plutôt la véritable date. Les monnaies de Boukhara, étant frappées

non pas au coin, mais à l'aide de marteaux, l'un pour la face, l'autre pour le revers, on a dû nécessairement, à l'avènement de Mir-Housseïn au trône, confectionner un nouveau marteau pour la face avec d'autres inscriptions et la date. Comme on ne détruit pas toujours les anciens marteaux[4]), l'ouvrier, chargé de frapper la monnaie, tout en imprimant sur la face le vrai type nouveau, aurait pu facilement se tromper de marteau pour le revers. D'un autre côté, en supposant que Mir-Housseïn fut proclamé Emir et mourut en 1241 (16 août 1825 — 5 août 1826), on pourait croire que l'année 1241, tirant à sa fin, les monnayeurs boukhares aient préparé d'avance un marteau pour l'année suivante. L'ouvrier serait en état de se tromper tout de même et frapper la monnaie avec le marteau nouvellement fait. La date du revers serait alors juste et celle de la face — fausse. Les Boukharalis sont en général si négligents dans tout ce qui a rapport à la confection de leurs monnaies, qu'on ne peut jamais se fier à eux, à moins d'avoir plusieurs tillas et tengas en main pour en tirer une conclusion certaine. La tilla de Mir-Housseïn, marquée de deux dates différentes, ne sert de preuve à rien; c'est la seule monnaie de ce prince, qui nous est connue[5]). M. Fraehn, qui dans

4) Voy. sur la manière de frapper les monnaies à Boukhara la lettre de M. Khanykof à M. Dorn dans les Nova Supplementa, p. 334.

5) M. Fraehn dans ses oeuvres manuscrites (voyez sur ces oeuvres: Bericht über die von der Akademie im J. 1852 für das Asiatische Museum angekaufte Fraehn'sche Bibliothek dans les Nova Supplementa, p. 435 et suiv.), Vol. XXV, fait mention de deux autres monnaies du même Mir-Housseïn. Malheureusement elles sont sans dates. Voilà leur description, telle qu'elle a été faite par M. Fraehn.

son ouvrage: Die Münzen der Chane vom Ulus Dschutschi's. St. Petersburg. 1832, p. 62, avait fixé la mort de Mir-Haïder à l'année 1826, changea d'avis en décrivant la monnaie de Housseïn dans les Nova Supplementa, p. 133, et plaça le règne de Housseïn dans l'année 1824, 5.

Me trouvant en face de tant de données différentes, qu'il n'y avait pas moyen de concilier, et manquant complètement d'un point d'appui sûr, qui puisse me servir de guide, j'ai preféré dans ma notice sur un poignard Boukhare (Bull. hist. phil. T. XVI, p. 185 et Mél. As. T. III, p. 578) me conformer exactement au récit de M. Khanykof, qui est sans contredit le plus complet, tout en me proposant avec le temps, si je parvenais jamais à me procurer des renseignements plus détaillés et plus vrais, de résoudre le problème. Un heureux hasard vint ces jours-ci me mettre à même de remplir cette intention plutôt que je ne l'éspérais. J'ai eu dans mes mains un document, envoyé d'Orenbourg, qui non seulement lève définitivement tous les doutes sur les dates des évènements en question, mais fournit encore des détails très curieux sur les révolutions arrivées à Boukhara après la mort de Mir-Haïder. C'est l'extrait d'une lettre d'un certain Seif-Oullah, habitant de la ville de Boukhara, adressée à Mirza Saad-Oullah à Orenbourg et datée de Boukhara du 9 du mois de Schavval de l'année 1242 (6 mai 1827). Pour plus d'exactitude je publie ici avec ma traduction le texte de l'extrait, écrit dans l'idiome

---

Aur. I. سید امیر حسین سلطان II. ضرب بخارای شریف

Arg. II. سید امیر حسین II. ut aur.

persan de Boukhara, tel qu'il est, en y laissant même ses incorrections.

حادثات وواقعاتی که در بلدهٔ فاخره بخارای شریف وارد شد اوّلا حضرت الواصل الی جوار رحمة الله ظل الله تعالی امیر المؤمنین میر حیدر در یوم چهارم شهر ربیع الاوّل سنه ۱۲۴۲ از دار فنا بدار بقا رحلت نموده شربت کل نفس ذائقة الموت را چشیدند ودر همان روز امیر حسین پسر کلان امیر حیدر مذکور بر سریر سلطنت نشسته مدت هفتاد وپنج روز پادشاهی بقدر حالِ خود نمودند وبعد از آن بتقدیر الهی وچنانچه خواهش ارواح طیبهٔ حضرت مرحومی می بود بعد از هفتاد پنج روز مرد وبجای خود میر عمر توره را آورده وفسقه وظلمه وفجره مثل عصمة الله بی وطغی خان قزاق وخدای نظر شغاول میر عمر بر سریر سلطنت نشاندند ومیر عمر توره زیاده مرد فاجر ولایعقل بود که تمامی فسقه ودزان واخسا وارذال مثل چزالغ ویار مسخره وکل کیچ وایشان خواجه هارا رواج داده اعز وارکان ولایت را از علما وامراء منغیته را خوار کرد بعد از کذاشتن دو نیم ماه باقتضاء قدرت الهی وباعانت روح حضرت شارع متین حضرت سید المرسلین وبدعاء حضرت ایشان وسایر علما وفضلا ناصر الملة والدین امیر نصر الله یعنی بهادر خان موفق بتوفیق الهی کردیده از ولایت قارشی خروج کرده سمرقند ومیانکالات را فتح کرده مظفر ومنصور شد وبا همراهی یک لک

عسکر ظفر اثر بخارای شریف محاصره نموده مدت پنجاه یک
روز دروازه های بخارای شریف را خاکریز کرده بل
دو طرفه لای کرده کل اهل بخارا را با همراهی چند عدد قزاق
وقلماق نابکار وچندی از جبیرهٔ بدکردار محصور کردانید لاجرم
قهرًا روز سه شنبه بیست هفتم رمضان سنهٔ مذکوره وقت نماز
بامداد ولایت بخارا را فتح کرده عصمة الله بی قالماق وطغی خان
قزاق وچند از ملازمان دیکر را مثل کل مخدوم منجم ومیرزا
عظیم پسر رحمانقل را بقتل رسانیده از نقاره خانه برتافتند
ودر روز دویم آن بود که برات جان شیر جنك آلتی
قاقره دار را دوانیده آورد بحضرت امیر نشان داده در تحت دار
آورده بدار چنان برکشیدند که سر آن از چوبهٔ دار یک کز
بلند شد فقرا ورعیت را ترخان کرده بر سریر سلطنت
وعدالت نشستند ومیر عمر توره را بجانب حج با همراهی یک
خدمتکارش وایشان خواجه وایشان خان این دو برادر را
بجانب قاشقر روانه نموده از ولایت اخراج نموده تمام مالهاءشان
وحولی همه بتاراج رفت چیزالغ ویار مسخره کریخته امان
یافتند وحضرت ایشان بسیار سرافراز کردانیده اند

«Voilà ce qui s'est passé dans la ville glorieuse et sainte de Boukhara. Premièrement, l'être parvenu à la proximité de la miséricorde Divine, l'ombre du Dieu Très-Haut, le prince des croyants Mir-Haïder, dans le 4[me] jour du Rabi premier de l'année 1242 s'étant transporté de ce monde périssable dans l'éternité,

goûta le breuvage de: toute âme goûtera la mort[6]). Le même jour l'Emir Housseïn, fils aîné de l'Emir Haïder, qui vient d'être mentionné, s'assit sur le trône du gouvernement. Il règna, comme il put, pendant 75 jours. Au bout de ces 75 jours, il mourut conformément à la prédestination divine, et selon le voeu de sa noble âme, en laissant à sa place Mir-Omar-turah. Des hommes méchants, des oppresseurs et des gens impies, comme Ismet-Oullah-bi, Toghaï-khan le Kazak, et Khoudai-Nazar le Schaghaoul[7]) portèrent Mir-Omar sur le trône du gouvernement. Mir-Omar-turah était un homme très impie et déraisonnable; il donna cours à tous les hommes méchants, impérieux, ignobles et vils, tels que Tchizaligh, Jarmiskhara, Kalkitch et Ischan-Khodja, et abaissa complètement les personnes estimables et marquantes de l'empire d'entre les docteurs de la religion et les émirs manghytes[8]). Après deux mois et demi, par la puissance de Dieu, avec l'aide de l'esprit du grand législateur, prince des envoyés célestes, et à cause des prières du saint Ischan[9]) et d'autres docteurs de la religion et gens de mérite, le défenseur de la loi et de la vraie croyance, l'Emir Nasr-Oullah ou Behadour-khan, se-

---

6) Koran. Ch. III, vers. 182.

7) Le Schagaoul à Boukhara est un dignitaire, dont le devoir consiste à recevoir les ambassadeurs et les étrangers qui se présentent à l'Emir (Ханыковъ. Опис. Бух. Ханства, p. 186).

8) Il ne faut pas oublier que la lettre que nous traduisons a été écrite bientôt après l'avènement de Nasr-Oullah au trône. La crainte qu'elle ne tombât entre les mains des partisans du nouveau souverain, a peut être obligé l'auteur de dire tant de mal d'Omar-khan.

9) On appelle Ischan dans l'Asie Centrale tout homme saint et d'une vie irréprochable.

condé par la grâce Divine, sortit de la ville de Karschi, s'empara de Samarkand et du Miankal, et réussit à être vainqueur. Avec une grande armée victorieuse il assiégea Boukhara la sainte. Ayant obstrué les portes de Boukhara la sainte par des retranchements, qu'il enduisit des deux côtés de terre glaise, il tint enfermés, durant l'espace de 51 jours, tous les habitants de Boukhara avec un certain nombre de Kazaks et de Kalmukes vagabonds, et avec la bande des malfaiteurs qui s'y trouvaient. En suite de quoi, Mardi, le 27me jour du Ramazan de la même année, à la prière du matin, il prit de force la ville de Boukhara. Ismet-Oullah-bi le Kalmuke, Toghaï-khan le Kazak et quelques autres courtisans, tels que Gul-Makhdoum l'astrologue et Mirza Azim, fils de Rahmankoul, furent mis à mort: on les jeta du haut de la tour, où l'on bat de la timbale. Le second jour, Barat-Djan Schiri-djenk amena Alti-Kakradar: par ordre de l'Emir on le conduisit au gibet et le pendit de sorte, que sa tête dépassa d'une aune [10]) le bois du gibet. Après avoir octroyé une amnistie générale au peuple, Nasr-Oullah s'assit sur le trône du gouvernement et de la justice. Il expulsa de l'état Mir-Omar-turah, qu'il envoya en compagnie d'un de ses serviteurs faire le pélerinage à la Mecque [11]), et les deux frères Ischan-khodja et

---

10) L'aune boukhare (guez) est longue d'une archine et demie (1,07 mètres); voy. Meyendorff, Voyage d'Orenbourg à Boukhara. Paris. MDCCCXXVI, p. 215 et Ханыковъ, Описание Бухарскаго Ханства, p. 113. L'auteur de la lettre, en disant que la tête du pendu dépassait d'une aune le bois du gibet, n'a voulu que décrire d'une manière frappante le terrible spectacle que présentait le supplice.

11) M. Burnes (Travels into Bokhara, p. 287) raconte qu'Omar

Ischan-khan, qu'il fit partir pour Kaschkar; tous leur biens et leurs maisons furent pillés. Tchizaligh et Jarmiskhara se sauvèrent par la fuite; quant à l'Ischan il jouit d'une grande faveur.»

Voilà les dates, seules véritables et justes, que présente cet extrait de lettre.

Haïder.

Mourut le 4 du Rabi I 1242 (6 octobre 1826)[12].

Housseïn.	Nasr-Oullah.	Omar.
Monta sur le trône le jour même de la mort de son père; règna 75 jours, donc: 4 Rabi I—19 Dschumadi I 1242 (6 octobre — 19 décembre 1826).	Monta sur le trône le mercredi 28 Ramazan 1242 (25 avril 1827).	Règna après Housseïn jusqu'à la prise de Boukhara par Nasr-Oullah, arrivée le mardi 27 Ramazan 1242 (24 avril 1827).

Je prierais le lecteur de corriger d'après ces dates celles qui se trouvent dans ma notice sur un poignard Boukhare. C'est pour cette raison aussi, que j'ai mis les nouvelles dates dans mon travail sur les monnaies Boukhares et Khiviennes (pp. 417, 424 et 425), qui vient de paraître sous le titre: Монеты Бухарскія и Хивинскія dans le IV vol. des Travaux de la Section Orientale de la Société Impériale Archéologique (Труды Восточнаго Отдѣленія Императорскаго Археологическаго Общества).

---

après la prise de Boukhara fut jeté dans une prison, mais qu'il s'enfuit à Meschhed et de là à Balkh, et qu'il finit par mourir du choléra à Khokan, d'où l'on transporta son corps à Boukhara pour y être enterré.

12) Les mois et les jours des années chrétiennes sont fixés partout dans ma notice d'après le nouveau style.

(Tiré du Bulletin hist.-phil. T. XVI № 18.)

$\frac{22 \text{ April}}{4 \text{ Mai}}$ 1859.

Zur jakutischen Grammatik, von Otto Böhtlingk.

Auf Antrieb seiner Eminenz des Erzbischofs von Kamtschatka, Innocentius, sind in den letztvergangenen Jahren von einem Vereine russischer Geistlicher verschiedene Theile der heiligen Schrift und mehrere gottesdienstliche Werke in's Jakutische übersetzt und im vergangenen Jahre in der Synodaldruckerei zu Moskau gedruckt worden. Zu gleicher Zeit und auf denselben Antrieb erschien auch eine jakutische Grammatik vom Obergeistlichen Chitrow unter folgendem Titel: Краткая грамматика якутскаго языка, составленная Протоіереемъ Д. Хитровымъ. Москва. Въ сvнодальной типографіи. 1858 года. 8°. III, 2 und 137 Seiten. Der Zweck der gegenwärtigen Zeilen ist nicht etwa eine kritische Beurtheilung der eben genannten Grammatik zu liefern, sondern vielmehr nur dasjenige daraus hervorzuheben und zu besprechen, worin der geehrte Herr Verfasser, der eine lange Reihe von Jahren unter den Jakuten gelebt und als Missionär gewirkt hat, von mir abweicht oder was zur Berichtigung und Vervollständigung der von mir veröffentlichten Grammatik dienen könnte.

Lautlehre.

Der Verfasser hat das russische Alphabet zu Grunde gelegt und nur zwei neue Zeichen, die unsern ҥ und ӌ entsprechen, hinzugefügt. In Folge dessen muss bei ihm oft ein Zeichen mehr als einen Lautwerth darstellen und ein und derselbe Laut auf verschiedene Weise bezeichnet werden. So ist

des Verfassers e 1) = ä in эре = äрä u. s. w. Auch unser iä, welches der Verfasser in der Regel durch ie wiedergiebt, entspricht häufig seinem e oder ē, sei es, dass hier wirklich eine andere Aussprache gehört oder dass der gehörte Laut nicht genau wiedergegeben wurde. Кисехя = кiсiäхä, киненя = кiнiäнä, геня = гiäнä, бē = бiä, бēсь = бiäс, ӌē = ӌiä. — 2) = jä in теебинь (§ 151) = тäjäбiн. — 3) = jiä in кельгiегимь (daneben auch кельгiйегимь, S. 98) = кälгijiäҕiм. — 4) = jыa in саегымъ (daneben auch сайегымъ, S. 98) = сāјыаҕым. — 5) = jä in iебить = ijäбiт, ieҥь = ijäҥ. — 6) = jiä in мiеня = мijiäнä, эеня = äjiäнä, эехя = äjiäхä.

Des Verfassers я ist 1) = ä in бяргяся = бäргäсä, кисехя = кiсiäхä. — 2) = ja in яхтаръ = jахтар, таяхъ = таjах. — 3) = jä in сюряхтяябинь = сӯрäхтäjäбiн, кельгiябинь = кälгijäбiн.

Des Verfassers и ist 1) = i in кини = кiнi u. s. w. — 2) = ji in эмiи = äмiji, эмiинянь = äмijiнäн. — 3) = jы in тымтаи = тымтаjы, тымтаинанъ = тымтаjынан, ыитабынъ = ыjытабын, аи = ājы und аjы̄, саинъ = саjын. — 4) = ji in мiигинь = мijiгiн.

Des Verfassers ё ist 1) = ö in кёмё = кöмö u. s. w. Dasselbe Zeichen steht auch oft da, wo ich ӱö habe,

wofür der Verfasser in der Regel юё schreibt; z. B. кёрсё = кӧрсӱӧ, сёсю = сӱӧсӱ. — 2) = jo in оёгосъ = ojoҕoc, оҥороёбунъ = оҥороjобун. — 3) = jyo in суруёгумъ = суруjyoҕум. S. 59 sagt der Verfasser, dass man eigentlich суруйуогумъ schreiben müsse, dass aber auch das Zeichen ё den Laut йуо hinreichend bezeichne. Будущее совершенное время собственно должно бы писать суруйуогумъ или суруйуомъ. Но какъ буква ё достаточно замѣняетъ звукъ йуо, то мы сочли за лучшее писать вмѣсто суруйуогумъ или суруйуомъ просто суруёгумъ или суруёмъ. — 4) = jö in тёлюёёбюнь (S. 82) = тӧlӱӧjӧбӱн.

Des Verfassers ю ist 1) = ӱ in юнь = ӱ̄н, юҥсю = ӱҥсӱ̄, кюёль = кӱӧl. — 2) = jy in сурую̆муохъ = суруjумуох. Consequenter Weise müsste auch jӱ durch ю wiedergegeben werden, aber S. 110 finden wir ёйюнь für ӧjӱн. — 3) = y mit Mouillirung des vorangehenden Consonanten in муннюсталларъ (§ 144) = мун́усталлар.

Des Verfassers г ist sowohl г als auch ҕ, sein л sowohl л als auch l, welches dem mouillirten russischen л gleichgesetzt wird.

Unser i erscheint 1) als и in кини = кiнi u. s. w. — 2) als i in эмiи = äмiji, iебить = ijäбiт.

Unser ы ist 1) = ы. — 2) = и nach einem mouillirten н́, z. B. in кымни = кымн́ы.

Unser ä ist 1) = э in энь = äн, эмiй = äмii. — 2) = е in ючюгей = ӱчӱгäi, кименей = кiмiäнäi, берть = бäрт (бäрд), сеття = сäттä. — 3) = я in сеття = сäттä, тюллярьбярь = тӱllärбäр. Ich habe nicht ausfindig machen können, in welchen Fällen der

Verfasser e und in welchen er я statt meines ä anwendet.

ъ und ь werden auch verwendet: sie stehen regelmässig am Ende eines consonantisch auslautenden Wortes, und zwar ъ, wenn harte Vocale, ь, wenn weiche Vocale vorangehen. Alɥapxai und сыlɥар werden natürlich durch альɥархай und сыльɥаръ wiedergegeben.

Die Vocalharmonie ist bisweilen gestört, aber wohl nur in Folge einer ungenauen Auffassung der Laute. So folgt z. B. stets a auf o in Ableitungen des Verbalstammes бол, den ich буол schreibe: боларъ, болбатынъ, болларъ u. s. w. Statt тёлю̆ёябинь (d. i. тöljöjäбiн) soll auch тёлюёёбюнь (d. i. тöljöjööбÿн), statt тёлю̆ёмяябинь (d. i. тöljöмäjäбiн) auch тёлю̆ёмёёбюнь (d. i. тöljöмöjööбÿн) gesprochen werden (S. 82); S. 109 finde ich сyруллумыя statt сyруллумуя und кёмюллюмiя statt кёмюллюмюя.

Das anlautende ä von äмiä, äpä und äтä so wie das anlautende i von iliк werden nach einem vocalisch auslautenden Worte häufig elidirt.

Der Ton soll ausnahmsweise nicht auf der Endsilbe ruhen, so z. B. in áргы недоумокъ, cáры (bei mir cāры), cýбу, cíтi, бíтäр (bei mir біäтäр).

Statt хх schreibt der Verfasser stets хк, nur S. 114 finde ich туххары und тоххору als Varianten von турхары.

Statt тaптыаҕа, cурäхтiäҕä, буолуоҕа, тöljöҕä spricht man nach Ausstossung des ҕ — таптыа, cурäхтiä, буолуо, тöljö.

ɥ soll sich vor м auch assimiliren können: тiɥмäр oder тiммäр *meinem Eichhörnchen*, S. 33.

Als Ergänzung zu § 230 meiner Grammatik habe ich die in Hrn. Chitrow's Grammatik § 129 (vgl. auch § 116) aufgeführten verstärkten Adjectiv- und Substantivformen unter bestimmte Regeln gebracht.

1) Der anlautende Vocal oder der anlautende Consonant mit seinem Vocale wird wiederholt und б (п) daran gefügt (diese Verstärkung ist auch in anderen tatarischen Sprachen und im Mongolischen gang und gäbe): аб асы̄ *überaus bitter*, äб äдäр, об оччугуі (bei mir куччугуі), ыб ыра̄с, іб іті̄, уб усун, ӱб ӱрдӱк, кäб кäтіт, кöб кöнö, кыб кырыа (bei H. Chitrow кыра̄̃, bei mir кыра), кіб кіlігір *sehr glatt*, куб кӯранах, куб кусаҕан, кӱб кӱтӱр, хаб хара, хоб хобо (bei mir хобӯ), таб тараҕаі, тäб тäсäҕäс *ganz durchlöchert*, тоб тоҥ, тöб тöкӱн *ein grosser Spitzbube*, тыб тымны̄, туб тӯста̄х тӱб тӱгӱрӱк (bei mir тöгӱрӱк), дäб дäҥ, дäб дäläі *sehr reichlich*, доб доҕолоҥ, діб дірін, дӱб дӱlӱҥна̄х (adj. von дӱlӱҥ), наб нарын, нäб нäҕäі *ganz untauglich*, ніб ніlчäҕäі, ніб нілун (!*süss*, прѣсный), чаб чараҥна̄х (adj. von чараҥ), чäб чäпчäкі, чоб чоҕур (bei mir чуоҕур), чіб (sic) чыла̄с, чуб чугас (bei mir уччугас), ҥаб ҥадаҥы̄, ҥäб ҥäҥкір, ҥоб ҥоллōх, ҥіб ҥікті, ҥӱб ҥӱläі, läб läбіlа̄х *sehr sumpfig*, саб сасархаі, сäб сäбäр, соб соҕотох, сыб сыты̄, сіб сі̄кäі, суб суон, сӱб сӱр.

2) An das so eben erwähnte б tritt noch ыс, іс, ус oder ӱс: абыс асы̄, äбіс äдäр, обус оччугуі, ыбыс ыра̄с, ыбыс ыараханнык, ібіс іті̄, убус усун, ӱбӱс ӱрдӱк, кäбіс кäтіт, кöбӱс кöнö, кыбыс кырыа, кібіс кіlігір, кубус кӯранах, кӱбӱс кӱтӱр, хабыс хара, хобус хобо, табыс тараҕаі, „табыс тастыҥ, тäбіс тäсäҕäс, тобус тоҥ, тöбӱс тöкӱн, тыбыс тымны̄,

тубус тӯстāх, тӯбӯс тӯгӯрӯк, дäбіс дäң, дäбіс дäläі, добус доҕолоң, дібіс дірің, дӯбӯс дӯlӯңнāх, набыс нарын, нäбіс нäҕäі, нібіс нilчäҕäі, нібус(!) нілун(!), чабыс чараңнāх, чäбіс чäпчäкі, чібіс(!) чылāс, чобус чоҕур, чубус чугас, цабыс цадаңы̄, цäбіс цäңкір, цібіс цікті, цӯбӯс цӯläі, лабыс лаб, läбіс läбіlāх, сабыс сасархаі, сä'іс сāбäр, собус соҕотох, сöбӯс сöб, сыбыс сыты̄, сібіс сікäі, субус суон, сӯбӯс сӯр.

(Diese beiden ersten Verstärkungsarten werden bei keinem mit б oder м anlautenden Worte angewendet, offenbar um der Anhäufung von Labialen zu entgehen.)

3) Die erste Silbe wird mit ihrem Schlussconsonanten oder (wenn sie vocalisch auslautet) mit dem Consonanten der zweiten Silbe wiederholt und daran noch ы, і, у oder ӯ gefügt: дабы дабырхаідāх (adj. von дабырхаі), балы балаі, бäli бäliä, бäҕі бäҕäсäңңі, бäрі(!) біäріннāх, болу болоркоі (bei mir болорхоі), бöҕӯ бöҕö, біlі біlіlāх, бӯгӯ бӯгӯн, маҕы маҕан (bei mir маңан), мäні мäнік, моҕу моҕоідōх (adj. von моҕоі), мölӯ мölтöх, міні мінігäс, муңу муңнāх, муру муруннāх, лабы лаб.

4) Die erste Silbe wird mit ihrem Schlussconsonanten oder (wenn sie vocalisch auslautet) mit dem Consonanten der zweiten Silbe wiederholt und daran noch ыс, іс, ус oder ӯс gefügt: асыс асы̄, äдіс äдäр, ырыс ырāс, усус усун, ӯрӯс ӯрдӯк, кäтіс кäтіт, кöнӯс кöнö, кырыс кырыа, кilіс кilігір, курус кӯранах, кӯтӯс кӯтӯр, харыс хара, тарыс тараҕаі, тасыс тастың, тäсіс тäсäҕäс, тоңус тоң, тымыс тымны̄, тӯгӯс тӯгӯрӯк, дäңіс дäң, дäliс дäläі, діріс дірің, дӯlӯс дӯlӯңнāх, нарыс нарын, нäҕіс нäҕäі, нілус(!) нілун(!),

чарыс чараҥнāх, чоҕус чоҕор, чылыс чылāс, чӯгӯс чугас, џадыс џадаҥӹ, балыс балаі, бäҕіс бäҕäсäҥҥі, бäріс (!) біäріннāх *überaus freigebig*, бäліс бäліä, бöҕӯс бöҕö, болус болоркоі, бырыс быртах, біліс біліlāх (лезвистый), будус будан (*neblig*), бӯрус бурӯолāх (adj. von бурӯо), бӯгӯс бӯгӯн, бӯтӯс бӯтӯн, маҕыс маҕан, мäніс мäнік, моҕус моҕоідōх, мölӯс мölтöх, мініс мінігäс, муҥус муҥнāх, мӯрус мӯрӯннāх, сасыс сасархаі, соҕус соҕотох, сытыс сытӹ, сӯрӯс сӯр.

5) Der anlautende Consonant wird mit seinem Vocale wiederholt und р daran gefügt: бор босхо, бӯр бурӯолāх.

6) An dieses р tritt noch ein leichter Vocal: бöрӯ бöҕö, бӯрӯ бӯтӯн, сöрӯ сöб.

7) An diesen leichten Vocal tritt noch ein с: бöрӯс бöҕö, борус босхо, бӯрӯс бӯтӯн, сöрӯс сöб.

8) Der anlautende Consonant wird mit seinem Vocale wiederholt und с angefügt: тас тастыҥ, бос босхо, бус будан, быс быртах, бӯс бӯтӯн.

9) дабыл дабырхаідāх, сін сікäі. тонӯс (тöкӯс?) тöкӯн stehen vereinzelt da.

Declination.

Die Endung des Comitativs ohne Längezeichen.

Zahlwörter.

Die Cardinalia von 2 an sollen sowohl im sing. als auch im pl. gebraucht werden.

Den Diphthong von тӯöрт und уон führt der Verfasser auch in das Ordinale hinüber: тӯöрдӯс und уонус, während ich statt dessen тöрдӯс und онус gebe. Statt біäс finden wir бēсь.

Die Formen бі̄рді̄, іккілі̄ u. s. w. habe ich in meiner Grammatik § 411 als Distributiva erklärt, nach § 416 können davon Adverbia gebildet werden und unter хасты̄ wird im Wörterbuch auch ein Acc. хасты̄ны aufgeführt. Daneben bestehen aber auch die Formen бі̄рді, іккілі u. s. w. als regelmässige Casus adverbiales von бі̄р, іккі u. s. w., welche in Form und Bedeutung mit den zuerst genannten Formen beinahe zusammenfallen. Es wäre wünschenswerth an Ort und Stelle eine genaue Untersuchung darüber anzustellen, ob die vermeintlichen Distributiva auch wirklich eine Flexion haben. Meinen Lehrer im Jakutischen kann ich leider nicht mehr zu Rathe ziehen, da er seit Jahr und Tag wieder in Jakutsk lebt.

Pronomina.

Das Pronomen der 2. Person sg. wird auf folgende Weise declinirt: Acc. эгинь oder ингинь (dagegen § 134 und 151: энгинь), Dat. эсхя, Abl. эгиттянь, Instr. эгиняпь, Comit. эгининнь, Compar. эгиня̄гярь. Ich zweifle an der Richtigkeit dieser Formen und glaube, dass überall mit Ausnahme des Dat. am Anfange эн zu lesen sei.

Си́тиняттянь (nach dem Druckfehlerverzeichniss ist ситиниттянь zu lesen) st. сітінтäн und си́тиня̄гярь st. сітінңäӄäр können kaum richtig sein.

Der Comparat. онно̄ӄор soll auch die Bed. von *jedoch* (однако) haben.

Со́ноха st. сонуоха ist, wie schon die gestörte Vocalharmonie zeigt, fehlerhaft.

Neben туох wird auch тох aufgeführt; der Acc. indef. туохта oder тохта(!) fehlt bei mir; statt туоӄу

wird туох als Acc. def. angegeben, daneben auch тугу wie bei mir; neben туоҕунан auch тугунан.

Statt бäjäм *ich selbst* u. s. w. schreibt der Verfasser stets беэмь u. s. w. mit Hiatus.

Statt аҕаҥ *dein Vater* soll auch аҕа'аҥ (wohl а'аҥ) und statt аҕаҕыт *euer Vater* auch аҕа'ат(!) gesprochne werden.

Verbum.

Zu § 483 meiner Gr. Statt кälrilin schreibt der Verfasser кельгӣлинь S. 105, aber auf den folgenden Seiten wieder кельгилинь.

Zu § 489 meiner Gr. мастāмахтā und тöljöмäхтä gleichfalls mit м.

Zu § 518 meiner Gr. Die 3. Person pl. ohne Personalsuffix: суруiдулар, суруiбатылар; таптāтылар, таптāбатылар u. s. w. Für die Richtigkeit dieser Form sprechen die übrigen tatarischen Sprachen und die von Uwarowskij gebrauchte Form атiläр von ä.

Zu § 519 meiner Gr. бысājалар st. бысajалар und mit der Neg. бысымājалар st. бысымajалар.

Zu § 521 meiner Gr. бысысы̄, бысысы̄гын u. s. w. st. бысы̄сы, бысы̄сыгын u. s. w. Daneben auch eine negative Form: буолумусӯ, буолумусӯгун u. s. w.; таптāмысы̄, сӯрäхтäмiсi, оҥорумусӯ u. s. w.; dagegen aber сурујумӯсу S. 60, welches wieder für бысы̄сы sprechen würde.

Zu § 523 meiner Gr. Das Gerundium auf āт (bei Hrn. Chitrow ohne Längezeichen) auch beim negativen Verbum: сурумаюматъ, таптаматъ, суряхтямять, оҥорематъ, тёлюсмять, таптанаматъ.

Zu § 526 meiner Gr. Statt тапта̄ры u. s. w. soll häufiger тапты̄ры (bei Hrn. Chitrow beide Male ohne Längezeichen) gesprochen werden.

Einige Ergänzungen zum Wörterbuche.

ахан *ziemlich*, wird dem Adj. nachgesetzt.
анара st. аннара. анара öттӱгäр *jenseits von.*
ā̈к wird 'якъ geschrieben.
äр, о̄л да äрā̈рі *jedoch.*
äннä (яння) *gut, so recht*, ладно.
öрӱ *immer.*
урут und урутунан (Instr.) *früher.*
ӱгӱс *viel.*
кäпсäн *Erzählung.*
кунан, pl. кунаттар *ein junger Ochs.*
хäцä хäцä *dann und wann.*
тöкӱн, pl. тöкӱттäр *Spitzbube*, *Betrüger.*
ччä (ччс) st. цä.
цӱрӱ *es mag sein.*
ба̄тыгар *in der That?*
судургу *ohne Unterbrechung.*

(Aus dem Bulletin hist.-phil. T. XVI № 19.)

$\frac{17}{29}$ Juni 1859.

Kurzer Bericht über die peruanischen Alterthümer des ethnographischen Museums der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, von A. Schiefner.

Die von Hrn. Leopold v. Schrenck im Jahre 1854 in Lima für die Akademie der Wissenschaften angekaufte Sammlung peruanischer Alterthümer besteht grösstentheils aus Gräberfunden aus der Nachbarschaft von Lima. Aus dieser Sammlung stammen auch die jetzt in der ethnographisch-craniologischen Sammlung der Akademie befindlichen neun peruanischen Schädel sammt der Mumie eines erwachsenen Peruaners der Chinca-Raçe; vergl. Hrn. v. Baer's Nachrichten über die ethnographisch-craniologische Sammlung der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, Bullet. phys.-mathém. T. XVII, p. 190 = Mélanges biologiques T. III, p. 56. In culturgeschichtlicher Hinsicht am bemerkenswerthesten sind die aus schwärzlichem oder rothem Thon verfertigten Gefässe und Gebilde, von denen eine Anzahl von den in dem Werke von Rivero und Tschudi, *Antigüedades Peruanas (Viena 1851)* abgebildeten und beschriebenen mehr oder minder abweicht. Versuchen wir von diesen Gefässen eine kurze Übersicht zu geben; wobei wir es bedauern

müssen, dass die bedeutend reichhaltigere kopenhagener Sammlung peruanischer Alterthümer, deren Beschreibung Rafn in «Antiquarisk Tidsskrift» 1852—1854. S. 440—448 in Kürze geliefert hat, uns weder aus eigner Anschauung noch durch Abbildungen bekannt ist.

Oben an stellen wir die oben mit einer trichterförmigen oder überhaupt offenen Mündung versehenen Gefässe:

1) Rundliches Gefäss aus rothem Thon, $4\frac{1}{2}$ Werschok hoch, 4 Werschok tief. Auf dem Bauche viermal die Abbildung einer dem Kriegsgotte (*Huaca de la guerra*, s. Rivero und Tschudi S. 230, Atlas Tafel XIV, Fig. 1 und Tafel XXII, Fig. 1) ähnlichen Figur, welche in der linken Hand einen Stab, in der rechten eine breite Quaste hält. Leider ist das Gefäss beschädigt, jedoch die Scherben des verletzten Theils sämmtlich erhalten.

2) Eine kleine Tonne mit darauf stehender trichterförmiger Öffnung, aus schwärzlichem Thon, $2\frac{1}{2}$ Werschok hoch; die Tonne selbst $1\frac{1}{2}$ Werschok tief.

3) Eine kauernde weibliche Gestalt, deren Kopf grosse Augen und Ohren und eine gebogene Nase hat, mit einem Halsschmuck und einem Kinde auf den Armen. Über dem Kopf eine grosse offene Mündung des Gefässes. $4\frac{5}{8}$ Werschok hoch, $2\frac{1}{2}$ Werschok tief. Aus rothem Thon, der ausserdem bemalt gewesen ist; hinten noch Spuren der Malerei.

4) Rundliches, unten spitz zulaufendes Gefäss mit menschlichem Kopf und trichterförmiger Öffnung über demselben. Der Bauch vorn mit kreuz- und winkelförmigen Figuren verziert. 4 Werschok hoch, im Durchmesser 3 Werschok; aus schwarzem Thon. Hinten mit einem Griffe versehen.
5) Ein Gefäss, dessen Bauch ein robbenartiges Thier mit emporgerichtetem Schwanz darstellt; der menschliche Kopf hat ein negerartiges Gesicht mit abstehenden Ohren. Über dem Kopfe eine trichterförmige Öffnung. 4¼ Werschok hoch, Länge des Leibes 3¾ Werschok; aus schwarzem Thon.
6) Rundliches Gefäss mit menschlichem Kopf, in dem eine offne Mündung; hinten am Kopf ein Griff. Gesicht und Oberkörper sind weiss und schwarz verziert, Hände und Halsschmuck weiss; sonst der № 4 ähnlich; nur fehlen die Verzierungen auf dem Bauche des Gefässes. 4½ Werschok hoch, 3 Werschok breit, 2⅛ Werschok tief; aus rothem Thon.
7) Gefäss in Gestalt eines mit einem Hute versehenen Mannes, der an einen europäischen Matrosen erinnert; in dem Hut eine offene Mündung. 4½ Werschok hoch, 2 Werschok breit, 1½ Werschok tief. Aus schwarzem Thon. Die Augen sind mit weissen Strichen bezeichnet.
8) Eine kauernde menschliche Gestalt aus rothem Thon, 9 Werschok hoch, mit 3⅛ Werschok hohem Kopf, dessen Gesicht mit verschiedenen Farben, namentlich braun und weiss, merkwürdig bemalt ist; die Ohren unförmlich gross, fast tel-

lerförmig, an die Seite gedrückt. Mit den Händen hält die Gestalt, wie es scheint, eine Opferschale, wodurch wir an die bei Rivero und Tschudi Tafel XXVI, 1. abgebildete Figur erinnert werden, vgl. die Beschreibung S. 321. Die Öffnung des 4 Werschok tiefen Gefässes ist durch den mit einer Art von Mauerkrone geschmückten Kopf. Sehr ähnlich ist ein von C. T. Falbe in den *Mémoires de la société royale des antiquaires du nord* 1840—1843, p. 133 (Planche VII Fig. 3^a et 3^b) beschriebenes Gefäss, dass Pontoppidan in den Jahren 1840 — 41 nebst mehreren anderen in Lima anzukaufen Gelegenheit gehabt hatte.

9) Ein menschlicher Kopf mit negerartigem Gesicht vorn und hinten auf kurzer Basis: aus schwarzem Thon, $2^3/_8$ Werschok hoch, 2 Werschok tief. Auf dem Kopfe eine Art Mauerkrone, durch welche das Gefäss eine offene Mündung hat.

10) Rundliches Gefäss aus rothem Thon, 4 Werschok hoch, 3 Werschok breit und 4 Werschok tief, mit einem Thierkopf, hinter welchem sich ein offener Trichter erhebt. Vorn am Gefäss sind Arme, hinten Schweif und Füsse angedeutet.

11) Halbmondförmiges Gefäss auf conischer Basis mit urnenartigem Aufsatz, aus schwarzem Thon, $4^3/_4$ Werschok hoch. Breite des Gefässes von einer Spitze zur andern $4^1/_2$ Werschok, Tiefe 1 Werschok.

12) Rundliches Gefäss mit trichterförmiger Öffnung oben, an dem Halse seitwärts hörnerartig emporgerichtete Flügel, $3^1/_2$ Werschok hoch, $3^3/_4$ Wer-

schok breit. Aus schwarzem Thon. Sowohl der Bauch des Gefässes als die Flügel gewellt. Hinten ein Griff.

Mit röhrenförmiger Öffnung sind die beiden nächstfolgenden Gefässe.

13) Ovales Gefäss aus rothem Thon von roherer Arbeit, 7 Werschok hoch, $6\frac{3}{4}$ Werschok breit; zu beiden Seiten der Röhre ist auf dem Gefässe eine Eidechse gelagert.

14) Rundliches Gefäss aus schwarzem Thon, $3\frac{1}{4}$ Werschok hoch, 3 Werschok im Durchmesser. Der Bauch von drei Arabesken ähnlichen Streifen durchzogen; an der Röhre vorn eine knopfähnliche Bauschung, hinten ein runder Griff.

15) Rundes Gefäss aus rothem Thon von roher Arbeit, $6\frac{7}{8}$ Werschok hoch, $4\frac{1}{2}$ Werschok im Durchmesser. Ueber dem Bauche ein bogenförmiger Henkel, unter welchem auf dem Gefässe oben ein Hasen-ähnliches Thier emporklettert. Unter den Henkelenden hat das Gefäss an jeder Seite ein Loch.

Zunächst lassen wir unter № 16 — 19 vier Gefässe folgen, welche eine verticale auf einer andern bogenförmigen ruhende Röhre zur Öffnung haben, wie eine solche in dem Werke von Rivero und Tschudi, Tafel X., Fig. 2 und Tafel XIX, Fig. 2 ersichtlich ist.

16) Rundes Gefäss aus schwarzem Thon, 5 Werschok hoch, an Gestalt, mit Ausschluss der verticalen Röhre, den hier zu Lande üblichen eisernen Handelsgewichten ähnlich. Rechts von der ver-

ticalen Röhre sitzt auf der bogenförmigen ein Affe wie bei Rivero u. Tschudi Tafel X, Fig. 2 (links dagegen Tafel XIII, Fig. 2).

17) Dem vorigen ähnlich, aus schwarzem Thon, 5 Werschok hoch; der Affe schwerer zu erkennen. Die bogenförmige Röhre ist auf beiden Seiten auf ihren Hälften mit vier Vögeln geziert. Tiefe 3 Werschok.

18) Den vorigen ähnlich, aus rothem Thon, $4\frac{1}{4}$ Werschok hoch; statt des Affen eine Art Knopf an der verticalen Röhre. An den Enden der bogenförmigen Röhre hängt zu beiden Seiten durch einen geschwungenen Henkel verbunden ein an das Gefäss sich anschliessendes cocusnussartiges Gebilde. Tiefe $2\frac{1}{4}$ Werschok.

19) Gefäss in Gestalt eines Thierkopfes aus dem Kazzengeschlecht, aus rothem Thon, $4\frac{1}{2}$ Werschok hoch. Der Rachen geöffnet, die Ohren weit abstehend. Der Bauch des Gefässes $2\frac{1}{4}$ Werschok tief, roth und weiss bemalt, welche Farben auch an der bogenförmigen Röhre über dem Kopfe vorkommen.

20) Rundliches, unten spitz zulaufendes Gefäss aus schwarzem Thon, $3\frac{1}{4}$ Werschok hoch, 3 Werschok tief, zu beiden Seiten ein Henkel, oben eine offene Mündung. Der Theil des Gefässes oberhalb der Henkel zerfällt in vier Felder, auf denen je ein Vogel abgebildet ist, deren zwei einen Fisch im Schnabel herabhängen lassen.

21) Gefäss von vogelartiger Gestalt, aus schwarzem Thon, 3 Werschok hoch. Flügel, Füsse u. Schwanz lassen einen Vogel erkennen, die halsartige Öff-

nung bietet jedoch keine Spur eines Vogelkopfes; hinter dem Hals ein bogenförmiger Griff, hinter diesem eine röhrenartige Öffnung; $3\frac{1}{2}$ Werschok tief.

22) Ein vierfüssiges Thier mit grossem offenstehenden Rachen, aus rothem Thon, mit dem Kopf $5\frac{3}{4}$ Werschok, der Körper allein $4\frac{1}{2}$ Werschok hoch, $5\frac{1}{2}$ Werschok tief, $2\frac{1}{2}$ Werschok breit. Wir werden an die bei Rivero und Tschudi, Tafel X, Fig. 2 abgebildeten Thiere erinnert. Das Thier ist weiss bemalt, über der weissen Farbe befindet sich bräunliche Zeichnung. Auf dem Rücken ein Loch. Wahrscheinlich sind N° 175 — 177 der kopenhagener Sammlung ähnlicher Art.

23) Eine weibliche Figur, fast eine Arschin hoch, der Kopf, welcher an dem Scheitel keilförmig zusammengedrückt ist, hat in seiner grössten Breite oben 6 Werschok, wo er auf dem Rumpfe sitzt, $3\frac{1}{2}$ Werschok. Der unförmliche Körper hat zu beiden Seiten einen Arm gehabt, jetzt ist nur der rechte erhalten. An den durch einen Zwischenraum getrennten, verhältnissmässig kurzen Beinen ist an der Seite ein kleines Löchelchen. Die Breite der Figur beträgt 4 Werschok, die Tiefe $4\frac{1}{8}$ Werschok. Aus rothem Thon, jedoch weiss bemalt. Auf dem weissen Grunde befindet sich braune Zeichnung. Von brauner Farbe ist namentlich der auffallend kleine Mund und ein arabeskenartiger Stirnschmuck, durch den vier kleine Löcher von vorn nach hinten gehen. Brustwarzen angedeutet.

24) Eine kauernde Figur aus rothem Thon, $3\frac{1}{2}$ Werschok hoch, fast 3 Werschok breit u. $2\frac{1}{2}$ Werschok tief. Sowohl die spitze Kopfbedeckung, als die ganze Kleidung ist perlenartig gewellt. Von den Ohren hängt ein tellerförmiger Schmuck herab. Am Kopf Spuren einer schwärzlichen Zeichnung. Hinten eine Öffnung in Gestalt einer Dille.

25) Eine Doppelvase aus schwarzem Thon; $4\frac{1}{2}$ Werschok hoch, die Breite beider Vasen zusammen $4\frac{3}{4}$ Werschok, Tiefe 2 Werschok. Die rechts befindliche Vase hat eine röhrenförmige Öffnung oben, die linke einen Vogelkopf mit offenem Schnabel, einem Löchelchen oben und zweien an jeder Seite. Bläst man durch die röhrenförmige Öffnung, so lässt sich durch die Löcher des Vogelkopfs ein pfeifender Thon hören. Über solche *vasos sonantes* vergleiche man Rivero und Tschudi S. 229 und im Atlas namentlich Tafel XX, Fig. 1, wobei man noch Minutoli, Beschreibung einer alten Stadt in Guatimala (Berlin 1832), Atlas, Tafel XII, Fig. 3^b berücksichtige.

26) Drei kleine $1\frac{1}{8}$ Werschok hohe und 2 Werschok im Durchmesser habende Schalen aus schwarzem Thon, die durch drei Röhren mit einander verbunden sind.

27) Eine einfache $1\frac{3}{8}$ Werschok hohe und $2\frac{1}{2}$ Werschok breite Urne; von weisslich-grauem Thon; oben schalenförmige Öffnung.

Hieran schliessen sich drei Schalen:

28) aus rothem Thon, $3^3/_4$ Werschok im Durchmesser, mit vogelartiger Schnauze;
29) eine 3 Werschok breite Schale, roth, im Centrum ein dunklerer Kreis;
30) von derselben Grösse, roth mit schwarzgesprenkelter Zeichnung.

Besonders merkwürdig durch die Schönheit der Schnitzarbeit sind drei Holzbecher:

1) $6^3/_4$ Werschok hoch, ohne den oben befindlichen Griff $4^3/_4$ Werschok; im Durchmesser 4 Werschok.
2) 4 Werschok hoch und fast eben so tief; der Deckel fehlt.
3) 8 in einander steckende Holzbecher, zusammen 4 Werschok hoch, Durchmesser oben 3 Werschok, unten nicht ganz 2 Werschok.
4) Eine muschelartig geformte Holzschale von dem schönsten Schnitzwerk, auf dem man Vögel und ein menschliches Antlitz besonders bemerkt; Durchmesser etwa 5 Werschok.
5) Ein kleines Täfelchen aus Rothholz $1^3/_8$ Werschok lang und etwas über $^3/_8$ Werschok breit; auf jeder Seite vier Felder mit einer Thiergestalt. Zu beiden Seiten des Täfelchens ist ein netzförmiges Gehänge befestigt.

Drittens kommen die aus Stein gebildeten Gegenstände in Betracht. Oben an steht eine $2^1/_2$ Werschok lange und $1^1/_4$ Werschok hohe Serpentinkeule, welche allem Anschein nach zum Zermalmen von Körnern gedient hat. Eine eigenthümliche Bewandtniss scheint es mit 10 kleinen, sämmtlich aus einem weissen Stein

geschnittenen Figuren zu haben, welche meist die Grösse eines Zolls nicht überschreiten und zu welcher Art auch № 132 der kopenhagener Sammlung zu gehören scheint. Vier stellen eine geballte Faust, drei einen menschlichen Fuss dar. Ausserdem findet sich ein kleines auf vier kurzen Füssen ruhendes Täfelchen, das man mit einem Schemel vergleichen könnte; die obere Fläche ist durch Striche in vier Quadrate getheilt. Eine neunte Figur ist dreieckig und jede der Ecken kreisförmig geriffelt. Zehntens hat noch eine Figur die Gestalt eines vierfüssigen Thiers mit gewundenen Hörnern. Endlich bemerken wir noch einen kleinen Würfel von der Grösse einer Erbse aus einem harten dunkeln Stein.

Viertens sind die übrigen Gegenstände, welche aus peruanischen Gräbern stammen, in Kürze zu erwähnen: eine Anzahl von Mumiengewändern und Mumienbinden, Baumwolle, roh, kegelförmig zusammengerollt, oder in Zwirngestalt mit einer hölzernen Nadel, ein Bündel Palmblätter, zwei Kerne einer Baumfrucht, eine Schnur perlenartig an einander gereihter Baumfrüchte, mehrere Stücke faulen Holzes, Krebsscheeren und ein netzförmiger Beutel.

(Aus dem Bulletin hist.-phil., T. XVI, № 19.)

$\frac{3}{15}$ Juin 1859.

Notice sur un manuscrit arménien des Epîtres de S. Paul, par M. Brosset.

Le manuscrit arménien, en parchemin, dont il s’agit, renferme les quatorze Epîtres de saint Paul, munies de sommaires historiques, de sommaires pour les chapitres ..., mais sans division en versets.

Il a été copié en l’année arménienne 957 — 1508 de J.-C., le 10 mars, sous le signe du cancer (*խեցնագետին*), au village de Cotorachen, dans le district de Vachlvan, sur un original datant de l’année arménienne 729 — 1280 de J.-C. L’écriture en est bonne et correcte, sinon élégante, et donne bien à penser de l’exactitude du texte.

Le copiste est le prêtre Carapiet, qui se recommande aux prières du lecteur, lui, sa femme Islim, leurs fils: Amir-Dchian, Stéphanos, Hovanès et Hacob, dit de son petit nom Ghoubat; ses père et mère Rhestakès et Elisabeth; son oncle paternel Ter Hovseph, qui avait été son précepteur; ses frères et tous ses parents, en général.

Carapiet, natif d’Hamachen, a inscrit encore son nom sur la dernière page du manuscrit, d’une manière très ingénieuse, qui permet de lire dans quatre directions cette courte phrase

Կարապետ երիցուն է գիրքս
«Ce livre est à moi, le prêtre Carapiet.»

Il me semble qu’il doit y avoir une erreur dans l’indication ci-dessus: «Sous le signe du cancer,» car ce signe tombe au mois de juin.

Quant au village de Cotorachen, la position n'en est pas connue précisément, mais le canton de Vachlvan ou, en géorgien, Wachlowan, est situé dans la partie méridionale du pachalik d'Akhal-Tzikhé, sur le bas Tchorokh, et ces pays étaient, à l'époque indiquée par le copiste, gouvernés par des atabeks georgiens. Aussi notre Carapiet termine-t-il sa note par ces mots:

> «Sous le gouvernement de Mzédchabouc, au temps du prince Ivané.»
>
> *Ի պատրոնութե՟ Մ՚զեճապուկին և յիշխանութե՟ Իվանէ:*

En effet, Mzédchabouc-le-Grand, 13e des atabeks du Samtzkhé, mourut en 1516. Pour le prince Ivané, peut-être un fils du précédent, il n'est pas connu dans l'histoire.

Une note à l'encre noire, sur le 1er feuillet, nous apprend que le manuscrit appartenait à Ter Sargis, du village de Tirachen, en l'année arménienne 1171 — 1722 de J.-C., ce que prouve un cachet en lettres enchevêtrées, répété deux fois, en diverses places, et renfermant le nom de Sargis. Au reste cette note est l'abrégé de celle, à l'encre rouge, qui se voit tout à la fin du livre, et qui est de la teneur suivante:

> «Ceci appartient au pécheur Ter Sargis, serviteur (de Dieu), fils du pélerin Hovseph, du village de Tiranachen; j'ai écrit ceci en l'année arménienne 1170 (ou 1171) — 1722, 3 de J.-C.»

Le premier mot de la note, suivi d'un grattage, me paraît indiquer que Ter Sargis, ayant mal commencé sa phrase, s'est arrêté, pour le recommencer, en lui donnant une autre tournure.

(Tiré du Bulletin hist.-phil., T. XVI, № 22.)

$\frac{19}{31}$ Août 1859.

Notice sur un manuscrit géorgien palimpseste, appartenant à M. Sreznevski, par M. Brosset.

Notre savant collègue de la Section Russe, M. Sreznevski, a reçu cette année, de Tiflis, un vieux manuscrit géorgien, en écriture ecclésiastique, qui, malgré un triste état de conservation, me paraît mériter une attention particulière.

Il est en vélin épais et cassant, ayant subi l'action d'un lavage au moyen de quelque violent acide, et par suite racorni et fortement roussi à la surface. Pour ces raisons il est très difficile de lire une page entière du nouveau texte. Ceux qui ont manié des ducats lavés par les Juifs reconnaîtront ici un effet analogue à celui de l'eau régale sur le métal précieux. Sur certaines pages on voit des efflorescences blanches dessinant les contours des lettres du texte primitif, car notre manuscrit est palimpseste. L'ancienne écriture, bien qu'effacée, a laissé des traces affectant la substance du vélin et par cela même reconnaissables, soit à l'oeil nu, soit à la loupe, quand elles ne sont pas recouvertes par la nouvelle, ordinairement tracée dans le même sens, et plus rarement la coupant à angle droit. Il est visible que l'encre ancienne, plus encore

que la moderne, mordait fortement le vélin, à la honte des encres de notre siècle, qu'il est presque toujours facile de faire disparaître complètement par des lavages. Seulement les titres des sections, en encre rouge, ont beaucoup plus pâli que le reste, écrit en noir.

Tout ce que je dirai du texte occupant primitivement les feuilles du manuscrit, c'est que les caractères en étaient des capitales khoutzouries géorgiennes, épaisses et écrasées, mais très régulières et bien lisibles encore là où elles ne sont pas couvertes. Le peu que j'en ai saisi m'a convaincu que le contenu du livre était moral et ascétique: il ne me paraît pas qu'il y aurait rien à gagner à le faire revivre aux dépens du texte nouveau, qui est, sinon toujours instructif, au moins très original, pour un écrit d'au moins six ou huit siècles de date.

Le manuscrit est fruste du commencement, lacéré et privé de beaucoup de feuillets et même de cahiers entiers; il semble être au moins de deux mains différentes, qui se feront connaître dans la suite de cette Notice. C'est un très petit volume presque carré, de $3^1/_2$ po., sur $4^1/_2$ po., du pied de roi.

Il commence par l'exposition des obligations de la vie monacale. A la 4e page on lit: «Le P. Simon interrogea le P. Chrysostome; Chrysostome répondit.» Comme on voit très fréquemment dans la suite la même formule: «Il interrogea; Basile, le P. Jean Chrysostome, Grégoire répondit,» il est facile de conclure que cette partie du livre renfermait des entretiens réels ou supposés entre S. Pimen-Salos [1]) et les saints

1) Le P. Pimen-Salos, de qui j'ai eu l'occasion de parler dans le Bulletin hist.-philol. t. XV, p. 180.

pères ici nommés, sur divers sujets concernant la réligion, le service divin et la vie ascétique.

Au reste les entretiens de ces respectables personnages ne sont pas toujours d'une nature si sérieuse: p. e. ils raisonnent ensemble sur ce qu'il faut faire si une image sainte, un vêtement ou un ustensile ecclésiastique se détériore par l'usage; ce que deviendra le monde si chacun renonce au mariage pour embrasser la vie monastique; ce qui adviendra d'un prêtre perdant sa femme dans l'âge des passions.

Plus loin on lit une vision de S. Ephrem, racontant qu'il a vu un ange, qui lui a dit que le Paradis ou *Edem* a été ainsi nommé parce qu'*Adam* y a été créé; maintenant les justes seuls y habitent, ils y ont une église d'escarboucle, de 7 milles sur 3 d'étendue. Le saint ajoute qu'il est allé dans le Paradis et l'a mesuré avec un roseau d'or de trois archines: la longueur et la largeur en étaient de 1494 fois la longueur dudit roseau; il a aussi visité l'enfer et en donne la description.

A une autre question il est répondu que Caïn épousa sa première soeur Azora, Seith sa seconde soeur Asouama; pour Abel, il était célibataire et un saint berger: le tout est suivi d'une histoire abrégée d'Abraham, de Lot, de Sodome et de Gomorrhe.

Que devient l'ame humaine après la mort, demande S. Chrysostome? Un ange lui répond, qu'étant feu et lumière, elle survit et tient la place de l'homme, ႢႠႺႨႱ ႫႠႢႨႤႰႨ. Grégoire demande à l'ange comment il enlève l'âme des pécheurs après leur mort. L'ange répond: «Je me montre à lui sous un aspect effrayant, l'épée à la main. Il me voit et s'efforce de se cacher,

la crainte lie sa langue et lui fait détourner les yeux. Mais rien n'y fait, par ce que j'ai fermé toutes les issues; il ne peut que lever les yeux, supplier par ses regards sa femme et ses fils de le délivrer, sa langue ne lui obéit plus. Moi, nul ne me voit que le malade, car c'est moi seul qui dois l'emmener. — Est-ce toi qui enlèves l'âme, dit Grégoire, ou si c'est la douleur? — C'est la douleur, qui a ôté l'âme, répond l'ange, après quoi je m'en empare. — Comment est l'âme du pécheur? — Elle est comme une vapeur sombre, exhalant une odeur infecte.»

Puis viennent les récriminations du corps contre l'âme, puis la description de ce qui passe à l'égard de l'âme des justes.

A la question de Grégoire, qui est plus profitable aux morts: la prière, le jeûne, la charité ou la messe? l'ange répond, que la prière et le jeûne ne sauvent que celui qui jeûne et qui prie; mais que la charité est une semence donnant plus tard beaucoup de fruits, et que la messe dite par un bon prêtre est comme l'aigle qui, du haut des cieux, enlève sa proie sur la terre, qu'elle arrache les âmes des pécheurs du plus profond des enfers.

Vient ensuite un article intitulé: Révélation faite à la Se-Vierge, sous la conduite de l'archange Michel, des tourments soufferts par les pécheurs morts avant le crucifîment. Cet article est incomplet, et le manuscrit n'en donne que le commencement, huit ou dix pages.

Après cela l'histoire du martyre de Se Marine, fille d'un prêtre païen, de la Pisidie première, et de Martha, native d'Antioche. Cette histoire, interrompue

par une transposition des cahiers, se termine plus loin: on y lit le récit d'une tentation de Satan et de son entretien avec la sainte, et à la fin, le nom du copiste Ioané Tzophaïchwili, personnage aussi inconnu que son nom de famille et que ses parents, qu'il recommande aux prières du lecteur.

Je ne ferai qu'énumérer rapidement une foule de sujets traités dans la suite du manuscrit, comme: l'explication très bizarre de passages des Psaumes; l'histoire de la création du monde «qui commença par l'Inde;» celle de la résurrection du Lazare; la création du Paradis, où Dieu enchaîna des vents de trois couleurs, bleu, rouge et noir; où il mit quatre fleuves: le Géon, de lait; le Phison, de vin; le Tigre, de miel; l'Euphrate, aussi très doux; l'arbre de la science, haut de 3000 coudées, et qui portait, d'après une révélation faite à S. Saba, non des raisins, ni des figues, mais des pommes; la captivité de Jérusalem, après laquelle Ezra retrouva les livres saints enfouis dans un puits, en l'an 2 de Cyrus, l'an 5000 du monde.

Entre autres billevésées on trouve plus loin des aphorismes sur les phases de la lune, et sur les présages qu'on en peut tirer; qu'Adam fut père, à 30 ans, de Caïn et de sa soeur Ascalamni; 30 ans après, d'Abel et de sa soeur Alébora; qu'en la 120e année d'Adam Caïn tua son frère Abel, dont ses père et mère portèrent le deuil durant 100 ans; que l'archange Gabriel fut envoyé à la S^{e} Vierge l'an 5500, le 24 mars, à la 2e heure du jour, et que N.-S. naquit le dimanche 25 décembre, à la 3e heure de la nuit. Ces indications, choisies entre beaucoup d'au-

tres, mettront sans doute les personnes plus versées que moi dans la littérature biblique, sur la voie, pour découvrir la source où notre écrivain a puisé ses renseignements.

On trouve plus loin des demandes et des réponses du genre de celles-ci: quelles sont les trois choses qui passent dans le ciel par la même route? La grêle, la pluie et le vent. Qui est mort, étant immortel? Le Christ. Qui est devenu immortel, étant mortel?... je n'ai pu lire la réponse. Où a-t-on eu en même temps du feu et de l'eau froide? à Sodome et à Gomorrhe, frappées de la foudre et abîmées par la grêle. Qui a tué un homme et a été sauvé? Moïse, qui a tué l'Egyptien, oppresseur de son peuple. Qui a dit la vérité et s'est damné? Judas, qui a dit: Celui que je baiserai est le Christ; prenez-le. Comment s'appelaient les trois mages? Wiscara, Mélikona et Walastar (Gaspard, Melchior et Balthazar). Quel est l'arbre à quatre tiges, éclairant les quatres côtés de la terre? L'année, dont les 12 mois se divisent en 4 saisons, formant sa couronne.

Je ne citerai plus que deux détails. A l'occasion d'un palimpseste géorgien de la Bibliothèque Impériale publique[2]), j'ai pu donner connaissance d'une série chronologique fort intéressante, servant à constater la date dudit manuscrit. Cette même série se retrouve dans le présent ouvrage, mais avec de fortes variantes, qui me paraissent fautives et peuvent être attribuées au copiste. Je prends la liberté d'engager le lecteur à faire lui-même la comparaison des deux textes.

---

2) V. Bull. hist.-philol. t. XV p. 183.

«Depuis le commencement du monde jusqu'à la venue du Christ, 5516 ans et 10 générations (sic). Les nombres sont en toutes lettres, et non en chiffres.

«Jusqu'au déluge 2240 ans;

«de Noé à Abraham 10 générations et 950 ans;

«d'Abraham à la sortie des fils d'Israël de l'Egypte, 6 générations et 90 ans;

«depuis la sortie des fils d'Israël jusqu'à la mort de David, 8 générations et 88 ans;

«de Salomon à la captivité de David (sic) 14 générations et 588 ans;

«de la nativité du Christ à l'empereur Constantin, 35 empereurs grecs;

«de la venue du Christ à l'invention de la croix vivifiante, 6000 ans;

«de Constantin à (Héraclius?) 28 rois;

«depuis Adam jusqu'à l'Ascension, 5535 ans.»

Sans doute ces notes n'ont pas grande valeur; mais se retrouvant dans les anciens manuscrits, elles montrent combien les gens instruits de l'époque se préoccupaient de la chronologie du passé, à laquelle se rattachent et l'histoire de l'humanité et les faits importants pour celle de la religion. Au reste, on en trouve de pareilles dans un très grand nombre de manuscrits grecs, latins et slaves, et probablement aussi dans ceux d'autres nations.

La pièce la plus importante de celui que nous analysons est une «Lettre écrite par notre saint père Daniel Khambachour. Moi l'indigne Daniel Khambachour j'écris à mes frères chéris, aux prêtres, aux vieillards et aux jeunes gens vivant dans les hauteurs, voisines du ciel, de la grande vallée du Souaneth; je réponds

par écrit à votre demande.» Malheureusement nous ne savons qui était ce personnage, et le manuscrit ne porte point de date qui puisse fixer l'époque où il a vécu. Mais comme la plupart des manuscrits géorgiens sur parchemin ou sur vélin sont des Xe — XIIe s., nous pourrons, ce semble, admettre que Khambachour est de cette époque, et qu'alors le christianisme florissait dans les vallées les plus reculées du Souaneth, ces tristes lieux, où s'élèvent à chaque pas des églises en pierres, riches en images, en manuscrits, et pleines de souvenirs de la plus haute antiquité. Ce que notre actif correspondant le général Bartholomaei a recueilli d'inscriptions dans le Souaneth-Libre, ce que j'en ai moi-même rassemblé dans le Souaneth-Mingrélien, enfin ce que l'on peut espérer de trouver dans la partie du pays soumise aux princes Dadichkélians, tout cela concourt à prouver que les vallées du haut Engour, de la Moulkhré et de la Tzkhénis-Tsqal, ont autrefois renfermé une chrétienté populeuse et fervente. On se rappellera ici que c'est du Souaneth des Princes que le prêtre Kouthathéladzé avait rapporté quelques fragments d'un manuscrit géorgien où sont décrits les tourments de l'enfer, ainsi que le magnifique volume dont j'ai donné une Notice dans le 1er Rapport sur mon voyage archéologique.

Quoi qu'il en soit, la lettre du P. Khambachour roule sur les fêtes du Seigneur tombant un mercredi ou un vendredi, où l'on peut rompre l'abstinence, où il est permis aux moines de manger du poisson et de boire du vin, et aux séculiers de manger de la viande, telles que Noël, la Circoncision .... Cette lettre est curieuse et instructive pour les ecclésiastiques; si je

m'abstiens de la transcrire ici, c'est que les matières qu'elle traite ne sont pas de notre domaine, et que d'ailleurs la lecture complète n'en est guère possible, dans l'état de détérioration où se trouve le manuscrit.

Pourtant je n'ai pu résister au désir de copier les cinq ou six pages restantes d'un dernier article intitulé: «Voulez-vous savoir quelle est l'apparence du soleil et de la lune? Le soleil a la forme d'un homme assis dans une maison de flamme et de feu....» Le soleil a trois rotations ou évolutions (ქცევა, გარდაქცევა). Dans la 1e il existe 12 vents, nommés: Sadzil, Saracal, Boril, Tacana, Zétchkhar, Kékas, Médchan, Iélak, Cholan, Toulis et Lékéon; tous ces vents poursuivent le soleil. Dans la 2e douze autres vents, non nommés, suivent aussi l'astre lumineux. Quand le soleil entre dans la 3e, il vient à sa rencontre un nuage en forme de dragon, qui l'absorbe et est bientôt poursuivi par trois vents, nommés, si je lis bien, Sénic, Béni et Iwlistos. Ceux ci chassent le nuage et le forcent de retourner d'où il est venu. Enfin il y a 7 fenêtres dans la maison du soleil, nommées: Larat; Mzisthwali «oeil du soleil;» Nathlis-Momtzéméli «le donneur de lumière;» Brtsqinwalé «le Brillant;» Mthouaré «la lune;» Satchino «le remarquable;» Nathlis-Gwirgwini «couronne de lumière.» Je ne sais d'où sont prises ces idées et la plupart de ces noms, qui ne sont pas géorgiens. A-peine peut-on en reconnaître trois Boril, Kékas et Lékéon, comme d'origine grecque ou latine; quant au reste, peut-être quelque plus habile connaisseur saura-t-il en découvrir les étymologies. Les manuscrits du dictionnaire géorgien de Soulkhan-Saba contiennent ordinairement, au mot ქარი,

une liste et la rose des 32 vents; j'ai vu une autre liste, toute différente, dans un joli manuscrit liturgique de la grande Bibliothèque de Paris, fonds Letellier, et dans un troisième: la confrontation de ces textes ne donnerait pas de résultats dignes d'être ici exposés.

Je termine par une notice, malheureusement incomplète, qui fait voir quelles étaient, à huit siècles de nous, les connaissances des Géorgiens en fait d'astronomie pratique ou plutôt de calendrier. Déjà, dans un traité du cycle que j'ai fait connaître dans le Bulletin hist.-philol. t. I. p. 232, d'après un manuscrit de Mtzkhétha, daté de l'an 1236, on trouve une rédaction presque identique de la théorie de l'année civile.

«L'année à 12 mois, 52 dimanches, 365 jours et un quart ou trois heures; au bout de trois ans ces trois heures en font neuf, et la 4e année douze ou un *naci*[3]) (i. e. une bissextile). Si vous voulez savoir quand tombe le bissexte, — lorsque Dieu fit la lumière, à l'époque de la création, et organisa les heures, trois heures . . . . .» Ici se termine la dissertation, suivie du tableau des 532 années du cycle pascal, avec indication de celles sur lesquelles tombe le bissexte.

Pour conclure, le curieux manuscrit géorgien de M. Sreznevski est un recueil essentiellement religieux et

---

3) D'après M. Caussin de Perceval, Essai sur l'hist. des Arabes, Paris, 1847, t. 1, p. 242, 413, *naci*, en arabe, signifie «retard:» c'est le nom que l'on donne au mois intercalaire de chaque 3e année lunaire musulmane et à l'année elle même. Il a passé dans le géorgien, sans altération, ნაკი, et se dit de l'année bissextile et du bissexte lui même. En arménien on l'appelle *nahandsh*, proprement «irrégulier,» du persan ناهجار.

doctrinal, renfermant, parmi beaucoup de choses très sérieuses, un bon nombre de bagatelles, qui formaient le fonds de la science du copiste, entre les Xe et XIIe s. J'ai dit *du copiste*; mais le changement de main permet d'en supposer au moins deux, dont le dernier paraît être Daniel Khambachour, le Souane; l'autre est Ioané Tzophaïchwili, qui a transcrit le martyre de S^{e} Marine, et peut-être le commencement du recueil.

(Tiré du Bulletin hist.-phil., T. XVI, N° 23.)

$\frac{\text{23 September}}{\text{5 October}}$ 1859.

Bericht über eine wissenschaftliche Reise ins Ausland, von B. Dorn.

Es ist der Classe bekannt, dass ich meine nun beendigte Reise nach Deutschland, England und Holland in der Absicht unternahm um die in den verschiedenen wissenschaftlichen Anstalten der genannten Länder aufbewahrten morgenländischen Handschriften in Bezug auf die Geschichte und Geographie des Caucasus und der südlichen Küstenländer des kaspischen Meeres auszubeuten und aus den ebenda befindlichen Münzen und Gemmen mit Pehlewy-Inschriften neue Belehrungen zu schöpfen [1]). Ich freue mich jetzt berichten zu können, dass ich meinen Zweck vollkommen erreicht und eine Ausbeute mitgebracht habe, wie ich sie kaum erwartet hatte.

I. In *Berlin* habe ich die im vierten Bande der «muhammedanischen Quellen» nach einer aus der *Mosuler* Handschrift entnommenen Abschrift abgedruckten Auszüge aus *Jakut* sowie die nach hiesigen Handschriften gegebenen Auszüge aus *Masudy* mit den betreffenden Handschriften der Königl. Bibliothek und überdies die jakutischen Artikel aus den Buchstaben

1) Bullet. hist.-phil. T. XVI, S. 106 — 7.

ف und ق auch noch mit der vortrefflichen Handschrift Wetzstein's, welche leider nur die beiden eben genannten Buchstaben enthält, verglichen; mich überzeugt, dass die in dem Sprengerschen Cataloge (S. 14 N° 208) angeführte Abschrift von *Sehir-eddin*'s Geschichte von Tabaristan nur einen Theil dieses Werkes enthält und kaum wichtige Varianten zu dem gedruckten Texte liefern dürfte[2]); die meines Wissens nirgends näher bezeichnete *afghanische* Bearbeitung der Geschichte der *Jusufsay:* تاریخ رحمت خانی[3]) (Sprenger Cat. S. 14 N° 214) benutzt, und die Pehlewy-Münzen und Gemmen des Königl. Museums durchgesehen und von mehreren derselben sowie von mehreren Gemmen in dem Besitze des Herrn Prof. Petermann Abdrücke machen lassen oder selbst gemacht. Und da meine Zeit nicht erlaubte die mir nöthigen Auszüge aus anderen Handschriften selbst abzuschreiben, so hatte Dr. Nöldecke die Güte für mich solche aus folgenden Werken zu besorgen:

1) dem كتاب احسن التقاسيم فى معرفة الاقاليم von Schems-eddin Abu Abdullah *el-Mukaddesy* (Cat. Spreng. N° 5) über *Dschurdschan*, *Tabaristan*, *Daileman* u. s. w. *Atel*, *Bulghar*, *Suwar*, *Chasar* u. s. w.

2) Dagegen lassen sich solche erwarten aus dem schönen Exemplare dieses Werkes, welches Hr. Staatsrath Graf in Persien erworben hat und mir zur beliebigen Benutzung zuschicken will.

3) Es ist dieselbe Geschichte aus deren persischen Bearbeitung durch *Hâfis Muhammed Sadîk* ich im Bullet. scientif. T. IV. S. 5 seq. 1838 umfassende Auszüge mitgetheilt habe. Das Original war nach dem genannten Bearbeiter von *Chuâdschû* خواجو «einem bekannten Geschichtschreiber und Genealogen نسّاب jener Zeit» geschrieben. Dieser *Chuâdschû* scheint kein anderer zu sein als *Achûn Derwisch*. Doch darüber ein anderes Mal.

2) dem كتاب اشكال البلاد von *Abu Zaid el-Balchy* (Cat. Spr. 1, 4.) über die *Türken*, *Kirgisen* u. s. w. *Slaven*, *Chasaren*, *Dailem*, *Kumis*, *Tabaristan*, das *Meer der Chasaren* (nebst Karte), *Bulghar*.

3) dem «Buch der Länder» كتاب البلدان (Cat. Spr. 2, *a*) über *Armenien*, *Derbend* und die angränzenden Länder, *Tabaristan*.

Ausserdem verdanke ich dem genannten Gelehrten die Vergleichung der Auszüge aus *Jakut* betreffend die Geographie der Länder Mittelasiens, für Hrn. Weljaminov-Sernov.

II. In *Coburg* hatte ich Gelegenheit aus den mir aus *Gotha* dahin geschickten Handschriften aus *Sojuty* (Moeller, Catal. S. 104 № 321) den Abschnitt über die *tabaristanische Dynastie* الدولة الطبرستانية (vergl. *Schireddin*, Vorrede, S. 22), so wie einige *Masanderan* betreffende Nachrichten aus dem نزهت نامهٔ علائی auszuziehen.

III. In *London* habe ich während eines zweimaligen Aufenthaltes die im ostindischen Hause und im britischen Museum in sehr bedeutender Anzahl und Mannichfaltigkeit befindlichen Münzen mit Pehlewy-Inschriften durchgesehen und benutzt, die Geschichte *Tabaristans* von *Muhammed b. Hasan b. Isfendiar*, von welcher das asiatische Museum nur eine sehr fehlerhafte Abschrift besitzt, fast durchgängig mit den Handschriften der beiden genannten Anstalten, so wie die früher erwähnten Auszüge aus *Jakut* und *Masudy* mit den Handschriften des britischen Museums verglichen, aus dem bisher unbekannten Werke مجالس المؤمنين lehrreiche Auszüge über die Geschichte *Gilans* und

Tabaristans gemacht und *die Afghanica* der ehemaligen *Leyden*schen Sammlung, jetzt Eigenthum des ostindischen Hauses, nach Erforderniss durchgesehen und das Verzeichniss derselben mitgebracht. In derselben Sammlung findet sich eine in arabischer Sprache im Jahre 1758 verfasste Beschreibung von *Russland* روسيا welche bisher ganz unbekannt geblieben zu sein scheint. Ich werde nicht ermangeln zu seiner Zeit nähere Auskunft über diese jedenfalls merkwürdige Handschrift zu geben.

IV. In *Oxford* begann ich damit, aus einem persischen Werke زينة المجالس, der Bibliothek des *All Souls College* zugehörig, die da befindlichen Nachrichten über die Geschichte *Tabaristans*, das Land der *Slaven* und das *Meer der Chasaren* auszuziehen. In der Bodleiana lieferten mir die, wie schon Nicoll (Catal. S. 604) bemerkt hat, von Uri fälschlich dem *Ibn Wahschija* zugeschriebenen احكام القرانات Auszüge über *Russland* — الروسية nicht روسيا wie a. a. O. steht — und *Bulgharien; Ibn Chordadbeh* über *Bab el-Abwab* oder *Derbend;* zwei Pehlewy-Glossare der ehemaligen Ouseley'schen Sammlung (*Catalogue* etc. N° 553 u. 565), die Erklärung mehrerer mir bisher dunkel gebliebener Wörter und ein von W. Ousely (a. a. O. S. 11, N° 379) mit Unrecht dem *Berdschendy* zugeschriebenes geographisches Werk Nachrichten über das *Meer* von *Tabaristan* u. s. w. Daneben trug ich aus den dasigen Handschriften des *Jakut*, *Masudy* und *Muhammed ibn Isfendiar* die nöthigen Lesarten in meine Papiere ein. Die von dem zuletzt genannten Geschichtschreiber mitgetheilte Nachricht über den Einfall der *Russen* in *Tabaristan* wird sich nun wohl in richtigem

Text wiedergeben lassen. Meine Hauptbeschäftigung aber bestand darin, die daselbst und nur daselbst befindliche Geschichte *Gilans* von *Sehir-eddin* ins Deutsche zu übertragen, da die Zeit nicht erlaubte, an eine Abschrift des Textes selbst zu denken. Dieses Werk, von welchem ich seit zwanzig Jahren eine Abschrift oder einen genügenden Auszug zu erhalten vergeblich mich bemüht hatte — es liegt jetzt dem Inhalte nach vollständig vor mir. Ich glaube in der Übertragung kaum einen wichtigen Umstand übergangen zu haben; ich habe nur die vielen Gelegenheitsgedichte ausgelassen und die oft breitgetretenen Redeweisen im Kurzen wiedergegeben. Für die Geschichte und Geographie Gilans ist das Werk von unschätzbarem Werthe. Es umfasst die Jahre 750 — 893 (= 1349 — 1487) und giebt auf jedem Blatte bisher unbekannte Thatsachen und sonst eine Menge neuer geographischer Namen. Und da der Verfasser *Sehir-eddin* selbst während eines langen Zeitraumes in der erzählten Geschichte thätig war und mitwirkte, und als Augenzeuge der Begebenheiten schreibt und, was er nicht selbst miterlebt, nach den besten Quellen niedergeschrieben hat, so ist sein Buch um so zuverlässiger.

V. In *Leiden* endlich habe ich aus Beladsory (vgl. Dozy, Catal. S. 156, N° DCCLXXVII) den Abschnitt über *Dschurdschan* und *Tabaristan* ausgeschrieben, welcher auch in spätere Geschichtschreiber und Geographen übergegangen ist und nicht selten in so verstümmelter Gestalt erscheint, dass es schwer war, seine ursprüngliche Fassung wiederzugeben.

Dieses sind die Erwerbungen, welche ich in mei-

nem Gesuch um eine Reise ins Ausland angedeutet hatte. Ich habe aber ausserdem noch recht Vieles gesehen, z. B. asiatische Alterthümer der verschiedensten Art, gehört — und aus Handschriften ausgezogen und angemerkt, was mir bei meinen Arbeiten von besonderem Nutzen sein dürfte. Endlich darf ich auch in Folge mündlicher Rücksprache hoffen, aus morgenländischen Handschriften, die sich in verschiedenen Bibliotheken des Auslandes befinden, Auszüge und Vergleichungen in grösserem Maasse zu erhalten, als dies bisher der Fall war. Und die ausnahmslose freundliche Zuvorkommenheit, mit welcher mir die wissenschaftlichen Schätze von *Berlin*, *Gotha*, *London*, *Oxford* und *Leiden* zur Verfügung gestellt wurden — es wäre Unrecht, wenn ich sie in diesem Berichte ungerühmt lassen wollte.

(Aus dem Bulletin hist.-phil., T. XVI, № 29.)

$\frac{7}{19}$ October 1859.

Beiträge zur Kenntniss der tungusischen Mundarten, von A. Schiefner.

Bald nachdem Castrén's Grundzüge zu einer tungusischen Sprachlehre im Drucke erschienen waren, kehrte Richard Maack von seiner Amur-Reise, welche er im Laufe des Jahres 1855 im Auftrage der sibirischen Section der geographischen Gesellschaft unternommen hatte, zurück. Auf dieser Reise hatte er mehrfach Gelegenheit, sich recht reichhaltige Wörterverzeichnisse aus den tungusischen Mundarten anzulegen. Obwohl er der Überzeugung war, dass diese Verzeichnisse keine tiefere Einsicht in das Wesen der einzelnen Mundarten gewähren könnten, so glaubte er dennoch bei der geringen Kunde, welche man bisher von den Mundarten hatte, eine Veröffentlichung der Verzeichnisse wagen zu dürfen. Seit wenigen Wochen liegen sie gedruckt vor uns als Beilage in dem durch die Munificenz des Hrn. I. Solowjew prachtvoll ausgestatteten Reisewerke Maack's «Путешествіе на Амуръ, совершенное по распоряженію Сибирскаго Отдѣла Императорскаго Русскаго Географическаго Общества въ 1855 г. Р. Маакомъ». Wie in der Vorrede S. VIII bemerkt wird, habe ich diese Wörterverzeichnisse zu einem kleinen Wörterbuche verarbeitet, wobei ich das

von Castrén in Anwendung gebrachte Alphabet zu Grunde legte. Namentlich enthält diese Sammlung Wörter von den Wilui-Tungusen, so wie von den Manägern und den Tungusen am mittlern und untern Amur. Am wenigsten befriedigend sind die Verba, welche nach keiner bestimmten Form aufgeführt werden; um so reichhaltiger ist das Verzeichniss der Nomina. Von grosser Wichtigkeit ist es aber, dass Hr. Maack sich nach Möglichkeit bemüht hat, die von ihm gehörten fremden Laute durch die Schrift wiederzugeben. Als kleine Beigabe ist noch eine Sprachprobe der Wilui-Tungusen hinzugefügt, die leider zu einer sichern Auffassung der grammatischen Formen nicht ausreicht.

Der gütigen Mittheilung des Hrn. Maack verdanke ich eine Abschrift der von dem früheren Protoierei von Ochotsk Stephan Popow in der ochotskischen Mundart verfassten Übersetzung des Evangeliums S. Matthaei. Es ist mir unbekannt, ob dieselbe dem Drucke übergeben worden ist. Sollte dies noch nicht geschehen sein, so wäre es wünschenswerth, dass es nach einer Handschrift geschähe, welche leserlicher ist, als die mir vorliegende Abschrift. Wesentlich erleichtert wurde mir das Verständniss durch ein kleines vor kurzem der Bibliothek der Akademie zugekommenes tungusisches Wörterbuch, welches offenbar erst auf Grundlage dieser Evangelien-Übersetzung entstanden ist, da es fast nur solche Wörter enthält, die in derselben vorkommen, obwohl es anderer Seits manche fortlässt. Der vollständige Titel lautet: Краткій Тунгусскій Словарь. Москва. Въ Сунодальной Типографіи. 1859 года. Titelblatt u. 28 Seiten in 8°.

Gleichzeitig ist der Bibliothek zugestellt worden: Тунгусскій Букварь. Ibid. 1858. (1 Bogen in 8°).

Dieses letztere Büchlein giebt zuerst ein tungusisches Alphabet (Эвы́сынъ а́сбука) in grösserer und kleiner Kirchenschrift. Es enthält die Buchstaben: а б в г̱ нг д е ж и к л м н о п р т у х ч ш с ъ ы ь ѣ э ю я. Auf der zweiten Seite folgt ein Syllabar, Sylben mit consonantischem Anlaut und vocalischem Auslaut, dann Vocale mit zwei vorhergehenden Consonanten, wahrscheinlich um die im Inlaut gewöhnlichen Consonantenhäufungen darzustellen, endlich eine Reihe einsylbiger Wörter. Demnächst kommt die slavonische und dann die russische Schrift sammt Syllabarien. Auf S. 6—8 finden wir eine tungusische Übersetzung der alltäglichen Gebete, von S. 9 an das Glaubensbekenntniss, die zehn Gebote und 16 Verse aus dem Evangelium S. Matthaei und S. Joannis in tungusischer Sprache mit nebenstehendem russischen Originale. Das letzte Blatt wird von einem Zahlenverzeichniss eingenommen.

Leider sind im tungusischen Theile dieses Büchelchens viele Druckfehler stehen geblieben Wir heben unter andern folgende hervor: Seite 9 das erste Wort des Glaubensbekenntnisses та́гутэмъ statt та́гуттэмъ, Zeile 13 von oben эли́ьунъ statt эли́вунъ, in der letzten Zeile о́жунъ statt о́мунъ, Seite 10 Z. 7 v. o. Хэбви́ statt Хэвки́, S. 11 Z. 4 v. o. гэ́н statt гэ́и, in der Zahlentabelle то́нгапъ statt то́нганъ. Im Vaterunser muss es statt да амдѝнъ Хѝнъ джа̀лысъ (und es komme .... dein Wille) heissen: да амдѝнъ ца̀рство хѝнни; да бидѝнъ хинъ джа̀лысъ.

Das Wörterbuch ist bedeutend correcter gedruckt. Es hat aber andere Gebrechen, welche erkennen las-

sen, dass der Verfasser die vor ihm liegende Evangelien-Übersetzung gehörig auszubeuten unterlassen hat. Wie wir in dem Nachstehenden zeigen werden, sind entweder Pluralformen statt der Singularform aufgeführt oder aus der Pluralform ein unrichtiger Singular geschaffen, ferner Nomina sammt den Pronominalsuffixen aufgeführt, bisweilen auch in der Accusativform. Eine grosse Unsicherheit sieht man auch in dem Auftreten des Accents, dessen Bezeichnung nur in proklitischen und enklitischen Partikeln unterbleibt. Trotz dieser und anderer Gebrechen sind wir weit davon entfernt, diesen Hülfsmitteln zur Erlernung der ochotskischen Mundart jegliche Brauchbarkeit abzusprechen, wenn wir es auch bedauern müssen, dass wir sowohl von den lautlichen als grammatischen Verhältnissen nur ein trübes, unsicheres Bild erhalten.

Da die ochotskische Mundart einen grossen Formenreichthum entwickelt und überdies auch nicht in dem Maasse von fremdem Einfluss zu leiden gehabt hat, als die von Castrén in seinen Grundzügen einer tungusischen Sprachlehre behandelten nertschinskischen Mundarten, scheint es mir der Mühe werth, bei dieser Gelegenheit einiges über ihre lautlichen und grammatischen Erscheinungen mitzutheilen, wobei ich natürlich nicht allein das in Rede stehende Wörterbuch, sondern auch die handschriftliche Evangelien-Übersetzung als Quelle benutze.

Wie in den nertschinskischen Mundarten a mit ä abwechselt, z. B. in arcânam, ärcânam, empfangen, taʒâm, täʒâm, glauben, so finden wir neben абды́ндра, Blatt, а́мда, Bauch, ава́лдарэмъ, sich freuen, — эбдэ́ндра, э́мдэ, эва́л-

дарэмъ u. s. w. Wie э in diesen Fällen dem ä entspricht, könnte man geneigt sein, es in einigen andern Fällen als Vertreter des ö anzusehen. Wenigstens hat Middendorff in seinen hinter den Grundzügen einer tungusischen Sprachlehre mitgetheilten Wörterverzeichnissen für эдыं, Ehemann, S. 122 ödy, ödi, für дэй, Vogel, S. 134 dögi, dygi aus der ochotskischen Mundart aufgezeichnet. Wie ich in dem Vorwort zu den Grundzügen S. XI bemerkt habe, scheint Castrén kein ö im Tungusischen anzunehmen. Er hat diesen Laut wenigstens nicht unter den Vocalen verzeichnet, obwohl derselbe mitunter in seinem Wörterverzeichniss vorkommt; z. B. muŋörsön, Knorpel, das freilich dem Burjätischen entlehnt ist. Wahrscheinlich ist aber dieser von Middendorff bald ö bald y (ы) gehörte Laut das von Böhtlingk in der Jakutischen Sprachlehre § 7 näher besprochene, mit dem ы verwandte *e muet*, welches Castrén in seinen anderen Sprachlehren sibirischer Sprachen durch è auszudrücken pflegte, obwohl auch R. Maack bei den Wilui-Tungusen und den Manägern recht häufig ö aufgezeichnet hat; z. B. önöki (энкѝ), Scheide, ödin (эдѣинъ), Wind, ömun (эмѣинъ), Lippe. Unsere Vermuthung wird durch den Umstand bestärkt, dass wir sowohl im tungusischen ABC-Buch als im Wörterbuch häufig э und ы mit einander verwechselt finden. Im ABC-Buch sehen wir ны́грымъ, ich bete, während das Wörterbuch нэ́грымъ darbietet, und auch im ABC-Buch, S. 6, нэгыдя̀къ, Gebet, vorkommt. Im Wörterbuch ist sowohl ыра̀къ als эра̀къ in der Bedeutung «dieser, jener» verzeichnet. Endlich wechselt э noch häufig mit и; z. B. этѣи, итѣи, Gesicht, хирка̀нъ, хэрка̀нъ, was sich leicht daher erklärt, dass in

verschiedenen sibirischen Sprachen, z. B. im Burjätischen e und i in vielen Fällen schwer von einander zu unterscheiden sind und häufig in einander übergehen.

Wie wir oben ы mit э verwechselt gefunden haben, so wechselt es auch häufig mit и und zwar auf eine solche Weise, dass man annehmen muss, dass das russische Ohr dasselbe nicht immer genau zu erkennen vermocht habe. Ausserdem möchte ich aber auch annehmen, dass es als Vertreter eines Lautes auftritt, der von Castrén in den nertschinskischen Mundarten wahrgenommen worden ist, nämlich des geschlossenen u, welches er durch ų ausdrückt und ausser dem Burjätischen auch im Tawgy-Samojedischen beobachtet hat.

Wenn wir in dem Wörterbuche häufig in denselben Wörtern o und y mit einander abwechseln sehen, so brauchen wir nicht gleich an eine Nachlässigkeit zu denken, sondern müssen daran erinnern, dass bei Völkern, deren Sprache nicht durch die Schrift fixirt ist, sogar ein und dasselbe Individuum die einzelnen Wörter zu verschiedener Zeit verschieden aussprechen kann. Das Schwanken von o und y ersehen wir aus folgenden Fällen: докỳнъ, дукỳмъ (sic), Schrift, обỳкъ, убỳкъ, oberer, кочокàнъ, кучукàнъ, klein, моéремъ, муéремъ, hassen u. s. w.

Nicht recht zu ermitteln ist es, welche Aussprache dem ѣ namentlich im Anlaut zukommt. Im Nertschinskischen finden wir statt dessen i und auch Middendorff bietet denselben Laut dar, z. B. ѣдỳнъ (igdiwųn), Kamm, ѣкà (Midd. ika), Kessel, ѣ́ттэмъ (iktäm), schlagen, ѣ́чанъ (îcän, Midd. îcân), Ellbogen. Oder sollte

im Anlaut wirklich j vorangehen? Welchen Werth hat aber ѣ in мѣнъ, zehn, мѣгитынъ, der zehnte? Finden wir aber мѣвонъ neben мéвонъ, Herz, so kann man sich der Vermuthung nicht enthalten, dass ѣ in diesem Fall statt ä steht, wie denn auch Middendorff a. a. O. S. 125 mâwan darbietet.

Ähnliche Bedenken haben wir mit dem anlautenden я; hat es in я́селъ, Auge, den Lautwerth von ja oder ist es vielmehr ein ä, das Middendorff in diesem Worte gehört hat?

Sonst dient dieses Zeichen nebst е, ю und ь dazu, die Mouillirung der Consonanten auszudrücken; z. B. нéвта, Quelle, кека̀нъ, Knirschen, дё́рминъ (djormin), Wolf; ню́лтанъ, Sonne, дю́ръ, zwei (wenn nicht auch hier das oben besprochene ụ durch ю ausgedrückt sein sollte), нярѝ, Männchen, дя́пка, Anfang; ху́нтать, anders, тэ́дь, treu, чегы̀чь, Angelhaken. Ausserdem drücken я, е und ю auch ja, je und ju aus, während ë zum Ausdruck von anlautendem jo nicht vorkommt; z. B. ая́ттэмъ (ajettem), wünschen, аюгу́льрэмъ (ajugulrem), segnen, ая̀, (aja), gut; ji wird durch и ausgedrückt; z. B. аѝнъ (ajin), Wohl.

Es scheint neben dem harten л auch das dem deutschen Laute entsprechende l vorzukommen, zu dessen Ausdrucke jedoch ль angewandt wird, d. h. das weichere slawische l, welches dem Tungusischen fremd sein dürfte; z. B. ильча́рэмъ (ilćarem), flechten.

х bezeichnet vielleicht ausser dem schärfern Kehlhauch noch einen gelindern, den wir wenigstens in einigen von Middendorff aufgezeichneten Wörtern finden: г̱, welches im ABC-Buch, nicht aber im Wörterbuch vorkommt, soll wohl das г in seiner härtern Aussprache ausdrücken, nichts desto weniger finden

wir ге́ринъ, statt нге́ринъ, hell, rein, heilig, in welchem Worte und auch sonst нг dem Castrén'schen ŋ entspricht. Durch дж wird der von Castrén mit ǯ bezeichnete Laut ausgedrückt. Das einfache ж war wie wir oben sahen in о́жунъ durch einen Druckfehler entstanden; im Wörterbuch finden wir es S. 24 in эжэ̀мъ, ich bin nicht, woneben jedoch das S. 26 gebotene эшэ̀мъ den Vorzug verdienen dürfte; S. 10 sehen wir и́жилремъ, sich verbreiten. Beide Fälle sind der Evangelien-Übersetzung entnommen. Vielleicht liegt hier kein ganz scharf ausgeprägtes ш vor. ъ dient dazu, den harten consonantischen Auslaut zu bezeichnen, wie solches im Russischen gewöhnlich ist.

Bei der mangelhaften Lautbezeichnung muss so manches vor der Hand räthselhaft bleiben. Soviel wir aus dem vorliegenden Material ersehen, werden in der ochotskischen Mundart nur die Consonanten k g x ŋ j ć ǯ n ṅ d ḋ b m im Anlaut geduldet; l scheint nicht vorzukommen, obwohl die von Middendorff befragten Individuen dasselbe im Anlaut einiger Wörter darbieten und es auch in andern Mundarten vorkommt; statt lamu oder lam, Meer, der andern Mundarten sehen wir намъ, und das Fremdwort ладанъ, Weihrauch, wird zu на́данъ umgestaltet, wodurch es lautlich mit dem Zahlworte, das sieben bedeutet, zusammenfällt. Eben so wenig wird w im Anlaut angetroffen. Statt wâm, tödten, finden wir ма́рэмъ; das Fremdwort вино́, Wein, wird zu ми́на; statt wátta, Welle, das Maximowicz in der Mundart der Ohltscha darbietet, sehen wir о́та. In der genannten Mundart, sowie auch bei den Goldi, sehen wir auch x häufig im Anlaut, sogar bei Wörtern, denen es in andern Mundarten gänz-

lich fehlt, z. B. xydu (O.), xydun (G.), Wind, xímata (O.), ximaná (G.), Schnee; in andern Fällen tritt statt dessen p auf, das offenbar erst aus f entstanden ist; z. B. neben ximu (G.), Lippe, pèmu (G.), pymú (O.), wofür das Mandschu femen darbietet; neben horon (Urulg.), Scheitel, póro (O.), im Mandschu foron, u. s. w. Im Ochotskischen ist es im Anlaut der Vertreter von s, welches nach den Maack'schen Wörterverzeichnissen bei den Manägern und Amur-Tungusen im Anlaut stehen kann.

Eine in andern Mundarten sehr häufig vorkommende Consonantenverbindung ist kt, welche das Ochotskische in einer Menge von Fällen vermeidet. So finden wir óшикатъ (ośikta), Stern, ора̀тъ (orôkto), Gras, оӈо̀тъ (hoŋokta), Nase, чи́ритъ (bei den Goldi cirekta, Messing), Kupfer, нюо́ритъ (nụriktâ), Haar; хѣ́тъ (śêktan, bei den Wilui-Tungusen häkta), Weidenbusch; дэ̀тла (däktilä), Feder, бу̍ета (WT. bohókto), Niere; а́таматъ, Verschnittener, während Maack bei den Wilui-Tungusen die Wurzel akt darbietet, wie sie auch bei den Manägern in akta murin, Wallach, erscheint; vergl. übrigens Böhtlingk's Jakut. Wörterb. unter dem Worte ат. Hieran schliesst sich auch хо̀ть (sôgdi), sehr. Bisweilen findet ausserdem noch eine Verkürzung des Wortes statt; z. B. S. 20 (mitten unter den mit хи anlautenden Wörtern) хѣ́лта, Darm, neben śilukta, WT. hilukta, хӯ́лтанъ, Asche, neben hụläftän.

Im Vorwort zu den Grundzügen p. X habe ich auf das Schwinden von r vor andern Consonanten aufmerksam gemacht. Dies finden wir auch in den Adverbien ба́ссики (bargîski), jenseits hin, vom Stamme бар.

und хэ́ссики (härgîski), hinunter, vom Stamme хэр, wieder; ferner in и́стирэмъ, Desiderat. von и́рэмъ, eingehen.

Dagegen sehen wir das r in folgenden Wörtern auftreten: а́бдындра (WT. abdänna), Blatt, на́ндра (nanda), Haut, ду́ндра (dụndä, Erde), Bergrücken, э́мандра (imanda), Schnee; э́льдрыкъ neben э́лрыкъ, Wange. Hiezu kommen noch о́лра (oldo), Fisch, und и́лра (ildä), Körper. Es scheint, dass hier ein unbestimmter Übergangslaut von d zu r zu Grunde liegt, wie denn überhaupt beide Laute mit einander abwechseln. Das russische пудъ ist bei den Manägern so zu pur geworden. In der Endung für die zweite Person des Singulars im Präsens und Futurum -ndy scheint dieses r ebenfalls hin und wieder hörbar zu sein.

Was die Nomina betrifft, so werden im Wörterbuch eine ziemliche Anzahl einsylbiger verzeichnet, darunter manche, welche nach anderer Auffassung zweisylbig erscheinen; z. B. ни́нъ (ŋena), Hund, хэ́ръ (kirä), Zeitpunkt, ми́ръ (mîrä), Schulter, ги́дъ (gida), Speer, нá́лъ (ŋala), Hand, то́гъ (togo), Feuer, джо́лъ (ʒolo), Stein, бѣ́гъ (bêga), Mond, бу́гъ (buha), Gegend, джа́лъ (ʒali), Verstand, ба́нъ (bâni), faul. Von den zweisylbigen Wörtern lauten eine ziemliche Anzahl auf einen Vocal aus, namentlich auf a, i, y (ы). Darunter befindet sich auch икры̀, Knochen, wofür Middendorff ikori gehört hat. Nur wenige haben u (y) im Auslaut. Dahin gehört а́бду, Vermögen, Reichthum, das Castrén in der Bedeutung «Vieh» darbietet, хэ́пту, Aufgang, ху́ту, Sohn, дю́ву, Sache, туиму̀, Sinn. Die Consonanten, auf welche sowohl die zwei- als dreisylbigen Nomina auslauten, sind: k, g, ŋ, l, r, n, t, m. Beispiele: била̀къ, Dorf, ула̀къ, Betrüger, а́ликъ, Gefäss, омо̀къ, Nest, хэ́рукъ, Ranzen,

э́лрыкъ, Wange; и́ныгъ, Tag, о́нингъ, Sand; а́далъ, Netz, хангалъ, Zeit, бу́дулъ, Fuss, мукулъ, Felsen, хунгэлъ, Blut, я́сэлъ, Auge; ху́нтаръ, Tiefe, хангаръ, Ritze, ко́лтэръ, Vorhang; ми́ванъ, Hals, на́ванъ, Wittwe, а́нганъ, Jahr, одонъ, Regen, нононъ, Anfang, эрунъ, Schaufel, тыгынъ, Brust, эмынъ, Lippe, окатъ, Fluss, коратъ, Ohr, чи́ритъ, Kupfer, ню́ритъ, Haar, о́мкотъ, Stirn; да́рамъ, Hüfte, доло́мъ, frei, мую́мъ, Theil, кальымъ, Wallfisch. Am zahlreichsten sind die auf к und н ausgehenden Nomina. Zu den erstern gehören die vermittelst der Affixe -дякъ und чакъ von Zeitwörtern gebildeten. Von dieser Art sind: балдадякъ (nicht балдадяканъ, wie das Wörterbuch mit Hinzufügung des Pronominalaffixes hat), Geburt, ишудякъ, Gewächs, коптудякъ, Ehe, нулгыдякъ, Übergang, нэгыдякъ, Gebet, будякъ, Gabe, кокадякъ, Verderben, арадякъ, Auferstehung, джебыдякъ, Speise, чакабадякъ, Versammlung, хусадякъ, Ernte, хэлыдякъ, Reue. Mit dem Accent auf der drittletzten Sylbe erscheint улги́мыдякъ, Frage, was wahrscheinlich unrichtig ist; in der Bedeutung «Hirt» erscheint бѣвдякъ, was vielleicht ursprünglich «Hut» bedeutet. Auf -чакъ finden wir: онгкучакъ, Vergiessen, ологочакъ, Heuchelei, ылбычакъ, Vertreibung, долдачакъ, Gerücht, хумэчакъ, Geheimniss (der Accent im Druck fortgelassen, im ABC-Buch finden wir im Plural хумэ́чакалъ), хэ́нулкачакъ, Vertheilung, тэсэбва́чакъ, Reinigung; ма́мачакъ, Tödtung, уны́чакъ, Markt, амама́чакъ, Trennung, аябмачакъ, Liebе, тангма́чакъ, Rechnung. Wie wir sehen ist der Accent hier manchen Schwankungen unterworfen. Hierher gehört wohl auch дёрмичакъ (nicht дёрмичагъ), Diebstahl.

Unter den von Zeitwörtern abgeleiteten Wörtern,

welche auf н ausgehen, bemerken mir аньıвань, Geschenk, das offenbar von dem Zeitwort áнырэмъ, sich freuen, herkommt. Das gleich auslautende джавдигáвань, Erbschaft, können wir aber nicht anerkennen, da es uns in einer Accusativform vorliegt.

Haben wir in дэлавýнъ (WT. dilibun), Kopfsteuer, Abgabe, noch die unverkürzte Endung, so fehlt sie dagegen in ѣдýнъ (igdiwụn), Kamm, эрýнъ (äriwụn), Schaufel. Die Endung -унъ sehen wir noch in чáкрунъ, Neid, тáнгунъ, Zahl, хэкрýнъ, Sorge, хидýнъ, Befehl, хáмунъ (neben хáманъ), Zeichen, илýнъ, Maass, u. s. w.

Von dem ausgedehntesten Gebrauch ist die Deminutivendung -канъ, welche nicht bloss am Nomen, sondern auch beim Adverb häufig vorkommt. Leicht zu erkennen ist sie in э́нканъ, Kalb, чýканъ, Küchel, хуркàнъ, Knabe, ашатькàнъ, Mädchen, атыкàнъ, Alte, этыкàнъ, Greis, чаркакàнъ, Splitter, óлракаканъ, Fischlein, welche beiden letztern eine verstärkte Deminution enthalten, wie auch áйкаканъ von ай́, gut, áбалкаканъ von áбалъ, wenig. Auch дулкáканъ, Mitte, Hälfte, gehört hierher. Verbaler Natur sind dagegen джамкàнъ, Hunger, и́рканъ, Geschrei, кекàнъ, Knirschen, кокàнъ, Tod, э́сканъ, Ruhm (man vergl. э́скарэмъ neben áскарэмъ, loben), тыпкàнъ, Annagelung. Für -кинъ haben wir folgende Beispiele: нáмкинъ, Kreuzweg, э́тавкинъ, Traum; für -кунъ: долокýнъ, Mitte, und die Adjectiva ай́мкунъ, leicht, billig, тыгáкунъ, eng. Demnächst wären zu beachten: дэ́лкычинъ, Theilung, имавáчинъ, Beerdigung, кирикáчинъ, Schmähung, танýчинъ, Verehrung.

Von Zeitwörtern abgeleitet sind eine Anzahl von Nomina mit der Endung -мга, welche man mit dem

Particip des Futurs auf ганъ in Zusammenhang bringen möchte. Von dieser Art sind: аи́мга, Erlöser, бы́лымга, Helfer, аты́мга, Wächter, хупку́мга, Schüler, хэ́лбамга, Gesandter, хэлбу́чамга, Führer, хэлбы́тамга, Begleiter, гургалдымга̀, Arbeiter, дуку́мга, Schreiber, ма́мга, Tödter, эту́мга, Richter, э́иумга, Verräther.

Adjectivbildungen sind auf ки, ли, ри, ши: джалкѝ, klug, и́ркуки, besessen, кеикѝ, streng, нэ́луки (fürchterlich), der Wolf; гэлта́ли, weiss, ка́иэли, schlecht, ха́мули, bekannt; докла́нри, lahm, бута́нри, krank; гэльшѝ, kalt, дальшѝ, süss, джемшѝ, hungrig, нюмушшѝ, gewissenhaft, такамшѝ, salzig, тывшѝ, ganz. Die auf ты ausgehenden sind ursprünglich Participien: и́ргатты, nährend, оло-го́тты, heuchelnd, хунка́тты, kämpfend, эгдэса́тты, grossthuend, stolz, u. s. w.

Das Affix -лканъ drückt einen Besitz aus, wie aus folgenden Beispielen ersichtlich ist: аги́лканъ, kräftig (von аги́, Kraft), гидалка̀нъ, einen Speer habend (von ги́дъ [gida], Speer), джалалка̀нъ, klug (von джа́лъ [ʒali], Verstand [auch Wille!]), ига́талканъ, aussätzig (von ига̀тъ, Aussatz), кора́талканъ, Ohren habend (von кора̀тъ, Ohr), ко́талканъ, schuldig (von ко́тъ, Schuld), тала́лканъ, glücklich, то́голканъ, feurig (von то́гъ [togo], Feuer), тунмулка̀нъ, sinnreich (von тунму̀, Sinn), ургалка̀нъ, schuldig (vergl. ypга̀, schwer), э́рилканъ, theuer (von э́ринъ, Preis), мыргы́лканъ, klug (von мыргы́нъ, Verstand). Fälschlich gibt das Wörterbuch den Plural утькалка́салъ, statt des Singulars утькалка́нъ, einen Säbel habend (von утька̀нъ, grosses Messer, Säbel). Aus diesem Plural -лка́салъ sind im Wörterbuch die falschen Formen то́нгакычилкасъ, sündhaft, und ня́нялкасъ, himmlisch,

statt то́нгакычилканъ (von то́нгакичь, Sünde) und няял-канъ (von ня́нь, Himmel), gebildet.

Ausser der eben genannten Pluralendung sal, ist die am häufigsten vorkommende л, welche an vocalischen Auslaut unmittelbar angefügt wird: эншилъ von энші̀, Krankheit, дюву́лъ von дюву̀, Sache. Die auf н auslautenden Wörter werfen dies im Plural fort; z. B. аны́валъ von аны́ванъ, Geschenk, хи́шилъ von хи́шинъ, Frucht, andere auf н auslautende nehmen statt dessen р im Plural an; z. B. эды̀шъ, Wind, Pl. эды́ръ; чу́канъ, Küchel, Pl. чу́карь; мѣ́нъ, zehn, дю́ръ-мѣ́ръ, zwanzig.

Was die Casusendungen betrifft, so bemerke ich, dass soviel sich aus der Evangelien-Übersetzung abnehmen lässt, die Genitivendung ни (ob auch нги?) ist; die Dativendung ist ду, ту, die Locativendung ла; die beiden letztern verbunden дула (тула) bezeichnen den Inessiv, z. B. докунъ-дула́, in der Schrift, ины́гылъ-дула́, in den Tagen; der Ablativ hat die Endung дукъ (тукъ); der Instructiv wird bald durch ду, bald durch ть, тъ ausgedrückt. Für den Prosecutiv haben wir ли, für den Comitativ нюнъ, für den Allativ тки, dessen vollere Gestalt тыкѝ ist. Der Accusativ hat meist у, das nach Vocalen in в übergeht, im Plural aber ба. Die auf н auslautenden Wörter nehmen statt des н ein м an. Wir sehen also im Ganzen eine grosse Übereinstimmung mit den nertschinskischen Mundarten.

Die Zahlwörter lauten: 1 о́мунъ, 2 дю́ръ, 3 э́ланъ, 4 ды́гэнъ, 5 то́нганъ, 6 ню́нгынъ, 7 на́данъ, 8 дѣ́пканъ, 9 ую́нъ, 10 мѣ́нъ, aber auch дя́нъ, 11 мѣ́нъ о́мунъ хулу́къ, 20 дю́ръ-мѣ́ръ, 100 нямà, 1000 ты́тяча (aus dem Russischen). Beispiele für die Ordnungszahlen sind: элила́тынъ, der dritte, юги́тынъ, der neunte, мѣ́гитынъ, der

zehnte; für die Iterativa: дю́риканъ, zweimal, на́дыраканъ, siebenmal, нима́раканъ, hundertmal; für die Temporalia: гэ́вринъ (nicht гэ́вранъ), das zweite Mal (von гэ̀, der andere, der zweite), эли́вринъ, das dritte Mal, дыгэваринъ (im Wörterbuch mit suffigirter Dativform дыгэ̀варидунъ), das vierte Mal. Zum Ausdruck der Trinität ist э́ларда gebraucht.

Die Personalpronomina lauten also: 1. бӣ, Pl. мӯтъ; 2. хӣ, Pl. хӯ, 3. ного̀нъ, Pl. ного̀ръ. Die erste Person hat in den übrigen Casus den Stamm мин; die zweite хин, im Pl. хун. Der Instructiv lautet im Singular der beiden ersten Personen ми́нгить, хи́нгить. Das Possessivpronomen wird durch den Genitiv ausgedrückt: мі́нни, хи́нни, ного́нни, му́тни, ху́нни, ного́рни, welche sämmtlich die Casussuffixe hinter sich dulden; ebenso verhält es sich auch mit dem Reflexivpronomen ма́ннӷїн, eigen (suus), das als Genitiv von ма́нъ (Pl. ма́ръ, мѣ́ръ), selbst, dasteht. Demonstrativpronomina sind: ѣ̀ръ, dieser, тара̀къ, jener; Interrogativa нӣ (ӈӣ), ни́кка, wer, я̀къ, was; Relativa а́вакъ, ира̀къ, welcher; Indefinite ха́нда, irgend einer, гэ̀, ху́нта, ein anderer, бытэ̀нъ, jeder, быкычи̇́нъ, кубучи̇нъ (nur im ABC-Buch) und бы́бгыринъ, alles, ӈи̇вулъ, irgend einer, я́ввулъ, irgend etwas. Ob ха́ванъ, irgend einer, nicht in einer Accusativform dastehen sollte?

Die Possessivaffixe sind:

Singular.			Plural.		
1. у (ву)	2. с (ш)	3. н.	1. ты	2. синъ, шинъ, шэнъ	3. тынъ, тэнъ.

Durch einen Mangel an Aufmerksamkeit sind mehrere Wörter sammt ihren Pronominalaffixen im Wörterbuch aufgenommen worden. Namentlich ist dies

der Fall mit den Postpositionen und Adverbien, hinter denen das Affix der dritten Person meist beibehalten worden ist, z. B. ча́елань, ausser, ба́рдалань, jenseits, хулэ́линь, neben, u. s. w. Aber auch mit dem Affix der zweiten Person finden wir einige: джигынла̀сь statt джигында̀, link, элгила̀сь statt элгила, mitten, айджа́лысь, Wohlwollen.

Ausserdem besitzt die ochotskische Mundart noch Reflexivaffixe, welche Castrén in der nertschinskischen nicht aufgezeichnet hat. Vielleicht fehlen sie jedoch der letztern Mundart nicht, zumal da sie nicht durch den Einfluss des Burjätischen, welche sie auch besitzt (s. Castrén, Burjät. Sprachlehre, § 94), unterdrückt sein können. Für den Singular ist das Reflexivaffix и, für den Plural уръ. Beispiele: тэ́дами, sein Bett (lectum suum), булу́ми, den eignen Feind, а́мгай, den eignen Mund, мѣвонъ-дулай, im eignen Herzen, ма́нъдуки, von sich fort, я́сэлъ-дыкій, aus dem eignen Auge; der Comitativ hat vor diesem Affix ein м im Auslaut sowohl im Singular als im Plural: бу́лунъ-нюми, mit dem eignen Feinde, ха́ракалъ-нюмуръ, mit den eignen Freunden. Das Reflexivaffix des Plurals tritt übrigens nach vorhergehendem Vocal auch in der Gestalt вуръ auf: z. B. ма́ръ-дювуву̀ръ, um eurer selbst willen, то́ранъдулавуръ, in ihrem Worte; andere Beispiele: бу́лулъбуръ, die eignen Feinde (Acc.), и́туръ, die eignen Zähne, га́луръ, die eignen Hände.

Eine Eigenthümlichkeit ist es, dass dieses Reflexivaffix sowohl im Singular als Plural an die Conjunctivform des Verbums tritt und dadurch eine Art Infinitiv oder Supinum bildet: о́дай, zu machen, га́ндай, zu

gehen, нэ́гдауръ, um zu beten (von mehreren), хэвки́вдауръ, um getauft zu werden, im Sing. хэвки́гдай.

Bei dieser Gelegenheit darf ich nicht unerwähnt lassen, dass der Begriff der Steigerung, wobei natürlich ein Verhältniss zwischen wenigstens zwei Gliedern stattfindet, durch das an den Instructiv gefügte Affix муръ ausgedrückt wird; z. B. ая́дьмуръ, хо́ядьмуръ, mehr; гэ́дьмуръ, der andere; ja sogar: а́кадьмуръ, der ältere Bruder, obwohl а́канъ bereits den älteren Bruder im Gegensatz zu ну̀ (Plur. ну́гылъ), der jüngere Bruder, bezeichnet. Um den Begriff «Brüder» auszudrücken, finden wir beide Wörter verbunden, z. B. дю́ръ а́канунъ, zwei Brüder, на́данъ а́канунулъ, sieben Brüder. Wie wir aus diesem Beispiel ersehen, duldet die vorliegende Mundart Composita. Andere Beispiele der Art sind: быгы̀нъ, Anführer (von бы́и, Mensch, und гынъ, Zimmermann, Meister), ай̀телынгъ, Evangelium (von ай̀, gut, und тэ́лынгъ, Nachricht), айджа́лисъ, dein Wohlgefallen (von ай̀, gut, und джа́лъ (?), Wille), welche beiden letzten Wörter vielleicht erst von dem Übersetzer gebildet worden sind. Ja wir finden sogar ein Compositum bei den Zeitwörtern: да́гамрэмъ, nahe kommen (von да́га, nah, und а́мрэмъ, kommen). In loserem Zusammenhang sind аши-кэ́лма, Sclavin, Dienerin (von ашѝ, Weib, und кэ́лма, Sclave), und аши-тэгэмэ́ръ, Königin, Fürstin (von тэгэмэ́ръ, Fürst, das seinerseits aus тэга̀, Stamm, und мэръ (?) zusammengesetzt scheint.)

Das Zeitwort besitzt drei Tempora. Das Präsens kommt, wie es scheint, selten bei primitiven Zeitwörtern vor, wohl aber häufig bei den continuativen; es hat keinen bestimmten Charakter. Der Futurcharak-

ter ist д, das Präteritum ist von dem Particip der Vergangenheit gebildet. Folgende Paradigmen mögen genügen, um einen Begriff von den drei Zeiten zu geben.

Praesens.

Sing.	1.	гу́нэмъ, ich spreche,	амма́ттэмъ, ich komme,
	2.	гунэнды,	аммачeнды,
	3.	гунэнъ,	амматтэнъ,
Plur.	1.	гунэпъ,	амматтэпъ,
	2.	гунэшъ,	амматтэшъ,
	3.	гуны.	амматта.

Praeteritum.

Sing.	1.	гундривъ, ich sprach,	амривъ, ich kam,
	2.	гундришъ,	амришъ,
	3.	гундринъ,	амринъ,
Plur.	1.	гундривунъ,	амривунъ,
	2.	гундришинъ,	амришинъ,
	3.	гундритынъ.	амритынъ.

Futurum.

Sing.	1.	гундимъ,	амдимъ,
	2.	гундэнды,	амдэнды,
	3.	гундинъ,	амдинъ,
Plur.	1.	гундипъ,	амдипъ,
	2.	гундисэнъ,	амдисэнъ,
	3.	гундитынъ.	амдитынъ.

Der Conjunctiv hat да zum Charakter, z. B. гандáку, dass ich gehe, гандàсъ, dass du gehest, гандáкунъ, dass wir gehen, гандáтынъ, dass sie gehen. Mit dem Reflexivaffix versehen bildet es einen Infinitiv, wie wir oben gesehen haben.

Der Imperativ hat die Endung ли, im Plural лра; z. B. и́ли, gehe ein, о́ли, mache, а́мли, komme; и́лра, gehet ein, о́лра, machet.

Das Supinum geht auf ми aus; z. B. о́ми, zu thun, би́ми, zu sein, и́ми, einzugehen, хэвки́гми, zu taufen. Ev. Matthaei, c. IX v. 5. Тэ́ми я́къ аи́мкудьмуръ гу́ми-гу: ама́бта хи́нъ ду то́нъыкычилъ-ши, гу́ми-гу: э́лли-да гэ́ркали; «denn was ist leichter, zu sagen: es sind dir deine Sünden vergeben, oder zu sagen: stehe auf und wandle.»

Ein Gerundium für das Präsens hat die Endung ныканъ; z. B. гуны́канъ, sprechend, долданы́канъ, hörend, бутватны́канъ, vertheilend. Für die Vergangenheit wird es aus dem Particip auf ры (ри), namentlich durch Hinzufügung der Instructivendung gebildet: угэ́лрыди, nachdem er gesandt hatte, ча́крыди, nachdem er gesammelt, мэ́льрыди, nachdem er erwacht; im Plural tritt die Endung дюръ (wohl ди + уръ) auf: до́лдаридюръ, nachdem sie gehört, ию́ридюръ, nachdem sie hervorgegangen.

Das Particip der Gegenwart endet auf ны, ты: элгава́тты, führend, гала́тты, suchend, гу́ны, sprechend; für die Vergangenheit auf ры, ри: га́стэри von га́стэрэмъ, suchen, альы́мры von альы́мрэмъ, aufnehmen, ко́ери von ко́ерэмъ, sehen. Ein anderes Praeteritparticip geht auf ча aus: ба́лдача, geboren, июча, hervorgegangen (als Name «Pflanze»), до́лдача, gehört, u. s. w. Das Particip des Futurums wird auf -га̀нъ endigend angegeben: амдига̀нъ, kommen sollend, дурига̀нъ von дуррэмъ, brennen, гадьга̀нъ von га́дэмъ, nehmen.

Die negative Conjugation vermittelst э́шэмъ, ich ... nicht, entspricht dem in der nertschinskischen Mundart vorkommenden äšim.

Der Prohibitiv wird vermittelst адѝ, эдѝ, Pl. адѝлра, als auch vermittelst амика́нъ gebildet: адѝ дарима́ткилъ, fliehe nicht, амика́нъ га́ндра, gehet nicht.

Das Passivum wird durch Einfügung eines б (vor harten Consonanten п) gebildet, z. B. ма́рэмъ, tödten, Pass. ма́брэмъ, getödtet werden, Part. praet. ма́пча, getödtet; о́рэмъ, machen, Pass. о́бтэмъ (sic), Part. praet. о́пча.

Eine ziemliche Anzahl der Verba neutra haben den Character н: а́богинэмъ, erscheinen, булэ́нэмъ, Krieg führen, гудэ́нэмъ, sich erbarmen, гу́нэмъ, sprechen, джо́нэмъ, sich erinnern, тэрэ́нэмъ, stille werden.

Die ochotskische Mundart entwickelt eine grosse Mannichfaltigkeit in ihren Verbalformen, so dass es schwer werden dürfte, allen bestimmt bezeichnende Namen zu geben, zumal da mehrere der Bildungssylben combinirt werden können.

Auf лрэмъ werden Inchoativa gebildet: ма́лрэмъ, tödten, ню́льрэмъ, hervorgehen, джемы́лрэмъ, hungrig werden, коёльрэмъ, anfangen zu sehen, кокадэ́льрэмъ, umkommen, гала́тельрэмъ, suchen, гэ́лралрэмъ, kalt werden, амы́дэлрэмъ, herannahen; болона́лрэмъ, dunkel werden, укчэнэ́льрэмъ, anfangen zu sprechen, эркуна́лрэмъ, einschlafen; хури́челрэмъ, aufbrechen, му́лгачэльрэмъ, zweifeln.

Auf ваттэмъ, воттэмъ, deren anlautendes в nach auslautendem м in м übergeht, werden Continuativa gebildet, welche dann in der Regel für das Präsens in Anwendung kommen: анва́ттэмь (а́нрэмъ), werfen, эвва́ттэмъ (э́врэмъ), herabsteigen, элгыва́ттэмъ (э́лгырэмъ), bringen, омкова́ттэмъ (о́мкурэмъ), giessen, амуво́ттэмъ (амурэ̀мъ), bringen, амма́ттэмъ (амрэ̀мъ), kommen.

Causativa werden zum Theil durch Einfügung von у gebildet; z. B. ду́рурэмъ, verbrennen, von ду́ррэмъ, brennen, гану́рэмъ, tragen, von ганрэ̀мъ, gehen, э́лурэмъ, stellen, von э́лрэмъ, stehen, ко́лурэмъ, tränken, von ко́льрэмъ, trinken, то́турэмъ, aufheben, von то́ттэмъ, emporsteigen. Theils werden sie aber auch mit der Endung -конэмъ gebildet: балдако́нэмъ, gebären, von ба́лдарэмъ, geboren werden; долдако́нэмъ, benachrichtigen, von до́лдарэмъ, hören, ишувко́нэмъ, pflanzen, säen, von ишу́рэмъ, wachsen, хилуко́нэмъ, quälen, von хи́лурэмъ, leiden.

Desiderativa werden auf стирэмъ gebildet; z. B. га́стирэмъ, fragen, bitten, и́стирэмъ, eingehen wollen, до́лдастирэмъ, erforschen, хури́стирэмъ, gehen wollen, хумэ́чистирэмъ, sich verstecken, ха́ябыстирэмъ, in Stücke gehen, хукла́систирэмъ, schlafen wollen, а́йстирэмъ, beglücken, илиму́стирэмъ, überführen, bekannt machen.

Cooperativa sind: джокма́ттэмъ, übereinkommen, этутма́ттэмъ, rechten, нюнгшагма́ттэмъ, sich berathen, тангатьма́ттэмъ, Abrechnung halten; арэчелдыма́ттэмъ, sich begegnen, амалдама́ттэмъ, auseinandergehen, джавалдама́ттэмъ, sich versprechen; ава́лдарэмъ, sich vergnügen, а́ймалдарэмъ, sich versöhnen, джю́калдарэмъ, sich vereinigen.

Die auf чирэмъ gebildeten Verba sind frequentativer Natur: а́бальчирэмъ, mangeln, аты́нчирэмъ, streiten, джо́нгчирэмъ, gedenken, хорчи́рэмъ, bestehen, enthalten sein, ма́нгчирэмъ, aushalten, игэ́ривчирэмъ, leuchten.

Ähnlicher Natur sind die mit dem Charakter ка versehenen, die eine sich fortwährend wiederholende Thätigkeit ausdrücken: ги́ркарэмъ, unterbreiten, гэ́ркарэмъ, gehen, дэ́лкарэмъ, theilen, ха́малкарэмъ, erfahren,

чалка́рэмъ, austheilen, чѐнкарэмъ, speien, хэ́лкарэмъ, waschen, чу́карэмъ, eintauchen, ика́рэмъ, singen, и́ркарэмъ, schreien, то́мкарэмъ, spinnen, ку́нкарэмъ, anklopfen.

Ferner bemerken wir die mit dem Charakter ш gebildeten: о́гдашнэмъ, anrühren, нуву́шнэмъ, herausziehen, ичу́шнэмъ, erscheinen, дэри́шнэмъ, laufen, гэ́ркашнэмъ, wandeln, бо́ргашнэмъ, sich zerstreuen, и́ркашнэмъ, schreien, то́рашнэмъ, laut werden.

Mit дд, тт, сс gebildete: амы́ддэмъ, kommen, бо́ддэмъ, folgen, гэ́ддэмъ (ob nicht ги́ддэмъ), stechen, ти́ддэмъ, schlecht werden (vom Wetter), авда́ттэмъ, beobachten, ала́ттэмъ, warten, а́гуттэмъ, ausser Acht lassen, ае́ттэмъ, hoffen; и́ссэмъ, kommen, о́ссэмъ, leeren, тэ́ссэмъ, reinigen, ху́ссэмъ, mähen.

Complicirter sind: бутька́ттэмъ, vertheilen, гондорка́ттэмъ, sich niederlegen, ишувка́ттэмъ, pflanzen, säen, ханумко́ттэмъ, ersticken, горымко́ттэмъ, verlängern, fortsetzen, модомкова́ттэмъ, beendigen; ferner долчива́ттэмъ, hören, ню́нькачелрэмъ, in Zorn gerathen, нюнькатва́челрэмъ, darstellen.

Die Postpositionen werden im Wörterbuch, wie wir schon oben bemerkt haben, meist mit dem Affix der dritten Person aufgeführt: ча́ела (im Wörterbuch ча́еланъ), ausser, ohne, и́стала, -валли, -валла, bis, гигда́манъ (sic), für, би́чеду (im Wörterb. би́чедунъ), für, statt, дювулà, дюву́лукъ, wegen (im Wörterb. дювуу́), элгилà, mitten, zwischen, до́ли (im Wörterb. до́линъ), in, ба́рдала, барда́малла, jenseits, барда́кукунъ, jenseitsher, ба́ссики, jenseitshin, хулэ́ли (eig. am Rande), neben, а́лтанки, seitwärts; о́йла, о́йдала, auf, о́йтыки, hinauf, о́йду, nach oben, о́йли, ха́ели, oben entlang, ову́шки, aufwärts, э́рдэла, хэрда́ду, хэрда́ла, unter, хэ́ссики, abwärts, а́марла,

hinter, áмушки, hintenhin, дю́лла, vor, дю́лли, vorn entlang, дю́лашки, nach vorn, эрэ́ли, um.

Von den Adverbien bemerken wir: илэ̀, илэ́кка, wo, áвгить, woher, аву́шкикка, wohin; эду̀, hier, эдуку̀ръ, von hier, аву́шки, hierher; тала̀, таду̀, dort, таркáкла, eben dort, талѝ, dort entlang, тадуку́тъ, dorther, тáртыки, dorthin, дюла̀, zu Hause, дю́тки, nach Hause, аречапкѝ, entgegen, го́ръ, weit, горы́нукъ, weither, дю́лашки, nach vorn, áмушки, nach hinten, амаргагы́ть, von hinten, бáкалать, бу́гониръ, besonders; бадить, бáдикаръ, früh, гору̀, lange, моднáтки, endlich, по́нанкана, vorher, ня́нъ, ня́нда, wiederum, адырада̀, einige Male, тáркала, тáркали, тэрэну̀, bisher, ты́къ, jetzt, áмракъ, о́ламга, химмàть, bald, тарáкамъ, таркану́тту, dann, дю́лла, дю́лли, zuvor, тэмэна̀, morgen, до́лбаниду, nachts, ныгáнъ, täglich, о́кка, wann, о́кта, nie, о́колъ, schon, у́нда, уну́тта, noch; омушкàть, sogleich, эшу́шуканъ, nach einer Weile, ырыгы̀ръ, immer; áды, wieviel, áдыкакаръ, ein wenig, тарды̀, soviel, хо́я, viel, хо́ядьмуръ, mehr, хо́ть, sehr, хо́дьмуръ, in höherem Grade, хо́яканъ, э́лаканъ, genug, áбалъ, áбалканъ, wenig, áнду, gänzlich; ая̀, gut, Dem. áйкаканъ, áймать, gut, дáромать (aus dem Russischen даромъ), vergebens, umsonst, ди́ламыть, дилэмку́нъ, insgeheim, ары́нъ, kaum; о́мутту, омутчáду, zusammen, тари́дитъ, zugleich, такàнъ, тачѝнъ, so, о́нка, wie; тэ́ми, deshalb, э́ми, я́ми, weshalb, о́ндавулъ, irgendwie, урро́чинъ, gleichsam; áйдитъ, wirklich, ига̀, ja, áчча, nicht, nein, ашу́нда, durchaus nicht.

Zu den wenigen Conjunctionen gehören: ишѝ (ob das Russische же), auch enklitisch — ши, адѝ, бимѝ, aber, гу, Fragepartikel, гу — гу, entweder — oder, -вулъ, oder auch, да (Russ.), und.

Soviel von den grammatischen Erscheinungen, soweit wir dieselben nach Beschaffenheit des zu Gebote stehenden Materials haben ermitteln können.

Das Wörterbuch, das etwa 1380 Artikel umfasst, giebt auf der letzten Seite die Namen der Monate in folgender Ordnung:

1)	хэ́я (Scheitel),	Januar,
2)	ми́ръ (Schulter),	Februar,
3)	ѣ́ча (Ellbogen),	März,
4)	би́лэнъ (Handwurzel),	April,
5)	о́нма,	Mai,
6)	нэ́гнины,	Juni,
7)	дю́гуни (Sommer),	Juli,
8)	чё́ка,	August,
9)	то́тты о́мна (aufsteigend ....),	September,
10)	» би́лэнъ (» Handwurzel),	October,
11)	» ѣ́чанъ (» Ellbogen),	November,
12)	» ми́ръ (» Schulter),	December.

In dem Vorwort zu den Grundzügen einer tungusischen Grammatik, S. XIII folg., habe ich bereits die etwas abweichende Monatsliste von Middendorff mitgetheilt. Hier finden wir eine vollständigere Zählung der Monate nach den Körpertheilen. Der Name für den Mai о́нма muss offenbar mit dem des Septembers, der wohl richtiger о́мна geschrieben ist, identisch sein; diesen kann ich nicht anders deuten, als durch das von Maximowicz aus der Ohltscha-Mundart mitgetheilte хо́мно, Handrücken, was wohl das richtige sein wird. Man ersieht leicht, dass für den März auch ѣ́чанъ zu schreiben sein wird; нэ́гнины und чё́ка kann ich nicht erklären; дю́гуни, das früher S. 8 дюгуны̀ geschrieben wird, heisst «Sommer».

Nach den obigen Mittheilungen wird man leicht entnehmen können, dass die bisher geleisteten Übersetzungen schwerlich dem Geiste der Sprache sehr getreu sein können, sondern vorzugsweise Buchstäblichkeit bezwecken. Dennoch wollen wir hier als Sprachprobe das Vaterunser folgen lassen, wie es uns in der handschriftlichen Übersetzung vorliegt:

Аманты̀ му̀тни, ня́цялъ-дула бишѝ! Да бидѝнъ нэ́ринъ-ди гырбы́шъ Хи́нни: да амдѝнъ ца́рство Хи́нни; да бидѝнъ хѝнъ джа́лысъ, то́ръли о́нка ня́ньли; хлѣ́бъ му́тнивъ элэ̀ и́ныгъ-ла бу́ли му́тту ты́къ; ама́ли-да му́тту ко́талъ-бутъ му́тнивъ, о́нка му́тъ амава́ттэпъ коталка́салъ-буръ му́тнилъ-буръ; амика́нъ-да буръ му́ту у́рэри-ду; а́нстили да му́ту ула̀къ-тукъ. Тэ́ми Хи́нни би́шни ца́рство, агѝшъ-да, эска̀нъ-да ырыгы̀ръ. Ами́нь.

(Aus dem Bulletin histor.-philol., T. XVI, № 36.)

$\frac{\text{21 October}}{\text{2 November}}$ 1859.

Der Säbel Hadschi Murad's, von B. Dorn.

(Hierzu eine lithographirte Tafel.)

Hadschi Murad war bekanntlich früher einer der eifrigsten und tapfersten Anhänger des *Imam Schamyl* شمويل [1]). Als er aber nach seinem Zerwürfniss mit ihm gegen Ende des Jahres 1851 sich unter russischen Schutz begab [2]) und seine Unterwerfung und künftige treue Ergebenheit betheuerte, kam mit ihm sein Gehülfe *Haider-Bek*, Chef von 500 Mann der awarischen Miliz. Derselbe besass eine ihm von Schamyl für Tapferkeit verliehene Auszeichnung, welche er immer noch sehr hoch hielt, aber endlich aus Erbitterung über die von seinem ehemaligen Oberherrn

1) So schreibt er sich selbst — nur selten شاميل — in seinen mir vorliegenden Briefen, wo er sich امير المؤمنين. *Fürst der Gläubigen* nennt. Seine *Naïbe* und *Mudire* nennen ihn in ihren Briefen امير المؤمنين وامام المسلمين. *Fürst der Gläubigen und Vorstand* (*Imam*) *der Muslimen*. Man findet auch da bisweilen seinen Namen شامل geschrieben. Die Stellung des *Mudir* مدير war höher als die des *Naïb* نائب; ein *Naïb* wurde zum *Mudir* erhoben und hatte dann selbst zwei bis drei *Naïbe* unter seinem Befehl, dagegen war seine neue Würde weniger einträglich und mehr eine Ehrenbeförderung. Ich werde später einmal auf jene Briefe zurückkommen.

2) S. Кавказъ, 1851. № 88 u. 94.

gegen ihn getroffenen, sein Gemüth und seine Ehre aufs Tiefste verletzenden Bestimmungen rücksichtlich seiner Familie zerbrechen und zu einer Verzierung für seinen Dolch ummachen lassen wollte. Hrn. v. Chanykov gelang es indessen, das schon zum Theil zerbrochene Denkzeichen von gänzlicher Vernichtung zu retten und von dem Besitzer zu erhalten. Er schenkte es, so weit es möglich war wieder zurecht gemacht, dem asiatischen Museum, welches in ihm eine ächte derartige Decoration erhielt; die früheren i. J. 1847 von einer andern Seite eingegangenen waren nur nachgebildete. Ich habe jener Auszeichnung mit Angabe der Inschrift: من تفكر فى العواقب لم يشجع wer über die Enderfolge nachdenkt, kann nicht tapfer sein, erwähnt, Bullet. 1852. To. X. S. 48. Zwei Jahre nachher erschien eine Beschreibung und Abbildung derselben Decoration, welche nur anstatt العواقب : عواقب الامور hat, durch Herrn v. Seidlitz in der St. Petersburger Zeitung 1855. No. 228. (vergl. С. П. Вѣдомости No. 229. Siehe auch Illustration 1846. To. II. S. 233.)

Im Jahre 1853 ward dem Museum von Seiten des oben genannten geehrten Gebers der Decoration eine andere, ich möchte sagen, ihr verwandte Merkwürdigkeit zu Theil. Es war der unterhalb des Gefässes — welches auch nicht mit hierher gelangt ist — abgebrochene Säbel *Hadschi Murad's* selbst, nebst einem lithographirten Bildnisse des letzteren. Diesen Geschenken war eine geschichtliche Erläuterung beigefügt, welche im Ganzen mit der im Кавказъ 1852. S. 105 (vergl. No. 25. u. Allgem. Zeitung 1852. No. 157. S. 1503.) gegebenen übereinstimmte und

nur eben das genauer angab, was für uns rücksichtlich des zerbrochenen Säbels zu wissen ganz besonders wünschenswerth war.

Hadschi Murad war sowohl durch seine persönliche Tapferkeit als seinen religiösen Fanatismus und seinen Einfluss auf die Bergbewohner Daghistans die rechte Hand Schamyls. Mit letzterem auf Leben und Tod zerfallen in Folge des verunglückten Einfalles in Tabaseran (1851) bot er, wie erwähnt, gegen Ende des Jahres der russischen Regierung seine Unterwerfung an, und stellte sich in der That selbst ein. Aber schon im April des Jahres 1852 erfasste ihn wieder sein Fanatismus und sein Hass gegen die Christen, und er beschloss in die Berge zurückzukehren. Glücklicher Weise blieb dieser neue Versuch von Verrätherei ohne Erfolg. Als er unter dem Vorwande, dass er von da aus die Freilassung seiner von Schamyl zurückgehaltenen Familie, welche man vergebens gesucht hatte kommen zu lassen, leichter würde bewerkstelligen können, auf einige Tage die Erlaubniss erbeten und erhalten hatte, nach Nucha zu gehen, wohnte er am 22. April (4. Mai) dem Freitagsgebete bei. Gegen drei Uhr Nachmittags äusserte er den Wunsch, die einige Werst von der Stadt gelegene muhammedanische Begräbnissstätte zu besuchen. Man gestattete ihm das, und er begab sich mit vier seiner eigenen Leute (Nuker نوکر) an die bezeichnete Stelle. Nachdem er da lange inbrünstig gebetet hatte, bestieg er sein Pferd, wandte sich gegen die ihm von russischer Seite beigegebene Begleitung und verwundete durch einen Pistolenschuss einen Polizei-Beamten, während einer seiner Leute einen Kosaken

tödtete; worauf sie mit verhängtem Zügel nach Beladschik, einem Dorfe des an den Nuchaischen Kreis anstossenden Kreises von Dschar-Bjelokany sprengten. Auf diese Nachricht hin bot der Oberstlieutenant Korganov in Nucha die verfügbare bewaffnete Mannschaft zur unverzüglichen Verfolgung der Flüchtlinge auf. Man setzte ihnen nach und entdeckte sie endlich in einem Walde von Beladschik, wo man sie umzingelte. *Hadschi Murad* indessen hatte schon Zeit gehabt sich eine feste Stellung zu sichern und Barrikaden aus alten Baumstämmen und Gesträuch zu errichten. Am 25. April (7. Mai) kam es zum entscheidenden Kampf. *Hadschi Murad* vertheidigte sich wie ein Rasender, aber von mehreren Kugeln getroffen, fiel er, indem er seinen Säbel über seinem Kopfe zerbrach, damit eine ihm im Leben so theuer gewesene Waffe nach seinem Tode nicht noch seinen Feinden dienen möchte. Und es ist dieser Säbel, dessen Bruchstück hier vorliegt. Von neuerer Arbeit hat er eine kufische Aufschrift aus Gold. Dieselbe enthält den Anfang der 48. «Sure des Sieges», genannten Sure des Korans: بسم الله الرحمن الرحيم ان فتحنا لك فتحا مبينا ليغفر لك الله ما تقدم من ذنبك وما تاخر Im Namen des allbarmherzigen Gottes! Wahrlich! wir haben dir einen offenbaren Sieg verliehen, auf dass dir Gott deine frühern und spätern Sünden vergebe (Ullmann, Übers. d. K. Bielef. 1857. S. 441.). Man sieht aber, dass der Künstler nachlässig gearbeitet hat. In ليغفر z. B. ist der letzte Buchstabe ر nicht zu sehen, und überhaupt sind die



Lith. Rob. Mellin.

Endworte von ما تقدم an zum Theil den einzelnen Buchstaben nach nur schwer herauszubringen.

Die beiliegende Tafel giebt eine treue Nachbildung der Aufschrift. In der rechts stehenden durch den Bruch zum Theil verloren gegangenen Einfassung sind nur die Worte الا الله ganz erhalten; das Übrige ohne Zweifel لا اله und was etwa noch folgte, ist zum Theil oder ganz verschwunden.

(Aus dem Bulletin, T. I, pag. 236 — 239.)

$\frac{18}{30}$ November 1859.

Die von Herrn Gussew dem asiatischen Museum geschenkten muhammedanischen Münzen, von B. Dorn.

Der russische Consul in Astrabad, Hr. Gussew, hat mir für das asiatische Museum der Akademie acht silberne Münzen übergeben. Ich habe hiermit die Ehre dieselben nebst Verzeichniss der Classe vorzulegen.

Umaijaden.

Abdul-Melik.

1) Merw a. 81. Eine höchst merkwürdige Münze, welche wahrscheinlich schon Hr. Dr. Mordtmann (Zeitschr. d. D. m. Ges. Band XII S. 53 N° 306) beschrieben und als ein *unicum* bezeichnet hat. Die Inschriften lauten so:

I. الله احد الله
الصمد لم يلد
ولم يولد ولم يكن
له كفوا احد

a. Rande: محمد رسول الله ارسله الخ

II. لا اله الا
الله وحده
لا شريك له
[illegible]

a. R. بسم الله ضرب هذا الدرهم بمرو فى سنة وحد دمملر

Das unten stehende Wort (vgl. Mordtmann Taf. N° 18) kann man möglicher Weise pehlewisch مرون oder مرو lesen. Die Zahl ein ist وحد geschrieben und das wahrscheinliche, ja gewisse achtzig sieht so aus, dass man es sogar pehlewisch يماى u. s. w. zu lesen sich versucht fühlen dürfte. Übrigens hat auch Fraehn eine ähnliche Münze des asiatischen Museums vom Jahre 84 vor sich gehabt s. *Recens.* S. 7 N° *24. Da finden sich aber nach dem Endpunkte des fremdartigen Wortes noch zwei etwas grössere Punkte (:). Ich werde einmal auf diese Münze zurückkommen. Auf jeden Fall ist die neue Erwerbung eine sehr schätzbare.

Walid I.

2) *Wasit* a. 95.

Hulaguiden.

Thogatimur.

3) Wahrscheinlich die von Fraehn, De numis Ilchanorum, S. 58 beschriebene Münze. Vom Jahr ist nur noch ثلثين übrig, der Prägort ist verschwunden.

4) Vielleicht von demselben Herrscher.

Sefiden.

Tahmasp II.

5) Tebris a. 1136.

6) a. 1142.

Kadscharen.

Feth Aly Schah.

7) *Meschhed* a. 1240.

—

8) Eine verwischte Münze.

(Aus den Bulletin, T. I, pag. 338 u. 339.)

$\frac{2}{14}$ December 1859.

Ein Paar Worte zur Frage über das Alter der Schrift in Indien, von Otto Böhtlingk.

Es ist in den letzten Jahren von zwei Männern, welche bei Fragen auf dem Gebiete der alt-indischen Literatur eine bedeutende Stelle einnehmen, die Behauptung ausgesprochen worden, dass die Inder verhältnissmässig sehr spät mit der Schrift bekannt geworden seien. Aus dem Umstande, dass erst Pâṇini die Schrift erwähnt, dass dagegen in den nachweisbar älteren Schriften, so zahlreich und mannichfaltig dieselben auch sind, nicht die geringste Andeutung vom Vorhandensein einer Schrift, obgleich sich dazu vielfach Gelegenheit dargeboten hätte, nachzuweisen ist, haben Weber und Max Müller den Schluss ziehen wollen, dass während der ganzen älteren Literatur bis auf die *Sûtra* herab die Schrift nicht bekannt gewesen sei. Dagegen hat Benfey daraus, dass die *Prâtiçâkhja* mit keinem Worte der geschriebenen Buchstaben erwähnen, den Schluss auf das Nichtvorhandensein der Schrift zur Zeit der Abfassung dieser merkwürdigen Erzeugnisse des feinen Beobachtungsgeistes der Inder nicht für gerechtfertigt erklärt, da die *Prâtiçâkhja* es eben nur mit dem richtigen Hersa-

gen der Hymnen, nicht aber mit dem richtigen Schreiben derselben zu thun hätten.

Ich beabsichtige mit den gegenwärtigen Zeilen nicht etwa aus neu hinzugekommenen Daten jene Behauptung von Weber und Müller umzustürzen, sondern auf Grundlage derselben Daten wahrscheinlich zu machen, dass die Schrift in der älteren Zeit wohl gekannt, aber nicht allgemein gebraucht worden sei.

Alles was zur Entscheidung dieser Frage beitragen könnte, finden wir auf das sorgfältigste zusammengestellt und erwogen in einem so eben erschienenen Werke von Max Müller [1]), einem Werke, in welchem überraschende Belesenheit, Scharfsinn und geistreiche Behandlung des Stoffes den Leser in beständiger Spannung erhalten. Doch will es uns bedünken, als wenn der Verfasser nicht überall den historischen Gang der Studien dem Leser deutlich vor Augen gestellt hätte.

Ich erlaube mir hier die wichtigsten Sätze, welche nach Max Müller's Meinung feststehen und auf denen seine Schlüsse beruhen, kurz zusammenzufassen.

« Die Schreibekunst bewirkt, wenn sie nicht etwa auf kurze Inschriften beschränkt, sondern auf die Literatur angewandt wird, eine vollständige Revolution in der Geschichte eines Volkes.»

«In dem Tausend vedischer Hymnen, welche auf uns gekommen sind, wird wie in den homerischen Gesängen niemals ein Wort, welches in irgend einer Weise

---

1) A History of ancient Sanskrit Literatur so far as it illustrates the primitive Religion of the Brahmans. By Max Müller. S. 497 — 524.

zur Schreibekunst in Beziehung stände, gebraucht, während im alten Testament dieses häufig geschieht.»

«In der *Brâhmaṇa*-Periode geschieht der Schrift ebenfalls keine Erwähnung. Wäre sie zu dieser Zeit bekannt gewesen, hätte man gewiss nicht ermangelt, der schönen Erfindung ein Lob zu singen. Zugleich wird hierdurch die gangbare Theorie über den Ursprung der Prosa umgestossen.»

«In den *Gṛhja-Sûtra*, welche das ganze Leben des Brahmanen von seinem Eintritt in die Welt bis zu seinem Austritt aus derselben verzeichnen, findet sich keine Erwähnung des Schreibens.»

«Wäre zur Zeit der *Prâtiçâkhja* die Schreibekunst bekannt gewesen, dann würde die Erwähnung eines Buches als eines heiligen Objectes in diesen Schriften gewiss vorkommen.»

«In einem grossen Theil der *Sûtra*-Periode wird die Schrift noch nicht zu literärischen Zwecken benutzt, doch ist das geschriebene Alphabet schon gekannt.»

«In der grammatischen Terminologie Pâṇini's findet sich auch nicht ein Wort, welches das Vorhandensein der Schrift voraussetzte. Pâṇini lehrt aber das Wort लिपिकर bilden, welches offenbar Schreiber bedeutet.»

«Im *Lalitavistara* lernt der junge Çâkja schreiben; Manu und Jâǵńavalkja erwähnen in ihren Gesetzbüchern schriftlicher Urkunden.»

«Nearchus berichtet, dass die Inder die Kunst verständen, Papier aus Baumwolle zu machen. Megasthenes erzählt, dass die Inder die Buchstabenschrift nicht kennen und dass sie aus dem Gedächtniss Recht sprächen. Demselben Megasthenes verdanken wir

die Nachricht, dass die Inder Meilensteine mit Aufschriften gehabt hätten.»

«Im *Mahâbhârata* (13,1644) heisst es: Verkäufer, Verfälscher und Schreiber des *Veda* gehen zur Hölle.»

«Kumârila, ein ziemlich später Schriftsteller, sagt, dass die aus einem geschriebenen *Veda* geschöpfte Kenntniss des Rechten nicht geachtet werde.»

Aus den zuletzt mitgetheilten Daten ersehen wir nun zunächst, dass die Anwendung der Schreibekunst auch zu der Zeit, wo diese schon allgemein bekannt war, zu den vedischen Büchern nicht anempfohlen, im Gegentheil verdammt wurde; dass die heilige Literatur mündlich weiter fortgepflanzt wurde. Pâṇini erwähnt der Schreiber, aber sonst findet sich keine Spur davon, dass zu seiner Zeit die Schrift allgemein verbreitet gewesen wäre, woraus wir schliessen können, dass auch die wissenschaftlichen Werke auswendig gelernt und auf diese Weise von Geschlecht zu Geschlecht weiter verbreitet wurden.

Die Schreibekunst ist gekannt und wird doch nicht zur Verbreitung der Literatur angewandt. Wie ist diese Erscheinung zu erklären? Der blosse Mangel an entsprechendem Schreibmaterial, obgleich auch dieser in der älteren Zeit die Verbreitung der Schreibekunst aufgehalten haben mag, erklärt wohl die seltene Anwendung der Schrift, aber nicht den Widerwillen, der dagegen geäussert wird. Dieser Widerwille ist mir gerade ein Zeugniss dafür, dass die Priester die Tragweite der Schreibekunst vollständig begriffen hatten und eben deshalb Alles aufboten der Verbreitung derselben alle nur erdenkbaren Hindernisse in den Weg zu legen. Die Schreibekunst wie die Buchdruckerkunst

bringen allerdings, wie Max Müller sagt, eine allgemeine Revolution hervor in der Geschichte eines Volkes und in allen Beziehungen der Gesellschaft, sowohl den socialen als den politischen, aber eben deshalb musste die Priesterkaste, der es vor Allem darum zu thun war, dass Alles beim Alten verblieb, ihre ganze Aufmerksamkeit darauf richten, dass die Schreibekunst nicht allgemein verbreitet wurde. Hat man doch auch in unseren Tagen recht wohl eingesehen, dass die Verbreitung des Lesens und Schreibens unter dem Volke gar sehr geeignet sei, in diesem Wünsche mannichfacher Art zu erwecken. Der Priester konnte nur in dem Falle das ausschliessliche Amt des Lehrers für sich bewahren, wenn er das Niederschreiben und Lesen der heiligen Bücher auf das Strengste untersagte und die Übertreter mit Strafen der Hölle bedrohte. Bei so bewandten Umständen hatten also auch die Brahmanen keine Veranlassung Hymnen zu singen zu Ehren der Erfindung der Schreibekunst.

Aber auch innerhalb der Kaste selbst mussten die heiligen Schriften von Generation zu Generation treu überliefert werden, und der Priester sollte die heiligen Schriften nicht wohlverwahrt und wohlverpackt bei sich bewahren, sondern dieselben vollkommen im Gedächtniss haben, damit er zu jeder Zeit davon den gehörigen Gebrauch machen und den anderen Kasten gegenüber als ein Wesen höherer Art erscheinen konnte. Dass aber die mündliche Überlieferung, wenn sie auf die Weise gehandhabt wird wie in Indien, dass nämlich der Lehrer zum Mindesten 12 Jahre seine Schüler beständig im Memoriren der heiligen Schriften einübt, den ursprünglichen Text reiner bewahrt

als die Schrift, liegt offen zu Tage. Beim Abschreiben können Unaufmerksamkeit, Unwissenheit oder Besserwissenwollen die alten heiligen Texte verunstalten; werden diese dagegen dem Gedächtniss fest eingeprägt, so sind sie vor aller Veränderung gesichert. Es giebt keinen besseren Telegraphen von den Vorfahren zu den Nachkommen als ein auf gehörige, aber einseitige Weise in Thätigkeit versetztes Gehirn. Nur Unfähigkeit, Altersschwäche und der Tod sind hier als gefährliche Feinde zu betrachten, aber ehe Altersschwäche und Tod eintraten, hatte der Gehirn-Telegraph seine Weisheit schon wieder weiter geleitet, und Unfähigkeit wird wohl den Verlust des Lehreramts von selbst nach sich gezogen haben.

Dass das Auswendiglernen eines Textes denselben vor Verderbniss schütze, haben auch andere Völker erkannt; so berichtet uns Chwolsohn in seiner höchst interessanten Abhandlung «Über die Überreste der altbabylonischen Literatur in arabischen Übersetzungen», S. 167 fg., dass der Babylonier Qûtʿâmi dem Îschîtʿa den Vorwurf mache, dass er eine Schrift seines Vaters vernachlässigt und dieselbe weder auswendig gelernt, noch durch andere hätte auswendig lernen lassen, um einen richtigen Text zu erhalten und denselben vor Verfälschungen zu schützen. In einer Note bemerkt Herr Chwolsohn: «Man sieht daraus, dass selbst niedergeschriebene Bücher auswendig gelernt wurden, um den Text derselben dadurch vor Verfälschungen zu schützen. Man kann also aus dem Umstande, dass irgend ein altorientalisches Buch auswendig gelernt wurde, noch nicht fol-

gern, dass dasselbe vom Autor nicht niedergeschrieben wurde».

Auch der Grieche hatte in älterer Zeit, wie wir wissen, eine Abneigung gegen Schriftwerke, aber aus einem ganz anderen Grunde: ihm, dem beweglichen, feurigen, in's Weite strebenden erschien das niedergeschriebene Wort starr, leblos und beengend[2]); der sich der Ruhe befleissigende, in sich gekehrte, von der Welt sich mehr oder weniger abschliessende Brahmane dagegen befürchtete, und mit Recht, durch niedergeschriebene Werke und ihre Verbreitung aus seiner ihm über Alles gehenden Ruhe gestört und in den Strudel der Welt gestossen zu werden. Der griechische Lehrer unterhält sich mit seinen Schülern, gestattet ihnen eine freie Bewegung des Geistes und freut sich, wenn in lebendiger Rede ihre Individualität zum Vorschein kommt; der indische *Guru* dagegen lässt seine Schüler memoriren, will nichts von einer freien, selbständigen Auffassung und Verarbeitung der Lehre wissen und kann der sich überall und stets vordrängenden Individualität nur dadurch entgegentreten, dass er die Schüler nicht aus seinen Augen lässt, dass er ihnen nicht gestattet, von dem überlieferten Worte nur auf eines Haares Breite abzuweichen.

Wenn ich aber hiermit auch glaube hinlänglich erklärt zu haben, woher in Indien zu der Zeit, als die Schrift bestimmt bekannt war, dieselbe doch nicht zur Weiterverbreitung der heiligen Schriften benutzt

---

2) Diese Abneigung der Griechen gegen niedergeschriebene Werke finden wir besprochen und erklärt in der «Festrede im Namen der Georg-Augusts-Universität zur Akademischen Preisvertheilung am IV. Juni MDCCCLIX gehalten von Dr. Ernst Curtius».

wurde, und woher zu einer früheren Zeit einer möglicher Weise vorhandenen Schrift mit keiner Silbe erwähnt wird, so muss ich doch schliesslich noch versuchen es wahrscheinlich zu machen, dass die Entstehung der älteren Schriften die Bekanntschaft mit einer Schrift voraussetzt.

Ich bin mit Max Müller einverstanden, dass alte Sänger die vedischen Hymnen ebenso gut, wie die unter Homer's Namen auf uns gekommenen griechischen Gesänge, ohne Kenntniss der Schrift gedichtet haben und dass diese Lieder auch ohne Schrift auf die folgenden Generationen übergegangen sind. Viel schwerer wird es mir aber anzunehmen, dass auch die Redaction der Hymnen und die auf dieser Redaction beruhenden Schriften ohne Beihülfe der Schrift verfasst worden seien. Es ist ein anderes Ding grosse Texte auswendig zu lernen und wieder ein anderes über Texte und zu Texten, die man nur im Gedächtniss hat, grosse Werke zu verfassen. Ich begreife nicht, wie man im Kopfe erst das Material mühselig zusammenlesen, dann dieses zusammengelesene Material auf das sorgfältigste ordnen und schliesslich dieses geordnete Material wieder nur im Kopfe verarbeiten kann. In der Einleitung zu der in Deutschland erscheinenden Ausgabe des *Ṛg-Veda* sagt Max Müller: «Wo ein ursprünglich kurzer Vokal verlängert, oder ein langer verkürzt, wo ein Consonant verdoppelt, ein Vokal contrahirt oder elidirt, wo irgend welche Veränderung mit Consonanten oder Vokalen nöthig wird, da giebt das *Prâtiçâkhja* eine Regel, welche diese Fälle zusammenfasst und bestimmt. Und wenn es zu einer solchen Regel Ausnahmen, ja, wenn es auch

nur eine einzige Ausnahme in allen zehn Dekaden giebt, so wird dies besonders bemerkt, damit auch kein *dhruva* im *Ṛg - Veda* unbegründet bleibe». Und solche Arbeiten sollen ohne Hülfe niedergeschriebener Notizen mit dem Kopfe allein gemacht worden sein! Dies begreife wer es kann, ich vermag es nicht, wenn Max Müller auch wiederum ausrufen sollte: *It is of little avail in researches of this kind to say that such a thing is impossible.* Auch scheint mir der Schritt zur Erfindung der Buchstaben und also der Schrift ein so natürlicher zu sein, wenn man schon dahin gekommen ist jedes Wort in seine nicht mehr theilbaren Elemente zu zerlegen, dass ich mir nicht recht vorstellen kann, dass er in Wirklichkeit nicht gethan worden sei. Holz, Rinde, Blätter und ein Werkzeug zum Ritzen oder eine schwarze Kohle waren auch sogleich zur Hand den Laut, das Wort zu fixiren und dem Priester die Ausarbeitung eines Werkes unendlich zu erleichtern, wenn nicht geradezu erst dadurch zu ermöglichen. Wenn übrigens schon zu Nearchus' Zeit die Inder Papier aus Baumwolle verfertigten, werden sie wohl auch schon eine geraume Zeit vorher auf anderem Material geschrieben haben.

Nach meinem Dafürhalten also wurde die Schrift zur Verbreitung der Literatur in den älteren Zeiten nicht verwandt, wohl aber wurde sie zum Schaffen neuer Werke zu Hülfe genommen. Der Verfasser schrieb sein Werk nieder, lernte es aber dann auswendig oder liess es durch Andere memoriren. Niedergeschriebene Werke wurden in der älteren Zeit wohl selten von Neuem abgeschrieben, mögen aber im Original in der Familie als Heiligthümer aufbewahrt

und geheim gehalten worden sein. Möglicher Weise vernichtete aber auch der Autor sein Schriftwerk, sobald er dasselbe memorirt hatte, um nicht durch sein Beispiel Andere zu verleiten, um sich nicht des Vorwurfes einer Verrätherei an der Priesterkaste schuldig zu machen, vielleicht auch um nicht als gewöhnlicher Autor, dem das Werk allmählich unter den Händen entsteht, zu erscheinen, sondern als ein inspirirter Seher, der, ohne alle Mühe und Anstrengung von seiner Seite beim Schaffen, ein Werk in abgeschlossener Gestalt im Geiste erschaut und als ein solcher von den Göttern Bevorzugter weiter verkündet.

(Aus dem Bulletin, T. I, pag. 347 — 353.)

$\frac{4}{16}$ November 1859.

Ueber die vordem Dolgoruky'sche, jetzt der Kaiserlichen öffentlichen Bibliothek zugehörige Sammlung von morgenländischen Handschriften, von B. Dorn.

Ich habe vor Kurzem in der russischen (1859 № 227) und deutschen (№ 232) St. Petersburger Zeitung über die der in der Überschrift genannten Bibliothek als Allerhöchstes Geschenk zugekommene Sammlung von morgenländischen Handschriften vorläufige Nachricht gegeben. Dieselbe war, wie da erwähnt ist, von dem ehemaligen diesseitigen Gesandten am Hofe zu Teheran, Fürsten Dolgoruky während seines Aufenthaltes in Persien zusammengebracht worden. Die meisten Handschriften zeichnen sich eben sowohl durch ihre kalligraphische Ausführung als durch die Schönheit des Einbandes aus und sind wohl geeignet auch in dieser Hinsicht der Anstalt welcher sie jetzt angehören, neuen Glanz zu verleihen. Bei dem sehr bedeutenden wissenschaftlichen Werthe dieser die berühmtesten persischen Geschichtschreiber und Dichter enthaltenden Sammlung länger zu verweilen halte ich für unnöthig, da sich derselbe aus diesem Verzeichnisse, welches vorzüglich für Orientalisten bestimmt

ist, von selbst herausstellen wird. Nur will ich bemerken, dass die verschiedenen Exemplare eines und desselben Werkes nicht etwa Doubletten bezeichnen, sondern eben verschiedene Abschriften, welche sich zu gegenseitiger Vergleichung und Feststellung eines richtigen Textes besonders eignen werden. Der schon mit Liebe begonnene ausführliche Catalog der neuen Erwerbung, welcher als zweiter Theil des i. J. 1852 erschienenen auch die seit dieser Zeit der Bibliothek zugekommenen zum Theil sehr wichtigen Bereicherungen an asiatischen Handschriften enthalten wird, wird natürlich das nähere Verhältniss der verschiedenen Exemplare zu einander näher zu bestimmen haben, sofern auch das hier mitgetheilte Verzeichniss nur ein vorläufiges sein kann, und sich darauf beschränkt von jeder einzelnen Handschrift den Verfasser oder Titel anzugeben. Da wo die Sprache nicht besonders angegeben wird, ist es die persische, in welcher das betreffende Buch geschrieben ist.

A. Geschichte und Biographie.

1) *Tabary*'s bekanntes Geschichtswerk nach der Bearbeitung *el-Bala'my*'s.
2) id.
3) id. Dieses Exemplar ist bedeutend von den vorigen verschieden.
4) *Raschid-eddin*'s «Sammler der Geschichten» جامع التواريخ, nach einer Handschrift in der Bibliothek des jetzigen Schahes Nasir-eddin Schah abgeschrieben.
5) *Wassaf*'s Geschichte der Mongolen.
6) id.

7) *Dschuwainy*'s Geschichte Tschingischan's تاريخ جهانكشاى.

8) *Hamdullah Mustaufi Kaswiny*'s «Auserlesenes Geschichtswerk» تاريخ كزيده.

9) *Hafis Abru*'s «Sahne der Geschichten» زبدة التواريخ.

10) id.

11) *Scheref-eddin Aly Jesdy*'s «Vorrede مقدمه zum «Siegesbuch» oder der Geschichte Timur's.

12) Dess. «Siegesbuch» ظفر نامه.

13 u. 14) id.

15) id. nebst der Vorrede مقدمه.

16) *Abdurressak Samarkandy*'s «Aufgang der beiden glücklichen Gestirne» etc. مطلع السعدين ومجمع البحرين.

17 u. 18) id.

19) *Mirchond*'s «Garten der Reinheit» روضة الصفا.

20—23) id. Th. I—IV.

24) id. Th. VII die Geographie enthaltend.

25) id. Th. V.

26) *Chondemir*'s «Auswahl der Geschichten» خلاصة الاخبار.

27) id.

28) Dess. «Freund der Lebensbeschreibungen» حبيب السير.

29 u. 30) id. Band I—II.

31) id. aber nur die Geschichte Sultan Husain Mirsa's enthaltend.

32) *Jahja Abdullatif Kaswiny*'s «Mark der Geschichten» لب التواريخ.

33) *Abdul-Ghafur el-Ghaffary*'s «Gemäldesaal» نكارستان

34) *Dauletschah*'s «Geschichte der Dichter» تذكرة الشعرا.
35) *Lutf-Aly Bey*'s «Feuertempel» آتشكده.
36) id.
37) *Abul-Faszl*'s Akbernameh اكبرنامه.
38) id.
39) *Muslih-eddin Muhammed el-Lary*'s allgemeine Geschichte: مراة الادوار ومرقاة الاخبار.
40) *Dschemal-eddin Muhammed el-Aufy*'s allgemeine Geschichte: جوامع الحكايات ولوامع الروايات*).
41) id.
42) *Faszhullah Kaswiny*'s تاريخ معجم.
43) Eine sehr ausführliche allgemeine Geschichte.

Leider fehlen am Anfange mehrere Blätter, so dass es fürs Erste unmöglich ist den Titel oder Verfasser des Buches zu bestimmen. Es beginnt (mit wahrscheinlich verbundenen Blättern) mit einer Erzählung aus den Zeiten der Kreuzzüge und namentlich dem Kampf Kilidsch Arslan's gegen die Kreuzfahrer. — Lokman. Solon. Die Pischdadier und Keianier. Iskender Sul-Karnain. Aschghaniden. Sasaniden. Die Könige Tabaristan's. Die Seyide in Masanderan und Gilan. Buwaihiden u. s. w. Geburt Christi. Römische und Griechische Kaiser. Päpste. Seldschuken. Türken. Hindustan, dessen ältere und neuere Geschichte mit grosser Ausführlichkeit behandelt wird. Vielleicht dienen diese Andeutungen dazu den Verfasser ausfindig zu machen. Und da die Geschichte der gilanischen Seyide nur in wenigen selbst grösseren Geschichtswerken er-

*) So lautet der Titel in beiden Abschriften.

wähnt wird, so will ich die Geschichte derselben hier mittheilen, sofern sie vorzüglich geeignet sein dürfte, solche, denen vielleicht vollständige Exemplare des Werkes in die Hände fallen, durch eine Vergleichung ohne grosse Mühe in den Stand zu setzen, die Identität festzustellen.

ذکر حکام کیلان اول ایشان علی کیاست واو از نسل امام زین العابدین است در بدایت حال بمازندران رفته بملازمت سید قوام الدین رسید ودر زمان امیر تیمور کورکان بکیلان آمده باتفاق برادر خود مهدی کیا بران مملکت مستولی کشت ودر سنه تسع وتسعین وسبعمایه هردو برادر بدست جمعی از اعدا کشته کشتند کارکیا رضا کیای بن علی کیا چون بحکومت نشست اکثر اعدارا بقتل رسانیده هر ملکی که دشمنان متصرف شده بودند بدست آورد ودر سنه تسع وعشرین وثمانمایه وفات یافت وچون پسری نداشت سلطنت بر ابن عمش کارکیا سید محمد قرار کرفت چون حاکم شد بسیاری از کوهستان آن ولایترا مفتوح ساخت اما آخر پسرش امیر احمد ونبیره اش امیرکیا اورا کرفته در قلعهٔ الموت محبوس ساختند واو در سنه سبع وثلثین وثمانمایه در الموت وفات یافت کارکیا ناصر کیای بن میر سید محمد بعد از پدر افسر ایالت بر سر نهاده امیر جهان شاه ترکمان ولایت طالقانرا نیز باو داد او چارده سال که بدولت واقبال بکذرانید وفاتش در سنه احدی وخمسین وثمانمایه اتفاق افتاد کارکیا سلطان محمد بن کارکیا ناصر مملکت پدررا

متصرف کشت وبعد از واقعهٔ سلطان ابو سعید امیرعضد
قزوینی پناه باو برده کثرت (? تمیز .l) اللغة را بنام او نوشت
ولادتش در سنه خمس وعشرین وثمانمایه واقع شد ووفاتش در
سنه ثلث وثمانین وثمانمایه کارکیا میرزا علی بن سلطانمحمد
بعد از پدر بحکومت قرار کرفت واو بسیار فاضل ومتّقی
بود وشاه اسمعیل صفوی در بدایت حال شش سال در
کیلان بااوبود وچون او وفات یافت برادرش کارکیا
سلطان حسن در سنه عشر وتسعمایه در کیلان بحکومت قرار
کرفت جمعی از اعدارا بقتل رسانیده خود نیز در سنه احدی
وعشر وتسعمایه بقتل رسید بعد ازو کارکیا سلطان احمد بن
کارکیا سلطان حسن بحکومت قیام نموده در سنه ثلث وثلثین
وتسعمایه در قزوین بخدمت شاه اسمعیل صفوی رسیده
نوازشها یافت وبکیلان شتافته در سنه اربعین وتسعمایه وفات
یافت مدت سلطنتش بیست وهشت سال ودو ماه بود بعد
ازوی کارکیا علی کیا که ارشد اولادش بود بحکومت قیام
نمود اما کارکیا سلطان حسن که از بنی اعمامش بود برو
خروج کرد واورا باجمعی از خویشانش بقتل رسانید وکیلانرا
متصرف کشت واین واقعه در سنه احدی واربعین وتسعمایه
واقع شد بعد ازو برادرش کارکیا سلطان حسن بحکومت
نشسته در سنه ثلث واربعین وتسعمایه بعلت طاعون در
کذشت کارکیا خان احمد بن سلطان حسن بعد از پدر افسر
ایالت بر سر نهاد واو بسیار فاضل وفضیلت دوست بود

واحوال او در ضمن قضایای سلاطین صفوی مسطور کشته
ذکر ملوك ولایت رستمدار چنانچه الخ

44) *Muhammed b. Ishak el-Jassar el-Mutalliby*'s Lebensbeschreibung Muhammeds, سیرة النبی (persische Übersetzung).

45) *Idris b. Husam-eddin el-Bedlisy*'s bekannte Geschichte der ersten acht türkischen Kaiser, هشت بهشت.

46) id.

47) *Iskender Munschi*'s تاریخ عالم آرای عباسی.

48) id.

49) *Mehdy Chan*'s Geschichte Nadirschah's, تاریخ نادری.

50) *Muhammed Saduk*'s (?) Geschichte Kerimchan Send's, تاریخ زندیّه

51) *Muhammed Sâdik*'s Geschichte Feth Aly Schah's, تاریخ جهان آرا.

. . . . شاهنشاهنامه صبا. s. № 92.

52) *Baihaky*'s Geschichte des Ghasnewiden Sultans Masud, تاریخ مسعودی.

53) *Ahmed ben Hâmid*'s Geschichte von Kerman: عقد العلی للموقف الاعلی.

54) *Mulla Ardeschir*'s Geschichte der Parsen: وقایع پارسیان از مصنفات ملا اردشیر.

55) *Hasan*'s des Enkels von Emir Sultan Rumlu, Geschichte der Sefiden. Am Ende ist als Titel angegeben تاریخ بدایع الانوار صفوی.

56) Eine Geschichte der Stadt Herat, تاریخ هرات. Mit dem Wegfall des Anfanges ist auch der Name

des Verfassers verschwunden, der kein anderer als *Isfisary* sein wird.

57) *Ibn Challikan*'s Biographien (arabisch).

58) id.

B. Geographie.

59) *Hamdullah Mustaufi Kaswiny*'s «Ergötzung der Herzen» نزهة القلوب.

60) id.

61) *Hadschi Sain el-Abidin*'s «Blumengarten des Reisens» بستان السياحة.

C. Islam. Überlieferung, u. s. w.

62) Das Buch des *Schaich Tabersy* كتاب شيخ طبرسي.

63) *Muhammed ben Jakub el-Kuliny*'s كتاب الكافي, الكليني (arab.).

D. Ethik.

64) *Muïn-eddin Isferainy*'s (?) «Gemäldesaal» نكارستان.

65) Des *Chuâdscha Abdullah Ansary* «Unterhaltungen» مقالات.

E. Lexicographie.

66) Der Kamus (arab.).

67) *Muhammed ben Abdul-Chalik*'s «Schatz der (arabischen) Wörter» كنز اللغات. So — nicht اللغة — steht in der Handschrift.

F. Kosmographie.

68) *Sakarija ben Mahmud el-Kaswiny*'s «Wunder der geschaffenen Dinge» عجايب المخلوقات.

G. Zoologie.

69) *Ahmed ben Muhammed b. Abu Bekr el-Kastelany*'s القسطلانى «Leben der Thiere» حيوة الحيوان (arab.).

H. Astronomie.

70) *Abdurrahman ben Omar*'s gen. *Abul-Husain el-Sufy*: «Sternbilder» صور الكواكب (arab.).

I. Poesie.

71) *Firdausy*'s Schahnameh.
72) *Enwery*'s Diwan.
73) *Nisamy*'s «Fünfer» خمسه.
74) Dess. Iskendernameh.
75) Gedichte *Ferid-eddin Attar*'s جوهر الذات u. s. w.
76) Dess. اشترنامه.
77) *Dschelal-eddin Rumy*'s Mesnewy.
78) *Saady*'s Werke.
79) id.
80—82) Drei Exemplare des Diwanes von *Hafis*.
83—84) Zwei Ex. des «Fünfers» خمسه von *Emir Chosrau Dehlewy*.
85) Dess. Diwan.
86) *Hilaly*'s (Ârify's?) «Ballschlägelbuch» كتاب گوى وچوگان.
87) *Katiby*'s Diwan.
88) *Dschamy*'s «Siebener» سبعه.
89) id.
90) Dess. Jusuf und Sulaicha.
91) *Hatify*'s Timurnameh.
92) Der Diwan des *Abdul-Wahhab Mutamid-eddaula*, Wesires des Feth Aly Schah: گنجينهٔ معتمد الدوله. So nach dem in Persien verfassten Verzeichniss. Vor dem Diwan befinden sich die Vorreden ديباچه zu Feth Aly Schah's Diwan, und dann eine Abhandlung aus der neuesten Geschichte Persiens,

شاهنشاهنامه صبا genannt. Das Buch bedarf noch näherer Erläuterung.

93) Der Diwan des *Emir Aly Schir* oder *Newaiy* (tschaghataisch).

94) id.

95) Dess. Ghaselen غزليات.

Encyklopädie der Wissenschaften und Künste.

96) *Muhammed ben Mahmud el-Amoly*'s نفايس الفنون في عرايس العيون.

97) id. Mit einem besonderen Vorwort.

---

98) Das neue Testament.

---

99) Eine Parsenhandschrift, unter anderem Auszüge aus dem Send-Avesta und zwei Glossare der Pehlewy-Sprache enthaltend.

(Aus dem Bulletin, T. I, pag. 357 — 364.)

$\frac{2}{14}$ Décembre 1859.

De quelques inscriptions arméniennes, remarquables au point de vue chronologique, par M. Brosset.

(Avec une Planche.)

Je m'occupe en ce moment d'un travail ayant pour but de fixer exactement la position géographique des couvents et autres lieux mentionnés dans les deux ouvrages du P. Chahkhathounof, Description d'Edmiadzin et de cinq cantons de l'Ararat, et du P. Sargis Dchalaliants, Voyage dans la Grande-Arménie: tous deux en arménien. Aux renseignements fournis par ces deux auteurs je joindrai ceux contenus dans l'Arménie ancienne et dans l'Arménie moderne du P. Indjidj, ainsi que les indications positives résultant des observations de divers voyageurs, complétées par les historiens arméniens dont je puis disposer, et je dresserai une carte, qui, je crois, rendra plus facile la lecture des auteurs arméniens.

Déjà tout le 1er volume du P. Sargis est traduit; en m'occupant du second, qui s'ouvre par la description d'Ani et de ses environs immédiats, ayant fourni 150 inscriptions, j'en ai remarqué quatre, parmi ces dernières, qu'il m'a paru utile de communiquer à la Conférence, à cause des singularités chronologiques

qui s'y recontrent et afin de prendre date. Bien que l'Académie possède une vingtaine de copies, obtenues par le procédé Millin, d'inscriptions de la capitale des Bagratides d'Arménie, et que j'aie entre les mains les originaux, ainsi que les seconds dessins d'une cinquantaine de copies relevées par l'habile dessinateur M. Kästner, malheureusement pour deux sur quatre des textes que je veux examiner aujourd'hui, je suis réduit à celles, trop imparfaites, publiées par le P. Sargis. Je ferai pourtant usage de celles-ci, et j'espère que plus tard quelque arménologue sérieux éprouvera le besoin d'explorer les localités et d'y lever des copies moins défectueuses [1]).

§ 1.

Cette curieuse inscription se divise en deux parties: dans la première, la reine Catranidé, parlant à la 1re personne, expose tout ce qu'elle a fait pour l'achèvement et pour l'embellissement de la cathédrale d'Ani, en une certaine année arménienne et de l'ère grecque. Dans la seconde, qui continue la première sans interruption du texte, le catholicos Ter Sargis annonce qu'il a ordonné qu'une quarantaine *de messes* soit célébrée pour la reine, après sa sortie de ce monde, et qu'il a fait tracer la présente inscription dans une année d'une certaine ère mondaine, de l'ère chrétienne et depuis la conversion de l'Arménie au christianisme. Outre le brouillon original de M. Kästner, dont quelques lignes sont reproduites sur la

1) J'ai déjà publié dans les NN. 18—21 du Кавказъ, en 1852, les résultats historiques des inscriptions d'Ani recueillies par M. Kästner.

Planche ci-contre, et une copie plus nette, du même, ainsi que celle imprimée par le P. Sargis, je possède une belle copie, dessinée en fac-similé par M. Kästner, des huit premières lignes, et une que m'a envoyée, avec un empressement et une obligeance extrêmes, le P. Nersès, Mékhithariste de S.-Lazare, durant l'impression de cette notice. La copie du P. Nersès est entièrement conforme aux précédentes pour les chiffres.

Voici la traduction exacte de cette pièce, qui est tracée sur le mur méridional de la grande église d'Ani:

«En 459 des Arméniens, ✠ en 219 du comput des Grecs, . . .

«✠ Au temps du seigneur spirituel, honoré de Dieu, Sargis, cathalicos[2]) d'Arménie et de Géorgie, moi Catranidé[3]), reine d'Arménie et fille de Vasac, roi de Siounie[4]), je me suis réfugiée dans la miséricorde di-

2) Ordinairement les Arméniens écrivent *cathoughicos* le titre du chef de leur clergé, ce qui est leur transcription du mot grec *katholicos*; mais tous les auteurs géorgiens écrivent *cathalicosi.* Il faut que cela tienne à un usage antique, que je n'ai rencontré nulle part, si ce n'est ici, dans les livres arméniens. On trouvera également plus bas *cathaghicé* pour *cathoughicé*, signifiant «une cathédrale.» Le P. Sargis n'a pas reproduit exactement l'ortographe de l'inscription.

3) Notre texte porte Catranigé, mais je crois que c'est une erreur de transcription. M. E. Dulaurier, dans sa traduction de Matthieu d'Edesse, p. 7, 376. paraît avoir trouvé dans ses manuscrits la forme Gadramitkh, et cite le P. Tchamitch, comme écrivant Gadramidé. Dans mes Additions et éclairciss. à l'hist. de Gé. p. 209, j'ai cité les formes Codramité et Codramita. Ce nom est si peu connu que j'en ignore la vraie lecture; ce qui est plus essentiel, Matthieu d'Edesse la dit fille de Gorgé, roi de Géorgie, mais je crois que nos deux inscriptions, où cette princesse est nommée ont plus de valeur que tout autre témoignage. Cependant Vardan, manuscrit du Mus. Roumiantsof, p. 77, nomme son père Sahac et lui donne aussi le titre de roi. La copie de P. Nersès écrit *Catranidé*, forme qui me paraît en définitive être la vraie.

4) Etienne Orbélian, au ch. 55 de son Histoire de Siounie (manuscrite), expose que les princes de ce pays se couronnèrent et prirent

vine et, par l'ordre de mon époux Gagic-Chahanchah, j'ai construit cette sainte cathédrale, fondée précédemment par le grand Sembat[5]); nous avons érigé la maison de Dieu, nouvelle et vivante, en signe de naissance spirituelle et de colonne perpétuelle, et je l'ai embellie d'ornements précieux, offrande faite au Christ par moi et par ma race, à savoir par mes enfants Sembat, Abas[6]) et Achot.

«J'ai ordonné, moi Ter Sargis, aux serviteurs de l'église, de célébrer, sans opposition, jusqu'à la venue du Christ, après le trépas de la pieuse reine, une quarantaine *de messes*[7]), lors de la cinquantaine de la Transfiguration[8]). Si quelqu'un néglige ce qui est écrit ici, qu'il soit condamné du Christ.

«En l'an 6433 depuis Adam,

«en l'an 1012 de l'incarnation du Verbe divin,

---

le titre de roi lors de la décadence des Bagratides, et à l'imitation des princes de Vaspouracan, de Cars, des Aghovans du Tzoroïget ou Corikians, et de Géorgie. Dans ce même endroit il nomme Aternersch, pétéachkh de Géorgie, sans doute Adarnasé II, Bagratide, comme ayant ainsi pris la couronne, et plus bas il parle de Catramité, fille de Vasac, devenue femme du roi Gagic, fils d'Achot.

5) Il s'agit ici, à ce qu'il semble, de Sembat, II, Chahanchah, surnommé Tiéziéracal «maitre du monde,» frère de Gagic-Chahanchah, et ✝ en 989.

6) Ce fils du roi Gagic I n'est pas nommé ailleurs, que je sache, dans l'histoire.

7) Dans les inscriptions il est souvent mention de quarantaines de messes, mais je n'ose assurer qu'ici ma correction soit absolument juste; car il pourrait aussi être question de tout autre prière: le P. Chahkhathounof m'a parlé, en effet, d'un usage de ce genre.

8) Je ne sache pas d'ailleurs que la fête de la Transfiguration soit précédée d'un carême de cinquante jours. D'après les calendriers modernes arméniens la fête mobile de la Transfiguration n'est précédée que de cinq jours de jeûne. Le P. Sargis a-t-il bien lu cette partie de l'inscription, indéchiffrable sur la copie de M. Kästner? en tout cas la copie du P. Nersès donne la même lecture.

«en l'an 718 depuis la conversion des Arméniens, ce souvenir a été écrit, par moi Béné.»

Disons d'abord que les personnages mentionnés sont réellement de la même époque: le catholicos Sargis 1er a siégé en 992—1019 de notre ère; Gagic-Chahanchah a régné en Arménie 989—1020; de la reine Catramité ou Catranigé, comme l'écrit le P. Sargis, j'ai dit dans la Note 3 tout ce que l'on en sait.

Quant à l'inscription, les deux parties en sont évidemment contemporaines, et ont été gravées simultanément par le même artiste, Béné, comme l'écrit M. Kästner, Bnié, d'après le P. Sargis; mais les choses et surtout les dates coïncident-elles ensemble, voilà la question. Solution 1re. Peut-être la reine raconte ce qu'elle a fait précédemment, tandis que le catholicos explique les dispositions qu'il a prises pour l'avenir, en sorte que le récit de la reine serait du passé, par conséquent antérieur à celui du catholicos, qui serait du présent. Solution seconde. Peut-être aussi la reine, par les dates commençant son exposé, entend-elle fixer le moment précis où se termine son rôle de construction et d'embellissements, et aussitôt le catholicos lui accorde la récompense spirituelle de ses efforts, en sorte que la date arménienne, du commencement, et celle encore inconnue des Grecs, puis la date à partir d'Adam, de l'incarnation et de la conversion des Arméniens, formeraient un seul et même synchronisme.

Si, en s'arrêtant à cette dernière supposition, l'on n'évite pourtant pas toutes les difficultés, cependant on éclaircit bien des doutes. Entrons dans les détails;

voici le commencement du texte, d'après la bonne copie de M. Kästner.

1. Ⴈ ႵႬႭႧ ႼႠႳႤႫ ✠ ႱႨႧႧ ႼႤႧႤႱႤႫ Ⴚ ႠႱႨႬ ႢႠ

2. ✠ Ⴈ ႵႠႲႰႠႬႨႣ..... v. la Pl.

a) Dans la 1re ligne se voient deux et peut-être trois dates, exprimées absolument, sans liaison grammaticale ni ponctuation, la date arménienne étant séparée de celle des Grecs (des Romains?) par une croix. Malheureusement, à la fin de cette ligne on aperçoit des groupes de lettres qu'on ne sait comment définir, et qui peut-être auraient une valeur importante, si l'on pouvait s'en rendre compte.

Suivant moi cette ligne a un sens absolu et date dans le présent la première partie de l'inscription, où figure la reine Catranidé; car à la 2e ligne la ✠ initiale indique le vrai commencement du texte.

Or la date arménienne est exprimée ainsi, ႬႭႧ. Le Ⴇ ayant un double rôle, celui de lettre numérale, valant 9, et celui d'initiale du mot თჳ «date, comput,» faut-il traduire «En la date 450 des Arméniens,» ou «En 459 des Arméniens?»

b) Plus loin, la date grecque, quelle qu'elle soit, est écrite ainsi: ႱႨႧႧ; ici évidemment le premier Ⴇ est numéral et vaut 9, le second signifie «date,» et nous sommes obligé de traduire «En la date 219 des Grecs...»

c) L'année arménienne 450 est trop jeune pour coïncider, en aucune façon et dans aucun système quelconque, avec l'année 1012 de J.-C., de la 2e partie. Elle ne pourrait être admise que comme initiale

des travaux de la reine pour la construction et pour l'embellissement de la cathédrale. Au contraire, l'année 459 tombera merveilleusement en 1012, si l'on fait partir l'ère arménienne de l'an 553 de J.-C. (553 + 459 = 1012), comme nous y autorisent un bon nombre d'historiens arméniens, cités Bull. Hist.-Philol. t. XIV, p. 121, sq.[9]). J'ignore encore quel système aura été suivi à cet égard dans l'ouvrage de chronologie arménienne annoncé comme ayant paru, en mai de cette année, dans le Compte-Rendu de la Société asiatique de Paris; mais je vois qu'en fait les dates arméniennes sont toujours réduites en dates chrétiennes au moyen de la simple addition de 551, P. Ex. 401 arm. = 952, 3, de J.-C., 2 avril — 1er avril; 609 arm. = 1160, 1, de J.-C., 10 février — 8 février, — dans la traduction française de l'histoire de Matthieu d'Edesse, Paris, 1858, 8°. [10])

d) Reste à expliquer la date grecque ou romaine

---

9) Les Arméniens sont unanimes pour l'année 553; Dulaurier p. 51, 52. Je dois ajouter ici que le P. Indjidj, dans son Arménie ancienne, p. 421, n. 1, parlant de la cathédrale d'Ani, cite ce passage de Samuel d'Ani, dont malheureusement l'ouvrage nous manque: «La cathédrale merveilleuse fondée par Sembat dans la ville d'Ani fut terminée en ce temps (i. e. en 457 suivant le calcul de cet auteur, ce qui est l'année chrétienne 1008), par l'ordre et aux frais de Catramité, reine de Gagic-Chahanchah.» Il me semble que le savant Mékhitariste manque d'exactitude en disant que l'année 457 des Tables de Samuel répond à l'an 1008, car il est généralement reconnu que ce chronologue vieillit les faits de 2 années, et qu'ainsi sa date arménienne doit répondre à 1006.

10) Ce travail était entièrement rédigé, sauf les notes, lorsque le 29 novembre j'ai eu communication d'un exemplaire des Recherches sur la chronologie arménienne, technique et historique, par M. E. Dulaurier, Paris 1859, ouvrage que j'avais vainement cherché chez les libraires. Laissant donc mes propres recherches au point où je les ai poussées, je me suis résolu à user dans les Notes des renseignements utiles fournis par le savant français.

219 (ce nombre soustrait de 1012, il reste 793). Quelle peut être cette ère grecque? celle des Séleucides, qui commença en 312 avant J.-C., ne convient pas ici; celle du 2e millénaire de Rome, à partir de l'an 248 de J.-C., — non plus [11]); celle du cycle de 532 ans, adoptée en 563 par les Grecs byzantins, pas davantage; celle des Martyrs, encore moins. Que s'est-il passé, en 793, pour décider les Horhoms, Grecs ou Latins, à en faire l'initiale d'un nouveau comput? Je pourrais faire une foule de corrections et hazarder bien des hypothèses, mais ce genre de divagation, en l'absence de faits positifs, n'est pas de mon goût.

Enfin quelle est la vraie valeur des groupes qui finissent cette ligne? Il m'est venu à l'idée que peut-être la lettre Շ est l'abrégé de Շրջանի «du cycle,» et que les trois groupes pourraient signifier: «en l'année 92 du cycle,» toutefois je n'ai pu par ce moyen obtenir une solution quelconque.

Je suis au bout de mes suppositions.

e) Voyons maintenant la fin de l'inscription d'Ani. Si la lecture matérielle des trois dates qui y sont alléguées ne laisse aucune espèce de doute, les dates elles-mêmes offrent cependant à résoudre de grandes difficultés. En voici d'abord le texte, d'après la copie de M. Kästner:

---

11) C'est bien le compte des années depuis le 2e millénaire que les Arméniens appellent comput romain; v. Dulaurier, p. 48, citant Jean-le-Diacre: ici donc, au lieu de l'an 219 de ce comput, il faudrait lire 764, correction que les lettres de notre copie n'admettent pas: ՄԺԹ 219, ՉԿԴ 764.

Il semble qu'ici doit se cacher cette ère dont parle M. Dulaurier p. 114; à partir de l'an 248, un cycle de 532 et 219 d'un autre cycle pareil; mais tout cela réuni donne 999 au lieu de 1012.

Ի ՎԵՑ Ռ ՆԼ ԵՒ Գ ԱՄԱՑՆ ԱԴԱՄԱ —
Ի Ռ ԵՒ ԺԲ ԱՄԻ ՄԱՐ
ՄՆԱՆԱԼՈ ԱԾՆ ԲԱՆԻ — ՉԺԸ ԱՄԻ
ՀԱՒԱՏԱԼՈ Ի ՔՍ
ՀԱՅՈՑ ԳՐԵՑԱՒ ՅԻՇԱՏԱԿԱՐԱՆՍ Ի
ՁԵՌՆ ԻՄ ԲԵՆԻ։ v. la Planche.

Notons avant tout que cette copie est l'oeuvre d'une personne complètement ignorante de l'écriture et de la langue arméniennes, mais habile à manier le crayon, et par-là même mérite toute confiance, quoique non toujours déchiffrable.

La première des trois dates, moitié en toutes lettres **ՎԵՑ Ռ ՆԼ ԵՒ Գ** 6433, depuis Adam, doit concorder avec la seconde **Ռ ԵՒ ԺԲ** 1012 depuis l'incarnation, et la troisième, **ՉԺԸ** 718, se dégager, par une simple soustraction, de la seconde.

f) Or voici nos résultats: l'année chrétienne 1012, soustraite de l'année mondaine 6433, donne pour point de départ à l'ère chrétienne, dans ce système, l'an du monde 5421, chiffre qui ne se retrouve point parmi les diverses ères mondaines dans l'Art de vérifier les dates.

Au contraire le P. Tchamitch, Hist. d'Arm. t. II, p. 509, 511, va nous fournir à ce sujet quelques renseignements. Dans les premières années du XI[e] s. florissait au couvent de S.-Lazare ou des Apôtres un vartabied arménien, Hohannès ou Jean de Taron, surnommé Cozierhn «le petit chameau,» qui s'occupa beaucoup, dit-on, de calculs et de comput ecclésiastique, au point qu'il fut même consulté au sujet de la Pâque par Basile II. Dans un fragment de traité qui

lui est attribué, le P. Tchamitch a trouvé cette indication, qu'il cite textuellement:

«En l'année où fut établi le comput arménien, on comptait 5976 depuis Adam jusqu'audit comput, 276 ans depuis la naissance de J.-C. jusqu'à la sortie de S. Grégoire de son puits, ce qui fait 552 [12]) ans depuis J.-C. jusqu'au comput arménien.» [13])

Le même rapporte un peu plus loin ces paroles d'une chronographie en vers, d'un auteur inconnu:

«Après la sortie d'Adam du Paradis,
«en l'année 5 mille 9 cent 76,
«on a fixé le comput arménien;
«et après la naissance du Seigneur Sauveur,
«en l'année 553;
«et après notre Illuminateur,
«en l'année 240,
«sous le pontificat de Nersès,
«en la 10e année on à fixé le comput;
«cent ans après cette époque
«Anania de Chirac a réparé les défauts du comput
«qui y étaient inévitablement attachés.»

Voici donc deux auteurs arméniens, qui font correspondre aussi l'année 5976 à 552 ou 553 de J.-C., et qui, dans leur système, placent la naissance de J.-C. en 5423 ou 5424 du monde. Ce n'est pas tout-à-fait la même initiale que celle fournie par notre inscription, mais la différence en est trop minime pour que l'on ne soit pas porté à croire qu'il s'agit des deux

12) M. Dulaurier, p. 154, suppose ici une erreur de copiste ou de typographe, pour 253.

13) Cf. Dulaurier, Recherches, ... p. 175.

côtés d'un même système de calcul, dont au reste les bases ne sont pas connues. [14])

g) Nous n'avons aucun moyen de critiquer la date chrétienne 1012 [15]), écrite en chiffres ordinaires, parfaitement reconnaissables, et qui coïncide d'ailleurs avec tous les personnages mentionnés dans notre texte [16]). De la reine Catranidé nous avons encore une autre inscription, tracée au-dessus du cintre de la porte occidentale du couvent de la Trinité, situé au S. du village de Ticor:

«En 457 arm. — (1008 de J.-C.) au nom de Dieu, j'ai résolu, moi Catranidé, reine d'Arménie, fille de Vasac et épouse de Gagic, d'abandonner ma redevance de Ticor......;» [17])

---

14) Cette ère se retrouve dans plusieurs témoignages rapportés chez M. Dulaurier, Recherches sur la chron. arm., notamment p. 184, 299. Dans le premier, un computiste arménien du XIIe s. Jean Sarcavag, traite d'absurde le système qui place la naissance du Sauveur en 5420 du monde, ère purement fictive, comme le dit le savant français, qui consiste à compter avant l'ère chrétienne 10 cycles pascaux complets et 100 ans du onzième. Plus loin est cité un mémento de manuscrit du XIe s., daté 6501 du monde, 1077 de J. C. 525 de l'ère arménienne, qui donne en effet l'année mondaine 5424 pour initiale à l'ère chrétienne.

15) L'ère de l'incarnation, imaginée par Denys le Petit en l'an 525, ne commençant, de l'aveu de M. Dulaurier, p. 34, à paraitre dans les actes qu'après l'an 1000, bien qu'elle fût usitée depuis le VIe s., il est d'autant plus remarquable de la rencontrer ici, que le même savant énonce p. 148, qu'on ne la trouve dans les inscriptions murales et ailleurs, employée par les Arméniens qu'au XVIIe s.

16) D'après l'Art de vérif. les dates, c'est au XIe siècle que commença à s'introduire l'usage de l'ère de l'incarnation, dont les dates se rencontrent très rarement dans les anciens livres arméniens.

17) Localité peu connue, au S. de la ville d'Ani, sur un affluent de l'Arpatchaï, qui paraît, d'après les inscriptions d'un couvent dit de la Trinité, toutes du Xe et du commencement du XIe s., avoir été un apanage des reines d'Arménie. On ne sait sur quel fondement M. Texier, qui a consacré plusieurs Planches à l'église de ce lieu,

autant que je sache, aucun historien ne mentionne l'époque de la mort de cette princesse.

Il serait à regretter que Ter Sargis, l'auteur de l'inscription d'Ani qui nous occupe, ait omis de mentionner la date arménienne correspondant précisément à la date chrétienne 1012, si par cette omission, grave chez un Arménien, il n'avait voulu faire entendre, à ce qu'il semble, qu'il s'en tenait à la date 459 contenue dans la 1re ligne.

h) Nous devons maintenant, bon gré mal gré, suivre les computistes arméniens dans d'autres détails, pour trouver la vérité en ce qui concerne la date de la conversion de l'Arménie, 718 depuis l'incarnation du Verbe.

D'après Jean Cozierhn l'année 552, initiale du comput arménien, était la 276e depuis la sortie de S. Grégoire de son puits, événement qu'il place conséquemment en 276 de l'ère chrétienne. De son côté le computiste-poète anonyme dit que l'année de J.-C. 553 était la 240e «après notre Illuminateur.» Que faut-il entendre par ces trois termes: «la conversion de l'Arménie, la sortie du puits, l'époque de notre Illuminateur?» Est-ce le commencement de la prédication du saint, est-ce sa délivrance ou sa mort? La vie de S. Grégoire est trop légendaire et l'écart entre les écrivains trop grand pour que j'essaie de critiquer ou de concilier leurs indications.

M. S.-Martin, Hist. du Bas-Emp. t. I, p. 76, et Mém. sur l'Arm., t. I, dans son Précis historique et

---

la dit fondée en 1242, et conséquemment plus moderne que la cathédrale d'Ani. Description de l'Arménie ..., p. 150, Pl. XXV—XXVIII.

dans ses Tables, pose en effet que l'Arménie fut convertie en 276; mais je ne sache pas que cette opinion, contraire à celle de tous les historiens et critiques, soit suffisamment démontrée. Quant aux autres autorités, elles varient entre 301, 310, 313 et 315 [18]). La délivrance de S. Grégoire et le commencement de sa prédication doivent donc être plus ou moins reculés ou avancés suivant le système adopté par chaque auteur. Ici il me semble que Ter Sargis a dû s'en tenir à l'hypothèse de Jean Cozierhn, son contemporain, hypothèse qui donne pour date de la conversion de l'Arménie la date chrétienne 294 (1012 — 718 = 294).

En résumé, voici mes conclusions:

1°. Les deux parties de l'inscription sont contemporaines;

2°. Les dates de la 1re ligne sont absolues pour les deux parties et forment synchronisme avec celles des trois dernières lignes;

3°. Date arménienne 459; dates grecques inexpliquées;

4°. Date depuis Adam et depuis la conversion des Arméniens, d'après le système de Jean Cozierhn, contemporain;

5°. Date chrétienne 1012, exacte et servant de clé à tout le texte; seulement il faudra fixer ce point: s'agit-il ici de l'ère vulgaire ou de l'ère de la naissance de J.-C., qui lui est antérieure au moins de 2 années, suivant les computistes?

---

18) Au sujet de ces variantes, v. Dulaurier, p. 46.

§ 2.

Une seconde inscription, tracée sur le mur et à gauche d'une des portes de la ville, m'a paru intéressante, en ce qu'elle peut modifier la chronologie d'un fait important.

L'Histoire de la Géorgie, p. 474, 477, ne laisse aucun doute sur ce point, que le généralissime Zakaré mourut après son expédition vers Romgor, la Romdjor des auteurs musulmans, et qu'il précéda de plusieurs mois la reine Thamar dans la tombe. L'époque de la mort de Zakaré est donc la première question à résoudre pour que l'on puisse fixer celle, incertaine encore, de la souveraine.

Or dans mes Additions, p. 275, j'ai refusé d'admettre comme positif et concluant le témoignage d'une inscription du couvent de Harhidj ou Ghphtchaghavank, datée de l'année arménienne 663 — 1214, où il semble être dit que Zakaré bâtit en cette année l'église de ce couvent. Ma réserve était d'autant plus fondée qu'en effet là même une autre inscription nous apprend, p. 297, que ladite église fut construite en 1201 par Zakaré, *pour la vie* de Thamar, et que d'ailleurs rien ne prouve que l'inscription de 1214 soit réellement de cette année.

En effet le P. Chahkhathounof, dans sa Description d'Edchmiadzin, t. II, p. 263, donne ces inscriptions, dont la 1re est tracée d'après lui sur l'arcade semi-circulaire de la porte de l'église, à l'intérieur du porche, c'est-à-dire à l'endroit le plus en vue, et conçue en ses termes:

«Par la grâce de Dieu, moi l'amir-spasalar Zakaré,

j'ai construit cette cathédrale;» et rien de plus. Mais plus bas, sur la même porte, est la 2ᵉ inscription, réellement datée 663—1214, où le P. Pétros parle de règlements décrétés pour le couvent. Ainsi ces deux textes n'ont rien de commun, et la date n'est pas dans celui ou figure le nom de Zakaré.

Le P. Sargis Dchalaliants, dans son Voyage dans la Grande-Arménie, t. I, p. 213, indique la même disposition, qu'il m'était impossible de deviner, et une copie fac-similé faite par M. Kästner pour S. E. M. Gille, certainement sans aucune préoccupation du contenu, est en tout conforme à ces renseignements. Mon attention a été éveillée tout dernièrement à ce sujet par un jeune homme faisant des recherches sur l'histoire du règne de Thamar.

A ce nouvel aspect de la question, révélé par des copies identiques, et qui inspirent la confiance par leur accord, se joint un témoignage inconnu jusqu'à ce jour, l'inscription d'une porte à Ani, imprimée par le P. Sargis, t. II, p. 15, et copiée à l'oeil par M. Kästner.

«En 664—1215, Par la volonté et la miséricorde du Christ, sous le commandement du chef des adjudants et amir-spasalar Chahanchah-Zakaré, fils de Chahanchah-Sargis, moi Sargis, fils de Samouel, serviteur du Christ, j'ai construit du fruit de mes travaux légitime ce pilier, en souvenir de mes parents et fils. Lecteurs, souvenez-vous de moi dans le Christ.»

La copie de M. Kästner porte: fils de Samouel; celle du P. Sargis: d'Ismaïl.

Si cette inscription a été tracée non-seulement en 1215, mais dans l'année où le fait a eu lieu, les termes

employés dans le texte semblent déclarer nettement que Zakaré était encore vivant alors. Mais dans ce cas que faire de l'inscription de Saghmosavank, citée textuellement dans les Additions, p. 275, où Vatché, fils de Sargis, dit qu'il a construit l'église de ce lieu *en souvenir* de Zakaré, et que j'ai réellement comprise comme s'il s'agissait d'un personnage mort? Même si l'on admet la justesse de mon interprétation, et que l'on dise que l'inscription de Saghmosavank est postérieure à celle d'Ani, dans la même année, il n'en résultera pas moins que Zakaré vivait au moment où Sargis éternisait le témoignage de sa coopération à la construction d'un pilier du mur d'Ani, et que ce prince ne dut mourir qu'après l'inscription de Vatché, conséquemment, que Thamar ne mourut qu'en 1215 et après Zakaré. Cf Mélanges asiat. t. II, p. 141, une inscription de Kétcharous.

Ce résultat est tellement inattendu, et les conséquences en sont si graves pour l'histoire que, sans l'admettre ni le rejeter formellement, je le soumets simplement au lecteur.

§ 3.

La troisième inscription, dont je n'ai que la copie publiée par le P. Sargis Dchalaliants, t. II, p. 31, se lit sur le mur, au-dessus de la fenêtre occidentale du couvent de Ghochavank. En voici un extrait textuel:

«En . . . . de la création, du Sauveur et du comput arménien.

«En la . . . . olympiade de la création, en la . . . . olympiade de l'incarnation, et en 481 du comput arménien, moi Sembat-Chahanchah, fils de Gagic-Cha-

hanchah, j'ai donné mon village de Saharounik à notre sépulture royale du couvent d'Horhomos, la merveille du monde, pour la rémission de mes péchés, et j'ai imposé par écrit à Sourb-Géorg 4 quarantaines *de messes* pour Gagic, dont 2 pour moi après ma mort, et 2 pour lui, jusqu'à la venue du Seigneur.

«Etant témoin Ter Pétros [19]), catholicos d'Arménie, sous le P. Sargis, supérieur de ce saint couvent.»

Suivent les malédictions contre les transgresseurs.

Ici apparaît seulement la date arménienne 481, qui sera 1032 de J.-C., si l'on fait commencer l'ère arménienne en 551, 1034 si l'on commence en 553, ainsi qu'il a été dit plus haut. Comme il ne reste, aucune trace des chiffres de l'ère mondaine ni des olympiades, il serait inutile de se livrer à aucune conjecture, car il n'y a nul résultat à tirer du texte imprimé comme il suit par le P. Sargis Dchalaliants:

կգր ոջդ թուականութեան ֆ լինելութեան արարածոյ փրկչին և հայոց։

Ի ռողզրմ պետղի լինելութեան արարածոյ մկլը պետղի ոյ մարմնանալոյ և նձա թուականին հայոց ես սմբատ . . . . . .

Le lecteur le moins instruit voit sur-le-champ que ces chiffres ne sont qu'un cahos sans valeur, et que *պետղի* répété deux fois est la fin du mot *ոլիմպիաթ* olympiade, pris simplement pour un intervalle de quatre ans: il en faudrait donc 258 *մծը* pour répondre à l'an 1032; quant à l'ère mondaine indiquée par le nombre d'olympiades et dans la première ligne

19) Ce Pétros a siégé 1019—1058.

de l'inscription, je ne tente pas même de la restituer avec les mauvais éléments donnés par ce texte.

J'ai seulement voulu montrer un nouvel échantillon d'un calcul très compliqué, employé en 1032, dans une inscription murale, et qui rappelle ces dates originales auxquelles se complaisent les copistes et historiens arméniens. On peut à ce sujet voir dans les Additions, p. 357, la manière dont Etienne Orbélian a daté son Histoire.

§ 4.

Je termine cette Note par une inscription remarquable à d'autres égards, donnée par le P. Sargis, ibid. p. 52. Elle est tracée sur la muraille à droite de la porte du couvent d'un village du nom d'Ani, au sud de la ville de ce nom, en haut d'un cadran en pierre.

1. Քսան և ութն և մերոյ հերակլ բարեբաշտ թագաւորին
2. Ներսէսի Ճասկայ և Արշարունեաց տոռն Թէոփիլոսի Արշա-
3. րունեաց եպսի. ես Գրիգորի դուստր և Մարիամ իմկինն
4. շինեցաք զսուրբ եկեղեցիս վս մեր հսգւոյ։

Tout ce qu'on en peut comprendre à première vue, c'est qu'un certain Grigor et sa femme Mariam ont construit l'église de ce couvent, en la 28e année du pieux empereur Héraclius; l'avénement de ce prince ayant eu lieu en octobre 610, il résulte delà que l'église du village d'Ani, jusqu'à présent inconnu, a été bâtie en 638 de notre ère. J'observe que M. Texier, dans son plan d'Ani place *au Nord* de la ville un lieu

nommé Yéni-Ani «Ani-le-Nouveau.» Descript. de l'Arm. Pl. 14.

Pour arriver à une traduction un peu satisfaisante de ce texte il faut d'abord essayer de le corriger entièrement, puis rechercher dans l'histoire les noms de tous les personnages qui y sont mentionnés et assigner le rôle de chacun.

1re ligne. Je suis porté à croire que les mots *և մերոյ* doivent être remplacés par le mot *ամոյն*, année, comme dans l'inscription analogue de Sourb-Ohannès, v. Bull. Hist.-Philol. t. XIV, p. 121; en tout cas la conjonction *և* est entièrement parasite.

2e ligne. Tous ces noms au génitif, sans antécédent qui l'exige, laissent soupçonner qu'une ligne a été omise, ou du moins un mot tel que «au temps de;» Nersès me paraît être le catholicos de ce nom; quant au personnage nommé «Chaac (lis. Sahac), seigneur des Archarouniens,» je n'ai pas encore réussi à le retrouver chez les historiens de cette époque, tels que Sébéos, Jean Catholicos, Thomas Ardzrouni, Ghévond, Asolic, Vardan, ni dans la grande Histoire de Tchamitch. Au contraire Théophilos, évêque d'Archarounik, est mentionné parmi ceux qui assistèrent au concile de Dovin en 645 [20]). Il faut faire observer ici que le nom d'Archarounik est précisément celui du canton de l'Ararat où se trouvent l'église et le village d'Ani; car ce nom, attribué d'abord proprement à l'Eraskhatzor, ou à cette portion de la vallée de l'Araxe qui est située entre le Masis et le fleuve, fut aussi étendu, après le IVe s., aux territoires de Chirac et

20) Tcham. Hist. d'Arm. t. II, p. 345.

de Vanand, devenus propriétés de la famille Camsaracane. Notre inscription nous apprend qu'au VIe s. ces pays avaient pour chef Chaac ou Sahac.

3e ligne, après le nom de Grigor, on ne sait que faire du mot դուստր «fille,» qui, s'il est même reporté à la fin de la ligne, après Mariam, exige pourtant un complément «fille de.....» Ainsi l'on pourrait traduire le tout, en soulignant les corrections:

«En la 28e *année* du pieux empereur Héracl,

«*au temps* du *catholicos* Nersès, de Sahac, seigneur d'Archarounik, et de Théophilos,

«évêque d'Archarounik, moi Grigor et mon épouse Mariam, fille de...

«Nous avons construit cette sainte église pour nos âmes.»

Sans répéter ici ce que l'on sait de l'histoire des campagnes d'Héraclius en Perse, 622—629, il est évident que le passage réitéré de ce prince à travers la Lazique et l'Arménie septentrionale, jusque dans l'Aderbidjan, a dû laisser des traces. Cette guerre politico-religieuse, contre Khosro-Parvis et contre ses successeurs, étendit l'influence religieuse de Byzance dans les contrées de l'Arménie occidentale cédées précédemment à l'empire, au temps de Maurice, et même dans la Géorgie. S'il faut en croire l'Hist. de Gé., p. 225, 228, Héraclius jeta les fondements de l'église d'Atsqour, vainquit et attira au christianisme ou du moins au rit grec, l'éristhaw de Gardaban, Waraz-Grigol, de race sassanide, avec tous ses sujets; construisit encore des églises au lieu dit Rouzachen, à Berdoudj, et ailleurs. Outre ces témoignages, trop

peu détaillés, nous avons celui, plus positif, de l'inscription arménienne de Sourb-Ohannès, faisant foi que cette église, très probablement du rit grec, a été fondée en la 21e année d'Héraclius et achevée dans la 24e, en 635; puis l'inscription d'Ani, qui, tout imparfaite qu'elle est, constate un fait de ce genre pour la 28e année du même souverain, en 638. Les églises de la Croix, vis-à-vis de Mtzkhétha, en Géorgie, et de St-Rhiphsime près Edchmiadzin, datent de la même époque.

Enfin l'histoire est là pour appuyer nos conclusions. Lebeau, dans l'Histoire du Bas-Empire, nouv. éd. t. XI, p. 160, raconte en effet que l'empereur grec réunit à Théodosiopolis, la moderne Erzroum, un concile, où le catholicos arménien Ezdras souscrivit la profession de foi du concile de Chalcédoine, en 629. Le P. Tchamitch confirme de son côté ces indications, appuyées sur un grand nombre de témoignages arméniens contemporains, ou à-peu-près. Pour conclure, le catholicos Ezdras eut pour successeur en 640 Nersès III, dit le Bâtisseur, qui pourrait bien être le Nersès de notre inscription.

Tout cela a été vigoureusement soutenu par M. Bartholomaei, dans les Lettres numismatiques déjà publiées, et dans d'autres, inédites. Ce sont elles qui m'ont inspiré la pensée d'examiner de plus près la copie de l'inscription de Sourb-Ohannès, imprimée par le P. Chahkhathounof, t. II, p. 350, copie que ce savant religieux n'avait pas faite lui-même, mais qu'il devait à un amateur de littérature *ընթերցասէր*. Ce n'est pas ici le lieu de la rectifier, mais ceux qui la

compareront avec la belle copie dûe au général Bartholomaei en apercevront aisément les différences. [21])

---

21) Malheureusement M. Dulaurier n'a pas jugé à-propos de s'occuper de cette inscription, le plus ancien témoignage de l'emploi du comput arménien; je lui ai transmis autrefois la belle copie du gén. Bartholomaei, et j'ai reçu son opinion par écrit à ce sujet, mais je ne me crois pas autorisé à la publier, parce qu'elle ne tient compte que du mauvais texte imprimé du P. Chahkhathounof. Depuis mon travail sur l'inscription de Sourb-Hohannès, j'ai trouvé dans le Voyage du P. Sargis, t. I, p. 211, qu'au couvent de Harhidj il y a une épitaphe de l'an 17—568, qui serait de 66 ans antérieure à l'autre.

Rectification.

T. III. p. 710 au lieu de ان lisez: انا.

(Tiré du Bulletin, T. I, pag. 399 — 413.)

CONTENU.